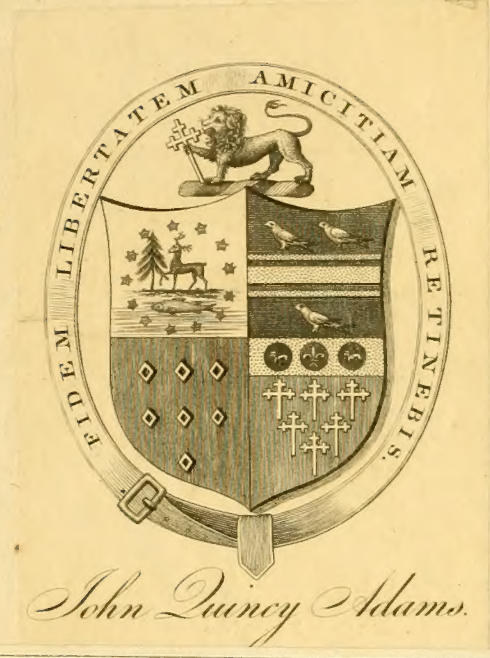
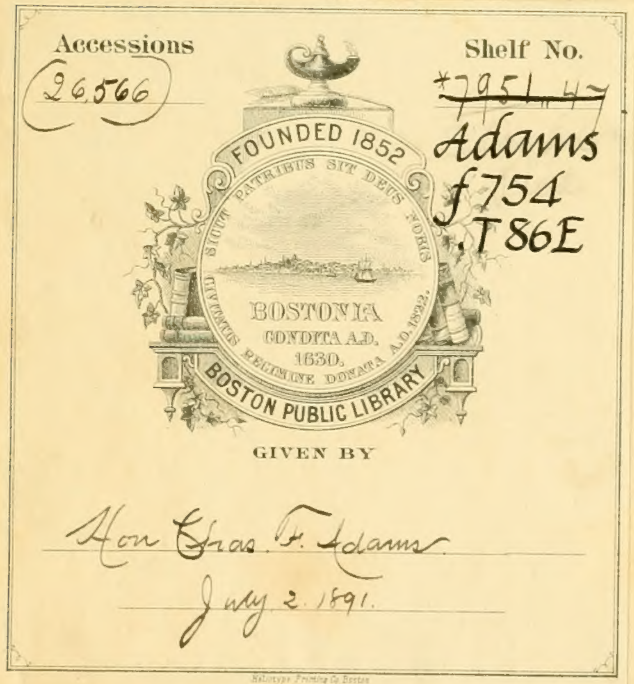



FIDEM LIBERTATEM AMICITIAM RETINEBIS.
John Quincy Adams.


Accessions
26,566
Shelf No.
*7951.47
Adams
f754
.T86E
FOUNDED 1852
SICUT PATRIBUS SIT DEUS NOBIS
BOSTONIA
CONDITA A.D. 1630.
CIVITATIS REGIMINE DONATA A.D. 1822.
BOSTON PUBLIC LIBRARY
GIVEN BY
Hon Chas. F. Adams
July 2. 1891.

ESSAI
SUR
L'ART DE LA GUERRE.
TOME PREMIER.

ESSAI
SUR
L'ART DE LA GUERRE,

Par M. le Comte TURPIN DE CRISSÉ, *Brigadier des Armées du Roi, & Mestre de Camp d'un Régiment d'Hussards.*

Vis Consilî expers mole ruit suâ. *Hor. Liv. 3. Od. 4.*

TOME PREMIER.



A PARIS;

Chez { PRAULT Fils l'aîné, Quai de Conti, à la Charité.
JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi, rue Dauphine, à l'Image N. D.

M DCC LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

not fd

1 vol only

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé *le Comte* TURPIN DE CRISSÉ, *Brigadier de nos Armées, & Mestre de Camp d'un Régiment d'Hussards*, nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition qui a pour titre : *Essai sur l'Art de la Guerre.* S'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer sondit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter partout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles. Que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à

la feuille imprimée attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrant ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le ſieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le ſieur de Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers Sécretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Fontainebleau le quatorziéme jour du mois d'Octobre, l'an de grace mil ſept cent cinquante-quatre, & de notre Regne le quarantiéme. Par le Roi en ſon Conſeil, PERRIN.

Regiſtré ſur le Regiſtre 13. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 421, fol. 328, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſe, art. 4, à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'art. 108. du même Réglement. A Paris le 15 Octobre 1754.

DIDOT, *Syndic.*

De l'Imprimerie de P. G. SIMON, rue de la Harpe à l'Hercule.



AU ROI.

IRE,

*C*ET *Ouvrage eſt le fruit des réflexions que j'ai faites ſur mon métier. L'hommage que j'en fais à* VOTRE

MAJESTÉ, eſt moins un tribut du devoir, que celui d'un cœur plein de zele pour la gloire de ſon Maître. En rendant mes recherches publiques, je n'ai d'autres vûes, que celles de partager avec mes Compatriotes le bonheur de contribuer au ſuccès des Armes de VOTRE MAJESTÉ; de ces Armes qui n'ont jamais été que l'appui de vos Alliés, le rempart de vos Peuples, & le frein de vos Ennemis. Mon zèle eſt le ſentiment d'un Soldat & d'un François. Quelle époque plus favorable pour eſſayer d'approfondir l'Etude de l'Art de la Guerre, que le Regne d'un Roi juſte & d'un Conquérant pacifique! Heureux ſi vos Sujets puiſent dans ces inſtructions des ſecours qui guident leur valeur; plus heureux encore, ſi je puis moi-même un jour les leur faire pratiquer!

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-ſoumis
Serviteur, & fidèle Sujet,
LANCELOT-TURPIN DE CRISSÉ.

EXPLICATION

des Vignettes & Culs-de-Lampes.

Le Frontiſpice repréſente un groupe de Génies, avec les attributs des Sciences & des Arts : au-deſſus eſt le Génie de la Guerre qui les couvre de ſes aîles. Pour Légende :

Nobis hæc otia fecit.

Il nous aſſure ce repos.

La Vignette de la Lettre au Roi repréſente le Temple de Janus fermé ; la France de la main droite tient la clef de la porte ; ſa gauche eſt appuyée ſur un javelot. Minerve paroît ſur un nuage, & ſemble parler à la France attentive à ce qu'elle lui dit. Pour Légende :

Suadente Minerva.

Docile aux conſeils de Minerve.

La Marche de M. le Prince de Conti dans les Alpes, pour aller attaquer les Barricades, eſt le ſujet de la Vignette du premier Livre.

Le Cul-de-Lampe repréſente deux Génies qui conſultent une Carte Géographique. La Légende eſt :

Sic itur.

C'eſt ainſi qu'on va ſûrement.

La Vignette du ſecond Livre repréſente l'attaque des Lignes de Wiſſembourg par M. le Maréchal de Cogny.

Et le Cul-de-Lampe un Héros dans un Char antique attelé de deux Chevaux Gravis ; la Victoire tient les rênes. Pour Légende :

Evehit ad Deos.

Elle le met au rang des Dieux.

Vignette du troiſiéme Livre, une Tente ouverte. Le Général a la tête deſarmée ; autour de lui ſont des Officiers Généraux dans différentes attitudes, armés de pied en cap. Sur une Table eſt une Carte Topographique où eſt écrit : *QUARTIERS D'HIVER.*

Le Cul-de-Lampe repréſente le Jardin des Heſpérides gardé par le Dragon. Pour Légende :

VIGILANTIA.

Ce n'eſt que par ma vigilance.

VIGNETTE du quatriéme Livre, la Priſe de Bruxelles par M. le Maréchal de Saxe.

Cul-de-Lampe, Jaſon enleve la Toiſon ; le Dragon endormi eſt ſur le devant. Pour Légende :

CONSILIO.

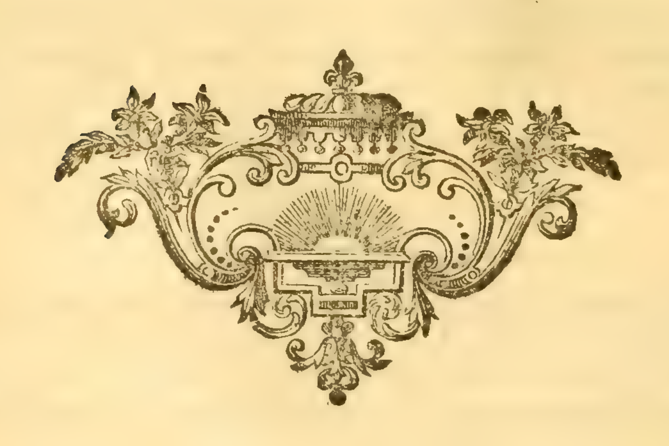
Par la Sageſſe.

VIGNETTE du cinquiéme Livre, un Combat d'Huſſards.

Cul-de Lampe, un Centaure pourſuivi par les Lapithes, & qui en fuyant leur décoche un trait. Pour Légende :

VEL IN FUGA METUENDUS.

A craindre même dans la fuite.



DISCOURS

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

S'IL eſt vrai que les Sciences ſoient plus ou moins nobles à meſure qu'elles ſont plus ou moins utiles, quels avantages la Science de la Guerre n'a-t-elle pas ſur toutes les autres? La Guerre eſt un fléau; mais il eſt inévitable, & ſouvent néceſſaire. Si le premier qui réduiſit en regles l'Art de détruire ſes ſemblables, n'avoit eu pour but que de ſervir les paſſions des Souverains, c'étoit un monſtre qu'il eût été heureux d'étouffer même en naiſſant; mais s'il ne l'avoit fait que pour la défenſe de la vertu perſécutée ou pour la punition du vice triomphant, pour mettre un frein à l'ambition ou pour balancer les droits injuſtes du plus fort, l'humanité devoit lui dreſſer des Autels.

C'eſt dans ces dernieres circonſtances que la Science de la Guerre eſt la plus néceſſaire & la plus utile de toutes les Sciences: elle préſente à l'eſprit les connoiſſances les plus difficiles à acquérir. Il eſt peu de Sciences dont les principes ne ſoient certains, ou dont on ne puiſſe du moins s'aſſurer par le ſecours de l'expérience; il ne faut que de l'application po ur les

comprendre, ou du talent pour les mettre en œuvre. La Philoſophie, les Mathématiques, l'Architecture & tant d'autres ſont fondées ſur des combinaiſons invariables. Tout homme avec un eſprit, même borné, peut retenir des principes, en faire des applications & quelquefois en tirer des conſéquences juſtes : il n'en eſt pas de même dans l'étude de l'Art de la Guerre ; il eſt ſi rare qu'on puiſſe appliquer l'expérience aux principes, qu'il n'y a qu'une étude aſſidue qui puiſſe donner des lumieres pour appliquer avec juſteſſe les principes aux circonſtances.

Il eſt peu d'Artiſtes qui ne puiſſent joindre la Pratique à la Théorie, & perfectionner ainſi l'une par l'autre. Le Guerrier n'a pas toujours le même ſecours : il conſume une partie de ſa vie à combiner des plans, dont l'humanité ne lui permet pas même de deſirer l'exécution ; & lorſqu'il ſe trouve à même de juger par l'expérience de la ſolidité de ſes principes, les opérations ſont ſi rapides, les mouvemens ſi variés, les actions ſi tumultueuſes, qu'à peine il a le tems d'entrevoir les choſes qui demanderoient les réfléxions les plus profondes.

La Théorie conſomme les Savans dans tous les genres ; dans l'étude de la Science militaire, elle ne fait que les préparer. Combien en eſt-il, qui, croyant être aſſurés de leurs principes, ont éprouvé que des

marches, des camps, des dispositions, des manœuvres combinées dans le cabinet avec un ordre exact & sévere, ont été non seulement très-difficiles, mais encore impraticables sur le terrein? Une disposition bonne dans un Pais de montagnes, sera mauvaise dans un Païs de plaine; une disposition exacte dans un Païs de plaine, manquera dans un autre Païs de plaine, parce qu'on n'aura pas prévu que telle manœuvre, qui dans telle occasion a fait gagner une Bataille, peut la faire perdre dans une autre: les circonstances des tems & des lieux dérangent presque toujours les systêmes les mieux combinés. Ce n'est donc qu'à force d'étude & par des combinaisons sans cesse réitérées, qu'on peut en quelque sorte suppléer à la pratique, ou du moins rendre l'exécution moins difficile.

Un Militaire qui veut s'instruire n'a point de momens à perdre; c'est pendant la Paix qu'il doit travailler avec le plus d'ardeur; pendant la Guerre il voit ses principes se développer comme d'eux-mêmes; alors ses idées sont plus distinctes, il pratique avec discernement dans tous les cas qu'il a prévus, & il applique ses regles à tous ceux qui s'offrent à lui pour la premiere fois, & qui lui avoient échappé jusques-là. Qui ne sçait que la bravoure, le courage, l'étendue d'esprit, sont inutiles & souvent funestes au Militaire qui n'a aucune connoissance de son métier? Dépourvu

de toute étude, il arrive ſouvent que plus il a de bravoure, & plus il eſt expoſé à faire des fautes qu'il ne peut ni prévoir ni éviter.

La ſcience de la Guerre offre tant de détails, elle embraſſe tant de parties, il y a tant de réflexions à faire, tant de circonſtances & de cas à combiner, qu'il n'y a qu'une application continuelle fondée ſur l'amour de ſon devoir & ſur le goût de ſon métier, qui puiſſe y faire parvenir.

Faire marcher une Armée dans toutes ſortes de Païs, ſoit de plaine, de bois ou de montagnes; ſavoir aſſeoir un Camp dans tous ces Pais qu'il faut connoître exactement pour qu'il y ſoit aſſuré; faire une diſpoſition juſte pour une Bataille, ſoit par rapport à celle de l'Ennemi ou ſelon l'aſſiette du Pais; prévoir des événemens qui dépendent, pour ainſi dire, du hazard; méditer une retraite à propos & avec ordre; ordonner des Fourrages ſans fatiguer ni expoſer les Troupes; envoyer des Détachemens avec précaution; faire marcher des Convois avec ſûreté; ſavoir cantonner une Armée; l'établir dans des Quartiers d'hiver, de façon que par la diſpoſition juſte de chaque Quartier elle puiſſe ſe réunir promptement au premier ordre, quoique diſperſée; établir des magaſins dans des lieux ſûrs & à portée de l'Armée; faire enſorte que la ſubſiſtance ne lui manque jamais;

tels ſont les premiers objets de la Science Militaire. Les Alexandre de Parme, les Spinola, les Guſtave, les Veïmars, les Condé, les Turenne, les Montécuculli, les Vendôme, les Marlboroug, les Eugene & tant de grands Hommes qui nous ont précédés, ne ſeroient point le ſujet de notre admiration, s'ils avoient négligé cette étude dans aucune de ſes parties.

C'eſt le courage dans un Général, c'eſt le génie, c'eſt ſa capacité, c'eſt le coup d'œil prompt & aſſûré, c'eſt le ſang froid, c'eſt la connoiſſance exacte du Païs, c'eſt le choix qu'il ſaura faire des Officiers qui ſont ſous ſes ordres, c'eſt la diſcipline qu'il établira dans ſon Armée, qui lui feront prendre des meſures aſſez juſtes pour faire manquer celles de l'Ennemi.

On penſe communément qu'il ſuffit à un Militaire de ſavoir obéir, & que pourvû qu'un Général joigne à toutes les qualités dont on vient de parler, la confiance de ſes Soldats, le ſuccès d'une journée ne peut être douteux.

Il eſt vrai que c'eſt à leur capacité, à la confiance que les Soldats avoient pour eux, que pluſieurs Généraux dans des occaſions épineuſes, ont dû en partie les avantages qu'ils ont remportés ſur l'Ennemi; mais l'Officier qui aime ſon devoir, & qui veut parvenir, eſt-il moins obligé de connoître les talens qui lui

ſont propres, & de ſavoir qu'il doit avoir telle ou telle qualité dans telle ou telle circonſtance: qu'ici ce n'eſt que de la bravoure, là que du courage, & qu'il n'eſt pas toujours obligé d'avoir l'un & l'autre à la fois?

Ces deux vertus ſouvent confondues dans le même ſujet, méritent une diſtinction particuliere; elles ne ſont pas ſi étroitement unies qu'elles ne ſe trouvent bien ſouvent l'une ſans l'autre: le courage paroit plus propre au Général & à tous ceux qui commandent; la bravoure eſt plus néceſſaire au Soldat & à tout ce qui reçoit des ordres; la bravoure eſt dans le ſang, le courage eſt dans l'ame; la premiere eſt une eſpèce d'inſtinct, le ſecond eſt une vertu; l'une eſt un mouvement preſque machinal; l'autre eſt un ſentiment noble & ſublime; on eſt brave à telle heure & ſelon les circonſtances; on a du courage à tous les inſtans & dans toutes les occaſions: la bravoure eſt d'autant plus impétueuſe qu'elle eſt moins réfléchie; le courage eſt d'autant plus intrépide qu'il eſt mieux raiſonné. L'impulſion de l'exemple, l'aveuglement ſur le danger, la fureur du combat inſpirent la bravoure: l'amour de ſon devoir, le deſir de la gloire, le zèle pour la Patrie & pour ſon Roi animent le courage. Le courage tient plus de la raiſon, la bravoure eſt plus du tempérament. * Achile, tel que le dépeint Horace d'après

* *Horat. de Art. Poetica.*

Homère, implacable, cruel, mépriſant tout autre droit que celui de la force, ne m'offre que l'intrépidité d'un Gladiateur: * Mais ce Général des Romains, dont la perte auroit entraîné la ruine de l'Armée, Scipion couvert des boucliers de trois Soldats pour éviter une grêle de traits, que les Ennemis dirigeoient contre lui, s'approchant ainſi en ſûreté des murs qu'il tenoit aſſiégés, & qui ſimple ſpectateur des combattans, ſe contente de leur donner des ordres, me donne l'idée du vrai courage. Enfin la bravoure eſt eſſentielle dans le moment d'une action; mais le courage doit être durable dans tout le cours d'une campagne. La bravoure eſt comme involontaire, & ne dépend point de nous; au lieu que le courage (comme le dit Sénéque) peut bien être perſuadé & s'acquérir par l'éducation; mais il faut que la Nature en donne les premiers ſentimens. Il ſeroit aiſé de faire encore mieux ſentir la différence de ces qualités en parcourant tous les états où elles ſe rencontrent, ſi l'on ne craignoit d'aller trop loin dans une matiere ſi abondante. On dit d'un Magiſtrat, qui expoſe ſa vie & ſa fortune pour maintenir les loix, qu'il a de la vertu. Ciceron ſe précautionnant contre la haine de Catilina, manquoit ſans doute de bravoure; mais certainement il avoit de l'élévation & de la force d'ame, (ce qui n'eſt autre choſe que du courage) lorſque dévoilant ſous les yeux du Sénat la

* *Tit. Liv. Liv. 26.*

conjuration de ce traître, il déſignoit tous les complices, ou lorſqu'il plaidoit pour Déjotarus contre Céſar, ſa Partie & ſon Juge.

Le ſang froid émane du courage, il connoit le danger; mais il ne ſe ſert de cette connoiſſance que pour donner des ordres ſûrs, il eſt tout entier à lui-même; précautionné contre l'évenement, l'occaſion le décide, & le plus grand péril ne ſauroit le diſtraire des manœuvres de l'Ennemi, ni de celles qu'il doit faire pour s'y oppoſer. A la Bataille de Cannes, comme Giſcon paroiſſoit fort étonné de la ſupériorité du nombre des Ennemis, Annibal lui répondit froidement: » Il y a, Giſcon, une choſe plus ſurprenante » encore & à laquelle tu ne prens pas garde: » Giſcon lui ayant demandé ce que c'étoit; » c'eſt, lui dit » Annibal, que dans tout ce grand nombre d'hommes, » il n'y en a pas un ſeul qui s'appelle Giſcon. » * Plutarque obſerve que ce ſang froid d'Annibal anima le courage des Carthaginois, qui ne pouvoient ſe perſuader que leur Général pût plaiſanter dans un moment auſſi important, ſans être aſſuré de battre les Ennemis.

* *Plut. in Fab. Max.*

Quoique la bravoure & le courage ſoient les qualités les plus eſſentielles au Militaire qui eſt commandé, celles qu'on exige dans le Général, & dont on a déja parlé, ne lui ſont pas moins néceſſaires: l'obéiſſance

aux

aux ordres qui lui ſont confiés, n'eſt une vertu qu'autant qu'elle n'eſt point aveugle, & qu'il ſçait où on le conduit. *La Guerre eſt un métier qu'il faut apprendre comme les autres, dit un Auteur célébre, mais il ſuppoſe des qualités qui naiſſent avec nous, il en exige d'autres qui s'acquiérent: comme elles émanent du génie, que celui qui ſe deſtine aux armes, ne s'y engage point ſans l'avoir conſulté & ſans connoître ſon talent & ſes forces. La capacité, ſoit dans le Général, ſoit dans l'Officier, eſt le fruit du génie excité par un goût naturel pour ſon métier. Sans ce goût, ſans cette eſpéce de vocation, qui nous entraîne comme malgré nous, & qui eſt la marque la plus ſure d'un talent décidé, on étudie ſans fruit & l'on pratique ſans diſcernement.

* S. Real, Traité de la Valeur.

Le génie ne s'acquiert point, il naît avec nous: on a défini le génie, une aptitude naturelle à faire quelque choſe: on s'eſt trompé; c'eſt le talent qu'on devoit définir ainſi. Il eſt plus aiſé, * dit-on, à la Nature de produire un monſtre qu'un homme ſans talent; mais tout le monde ne naît point avec du génie; c'eſt la plus belle qualité de l'ame. Avec du talent on peut être un bon Militaire, avec du génie un bon Militaire devient un grand Général; c'eſt quelquefois l'aſſemblage des talens, c'eſt toujours la perfection de celui que la nature nous a donné, qui décéle le génie. On

* Trublet, Eſſ. de Morale & de Litt.

étudie, on cherche ſon talent, ſouvent on le manque ; le génie ſe développe de lui-même. Le talent peut être enfoui, parce ce qu'il n'a pas des occaſions pour éclater ; le génie perce malgré tous les obſtacles. C'eſt lui ſeul qui produit ; le talent ne fait que mettre en œuvre.

Il arrive ſouvent que celui, qui n'a que de l'eſprit, croit avoir du génie ; ces deux modifications de l'ame, ſont bien différentes l'une de l'autre. Le génie ne peut s'appliquer qu'à des Sciences & à des Arts ſublimes, l'eſprit plus léger voltige indifféremment ſur tout ; l'un n'embraſſe qu'une Science, mais il l'approfondit ; l'autre veut tout embraſſer, & ne fait qu'effleurer ; l'eſprit rend les talens plus brillans ſans les rendre plus ſolides ; le génie avec moins d'application, voit tout, devance l'étude même & perfectionne les talens.

Il en eſt parmi nous qui ne ſervent que parce que leurs Ancêtres ont ſervi ; ils ont ſans doute de la bravoure, cette vertu eſt-elle ſi rare parmi les François? Mais il en eſt bien d'autres qui doivent accompagner celle-là. Les vertus de nos Ayeux doivent élever notre ame & nous engager à marcher ſur leurs traces ; mais ils ne nous ont pas toujours tranſmis avec leur ſang cette ſagacité, cette intelligence, ce goût pour ſon métier, (la marque du génie) en un mot ces

talens dont nous devons porter le germe dans nous-mêmes.

Cependant ceux, qui ſe trouvent engagés par leur naiſſance dans le parti des armes, avant que l'âge ne leur ait permis de conſulter leur génie & leurs forces, doivent-ils y renoncer s'ils s'apperçoivent qu'ils n'ont pas tous les talens que cette profeſſion exige ? Non ſans doute, perce qu'ils peuvent les acquérir : l'étude & l'application ſuppléeront à leur génie, la docilité à leurs talens, & l'amour de la gloire au goût pour leur métier : qu'ils ayent toujours devant les yeux les vertus de leurs Peres : quand on n'a point des Ancêtres à imiter, on eſt, pour ainſi dire, le maître de ſe faire une réputation plus ou moins éclatante : avec des Ayeux célébres on eſt forcé de ſuivre leur exemple & ſouvent d'enchérir ſur leurs vertus. Claudius reprochoit à Ciceron d'être le premier de ſa race ; *& vous êtes le dernier de la vôtre*, lui répondit Ciceron. Une origine illuſtre eſt ſouvent un fardeau ; ſi elle donne plus d'éclat à l'homme vertueux, elle avilit toujours celui qui ne ſçait pas la ſoutenir.

Le coup d'œil eſt naturel à certaines perſonnes, & dans ceux-là il eſt l'effet du génie ; d'autres l'acquierent par l'étude ou par l'expérience : celui, qui ſçait ſe poſſéder & qui a aſſez de courage pour conſerver le ſang froid dans les occaſions les plus preſſantes, a le

coup d'œil plus prompt & plus juſte. Un homme vif & bouillant quoique brave ne voit rien, ou s'il voit quelque choſe, c'eſt confuſément & toujours trop tard.

C'eſt ce coup d'œil, qui fait juger d'un poſte avantageux, d'une manœuvre à faire & d'une bonne diſpoſition dans les Troupes, par rapport à celle de l'Ennemi ou relativement à la ſituation & à l'aſſiette du Païs.

Il eſt un coup d'œil qui dépend de l'Ennemi, & un autre qui en eſt indépendant. Il en dépend, lorſque l'Ennemi a pris une poſition, & que pour l'attaquer il faut ſur le champ en prendre une autre qui rende la ſienne défectueuſe & foible en quelque partie ; lorſqu'étant poſté avantageuſement on l'oblige de changer ſa poſition, en lui faiſant craindre d'être pris en flanc, ou d'être tourné, ou de rendre les Troupes de ſa droite inutiles en attaquant ſa gauche, ſans qu'elles puiſſent les ſecourir.

Il eſt indépendant de l'Ennemi pour celui qui, en étant éloigné, ſçait prendre une poſition avantageuſe pour une Armée quelconque ; qui ſçait l'aſſeoir dans un Camp fort par ſa ſituation ; qui voit ſur le champ l'appui qu'elle aura à ſa droite & à ſa gauche, ce qui peut empêcher qu'elle ne ſoit inquiétée ni tournée, & les poſtes néceſſaires à occuper pour ſa ſûreté ; qui, en marchant en détachement, s'applique à reconnoître

un Terrein où il puisse se retirer au cas qu'il soit attaqué & repoussé par des forces supérieures ; qui fait ensorte que, dans la position qu'il a prise, il ne puisse être tourné, & que l'Ennemi ne lui oppose un front plus considérable que celui qu'il lui présente.

Le coup d'œil n'est autre chose que ce génie pénétrant à qui rien n'échappe ; il voit dans les cœurs jusqu'aux plus légeres impressions qui peuvent les agiter. Le Général qui sçait allier le sang froid à cette qualité, ne manque jamais de ressources ; il trouvera dans les événemens, qui pour tout autre seroient le présage de sa défaite, la déroute même de ses Ennemis.

* L'Armée de Cyrus en présence de celle de Crœsus à Timbrée, prend pour un mauvais augure un éclat de Tonnere qu'elle entend : cette impression n'échappe pas au coup d'œil de Cyrus ; mais le sang froid qu'il sçut conserver dans cette occasion, lui suggéra une interprétation de ce présage qui rassura ses Soldats : *Mes amis*, s'écria-t-il, *le Ciel se déclare pour nous, marchons, j'entends le cri de la victoire ; nous te suivons, Grand Jupiter.*

* *Xénophon Cyropédie.*

Le choix des Officiers Généraux dépend de ce génie qui fait tout discerner : ils doivent être la main droite du Général, & non moins capables que lui-même de commander l'Armée.

Quelque bonnes dispositions qu'un Général puisse

faire, elles ſeront infructueuſes s'il n'eſt ſecondé par les Officiers Généraux qui ſont ſous ſes ordres ; il ne peut être partout, ni prévoir tous les cas qui peuvent arriver. Il eſt réduit à ne donner que des ordres généraux, c'eſt donc à ceux qui commandent ſous lui, de ſçavoir profiter d'un faux mouvement de l'Ennemi, de prendre ſur eux de faire attaquer ou ſoutenir les Troupes qui ſont aux priſes ; &, ſelon les circonſtances, les faire avancer vers lui ou pour le contenir ou pour l'attaquer. J'en excepte cependant la réſerve qui ne doit jamais marcher ſans l'ordre du Général.

Il eſt avantageux que des Princes ſoient employés dans les Armées en attendant que l'âge, l'étude & l'expérience les mettent en état de commander en chef; le danger diſparoît aux yeux du Soldat, lorſque de tels Généraux, qu'il regarde comme au-deſſus de l'humanité, le partagent avec lui. Mais cet avantage eſt plus réel parmi nous. Le François chez qui l'honneur eſt * le premier mobile des vertus, obéit avec plus de zéle & d'intrépidité lorſqu'il ſçait qu'il a pour compagnons des hommes nés pour être ſes Maîtres : d'ailleurs l'amour du François pour ſon Roi, ſe plait à retrouver en eux ſon ſang & ſon image.

* *Monteſquieu, Eſprit des Loix.*

A la Bataille de Steinkerque, gagnée en 1692, par M. le Maréchal de Luxembourg, M. le Duc de Chartres, M. le Prince de Condé & M. le Prince de Conti

qui commandoient ſous lui, augmenterent par leur courage & par leur capacité la valeur de ceux qui attaquoient les ennemis, & ranimerent l'ardeur de ceux qui ſembloient ſe ralentir.

Mais toutes ces qualités dont on vient de parler ſeroient inutiles, ſi l'ordre & la diſcipline n'étoient ſévérement obſervés : l'Armée la mieux compoſée & la plus nombreuſe, ne ſeroit bientôt plus qu'un aſſemblage de maraudeurs, qui n'étant unis que par l'eſpoir du butin, ſe déſuniroit lorſque ce motif ceſſeroit ; qui ſe livrant chacun à ſes lumieres ou à ſon caprice, ſe feroit maſſacrer en détail : enfin ſi le Général n'entretient cette ſubordination, (l'ame & le nerf d'une Armée) il n'aura qu'une Troupe de Tartares, qui agiront plûtôt pour le pillage que pour la gloire,

Quel art & quel génie ne faut-il pas pour entretenir cette ſubordination? trop de ſévérité rebute le Soldat & le rend mutin, le décourage & le fait déſerter ; trop d'indulgence le plonge dans l'indolence & lui fait négliger ſes devoirs ; le libertinage lui fait trouver accablante cette ſubordination, ſur laquelle on ne doit jamais ſe relâcher : il perd le reſpect qu'il doit à ſon Officier, ſouvent même la confiance ; & l'impunité fait ſouvent d'une Troupe aguerrie des lâches qui ne marchent que malgré eux, & qui molliſſent dans les occaſions les plus intéreſſantes.

Les Romains nous ont laiſſé des exemples d'indulgence & de ſéverité ; aucun Peuple n'a mieux ſaiſi les occaſions de punir ou de mollir à propos. Manlius fit punir ſon fils de mort, pour une déſobéiſſance qui, dans un autre tems, auroit mérité les honneurs du triomphe. Varon fut applaudi pour une imprudence, qui dans toute autre conjoncture, lui auroit fait donner la mort : dans les ſiécles de la République il falloit être ſévére, par ce que tous les Romains pouvant aſpirer au même grade, il auroit été dangereux que l'impunité pour des fautes légeres contre l'ordre, ne les eût autoriſés à des entrepriſes qui auroient pû déranger tout le ſiſtême de leur Gouvernement politique.

La capacité, la provoyance & la ſageſſe d'un Général lui acquiérent la confiance entiere du Soldat & de l'Officier ; le Soldat ne juge à la vérité que par inſtinct, & ne ſe décide que par le ſuccès, mais ſon jugement n'en eſt pas moins infaillible ; celui de l'Officier n'eſt pas moins juſte, mais il ne ſe décide qu'avec une entiere connoiſſance, il fait abſtraction des événemens & n'accorde ſa confiance qu'au courage & à une ſage conduite. On acquiert encore la confiance par l'affabilité pour ceux qui nous ſont ſubordonnés, & en allant au-devant de leurs beſoins ; ces deux motifs de confiance ſont une moiſſon abondante & ſûre de lauriers pour le Général. M. de Vendôme, M. de Luxembourg

Luxembourg, M. de Turenne, M. le Prince Eugene, M. le Maréchal de Saxe & plusieurs autres, ont dû une partie des avantages qu'ils ont remportés sur l'Ennemi à la confiance des Soldats qui aimoient leur Général, qui se faisoient un devoir de lui plaire, & qui ne comptoient la victoire pour quelque chose qu'autant qu'ils la partageoient avec lui.

Outre ces qualités, qui sont essentielles à un Général, & que tous ceux qui veulent parvenir à ce degré d'élévation doivent nécessairement avoir, il en faut encore bien d'autres pour mériter le titre de grand Homme. Avec moins de vertus on pourra devenir un Héros; le grand Homme est toujours un bon Citoyen; il fait de l'humanité le premier de ses devoirs, il est juste, simple & désintéressé; son esprit peut être vif; mais cette vivacité est toujours balancée par la sagesse; il donne des conseils avec la même simplicité qu'il en demanderoit; il n'en exige que de ceux dont l'expérience prouvée par des faits plûtôt que par l'âge, peut en donner de solides; il n'est fier qu'avec les Ennemis, libre avec ses égaux, affable avec ses inférieurs, il est brave sans présomption ni témérité & accessible à tout le monde.

Le Général doit connoître les intérêts & les forces des Princes (Science très-nécessaire pour juger de la puissance de deux Princes Ennemis, & pour tomber

plutôt ſur le païs de celui qui pourroit nuire à ſes projets, que ſur un Prince, qui par la poſition de ſes Etats & de ſes forces, ne peut s'oppoſer à ſes deſſeins.) En un mot un Général doit réunir en lui, pour mériter le titre de Grand Homme, toutes les vertus civiles, guerrieres & politiques. C'eſt par-là qu'il parviendra aiſément à faire la guerre avec ſuccès : rien ne lui échappe, il connoît ſans obſtacle le génie de chaque païs, celui des Peuples dont l'Armée Ennemie eſt compoſée, celui des Généraux qui les commandent & le caractere des Troupes qu'il a ſous ſes ordres. Sans ces précautions il ne croiroit jamais pouvoir agir ſûrement. Il ſçait qu'on peut haſarder une manœuvre avec des Troupes, qu'on n'oſeroit tenter avec d'autres, qui auroient le même degré de bravoure. Telle Nation eſt vive, bouillante & redoutable dans la premiere chaleur; telle autre eſt moins prompte, mais plus conſtante; avec la premiere c'eſt le moment qui décide du ſuccès; avec la ſeconde l'action eſt moins rapide, mais l'évenement eſt plus aſſuré.

On ne naît pas Général, quoiqu'on porte en naiſſant le germe des vertus qui font le Grand Homme. Céſar, Spinola, Turenne, le Grand Condé & quelques autres, ont montré dès leur plus tendre jeuneſſe des qualités qui les mettoient au-deſſus des autres hommes; ils portoient en eux la ſource de ces gran-

des vertus qu'ils développerent par une étude profonde, & qu'ils perfectionnerent par le ſecours de la Pratique; ceux qui les ont ſuivis, peut-être avec moins de talens naturels que ces Grands Hommes n'en avoient, ſe ſont rendus dignes par leur étude de leur être comparés: Céſar & tous les Conquérans avoient cet avantage, qu'ils étoient comme les Maîtres des occaſions, & qu'ils pratiquoient, pour ainſi dire, lorſqu'ils vouloient.

On peut être bon Général ſans être un Turenne: à peine des ſiecles entiers produiſent-ils de ces génies rares; mais plus ils ſe ſont élevés au-deſſus de l'humanité, & plus ils doivent exciter l'émulation. Ce n'eſt pas en tâchant de ſurpaſſer des génies médiocres, c'eſt en s'efforçant d'égaler les plus ſublimes, qu'on parvient à les imiter. Ce ſentiment dans un Militaire n'eſt ni orgueil ni préſomption; il eſt vertu, & c'eſt par cette ſeule route qu'il peut eſpérer d'être utile à l'Etat & de participer à la gloire de ſon Roi.

Quelque recherché que ſoit l'honneur de commander les Armées, il humilie celui qui n'en eſt pas digne; ce grade ſi ambitionné touche les deux extrémités, ou la gloire ou la honte. Je ne blâme point un Militaire qui travaille à ſe rendre capable de commander; ſon ambition eſt noble: en étudiant l'art de commander, il apprend à obéir & à exécuter; je ſerois bien

plus étonné ſi je voyois des Militaires n'avoir en vûe que de parvenir,& qui négligeaſſent l'étude de leur métier; je le ſerois peut-être moins ſi j'en voyois qui, ſans s'être éprouvés, ſe propoſaſſent pour commander en Chef, parce que de ſemblables démarches ſuppoſent une témérité ridicule, fondée ſur l'ignorance profonde des talens qu'il faut avoir & des vertus qu'on n'a pas; une telle audace eſt le partage d'un génie borné qui ne voit pas les dangers: j'aimerois encore mieux la timidité, qui ſe laiſſe abattre par la crainte du péril, elle en ſuppoſe du moins la connoiſſance; l'une & l'autre ſont condamnables, la modeſtie ſeule convient au Militaire; elle donne de l'éclat aux vertus, elle annonce la méfiance de ſoi-même & le déſir d'arriver à la perfection.

Juſtin, Liv. 2. * Mardonius, Général de Xercès, ſe propoſe pour commander ſes Armées; cette confiance dans ſes propres talens auroit dû le faire rejetter, les Troupes innombrables qu'il conduiſoit furent défaites par un petit nombre de Grecs, & ſa préſomption ne fit qu'ajouter au malheur de ſon Prince. Cincinnatus avec toutes les qualités d'un grand Homme & d'un grand Capitaine, attend derriere ſa charrue que les Romains viennent lui confier le ſort de la République; il part, & Rome eſt délivrée de ſes Ennemis.

Le titre de Général ſéduiroit moins, ſi l'on faiſoit

plus d'attention aux qualités qu'il exige & aux devoirs qu'il impoſe. Il ne paroîtroit alors qu'un fardeau très-honorable, mais bien pénible. La réflexion ſeule que de la conduite d'un Général dépendent le ſort de l'Etat, la gloire des Armes du Prince & ſa propre réputation, doit effrayer le génie le plus ferme & le plus intrépide.

La récompenſe qui ſuit des travaux ſi pénibles, doit cependant animer à les entrependre. Les obſtacles, quelque multipliés qu'ils ſoient, ne ſont pas inſurmontables, puiſque tant de Grands Hommes les ont ſurmontés : que les difficultés irritent l'émulation du Militaire ; mais qu'elles ne l'effrayent point. Qu'il tâche d'imiter de ſi grands modeles, s'il ne peut parvenir à les égaler.

J'ai diviſé cet Ouvrage en cinq Livres : dans le premier je parle de toutes les opérations d'une Campagne depuis les plus grandes juſqu'aux plus petites, à l'exception des Siéges, qui ne ſont pas de mon ſujet, & j'ai tâché de donner les moyens de les exécuter dans quelque païs que ce ſoit.

Dans le ſecond, je parle des précautions qu'il faut prendre, pour attaquer l'Ennemi dans toutes ces mêmes opérations.

Le troiſiéme traite des Cantonnemens, des Quartiers & des Manœuvres qui y ont rapport.

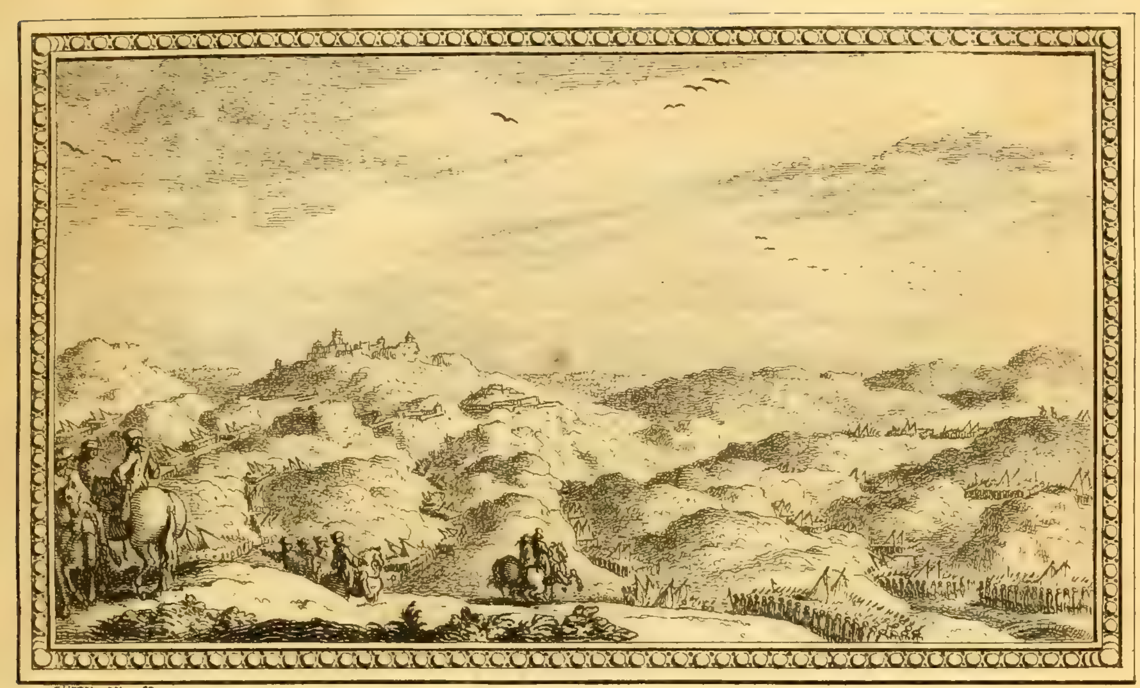
Le quatriéme de l'attaque des Quartiers ou Cantonnemens des Ennemis, ſoit en général, ſoit d'un certain nombre, ſoit d'un ſeul.

Dans le cinquiéme je parle de la petite Guerre, de la néceſſité des Troupes légeres & de l'uſage qu'on doit en faire. Preſque toutes les Puiſſances ayant de ces Troupes, je crois qu'il eſt très-important de ſçavoir comment elles doivent être conduites, & de prouver l'utilité qu'on en peut retirer, ſoit pendant la Campagne, ſoit les jours de Bataille.

En un mot, j'ai tâché d'établir une Armée dans toutes les poſitions & dans tous les païs où elle peut ſe trouver pendant une Campagne, & je n'ai point donné les moyens pour la défenſe ſans donner auſſi les moyens pour l'attaque.

Les Lecteurs conſommés dans la Science Militaire, trouveront peut-être de l'aridité dans les préceptes qui leur ſont connus ; qu'ils me pardonnent quelques momens d'ennui en faveur de l'inſtruction qu'en peuvent retirer ceux qui commencent à ſervir.

J'ai moins cherché à plaire à l'oreille qu'à perſuader le cœur : ſi le zèle pour ſon Roi, ſi l'amour pour ſa Patrie, enfin ſi l'honneur & la vertu avoient un ſtile particulier, ce ſeroit celui que j'aurois choiſi ; mais un Militaire eſt aſſez éloquent lorſqu'il rend ſes idées avec netteté ; mes vœux ſont remplis, ſi je ſuis entendu du Soldat ſans qu'il ait beſoin de m'étudier.



Marche de Mr le Prince de Conti pour aller attaquer les Barricades.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

De la Connoissance du Païs.

IL n'est point de Projet de Campagne, il n'est point de manœuvre dont on puisse garantir le succès, sans une connoissance exacte du païs sur lequel on veut les mettre en exécution. Les Marches, les Camps, les Convois, les Fourrages les Détachemens, en un mot, les plus grandes Opéra-

tions seront exécutées sans justesse, si cette connoissance ne la précéde, souvent elle décide des événemens.

Il y a une connoissance du païs qu'il est honteux d'ignorer ; telle est celle des Villes, Bourgs, Villages, Forêts, Fleuves, grandes Rivieres, &c. Celle-là s'acquiert par le secours des Cartes géographiques. Il y en a une plus particuliere, qui est celle des Lieux ou d'un terrein déterminé, de la situation, de la régularité du sol, s'il est plainier ou coupé par des Ravins, des Ruisseaux, des Collines, &c. & l'on acquiert cette connoissance au moyen des Cartes Topographiques. Quelque étude qu'on doive faire de ces dernieres, il faut toujours être en garde, & ne pas s'en rapporter aveuglement aux indices qu'elles donnent. Les Cartes Topographiques ne sont presque jamais parfaitement exactes ; outre que mille circonstances peuvent quelquefois, en un an, changer une étendue considérable de païs, rarement marquent-elles les ponts, les gués qui sont sur les petits ruisseaux, les monticules, les ravins de peu d'importance ; elles ne peuvent marquer ceux qui ont été occasionnés par des innondations récentes, par des éboulemens de terre, &c. Cependant une seule de ces circonstances qu'on n'aura pas prévue, peut devenir un obstacle à un grand projet, soit en retardant la marche d'une Armée, soit en empêchant une colonne de Troupes de s'avancer, soit en laissant

à

à l'Ennemi des iſſues qu'on auroit pû lui couper.

Mais les Cartes ne peuvent pas tout détailler : un ravin, par exemple, y ſera marqué ; mais en connoîtra-t-on mieux la profondeur, ſçaura-t-on s'il eſt facile d'y deſcendre ou d'en remonter? Un Général qui ne veut rien négliger, avant que de s'engager dans aucune manœuvre, doit s'informer par lui-même de toutes les particularités du païs, & ſuppléer ainſi à ce qui manque dans les Cartes. En effet comment aſſeoir un Camp dans une poſition forte par ſon aſſiette, ſi l'on ne la connoît pas, ſi l'on ignore ce qui peut appuyer les aîles, s'il y a quelque riviere qui la couvre, ſi elle eſt facile à paſſer, & quelle eſt la nature de ſes bords ?

Pour prévenir les erreurs où les Cartes pourroient faire tomber, le moyen le plus ſûr eſt de s'adreſſer aux Habitans du païs, de le parcourir avec les païſans les mieux inſtruits, & de remarquer juſqu'aux plus légers obſtacles.

Mais pour marcher avec plus de ſûreté, il faut former de ces païſans une Compagnie de guides, s'aſſurer de leur fidélité, ſe les attacher par toute ſorte de moyens & ſurtout par une libéralité ſans bornes. Ce n'eſt qu'à force d'argent qu'on peut avoir des eſpions ſûrs & des guides fideles ; les derniers ſont moins coûteux, mais non moins néceſſaires que les premiers. On ne doit rien épargner à la Guerre, parce que (comme le

dit Vegéce*) on ne doit point ménager des richesses, dont il s'agit d'assurer la possession par la protection des Armes. Il faut surtout renouveller ces guides avec soin à mesure que l'on avance dans le païs.

* Liv. 3. ch. 1. art. 3.

Cette Compagnie doit avoir pour Chef un homme intelligent, à qui rien de ce qui regarde le païs, ne soit inconnu, qui soit en état de répondre juste aux objections du Général ou de l'Officier qu'il accompagne. Cette Compagnie de guides instruira le Général de tout ce qui pourroit lui échapper, & le dirigera dans ses recherches ; & ses découvertes seront toujours sûres. Ainsi ni la situation ni la distance d'un lieu à un autre, ni la position d'une telle Ville, de tel Bourg, de tel Village, rien n'échappera au Général qui réunira ses connoissances à leurs lumieres ; il sera instruit de tous les sentiers, de l'issue des chemins dans la campagne ; il sçaura si plusieurs aboutissent au même ; il verra combien d'hommes, soit à pied ou à cheval, peuvent y marcher de front ; si l'Ennemi peut s'empêcher d'y passer, en prenant dans la campagne, & jusqu'à quelle distance il peut marcher à couvert.

Il doit envoyer des Détachemens avec quelques-uns de ces guides pour examiner les petites rivieres qui traversent le païs, si leur embouchure est éloignée, dans quel fleuve elles se jettent, où sont leurs sources, si sur ces rivieres il y a des ponts, si les gués sont aisés à passer,

ſi les bords en ſont eſcarpés ou faciles, s'ils ſont marécageux ou couverts de brouſſailles; d'autres doivent être employés à remarquer les bois, s'ils ſont praticables ou inacceſſables. Un Général doit vérifier par lui-même le rapport que lui feront ces petits Détachemens, ou en envoyer de plus conſidérables commandés par des Officiers ſupérieurs. Il ne faut pas toujours s'en rapporter aux eſpions & aux guides, quelqu'aſſuré que l'on ſoit de leur fidélité; la méfiance, qui partout ailleurs eſt ſouvent un défaut, eſt preſque toujours une vertu dans le métier de la Guerre.

Avec ces éclairciſſemens on pourra donner à l'Artillerie & aux équipages le chemin le plus facile, à l'Infanterie le plus court, & le plus long à la Cavalerie; on verra d'un coup d'œil en combien de Colonnes on pourra partager l'Armée relativement au terrein pour accélérer ſa marche, & la diſpoſition des Colonnes relativement à la poſition de l'Ennemi.

La connoiſſance du païs indiquera les Camps que l'Ennemi occupe, ou peut occuper, & ceux qu'on doit prendre pour s'oppoſer à ſes deſſeins; ſi ſes Détachemens peuvent s'approcher aiſément, comment on peut aller à lui ſans être vû; s'il a des fourrages près de ſon Camp, ou s'il eſt obligé de les aller chercher au loin; où ſont établis ſes magaſins, & ſi l'on peut tenter de les enlever; quelle eſt ſa poſition dans ſes Quartiers; quels

ſont les plus expoſés ; par quelle diſtance on eſt ſéparé de lui ; où ſont ſes poſtes & quels ſont ceux qu'on doit faire occuper relativement à la poſition du Camp ou des Quartiers & à celle de l'Ennemi ; quelle eſt la route que les Détachemens & les patrouilles doivent tenir pour la découverte ; & enfin la facilité que l'Ennemi peut avoir d'attaquer l'Armée dans ſa marche, ſi c'eſt en tête ou en flanc. Cette connoiſſance eſt eſſentielle dans quelque païs que ce ſoit ; mais ſurtout il ſeroit très-dangereux & même impoſſible de faire mouvoir une Armée dans un païs de bois & de montagnes qu'on ne connoît pas.

Les Cartes peuvent apprendre s'il y a des forêts dans un païs ; mais ſi l'on ne prend là-deſſus des éclairciſſemens par ſoi-même, on ignorera ſi elles ſont marécageuſes, ſi elles ſont claires ou fourées, & par conſéquent s'il eſt poſſible d'y faire paſſer des Troupes, de l'Artillerie & des Equipages.

En 1702, M. le Duc de Bourgogne * voulant attaquer les Ennemis derriere Cleves, ne connoiſſant pas à fond la forêt derriere laquelle ils étoient, détacha M. le Marquis d'Alegre avec cinq cents Grenadiers, & huit cents chevaux, pour examiner s'il ne ſeroit pas poſſible de trouver des paſſages au-travers de cette forêt. M. d'Alegre rencontra un défilé occupé par les Ennemis, il le fit attaquer & le força ; mais

* *Rélation de la Journée de Nimégue, tirée du Mercure galant.*

s'étant avancé au-delà, il vit qu'il étoit impossible de pénétrer plus avant, par la grande quantité de défilés qui se succédoient les uns aux autres; ainsi il revint sur ses pas, & envoya reconnoître un autre passage, où il trouva encore de plus grands obstacles, il en rendit compte à M. le Duc de Bourgogne, qui, ne voulant pas manquer d'attaquer les Ennemis, le renvoya avec un plus gros Détachement, afin qu'il examinât si en longeant la forêt, on ne pourroit point aller à eux par les bruyeres de Mook, du côté de Grave & de Nimégue: le Marquis l'Alegre trouva un défilé qui menoit à ces bruyeres; il s'en empara, en fit avertir M. le Duc de Bourgogne qui fit avancer l'Armée, & obligea les Ennemis de faire entrer leur Infanterie dans Nimégue; il fit canoner leur Cavalerie qui étoit restée sur les glacis; elle ne put y tenir, & les Ennemis perdirent beaucoup de monde, de chariots d'Artillerie & d'Equipages.

On voit par cet exemple qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux Cartes. Il n'est pas douteux que M. le Duc de Bourgogne n'eût les plus exactes. Cependant il n'auroit peut-être pas eu le succès qu'il eut, s'il avoit négligé d'envoyer M. d'Alegre reconnoître les passages, & en faire sonder deux avant d'aller à celui par lequel il fit marcher son Armée.

Regle générale: c'est sur le terrein même, & non sur les

Cartes, qu'il faut reconnoître les chemins où l'on veut faire marcher une Armée, & la ſituation des lieux où l'on veut aſſeoir un Camp & choiſir un Champ de bataille. On ne doit jamais faire faire aucun mouvement à une Armée ſans avoir fait ouvrir ſa marche pour toutes les Colonnes. Il n'en eſt pas de même d'un Détachement ; comme ce ſont les circonſtances qui le font ordonner, on ne peut prévoir la route qu'il tiendra. Que le choix de celui qui doit le commander ne tombe jamais que ſur un Officier intelligent, dont le génie ſoit connu du Général, qui ait fait une étude particuliere de ſon métier, qui ait ſurtout acquis la connoiſſance du païs. Un choix éclairé excite l'émulation de ceux qui commencent, & les engage à faire tous leurs efforts pour mériter une diſtinction ſi flatteuſe.

Dans combien de fautes les plus grands Généraux mêmes ne ſont-ils pas tombés pour n'avoir pas eu cette connoiſſance du païs, & pour s'en être rapportés à des notions communes ; combien de grandes entrepriſes n'ont-elles pas échoué par-là ? M. de Feuquieres en rapporte pluſieurs exemples.

» A la fin de l'année 1673, lorſque M. de Luxem-
» bourg ramenoit de Hollande un Corps conſidérable
» d'Infanterie avec très-peu de Cavalerie, M. le Prince
» d'Orange ayant aſſemblé toutes les forces des Hollan-
» dois & des Eſpagnols, vint ſur la Meuſe pour com-

» battre M. de Luxembourg entre Maeſtrik & Charle-
» roy. Cette marche obligea la Cour d'ordonner à M.
» de Schomberg d'aſſembler toute la Cavalerie du Hai-
» nault & de la Flandre, pour venir au-devant de M.
» de Luxembourg fort inférieur en Cavalerie à M. le
» Prince d'Orange. L'objet de ce Prince devoit donc
» être d'empêcher ces deux Généraux de ſe joindre, &
» de les combattre l'un ou l'autre avant leur jonction.
» Le manque de connoiſſance du païs, lui fit prendre
» pour vraies les fauſſes démonſtrations que fit M. de
» Luxembourg, pendant qu'il étoit ſur la Riviere d'Our-
» te, de vouloir prendre ſa marche par la Condros &
» les Ardennes pour gagner Sedan & Mezieres; M. le
» Prince d'Orange s'approcha de Hui & de Namur, &
» par-là s'éloigna trop de la grande chauſſée, de ſorte
» que M. de Schomberg put avec ſa Cavalerie s'avancer
» juſqu'à Tongres, en même tems que M. de Luxem-
» bourg par une marche vive paſſa la Meuſe à Maeſ-
» trick, & arriva ſans aucun inconvénient à Tongres,
» où ſe fit la jonction des deux Armées.

Deux réflexions ſur la nature du païs, auroient fait éviter à M. le Prince d'Orange l'erreur où il tomba: la premiere, c'eſt que perſonne n'ignore que la Condros & les Ardennes ſont un païs aride & montagneux; qu'ainſi M. de Luxembourg n'auroit pû faire ſubſiſter ſon Armée, ſurtout au mois de Décembre; les

chemins qui y ſont très-mauvais en Eté, ſont impraticables pendant l'Hyver ; par conſéquent les charrois n'auroient pû ſe faire que très-difficilement.

La ſeconde, c'eſt que ſi M. de Luxembourg avoit été réellement dans le deſſein de paſſer par les Ardennes, pourquoi M. de Schomberg ſe ſeroit-il avancé vers Tongres pour s'expoſer à ſe faire battre ſans pouvoir être ſecouru par l'Armée de M. de Luxembourg, qui étoit de l'autre côté de la Meuſe? Si M. le Prince d'Orange avoit eu une parfaite connoiſſance du païs par où M. de Luxembourg ſembloit vouloir paſſer, il ſe ſeroit facilement apperçu que ce ne pouvoit être que pour l'inquiéter & pour le laiſſer dans l'incertitude ſur le chemin, que devoit naturellement prendre le Général Ennemi : en un mot il n'auroit pas balancé un inſtant ſur le parti qu'il avoit à prendre.

Ce Prince devoit donc reſter du côté de Liége, & par cette poſition il auroit arrêté M. de Schomberg, qui n'auroit oſé s'avancer juſqu'à Tongres, ni M. de Luxembourg tenter le paſſage de la Meuſe à Maeſtrick ; ainſi la jonction ne ſe ſeroit point faite, ou ſi l'une des deux Armées ſe fût avancée, ce Prince eût été à même de l'attaquer & de la battre ſans que l'autre eût pû la ſecourir.

Il eſt certain qu'une exacte connoiſſance du païs, auroit engagé M. le Prince d'Orange à reſter du côté

de

de Liége : cette position rendant la jonction de M. de Schomberg & de M. de Luxembourg impossible, ce dernier auroit été comme forcé de continuer sa marche par la Condros & par les Ardennes : sans exposer un seul homme de son Armée, M. le Prince d'Orange auroit fait périr une partie de l'Armée de M. de Luxembourg, qui n'auroit pû résister au froid & à la faim ; quelle gloire n'auroit-il pas acquis de plus ? Peut-être auroit-elle fait oublier ses malheurs.

L'Antiquité nous a laissé plusieurs exemples de Généraux qui sont tombés dans les mêmes fautes, pour s'être engagés dans un païs qu'ils ne connoissoient pas. Cambise * envoye de Thébes où il est, cinquante mille hommes à travers des déserts arides & brûlans contre les Ammonites ; à peine cette Armée s'y est-elle engagée qu'un vent furieux l'ensevelit dans les sables. Le même Prince, dans sa marche contre les Ethiopiens, s'engage dans des païs stériles, & ses Soldats, après avoir mangé les bêtes de charge, se dévorent entr'eux. Annibal *, qui sçavoit profiter de toutes les fautes de ses Ennemis, a dû plusieurs succès à la négligence des Romains à éviter les postes désavantageux où il les attiroit.

* *Hérodote.*

* *Tit. Liv.*

Avec cette Compagnie de guides, un Général aidé de cette connoissance exacte du païs, entreprendra ce qu'un autre n'oseroit tenter avec le double de Troupes; ces précautions lui fourniront des ruses souvent plus

infaillibles que la force & la valeur. Sous une apparence de fuite, il gagnera un poste favorable pour lui & attirera l'Ennemi dans un poste qui causera sa perte.

Si M. de Turenne n'eût pas connu parfaitement l'Alsace & les gorges des Montagnes des Vauges qui y débouchent, auroit-il réussi, lorsqu'en 1675, avec vingt-quatre ou vingt-cinq mille hommes, il entreprit de chasser l'Armée de l'Empereur forte de soixante mille, & qui avoit déja pris ses quartiers dans cette Province.

Il est souvent arrivé, & il arrive encore tous les jours, qu'un Général qui sçait profiter de la connoissance du païs, quoiqu'inférieur en forces, fera changer une Guerre défensive en une Guerre offensive. En 1671, M. le Maréchal de Créqui qui avoit commencé par la défensive, finit par obliger M. le Duc de Lorraine à passer le Rhin; ce Prince dispersa son Armée, & pendant ce tems-là, M. de Créqui fit le Siége de Fribourg.

Mais c'est surtout pour les retraites que la connoissance du païs est essentielle: il faut plus d'art & plus de précaution dans une retraite que dans toute autre manœuvre, celle-là renferme toutes les autres. Si un Général obligé de se retirer avec précipitation, ne connoît que superficiellement le païs, comment ralliera-t-il ses Troupes? comment rétablira-t-il l'ordre, & pourra-t-il marcher en sûreté? Après la bataille * & la prise

* *Tit. Liv.*

d'Agrigente, tandis que les Romains célébrent encore leurs victoires par des fêtes, Annibal renfermé dans la place, d'où il semble ne pouvoir s'échapper, en sort avec ses Troupes, & se retire pendant la nuit avec tant d'ordre & de promptitude, que les Romains ne peuvent le joindre.

La retraite des dix mille par Xénophon, est une leçon des plus utiles pour tous ceux qui commandent ; cette entreprise réunit les vertus d'un Général consommé & le courage du Soldat le plus intrépide, & suppose surtout la connoissance du païs la plus profonde. L'histoire de cette retraite écrite par le Général lui-même ; donne l'exemple des précautions les plus recherchées. Ce jeune Athénien conduisant sa Troupe, après le passage du Tigre, dans des chemins couverts de neige à la hauteur de six pieds, prenant partout des éclaircissemens, fait voir combien il seroit dangereux de s'en rapporter aux notions générales qu'on peut tirer des Cartes. Cette marche & le passage des Alpes par Annibal, offrent des préceptes qu'un Général seroit coupable de négliger, surtout lorsqu'il porte la Guerre dans un païs froid, montagneux, couvert de bois ou de marais.

A l'exemple du Général Grec, M. le Maréchal de Belleisle entreprend au mois de Décembre 1742, de faire sortir de Prague l'Armée de France, qui y étoit enfermée, & de lui faire traverser pendant une route

de trente-huit lieues un païs ennemi, couvert de glace & de montagnes où les précipices étoient cachés sous la neige, ayant encore à combattre un Corps de dix-huit à vingt mille hommes, commandés par M. le Prince de Lobkowits. On se contentera de détailler en peu de mots cette retraite qui mériteroit d'être écrite par Xénephon même.

M. le Maréchal de Belleisle apprend que M. le Prince Lobkowits est détaché de l'Armée du grand Duc, pour venir encore resserrer de plus près l'Armée dans Prague; il retire ses quartiers dont il forme un Camp pour tenir les débouchés qui menent à l'Elbe : tandis qu'il s'occupe à rassembler des fourrages & à mettre son Armée en état d'agir dès que M. de Lobkowits seroit rappellé par le Prince Charles de Lorraine, ce Général vient camper à quatre lieues de Prague avec une Armée de vingt mille hommes effectifs, auxquels se joignent six mille Chasseurs ou Milices de Moravie.

M. le Maréchal de Belleisle prend la résolution de sortir de Prague, & fait les préparatifs les plus solides sans laisser transpirer son dessein, qu'il cache avec autant de soin à son Armée qu'à celle de l'Ennemi. Il fait reconnoître les chemins qui conduisent de Prague à Egra, n'en trouve que deux trop connus à l'Ennemi, envoye des espions pour en découvrir un troisiéme; il fait enfin sa retraite dans le silence, il part,

met ſon Armée en marche ſur deux Colonnes la nuit du 16 au 17, lui donne rendez-vous à trois grandes lieues de la Ville, où il arrive le 17 au point du jour avec onze mille hommes d'Infanterie, trois mille Cavaliers, Huſſards & Dragons, trente piéces de canon avec des chariots de munitions & de vivres.

M. le Prince de Lobkowits n'apprend la retraite de l'Armée Françoiſe que trente-ſix heures après ſon départ, & n'en eſt informé que par une vingtaine de Cuiraſſiers, que l'avant-garde de l'Armée prit dans leurs quartiers, & tout le Régiment auroit eu le même ſort, ſans un brouillard épais qui facilita leur fuite: ces Cuiraſſiers furent envoyés avec un Trompette par M. le Maréchal de Belleiſle à M. le Prince de Lobkowits.

Comme le païs eſt fort ouvert, & qu'il y a environ quatorze lieues de plaine à traverſer, que l'Ennemi avoit plus de huit mille chevaux, M. le Maréchal de Belleiſle partage ſon Armée en cinq diviſions; diſpoſition la plus convenable au païs & qui mettoit l'Armée en état de faire face en force à la tête, à la queue & le long de la Colonne.

L'Armée à ſon départ de Tuchlowitz, eſt inquiétée par des Huſſards & des Croates, ſoutenus par douze Eſcadrons de Cuiraſſiers; mais le feu des Grenadiers poſtés derriere les chariots & le canon, obligent l'Ennemi de ſe retirer en déſordre; le Centre fut attaqué

le même jour, mais avec le même ſuccès : il ſe préſenta auſſi inutilement à l'Avant-garde. Tous ces combats ne firent que rallentir la marche.

Les Ennemis avoient déja rompu tous les ponts ſur le chemin de la gauche, ne croyant pas que l'Armée pût prendre à droite comme elle fit.

M. le Maréchal de Belleiſle, pour mieux les tromper, fit arrêter l'Artillerie & quelques Brigades à Jechnitz, pour leur laiſſer croire qu'il alloit continuer ſa route vers Pilſen ; mais dès l'entrée de la nuit il tourna vers Steben.

Comme c'étoit-là que commençoient les montagnes & les défilés, il change ſa diſpoſition, envoye la Cavalerie à Egra, ne garde qu'une partie des Carabiniers, tous les Huſſards & tous les Dragons & remet l'Armée en marche à une heure après minuit, quitte le grand chemin à environ une lieue, prend à gauche à travers des montagnes eſcarpées, où jamais Armée n'avoit paſſé, & après vingt-quatre heures de marche, cantonne ſes Troupes dans les Fauxbourgs de Luditz ; il eſt obligé de faire traîner ſon Artillerie autour d'une montagne inacceſſible par la glace dont elle eſt couverte, ſur des marais glacés ; il arrive à l'entrée de la forêt qui couvre la montagne de Konigswart, d'où il deſcend par un chemin de précipices, qui eût été impraticable ſans la neige qui en adouciſſoit l'eſcarpement.

Enfin le 27 il fait cantonner toute l'Infanterie entre la Riviere d'Egra & celle de Vonheim, & la Cavalerie de l'autre côté de la Riviere d'Egra.

M. le Maréchal de Belleiſle, admirable dans ſa retraite, plus admirable encore par les précautions qu'il prit pour tromper l'Ennemi ſur ſes véritables deſſeins, fait voir par ſa conduite, qu'un Général doit tout combiner, tout prévoir, & ſurtout avoir une connoiſſance exacte du païs, une préſence d'eſprit que rien ne puiſſe diſtraire, & une fermeté que les dangers le plus évidens ne puiſſent abattre.

Il ne perdit dans une marche auſſi pénible, que ſept à huit cens hommes & quinze Officiers qui ne pouvoient ſuivre, dont les uns, que le froid avoit glacés, moururent, & les autres à qui M. le Maréchal de Belleiſle avoit laiſſé des Paſſeports, furent remis par un Trompette aux Ennemis comme priſonniers de Guerre.

Ce Général ne laiſſa dans Prague que quatre mille hommes, la plûpart infirmes, malades ou convaleſcens. M. de Chevert Lieutenant Général, à qui il confia le Commandement de ſes Troupes dans la place, obtint par ſa fermeté & par ſa conduite, qui méritent d'être admirées, la Capitulation la plus honorable.

La connoiſſance du païs n'eſt pas moins néceſſaire à l'Officier particulier qu'au Général de l'Armée, parce qu'il doit exécuter en détail ce que le Général exé-

cute avec toutes ſes Troupes. Cette connoiſſance, une des principales parties de l'Art militaire, jointe à la pratique & à l'expérience, le mettront à même de comprendre plus facilement, & d'exécuter l'intention & le projet du Général qui lui confie une expédition, & lui feront prendre les meſures les plus juſtes pour y réuſſir, au lieu que s'il ſe met en marche ſans connoître le païs, ſon eſprit méfiant multipliera les dangers en voulant les prévenir ; il en ſuppoſera dans les endroits où il n'a rien à riſquer, & ſouvent il tombera dans ceux qu'il craignoit le moins. Ainſi préoccupé il héſitera toujours, & cette préoccupation le diſtraira de mille choſes plus importantes; quelque brave, quelque bien intentioné qu'il ſoit à exécuter les ordres qui lui ont été donnés, il fera néceſſairement des fautes par la crainte même où il ſera d'en faire.

Compter ſur la fortune dans ces occaſions, eſt une foible reſſource; c'eſt à ſa ſageſſe qu'on doit ſes ſuccès; ce que le Vulgaire appelle bonheur n'eſt que le fruit de l'Etude & de la Science la plus conſommée.

Le Général qui commande dans des Cantonnemens & des Quartiers d'Hyver, & les Officiers particuliers qui commandent dans chaque Quartier, ne prendront jamais de meſures juſtes s'ils ne connoiſſent le païs ; ils ne pourront ni ſe tenir en force quoique ſéparés, ni ſe joindre facilement au premier ordre ; on ignorera

quels

quels ſont les poſtes néceſſaires à garder ; on occupera ceux qui ne doivent pas l'être ; on laiſſera ſans défenſe ceux qui pourront être attaqués ; on fatiguera beaucoup de Troupes par des poſtes multipliés inutilement, par des patrouilles ou par des Détachemens trop nombreux ou ſuperflus ; enfin quelque précaution que l'on prenne au-dedans, les Quartiers ne ſeront jamais en ſûreté, ſi l'on ne connoît exactement les dehors.

Un Général peut être ſurpris dans ſon Camp, s'il ne coupe toute ſorte de communications à l'Ennemi, s'il ne fait rompre les ponts qu'il ne peut garder par leur éloignement, s'il ne s'aſſûre de tous les paſſages, & ſi par ſes Détachemens il n'occupe tout le païs qui eſt entre l'Ennemi & lui. Sans ces précautions peut-il être tranquille, lorſqu'il ignore ſeulement qu'il y a des rivieres entre ſon Camp & ſes Quartiers & ceux de l'Ennemi ; s'il n'a toujours des Détachemens ſur ces rivieres pour empêcher l'Ennemi de rétablir les ponts ou de paſſer les gués ; s'il ne fait fouiller les bois exactement, s'il n'occupe les gorges & les défilés, s'il ignore où les chemins aboutiſſent & d'où ils viennent ?

En un mot, ſoit dans les manœuvres & dans les opérations de la Campagne, ſoit dans l'établiſſement des Cantonnemens & des Quartiers, on ne ſçauroit jamais porter aſſez d'attention à connoître le païs. Sans

cette connoiſſance exacte, il eſt comme impoſſible qu'un Général ne tombe dans des fautes, qui ne peuvent que déranger ſes projets, & procurer même à l'Ennemi des ſuccès ineſpérés.

CHAPITRE II.

Préparatifs avant que d'entrer en Campagne, & Marche d'une Armée qui ſort de ſes Quartiers pour aller cantonner.

UNE Armée ſort de ſes Quartiers, ou tard ou de bonne heure, relativement au projet que le Général a formé pour la Campagne : elle ſort de très-bonne heure, ſi elle eſt éloignée du païs où l'on veut porter la Guerre ; plus tard, ſi, par la poſition de ſes Quartiers, on peut commencer ſes opérations en faiſant deux ou trois marches ; mais ſoit que cette poſition donne les moyens d'entrer d'abord en Campagne en ſortant de ſes Quartiers, ſoit qu'on faſſe cantonner l'Armée, il faut que ſes Magaſins en ſoient toujours à portée, ſurtout lorſque n'y ayant pas encore de fourrages ſur terre, il faut faire ſubſiſter la Cavalerie au ſec : ils doivent être diſtribués en divers endroits, afin que les Troupes ayent moins de chemin à faire pour

avoir des fourrages. C'eſt au Général à donner ſes ordres à l'Intendant de l'Armée, & à lui marquer les endroits où il veut qu'ils ſoient établis ; il faut, pour les mettre en ſûreté, y placer des Troupes, & que les chemins ſoient faciles, que la communication ſoit bien gardée, afin que les Convois puiſſent y arriver ſûrement.

Les Magaſins doivent être partagés ſuivant les mouvemens que le Général prévoit devoir faire faire à ſon Armée en ſortant de ſes Quartiers, ſuppoſé qu'il la laiſſe au ſec ; mais s'il y a des fourrages ſur terre, & que l'on ſoit ſur le païs Ennemi, il ſemble qu'il eſt plus avantageux de conſerver le reſte des Magaſins ; ce qui non-ſeulement évite bien des embarras pour le tranſport des fourrages, mais encore épargne beaucoup d'argent au Roi.

Dans quelque païs que ce ſoit (ce qui s'entend du païs Ennemi) il faut toujours, autant qu'on le peut, fourrager en avant, & conſerver les fourrages qui ſont derriere pour les retrouver ſur la fin de la Campagne dans les granges ; ſi l'on ne prend cette précaution, on n'en retrouvera plus pour le retour de l'Armée, & l'on ſera obligé d'en faire venir de ſon propre païs, & de conſommer le reſte des Magaſins qu'on avoit épargnés ; dès-lors il n'y auroit plus d'épargne, la dépenſe ne ſeroit que différée, & même elle augmente-

roit par le transport des fourrages des Magasins à l'Armée.

On ne doit point attendre les approches de la Campagne pour faire les Magasins. L'Intendant sur les ordres du Général, doit ramasser les provisions pendant l'hyver, & les distribuer dans les Villes frontieres, afin que de-là elles puissent être transportées où le Général l'ordonnera. Avec ces précautions on ne sera point obligé d'attendre qu'il y ait des fourrages sur terre, & l'on pourra entrer le premier en Campagne. On peut voir, pour l'emplacement & pour la fourniture des Magasins de Guerre & de bouche, ce qu'en dit M. * de Montécuculli.

* *Montécuculli, Liv. 1. ch. 2. art. 3. §. 1. 2. 3. 4.*

On doit prendre les mêmes précautions pour l'Artillerie, soit pour celle dont on a besoin dans un Siége, si l'on projette d'ouvrir la Campagne par cette opération, soit pour celle qui est nécessaire dans le cours d'une Campagne; elle doit être assemblée sur les glacis des Places frontieres, ou mieux encore des Places conquises, avec tout l'attirail qui lui est nécessaire. Plus elle sera à portée de joindre promptement, & plûtôt les opérations commenceront.

De la sagesse de ces dispositions, tant pour les Magasins, pour l'Artillerie, que pour tout ce qui est nécessaire à une Armée, il resulte qu'on aura souvent fait un Siége ou du moins investi une Place & achevé ses lignes de

circonvallation, avant que l'Ennemi ſoit en état de ſortir de ſes Quartiers: on aura fait pluſieurs marches; on ſe ſera emparé de poſtes avantageux, ſans que l'Ennemi ait pû s'y oppoſer.

La prévoyance du Général, l'activité dans l'exécution des ordres qu'il donne, aſſûrent la réuſſite de ſes projets; la négligence & la lenteur les ſont toujours échouer.

Ce ſeroit ici le lieu de marquer l'ordre qu'une Armée doit obſerver dans ſa marche pour inveſtir une Place; de parler des précautions qu'elle doit prendre pour le faire avec ſûreté; mais ce ne ſeroit que répéter ce qu'a dit ſur cette grande opération M. le Maréchal de Vauban: ce qu'on en pourroit dire n'ajouteroit rien à la profondeur & à la ſageſſe de ſes inſtructions; ainſi on renvoye le Lecteur aux Ecrits de ce grand Homme, cette partie n'étant point l'objet de cet Ouvrage.

On doit obſerver que pour faire ſortir une Armée de ſes Quartiers, & la faire cantonner à une marche près du païs où l'on veut commencer les opérations, il faut faire partir toutes les Troupes enſemble de leurs Quartiers, les raſſembler en pluſieurs Corps, en différentes Villes frontieres, proportionner les jours de marche à l'éloignement des Quartiers & au rendez-vous qui leur aura été indiqué, afin qu'elles arrivent

au jour marqué, & que de-là elles marchent en corps au lieu où elles doivent cantonner.

Ou tous les Corps marchent ſur le nombre des Colonnes que peut comporter la ſituation du païs, & arrivent enſemble au Cantonnement, ou ils marchent ſéparément & arrivent en différens jours; mais dans l'un & l'autre cas les Cantonnemens pour chaque Régiment doivent avoir été marqués, & s'il ſe peut, les fourrages pour chaque Quartier y être portés au moins pour deux ou trois jours.

Il faut marquer avec ſoin, dans les ordres qu'on envoye à chaque Chef pour marcher, la ſituation & le nom du lieu où doit cantonner chaque Régiment; s'il eſt à la droite, à la gauche ou au centre : de plus, ſpécifier la diſcipline qui doit y être obſervée, le lieu où l'on ira prendre l'ordre & celui où l'on prendra le fourrage.

Le Commandant de chaque Quartier doit à ſon arrivée le reconnoître, s'inſtruire au juſte de ſa ſituation; s'il eſt couvert par d'autres Quartiers ou par des Rivieres; ſi l'Ennemi, à la faveur de quelques bois ou ravins, peut facilement approcher de lui, mettre les poſtes qu'il croit néceſſaires, & rendre compte au Général des découvertes & des diſpoſitions qu'il aura faites pour ſa ſûreté.

Dans la marche des Troupes on doit toujours obſer-

ver la plus exacte discipline, & ne les faire jamais avancer qu'avec le même ordre & les mêmes précautions que si elles risquoient d'être inquiétées ou attaquées.

Lorsqu'on cantonne une Armée, c'est presque toujours sur le païs conquis; mais pour le faire sûrement, il faut avoir au moins une Place qui puisse lui servir d'appui. En 1746 Bruxelles étoit le centre des Cantonnemens de l'Armée de M. le Maréchal de Saxe. En 1747 Anvers appuyoit les Quartiers de la gauche, Malines & Louvain le centre & Namur la droite. S'il ne se trouve pas de Place, il faut marcher en force & camper au lieu de cantonner.

Les Cantonnemens n'étant, pour ainsi dire, qu'un dépôt, où les Troupes attendent que la saison leur permette de se mettre en Campagne, d'aller au fourrage, ou que les préparatifs nécessaires pour les opérations projettées soient faits, doivent être plus resserrés que des Quartiers d'Hyver; mais dès que le tems le permet, & que tous les préparatifs sont faits, ce qui doit avoir été prévû pendant l'Hyver, il ne faut pas perdre un moment, parce qu'il vaut mieux camper de bonne heure, prévenir l'Ennemi autant qu'on peut, & commencer la Campagne, n'importe par quelles opérations, avant qu'il ait le tems de se rassembler.

Cette maxime a été constamment suivie par les plus

grands Généraux, & de nos jours par M. le Maréchal de Saxe. Le Cantonnement de ſon Armée ſous Bruxelles, en 1746, & la marche célébre qu'il fit en 1748, pour inveſtir Maeſtrik en ſortant de ſes Quartiers, ſont des exemples qu'on doit prendre pour modele, ſans cependant négliger les circonſtances.

Il eſt vrai qu'une Armée commandée par un ſeul Chef, qui ne reçoit l'ordre que de ſon Maître, doit être bien plutôt en état d'entrer en Campagne; qu'une Armée combinée commandée par autant de Chefs qu'il y a de Nations, & dont chacun a ſon Maître, dont il ſuit les ordres ſouvent plus relatifs à ſon intérêt perſonnel qu'au bien général.

Si dans la marche il y a quelqu'une des Colonnes qui prête le flanc à quelque Ville ennemie, quoiqu'elles doivent toutes marcher avec tout l'ordre & la diſcipline poſſibles, cette Colonne y eſt encore plus obligée; la néceſſité lui en fait un devoir; mais afin qu'elle ne ſoit pas trop expoſée, il faut lui donner des Huſſards qui marchent ſur ſon flanc, & qui s'avancent même en vûe de ces Villes. Que cette Colonne ſoit compoſée d'Infanterie ou de Cavalerie, il faut en détacher des Troupes, pour ſoutenir les Huſſards en cas qu'ils ſoient attaqués & repouſſés. Par la poſition de ces Détachemens ſur le flanc, ils éloigneront l'Ennemi de la Colonne & ſoutiendront en même tems les Huſſards.

Enfin

Enfin la diſpoſition pour faire ſortir une Armée de ſes Quartiers, ſoit pour la faire cantonner ou pour la faire camper, doit être prévue avec tant de juſteſſe qu'en peu de jours on puiſſe la raſſembler. L'Artillerie, les Chariots compoſés pour l'Infanterie, les proviſions de bouche, les Magaſins de Fourrages & tous les attirails néceſſaires pour une Campagne demandent la même prévoyance, afin qu'ils puiſſent marcher au premier ordre, & qu'on puiſſe être aſſuré, avant de faire ſortir l'Armée de ſes Cantonnemens, que lorſqu'elle s'engagera dans le païs Ennemi, il ne lui manquera rien de ce qui peut lui être néceſſaire, ſoit pour ſubſiſter, ſoit pour agir.

CHAPITRE III.

Marche d'une Armée dans un Païs de plaine.

SI l'on a plus de dangers à courir, comme dit Végece, dans la marche qu'en Bataille rangée, parce que le Soldat ne voit point l'Ennemi & qu'il eſt ſouvent moins ſur ſes gardes, on a par conſéquent plus de précautions à prendre, afin de n'être point ſurpris par une attaque imprévue, & pour ne pas tomber dans des embuſcades dont on doit toujours ſe méfier.

C'eſt ſur la connoiſſance exacte du païs où l'on fait la Guerre, qu'un Général doit diriger la marche des Armées; qu'il doit prendre les moyens de les conduire en ſûreté, & qu'il peut prévoir les mouvemens de l'Ennemi.

Le Théatre de la Guerre ne peut être qu'un païs de plaine coupé de rivieres, de bois ou de montagnes; les diſpoſitions pour la marche ſont différentes à meſure que la ſituation des lieux varie: il y a moins de précautions à prendre dans un païs de plaine, quoique coupé quelquefois par des bois & par des ravins: il laiſſe voir, ou du moins cache peu les manœuvres de l'Ennemi; il y a plus de danger à courir dans un païs de montagnes, parce que l'Ennemi trouve des reſſources dans les obſtacles mêmes qui peuvent arrêter une Armée; qu'il peut marcher ſans être vû, & tendre des piéges preſque à chaque pas.

Dans un païs de plaine on eſt comme le maître de ſe frayer la route la plus commode ſans être aſſujetti à tenir la plus battue; on peut ouvrir des marches à-travers la Campagne en coupant des hayes, en comblant des foſſés, en adouciſſant les pentes des ravins pour y deſcendre & pour y remonter, en conſtruiſant des ponts ſur les petites rivieres ou ſur les ruiſſeaux qui coupent le païs; mais le Général ne doit point ſe repoſer entierement ſur la facilité de la marche; la con-

fiance eſt toujours dangereuſe avec l'Ennemi, il ne faut rien négliger, ſurtout dans une marche ; ne point craindre l'Ennemi quand il eſt près, mais le redouter quand il eſt loin.

Le nombre des Colonnes eſt arbitraire dans un païs de plaine, lorſqu'on marche en avant, & que l'Ennemi eſt trop éloigné pour attaquer ou inquiéter l'Armée dans ſa marche. S'il eſt plus près, & qu'il lui ſoit poſſible de l'attaquer, l'Armée doit être diſpoſée de façon qu'en peu de tems & au moindre ſignal, elle puiſſe ſe ranger en bataille, & prendre une poſition favorable pour le combat. Il faut ſans doute imputer à ce défaut de prévoyance, le malheureux ſuccès de la Bataille de Ramillies ; on ſçait que le Général qui commandoit l'Armée, reſta toujours dans la même poſition, tandis que l'Ennemi en prenoit une nouvelle.

Si l'Armée prête le flanc à l'Ennemi, la diſpoſition doit changer ſans examiner ſi elle peut être attaquée ou non, & elle doit toujours marcher comme ſi elle devoit l'être.

On ne doit jamais faire marcher une Armée, ſans avoir prévû & examiné la marche qu'on veut lui faire faire, ſans ſçavoir poſitivement où eſt l'Ennemi & ſans connoître la poſition du terrein ſur lequel on veut aſſeoir ſon Camp : elle ne doit jamais ſe mouvoir ſans deſſein, & ne le faire que pour occuper un poſte avan-

tageux, pour s'opposer à une marche que l'Ennemi voudroit faire, pour l'attaquer ou pour l'attirer dans un poste moins favorable pour lui, ou enfin pour lui ôter ses subsistances ou pour en chercher soi-même.

Ce principe établi, on suppose qu'un Général veuille faire marcher une Armée, que l'éloignement met à couvert des attaques de l'Ennemi : le Général peut faire ouvrir quatre, six ou huit chemins, selon le nombre de ses Troupes. Plus il y aura de Colonnes, moins il y aura de Troupes à chacune, par conséquent moins d'embarras, & plûtôt l'Armée arrivera dans son Camp.

Dans la supposition que le Général, sans rien craindre de l'Ennemi trop éloigné, veuille faire marcher l'Armée sur six Colonnes, il semble qu'il doit faire les dispositions suivantes, dont on ne peut cependant donner que des idées générales, parce que tout y dépend des circonstances.

Avant que de projetter la marche & de décider sur combien de Colonnes l'Armée marchera, quoique le Général connoisse le païs, il doit faire partir quelques jours auparavant un Détachement, pour reconnoître la marche de l'Armée, ainsi que le Camp qu'elle doit occuper, commandé par les Officiers qui seront de jour lors du départ; qu'il y ait avec eux des Officiers de l'Etat Major, des guides pour les conduire & pour

les informer de ce qui pourroit être un obstacle, de l'origine & des aboutissans des chemins, &c.; il faut qu'il y ait encore des Travailleurs pour réparer les chemins, élargir les routes, en former de nouvelles, couper les hayes, combler les fossés, adoucir la pente des ravins, rétablir & assurer les ponts, &c.

Lorsque l'Officier Général, commandant ce Détachement, sera prêt à entrer dans les différens chemins que l'Armée doit suivre, il le partagera en autant de Corps que l'Armée doit se diviser dans sa marche; s'il y en a quatre, le Maréchal de Camp en prendra un, le Brigadier un autre, le Colonel le troisiéme, & il restera à la tête du quatriéme. Ce partage ainsi fait, il distribuera à chaque Détachement des Officiers de l'Etat Major, des guides & des Travailleurs, avec ordre de se réunir au même point où il se sont séparés.

Chacun de ces Détachemens doit s'avancer jusqu'aux extrêmités des bois, s'il en rencontre, & des chemins qui menent au Camp que l'on veut occuper; les Officiers commandans & ceux de l'Etat Major s'avanceront alors avec une Escorte pour en reconnoître la position, & laisseront une partie de leurs Troupes embusquées dans les bois, ou cachées derriere quelques hauteurs ou dans quelques ravins. La connoissance de la position du Camp prise, chaque Détachement reprendra le chemin par lequel il est

venu; mais avant, les Officiers commandans chaque Détachement, rendront compte au Général des chemins où ils auront passé, des découvertes qu'ils auront faites, en un mot ils détailleront tout ce qu'ils auront rencontré sur leur route, soit bois, villages, ravins, ponts & tout ce qu'ils auront fait pour rendre le chemin facile pour la Colonne qui doit y passer. Ce Détachement rassemblé au point de réunion prendra la route du Camp, & le Lieutenant Général ira faire son rapport au Général de l'Armée.

Avec ces précautions l'Armée peut non-seulement s'avancer en sûreté, mais encore les chemins pour chaque Colonne ayant été reconnus & accommodés, il ne peut y avoir nul retard dans la marche.

Il faut avoir attention qu'il y ait toujours des Détachemens d'Hussards ou de Dragons en avant & sur les flancs pour éclairer la marche de l'Armée. Un Général ne doit pas être dans un entiere sécurité par l'éloignement de l'Ennemi; mais lorsqu'on voit toujours devant soi, il y auroit de la foiblesse à craindre d'être surpris, surtout quand on a pris les précautions nécessaires pour ne point l'être; les prendre c'est sagesse, les multiplier sans sujet, c'est inquiétude & timidité.

Il faut, autant qu'on le peut, faire marcher l'Armée dans le même ordre qu'elle doit camper, afin que

les Troupes puiſſent entrer dans le Camp ſans confuſion : on ſuppoſe que l'Armée marche ſur ſix Colonnes ; l'Infanterie en formera trois, l'Artillerie & les Equipages feront la quatriéme ; la Cavalerie, le reſte des Corps de Huſſards qui ne ſont point détachés & les Dragons, les deux dernieres ſur les flancs ; de ſorte que l'Armée dans ſa marche ſera dans la diſpoſition ſuivante : la Colonne de la droite ſera de Cavalerie, celle qui la joint d'Infanterie, celle qui vient après, ſera formée par l'Artillerie & les Equipages ; enſuite ſeront deux Colonnes d'Infanterie, & la ſixiéme fermant la gauche, ſera de Cavalerie. Il faut obſerver que ſi les Equipages de l'Armée forment une file trop longue, on en peut faire paſſer quelques-uns à la queue des Colonnes d'Infanterie, avec défenſe expreſſe aux Officiers d'en faire marcher dans la Colonne.

Chaque Colonne doit avoir une Avant-garde & une Arriere-garde, formée des Troupes dont la Colonne eſt compoſée ; avoir des Détachemens d'Huſſards ſur les flancs de la Cavalerie, afin d'éloigner les Partis ennemis qui pourroient s'avancer pour inquiéter l'Armée dans ſa marche. L'Arriere-garde de la Colonne des Equipages doit être d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons, outre l'Eſcorte qui leur eſt deſtinée. Les Officiers Généraux qui ſont à la tête des deux Colonnes de Cavalerie, ne doivent point marcher trop

vîte, parce qu'ils devanceroient l'Infanterie, ce qu'il faut éviter. La marche de l'Armée ainſi diſpoſée, chaque Colonne entrera dans le Camp en même tems, & ſe trouvera vis-à-vis de ſon emplacement.

Voyez la premiere Planche.

Si l'Armée, par la poſition de l'Ennemi quoiqu'éloigné, lui prêtoit le flanc dans ſa marche ſans qu'elle puiſſe craindre d'en être attaquée, cependant comme il peut avoir dérobé une ou deux marches, ainſi qu'il eſt arrivé en pluſieurs occaſions, il faudra dans ce cas ne mettre que deux Colonnes d'Infanterie dans le centre. La troiſiéme ſera placée ſur le flanc que l'Armée prête à l'Ennemi ; de ſorte qu'elle ſe trouvera ainſi rangée dans ſa marche. En ſuppoſant que ce ſoit la droite qui prête le flanc, la premiere ſera une Colonne d'Infanterie, la ſeconde de Cavalerie, la troiſiéme d'Artillerie, la quatriéme & la cinquiéme d'Infanterie & la ſixiéme de Cavalerie. Les Equipages ſeront alors diſtribués aux trois Colonnes de la gauche, afin que les deux Colonnes de la droite ni l'Artillerie n'en ſoient point embarraſſées s'il faut combattre ; ſi c'eſt la gauche qui prête le flanc, on fera la même diſpoſition par la gauche. Il faut faire attention que l'Artillerie doit avoir ordre (ſuppoſé que l'Ennemi vienne en force pour attaquer) de ſe porter à la Colonne de l'Infanterie, de

ſe

ſe partager ſur le front, lorſqu'elle ſera en bataille, & de faire un feu continuel, pour donner le tems au Général de faire les diſpoſitions qu'il trouvera néceſſaires.

La Colonne de Cavalerie doit ſe partager en deux, & ſe porter ſur les flancs de l'Infanterie, qui eſt en bataille en préſence de l'Ennemi ; les autres Colonnes doivent ſuivre les ordres qui leur auront été donnés, & les exécuter avec célérité.

Voyez la ſeconde Planche.

Si l'on s'apperçoit par la proximité & par la poſition de l'Ennemi, que l'Armée puiſſe être attaquée en front, la marche doit être diſpoſée dans le même ordre que l'Armée devroit l'être pour le combat ; il faut alors diſtribuer l'Artillerie aux Colonnes d'Infanterie, afin que, ſuivant les diviſions où elle eſt placée, chaque Brigade ſe trouve étendue ſur le front de la premiere Ligne. Dans ce cas on formera de l'Infanterie quatre Colonnes qui marcheront dans le centre, les deux de Cavalerie ſur leurs flancs, de ſorte que la tête de chaque Colonne juſqu'au centre, en ſe mettant en bataille, puiſſe former la premiere Ligne, que le reſte, depuis le centre, puiſſe former la ſeconde, & que la réſerve qui marche après, ſe mette en bataille derriere les deux Lignes. Il faut que l'Armée ainſi diſpoſée ait ordre de ſe ranger en bataille au premier ſignal convenu : ce ſignal ſera deux ou trois coups de

canon. Le ſignal donné, la premiere Ligne, la ſeconde & la réſerve ſe trouveront formées en peu de tems. Si par la proximité de l'Ennemi, par ſa poſition & par la facilité qu'il peut avoir d'attaquer, on peut appréhender de l'être, il faut envoyer les gros Equipages ſur les derrieres, bien gardés & bien eſcortés.

Dans cette occaſion le Campement doit précéder de peu l'Armée, ſon Eſcorte doit être plus forte ; des Détachemens d'Huſſards marcheront en avant pour la couvrir, & iront au loin à la découverte. Le reſte des Corps d'Huſſards ſeront ſur les flancs de l'Armée, ſoutenus par des Dragons qui, au ſignal donné, viendront ſe ranger à la place qui leur aura été aſſignée pour le combat.

Le Campement doit ſe retirer à la premiere vûe de l'Ennemi, parce qu'il ne s'agit plus de camper lorſqu'il faut combattre; mais l'Eſcorte ſe mettra en bataille, & les Huſſards s'approcheront de l'Ennemi, autant qu'il leur ſera poſſible, pour reconnoître ſes diſpoſitions & ſes forces. L'Officier qui les commande, enverra auſſitôt rendre compte de ſes découvertes au Général de l'Armée qui, dans toute occaſion doit être à la tête, & même en avant, pour reconnoître la ſituation du terrein, étant très-certain qu'on voit beaucoup mieux par ſoi-même que par les autres. C'étoit la méthode de M. le Maréchal de Saxe, ſurtout lorſqu'il pouvoit crain-

dre d'être attaqué dans ſa marche, ou qu'il vouloit attaquer. A meſure que l'Ennemi s'avancera, l'Eſcorte des Campemens ſe repliera en bon ordre, ſans cependant négliger l'occaſion, ſi elle ſe préſente, de harceler l'Avant-garde de l'Ennemi, afin de retarder ſa marche, & de donner par-là plus de tems à l'Armée de ſe ranger en bataille, & au Général de faire les diſpoſitions qu'il jugera à propos: lorſqu'après avoir amuſé l'Ennemi ou rallenti ſa marche, elle ſe ſera retirée en ordre, & qu'elle ſera près du corps de bataille, chaque Troupe rentrera dans ſa Brigade.

Si par la connoiſſance qu'on a du païs, on ſçait que, quoique dans un païs de plaine, il y ait des brouſſailles, quelques ravins ou quelques hauteurs à droite ou à gauche, & que ce terrein peut être favorable à l'Ennemi, il faut tâcher de s'en emparer. Si cette entrepriſe n'eſt pas poſſible, comme certainement il en profiteta, & qu'il placera de l'Infanterie, ou dans ces brouſſailles ou ſur ces hauteurs, il faut mettre à la tête de chaque Colonne de Cavalerie une Brigade d'Infanterie, qui puiſſe entremêler par pelotons cette Ligne de Cavalerie lorſqu'elle ſera en bataille.

Cette diſpoſition fut faite par M. de Turenne au combat de Sintzheim & à la bataille d'Enzheim. Si par la ſituation du païs, les flancs ne peuvent être appuyés ni par un ravin, par un marais, une Riviere, un Bourg ou

un Village, il faut mettre les Huſſards & les Dragons ſur les aîles, mais en écharpe; afin de pouvoir prendre l'Ennemi en flanc lorſqu'il viendra charger la premiere Ligne, ou afin de contenir ſa ſeconde. Ces Huſſards & ces Dragons doivent être ſoutenus par l'Infanterie des Troupes légeres qui ſeront dans l'Armée; ſi l'on peut appuyer la droite à un Village & la gauche à un ravin, il faut y placer de l'Infanterie & de l'Artillerie; s'il n'y a que la droite ou la gauche qui puiſſe être appuyée, il faut ſoutenir celle qui ne l'eſt pas, & obſerver la même diſpoſition dont on vient de parler, par rapport à l'Armée dont les flancs ne peuvent être appuyés.

Voyez la troiſiéme Planche.

Si en partant du Camp, l'Armée prête le flanc à l'Ennemi, & qu'il puiſſe l'attaquer dans ſa marche, elle ne marchera que ſur deux ou trois Colonnes au plus. Chaque Colonne doit être diſpoſée de maniere que, par un *à-droite* ou un *à-gauche*, ſelon le flanc qui peut être attaqué, chaque Bataillon & chaque Eſcadron ſe trouvent en bataille devant l'Ennemi. Alexandre de Parme* obſerva cet ordre dans ſa marche, lorſqu'il entra en France, avec laquelle il s'étoit ligué. Cette marche fut encore exécutée par M. le Maréchal de Saxe, pendant la Campagne de 1746, en partant de ſon Camp ſur l'Orneau pour marcher ſur la Méha-

* *Hiſtoire de Flandres par Bentivoglio.*

gne : l'Armée Françoise prêtoit le flanc droit à l'Ennemi, & sa disposition étoit telle que par un à-droite par la gauche, elle se trouvoit en bataille prête à combattre.

L'Avant-garde doit être composée d'Hussards, soutenue de Dragons ; l'Arriere-garde de Cavalerie, soutenue d'Infanterie ; il doit y avoir des Hussards sur les flancs de la Cavalerie & quelques piéces de canon avec l'Infanterie. L'Artillerie doit être distribuée par Brigades, dans la Colonne d'Infanterie la plus proche de l'Ennemi, afin qu'en suivant le même mouvement que les Troupes, elle se trouve placée sur le front de la premiere ligne, pour pouvoir tirer au premier ordre. On donne à l'Armée le nombre de trois Colonnes, afin que la premiere, la seconde ligne & la réserve soient formées en même tems, ce qui ne pourroit être, si elle ne marchoit que sur deux : l'on seroit obligé de prendre des Troupes de ces deux lignes, pour en former la réserve, ce qui prendroit un tems considérable & par conséquent retarderoit les dispositions ; au lieu que cette réserve formant la troisiéme Colonne, est séparée du Corps de bataille & en état d'agir promptement, suivant les ordres qui lui seront donnés.

Comme dans cette marche les Equipages ne pourroient qu'embarrasser, il faut les envoyer sur les derrieres bien escortés, & les faire joindre le lendemain au nouveau Camp.

Il faut obſerver que chaque Arme doit être placée dans l'endroit où elle doit combattre ; par conſéquent les deux Colonnes qui doivent former les deux lignes, lorſque l'Armée ſera en bataille, doivent être compoſées de Cavalerie & d'Infanterie ; afin que, lorſque les Colonnes feront à-droite par la gauche, l'Infanterie ſe trouve dans le centre & la Cavalerie ſur les aîles, à moins que l'aſſiette du païs n'exige une autre diſpoſition : alors c'eſt au Général à donner des ordres relatifs à la ſituation du païs & aux Troupes, qui peuvent agir plus facilement.

Voyez la quatriéme Planche.

CHAPITRE IV.

Marche d'une Armée dans un Païs de montagnes & de bois.

SI la ſituation des lieux fournit plus de reſſources dans un païs de montagnes, pour cacher ſes manœuvres à l'Ennemi, elle exige auſſi plus de précautions & plus de connoiſſances dans le Général, pour ne point en être ſurpris. Si ces païs préſentent plus d'avantages pour dérober ſes manœuvres, ils offrent auſſi beaucoup de difficultés pour le tranſport des vivres

& de l'Artillerie, & demandent plus de vigilance pour la sûreté des Magaſins & la communication avec les Villes frontieres.

Le Général doit diſpoſer la marche de l'Armée ſelon l'aſſiette du païs, prendre garde aux ſurpriſes, ſoit de nuit ſoit de jour, s'aſſurer des paſſages, s'en ſervir contre l'Ennemi, en un mot ne négliger aucune circonſtance, & tirer des avantages des obſtacles même.

Il eſt à craindre que dans un païs de montagnes, dans des chemins qu'on ne peut élargir, les Troupes trop reſſerrées ne puiſſent ſe mouvoir que difficilement & qu'elles ne s'embarraſſent l'une l'autre; il faut aſſurer également le front, l'Arriere-garde & les flancs; que les Colonnes ſoient continues & ſerrées, qu'elles ne laiſſent point de diſtance entr'elles, & ſurtout qu'il n'y ait point d'alte, parce que c'eſt ce qui fatigue le plus une Armée.

Il eſt encore dangereux, ainſi que l'a obſervé le Commentateur d'Onozander, que les Troupes ſe trouvant reſſerrées dans un chemin étroit, le Général pour leur donner plus de facilité à ſe mouvoir, n'allonge trop ſes Colonnes : d'où il réſulte deux inconvéniens, le premier c'eſt qu'il les affoiblit, & que dans le cas d'une ſurpriſe, il ne ſeroit pas difficile à l'Ennemi de les déſunir entierement, & qu'il ſeroit impoſſible de les ral-

lier ; en ſecond lieu ces Colonnes ainſi allongées, en tournant une montagne & en deſcendant dans un vallon, tiendroient une étendue immenſe ; d'où il eſt ſouvent arrivé que, les détours du chemin cachant le milieu de la Colonne, ceux qui marchent au premier rang ne voyent que ceux qui ſont aux derniers, & retardent leur marche ; parce que trompés par l'éloignement, à peine peuvent-ils diſtinguer s'ils avancent, ou s'ils ſont arrêtés.

Pour prévenir ces inconvéniens, il ne ſuffit pas ſeulement au Général d'avoir une connoiſſance profonde du païs ; il doit d'abord pour s'en inſtruire au juſte, prendre les précautions qui ont été indiquées pour la marche dans un païs de plaine, & faire partir un Détachement tel qu'on l'a ſuppoſé dans le Chapitre précédent. Ce Détachement examinera les gorges, reconnoîtra les gués, les ſondera, parcourera les détours des montagnes ; s'il y a pluſieurs chemins, il verra quel eſt le plus aiſé & celui où l'Armée, l'Artillerie & les Equipages pourront le plus facilement paſſer ; quels ſont les ruiſſeaux qui le traverſent, s'il y a des ponts ; il examinera s'ils ſont aſſez forts, les aſſurera ou en conſtruira de nouveaux. Souvent dans le païs de montagnes un chemin qui ſeroit très-court & très-facile, ſe trouve coupé ou par la ſéparation de deux rochers ou par des ravins. Comme ces coupures quel-

que

que profondes qu'elles ſoient, ne peuvent point être d'une certaine largeur : afin d'éviter les détours qu'il faudroit faire pour les tourner, on jettera des ponts, s'il eſt poſſible, d'un rocher à l'autre.

Mais comme dans une marche il ſe préſente très-ſouvent des occaſions à jetter des ponts, ſoit en païs de plaine, ſoit en païs de montagnes, il eſt eſſentiel de dire un mot en paſſant ſur la maniere de les conſtruire.

On placera en travers du ruiſſeau ou de tout autre mauvais pas qu'on voudra franchir, ſix ou huit groſſes poutres, à ſix pieds de diſtance l'une de l'autre ; on traverſera celles-ci d'autres poutres moins groſſes, à la diſtance de trois pieds ; on fixera les unes & les autres par de groſſes chevilles, on ſera des facines qu'on mettra deſſus, & qu'on liera bien enſemble : quand le pont en ſera couvert, on y jettera de la terre qu'on foulera pour la faire entrer dans les vuides des facines, & pour leur donner de la conſiſtance, on jettera encore de nouvelles terres par-deſſus que l'on bâtra avec force. Ce pont ainſi fait, les Troupes, l'Artillerie & les Equipages pourront facilement y paſſer.

Il faut obſerver que les ponts doivent être de la largeur des chemins, qu'ils doivent être plus que moins larges, parce qu'outre le danger qu'il y auroit

à courir pour l'Artillerie & les Equipages, s'ils étoient plus étroits, les rangs étant obligés de se rétrécir & la Colonne de s'allonger, la marche seroit nécessairement retardée, & il seroit même difficile d'éviter la confusion.

Les Travailleurs qui accompagnent le Détachement, doivent être munis de tous les outils propres à remuer la terre, à abattre des arbres, à les travailler & à les mettre en œuvre.

Ce Détachement divisé, comme on l'a observé, en autant de Corps qu'il y a de chemins par où l'Armée doit passer, se rejoindra au même endroit d'où il est parti, & le compte que les Officiers de chaque Corps rendront au Lieutenant Général, sera rapporté au Général de l'Armée.

Sur ce rapport, le Général fera partir trois ou quatre heures avant l'Armée, autant de Détachemens qu'il doit y avoir de Colonnes dans la marche. Ces Détachemens marcheront avec précaution sur les chemins reconnus & préparés; ils fouilleront tout, hayes, gorges, cols, bois, hauteurs, villages, enfin tout ce qui peut servir de retraite à des Troupes embusquées; & pour une plus grande sûreté, ils laisseront dans les Villages des postes, qui ne se retireront qu'avec l'Arriere-garde de l'Armée.

L'Officier qui commande chaque Détachement,

doit s'emparer des hauteurs de droite & de gauche, par des pelotons d'Infanterie qu'il distribuera de distance en distance des rochers & des gorges, pour empêcher l'Ennemi de s'en emparer ; il faut toujours faire à son égard ce qu'on craint qu'il ne fasse contre soi, & garder jusqu'aux moindres sentiers : lorsque l'Officier commandant le Détachement, se sera avancé jusqu'au débouché des gorges, ou jusqu'à l'endroit marqué pour camper, il établira son Infanterie dans les postes les plus avantageux ; il placera ses Hussards ou ses Dragons en avant, à portée d'en être secouru ; il enverra des patrouilles d'Hussards en avant de son Infanterie ; s'il a connoissance de l'Ennemi, il en fera aussi-tôt avertir le Général ; mais si sur le rapport qui lui a été fait, l'Ennemi ne lui paroissoit pas assez fort pour inquiéter l'Armée dans sa marche, si ce n'étoient que des Partis qui voulussent tenter d'entrer dans les gorges, son Détachement suffit pour les éloigner, surtout étant maître des gorges & des hauteurs.

Ces Troupes doivent attendre le campement dans la position où on les aura placées. Dès qu'elles le verront, elles marcheront en avant, & pendant que le Maréchal de Camp, aidé des Officiers de l'Etat Major marquera le Camp, elles s'empareront des Villages, gorges ou chemins par où l'Ennemi pourroit venir l'attaquer. Ces Détachemens resteront dans leurs

poſtes, juſqu'à ce que les Officiers de jour viennent les relever, ce qu'ils ne feront que lorſque les Gardes de Cavalerie & les poſtes d'Infanterie néceſſaires pour la garde du Camp, ſeront placés. Alors, quoique l'Armée ne ſoit point encore arrivée, ils pourront entrer dans le Camp qui ſe trouvera couvert par les nouvelles gardes qui ont eſcorté les campemens. Avec ces précautions ſi l'Ennemi eſt trop éloigné pour attaquer l'Armée, la marche pourra ſe faire ſans aucun embarras; les chemins ne préſenteront aucun obſtacle, on n'aura point à craindre que les chariots s'embourbent, & ſi les roues ou quelques eſſieux caſſoient, ils ſeroient bientôt raccomodés au moyen de ceux qu'on doit avoir de réchange; ſi au contraire l'Ennemi eſt aſſez proche pour qu'on puiſſe craindre d'en être attaqué, les précautions ſont priſes pour l'arrangement des Troupes en Bataille, & pour les manœuvres néceſſaires dans le Combat.

On a déja obſervé que la marche de l'Armée doit être diviſée en autant de Colonnes que les Détachemens auront reconnu de gorges ou de chemins qui conduiſent au Camp que le Général veut occuper : l'on en ſuppoſe deux, l'Armée marchera par conſéquent ſur deux Colonnes. La diſpoſition des Troupes dans leur marche eſt entierement différente de celle qu'on doit faire dans un païs de plaine;

l'Avant-garde de chacune doit être d'Infanterie, diſtribuée ſoit dans les gorges ſoit ſur les hauteurs, & avoir quelques Détachemens d'Huſſards en avant pour fouiller les gorges : l'Arriere-garde ſera ſeulement d'Infanterie, le reſte des Troupes peut être diſpoſé de la façon ſuivante.

On mettra quatre ou cinq Brigades d'Infanterie, ſelon le nombre de celles qui ſeront à l'Armée, à la tête de chaque Colonne ; on fera le même partage de l'Artillerie, & on la fera ſuivre après l'Infanterie ; on fera marcher la Cavalerie après, les Equipages de chaque Colonne ſuivront la Cavalerie, & ſeront eſcortés par de l'Infanterie ; le reſte des Corps de Huſſards qui ne ſeront point détachés, marcheront après ; & les Dragons ſeront placés les derniers, pour ſoutenir l'Arriere-garde, en mettant pied à terre, au cas qu'elle puiſſe être attaquée.

Chaque Colonne doit avoir le même nombre de Troupes tant Infanterie que Cavalerie. Des pelotons d'Infanterie doivent être détachés, pour marcher ſur les hauteurs de diſtance en diſtance afin de couvrir les flancs de droite & de gauche ; il faut obſerver de marcher très-lentement à la tête, parce que ſans cela les dernieres Troupes ne pourroient ſuivre, & l'on ſeroit obligé pour leur donner le tems de joindre, de faire faire alte à la tête, ce qui retarderoit la marche & fatigueroit les Troupes.

Voyez la cinquiéme Planche.

Ces diſpoſitions ſont néceſſaires, parce que, comme dans le païs de montagnes l'Ennemi ne peut attaquer qu'avec de l'Infanterie, il faut lui oppoſer la même Troupe; l'Artillerie eſt placée derriere l'Infanterie, parce que ſi l'Ennemi en force attaque vivement en tête, ſi le chemin où les Colonnes paſſent eſt aſſez large, on pourra faire paſſer en avant quelques pieces de canon, qui tirées à cartouche, éclairciront ſes rangs & rallentiront ſon ardeur; ſi le chemin ſe trouve trop rétréci, & qu'il n'y ait place que pour quatre ou cinq hommes de front, par conſéquent que l'Artillerie ne puiſſe ſe porter qu'à dos de Mulets, comme on y eſt très-ſouvent obligé dans les Alpes, alors l'audace doit ſuppléer au ſecours qu'on tireroit du canon, & il faut charger l'Ennemi la bayonnette au bout du fuſil; manœuvre d'autant plus aiſée à faire que l'Ennemi ne peut préſenter un front plus conſidérable que celui qu'on lui oppoſe, & qu'on eſt maître des hauteurs. La Cavalerie ne marche à la ſuite que parce que, ne pouvant agir dans ce païs, il faut la couvrir par l'Infanterie. Les Equipages qui ſuivent ſont aſſez défendus par les Colonnes qui les couvrent, & par l'Infanterie qui l'eſcorte. Cette Infanterie cependant doit joindre, autant que les circonſtances le permettent, ſans craindre de s'expoſer, celle qui eſt ſur

les hauteurs pour la renforcer, en cas que la tête de l'Armée ſoit attaquée. Le reſte des Corps de Huſſards pouvant auſſi peu agir que la Cavalerie, eſt entierement hors d'inſulte : les Dragons qu'on a placés après, joignant l'Arriere-garde, peuvent, en mettant pied à terre, la ſecourir ſi elle eſt attaquée : les Troupes ainſi diſtribuées marcheront en ſûreté ; celles qui peuvent agir facilement, couvrent & protégent celles qui ne le peuvent pas, & elles n'en ſont point embarraſſées.

Il y a des païs de montagnes ſi difficiles, qu'il n'eſt pas poſſible de faire ſuivre la Cavalerie, ſoit parce qu'il faut s'emparer promptement d'une poſition, ou parce que l'Ennemi occupe les montagnes, & qu'il faut l'en chaſſer pour pouvoir avancer, ou enfin parce qu'il ſeroit fort difficile de l'y faire ſubſiſter ; dans ces occaſions il faut laiſſer la Cavalerie derriere, & ne la faire joindre que lorſque le païs eſt entierement libre d'Ennemis, qu'on eſt aſſûré de ſes derrieres, qu'on peut la faire agir, & qu'on a des fourages pour la faire ſubſiſter.

Si on peut marcher ſur quatre Colonnes, les diſpoſitions doivent être les mêmes ; mais la tête des Colonnes ſera plus foible en Infanterie, les hauteurs doivent être gardées également, & l'Arriere-garde aſſez forte pour réſiſter à l'Ennemi ; la même diſpoſition doit être faite pour une ſeule Colonne.

Si la marche se fait dans un païs de bois, les précautions dont on a parlé pour reconnoître les chemins que l'Armée doit tenir, & les Détachemens qui doivent partir la veille pour la devancer, doivent avoir lieu; mais la disposition & l'arrangement des Troupes sont différens. Si par la situation du païs, l'Armée est forcée de marcher toujours dans les bois jusqu'au Camp, la Cavalerie & les Equipages doivent être aux trois Colonnes du centre; mais il faut mettre de l'Infanterie à leur tête & à leur Arriere-garde: l'Infanterie marchera sur deux Colonnes, l'une à la droite & l'autre à la gauche de la Cavalerie & des Equipages, & l'on distribuera dans chacune de ces Colonnes d'Infanterie quelques Brigades d'Artillerie; le reste marchera à la tête de celles des Equipages; les flancs des quatre Colonnes doivent être couverts par des pelotons d'Infanterie placés de distance en distance, & qui suivent les Colonnes à quarante ou cinquante pas, sans jamais les perdre de vûe,

Voyez la sixiéme Planche.

Si par la connoissance qu'on a du païs, ou mieux encore par le rapport des Officiers, qui ont conduit les Détachemens pour reconnoître, ouvrir & raccommoder les chemins, on sçait que le païs est entrecoupé de bois & de petites plaines, les dispositions doivent entierement être changées; il suffit que le second

Détachement

Détachement, qui, dans les autres cas, doit partir la veille, parte deux heures ſeulement avant le Campement. Ce Détachement doit être composé d'Infanterie, d'Huſſards & de Dragons; l'Infanterie pour fouiller les Villages & les bois, les Huſſards pour pénétrer dans les bois où ils pourront entrer & éclairer la marche de l'Infanterie, & les Dragons pour ſoutenir le tout.

Quant à la diſpoſition pour la marche de l'Armée, dans la ſuppoſition qu'on la mette ſur cinq Colonnes, l'Infanterie doit en former deux, la Cavalerie les deux autres, l'Artillerie & les Equipages la cinquiéme. Si l'on croit avoir beſoin d'Artillerie, on peut en diſtribuer une ou deux Brigades aux deux Colonnes d'Infanterie, & le reſte pourra marcher à la tête de l'eſcorte des Equipages, qui ſera défendue par le Régiment de l'Artillerie, auquel on joindra un Détachement d'Infanterie qui en fera l'Avant-garde. La Cavalerie & les Dragons, autant qu'il ſera poſſible, marcheront dans le païs le plus ouvert, & l'Infanterie dans le plus couvert; il faut faire enſorte de faire marcher ces premieres Troupes ſans paſſer dans les bois, & avoir toujours l'attention de donner à l'Artillerie & aux Equipages le chemin le plus aiſé. Afin que les Colonnes marchent de même hauteur, il faut mettre à la tête de celles de Cavalerie une Brigade d'Infanterie: ſi

l'on négligeoit cette précaution, qui aſſure la tête de ces Colonnes, la Cavalerie & les Dragons déborderoient de beaucoup celles de l'Infanterie, ce qu'il faut éviter. L'Arriere-garde doit être d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons. Les Huſſards doivent tous marcher ſur les flancs de droite & de gauche & en avant de l'Armée.

C'eſt ainſi que l'on peut diſpoſer la marche d'une Armée dans un païs de montagnes ou de bois; mais il faut toujours ſe regler ſur les circonſtances & ſur l'aſſiette du païs où l'on fait la guerre: s'il étoit toujours libre au Général de ſe choiſir la route qu'il voudroit, il devroit plûtôt ſe régler ſur le genre & ſur le nombre de Troupes qu'il a, que ſur la facilité du chemin: la Cavalerie ne peut agir que très-difficilement dans un païs de bois; elle n'eſt d'aucune utilité dans un païs de montagnes, au lieu que l'Infanterie peut ſeule faire la Guerre avec fruit dans ces païs. Si l'on eſt inférieur pour le nombre de Troupes, il faut choiſir les défilés, parce qu'on peut toujours préſenter à l'Ennemi un front égal au ſien. Qui ne ſçait que Léonidas avec huit mille Grecs, au paſſage des Thermophiles, arrêta l'Armée innombrable de Xercès qui ne put le forcer?

Un païs de montagnes & de bois, lorſqu'il eſt parfaitement connu, devient un Théatre plus favorable

pour les ruſes de la Guerre, qu'un païs de plaine; il eſt vrai qu'il eſt difficile à connoître, & qu'il exige dans le Général plus de lumieres & plus de vigilance. Annibal fut entraîné dans des embuſcades par ſes guides mêmes : exemple mémorable pour un Général, qui prend des guides, ou peu affectionnés ou ſans connoiſſance du païs; il ne ſçauroit aſſez les éprouver, & ſouvent leur ignorance eſt plus dangereuſe que la trahiſon même.

Il doit choiſir pour former les Détachemens qui devancent l'Armée, des Soldats actifs & valeureux. Il eſt ſouvent arrivé que des guides & même des Détachemens entiers, ſaiſis d'une vaine terreur, ont cru voir les Ennemis où il n'étoient pas, & ne ſçavoient point les appercevoir où ils étoient.

On doit connoître dans quel lieu l'Ennemi peut mettre des embuſcades; ce n'eſt pas toujours dans les lieux les plus ſecrets qu'elles ſont; c'eſt ſouvent dans les plus découverts. Plus les embuſcades * ſe font à découvert, & moins on s'en méfie. ** Tit. Liv. Dec. 2.*

Les marches qui demandent le plus de précaution, ſont celles qui ſe font de nuit, celles qu'on fait, pour ainſi dire, à la vûe de l'Ennemi & celles qui doivent être ſecrettes.

Il faut éviter les premieres autant qu'on le peut, ſurtout dans un païs de montagnes, parce que les

ſurpriſes ſont plus inévitables, & que l'effroi du Soldat, qui ſuppoſe le danger toujours plus grand qu'il ne le voit, rend ces marches plus difficiles & très-dangereuſes. Si l'on eſt battu, la retraite devient plus périlleuſe que le combat même, & ſi l'on eſt vainqueur, cet avantage devient inutile, parce qu'on ne peut pourſuivre l'Ennemi, ſoit à cauſe des embuſcades qu'il pourroit avoir cachées pour aſſurer ſa retraite, ſoit par la crainte de s'égarer. Les Numides,* qui avoient plus d'adreſſe que de force dans la Guerre, attaquerent Marius pendant la nuit, parce que, diſoient-ils, les ténébres leur auroient ſervi à s'échapper, s'ils avoient été vaincus, & qu'elles ne les empêchoient point, quand ils étoient vainqueurs, de pourſuivre l'Ennemi dans un païs qu'il ne connoiſſoit pas, & qu'ils connoiſſoient parfaitement.

* *Saluſt. de Bello Jug.*

Mais ſi les circonſtances exigent & forcent de marcher pendant la nuit, dans un païs de montagnes, il faut du moins que les chemins ayent été bien reconnus pendant le jour, que les guides marchent à la tête de l'Armée, que les rangs ſoient très-ſerrés, pour que les Soldats ne ſe perdent point de vûe, & qu'une partie des Troupes ne prenne pas un défilé pour l'autre, ce qui pourroit arriver dans l'obſcurité, ſi l'Avant-garde alloit un peu trop vîte, & ſi les Officiers devancoient trop leur Troupe. Les Grecs dans des occaſions ſem-

blables, au rapport de Xénophon, donnoient des armes plus peſantes à ceux qui marchoient à la tête, afin qu'ils fuſſent obligés d'aller plus lentement.

Dans les marches qui ſe font en vûe de l'Ennemi, outre les précautions qu'il faut prendre pour la ſûreté des Troupes, & dont on a déja parlé, il faut encore tâcher de l'éblouir par les apparences & par une oſtentation ſouvent néceſſaire dans ces circonſtances; donner à l'Armée autant de front qu'il eſt poſſible, étendre les intervalles des rangs & des Colonnes, ſans cependant les affoiblir; profiter d'une élevation, s'en emparer, y placer quelques Troupes, afin de faire ſoupçonner à l'Ennemi qu'il peut y en avoir derriere; profiter d'un bois, & par des marches & des contre-marches faire paſſer & repaſſer les mêmes Troupes, pour faire croire à l'Ennemi qu'on eſt plus fort qu'on ne l'eſt réellement. On a vû des Généraux dans des occaſions ſemblables profiter ſi bien du terrein, que par l'arrangement des Troupes, ils ſembloient les multiplier aux yeux de l'Ennemi, & qui, quoique inférieurs en forces, paroiſſoient avoir l'avantage du nombre, & le tenoient en reſpect.

Mais à moins que ce ne ſoit pour tromper l'Ennemi, un Général doit lui cacher ſes forces & ſes manœuvres; ſes forces, parce que s'il eſt ſupérieur, il ne manquera pas de profiter de cet avantage, & s'il eſt

inférieur, il éludera le combat : ſes manœuvres, parce qu'il préviendra tous les deſſeins du Général, & qu'il s'inſtruit également par ſes ſuccès & par ſes pertes. Pirrhus * apprit l'Art de la Guerre aux Romains qui le vainquirent. Les Mexicains * ſe ſervirent pluſieurs fois contre Cortez & les Eſpagnols des ruſes & de l'art de leurs vainqueurs, & le Czar Pierre Premier, comptoit pour rien une défaite lorſqu'elle lui ſervoit à acquérir des moyens pour vaincre à ſon tour.

** Tit. Liv. Lib. 35.*

** Antonio de Solis.*

On ne peut point établir des principes pour les marches ſecrettes, c'eſt à l'adreſſe du Général à profiter des circonſtances ; c'eſt par la ruſe qu'il doit échapper à la vigilance de l'Ennemi, & donner l'échange aux eſpions. On peut voir les marches du Grand Condé & de M. de Turenne de 1674, rapportées par M. de Feuquieres * dans ſes Mémoires.

** Mémoires de Feuquieres, Tome 2.*

La derniere Guerre fournit un exemple mémorable d'une marche, qui prouve en même tems le génie vaſte & pénétrant des Princes qui l'ont projettée, & l'intelligence des Officiers Généraux qui l'ont exécutée ſous leurs ordres.

En 1744 l'Armée combinée de France & d'Eſpagne, commandée par ſon S. A. R. l'Infant & par S. A. S. Monſeigneur le Prince de Conti, part pour aller attaquer le Roi de Sardaigne dans ſes Barricades ; la

Colonne de la droite de Nice ; celle de la gauche de Briançon ; les deux autres du centre partagées en trois diviſions, paſſent par différens cols pour entourer les Barricades, que le Roi de Sardaigne croyoit impénétrables.

Par la juſte diſpoſition de chaque Colonne & de chaque diviſion, les Barricades ſe trouverent envelloppées ; elles furent ſi bien entourées & avec tant de célérité, que l'Armée du Roi de Sardaigne, preſſée dans tous ſes points, fut forcée, ſans que ce Prince ſçut où porter du ſecours.

Quelque difficile qu'il ſoit de connoître parfaitement un païs de montagnes, cette marche ſuppoſe dans les deux Princes qui l'exécuterent, l'étude la plus réfléchie & la connoiſſance la plus profonde : on ne ſçauroit aſſez admirer la juſteſſe des ordres, & la préciſion avec laquelle chaque Chef arrive à-peu-près en même tems au point où tout ſe réunit pour attaquer, & les précautions infinies qu'il a fallu prendre pour la ſubſiſtance de l'Armée, qui, dans une marche de onze jours dans un païs aride, ne manqua de rien.

Cette marche eſt un chef-d'œuvre, auquel le ſceau de l'Antiquité la plus reculée ne donneroit pas un plus beau luſtre, aux yeux même de ceux qui n'admirent & ne reſpectent que ce qui eſt éloigné de leur ſiécle.

Dans le paſſage des montagnes, s'il n'y a qu'une iſſue, c'eſt plus ſouvent par l'adreſſe que par la force qu'on peut s'en emparer. Le Duc de Valentinois voulant paſſer par la Toſcane, & craignant que le chemin des Alpes ne lui fût fermé, envoya demander paſſage aux Florentins, & pendant cette négociation il paſſa les Alpes ſans attendre leur réponſe. *

** Not. de Vigenere ſur Onozander.*

S'il y a pluſieurs iſſues, il faut les faire toutes garder, & n'en négliger aucune. En 1515 François I. * voulant paſſer en Lombardie, & ayant appris que des Suiſſes l'attendoient à différentes gorges de la montagne, il envoya des Détachemens vers chacun de ces endroits, comme pour les forcer; & tandis qu'il les tenoit ainſi en échec, il paſſa avec ſon Armée par une autre gorge, que lui enſeigna un Païſan des terres du Comté de Moret; mais lorſqu'on ne peut ſe tromper, & que les circonſtances ne permettent point de ſe ſervir de la ruſe pour cacher ſa marche, il faut du moins prendre toutes les précautions qu'il eſt poſſible; un rien peut les faire manquer, le henniſſement des chevaux, le feu de la pippe, le choc des armes, &c. pendant la nuit; la pouſſiere, l'éclat des rayons du Soleil réfléchis par l'acier pendant le jour. Il faut prévenir tous ces inconvéniens en marchant, autant qu'on le peut, dans des bois ou par des détours, en recommandant le ſilence aux Soldats, en abandonnant les juments * & les chevaux

** Hiſtoire de François I. Tom. 1. Liv. 1. par Varillas.*

** Sancta-Cruz, des Marches.*

chevaux qui henniſſent, & généralement tout ce qui peut faire du bruit.

Mais, ſi malgré toutes ces précautions, les Ennemis ſupérieurs en force ſe ſont emparés d'un paſſage, on ne peut les en déloger que par adreſſe; feindre d'attaquer un poſte pour les y attirer, & s'emparer de celui qu'ils abandonnent ou qu'ils dégarniſſent; faire des diverſions, ſimuler une retraite & même une fuite; examiner s'il n'y a pas quelques hauteurs qui les dominent: s'il y en a, les attaquer d'un côté oppoſé, afin que, tandis qu'ils ſont occupés à ſe défendre, on puiſſe faire gagner à des Troupes le poſte qui domine celui qu'ils occupent; employer tour-à-tour la ruſe & la force, & le plus ſouvent qu'on le peut, l'un & l'autre à la fois. Un Général Grec * fit mettre le feu à un bois qui étoit au pied d'une montagne, dont les Ennemis s'étoient emparés & qu'il vouloit franchir; les flammes & la fumée obligerent l'Ennemi de fuir & de lui laiſſer le paſſage libre.

* *V. Onozander.*

On ne peut donner que des régles générales ſur les diſpoſitions qu'on doit faire des Troupes dans une Marche: ce ſont plûtôt des conjectures que des principes, parce qu'un Général d'Armée dépend toujours des circonſtances; c'eſt la ſituation & l'aſſiette du païs, le nombre des Troupes, la proximité de l'Ennemi, la facilité des fourages, les paſſages dont l'Ennemi

s'eſt emparé, qui doivent le décider. En un mot quel que ſoit l'ordre & l'arrangement qu'on met dans les Troupes, il faut toujours qu'elles puiſſent ſe ſoutenir l'une l'autre, que les flancs ſoient gardés, que les devants ſoient aſſurés, que les chemins ayent été reconus ouverts, & que dans quelque païs que ce puiſſe être, toutes les Colonnes puiſſent arriver & entrer dans le Camp en même tems & ſans confuſion.

CHAPITRE V.

Des Camps dans la Guerre offenſive.

PRENDRE une poſition avantageuſe pour une Armée, choiſir un terrein sûr & fort par ſon aſſiette, pour y aſſeoir un Camp & pouvoir y mettre l'Armée à portée de marcher facilement aux Ennemis, ſans craindre d'en être inquiétée; enfin leur oppoſer des difficultés pour les empêcher d'y venir la harceler, eſt une des Sciences les plus eſſentielles au Général. Celui qui a ce talent, peut avec une Armée inférieure non-ſeulement tenir tête à l'Ennemi, mais encore faire échouer ſes entrepriſes, le fatiguer pendant toute la Campagne par des marches & des contre-marches, qui ne menent à rien, l'obliger à reſter dans l'inac-

tion, & l'attirer enfin dans une poſition favorable où il puiſſe être moralement aſſuré de le battre, ainſi que fit en 1675 M. de Turenne qui, après avoir épuiſé tout ce que l'art de la Guerre peut fournir de reſſources, pour attirer dans un poſte avantageux pour lui M. de Montécuculli, avoit enfin trouvé l'occaſion de l'attaquer, lorſque la mort enleva M. de Turenne au moment de ſa victoire.

Ou la Guerre eſt offenſive ou défenſive ; comme l'une & l'autre demandent des manœuvres différentes, on ne les confondra point dans le même Chapitre ; on parlera d'abord des Camps relatifs à la premiere, enſuite de ceux dont il faut ſe ſaiſir dans la ſeconde, ainſi que des occaſions où il faut les retrancher. On ſuppoſera ces deux différens genres de Guerre, tantôt dans un païs de plaine, tantôt dans un païs de bois & de montagnes.

On ſuppoſe d'abord une Armée en Campagne dans le deſſein de faire des conquêtes, ſoit en attaquant l'Armée ennemie, ſoit en avançant dans ſon païs, en la faiſant reculer ou en attaquant quelqu'une de ſes Villes.

Avant que de ſe mettre en Campagne, un Général doit être aſſuré du nombre de Troupes qu'il aura, être certain que ſes magaſins de Guerre & de bouche ſont prêts, ainſi que tous les charriots, pontons &

autres attirails néceſſaires à une Armée, parce qu'il peut arriver des événemens qu'il eſt preſque impoſſible de prévoir, & qui ſouvent changent les projets les mieux concertés. On a vû des Généraux qui, projettant une Guerre offenſive, ſe ſont vûs forcés de ſe tenir ſur la défenſive, parce que des magaſins qu'ils avoient ordonnés, n'ont point été aſſemblés par la négligence de ceux qui en étoient chargés; parce que leur Armée a été affoiblie par les ſecours qu'ils ont été obligés d'envoyer ou à une autre Armée ou à des Alliés, ou à quelques Villes menacées par l'Ennemi : de tels inconvéniens dérangent entierement le plan d'une Campagne.

Mais on ſuppoſe que le Général a les Troupes néceſſaires pour faire une Guerre offenſive, ou que les événemens des Campagnes précédentes forcent l'Ennemi à ſe tenir ſur la défenſive ; que l'Artillerie de Siége & de Campagne, que les charriots pour les tranſports ſont prêts à marcher, que les magaſins ſont remplis, les chemins libres & aſſurés, les pontons & les batteaux raſſemblés, ſoit pour le paſſage des Troupes ou pour le tranſport des vivres, en cas que le païs ſoit coupé de rivieres ; alors un Général qui a les talens néceſſaires, peut prévoir l'événement avant même que d'entrer en Campagne ; il peut ſçavoir d'avance les marches qu'il fera, les Camps qu'il occu-

pera, & ceux dont l'Ennemi s'emparera pour s'oppoſer à ſes entrepriſes.

La Guerre offenſive dans un païs de plaine, eſt ſans doute plus aiſée que dans les montagnes. Là on agit ouvertement, les fourages y ſont plus abondans, le tranſport des vivres plus facile & les marches plus aiſées. Ici celui qui connoît le mieux le païs, dont l'eſprit eſt plus fertile en reſſources & qui eſt le plus vigilant, quoiqu'inférieur en Troupes, a ſouvent l'avantage, du moins il a plus de facilité pour ſe maintenir & pour conſerver les poſtes dont il s'eſt emparé ; & quoiqu'il n'y en ait point qui ne puiſſent être tournés, ſon attention à profiter des avantages que le terrein lui préſente, lui donnera toujours au moins l'égalité ſur l'Ennemi.

Mais ou dans un païs de plaine ou dans un païs de bois ou de montagnes, quelque ſupérieure que ſoit l'Armée à celle de l'Ennemi, la moindre négligence dans le choix d'une poſition, peut rendre la ſupériorité des Troupes inutile & même nuiſible ; inutile ſi en voulant embraſſer trop de terrein, on partage l'Armée de façon que l'Ennemi puiſſe tomber ſur une droite ou ſur une gauche ſans qu'elle puiſſe être ſecourue ; nuiſible ſi en voulant la réunir dans un terrein trop étroit, les Troupes trop ſerrés ne peuvent agir ſans s'embarraſſer. Cette ſupériorité ne doit pas

faire négliger au Général la sûreté des Troupes dans leur Camp ; il doit veiller pour les maintenir dans l'ordre & la discipline la plus exacte ; il ne faut souvent qu'un ou deux échecs pour décourager le Soldat & lui ôter toute confiance ; les postes en avant doivent être bien gardés, les flancs assurés, les Détachemens vers l'Ennemi fréquens, enfin la vigilance & l'exactitude assurent le succès, la négligence & l'indiscipline sont la ruine de l'Armée la plus formidable ; & le mépris qu'on semble faire de l'Ennemi le rend plus audacieux. (*a*)

Dans quelque position que l'on soit, on doit éviter de prêter le flanc à l'Ennemi, & tâcher, autant qu'on le peut, d'asseoir son Camp dans une position forte par elle-même, de donner un appui aux aîles, d'assurer par des Détachemens les devants & les derrieres, & surtout avoir attention dans quelque païs qu'on se trouve, qu'il y ait des fourages, de l'eau & du bois à portée du Camp.

Il faut observer de ne point asseoir un Camp sur le bord des rivieres, mais de laisser toujours entr'elles & le Camp un espace suffisant pour pouvoir ranger l'Armée en bataille : si l'on avoit cette attention, il pourroit arriver que l'Ennemi campé près ou loin de l'au-

(*a*) Nil tutò in hoste despicitur, quem spreveris valentiorem negligentia facies. *Quint. Curt. Lib. 4. ch. 4.*

tre côté de ces rivieres, étant averti de la position de l'Armée, viendroit pendant la nuit donner l'alerte au Camp, & par un feu de Mousqueterie & d'Artillerie mettre la confusion dans le Camp sans risquer de perdre un seul homme. De plus, en campant l'Armée sur le bord des rivieres, comment la pouvoir mettre en bataille, ou placer les Gardes avancées ? Par toutes ces raisons il faut qu'un Camp soit toujours placé au moins à quatre ou cinq cens toises d'une riviere, afin que les Gardes puissent être en avant sans être exposées, & que dans l'emplacement du Camp & l'enceinte des Gardes, l'Armée puisse trouver du fourage au moins pour quatre jours, &plus, s'il est possible.

Il y a des positions qui paroissent très-fortes pour un Camp, mais qui peuvent être très-dangereuses; si l'on n'a soin d'examiner si l'on peut en sortir facilement pour se mettre en bataille, & si l'Ennemi peut l'empêcher en fermant l'entrée & les issues, on s'expose à s'enfermer soi-même, ainsi que firent les Ennemis à Seneff en 1674, & en 1743 à Aschaffembourg.

Si l'on fait la Guerre dans un païs de bois, on doit prendre en général les mêmes précautions pour la sûreté des Camps; mais il faut en changer la disposition selon la situation du païs; il n'en est point, quelque rempli de bois qu'il soit, où il n'y ait quelques

plaines. Le choix & la force du Camp dépendent de la position de l'Ennemi & de l'assiette du païs : on doit toujours éviter de camper la Cavalerie dans le bois, & surtout il faut donner un appui aux aîles ; faire occuper les bois par l'Infanterie & faire des abatis en avant selon les projets qu'on peut avoir ; si les aîles sont appuyées à un Village, le retrancher & y placer de l'Infanterie, se couvrir d'une riviere autant qu'on le peut, à moins qu'on ne projette de marcher à l'Ennemi ; alors on doit éviter tous les obstacles qui peuvent empêcher de le joindre ; mais si quelques succès où la supériorité des Troupes ne permettent pas de se décider pour l'offensive ouverte, il faut faire ensorte d'y parvenir, & en attendant se précautionner dans le Camp, établir des postes sur la riviere, dont on tâchera de se couvrir, avoir sans cesse au-delà des Détachemens de Hussards, qui, en la longeant, puissent empêcher les Partis Ennemis de la passer pour prendre les derrieres du Camp, inquiéter les convois & attaquer les fourages. S'il y a des bois peu éloignés du Camp, il faut y établir des postes d'Infanterie. Les Gardes de Cavalerie ne sont bien placées que dans une plaine ; cependant s'il se trouvoit entre deux bois un intervalle où elle pût agir & d'où l'on pût découvrir de loin, il faudroit y en mettre une ; mais placer des postes d'Infanterie dans le bois pour la protéger,

&

& ſur leſquels elle pût ſe retirer, ſi elle étoit attaquée.

Dans quelque païs que ce ſoit, il eſt ſouvent néceſſaire d'avoir des Corps détachés de celui de l'Armée, pour couvrir ou pour garder la communication avec une Place, pour empêcher l'Ennemi de fourager trop près du Camp, pour conſerver des fourages, pour établir des contributions au loin, pour occuper quelque poſte avantageux, pour engager l'Ennemi à ſe diviſer & à s'oppoſer à ce Corps, pour couvrir le Camp en avant ou ſur les flancs, ſelon le côté le plus dégarni ou le plus expoſé, enfin pour avoir ſans ceſſe des Détachemens ſur l'Ennemi, ainſi que l'ont toujours pratiqué beaucoup de Généraux, & dans la derniere Guerre M. le Maréchal de Saxe. Ce Corps eſt plus ou moins conſidérable ſuivant l'uſage que le Général veut en faire; mais ordinairement il eſt compoſé de Huſſards, de quelques Régimens d'Infanterie des Troupes légeres & d'une ou deux Brigades de Dragons. On verra dans la ſuite l'emploi qu'on doit en faire; mais dans quelque poſition qu'il ſoit placé, il faut que la communication ſoit gardée entre l'Armée & lui, qu'il puiſſe la joindre au premier ordre, & que ſon Camp ſoit aſſis de façon que le Général ſoit toujours informé par ce Corps des moindres mouvemens de l'Ennemi.

Voyez la Planche ſeptiéme.

Si la Guerre ſe fait dans un païs de montagnes; il y a toujours quelques petites plaines ou quelques vallées où l'on peut camper une Armée, ou en totalité ou du moins en partie ; d'ailleurs dans ces païs on eſt preſque toujours obligé de partager ſes Troupes & de détacher pluſieurs Corps pour garder des gorges & les communications entre chaque Corps, pour tâcher de gagner les flancs de l'Ennemi ou pour des manœuvres ſemblables ; ainſi l'Armée n'étant pas réunie dans un ſeul Corps, on peut trouver à placer le plus conſidérable.

Un Général qui fait la Guerre dans un païs de montagnes, & qui, par la ſupériorité de ſon Armée, eſt dans le cas de l'offenſive, doit s'attacher par les poſitions qu'il prend, à tourner l'Ennemi, à lui rendre les fourages difficiles, à le fatiguer par des Détachemens peu nombreux, mais continuels, auxquels l'Ennemi ſera obligé de s'oppoſer par un nombre de Troupes plus conſidérable, à tâcher de lui dérober une marche ; & quoiqu'on ne doive jamais compter à la Guerre ſur la négligence de l'Ennemi, cependant avec de l'activité & de la promptitude dans l'exécution, on a vû des Armées gagner un ou deux jours de marche ſur les Ennemis, quoique commandés par des Généraux habiles. Si la vigilance de l'Ennemi em-

pêche le ſuccès, il faut employer de nouvelles ruſes, & ne point ſe rebuter, tenter toutes celles qui menent au même but, quoique par différens chemins, en faiſant attaquer quelques poſtes détachés pour obliger l'Ennemi d'y porter du ſecours, l'affoiblir par là dans quelques endroits, & tâcher alors de l'y forcer ; en décampant ſoi-même & en feignant de vouloir pénétrer d'un autre côté, pour l'obliger d'abandonner un Camp & une poſition avantageuſe, & l'attirer ainſi dans un poſte plus foible ou par ſa ſituation ou par l'étendue de païs qu'il ſera forcé de garder, & par ces raiſons trouver jour à l'attaquer avec avantage.

Enfin dans quelque païs & dans quelque occaſion que ce ſoit, un Camp eſt toujours défectueux ſi ſes flancs ne ſont appuyés, ſi l'Ennemi peut facilement le tourner, ſi ſes devants ne ſont gardés, ſi ſes derrieres ne ſont à couvert, ſi la communication avec ſes Villes frontieres n'eſt sûre & facile, s'il n'y a du bois, des fourages & de l'eau ; enfin s'il n'y a point de Détachemens en avant pour empêcher l'Ennemi d'en approcher.

Un Général, qui joint l'étude à l'expérience, doit lire dans l'intérieur du Général Ennemi, juger de ſes deſſeins par la moindre de ſes démarches. Tous ceux qui commandent les Armées ne peuvent avoir ce coup d'œil juſte, ce génie prompt pour juger ſur le champ

d'une bonne manœuvre ou d'une bonne poſition. Les uns ont excellé dans les marches, les autres dans la poſition des Camps, ceux-ci dans l'arrangement des Troupes en bataille, ceux-là dans la conduite au moment de l'action, d'autres dans les ſubſiſtances, d'autres dans les projets de Campagne. On a cependant vû de ces Hommes ſupérieurs, dont le génie & le cœur ont réuni & porté toutes ces qualités au dernier dégré de lumiere & d'élévation; mais plus ils ſont rares, plus on doit par une étude continuelle tâcher d'en augmenter le nombre, & s'efforcer de mériter d'être compté parmi ces Héros, l'honneur de l'humanité, les ſoutiens de leur Patrie & la gloire de leur Maître.

CHAPITRE VI.

Des Camps dans la Guerre défenſive.

LA Guerre défenſive eſt plus difficile à faire, ſurtout dans un païs de plaine, que dans un païs de montagnes. Dans le premier, nul obſtacle ne peut cacher à l'Ennemi les mouvemens & les manœuvres de l'Armée; au lieu que dans le ſecond la ſituation des lieux empêche l'Ennemi de les découvrir; mais dans

quelque païs que ce ſoit, le choix d'un Camp dans la Guerre défenſive, l'art de l'aſſeoir dans une poſition avantageuſe, eſt ce qui prouve le plus le génie & les talens d'un grand Capitaine : outre la connoiſſance la plus exacte du païs, cette opération exige un coup d'œil prompt & pénétrant pour s'emparer des poſtes, qui par leur ſituation, peuvent empêcher l'Ennemi ou d'attaquer ou de pénétrer dans le païs. Il n'eſt pas difficile d'arrêter l'Ennemi par ſa valeur lorſqu'on eſt égal en force ; il eſt plus aiſé encore de lui faire la loi, lorſqu'on a l'avantage du nombre ; mais celui qui pourroit la recevoir, doit chercher dans ſes talens & dans ſon intelligence des reſſources qui balancent la ſupériorité de l'Ennemi, ou qui le rendent d'égale force.

Un Général qui agit offenſivement dans un païs de plaine ou de bois, tire le parti qu'il veut des circonſtances ; il manœuvre comme il lui plaît, & n'a pas beſoin de ſe régler entierement ſur les mouvemens de l'Ennemi ; au lieu que celui qui eſt trop foible pour attaquer, eſt preſque toujours obligé de n'agir, pour ainſi dire, que d'après l'Ennemi, & de régler ſes manœuvres ſur les mouvemens qu'il viot faire à l'Armée oppoſée, à moins que la ſupériorité de ſes talens ne lui donne un avantage marqué ſur le Général Ennemi.

Quoiqu'un Général ſoit toujours obligé de connoî-

tre parfaitement le païs ; cette connoiſſance lui devient plus néceſſaire dans la Guerre défenſive. Il doit empêcher l'Ennemi d'entrer dans ſon païs & d'y faire quelque Siége ; projet qu'il ne peut exécuter qu'en s'emparant des poſitions les plus avantageuſes, & de celles qui couvrent les Villes qui pourroient être menacées, en aſſurant ſon Camp par des diſpoſitions juſtes, en gardant ſes devants, ſes derrieres, ſes fourages, ſes magaſins & la communication de ſon Camp aux lieux où ſont ſes magaſins, en tâchant d'inquiéter l'Ennemi dans ſes convois & dans ſes fourages, en le harcelant dans ſon Camp, en le fatiguant par des Détachemens peu nombreux, auxquels l'Ennemi ſera obligé d'en oppoſer de plus conſidérables ; ces manœuvres ménagées à propos, le diſtrairont des entrepriſes qu'il pourroit former contre l'Armée.

La ſupériorité de l'Ennemi, l'aſſiette du païs, des Campagnes malheureuſes, doivent décider ſi le Camp doit être retranché ou non : les retranchemens des Camps exigent pluſieurs obſervations. Il eſt facile, dit Végece, * de retrancher un Camp lorſque l'on eſt éloigné de l'Ennemi ; mais cette opération eſt très-difficile lorſqu'il eſt près. Les Romains, ſelon lui, étoient dans l'uſage de mettre alors toute leur Cavalerie & la moitié de leur Infanterie en bataille, pour couvrir les Troupes qui travailloient aux retranchemens. Céſar

* Liv. 1. Ch. 3.

en Eſpagne ſe fortifioit ainſi ſous les yeux même d'Affranius & de Petreius, ſans qu'ils s'en apperçuſſent.

Avant de retrancher un Camp en plaine, il faut obſerver dans quelle poſition le terrein a permis qu'on établît le Camp, s'il ne peut être tourné, s'il couvre entierement le païs qu'on veut garder ou les Villes pour leſquelles on a le plus à craindre, ſi les derrieres ſont libres, ſi les fourages y ſont abondans, ſi les vivres peuvent y venir facilement, s'il y a de l'eau & du bois, ſi l'Ennemi ne peut entrer dans le païs qu'après avoir forcé le Camp; ſi toutes ces circonſtances ſe trouvent réunies, il eſt avantageux de le retrancher.

Un Général ne doit jamais ſe repoſer ſur la ſupériorité du nombre, il ne doit pas même négliger de fortifier ſon Camp : quand même il feroit une Guerre offenſive; ces retranchemens ne l'empêcheront point de marcher à l'Ennemi, quand il le jugera à propos; mais ſon Armée y ſera à l'abri des courſes de l'Ennemi. Céſar * qui n'avoit pas moins de bonheur que d'intrépidité, après avoir rangé tout le païs de Beauvais, venant comme un Conquérant sûr de la victoire, mais manquant de fourages, obligé par conſéquent d'affoiblir l'Armée pour groſſir les Détachemens qu'il envoyoit fourager, prit avant tout la précaution d'environner ſon Camp de nombreuſes fortifications.

* *Commentaires de Céſar.*

Si l'on craint de fatiguer les Troupes, ou d'affoiblir l'Armée en employant une partie des Troupes à ces travaux, il faut se servir de tous ceux qui suivent l'Armée; ils feront le même ouvrage que les Soldats; rien ne rend plus industrieux & plus laborieux que le péril commun. Lors du Siége de Carthage, les femmes, les enfans & les vieillards travailloient eux-mêmes, & leurs travaux réunis retarderent du moins quelque tems la prise de cette Ville. César, pour ne point fatiguer ses Troupes, n'employoit que les gens de la Campagne pour retrancher ses Camps.

Il y a plusieurs manieres de retrancher un Camp, par des lignes partant de la droite couvrant tout le front du Camp jusqu'à la gauche; ces lignes dans leur étendue ont de distance en distance des redoutes & des angles, & la ligne dans sa longueur forme les courtines. En avant on creuse un fossé large & profond, quelquefois on y joint un chemin couvert qu'on palissade & l'on fraise tout le front des lignes. Pour les rendre encore plus fortes & plus difficiles à forcer, on creuse des puits en avant du chemin couvert. Ces puits sont rangés en échiquier, ils ont six pieds de profondeur & cinq de large, & ont la forme d'un cône renversé. Telles étoient les lignes que M. le Maréchal de Berwick fit faire en 1734, à nos lignes de circonvallation devant Philisbourg; à cela près qu'il

qu'il n'y avoit point de chemin couvert ; ſans doute ces lignes ſont formidables & même très-difficiles à attaquer ; mais il faut beaucoup de tems pour les conſtruire, & ſi l'on ne peut avoir aſſez de païſans pour y travailler, on eſt obligé d'y employer les Troupes pour accélérer l'ouvrage, ce qui non-ſeulement les fatigue, mais encore en fait périr beaucoup, parce que les remuemens de terre cauſent de grandes maladies, ſurtout ſi elle eſt marécageuſe ou trop graſſe. Outre le tems conſidérable qu'elles enlevent, ces lignes ſont défectueuſes, en ce qu'il y en a peu d'attaquées qui ne ſoient forcées, & que ſi l'Ennemi perce par quelque endroit, les Troupes qui les gardent ſont obligées de les abandonner & de ſe retirer, pour n'être pas attaquées en tête & en flanc.

La Méthode de M. le Maréchal de Saxe paroît bien ſupérieure à ces lignes ; elle embraſſe un eſpace d'une auſſi grande étendue, ſans cependant en diminuer le travail, parce qu'au lieu de lignes ce ſont des redoutes, qui exigent un ouvrage auſſi conſidérable, pour former les quatre faces & le chemin couvert, que les lignes dans toute leur longueur. Au Siége de Maeſtrick en 1748, il ſe ſervit de ces redoutes au lieu de lignes ; chacune étoit à quatre-vingt toiſes de diſtance, étoit fraiſée, le chemin couvert paliſſadé ; ces redoutes préſentoient un angle dans la Campagne,

par conſéquent ſe protégoient mutuellement; elles pouvoient contenir chacune un Bataillon.

Son projet étoit de faire occuper toutes les redoutes, ſuppoſé que l'Ennemi fût venu pour attaquer l'Armée, de placer entre chacune dix piéces de canon & de ranger derriere l'Armée en bataille, l'Ennemi auroit été obligé de forcer les redoutes avant d'attaquer l'Armée, ce qu'il n'auroit pas fait ſans perdre beaucoup de monde; mais en ſuppoſant qu'il les eût forcées, comment ſans ſe déſunir, ſeroit-il entré dans les intervalles des redoutes? L'Armée étant derriere en bataille, l'auroit chargé ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, & par conſéquent il eſt probable qu'elle l'auroit battu. En ſuivant cette maniere de retrancher un Camp, ſi quelques Bataillons Ennemis forcent par exemple deux ou quatre redoutes, ils n'oſeront certainement pas s'avancer tant que les autres réſiſteront; ainſi l'on peut, en détachant quelques Brigades, les faire marcher au ſecours des Bataillons, qui ont été forcés dans leur redoute & les reprendre, ou, ſans rien déranger dans l'ordre de bataille, détruire à coups de canon les Troupes qui s'en ſeront emparées; enfin il paroît que cette Méthode eſt excellente en ce qu'il eſt prouvé que l'Armée ne ſeroit point battue, quand même toutes les redoutes ſeroient forcées, parce qu'elle n'auroit point ſouffert, qu'elle

ſeroit demeurée en bataille avec tout ſon canon & que l'Ennemi ſeroit obligé de livrer un ſecond combat. Les lignes au contraire n'ont pas le même avantage; toutes les Troupes ou du moins la plus grande partie les bordent, le Canon eſt placé de diſtance en diſtance ou ſur les angles des redans ou ſur ceux des redoutes : ſi un ſeul endroit eſt forcé, l'Armée eſt battue & le canon pris, parce que l'Ennemi l'attaque ſur tout ſon front, & que l'Armée étant occupée en tête, les Troupes qui ſont entrées prennent en flanc les lignes, par conſéquent elle eſt néceſſairement enveloppée, ſi elle ne ſe retire promptement.

Les lignes ne ſont bonnes que lorſqu'on veut garder une grande étendue de païs & couvrir une frontiere des incurſions de l'Ennemi : un Camp retranché n'a jamais que deux lieues de front plus ou moins ; au lieu que des lignes pour couvrir un païs, en ont quelquefois juſqu'à dix : mais on penſe que pour couvrir un païs il ſuffit d'avoir des points d'appui, & qui ſoient en force & bien retranchés avec des patrouilles continuelles le long des poſtes, & à chaque poſte des ſignaux de jour & de nuit. Il n'eſt pas néceſſaire que les patrouilles ſoient fortes, pourvû qu'elles ſe ſuccédent les unes aux autres, & qu'elles ſe croiſent continuellement, elles ſuffiſent afin que l'Ennemi ne puiſſe paſſer ſans qu'on en ſoit averti. Il eſt certain que l'En-

nemi n'osera passer entre les postes fort ou foible; s'il passe en force, il sera certainement coupé, & ses convois lui seront entierement interdits; s'il ne passe que des Partis, ils n'en seront coupés que plus facilement; d'ailleurs des lignes de cette espéce demandent beaucoup de travail & même plusieurs années pour les achever.

Les lignes de Stolhoffen * sont une preuve que quelque fortifiées qu'elles soient, elles ne sont pas impénétrables. M. le Prince de Bade avoit employé un tems considérable à les construire; il n'avoit rien oublié pour les rendre très-fortes, & on les regardoit comme imprénables: cependant M. le Maréchal de Villars les força en 1707 en très-peu de tems & sans perdre un seul homme.

* *Mém. du Maréchal de Villars, Tom. 3.*

Il y a encore plusieurs exemples de ces lignes, qui, embrassant une trop grande étendue de terrein, ont été forcées: celles de Flandres gardées par les François, furent forcées en 1705 par le Duc de Malboroug, & plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter.

La Méthode de M. le Maréchal de Saxe pour retrancher un Camp, paroît encore très-bonne dans un païs de bois, entremêlé de petites plaines; les redoutes seroient élevées dans la plaine; & dans les bois on feroit des lignes, selon l'usage ordinaire, avec des redans placés

à côté l'un de l'autre à quatre-vingt toiſes de diſtance ; il y auroit au-devant un foſſé paliſſadé, & les lignes, ainſi que les demi-lunes, ſeroient fraiſées ; on mettroit derriere ces lignes, qui ne peuvent avoir une grande étendue, parce qu'elles ne ſont que ſur une partie du front du Camp, les Troupes néceſſaires pour les défendre, on feroit derriere un abattis conſidérable, on entre-laſſeroit les branches des arbres l'une dans l'autre, & l'on laiſſeroit quelques ouvertures aſſez grandes, pour permettre aux Troupes qui gardent les lignes de paſſer, au cas qu'elles fuſſent forcées & obligées de ſe retirer ; le canon ſeroit placé en face de ces ouvertures ; le reſte de l'Armée ſeroit en bataille derriere ces abattis & les demi-lunes à cent cinquante pas au plus. Les abattis doivent être derriere les lignes environ à ſoixante ou quatre-vingt pas, & non devant, parce que c'eſt un nouvel obſtacle auquel l'Ennemi ne s'attend pas. Des abattis faits avec ſoin avec de gros arbres ne peuvent être détruits que par du canon, ce qui prend un tems conſidérable, s'ils étoient devant les lignes ce ſeroit ſans doute un rampart de plus ; mais qui deviendroit inutile & peut-être nuiſible, parce que l'Ennemi en tirant deſſus pour ſe faire jour, enverroit dans les lignes les éclats des arbres fracaſſés par le canon, ce qui feroit plus de mal que le canon même.

Voyez la Planche huitiéme.

Dans un païs de montagnes, les diſpoſitions pour les retranchemens ſont différentes; il eſt impoſſible d'y trouver des plaines aſſez grandes, pour ranger une Armée en bataille & pour la mettre derriere des redoutes, comme en un païs de plaine: on ne peut retrancher que des gorges, des cols & des paſſages; les redoutes ne ſuffiroient pas, parce qu'il faut non-ſeulement garder les gorges, mais encore occuper les hauteurs. Or ſur les montagnes il n'y a pas bien ſouvent un pied de terre, comment donc y élever des redoutes? Il faut alors ſe ſervir des ſecours que le païs peut fournir, ſoit en entaſſant pierre ſur pierre ou en faiſant des abattis bien joints, & par ce ſecours ſe conſtruire des lignes aſſez fortes, pour mettre le Soldat à couvert du feu & de toute inſulte. Dans un païs de plaine on accomode, pour ainſi dire, le terrein à ſes manœuvres; dans un païs de montagnes on adapte ſes manœuvres au terrein; mais dans quelque païs que ce ſoit, il faut ſe ſervir de tous les ſecours de l'Art pour retrancher les Camps; dans le païs de montagnes on a de plus les inégalités du terrein qui rendent à l'Ennemi l'approche des lignes plus difficile. Quoiqu'il ſoit preſque impoſſible, dans un païs de montagnes, qu'un Camp puiſſe être attaqué de front, il ne faut cependant rien négliger pour le faire garder; mais il faut retrancher avec ſoin les gorges par où l'on pourroit

être tourné, s'aſſurer des hauteurs qui dominent, parce que l'Ennemi ſans avoir le deſſein d'attaquer en front, l'amuſera pendant le tems qu'il fera prendre à des Troupes un long détour, pour pénétrer juſqu'au Camp d'un autre côté. Si Léonidas * avec ſes huit mille Grecs, ſe fût emparé de toutes les gorges & de tous les chemins & hauteurs par où il pouvoit être coupé, comme il avoit fait du paſſage des Thermopyles, jamais Xercès avec ſon Armée innombrable n'auroit pû le forcer dans les défilés qu'il gardoit. Les trois combats de Fribourg ſont un exemple mémorable de la néceſſité d'aſſurer ſes derrieres, & d'occuper les poſtes par leſquels on pourroit être tourné. M. de Mercy attaqué par deux Généraux de la plus haute réputation, le grand Condé & M. le Vicomte de Turenne, prit de ſi bonnes poſitions dans ces trois attaques, que quoique forcé de ſe retirer & ſuivi d'un poſte dans un autre, il ne pût jamais être tourné & qu'il fit paiſiblement ſa retraite par la vallée de Saint Pierre, ſans jamais pouvoir être entamé par l'Armée Françoiſe.

* *Diodore de Sicile, Liv. 17. Ch. 4.*

Les retranchemens ne doivent pas être éloignés du Camp de plus de deux cens cinquante à trois cens toiſes, qui font de cinq à ſix cens pas, & le Camp doit être diviſé en trois parties, cet éloignement fera que les Troupes ſeront à portée d'examiner quels ſont les endroits les plus faciles à être emportés, & qui ont

le plus de besoin d'être secourus, afin qu'elles puissent s'y porter avec plus d'ordre, de vitesse & de facilité : au lieu que si l'on n'observe pas cette distance, il arrivera, comme on l'a vû quelquefois, que les Troupes n'ayant pas assez de terrein pour se mettre en bataille, la confusion & le désordre empêcheront leurs manœuvres, & l'Ennemi aura forcé les lignes, avant qu'elles puissent s'y opposer.

Mais dans un païs de montagnes, il ne suffit pas de ne pouvoir pas être tourné, de profiter si bien des avantages du terrein, que l'accès du Camp soit très-difficile à l'Ennemi, d'ajouter l'art à la nature & de couvrir entierement le païs qu'on veut garder ; il faut encore rendre la communication du Camp avec les Villes voisines où sont les magasins de guerre & de bouche, sûre & facile : si une de ces qualités manque, le Camp est exposé, l'on ne peut tout au plus s'y arrêter qu'autant de tems qu'il en faut pour retarder la marche & les projets de l'Ennemi. Comme il n'est presque point de poste, ainsi qu'on l'a déja dit, qui ne puisse être tourné ou dominé, il ne faut retrancher le Camp qu'autant que les retranchemens peuvent être un obstacle à l'Ennemi, & qu'ils peuvent donner le tems de se retirer pour occuper un autre poste.

Lorsque l'Ennemi entreprend le Siége de quelque Ville, & qu'on veut la secourir, ou faire lever le Siége,

quoiqu'avec une Armé inférieure, il faut chercher un terrein fort par ſon aſſiette, le retrancher ſuivant ſa poſition ; ſi c'eſt en plaine, ſelon la méthode dont on a parlé ci-deſſus ; dans les montagnes, ſelon les ſecours que la nature du païs peut donner, ſe ſervir des retranchemens comme d'un aſile sûr, pour faire des courſes ſur l'Ennemi, pour attaquer ſes fourages, ſes convois & pour le forcer de lever le Siége, tant par les fatigues du Siége qu'on fait traîner plus long-tems qu'il n'avoit projetté, que par la diſette où l'on le réduit & par les inquiétudes continuelles que l'Armée retranchée lui donne. Metellus * leva le Siége de Zama, parce que lorſqu'il vouloit donner l'aſſaut à la Place, Jugurtha l'attaquoit de tous côtés avec ſon Armée, & le Général Romain étoit forcé d'abandonner l'attaque de la Place pour repouſſer Jugurtha.

** Sallüſt. Bell. Jugur.*

Il eſt encore des occaſions où l'on retranche des Camps ſous des Places ; on peut voir dans les Mémoires de M. de Feuquieres, * dans quelles circonſtances ces retranchemens ſont néceſſaires : en rapportant pluſieurs exemples de cette eſpéce de Camps, il ſemble les condamner lorſqu'on s'attache trop à les fortifier; parce que, dit-il, la perte du Camp entraîne la perte de la Ville. La réflexion de M. de Feuquieres ſuppoſe qu'on négligeroit la défenſe de la Place pour les retranchemens, ce qui n'eſt point ordinaire ; mais ſans combattre cette

** Mem. de M. de Feuquieres, ch. 4.*

opinion, on peut avancer que la meilleure méthode de défendre une Place, c'eſt d'oppoſer toujours de nouveaux obſtacles à l'Ennemi qui ſe fatigue, qui perd de ſes forces, dont l'ardeur ſe ralentit & qui ſouvent ſe rebute; d'ailleurs plus on l'arrête ou par des retranchemens extérieurs ou par des tranchées qu'on avance vers lui (ainſi qu'on l'a pratiqué au dernier Siége de Prague en 1742) & plus la Place a le tems de ſe fortifier en dedans. Rhodes appartiendroit encore à ſes défenſeurs, s'ils n'avoient pas été trahis : également fortifié au-dedans & au-dehors, chaque retranchement étoit un obſtacle à l'Ennemi d'autant plus difficile à ſurmonter, qu'il étoit défendu par des Soldats pleins d'honneur & de zéle pour la Religion, & chaque retranchement à forcer, étoit l'occaſion de nouveaux combats. Tandis que les fortifications extérieures retardoient l'Ennemi, & qu'on n'y reſpiroit que le carnage & tout ce que la Guerre a de plus affreux, l'intérieur de la Ville étoit tranquille; le Général y raſſembloit ſon Conſeil, il prenoit de nouvelles lumieres; le Soldat fatigué y alloit réparer ſes forces, & la confuſion ne regnoit que parmi les Ennemis.

On ne s'arrêtera pas davantage à ce genre de retranchemens, qui regardent plûtôt les Siéges que les Camps.

Dans un païs de plaine on campe pour long-tems,

parce qu'on eſt, pour ainſi dire, aſſuré qu'aucune des manœuvres de l'Ennemi ne peut être ſi bien cachée qu'on ne puiſſe la prévenir; mais dans un païs de montagnes, à peine eſt-on aſſuré d'occuper le lendemain le même poſte qu'on occupoit la veille : il faut donc faire en ſorte de camper dans un endroit d'où, ſi l'on vient à être attaqué avec force & avantage, l'on puiſſe parvenir ſans danger à un autre poſte & échapper à l'Ennemi. L. Minutius, * faiſant la Guerre contre les Eques, & ne cherchant qu'à les éviter, s'enferma dans des défilés; ſe couvrit de montagnes à droite & à gauche & derriere lui : les Eques s'emparerent du ſeul endroit par où il pouvoit ſortir; par cette poſition ils lui couperent les vivres & les fourages, & ſans Cincinnatus qui vint au ſecours des Romains, & qui enferma les Eques entre l'Armée de Minutius & la ſienne, ce Général auroit été obligé de ſe rendre ſans combattre.

* *Tit. Liv. Dec.* 1. *L.* 3.

Il paroît cependant également dangereux de choiſir ou de ne point choiſir les lieux, qui ont un plus grand nombre d'iſſues; d'un côté, parce que ſi l'on eſt attaqué dans un Camp enfermé par des rochers, ou enſeveli dans un vallon qui n'a qu'un ou deux débouchés, il eſt très-difficile de ſe débarraſſer de l'Ennemi; de l'autre, ſi le terrein dont on s'eſt emparé a pluſieurs ſentiers ou pluſieurs gorges par où l'Ennemi puiſſe

aiſément inveſtir le Camp, il faut beaucoup de monde pour garder les défilés. C'eſt au Général, dans ces occaſions, à diſpoſer ſi bien les Troupes, à ſi bien maintenir l'ordre & la diſcipline dans le Camp, à faire faire les patrouilles avec tant d'exactitude, qu'il ſe mette à l'abri de toute ſurpriſe.

Il ne doit point y avoir de différence entre une Ville bien policée & un Camp bien ordonné; l'ordre le plus ſévére y doit être obſervé. Si une diſcipline exacte n'y regne pas, ſi le Soldat eſt le maître d'en ſortir, ou d'y rentrer à ſon gré, les eſpions ne manqueront point d'en profiter. Si le Camp eſt mal ſain, s'il manque de vivres, d'eau, de bois ou de fourages & que le Soldat ait à ſe plaindre juſtement, on a tout à riſquer de ſon découragement. Souvent c'eſt par le peu d'ordre qui y regne, que les bruits ſourds ſe répandent dans le Camp & que l'effroi gagne les Soldats : des Troupes épouvantées ſont vaincues avant d'en venir au combat.

Il faut éviter dans un païs de montagnes, les lieux qui peuvent être facilement inondés, ſoit par la fonte des neiges, ſoit par des torrens, qui dans certaines ſaiſons ne paroiſſent que de foibles ruiſſeaux, & qui dans d'autres groſſiſſent & entraînent tout ce qu'ils rencontrent. Tels ſont ceux dont parle M. de Feuquieres, * qu'il trouva auprès du rocher qu'il attaqua en 1690, & qu'il emporta ſur les Barbets. La proximité

* *Mém. de Feuquieres, chap. 84.*

des bois eſt ſouvent à craindre ; l'Ennemi peut y mettre le feu & porter l'incendie juſques dans le Camp. Le Général doit encore faire attention à la nature des eaux, qui peuvent être très-bonnes pour les Habitans du païs, & dangereuſes pour les Etrangers, que telles ſont celles de pluſieurs endroits de l'Italie par rapport aux François. Dans le même païs les eaux de certains ruiſſeaux ou des rivieres ſont dangereuſes, & celles des fontaines & des puits ſont très-ſaines.

On peut voir dans Végece, Santa-Cruz, Montécuculli, Puyſegur, quelle doit être la police d'un Camp, ſoit qu'il ſoit retranché ou non. On ne ſçauroit prendre aſſez de précautions pour ſa sûreté; elle dépend de la capacité du Général & de la diſcipline qu'il fait obſerver à ſes Troupes.

CHAPITRE VII.

De l'Eſcorte des Convois.

LA conduite des Convois eſt une des opérations les plus importantes & les plus difficiles. L'éloignement de la Ville d'où ils partent, les dangers auxquels ils ſont expoſés par les différens Partis qu'ils peuvent rencontrer, l'éloignement & les forces de l'Ennemi, l'étendue & la nature du païs que l'on a à

parcourir, si c'est un païs de plaine ou de montagnes, le nombre des charriots, la qualité des Convois, s'ils sont en argent, en munitions de Guerre ou de bouche, extraordinaires ou journaliers, doivent régler le Général dans le plus ou moins d'escorte qu'il doit leur donner, dans le plus ou le moins d'Infanterie ou de Cavalerie dont elle doit être formée. Des escortes trop nombreuses fatiguent inutilement les Troupes; si elles sont trop foibles, elles sont battues. Il est aussi dangereux, dit M. le Maréchal de Puysegur,* de donner à un Convoi deux mille hommes d'escorte, lorsqu'il n'en a besoin que de mille, que de n'en donner que cinq cens lorsque mille sont nécessaires. Dans le premier cas on fatigue inutilement les Troupes, dans l'autre on s'expose à perdre le Convoi.

* *Art de la Guerre T. 1. chap. 4. art. 2.*

Toutes ces considérations supposent dans le Général des lumieres infinies. On ne pourra faire une juste disposition de ses Troupes, que par une connoissance exacte du païs, (la base de toutes les manœuvres.) Si l'on ignoroit les endroits les plus propres à cacher des embuscades, où sont les ponts & les gués, quels sont les passages les plus dangereux & par où l'Ennemi peut venir attaquer; si c'est en tête, en flanc ou par derriere, on n'agiroit qu'au hasard, & l'on ne feroit que des dispositions vagues, sans égard à la situation des lieux & à l'assiette du terrein. Si l'on étoit attaqué,

comme ſans cette connoiſſance on n'auroit pû prévoir ni la diſpoſition de l'attaque ni les manœuvres néceſſaires à faire pour ſe défendre, les ordres ſeroient exécutés ſans préciſion & les manœuvres ſans juſteſſe, les Troupes mal diſpoſées, & par conſéquent chaque Arme ne pouvant ſe ſecourir & ſe ſoutenir mutuellement, ſeroient bientôt diſperſées ou battues & le Convoi enlevé.

L'Officier Général qui commande le Convoi doit, pour l'aſſurer, diſtribuer ſes Troupes de façon qu'elles puiſſent mutuellement ſe ſecourir. Le choix des Troupes qui doivent former l'eſcorte eſt arbitraire, c'eſt la nature du païs qui en détermine la qualité; dans un païs de montagnes & de bois, on doit ſe ſervir d'Infanterie, de Huſſards ou de Dragons; ces Huſſards ou ces Dragons doivent marcher en avant & ſur les flancs, fouiller les bois, ſonder les gorges & s'aſſurer des défilés. Dans un païs de plaine, l'eſcorte doit être compoſée d'Infanterie, de Cavalerie, de Huſſards ou de Dragons; mais dans l'un & l'autre païs, il ne faut jamais s'avancer ſans envoyer des Détachemens à la découverte.

Si le Convoi marche dans un païs de montagnes, beaucoup de Cavalerie, ſeroit inutile & ne feroit qu'embarraſſer, parce qu'elle ne pourroit agir que très-difficilement; au lieu qu'elle eſt très-utile dans

un païs de plaine. On ne peut se passer d'Infanterie dans quelque païs que ce soit, surtout quand l'Ennemi peut agir avec la sienne. Dans un païs de plaine, comme il lui faut un appui, c'est à la Cavalerie à lui en servir; dans un païs de montagnes elle peut aisément faire seule la Guerre.

Dans ce dernier cas, l'Officier qui commande l'escorte doit mettre un Corps d'Infanterie à la tête, un autre au centre & un troisiéme à l'Arriere-garde, distribuer des petites Troupes de distance en distance, à droite & à gauche, observer surtout de s'emparer des hauteurs : les Hussards seront partagés à l'Avant & à l'Arriere-garde ; & pour être assuré d'une recherche exacte, à mesure que le Convoi avancera, quoique ceux de l'Avant-garde ayent déja fouillé les gorges, les bois, les vallées, les villages & les ravins, ceux qui sont à l'Arriere-garde iront encore dans ces mêmes endroits faire de nouvelles découvertes; ces précautions ne sont jamais inutiles & ne retardent point le Convoi. Ces petits Détachemens doivent avancer dans le païs autant qu'ils le pourront, sans jamais s'exposer à être coupés, les Hussards le pistolet ou le mousqueton à la main & les Dragons avec le fusil; afin qu'ils puissent en tirant avertir le Commandant de l'escorte qu'ils ont rencontré l'Ennemi, & qu'il ait le tems de faire ses dispositions pour se défendre & sauver le Convoi.

On

On peut avancer jusqu'à ce que l'on découvre l'Ennemi ; mais au premier signal on doit s'arrêter , & les Capitaines du Convoi doivent faire parquer leurs charriots, ou, si le terrein ne le permet pas, les faire tenir très-serrés, les doubler & laisser entre chaque charriot doublé quatre pas de distance, qu'on remplira d'Infanterie ; par ce mouvement, on raccourcira l'étendue de terrein que les charriots tenoient, & l'on rapprochera les Troupes l'une de l'autre , afin qu'elles ayent plus de force & de consistance, & qu'elles puissent plus facilement se secourir.

Il est rare & comme impossible que dans un païs de montagnes, l'Ennemi puisse attaquer en même tems l'Avant-garde, l'Arriere-garde & le centre ; si cependant il trouvoit jour à former ces trois attaques à la fois, si l'on suit les dispositions dont on vient de parler, il trouvera partout des Troupes prêtes à le recevoir ; il ne pourra s'emparer des hauteurs qu'en les attaquant ; mais les Troupes qui les occupent ayant déja l'avantage du terrein, les repousseront aisément, & par le renfort que l'Officier, qui commande l'escorte, doit tâcher de leur faire passer, elles s'y maintiendront, protégeront le Convoi, & l'Ennemi ne pourra attaquer que par une ou trois gorges.

Si l'Ennemi ne forme qu'une attaque, il ne faut y porter qu'une partie des Troupes, parce qu'il y auroit

à riſquer que cette attaque ne fût faite que pour y attirer toutes les forces du Détachement, qui réunies dans ce ſeul endroit, laiſſeroient à l'Ennemi embuſqué la facilité de tomber ſur la partie du Convoi, qui dépourvue de Troupes, ſeroit ſans défenſe. Il ne faut point que les Troupes du centre marchent au ſecours de l'Avant-garde, ſi c'eſt elle qui eſt attaquée, ni celles de l'Arriere-garde au centre, ſi c'eſt le centre qui eſt attaqué ; mais on doit raſſembler une partie des Troupes qui bordent le Convoi, & les porter dans l'endroit attaqué ; quelque reſſerré que ſoit le païs, il eſt facile de faire longer le Convoi par l'Infanterie, ce qui ſeroit impoſſible avec de la Cavalerie. Lorſqu'on rencontre une gorge qui traverſe le chemin que tient le Convoi, il faut la maſquer par une Troupe d'Infanterie, qui doit y reſter juſqu'à ce que l'Arriere-garde l'ait jointe ; alors elle rejoindra ſon premier poſte en longeant le Convoi ; il eſt toujours à ſuppoſer que cette gorge a été fouillée par les Détachemens en avant.

Si l'eſcorte eſt compoſée d'Infanterie & de Dragons, on peut faire mettre pied à terre à ces derniers, pour donner plus de force au ſecours, & leurs chevaux ſeront attachés aux charriots ; ſi ce ſont des Huſſards, & que la ſituation du païs ne leur permette pas d'être utiles étant à cheval, ils peuvent auſſi mettre pied

à terre, pour ne pas embarraſſer l'Infanterie, & lui être au moins de quelque utilité. Les Huſſards ſont des Troupes qu'on peut employer dans toute occaſion, & quoiqu'ils ne puiſſent pas être d'un auſſi grand ſecours que les Dragons par la différence de leurs armes, ils peuvent cependant occuper une partie des Troupes ennemies, & par là faciliter à l'Infanterie le moyen de les battre ou du moins de les obliger à ſe retirer.

Les Huſſards ſont d'autant plus néceſſaires dans l'eſcorte des Convois, qu'ils voltigent de tous côtés & qu'ils ſont très-agiles pour fouiller exactement un païs, qu'ils ne laiſſent rien ſans l'avoir reconnu, à moins que des bois trop épais ou que d'autres obſtacles ne les empêchent de pénétrer plus avant; alors ils protégent l'Infanterie qui ſe gliſſe plus aiſément dans les endroits où ils n'ont pû entrer. En un mot dans quelque païs que ce ſoit, il faut toujours avoir des Huſſards, parce que le Commandant de l'eſcorte ne peut s'aſſurer que le païs ſoit exactement reconnu, s'il n'employe que de la Cavalerie pour la découverte; non que la Cavalerie ne s'expoſe avec la même volonté & la même valeur que les Huſſards; mais le cheval du Cavalier eſt moins léger que celui du Huſſard; embarraſſé d'une cuiraſſe & ſouvent de fourages, il ne peut haſarder d'aller auſſi loin ſans s'expoſer à être pris, parce qu'il ne peut ſe retirer avec la même

promptitude; d'ailleurs le Hussard plus agile & plus au fait d'une découverte, fouille avec plus de soin & se précautionne davantage ; au lieu que le Cavalier qui ne marche qu'en Troupe, qui est habitué à être toujours commandé, & qui n'agit jamais par lui-même, ne peut fouiller qu'imparfaitement.

Quoique la disposition des Troupes doive toujours être relative au païs où marche le Convoi, au flanc que l'Ennemi peut attaquer & au nombre de Troupes que l'on a, il ne faut cependant jamais négliger, dans quelque position qu'on se trouve, d'assurer la tête, le centre & les derrieres ; mais avant de mettre le Convoi en marche, il faut faire la disposition en cas que l'on soit attaqué, afin que chaque Commandant de Troupe sçache où il doit se porter, & ce qu'il aura à faire dans le moment de l'attaque. Par la connoissance que l'Officier commandant l'escorte doit avoir du païs, il peut sçavoir les endroits les plus favorables à l'Ennemi pour l'attaquer, & par conséquent faire sa disposition, eu égard à la situation du terrein. Généralement dans quelque manœuvre que ce puisse être, il faut toujours prévoir l'attaque, la défense & la retraite.

Comme dans les païs de bois il y a toujours quelques petites plaines, les Hussards & les Dragons peuvent agir plus aisément ; si l'attaque se fait dans le bois, il faut faire les mêmes manœuvres dont on a parlé par

rapport au païs de montagnes, à cela près qu'on peut présenter à l'Ennemi un front plus considérable & avoir les Troupes plus réunies, n'étant point obligé de se diviser pour occuper des hauteurs.

Dans un païs de plaine, l'Avant-garde & l'Arriere-garde doivent être de Cavalerie soutenue d'Infanterie, dans le centre l'Infanterie doit être prolongée à droite & à gauche des charriots & de la Cavalerie, partagée par Troupes sur ses deux flancs à cent ou cent cinquante pas de l'Infanterie. Sur les flancs du reste du Convoi on entremêlera de distance en distance des pelotons d'Infanterie & des sections de Cavalerie; dans cette position si la tête, le centre ou l'Arriere-garde sont attaqués, ces pelotons & ces sections doivent avoir ordre de marcher au secours.

Voyez la Planche neuviéme, Fig. Ire.

Les Détachemens d'Hussards qui sont en avant ou sur les flancs, en avertissant que l'Ennemi est dans le païs & qu'il vient attaquer, donnent le tems de faire parquer les charriots & de réunir toutes les Troupes; alors l'Infanterie se placera dans le parc, la Cavalerie se mettra sur les flancs du front qui peut être attaqué, & les Hussards sur les flancs de la Cavalerie.

L'attaque d'un Convoi est toujours prompte & rapide; c'est la premiere charge qui décide du succès; qu'on l'enleve ou qu'on le manque, il faut se retirer

avec promptitude, par la crainte des ſecours qui pourroient lui arriver ; il ne peut donc être attaqué que par de la Cavalerie, des Huſſards ou des Dragons : il arrive cependant quelquefois que la Cavalerie porte en croupe de l'Infanterie ; ſi le Convoi a le tems de ſe parquer, l'effort de cette Infanterie ne peut s'exercer que contre celle qui eſt retranchée derriere les charriots ; la Cavalerie ennemie étant attaquée par celle de l'eſcorte du Convoi, la partie devient égale pour la Cavalerie ; mais elle ne l'eſt pas pour l'Infanterie, qui a un grand avantage ſur celle qui attaque, en ce qu'elle eſt à l'abri derriere les charriots. Si d'ailleurs l'Ennemi n'a que des Huſſards pour ſoutenir ſon Infanterie, ceux-ci ſeront vivement attaqués par la Cavalerie de l'eſcorte & par les Huſſards, qui les prendront en flanc & par derriere ; l'Infanterie ennemie n'étant plus ſoutenue ſera battue d'autant plus aiſément, que ſes Huſſards étant pliés, on laiſſera une partie des Huſſards de l'eſcorte & une partie de la Cavalerie à leur pourſuite, le reſte attaquera en flanc leur Infanterie. Si elle eſt battue, comme on peut le penſer, ſa retraite paroît impoſſible, ou du moins bien difficile, parce que ſe trouvant dépourvue de ſa Cavalerie, elle aura à ſoutenir en front l'Infanterie & à repouſſer la Cavalerie qui la harcelera en flanc.

Voyez la Planche neuviéme, Fig. 2.

Si dans un païs de plaine on est obligé de marcher sur une chaussée, les précautions deviennent encore plus nécessaires; les Hussards qui marchent en avant doivent faire les recherches les plus exactes, parce qu'il peut arriver qu'on ne puisse faire sortir les chariots dans la campagne pour les faire parquer, & par conséquent étant obligés de rester sur la chaussée, on ne peut tout au plus que les faire doubler, pour rapprocher les Troupes & raccourcir l'étendue du terrein, afin qu'elles soient plus en force; alors les dispositions dépendent des circonstances; mais elles doivent toujours se faire de maniere que chaque Arme puisse mutuellement se protéger, & que par la résistance que l'Ennemi trouvera partout, on ait assez de tems de porter du secours aux endroits qui en ont le plus de besoin.

Il faut observer que si l'Ennemi est plié, on ne doit jamais le poursuivre trop loin, de peur que s'il reçoit un renfort, les Troupes qui le suivent, se trouvant trop éloignées, ne soient battues, & qu'il ne leur ferme tout chemin à la retraite.

Il est des occasions où il ne faut point s'obstiner à suivre l'Ennemi, comme quand les Armées sont près l'une de l'autre, & que le Convoi approche de quelques-uns des postes de l'Ennemi, parce qu'alors, vû la proximité de l'Armée, il peut attaquer avec de l'Infan-

terie, ſans avoir beſoin de la faire mettre en croupe, ainſi qu'il arriva en 1747. Nos Convois qui partoient d'Anvers pour Berg-op-zoom, étoient continuellement attaqués par de l'Infanterie, poſtée depuis Bréda juſqu'à Voude. Dans ces occaſions on doit garder la même diſpoſition pour la défenſe ; ſi l'on oblige l'Ennemi à ſe retirer, il ne faut pas le ſuivre, mais ſe contenter de ſauver le Convoi, de crainte qu'il ne profite de la proximité de ſes quartiers, & que le ſecours qu'il peut en recevoir, ne ſoit funeſte à l'eſcorte & au Convoi. On ne doit jamais ſe propoſer d'autre avantage en eſcortant un Convoi, que de le conduire avec ſûreté, quand même on ſeroit aſſuré de battre & de prendre le Détachement Ennemi. Souvent on perd un avantage réel en s'attachant à pourſuivre une victoire incertaine. Il y a moins de gloire à vaincre lorſqu'on paſſe les bornes de ſon devoir, qu'il n'y a de honte à être vaincu, lorſqu'on le ſuit avec exactitude : un Officier ne mérite des éloges qu'autant qu'il remplit avec ſageſſe les ordres qu'il a reçus ; s'il eſt battu il n'a rien à ſe reprocher ; au lieu que celui qui ſe livre trop à ſa valeur & qui ſe laiſſe entraîner par le ſuccès, ſe charge & doit répondre de l'événement.

Si le Convoi doit paſſer un pont ou un défilé, ce n'eſt pas aſſez de connoître le païs juſqu'au pont ou

au

au défilé inclusivement, il faut encore que les Hussards aillent au-delà, & fouillent au loin très-exactement. Pendant que les Hussards sont à la découverte, il faut avoir attention de faire doubler les chariots par quatre, par huit ou par dix de front, si le terrein le permet, afin de réunir les Troupes de l'escorte. Les Troupes du centre joindront l'Avant-garde, & couvriront les chariots; celles de l'Arriere-garde se mettront en bataille, & feront face au païs parcouru; les pelotons & les sections qui marchoient le long du Convoi, se placeront sur les deux flancs pour les couvrir. Quand le païs en avant aura été bien reconnu, l'Avant-garde, ainsi que les Troupes du centre, passeront, couvertes par les Hussards, & s'avanceront assez en avant pour que les chariots ayent assez de terrein pour être doublés ou pour se parquer. Les Troupes d'Infanterie & de Cavalerie, qui marchoient de distance en distance, se placeront sur les flancs pour les garder : lorsque le Convoi, & l'escorte seront passés, on fera marcher les chariots, & les Troupes observeront la même position où elles étoient avant le passage, supposé cependant que la situation du terrein n'en exige point une autre; alors c'est à l'Officier commandant à donner ses ordres selon qu'il le jugera à propos. Pour plus de sûreté, il faut faire rester près du pont ou à l'embouchure du

Q

défilé un Détachement d'Huſſards, juſqu'à ce que l'Arriere-garde ſoit en marche, & qu'elle en ſoit éloignée ; alors ce Détachement rejoindra ſon poſte.

Voyez la Planche neuviéme, Fig. 3.

Il eſt encore une autre diſpoſition qu'on peut faire dans un païs de plaine, ſoit que le Convoi marche ſur une chauſſée ou par des chemins battus ; c'eſt de diviſer l'eſcorte en pluſieurs parties égales en Troupes de toute eſpéce, de faire partir le premier Corps, une heure avant que le Convoi ne ſe mette en marche, le ſecond Corps une demi-heure après que le premier ſera parti, avec ordre aux Commandans de ces deux Corps de faire fouiller très-exactement le païs de droite & de gauche & en avant, d'avoir attention de n'être point coupés par quelques Détachemens Ennemis, qui pourroient être en Campagne ; pour cet effet ces deux premiers Corps ne doivent point être éloignés l'un de l'autre, de plus de trois quarts de lieue, afin d'être à portée de ſe ſecourir mutuellement. Le dernier Corps qui eſt parti, ne doit point s'éloigner de l'Avant-garde de l'eſcorte, de plus d'une demi-lieue.

Comme on ſuppoſe que le Convoi marche en païs de plaine, on met la diſtance de trois quarts de lieue entre le premier & le ſecond Corps, & d'une demi-lieue entre le ſecond & celui qui tou-

che à la tête du Convoi ; ſi le païs devenoit plus fourré, ces Corps devroient ſe rapprocher pour être toujours en vûe l'un de l'autre, & à même de ſe ſecourir.

Lorſque ces deux Corps ſeront partis, le Général mettra ſon Convoi en marche, & formera une Avant-garde d'un des Détachemens diviſés de l'eſcorte ; l'Infanterie de ce Détachement reſtera à la tête des chariots, & la Cavalerie marchera par troupes trois cens pas en avant ; il formera une Arriere-garde pareille à l'Avant-garde ; mais au de-là de cette Arriere-garde, il doit réſerver un Corps de Dragons & d'Huſſards, pour marcher à un quart de lieue & même plus, ſelon la ſituation du païs, derriere le Convoi ; le reſte de ſon Infanterie ſera diſtribuée le long du Convoi de diſtance en diſtance, & ce qul lui reſtera de Cavalerie ſera placé ſur les flancs du Convoi à trois cens pas.

Le Général doit avoir attention de garder avec lui des Huſſards, pour fouiller le païs par de-là la Cavalerie, qui marche ſur ſes flancs, ainſi qu'à l'Arriere-garde, parce qu'il ſe peut faire que lors de la recherche des premiers Détachemens en avant, l'Ennemi ne ſoit point encore arrivé.

On a vû ſouvent que des bois qu'on faiſoit fouiller, dans leſquels on n'avoit point trouvé l'Enne-

mi, il ſortoit un eſſain d'Huſſards qui n'y étoient pas une demi-heure avant & qui venoient attaquer une Arriere-garde.

Quand un Convoi eſt d'une ſi grande importance que ſon enlevement pourroit influer ſur le reſte de la Campagne, il faut non-ſeulement lui donner une eſcorte plus forte & plus nombreuſe, mais encore faire partir des Détachemens qui, ſans avoir ordre d'attaquer, marchent entre l'Ennemi & le chemin que tient le Convoi, afin de traverſer le projet qu'il auroit pû former. Deux exemples, que fournit la derniere Guerre, prouveront combien cette méthode eſt ſûre & néceſſaire.

Pendant la Campagne de 1746, M. le Maréchal de Saxe étant campé ſur l'Orneau, attendoit un Convoi conſidérable de Judoigne. Comme il étoit très-important qu'il arrivât ſans danger au Camp, il fit partir pendant la nuit du jour qu'il devoit ſe mettre en marche, M. le Marquis d'Armentieres, alors Maréchal de Camp, avec un gros Détachement, & lui donna ordre de marcher du côté de Ramillies. Il en fit partir en même tems un autre du Camp de S. A. S. Monſeigneur le Comte de Clermont, commandé par M. le Marquis de Froulay, Maréchal de Camp, avec ordre de marcher ſur l'Abbaye de Ramé : ces deux Détachemens mirent le Convoi en ſûreté, d'un côté en

occupant l'Ennemi, & de l'autre en lui masquant entierement la marche du Convoi, qui arriva au Camp sans avoir été inquiété.

Au commencement de la Campagne de 1748, ce même Général ayant dessein de faire le Siége de Maestrick, par conséquent ayant besoin de toutes ses Troupes, voulut ravitailler auparavant Berg-op-zoom dont il s'éloignoit, & qu'il n'alloit plus être à même de secourir. Pour cela il ordonna un Convoi considérable, qui partit d'Anvers pour cette Ville sous une bonne escorte; mais pour empêcher qu'il ne fût attaqué (ce qui étoit arrivé plusieurs fois pendant l'hiver, même avec perte, les Ennemis étant répandus en divers quartiers depuis Bréda jusqu'à Voude qu'ils occupoient) il détacha M. le Comte d'Estrées, Lieutenant Général, avec un Corps considérable de Cavalerie pour marcher du côté de Bréda, avec ordre de prolonger des Détachemens jusqu'auprès de Voude. Ce Détachement avoit deux objets; l'un étoit la sûreté du Convoi, l'autre de tenir les Ennemis en suspens sur le Siége qu'il vouloit faire, & de les arrêter près de Bréda : ce gros Corps de Cavalerie contint les Ennemis qui étoient près de cette Ville; & pendant cet intervalle M. le Maréchal de Saxe marcha sur Maestrick. Les Ennemis n'oserent point attaquer le Convoi, pour ne se point mettre entre l'escorte & les

Troupes du Comte d'Eſtrées ; le Convoi entra dans Berg-op-zoom, & Maeſtrick fut inveſti.

On peut conclure de ces deux exemples combien il eſt néceſſaire de couvrir les Convois importans, indépendamment de l'eſcorte qu'on leur donne. En un mot on doit aſſurer toutes les manœuvres qu'on fait ; les précautions ne ſont jamais ſuperflues, quand elles ſont conduites avec ſageſſe, & qu'elles ont pour but le ſuccès d'un projet bien réfléchi.

CHAPITRE VIII.

Des Détachemens pour la Chaîne d'un Fourrage au vert.

LES manœuvres qui ont pour objet la ſubſiſtance des Troupes, exigent les précautions les plus exactes ; parce que, comme dit Végece *, la diſette eſt ſouvent plus funeſte aux Armées que les Batailles, & que la faim eſt plus cruelle que l'épée. On peut ſe défendre contre l'Ennemi, quelque ſupérieur qu'il ſoit, au lieu que ſi les Fourrages & les vivres manquent, il ne reſte plus d'eſpoir.

* *Liv. 3. Ch. 2.*

Il eſt très-difficile de pourvoir une grande Armée de Fourrages, & ſi le Général n'a ſur cette opération une expérience conſommée, s'il manque de ce coup

d'œil qui combine en un moment les besoins d'une Armée & les moyens de la faire subsister, il l'expose souvent à des dangers inévitables.

Les Fourrages comme les convois sont plus ou moins difficiles, à mesure que le païs est plus ou moins accessible, & que l'Ennemi est plus ou moins éloigné. La disposition de la Chaîne dans un païs de plaine, change dans un païs de montagnes ; les Fourrages qui se font à portée de l'Armée & loin de l'Ennemi, demandent moins de Troupes & de détail, parce que si l'on est attaqué, on a bientôt du secours ; mais à mesure qu'on s'éloigne du Camp & que l'on approche de l'Ennemi, les précautions doivent augmenter ; on doit marcher avec plus de Troupes, & souvent même se munir de canon.

Il ne faut jamais perdre de vûe cette régle, qu'il faut opposer à l'Ennemi la même arme dont il peut se servir dans l'attaque ; or si le Fourrage se fait dans un païs de plaine, comme il aura sans doute plus de Cavalerie que d'Infanterie, il faut marcher avec plus de Cavalerie, & n'avoir de l'Infanterie qu'autant qu'il en faut pour occuper les postes qui doivent être gardés ; la disposition sera toute différente dans un païs de montagnes, parce que la Cavalerie ne pouvant s'y mouvoir aisément, il faut que la Chaîne soit plus forte en Infanterie. En un mot le nombre & la qualité des

Troupes doivent être réglés, comme dans les convois, ſur l'éloignement ou la proximité de l'Ennemi, ſur l'étendue du terrein qu'on veut fourrager & ſur l'aſſiette du païs, & avoir égard avant d'aller reconnoître le fourrage (ainſi que l'obſerve M. le Maréchal de Puyſégur) au nombre des chevaux qu'on a à nourrir, au terrein plus ou moins fertile ſur lequel on veut envoyer fourrager; s'il eſt plus fertile, une étendue moins conſidérable ſuffit; s'il l'eſt moins, elle ſera plus grande; mais la Chaîne doit toujours lui être proportionnée.

Il faut, avant d'entreprendre un Fourrage, connoître le terrein ſur lequel on veut le faire; pour y parvenir le Général enverra la veille ou l'avant-veille l'Officier Général qui doit le commander, avec un Détachement pour reconnoître la ſituation du païs, les endroits où il placera les Troupes de Cavalerie & de Dragons, les poſtes que l'Infanterie doit occuper, le terrein néceſſaire pour les Fourrageurs, celui où il placera un Corps de réſerve, & les endroits en avant de la Chaîne néceſſaires à faire fouiller par ſes Huſſards. Après avoir tout reconnu, l'Officier en viendra faire le rapport au Général, qui, ſur le compte qui lui ſera rendu, lui donnera les Troupes néceſſaires pour aſſurer le Fourrage & pour le faire tranquillement.

L'enceinte du Fourrage doit être proportionnée au nombre

nombre de Troupes qui doivent fourrager, ce qui dépend de la quantité de champs ensemencés & de l'épaisseur des grains. Outre la Cavalerie, les Dragons & l'Infanterie, il faut encore avoir des Hussards qui fouillent le païs en avant de la Chaîne : le nombre en est indéterminé ; il suffit qu'ils puissent garder tous les devants, & qu'il ne puisse rien paroître ni approcher sans que le Général en soit averti.

Les Troupes destinées à former la Chaîne du Fourrage, doivent partir au point du jour & le soir même de la veille, si le Fourrage doit se faire loin du Camp, ainsi que fit M. le Maréchal de Coigny pendant la Campagne de 1735. Ce Général voulant faire un Fourrage sous le canon de Mayence, les Troupes des Corps séparés de l'Armée, destinées pour la Chaîne, dont l'un étoit sous les ordres de M. le Comte de Belleisle, aujourd'hui Maréchal de France, l'autre sous les ordres de M. le Marquis de Dreux, partirent après la retraite, & au point du jour la Chaîne se trouva placée. Quand le Fourrage est moins éloigné, il suffit qu'elles partent au point du jour ; le Général qui les commande a tout le tems nécessaire pour établir sa Chaîne, surtout ayant reconnu deux jours avant le terrein & les postes à occuper. Il faut avoir attention que la Chaîne soit établie avant que les Fourrageurs arrivent, & que la découverte en avant ait

été faite par les Huſſards, premierement pour ne point faire attendre les Fourrageurs, ce qui fatigueroit beaucoup les chevaux; en ſecond lieu afin qu'aucun Cavalier ou Domeſtique ne paſſe la Chaîne, ce qui arriveroit ſans doute, s'il y avoit un vuide où l'on n'eût point encore placé de Troupes.

Il faut que toutes les Troupes ſoient placées de façon qu'elles puiſſent ſe voir, & que même les Vedettes qui ſont entre chaque Troupe pour empêcher les Fourrageurs de paſſer, puiſſent ſe parler. L'Infanterie doit être poſtée dans les chemins creux, dans les Villages, derriere des hayes, & avoir de la Cavalerie ou des Dragons pour appuyer ſes flancs & la ſoutenir. Si l'on trouve le moyen d'entremêler la Chaîne de ces Troupes, la diſpoſition n'en ſera que meilleure, pourvû cependant que l'Infanterie ſoit à couvert par quelques ravins, hayes ou buiſſons.

Il faut placer des Grenadiers, ſoutenus par de la Cavalerie & même par du canon, ſi l'on en a, ſur les côtés que l'Ennemi peut le plus facilement attaquer, ſoit à cauſe de la ſituation du païs, ſoit parce qu'il eſt plus près; il faut cependant prendre garde qu'en renforçant trop ces poſtes, on n'affoibliſſe la Chaîne dans quelqu'une de ſes parties. L'Ennemi qui veut attaquer un Fourrage, tâche de pénétrer par différens endroits; s'il ne formoit qu'une ſeule attaque, la Chaîne devien-

droit inutile, parce qu'il faudroit réunir toutes les Troupes dans le ſeul endroit qu'il peut attaquer ; mais comme il faut croire qu'il en formera pluſieurs, s'il agit en Homme de guerre, il faut être en force partout : la réſerve qui eſt au centre, portera un ſecours prompt & facile au moindre ſignal, dans les endroits attaqués.

Avant de placer la Chaîne, on enverra des Huſſards pour reconnoître & fouiller exactement, au moins trois quarts de lieue ou une lieue en avant, les bois, les Villages, les ravins & généralement tout ce qui peut contenir des embuſcades. Pendant cette recherche, les Troupes deſtinées pour la Chaîne doivent être en bataille en avant du terrein qu'on veut fourrager, pour le couvrir & pour protéger les Huſſards s'ils étoient attaqués.

Lorſque la découverte ſera faite, on peut commencer à placer la Chaîne ; les Huſſards reſteront en avant juſqu'à la fin du Fourrage ; ils ſeront diſtribués par Troupes & marcheront autour de la Chaîne en ſe croiſant les uns les autres, s'arrêtant cependant de tems en tems & détachant quelques Huſſards pour patrouiller en avant d'eux.

Si les Huſſards ont connoiſſance de l'Ennemi, ſoit qu'il marche pour attaquer, ſoit qu'il ait formé quelques embuſcades, ils en enverront ſur le champ avertir

l'Officier Général commandant la Chaîne, qui aura attention, pour ne pas se faire chercher, d'indiquer l'endroit où il se tiendra ; sa place doit être derriere la Chaîne, dans l'endroit le plus exposé & le plus en face de l'Ennemi ; il disposera sa défense selon le rapport qui lui aura été fait. Une embuscade reconnue & des Troupes qui marchent pour venir attaquer, doivent toujours faire soupçonner qu'il peut très-bien y avoir d'autres embuscades & d'autres Corps qui marchent pour former différentes attaques ; alors, bien loin de dégarnir la Chaîne dans quelques endroits, il faut la fortifier en y faisant marcher, selon les circonstances, ou toute la réserve ou une partie.

Dans un terrein montagneux, l'Infanterie doit occuper les gorges & les hauteurs ; les gorges pour défendre à l'Ennemi l'entrée de la vallée ou de la plaine que l'on fourrage, les hauteurs afin que de-là elles puissent découvrir l'Ennemi de loin, pour l'empêcher de s'en emparer & de prendre en flanc les Troupes qui gardent les gorges. Dans ce cas il faut plus d'Infanterie que de Cavalerie ; il ne faut même avoir de cette derniere Troupe que ce qu'il faut pour soutenir l'Infanterie, pour lui servir d'appui en cas qu'elle soit attaquée, repoussée & obligée de se retirer par un vallon ou une plaine ; si elle n'avoit point de Cavalerie pour appuyer ses aîles, elle seroit en l'air & l'Ennemi

ſupérieur pourroit attaquer en même tems le front & les deux flancs ; au lieu qu'ayant de la Cavalerie, cet inconvénient eſt prévû, d'autant que cette Troupe pouvant agir facilement ſur ce terrein, elle peut être à l'Infanterie d'un très-grand ſecours.

Si le Fourrage ſe fait loin du Camp & près de l'Ennemi, l'Infanterie qui garde les gorges levera de la terre devant elle, ce qui eſt bientôt fait ; c'eſt alors qu'il faut avoïr du canon pour en placer deux ou trois piéces à chaque gorge ; mais il ne faut jamais négliger d'occuper les hauteurs : c'eſt une régle générale & un principe dont il ne faut jamais s'écarter, quand on marche dans un païs de montagnes ou qu'on y exécute d'autres manœuvres de guerre, ſoit que l'Ennemi ſoit près, ſoit qu'il ſoit éloigné.

Si le Fourrage ſe fait dans un païs de plaine, il faut avoir beaucoup plus de Cavalerie que d'Infanterie ; cependant l'Infanterie eſt abſolument néceſſaire pour garder les Villages, les ravins & autres endroits qui ne peuvent être que très-difficilement gardés par la Cavalerie. En un mot, comme il faut toujours proportionner le nombre de Troupes au terrein qu'on veut embraſſer, & ſe ſervir de l'Arme qui peut agir plus facilement dans le païs où ſe fait le Fourrage, & qu'on ſait d'ailleurs quelles ſeront les Troupes dont l'Ennemi ſe ſervira pour attaquer ; il faut lui oppoſer celles dont

on peut eſpérer la meilleure défenſe, ou mieux encore, le contraindre à ne ſe ſervir que de l'Arme qu'on veut lui oppoſer.

Si l'Ennemi forme une ou pluſieurs attaques, les petites Eſcortes de chaque Régiment ſe réuniront au premier ordre pour couvrir, autant qu'elles le pourront, les Fourrageurs qui doivent ſe raſſembler en même tems par Régiment dans le centre. Les Fourrageurs doivent toujours avoir avec eux leur mouſqueton ou leur ſabre ; & quoique réunis ils ne ſoient pas formidables contre des Troupes armées & équipées, ils ne laiſſent pas cependant quelquefois d'en impoſer.

Si en plaine, l'Ennemi n'ayant formé qu'une attaque, vient charger la Chaîne dans un ſeul point, les Troupes de Cavalerie & celles de Dragons, qui lui ſont oppoſées, marcheront à lui & ſoutiendront ſes efforts avec audace ; ſi elles ſont repouſſées, l'Infanterie qui aura reſté dans ſon poſte, les ſoutiendra ; les Huſſards qui étoient en avant, ſe réuniront & ſe placeront ſur les flancs des Troupes attaquées pour les couvrir, & pour pouvoir tourner l'Ennemi, & le charger par derriere & ſur ſes aîles : ſi l'on eſt certain qu'il ait réuni toutes ſes forces dans cette ſeule attaque, on peut alors faire venir des Troupes de la Chaîne, ſoit Cavalerie ou Infanterie, pour l'obliger plûtôt à ſe retirer ; s'il ſe retire, on pourra le faire ſuivre par

les Huſſards, ſoutenus de quelques Troupes de Cavalerie & de Dragons, juſqu'à ce que l'on ſoit bien aſſûré de ſa retraite, en obſervant de ne pas le ſuivre trop loin, de peur qu'il ne revienne ſur ces Troupes, qui, s'étant trop éloignées de la Chaîne, ne pourroient être aſſez promptement ſecourues. D'ailleurs le premier objet étant de faire & d'achever le Fourrage, on doit ſe contenter de ce ſuccès, ſans en rechercher un autre qui n'auroit aucun rapport avec la premiere deſtination des Troupes. Lorſque l'Ennemi ſe ſera retiré, l'Officier Général remettra la Chaîne & les Fourrageurs dans leur premiere poſition, ſans cependant rien négliger pour leur sûreté, ne devant point ſe confier ſur la retraite de l'Ennemi, qui peut revenir plus en force avec des Troupes fraîches; mais ſi l'Ennemi, au lieu d'être forcé à ſe retirer, pénétre la Chaîne, l'Officier Général, qui, au premier avis qui lui aura été donné que l'Ennemi marche pour l'attaquer, aura fait raſſembler dans le centre tous les Fourrageurs, les fera retirer en ordre, & les petites Eſcortes feront leur Arriere-garde ; dès qu'ils ſeront partis, il raſſemblera le plus promptement qu'il pourra toutes ſes Troupes, & s'oppoſera à l'Ennemi en couvrant la retraite des Fourrageurs, & en obſervant toujours de régler ſa diſpoſition ſur celle de l'Ennemi & ſur l'aſſiette du païs.

Si l'Ennemi forme pluſieurs attaques, les Fourrageurs

qui se seront rassemblés dans le centre, comme on l'a déja dit, doivent avoir ordre de prendre le chemin du Camp avec les petites Escortes qui en feront l'Arriere-garde; il leur sera cependant défendu d'y rentrer; mais comme on ne doit abandonner un Fourrage qu'à la derniere extrémité, il leur sera commandé, lorsqu'ils seront à un quart de lieue du Camp, de se ranger en bataille pour revenir l'achever au premier ordre. Si l'Ennemi est en force, si sa supériorité empêche d'espérer de pouvoir continuer le Fourrage, enfin s'il se fait trop loin du Camp pour que les Troupes de la Chaîne puissent espérer un prompt secours, l'Officier Général doit faire sa retraite avec toutes les dispositions dont un Homme de guerre est capable, & joindre ensemble la science, l'audace & la vigilance.

Si au contraire l'Ennemi est plus foible, ou même s'il est d'égale force, il ne faut point hésiter de le charger; l'Ennemi réglant lui-même l'attaque sur la défense, est obligé de se resserrer pour donner plus de consistance & de force à son attaque : ainsi les Troupes réunies le chargeront en tête; & si, avec le secours des Hussards qui étoient en avant, & qui feront les manœuvres dont on a parlé plus haut, l'Ennemi est obligé de se retirer, il faut le faire suivre, ainsi qu'on l'a dit, & alors faire revenir les Troupes pour achever le Fourrage.

Dans

Dans le cas d'une retraite forcée après avoir été battu, comme on eſt, pour ainſi dire, obligé de recevoir la loi des circonſtances, & de n'agir que d'après les manœuvres de l'Ennemi, il faut tâcher de ſe retirer avec le plus d'ordre qu'on peut, faire marcher l'Infanterie dans le centre, en Colonnes ou en Bataille, ſelon la ſituation du terrein, la Cavalerie & les Dragons ſur les aîles, les Huſſards ſur leurs flancs pour ne point embarraſſer leurs manœuvres, pour leur ſervir d'appui, empêcher qu'ils ne ſoient tournés ou pris en flanc, & faire enſorte, par la diſpoſition des Troupes & par le chemin qu'elles tiennent, que l'Ennemi ne puiſſe préſenter plus de front que celui qu'on lui oppoſe. Quoiqu'on ne puiſſe ſçavoir au juſte les diſpoſitions d'une attaque ou d'une retraite, parce qu'on eſt obligé de les changer à meſure que celles de l'Ennemi changent, ou que le terrein varie ; il faut du moins faire enſorte que chaque Arme ſe ſoutienne & puiſſe agir ſans s'embarraſſer. Il n'y a que des occaſions auſſi preſſantes qui puiſſent faire abandonner un Fourrage, & c'eſt au moins une ſatisfaction d'avoir pû mettre les Fourrageurs & leurs chevaux en ſûreté.

Mais ſi dans la retraite il arrivoit un ſecours de l'Armée, il faudroit alors charger l'Ennemi, quand même il ſeroit trop tard pour continuer le Fourrage ; & ſi l'on réuſſit à le faire reculer ou à le battre, il faut

S

le pourſuivre ſans relâche, & tâcher de lui ôter le deſir même de tenter une autre attaque ; alors pour profiter entierement de cet avantage, il paroît naturel qu'on doive laiſſer ſur le terrein qu'on a repris, un gros Détachement d'Infanterie, de Cavalerie, de Dragons & de Huſſards pour y paſſer la nuit ; le lendemain matin les Fourrageurs avec une Eſcorte ſuffiſante viendront enlever le Fourrage, & lorſque cette Eſcorte ſera parvenue en avant de l'enceinte, le Détachement qui aura paſſé la nuit, rentrera dans le Camp.

Il y a encore beaucoup d'autres précautions à prendre pour aſſûrer les Fourrages ; ſi la proximité de l'Ennemi les rend trop difficiles, il faut employer un plus grand nombre de Troupes pour former la Chaîne. Des Fourrages ſi conſidérables ne doivent point être ſi ſouvent réitérés, parce que la quantité de Troupes qu'il faut employer pour la Chaîne, fatigueroit l'Armée, & que l'éloignement harraſſeroit les chevaux, ſurtout au retour où ils ſont chargés.

Ces Fourrages ne ſont uſités que dans le cas où l'on veut ménager ceux qui ſont près du Camp, afin de les avoir dans la ſuite plus à portée. Comme on ne peut être aſſûré du tems qu'on reſtera campé au même endroit ; dans cette incertitude, M. de Montécuculli * exhorte de fourrager toujours aux lieux les

* *Liv. 1. ch. 4.*

plus éloignés, pour en venir peu-à-peu aux plus proches, parce que plus les Fourrages ſont ménagés avec économie, plus long-tems l'Armée peut reſter dans le même Camp, & moins elle eſt expoſée à faire des mouvemens inutiles & fatiguans ; de plus en fourrageant au loin, on enleve la ſubſiſtance à l'Ennemi, qui, ſouvent eſt obligé d'abandonner un poſte avantageux pour aller ſubſiſter ailleurs.

Il faut encore prendre garde que les Fourrageurs, en entrant dans l'enceinte, n'embraſſent plus de terrein qu'il n'en faut, & qu'ils ne gâtent plus de grains qu'ils n'en peuvent emporter, parce qu'on ſeroit obligé d'affoiblir la Chaîne en l'étendant, qu'on la rendroit par-là plus facile à être forcée, & que d'ailleurs on doit ménager les Fourrages. Les Capitaines commandans les petites eſcortes qui marchent à la tête de leur Régiment, doivent être chargés d'y prendre garde; ces Capitaines feront marcher leurs Troupes, autant qu'ils le pourront, dans les chemins ou terres labourées, juſqu'à ce qu'ils ſoient à l'endroit où ils doivent fourrager. Si toutes les terres ſont enſemencées, il faut mettre pied à terre dans l'endroit où ils auront fait alte ; les Cavaliers qui ſont munis de faulx, iront couper les grains ; les autres tiendront les chevaux, & lorſque le Fourrage ſera coupé, n'y ayant plus à craindre de le gâter, le Régiment remontera à cheval & ira

le prendre. Chaque place doit être marquée pour une Brigade ou pour un Régiment, & cette diſtribution doit être faite par les Officiers de l'Etat Major, avant que les Troupes n'arrivent.

L'Officier Général commandant la Chaîne, ne doit la raſſembler que lorſqu'il ne reſtera plus de Fourrageurs dans l'enceinte ; mais à meſure qu'ils ſe retirent, il peut la rétrécir pour lui donner plus de conſiſtance ; les Capitaines commandans les petites eſcortes, ne partiront qu'avec la permiſſion du Général & lorſque leur Régiment aura fourragé ; ils en feront l'Arriere-garde, & à leur arrivée au Camp, ils iront rendre compte du Fourrage au Brigadier & à leur Colonel.

Quand tous les Fourrageurs ſeront partis, l'Officier Général raſſemblera toutes les Troupes de la Chaîne, formera une Arriere-garde, reſtera à la tête & fera marcher le reſte ſur le plus de front qu'il pourra ; quelques Troupes de Huſſards feront l'Arriere-garde du tout ; mais éloignés pour ne pas embarraſſer les Troupes de l'Arriere-garde, ſi elles étoient attaquées vivement & repouſſées ; le reſte des Huſſards ſera ſur les deux flancs de l'Arriere-garde, qui ſera compoſée d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons ; les Huſſards qui font l'Arrriere-garde du tout, doivent avoir ordre, en cas qu'ils ſoient attaqués, de ſe retirer ſur ceux qui couvrent les flancs de l'Arriere-garde, &

non ſur l'Infanterie qui la forme ; par cette diſpoſition, ſi le Général eſt attaqué dans ſa retraite, ſes Troupes pourront faire toutes les manœuvres néceſſaires, & ſe ſoutenir l'une l'autre ſans rien déranger dans l'ordre de leur marche.

Voyez la Planche dixiéme.

CHAPITRE IX.

Des Détachemens pour la Chaîne d'un Fourrage au ſec.

SI les Fourrages au vert demandent beaucoup de détails & de connoiſſances, les Fourrages au ſec en exigent peut-être davantage : généralement tout ce qui regarde les Fourrages, ſoit au vert, ſoit au ſec, demande une attention particuliere dans le Général, & ainſi que dit M. le Chevalier Folard, * à la Guerre tout dépend du ſecret, de la diligence & de la connoiſſance exacte du païs.

* *Liv. 3. Chap. 22. Sect. 2.*

Les diſpoſitions pour la Chaîne d'un Fourrage au ſec, ne ſont pas les mêmes que pour un Fourrage au vert ; mais quoique les Fourrages au ſec embraſſent pour l'ordinaire moins de terrein, comme les Villages qu'on veut fourrager, peuvent être éloignés les uns des autres, on indiquera les moyens de donner

à la Chaîne une étendue proportionnée à sa force, & de mettre en même tems les Fourrageurs en sûreté.

Les dispositions pour un Fourrage au sec, changent encore suivant la nature du païs ; mais que ce soit dans un païs de plaine ou de montagnes, il faut toujours que chaque Arme soit placée dans l'endroit où elle peut le plus facilement agir, que l'Infanterie garde les Villages, que la Cavalerie occupe la plaine en avant, & qu'elle soit placée de façon qu'elle puisse se retirer aisément sur l'Infanterie, & en être protégée.

Avant de faire fourrager, le Général doit marquer les Villages à l'Officier Général qui doit commander le Fourrage, & en regler la quantité sur le nombre de Troupes qu'il veut faire fourrager. Il suivra les premieres dispositions dont il est parlé au Chapitre précédent, par rapport au Fourrage au vert ; ainsi il enverra l'Officier Général sous les ordres duquel se doit faire le Fourrage, avec un Détachement pour reconnoître le terrein, les postes qui doivent être occupés par les Troupes de la Chaîne, les Villages qui doivent être fourragés, leur position, les Rivieres qui les couvrent ou traversent, les ponts qu'il faut garder, l'éloignement d'un Village à l'autre, & la difficulté qu'il pourroit y avoir pour assurer leur communication. Après ces découvertes, il jugera facilement de la

quantité de Troupes qu'il lui faudra pour former la Chaîne & pour aſſurer les Fourrageurs, enſuite il fera venir les Baillis ou Bourgmeſtres de chaque Village, & s'informera d'eux de la quantité de Laboureurs qu'il y a, & combien ces Laboureurs ont de charrues; il verra par-là ce que chaque Laboureur peu recueillir de gerbes.

On peut compter pour chaque charrue environ trente arpens de terre, & ſuivant la fertilité ou la ſtérilité du terrein, chaque arpent produit de dix à quatorze douzaines de gerbes; ainſi l'on peut ſupputer ce que ce Laboureur qui a trois ou quatre charrues, peut avoir recueilli, & par cette évaluation on peut ſçavoir au juſte ſi la quantité de gerbes qu'on ſuppoſe dans chaque Village, ſuffit pour les Troupes qui doivent y venir.

On ſuppoſe que chaque arpent de terre rapporte douze douzaines de gerbes; un Laboureur qui auroit trois charrues, auroit recueilli douze mille neuf cens ſoixante gerbes. Or en comptant douze gerbes par trouſſe, chaque trouſſe du poids de ſix cens livres, les gerbes péſant ordinairement cinquante livres, on aura chez ce Laboureur de quoi faire cent quatre-vingt trouſſes; il eſt vrai qu'il faut diſtraire du nombre des gerbes que peut rapporter l'arpent, ce que le Laboureur ou le Maître du champ peuvent avoir conſervé

ou consommé, soit pour leur usage journalier ou pour la semence.

C'est une attention très-essentielle à avoir, que de laisser au Laboureur assez de grains, non-seulement pour vivre, mais encore pour ensemencer ses terres, surtout si l'on prévoit que la Campagne prochaine peut se faire dans le même païs.

Comme cette façon de compter peut avoir ses inconvéniens, en ce qu'il y a des Villages qui font un commerce particulier de Fourrage & de grains, & que souvent les greniers & les granges peuvent se trouver épuisés, on peut encore supputer la quantité de gerbes ou de grains qui restent, par le nombre des habitans & des bestiaux qu'il y a à nourrir. La Méthode de M. le Maréchal de Puységur, * qui consiste à s'informer de la quantité de bestiaux à cornes & de chevaux, en déduisant les jours qu'ils vont pâturer, est très-bonne ; mais elle exige un calcul embarrassant, parce qu'on ne peut jamais être certain du tems fixe que les bestiaux pâturent.

* Part. 1. Ch. 16. Art. 5.

Quand on sera à-peu-près assûré de la quantité du Fourrage, du terrein où l'on doit placer la Chaîne, & des postes que doit occuper l'Infanterie, le Général Commandant, après avoir pris une note de la quantité de Fourrage, emmenera avec lui un ou deux Baillis ou Bourgmestres du lieu, comme Otages pour la sûreté

reté des Fourrages, & il leur ordonnera d'avertir les Habitans que, s'ils détournent une ſeule gerbe ſur la totalité, il fera piller le Village, & après y fera mettre le feu : afin que les Païſans, ſur qui ces menaces ont ſouvent beaucoup d'effet, n'aillent cependant point informer l'Ennemi du Fourrage projetté, il faut laiſſer dans chaque Village quelques Troupes d'Infanterie, ſoutenues d'un Détachement de Huſſards, qui, par des patrouilles continuelles pendant la nuit au-dehors, arrêteront tous les allans & les venans qu'ils rencontreront. L'Infanterie fera une garde très-exacte au-dedans; elle ne laiſſera ſortir perſonne, empêchera qu'on ne ſonne les cloches, qu'on ne mette des Drapeaux au clocher, qu'on n'allume des feux, & généralement tout ce qui pourroit être un ſignal convenu avec l'Ennemi. Quand il aura fait ces diſpoſitions, il viendra rendre compte du tout au Général.

Le même Officier Général partira au point du jour qui aura été marqué pour le Fourrage, avec les Troupes deſtinées pour la Chaîne & des Officiers de l'Etat-Major. Quand il ſera arrivé à la vûe des Villages qui doivent être fourragés, il ne doit pas manquer de les faire reconnoître, quoique la veille il y ait laiſſé des Troupes. Quand tout ſera reconnu, il laiſſera les Villages derriere lui, marchera en avant & ſe rangera en bataille; enſuite il placera la Chaîne en ſe réglant ſur

la poſition du terrein & de chaque Village reconnu dès la veille ; ſes Huſſards iront à trois quarts de lieue ou une lieue en avant pour fouiller le païs ; pendant ce tems-là les Officiers de l'Etat-Major, inſtruits par l'Officier Général de la quantité de gerbes qu'il y a dans chaque Village, ſuivis des Baillis ou Bourgmeſtres, feront la diſtribution du Fourrage par Régiment ou par Brigade, & aſſigneront une grange à chacune ou une à deux, ſelon la quantité de gerbes qu'elle contient. Cette diſtribution faite, les Officiers de l'Etat-Major iront en faire le rapport au Général commandant le Fourrage.

Quant à la Chaîne, l'Infanterie occupera les Villages, les hayes ou les ravins qui ſe trouvent dans la Chaîne. La Cavalerie & les Dragons reſteront dans la plaine en avant des Villages, mais à portée d'être ſoutenus & ſecourus par l'Infanterie. Il faut avoir attention de garder en réſerve les Troupes qui peuvent plus facilement ſe porter où le beſoin l'exigera ; cette réſerve ſera placée dans le centre, ou près de l'endroit le plus expoſé ou le plus facile à attaquer.

Les Villages qu'on a marqués pour être fourragés n'étant pas tous ſur une même ligne, ceux qui ſe trouvent être derriere, & couverts par d'autres Villages où il y a de l'Infanterie, & par la Chaîne de Cavalerie & de Dragons qui eſt en avant, n'ont beſoin que

d'un petit nombre de Troupes, & si l'on y place un Détachement d'Infanterie, ce n'est que pour empêcher la maraude de la part des Cavaliers & des valets.

L'Escorte de chaque Régiment commandé par un Capitaine, doit rester dans l'endroit où le Régiment fourrage, & avec le secours de l'Infanterie, empêcher le désordre, & faire partir ceux qui auront chargé. Dès qu'un Régiment sera parti, le Capitaine de la petite Escorte en rendra compte au Général qui commande le Fourrage ; il le suivra & en fera l'Arriere-garde.

Lorsque l'Officier Général aura appris par les Officiers Majors de l'Armée & par les Capitaines des petites Escortes qu'un Village est évacué, il pourra resserrer sa Chaîne, & la rapprocher jusqu'à ce que tous les Fourrageurs soient partis; lorsqu'ils le seront, il rassemblera ses Troupes, détachera autant de pelotons d'Infanterie qu'il y a de Villages, ou mieux encore chaque Troupe d'Infanterie placée dans les Villages pendant le Fourrage, ne doit en sortir qu'après une recherche très-exacte des traîneurs & des maraudeurs; l'on pressera les traîneurs, l'on arrêtera & l'on punira sévérement les autres en arrivant au Camp. Lorsque toutes les Troupes seront rassemblées, & que tous ceux qui les commandent auront fait leur rapport, l'Officier Général fera rappeller ses Hussards, formera une Arriere-garde, comme dans le Chapitre précé-

dent, & marchera vers le Camp dans le même ordre & les mêmes diſpoſitions que s'il devoit être attaqué.

Voyez la Planche onziéme.

Il eſt une diſpoſition plus ſûre & plus prompte pour faire un Fourrage au ſec ; c'eſt d'abord de prendre les précautions dont on a déja parlé, pour le Détachement commandé la veille ou l'avant-veille, pour les inſtructions qu'il faut prendre de la quantité de Fourrages, pour la ſituation du terrein, la poſition de la Chaîne & l'éloignement de l'Ennemi.

Si le Fourrage ſe fait loin du Camp, le Général commandant partira la veille à la retraite avec les Troupes deſtinées pour la Chaîne, des Officiers de l'Etat-Major, & les Majors ou Aides-Majors des Régimens qui doivent fourrager. Si le Fourrage n'eſt pas éloigné, il ſuffit qu'on parte au point du jour ; mais on doit toujours ſe ſouvenir qu'il ne faut point s'avancer au-delà des Villages ſans les faire reconnoître, quoiqu'on y ait placé des Troupes la veille ; ces précautions ſont toujours néceſſaires, & dans aucun cas ne ſont jamais inutiles : du reſte on doit obſerver les autres précautions qu'on a indiquées pour la premiere maniere de fourrager.

Après ces premieres diſpoſitions, ſur la connoiſſance que le Général aura acquiſe la veille des Fourrages qu'il y a dans chaque Village, il en déſignera un

pour une ou deux Brigades, plus ou moins ; enſuite il enverra des Officiers de l'Etat-Major dans chaque Village, avec les Majors ou Aides-Majors des Régimens, & il leur ordonnera de faire tirer des granges par les Païſans, tous les Fourrages qui y ſont, & les mettre en un ou pluſieurs tas hors du Village, derriere & non devant pour plus de ſûreté ; chaque tas ſera pour une Brigade. Si par la proximité des Villages on pouvoit raſſembler tout le Fourrage qu'ils renferment en pluſieurs monceaux dans le même champ, la diſpoſition ſeroit encore meilleure ; parce que la Chaîne ſeroit plus réunie, occuperoit beaucoup moins de terrein, & ſeroit par conſéquent plus en force, même avec moins de Troupes. Mais ſi par la ſituation du païs cela ne ſe peut point, la ſeconde méthode paroît la meilleure, c'eſt-à-dire, celle de faire mettre les Fourrages hors des Villages en autant de monceaux qu'il y a de Brigades, en obſervant, comme dans la premiere diſpoſition, de faire occuper les hayes, ravins, avenues, &c. par l'Infanterie, la Cavalerie & les Dragons placés dans la plaine ; le Fourrage en eſt plutôt fait, il ne peut y avoir de confuſion, l'on évite toute maraude ; & ſi l'on a connoiſſance de l'Ennemi, il eſt bien plus facile aux Fourrageurs de ſe raſſembler que s'ils étoient dans les Villages. Il faut expreſſément défendre à tous Cavaliers & valets

d'entrer dans les Villages, ſous peine d'être punis comme maraudeurs, & l'on doit être très-exact à ſévir contre ceux qui manqueroient à l'ordre.

De quelque méthode qu'on ſe ſerve, ſoit qu'on laiſſe le Fourrage dans les granges, ſoit qu'on le faſſe mettre en tas hors des Villages, il faut que la diſtribution en ſoit faite avant que les Fourrageurs ſoient arrivés, & avoir une très-grande attention de ne les point faire attendre, ce qui fatigue plus les chevaux que la trouſſe qu'ils ont à porter, quoiqu'elle ſoit de ſix à ſept cens livres en comptant le Cavalier.

Si ce Fourrage ſe fait dans un païs de montagnes, la diſpoſition doit changer; dans les montagnes les Villages ſont ou dans les gorges, ou à l'entrée de quelques vallons, ou très-reſſerrés dans les vallées, ou appuyés à la montagne. Dans de certaines montagnes les Villages ſont plus fréquens que dans bien des plaines; dans ce cas le Fourrage ſera moins étendu; dans d'autres ils ſont plus rares & plus diſperſés, alors il le ſera davantage; dans l'une & l'autre poſition il faut avoir beaucoup d'Infanterie, parce qu'outre qu'il faut faire occuper par cette Troupe les Villages qu'on veut fourrager, il faut auſſi s'emparer des gorges qui y menent, des hauteurs & des chemins en avant qui donnent dans ces gorges. Dans les montagnes il n'eſt point néceſſaire d'avoir de la Cavalerie pour la Chaîne, à

moins qu'il n'y ait quelque plaine où elle puiſſe manœuvrer & protéger l'Infanterie, ſuppoſé qu'elle fût obligée de ſe retirer devant l'Infanterie ennemie. Il ne faut négliger aucune des précautions qu'on a indiquées plus haut; ſi on peut ſuivre la derniere méthode qu'on a donnée, & que par des chariots on puiſſe tranſporter dans une vallée ou petite plaine le Fourrage de pluſieurs Villages, & les partager en autant de monceaux qu'l y a de Brigades, il ne faudra tout au plus que deux ou trois heures pour faire enlever tout ce Fourrage, & même il ne ſera plus néceſſaire de garder les Villages déja fourragés, & qui ſont dans les gorges, il ſuffira de garder avec de l'Infanterie l'entrée des gorges ou des défilés qui donnent dans cette plaine & les hauteurs qui la dominent.

Après que les Fourrageurs ſeront partis, le Général commandant ralliera ſes Troupes & marchera vers le Camp en bon ordre, comme on l'a dit par rapport au Fourrage dans un païs de plaine. On ne ſçauroit aſſez répéter qu'un Officier chargé de quelque Commiſſion que ce puiſſe être, ſoit Convoi, Fourrage, Détachement ou autres manœuvres ſemblables, ne doit jamais ſe repoſer ſur l'éloignement de l'Ennemi; mais qu'il doit toujours être ſur ſes gardes, comme s'il étoit à portée d'en être attaqué. C'eſt le moyen de réuſſir, ou de n'être que bien rarement

trompé dans ses projets. Cette exactitude de la part d'un Général à sçavoir saisir les occasions, à les prévoir, souvent même à les faire naître & à profiter des circonstances, marque un génie sublime & fait entiement son éloge. Elle est le soutien & l'aiguillon des Troupes, & la meilleure leçon pour les jeunes Officiers qui aspirent à la gloire, & qui desirent de s'instruire de leur profession.

CHAPITRE X.

Marche d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un païs de plaine, coupé de Rivieres.

QUOIQUE les opérations & les manœuvres d'un Détachement exigent moins de détails que la marche d'une Armée, il est cependant nécessaire de parcourrir succinctement quelles sont les régles qu'on doit observer, & en quoi elles changent suivant le païs par lequel on conduit le Détachement.

Un Détachement est exposé à être attaqué dans sa marche, parce qu'on ne peut pas toujours être assuré que l'Ennemi n'en ait eu connoissance par ses espions, & qu'on ne peut sçavoir les forces qu'il lui opposera. Un Détachement a plusieurs destinations; ou il est envoyé

envoyé pour porter un ſecours, pour garder une communication, pour empêcher l'Ennemi de fourrager trop près du Camp, pour l'empêcher d'établir des contributions, pour l'éloigner de l'Armée, ou enfin pour le chercher & le combattre ; s'il eſt envoyé pour porter un ſecours, il doit, autant qu'il le pourra, éviter la rencontre de l'Ennemi, pour ne pas retarder ſa marche ; ſi c'eſt pour garder une communication, il doit de même l'éviter, juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu au poſte qu'il a ordre d'occuper ; ſi ſa commiſſion eſt d'empêcher l'Ennemi de lever des contributions, de l'éloigner de l'Armée ou de le chercher pour le combattre, il doit faire toutes les perquiſitions poſſibles pour le trouver & le combattre, ſans cependant négliger les précautions néceſſaires & les plus sûres. Un Détachement riſque beaucoup moins dans un païs de plaine que dans les montagnes, parce que l'Ennemi ne peut s'embuſquer auſſi aiſément, & qu'il eſt plûtôt découvert.

Après que l'Officier commandant aura diſpoſé ſon Détachement, eu égard aux circonſtances, il formera des petites Troupes ou Partis, qui marcheront en avant, ſur les flancs & derriere pour faire une découverte exacte. Ces patrouilles multipliées, fouilleront tout le païs, & détacheront des Avant-coureurs, qui, ſans tenir aucun chemin, ne doivent cependant pas

perdre de vûe les Troupes dont ils ſont détachés, afin qu'ils puiſſent les joindre dès qu'ils auront reconnu l'Ennemi, & ſe réunir enſemble au gros du Détachement.

Les Avant-coureurs prendront langue dans tous les Villages & Hameaux qu'ils rencontreront, ils informeront de tout le Commandant de la Troupe dont ils ſont détachés, pour qu'il puiſſe en rendre compte à l'Officier qui commande le Détachement.

Avant de ſe mettre en marche, on formera une Avant-garde de Dragons, ſoutenue par l'Infanterie indépendamment des petites Troupes détachées. Le Détachement doit ſuivre à deux cens pas, pour être à portée de ſoutenir ſon Avant-garde, & afin qu'il ait du terrein & du tems pour ſe former : il faut encore une Arriere-garde, compoſée des mêmes Troupes, avec ordre, s'ils étoient attaqués, de ſe replier ſur l'Infanterie, & de ſe mettre ſur les flancs de droite & de gauche pour pouvoir prendre en flanc l'Ennemi, en même tems qu'il ſeroit attaqué en tête par l'Infanterie. Avec ces précautions, un Détachement peut s'avancer ſans craindre aucune ſurpriſe.

Si le Détachement eſt deſtiné à porter du ſecours, ou à s'emparer d'un poſte, il ne faut point le diviſer, excepté les Partis qu'il faut en détacher, pour fouiller le païs au loin. S'il eſt deſtiné à reconnoître le païs

& à en chasser l'Ennemi, & que le païs soit d'une grande étendue, il faut alors partager le Détachement pour fouiller avec plus d'exactitude ; dans cette occasion les Troupes doivent être assez nombreuses, pour que chaque Corps séparé puisse être assez en force, ou pour attaquer l'Ennemi ou pour se réunir, sans quoi elles risquent d'être entamées. Il faut donner aux Corps, lorsqu'ils se sépareront un point de réunion, afin qu'ils sachent où se rendre au jour marqué, & qu'ils puissent se retirer sur cet endroit désigné, au cas qu'ils soient attaqués par des forces très-supérieures. Si cette étendue est moins considérable, & que chaque Corps séparé puisse être en vûe l'un de l'autre, il faut en mettre un dans le centre un peu en arriere, comme en réserve pour soutenir ceux qui attaqueront, ou pour qu'ils puissent se retirer derriere, en cas qu'ils soient repoussés.

Si l'on trouve l'Ennemi, les dispositions qu'il fait, l'espece d'Arme qui compose son Détachement, le terrein qu'on occupe, décident l'ordre du combat. Si le Détachement Ennemi est d'Infanterie, il faut lui opposer la même Arme, & placer les Dragons à portée de pouvoir le prendre en flanc lors de l'attaque ; si avec son Infanterie il a des Hussards, il faut faire la même disposition, & avoir en même tems une réserve, pour empêcher les Hussards de prendre le Déta-

chement par derriere. Cette réſerve doit être d'Infanterie & formée en Colonne, dont la tête ſera appuyée au centre de l'Infanterie qui eſt en bataille; par cette poſition le centre ſera plus en force, les flancs & les derrieres du Détachement ſeront gardés; les Huſſards n'oſeront attaquer le Détachement par derriere, parce qu'ils eſſuyeroient tout le feu de la Colonne en réſerve: l'ordonnance de ce Détachement en bataille, tel qu'on le propoſe, formera un T. Cette ordonnance eſt forte dans toutes ſes parties, & n'empêche point le Détachement d'avancer ou de ſe retirer. Si l'on peut donner un appui à l'un des flancs, comme un ravin, un marais ou un ruiſſeau, il faut ſaiſir cette poſition, afin que tous les Dragons protégent le flanc qui n'eſt point appuyé; mais ſi l'on ne peut avoir cet avantage, les Dragons y ſuppléeront en les partageant de droite & de gauche.

Si le Détachement n'eſt que de cinq à ſix cens hommes, il faut partager l'Infanterie par diviſions, & ſe ranger en bataille, afin de pouvoir faire un feu continuel: on peut encore reſter en Colonne; cette poſition eſt plus forte, ſoit qu'on veuille avancer ou ſe retirer. Quant à la Cavalerie ou aux Dragons, la diſtance doit être preſqu'égale au front de la Troupe, c'eſt-à-dire, qu'il doit y avoir preſqu'autant de vuide que de plein. Il faut très-peu de terrein de plus à la

Cavalerie qu'à l'Infanterie pour ſe mouvoir ; ces Troupes peuvent manœuvrer ſur elles-mêmes ; il ne faut pas croire qu'il faille que la Cavalerie faſſe de grands mouvemens : ils ſont toujours défectueux devant l'Ennemi, & les plus courts qu'on pourra lui faire faire ſeront les meilleurs ; cependant on doit obſerver qu'elle doit garder ſes intervalles, afin que la ſeconde ligne puiſſe marcher au ſecours de la premiere, & afin que la confuſion ne ſe mette point dans chaque Troupe, ce qui arriveroit certainement dans une retraite où chaque ligne doit ſe retirer l'une après l'autre.

Ces intervalles ſont auſſi néceſſaires à la Cavalerie lorſqu'elle veut attaquer, parce que ſi la premiere ligne eſt pliée, la ſeconde peut, en paſſant par le vuide qui eſt entre chaque Troupe, charger l'Ennemi & rallentir ſon ardeur. Ces intervalles ne ſont pas moins néceſſaires pour la retraite, parce que le but eſt de toujours marcher, & qu'on ne le peut, s'il ne reſte la moitié des Troupes pour ſoutenir celles qui ſe retirent. Les manœuvres qu'on fait faire aux Troupes pour ſe retirer, ſont différentes ; les uns font retirer les Troupes de Cavalerie en leur faiſant faire la caracole ; les autres par un demi-tour à droite par homme ; d'autres par demi-Troupe ; d'autres enfin par quatre. La caracole a pluſieurs inconvéniens : 1°. il

faut à la Troupe le double de terrein que celui qu'elle occupe ; 2°. le mouvement eſt très-grand, par conſéquent plus long à faire ; 3°. c'eſt un moment favorable à l'Ennemi pour l'attaquer, lorſqu'elle eſt à la moitié de ſon cercle, & par conſéquent qu'elle prête le flanc à l'Ennemi. 4°. Lorſque les Troupes ſont leur retraite par une caracole, celles de la ſeconde ligne doivent être néceſſairement derriere elles, & non vis-à-vis les intervalles ; ſans cela par la caracole que font les Troupes de la premiere ligne, elles ſe trouveroient néceſſairement vis-à-vis celles de la ſeconde ligne, ce qui mettroit certainement de la confuſion. 5°. Si par l'arrangement abſolument néceſſaire des Troupes, lorſqu'on ſe retire par une caracole, l'Ennemi preſſe vivement la premiere ligne, la ſeconde ne peut lui être d'aucune utilité, parce qu'elle eſt poſitivement derriere elle.

Le demi-tour à droite par homme, a auſſi de grands inconvéniens, & exige trois mouvemens. Le premier eſt de trois rangs, ſe mettre ſur ſix, ou de deux ſur quatre, parce qu'il faut néceſſairement *un Cavalier d'intervalle avance,* premier mouvement ; le ſecond eſt de faire le demi-tour à droite par homme ; le troiſiéme eſt de ſe mettre ſur trois rangs ou ſur deux : ſi lorſqu'on fait cette manœuvre, l'Ennemi vient charger l'Eſcadron, il faut néceſſairement faire les mêmes

mouvemens pour ſe remettre en face, ce qui prend un tems très-conſidérable, que certainement l'Ennemi ne donnera pas.

Il peut être bon de ſe retirer par demi-Compagnie, mais le mouvement eſt encore grand, & il faut à la Troupe la moitié de plus du terrein qu'elle occupe pour pouvoir faire cette manœuvre, & ce mouvement étant plus grand, il lui faut plus de tems pour le faire. On penſe donc que le mouvement le plus ſimple & le plus court, eſt de faire retirer chaque Troupe par un demi-tour à droite par quatre ; alors les Troupes de la ſeconde Ligne ſeront placées vis-à-vis des intervalles de la premiere, parce que chaque Troupe fait la manœuvre ſur elle-même, que ce mouvement eſt fait dans une ſeconde, & que rien n'empêche la ſeconde Ligne de s'avancer pour protéger la retraite de la premiere Ligne ; de cette façon la retraite ſe fait ſans interruption & ſans confuſion.

C'eſt une Regle établie qu'il ne faut jamais compter à la Guerre, & il ſemble qu'en faiſant faire le mouvement par quatre, on ſoit obligé de compter ; mais il eſt aiſé de faire voir que cela n'eſt point néceſſaire : chaque Eſcadron ou Troupe eſt partagé par diviſions de quatre Cavaliers avant de partir du Camp ; le Cavalier ſe compte lui-même ; quatre hommes n'en font qu'un ; s'il y en a un, deux ou trois de tués, celui

qui reste fait la manœuvre, comme s'ils étoient quatre; si les quatre sont tués, la division n'existe plus, & il n'y a point de dérangement dans les autres.

Il n'en est pas de même de l'Infanterie; elle peut faire la manœuvre par homme, & c'est même la seule qu'elle doit faire lorsqu'elle se retire; cependant elle n'a pas besoin d'avoir des intervalles comme la Cavalerie, étant même sur deux Lignes, parce qu'elle peut se retirer par la protection de son feu, sans avoir besoin d'être soutenue de sa seconde Ligne; & si cette premiere Ligne étoit obligée de se retirer promptement par la vivacité de l'attaque de l'Ennemi, elle pourroit en se joignant à sa seconde Ligne, & formant alors un Corps pesant par sa profondeur, charger la bayonnette au bout du fusil, & culbutter l'Ennemi: en Détachement, l'Infanterie ne doit point avoir des intervalles, à moins que le Détachement ne soit de plusieurs Bataillons: il n'en est pas de même d'une Armée qui est en bataille; elle doit avoir des intervalles, quoique moins grands que ceux de la Cavalerie. Ces intervalles pour une Armée en bataille, ne sont établis qu'afin que, si les Bataillons de la premiere Ligne sont obligés de se retirer, ils puissent le faire sans confusion & sans se mêler; mais comme dans un Détachement les Troupes sont moins nombreuses, qu'elles embrassent par conséquent moins de terrein, il est moins

moins à craindre que la confuſion ſe mette dans les Troupes. Si le païs ſe rétrécit, il faut ſe former en Colonnes : on penſe que c'eſt la diſpoſition la plus forte, parce qu'elle eſt propre à tout païs, & que la retraite une fois commencée, il n'eſt plus beſoin de donner de nouveaux ordres.

On verra dans le Chapitre XIII[e]. de ce Livre, quelles ſont les différentes diſpoſitions qu'un Détachement peut faire dans une retraite ; mais quels que ſoient l'ordre & la diſpoſition qu'on prenne en ſe retirant, il faut ſurtout éviter la multiplicité des commandemens ; les plus courts ſont les meilleurs, pourvû qu'ils ſoient clairs. Si l'on les réitére ou qu'on les change, le Soldat s'étourdit, l'Officier s'embarraſſe, & l'on n'exécute que lentement & ſans ordre.

Si le Détachement eſt de trois ou quatre Bataillons, & d'Eſcadrons de Dragons à proportion, il ne faut plus compter par diviſions, ſi ce n'eſt pour le feu qu'on peut encore partager par pelotons ; mais l'ordonnance doit être par Bataillon ou par demi-Bataillon, ſelon le païs où l'on eſt, alors il faut des intervalles ; mais l'on doit les régler ſur les circonſtances, ainſi que le nombre des Lignes ſur leſquelles on doit marcher.

On doit régler le plus ſouvent la diſpoſition pour l'attaque ſur celle de l'Ennemi ; mais il ſeroit encore

mieux de tirer de l'ordonnance des Troupes & de la poſition du terrein tel avantage que l'Ennemi fût obligé de changer ſa diſpoſition , & l'aſſujettir à ſe régler ſur celle qu'on lui préſente.

Lorſqu'on eſt obligé de paſſer un pont, il faut ranger le Détachement en bataille, faire border à l'Infanterie la Riviere des deux côtés du pont, tandis que des Troupes de Dragons iront au-delà reconnoître & fouiller le pays : quand ils ſeront revenus le paſſage commencera par le centre ; à meſure que les Troupes paſſeront, elles ſe mettront en bataille, & conſerveront l'ordre qu'elles avoient avant de le paſſer. Pendant la découverte des Dragons au-delà du pont, l'Arriere-garde ſera face au païs parcouru, & elle ne paſſera le pont que lorſque le Détachement commencera à ſe mettre en marche. Pendant que les Troupes défileront ſur le pont, les Dragons qui ont été à la découverte, doivent reſter en avant & couvrir le Détachement. Après que tout ſera paſſé, on continuera la marche avec les mêmes précautions, & l'on changera la diſpoſition des Troupes ſelon la variété du païs ; ſi l'on eſt obligé de revenir par le même chemin, il faut laiſſer de l'Infanterie au pont pour aſſûrer ſa retraite.

Voyez la Planche douziéme, Fig. Ire.

Si un Détachement ennemi s'oppoſe de l'autre

côté au paſſage des Troupes, & que l'ordre de l'Officier qui le commande ne ſoit pas poſitivement de paſſer outre, on doit ſe décider ſur la ſupériorité & ſur les forces de l'Ennemi, & alors tenter le paſſage ou ſe retirer. Si l'Ennemi a retranché le pont, il eſt inutile de l'attaquer, parce que ce paſſage, lui étant ſans doute important, il eſt en force ou à portée d'être promptement ſecouru ; il faudroit d'ailleurs pour l'attaquer, avoir du canon & des forces ſupérieures : or il n'eſt pas d'uſage de mener du canon avec ſoi, lorſqu'on ne marche que pour battre l'eſtrade, & pour éloigner les Partis ennemis de l'Armée. Si ce poſte eſt important pour l'Ennemi, le Général ne doit pas l'ignorer ; par conſéquent s'il avoit voulu le faire attaquer, il auroit donné à l'Officier commandant le Détachement, les troupes & les moyens néceſſaires pour l'y forcer ; mais ſi le pont n'eſt point retranché, tout indique qu'on peut tenter le paſſage ; c'eſt le haſard qui fait rencontrer de l'autre côté le Détachement ennemi ; ce n'eſt point un poſte de ſon Armée, & il n'eſt pas à portée d'en être ſecouru ; cependant on ne doit le tenter qu'autant que l'ordre du Général eſt de paſſer outre. Si l'Officier commandant eſt libre, il doit avoir égard aux obſtacles, & prendre garde de ne point ſacrifier ſes Troupes inutilement.

Si le paſſage eſt ordonné, & que l'Ennemi en ba-

taille de l'autre côté veuille le diſputer, ſuppoſé qu'on n'ait point aſſez d'Infanterie, il faut faire mettre pied à terre à la moitié des Dragons, dont on conduira les chevaux derriere hors de la portée du fuſil : les Troupes s'avanceront en formant une Colonne dans le centre de la largeur du pont. Les Dragons qui ont mis pied à terre, & des Piquets d'Infanterie formeront comme deux aîles qui ſeront appuyées à la Colonne : dans cet ordre on avancera juſqu'au bord de la Riviere en faiſant un feu continuel. Dès que la tête de la Colonne ſera proche du pont, les Grenadiers qui ſont aux premiers rangs, fonceront ſur l'Ennemi la Bayonnette au bout du fuſil, protégés par le feu des Dragons & des Piquets qui ſont ſur les aîles. A meſure que la Colonne s'avancera, ceux qui auront paſſé le pont, feront feu des deux flancs. Dès que la tête de cette Colonne ſera à cent pas, elle doublera les files, ce qui la rendra plus ſolide, lui donnera plus de front, & laiſſera plus de terrein au reſte des Troupes pour paſſer. Les Dragons qui ont mis pied à terre, remonteront à cheval, & réunis à ceux qui tenoient leurs chevaux, paſſeront pour appuyer les flancs de l'Infanterie & pour la ſoutenir ; les Piquets qui bordoient la Riviere paſſeront les derniers, alors l'Infanterie réunie, protégée & gardée ſur ſes flancs par les Dragons, ou reſtera en Co-

lonne, ſi le terrein ne permet pas qu'elle préſente un plus grand front, ou elle ſe déployera dans la plaine pour attaquer l'Ennemi en tête, pendant que les Dragons le prendront en flanc, ce qui doit décider ſa défaite, ſurtout étant intimidé par l'audace & par la vivacité du paſſage.

Voyez la même Planche, Fig. 2.

Si c'étoit des Huſſards, même de la Cavalerie qui fuſſent de l'autre côté pour en défendre le paſſage, ils ne ſoutiendroient point l'approche de l'Infanterie, dont quelques Troupes placées ſur le bord de la Riviere, les éloigneroient bientôt; alors le centre commenceroit à paſſer, & lorſque la moitié de l'Infanterie ſeroit de l'autre côté, les Dragons paſſeroient pour la ſoutenir, le reſte ſuivroit, & chaque Troupe reprendroit ſa place; dans ce paſſage il faut ſurtout éviter la confuſion, & défendre (comme l'obſerve Sancta-Cruz *) à tout Officier ou Soldat d'entrer ſur le pont avant ſa Troupe. Les inſtructions qu'il donne dans les quatriéme & cinquiéme Chapitres, ſur la maniere de jetter ſecrettement ou à la vûe de l'Ennemi, un pont ſur une Riviere dont il garde le bord opposé, peuvent être d'une grande utilité pour un Détachement, quoiqu'il parle de la marche d'une Armée.

* *Chap 2. du Paſſ. des Rivieres.*

Avant de paſſer un pont ou un défilé, il faut toujours ſe mettre en bataille en deçà, juſqu'à ce que le

païs ſoit entierement découvert au-delà : c'eſt une légere fatigue pour les Troupes ; mais elle eſt une précaution néceſſaire pour la marche d'un Détachement qui n'en ſauroit trop prendre. Celui qui la néglige trahit la confiance du Général qui l'envoye, s'expoſe au danger d'être battu, & à la honte de l'être par ſa faute.

CHAPITRE XI.

Marche d'un Détachement d'Infanterie & de Huſſards dans un païs de bois & de montagnes.

SI dans la marche d'une Armée les détails ſont plus multipliés que dans celle d'un Détachement, qui ne ſort que pour des événemens qu'on a prévûs, l'habileté d'un Officier ne paroît pas moins dans celle-ci, parce qu'étant moins en force, il a beſoin de plus de ruſes & de précautions.

Il eſt plus aiſé de conduire un Détachement d'Infanterie & de Huſſards dans un païs de montagnes & de bois, que dans un païs de plaine ; cependant, comme l'Ennemi a plus de facilité à s'embuſquer dans un païs couvert, on ne peut s'avancer que lentement & après des recherches très-exactes.

Les précautions qu'il faut prendre, ſont les mêmes que celles dont a parlé dans le Chapitre précédent,

du moins quant aux diſpoſitions qu'il faut faire avant de ſe mettre en marche ; avec cette différence qu'au lieu de Dragons qu'on a ſuppoſés pour fouiller en avant, ce ſeront des Huſſards : ces patrouilles ne doivent point être en force, parce qu'elles ne pourroient s'oppoſer dans des montagnes à de l'Infanterie qui les attaqueroit ; au lieu qu'étant par petites Troupes, elles peuvent ſe retirer légerement ſur le gros du Détachement. Ces patrouilles doivent faire les perquiſitions les plus exactes, tourner les montagnes autant qu'elles le pourront, ne point laiſſer de gorges, de ſentiers ſans les fouiller ; mais comme elles ne pourroient que très-difficilement parvenir ſur la croupe des montagnes, que ſi l'on ne fouilloit que dans les gorges & ſi l'on négligeoit les hauteurs, la recherche ſeroit imparfaite, il faut détacher des Troupes d'Infanterie, non-ſeulement pour reconnoître & pour fouiller le païs, mais encore pour s'emparer des hauteurs, & pour les diſputer à l'Ennemi.

Les Huſſards qui formeront l'Arriere-garde, auront ordre, s'ils ſont attaqués par de l'Infanterie, de ſe replier ſur la leur, ainſi qu'on l'a dit des Dragons. S'ils ſont attaqués par des Huſſards, ils ſont à Armes égales & doivent les charger ; mais afin qu'ils puiſſent plus aiſément attaquer l'Ennemi avec avantage, il faut faire paſſer quelques pelotons d'Infanterie ſur leurs

flancs. Quelqu'étroit que ſoit le terrein, on peut toujours y placer aſſez d'Infanterie, pour protéger par ſon feu les Huſſards qui ſont à l'Avant-garde & à l'Arriere-garde ; il n'eſt pas douteux que des Huſſards ne s'expoſeront point à eſſuyer le feu de l'Infanterie, ſurtout dans un païs où ils ne peuvent attaquer que d'un ſeul côté ; ainſi ce Détachement ne peut jamais être arrêté que par de l'Infanterie, encore faut-il qu'elle ſoit ſupérieure en force & qu'elle ſçache choiſir un terrein où elle puiſſe faire pluſieurs attaques en même tems.

On ne doit jamais ſe mettre en marche ſans avoir fait ſa diſpoſition pour l'attaque ou pour la défenſe, en cas qu'on ſoit attaqué, ſans avoir aſſuré ſes derrieres, ſuppoſé qu'on ſoit obligé de revenir par le mêmu chemin ; mais, autant qu'on le peut, il eſt toujours plus avantageux de prendre, en revenant, une route différente de celle qu'on a priſe en allant : il faut avoir attention dans la marche de faire obſerver à chaque Troupe l'ordre qui lui aura été donné.

Si l'on connoît exactement le païs, il eſt comme impoſſible de ne point marcher en ſûreté dans un païs de montagnes : comme l'on ſçait quels ſont les endroits les plus favorables à l'Ennemi pour s'embuſquer ou pour attaquer, on peut prendre les meſures les plus juſtes ou pour ſe tenir ſur la défenſive, ou pour former

former ſoi-même une attaque : dans un chemin étroit l'on eſt aſſuré que l'Ennemi ne peut préſenter que le même front, & qu'il ne peut prendre le Détachement en flanc, ſurtout ſi l'on a eu ſoin de s'emparer des hauteurs.

Cependant l'Officier qui commande le Détachement, ne doit jamais préſumer que l'Ennemi ignore ce qu'il connoît ; il doit même ſuppoſer qu'il a ſçu profiter avant lui de l'avantage du terrein, qu'il s'eſt mis à même d'attaquer quand il le voudra, qu'il a partagé ſes Troupes de façon qu'il puiſſe former l'attaque à ſon gré, & le charger en tête & en flanc ; pour prévenir cet inconvénient il doit toujours marcher comme s'il devoit être attaqué, ne laiſſer aucune gorge ni hauteur ſans les faire fouiller exactement par les Partis détachés, & lorſqu'ils en ſeront revenus, il doit laiſſer à l'entrée de chaque gorge une Troupe d'Infanterie, juſqu'à ce que le Détachement ſoit entierement paſſé, ainſi qu'on l'a dit au Chapitre ſeptiéme de l'eſcorte des Convois.

Il faut s'arrêter à l'entrée de toutes les petites plaines ou vallées qui ſe rencontrent dans la marche, & avant de pouſſer outre, faire fouiller les ravins, les bois, les gorges, en un mot tout ce qui pourroit contenir des Troupes embuſquées. Le Détachement ſera en bataille pendant tout le tems que les patrouilles

seront à la découverte ; le terrein ou les endroits qu'on doit occuper pour ne pas être pris en flanc, ou pour n'être pas tourné, en décideront la dispo-sition.

Si l'on peut appuyer ses flancs à un ruisseau, à quelque montagne ou à quelque ravin, il faut prendre cette position, en assurant surtout les derrieres ; la découverte faite, on continuera de marcher en observant les précautions dont on a parlé ; si l'on ne les néglige point, il est difficile d'être surpris, ou du moins on est en état de défense. Si l'on est attaqué par de l'Infanterie, le Commandant du Détachement se réglera sur la force de l'Ennemi, pour se disposer à l'attaque, à la défense ou à la retraite. C'est moins du grand nombre des Troupes qu'il doit attendre le succès, que de la disposition juste dans l'ordre de bataille, de la confiance que les Soldats auront pour lui, du courage & de l'assurance qu'ils verront peints sur son visage, du coup d'œil prompt qu'ils reconnoîtront en lui, de son habileté à profiter d'une fausse manœuvre de l'Ennemi, de sa diligence à porter à propos les secours nécessaires aux endroits attaqués ou affoiblis : ainsi si l'Ennemi n'a que des forces égales ou très-peu supérieures, on peut l'attaquer ; mais si l'Ennemi par trop de supériorité ou par une position avantageuse, ne laisse aucune espérance de le battre,

ou qu'il y ait à risquer d'être battu, il faut se retirer plûtôt que de hasarder un combat dont la suite pourroit être funeste. Les Romains n'accordoient point les honneurs du triomphe à un Général, qui, quoique vainqueur, avoir reçu ou donné la bataille dans un poste désavantageux. Ce Peuple belliqueux & sage, aussi instruit des principes de l'Art militaire, que convaincu que le hasard peut avoir part au succès, exigeoit du moins que ses Généraux par de justes & bonnes dispositions, ne dûssent leur victoire qu'à leur science, & non au caprice de la fortune. On fit un crime * à Sp. Servilius, d'avoir poursuivi les Ennemis après une victoire complette, & d'avoir perdu dans cette poursuite, qui marquoit plus de courage que de prudence, quelques Soldats Romains.

* *Denis d'Halicarn. Liv. 9.*

Quoiqu'on soit harcelé par des Hussards dans un chemin creux, on peut toujours poursuivre sa marche, en faisant la disposition dont il a été parlé pour l'Avant-garde & l'Arriere-garde.

Si c'est dans une petite plaine ou dans une vallée, comme le Détachement se trouve plus réuni, & qu'il peut se servir de ses Hussards, l'Infanterie doit rester en Colonne avec des petits Détachemens de Hussards sur les flancs, entremêlés de pelotons d'Infanterie: les Hussards Ennemis n'oseront certainement en approcher; mais comme il seroit à craindre que ces

Huſſards ne fuſſent l'Avant-garde d'un Détachement d'Infanterie, qui ſeroit embuſqué, & qu'ils ne fuſſent venus que pour attirer le Détachement dans cette embuſcade, il faut alors agir avec toute ſorte de précautions ; & ſi le Commandant a ordre de conduire ſon Détachement au-delà, il doit faire charger les Huſſards Ennemis par les ſiens, ſoutenus de quelques Troupes d'Infanterie, & à meſure que l'Ennemi recule, avancer lentement & avec prudence : on ne peut point marcher dans un païs où l'on ne voit point devant ſoi, tel qu'un païs de montagnes ou de bois, avec autant de célérité que dans un païs de plaine; ſi l'on n'a ordre que d'inquiéter l'Ennemi, & de l'empêcher de venir trop près de l'Armée, on doit agir différemment, & autant qu'on le pourra, ne point montrer ſon Infanterie. S'il ſe trouve des endroits propres à l'embuſquer, non toute enſemble, mais en différens poſtes, il faut le faire & envoyer les Huſſards en pluſieurs Troupes pour fouiller le païs, avec ordre, s'ils rencontrent l'Ennemi, de tâcher de l'attirer ſur les Troupes embuſquées. Si l'Ennemi marche avec précaution, & qu'il découvre les embuſcades, on ne peut plus eſpérer de le battre en entier; mais il le faut charger avec vigueur, & tirer le meilleur parti qu'on pourra de l'attaque faite de différens côtés, ce qui eſt d'autant plus facile que l'In-

fanterie étant dispersée dans plusieurs postes, elle ne peut point avoir été toute reconnue. Ce premier moment doit être avantageux pour les Troupes embusquées, surtout si elles chargent l'Ennemi avec vivacité ; mais il ne faut point se laisser entraîner par trop d'ardeur, ni s'engager dans un païs qu'on n'a pas encore reconnu. Le but du Détachement n'étant que d'empêcher l'Ennemi d'approcher l'Armée, on y sera parvenu ; & si l'on n'a pû tirer un plus grand avantage de sa vigilance, on a du moins rempli l'intention du Général. Si l'Ennemi suit avec trop d'ardeur les Hussards, & que son imprudence le fasse tomber dans l'embuscade, il faut tâcher de l'environner, profiter, autant qu'on le peut, de cet avantage, & se retirer promptement, mais avec ordre, après l'expédition.

La Guerre dans les montagnes demande plus de sagesse que dans la plaine, quoiqu'il en faille beaucoup dans l'un & dans l'autre païs ; si dans le premier elle y trouve plus de ressources pour former des embuscades, elle a aussi plus de surprises à craindre ; si le Général néglige les moindres précautions, il expose ses Troupes à chaque pas ; il doit toujours savoir ce qui se passe devant lui, & s'il ne le peut par lui-même ou par ses Détachemens en avant, il doit former des conjectures qui équivalent. On ne fit jamais de crime à Fabius *Cunctator* d'aller lentement dans les mesures qu'il prenoit contre les Carthaginois.

CHAPITRE XII.

Marche d'un Détachement de Cavalerie & de Huſſards dans un païs de plaine.

IL eſt ſurprenant que la plûpart de ceux qui ont écrit ſur l'Art Militaire, ayent négligé de parler des évolutions de la Cavalerie, cette Arme étant cependant une des forces les plus puiſſantes d'une Armée : Végéce * nous dit ſeulement de quelle façon les premiers Romains enſeignoient à leurs Cavaliers l'Art de voltiger ; aux qualités que Xénophon demande aux Coureurs en avant, on reconnoît plûtôt nos Huſſards que des Cavaliers.

* *Liv. I. ch. 2.*

Les Modernes ont regardé les manœuvres de l'Infanterie comme ſeules dignes de leur attention, c'eſt ſur elles que roulent tous leurs préceptes, tandis qu'ils n'ont parlé que très-ſuperficiellement de la Cavalerie. Celle-ci, à la vérité, ne peut point agir dans toute ſorte de païs ; mais dans un païs de plaine, elle peut faire la guerre ſeule. Elle aſſûre & protége les aîles de l'Infanterie qu'elle peut même attaquer.

Le ſentiment de M. le Chevalier Folard, qui ne paroît pas faire grand cas de la Cavalerie, & qui pré-

tend même qu'elle ne ſert qu'à embarraſſer dans une Armée, ſeroit peut-être dangereux ; à moins qu'il n'ait voulu dire qu'une trop grande quantité de Cavalerie ſeroit trop diſpendieuſe, & qu'elle expoſeroit à de grands ſoins par la difficulté de trouver des Fourrages.

M. le Maréchal de Puyſégur eſt le ſeul de notre ſiécle qui ſe ſoit étendu ſur cette partie, encore n'a-t'il parlé que des manœuvres & des évolutions auxquelles il faut exercer la Cavalerie, & il a négligé de l'établir à la Guerre ou devant l'Ennemi. Ceux qui ont parlé le plus amplement de ce Corps, ſont le Chevalier Melzo & Georges Baſta, Comte du Saint-Empire, qui vivoit en 1576, ſous le régne de Rodolphe II; ce ſont les ſeuls qu'on connoiſſe qui ayent établi la Cavalerie à la Guerre.

En général la Cavalerie eſt auſſi eſſentielle à une Armée que des armes à l'Infanterie ; tout conſiſte à ſçavoir la mettre en œuvre, & à s'en ſervir ſuivant les circonſtances. Pour en faire voir la néceſſité, & pour expoſer en quoi conſiſtent les manœuvres qu'elle peut faire à la Guerre, on fera marcher dans un païs de plaine un Détachement de Cavalerie & de Huſſards ; on détaillera le plus ſuccinctement & le plus clairement qu'il ſera poſſible, quelles manœuvres elle doit faire dans telles ou telles circonſtances.

Un Détachement de Cavalerie, qui marche dans un païs de plaine, doit, ainſi que les autres Détachemens dont on a parlé, avoir des Partis en avant, derriere & ſur ſes flancs, & des Avant-coureurs détachés de ces petits Corps pour fouiller exactement le païs. Ce Détachement doit marcher par Troupes, ce qui ne ſe décide que ſelon le terrein; il doit obſerver de garder ſes diſtances, afin qu'elles puiſſent ſe mettre en bataille par un quart de converſion, & mieux encore par quatre, ſi le Détachement eſt attaqué ſur un des flancs: s'il l'eſt en tête, la ſeconde Troupe joindra la premiere, & ſe placera à côté d'elle ſur ſa gauche; la troiſiéme & la quatriéme en ſeconde ligne, vis-à-vis les intervalles de la premiere; la cinquiéme & la ſixiéme, en marchant au trot, iront ſe mettre à la gauche des deux premieres Troupes qui forment la premiere ligne; la ſeptiéme & la huitiéme joindront la troiſiéme & la quatriéme en ſeconde, ainſi des autres; & dans très-peu de tems mille chevaux peuvent ſe mettre en bataille ſans déſordre & ſans confuſion, d'autant plus aiſément que le Commandant doit être averti par ſes Partis en avant, ſi l'Ennemi a formé quelqu'embuſcade, ou s'il marche pour venir attaquer.

Ce Détachement peut encore ſe former en préſentant un grand front à l'Ennemi; ce qu'il eſt néceſſaire de

de faire, lorſque l'Ennemi paroît aſſez près pour craindre d'en être attaqué ſur le champ; ainſi l'on formera d'abord la premiere ligne des quatres premieres Troupes ; les quatre dernieres en feront autant derriere pour former la ſeconde, en obſervant toujours la diſtance qu'il doit y avoir de la premiere à la ſeconde ligne, de même que l'intervalle d'une Troupe à une autre.

Voyez la Planche 13ᵉ. *Fig.* 1ʳᵉ.

On ſuppoſe que les Partis en avant ayant négligé de fouiller le païs, & par conſéquent de le reconnoître, le Détachement ſoit ſurpris par l'Ennemi; alors les Troupes de Cavalerie feront le mouvement dont on a parlé, ſuivant qu'elles ſont attaquées ou en tête ou en flanc. L'évolution ſur le flanc eſt faite dans la minute, un à-droite, un à-gauche ſont auſſitôt exécutés que commandés ; comme le ſecond mouvement, pour former les deux lignes en avant, ne peut être auſſi prompt, il faut d'abord former la premiere ligne, & charger l'Ennemi avec audace, ſans attendre le ſeconde qui ſera bientôt formée.

Si le Détachement eſt attaqué par des Huſſards, & ſi l'Officier qui le commande, a ordre d'aller en avant pour porter un ſecours, ou d'aller reconnoître un fourrage, les Huſſards ne doivent point être un obſtacle pour la Cavalerie ſi elle eſt bien conduite : le

Commandant doit faire les diſpoſitions ſuivantes, & agir ſelon ſes ordres, ſans avoir égard au plus ou moins de force de l'Ennemi.

S'il eſt attaqué en flanc, il fera le mouvement dont il a été parlé pour s'oppoſer à l'Ennemi; mais après avoir reconnu les Troupes qui l'attaquent, & leur nombre, il ſe remettra en marche par le même mouvement, & s'avancera en obſervant toujours de garder la diſtance néceſſaire d'une Troupe à l'autre, avec ordre à chaque Commandant de Troupe, de faire marcher celle qu'il commande unie & ſerrée; mais avant de faire faire ce mouvement pour ſe mettre en marche, le Commandant détachera le Lieutenant ou le Cornette de chaque Troupe, avec une Section * qui s'avancera dix pas en avant de la Troupe dont elle eſt tirée; alors le mouvement ſe fera pour ſe remettre en marche, & chaque Section ſe trouvera garder le flanc de chaque Troupe dont elle eſt détachée; outre cette diſpoſition, il partagera ſes Huſſards à l'Avant & à l'Arrierre-garde, & en gardera quelques Troupes pour couvrir encore le flanc des Sections. Dans cette poſition il eſt aſſuré que le Détachement avancera toujours, & quoique les Huſſards Ennemis le retardent peut-être dans ſa marche, ſi chaque Commandant de Troupe a ſoin de la faire tenir bien unie & bien ſerrée, ils ne l'arrêteront jamais ; mais ſi une

* Une Troupe eſt partagée en quatre parties égales, chacune deſquelles s'appelle *Section.*

ſeule Troupe ſe dérange, & que l'Ennemi puiſſe y pénétrer, le Détachement court riſque d'être battu.

Voyez la Fig. 2e. de la même Planche.

Une Troupe battue donne aiſément l'épouvante aux autres; le Cavalier ne raiſonne pas comme l'Officier; rarement voit-il les ſuites & la fin des évolutions qu'on lui fait faire; le Cavalier penſe, en voyant une Troupe battue, que ſon ſalut qui, dans ce moment critique, conſiſte à être bien uni, ne peut être que dans la fuite; il ſe débande, n'écoute plus le commandement, & le Détachement, qui tout au plus auroit pû être retardé ſans être entamé, eſt perdu, parce que l'Ennemi le pénétre facilement.

Suppoſé qu'on ait ordre de continuer la route, il faut obſerver de ne point s'engager à la pourſuite de l'Ennemi lorſqu'il ſe retire; on peut ſeulement détacher quelques Troupes de Huſſards, ſoutenus de deux ou trois de Cavalerie, pour être aſſuré de ſa retraite: les Huſſards ne le ſuivront tout au plus qu'une demi-lieue ou trois quarts de lieue, & les Troupes de Cavalerie qui les ſoutiennent, ne s'éloigneront pas du Détachement de plus d'un quart de lieue, ſurtout ſi le Détachement a été attaqué par des Huſſards, parce qu'il pourroit ſe faire qu'ils ne fuſſent venus que pour attirer quelques Troupes dans une embuſcade. Quand bien même on n'auroit point à craindre une

embuſcade, les Huſſards ne doivent jamais s'avancer au-delà du terme qu'on vient de marquer, de peur qu'ils ne ſoient coupés ſans eſpoir de ſecours.

Il y a encore une autre façon de ſe ranger en bataille, qui fait qu'on eſt plus raſſemblé, & par conſéquent plus en force ; c'eſt de s'y mettre par le flanc ſur deux lignes, ce qui ſe fait ainſi qu'on va l'expliquer.

Chaque Commandant de Troupes (on en ſuppoſe huit, comme ci-deſſus) fera marcher par un ſeul commandement, à droit ou à gauche, ſelon le flanc qui eſt attaqué ; le tout étant en bataille ſur une ſeule ligne pour en former deux, la premiere, la troiſiéme, la cinquiéme & la ſeptiéme, par un ſecond commandement, marcheront toutes en avant à la diſtance néceſſaire, & formeront la premiere ligne, les quatre autres reſteront pour former la ſeconde. Par cette manœuvre, non-ſeulement l'ordonnance eſt plus forte que ſur une ſeule ligne, mais encore les Troupes ſont plus raſſemblées. Si par la ſituation du païs il eſt facile d'entourer le Détachement, les Troupes ſe trouvant ſur deux Colonnes par un à-droite ou un à-gauche par Troupe ou par quatre, elles occupent beaucoup moins de terrein, elles ont en même tems celui qui leur eſt néceſſaire pour manœuvrer ſelon les circonſtances, ſont plus en force & peuvent plus ai-

ſément avancer, ſi elles ont ordre de continuer leur route, ou enfin ſe retirer, ſi le projet pour lequel le Détachement a été envoyé, eſt exécuté.

Les deux Colonnes du Détachement, ſoit qu'il avance ſoit qu'il ſe retire, doivent avoir des ſections ſur les flancs de chaque Troupe, & des Huſſards ſur leurs flancs. L'Avant-garde & l'Arriere-garde doivent être placées vis-à-vis l'intervalle des deux Colonnes pour la couvrir. Si dans ce Détachement il n'y a point de Huſſards, il faut employer la Cavalerie à leur place & en faire le même uſage, pourvû qu'elle obſerve de ne ſe pas trop éloigner du Détachement, parce qu'elle ne pourroit ſe retirer auſſi promptement que les Huſſards & qu'elle ſeroit facilement coupée.

Voyez la Fig. 3ᵉ. de la même Planche.

On doit obſerver qu'un Détachement de Cavalerie ſuivroit inutilement des Huſſards qui ne l'attendroient pas, qui le harceleroient, mais qui ne s'expoſeroient point à eſſuyer ſa charge. On doit ſe contenter de les ſuivre avec ordre, de tâcher de les faire retirer; mais on ne doit pas eſpérer de les battre.

La Cavalerie ne marche point comme les Huſſards; cette premiere Troupe ne doit marcher que ſerrée & bien unie; les Huſſards ſont employés à tout, tantôt enſemble & ſerrés, tantôt éparpillés & voltigeants, pourvû qu'ils ayent derriere un Corps qui les ſoutien-

ne, ſouvent même à pied lorſque les circonſtances l'exigent. Les Huſſards ont cet avantage ſur la Cavalerie, qu'ils ne riſquent jamais rien en l'attaquant, parce que s'ils ne peuvent la pénétrer, il leur eſt facile de ſe retirer ; au lieu que la Cavalerie riſque beaucoup, ſi elle ſe déſunit devant eux.

Si les ordres n'empêchent point le Détachement d'attaquer l'Ennemi dès qu'il le rencontre, ſi même il le bat, il doit tirer de la déroute de l'Ennemi tout le parti qu'il peut : c'eſt alors qu'il faut agir avec précaution, ſi la réſiſtance de l'Ennemi a été opiniâtre, il n'y a aucun riſque à le pourſuivre vivement ; mais s'il ne s'eſt défendu que foiblement, ſi après une légere attaque, il ſe bat en retraite, on doit s'en méfier & craindre que cette retraite ne ſoit ſimulée pour attirer le Détachement dans quelque embuſcade : cependant autant qu'on peut voir devant ſoi, il faut le charger ; mais avoir toujours attention de garder des Troupes en réſerve, afin que, s'il recevoit du ſecours, on ait des Troupes en ordre, pour recevoir & protéger celles qui ſont en avant, ſi elles étoient pliées ; car ſi le Commandant employe d'abord toutes ſes Troupes, & qu'elles ſoient repouſſées, ſoit par l'Ennemi attaqué, ſoit par le ſecours qu'il reçoit, il ne peut plus eſpérer de le battre ; il eſt même preſque aſſuré qu'il ne fera ſa retraite qu'avec peine, & qu'il

évitera difficilement d'être battu ; au lieu que n'en employant qu'une partie, & laiſſant le reſte derriere en bataille, quand même celles qui ſont en avant ſeroient pliées, il peut eſpérer, au moyen des Troupes qui ſont derriere en ordre, & qui n'ont point encore chargé, de changer la face du combat en donnant le tems à celles qui ont plié de ſe réunir, de ſe retirer en ordre derriere les Troupes qui étoient en réſerve & de retourner à la charge.

L'ordre & les diſpoſitions changent totalement, ſi ce Détachement en rencontre un d'Infanterie, où l'avantage eſt du côté de la Cavalerie plus agile dans un païs de plaine, à moins que l'Infanterie ne ſoit étayée par quelques haies, ravins ou quelqu'autre appui où elle ne puiſſe ſe mettre à couvert, & de-là par un feu continuel empêcher la Cavalerie d'approcher d'elle; mais ſi elle n'eſt point appuyée, & que la rencontre ſe faſſe dans une plaine où rien n'empêche la Cavalerie de manœuvrer, & de ſaiſir tout l'avantage du terrein, le Détachement de Cavalerie doit charger l'Infanterie, à moins que celle-ci ne fût ſi ſupérieure en nombre, qu'il ne pût eſpérer ſans témérité de la battre: cependant ſi le Commandant du Détachement de Cavalerie & de Huſſards, remarquoit de l'irréſolution dans le Commandant ou dans les Officiers Ennemis, de l'embarras & de la lenteur dans les manœuvres ou

de la timidité dans les Troupes, il doit quoiqu'inférieur, attaquer avec audace & célérité, ſans donner à l'Ennemi le tems de ſe raſſurer & de faire de nouvelles diſpoſitions.

Alors il mettra toute la Cavalerie ſur une ſeule ligne ; il ſeroit inutile & même dangereux d'en faire deux, parce qu'il faut charger & occuper tout le front de l'Ennemi, & le flanc même, s'il eſt poſſible. Une ſeconde ligne n'ajouteroit rien à la force de la premiere, quand même elle la joindroit, n'y ayant point d'impulſion dans la Cavalerie, & la vivacité d'une attaque ne conſiſtant que dans la valeur du premier rang des Cavaliers, animés par la préſence de leurs Officiers qui y ſont entremêlés ; les rangs qui ſont derriere, ſans donner à un Eſcadron plus de force pour l'attaque, lui donnent cependant plus de conſiſtance pour manœuvrer & pour éviter le flottement. On dit qu'une ſeconde ligne ſeroit inutile, parce que ſi la premiere eſt repouſſée, elle ne peut qu'augmenter le déſordre en tombant ſur la ſeconde ligne qu'elle entraîneroit néceſſairement avec elle dans ſa fuite, à moins que cette ſeconde ligne ne fût placée aſſez loin pour que la premiere ligne battue ait le tems de ſe remettre, de ſe reconnoître & de paſſer par les intervalles de la ſeconde ligne, pour tenter une ſeconde attaque. On penſe que de la Cavalerie attaquant de l'Infanterie, c'eſt

c'eſt le premier inſtant qui décide du ſuccès, qu'elle doit employer toutes ſes forces, & par conſéquent la ſeconde ligne ne pouvant charger en même tems que la premiere, deviendroit inutile. Ce principe qui paroît juſte vis-à-vis de l'Infanterie, ſeroit faux vis-à-vis d'autre Cavalerie; de la Cavalerie contre d'autre Cavalerie doit toujours avoir des Troupes en réſerve & en ordre, parce que les Troupes qui ſeroient pliées & battues, ſeroient ſuivies de près, & qu'il en faut néceſſairement d'autres pour les ſoutenir & pour les protéger; au lieu que ſi cette Cavalerie a affaire à de l'Infanterie, elle s'en éloigne ou revient à la charge à meſure qu'elle trouve plus ou moins de facilité.

Lorſque la Cavalerie ſera ainſi rangée ſur une ligne, avec des intervalles moins grands que ceux qu'on lui donne ordinairement, pour donner plus de peſanteur à la charge, les Huſſards ſe rangeront à droite & à gauche en écharpe ; on fera ſortir de chaque Troupe une ſection qui marchera quinze pas en avant ſur le flanc de la Troupe dont elle eſt détachée, avec ordre dès qu'elle ſera à quatre-vingt pas de l'Ennemi, de foncer ſur lui en Fourrageurs le ſabre à la main : ces ſections ſeront ſuivies de près par les Troupes qui marcheront d'abord au trot, enſuite au petit galop ; & dès que les ſections ſeront à portée de donner le premier coup de ſabre, les Troupes ſuivront à toute bride,

mais enſemble, & chargeront l'Ennemi déja ébranlé par l'attaque vigoureuſe des ſections. Les Huſſards qui ſont à-droite & à-gauche, prendront en même tems l'Ennemi en flanc & par derriere, (attaque qui occupera une partie de l'Infanterie Ennemie, & qui par conſéquent laiſſera encore moins de force au front qui eſt attaqué avec vigueur.) Il faut obſerver que cette attaque doit ſe faire ſans feu, tant par la Cavalerie que par les Huſſards, & avoir attention que les ſections puiſſent ſe retirer par les intervalles des Troupes de Cavalerie, ſuppoſé qu'elles ne trouvent point jour à pénétrer : cette retraite des ſections ne doit point empêcher le Corps des Troupes de continuer ſon attaque ; il aura même plus de facilité à pénétrer, l'Infanterie ayant jetté une partie de ſon feu.

Si l'Ennemi eſt plus foible, il faut l'attaquer, quelque réſolution qu'il puiſſe marquer. La Cavalerie, lorſqu'elle veut attaquer de l'Infanterie, ne doit point héſiter ni la tâter ; mais elle doit faire ſes diſpoſitions de loin, & tomber vivement ſur l'Ennemi.

Ou l'Ennemi eſt rangé en bataille ſur une ou ſur deux lignes, ou il ſe forme en Colonne ; alors les diſpoſitions pour l'attaque dont on a parlé plus haut, feront-elles inutiles ? Non, ſans doute ; car le païs étant uni & ſans aucun obſtacle qui puiſſe empêcher

la Cavalerie de manœuvrer, elle peut attaquer celle des Colonnes qu'elle jugera à propos, & celle qu'elle attaque ſur un flanc, eſt obligée de préſenter le front; alors cette Infanterie ſe trouve malgré elle dans la diſpoſition qu'on a déja ſuppoſée. Mais quelles manœuvres peut faire l'Infanterie pour ſe retirer devant de la Cavalerie dans un païs de plaine? Comme cette objection regarde le Chapitre des Retraites, on y renvoye le Lecteur : l'objet de ce Chapitre n'a été que de donner les moyens à la Cavalerie d'attaquer toute ſorte de Troupes dans un païs de plaine, en profitant de l'aſſiette du païs, des avantages qu'il lui donne, ſans égard à la force & aux diſpoſitions de l'Ennemi.

Si le Détachement en rencontre un de Cavalerie de la même force, ou à-peu-près du même nombre, le ſuccès dépend alors des bonnes manœuvres, des diſpoſitions bien priſes, du terrein dont on aura ſçu s'emparer & de la ſageſſe des précautions, qui conſiſtent à éviter d'être pris par les flancs, à préſenter un front égal à celui de l'Ennemi, & même plus étendu, ſi on le peut ſans s'affoiblir, pour pouvoir l'attaquer en flanc & ſur le front en même tems; ſouvent le ſuccès dépend de la promptitude avec laquelle on marche à l'Ennemi, de ſçavoir éviter d'en être attaqué, d'être toujours le premier à donner le coup de

poitrail. Il eſt à préſumer, & il eſt même démontré qu'entre deux puiſſances égales, celle qui frappe la premiere, doit faire reculer l'autre ; bien plus ſi une puiſſance inférieure, eſt la premiere à attaquer avec force, elle doit enfoncer celle qui eſt ſupérieure.

C'eſt ce qu'on vit au Combat de Leuze, donné en 1691, où vingt-deux Eſcadrons de l'Armée de M. le Maréchal de Luxembourg en battirent ſoixante & douze de celle de M. le Prince d'Orange. A la Bataille de Gouaſtalla, gagnée en 1734, quatorze Eſcadrons François, commandés par M. le Duc de Chatillon, battirent vingt-huit Eſcadrons Ennemis ; & dans cette derniere Guerre au Combat de Saé en Bohême, cinq cens Carabiniers & deux Régimens de Dragons, qui ne formoient enſemble que deux Eſcadrons, enfoncerent & battirent quinze cens Cuiraſſiers de l'Empereur. La raiſon du ſuccès eſt que les François furent les premiers à donner le choc du poitrail, & à agir de leur épée ſans s'amuſer à tirer ni à attendre l'Ennemi : or ſi un petit nombre de Troupes en a pû battre un ſi conſidérable, il eſt évident que le Détachement, ſuppoſé égal en force & en nombre à peu de choſe près à celui qu'il rencontre, l'emportera s'il eſt le premier à donner le choc, & à ſe ſervir de ſon épée.

Les meſures priſes, l'ordre donné, la diſpoſition

des Troupes faite, c'eſt la célérité de l'attaque, l'audace & l'intrépidité qui déterminent le ſuccès: un Combat de Cavalerie doit être décidé dans la minute & ſans retour: dans l'Infanterie il eſt plus aiſé au Soldat de revenir au Combat, quand il a été plié, qu'à un Cavalier, parce que le premier ſe conduit lui-même; au lieu que le ſecond doit conduire ſon cheval, dont l'ardeur & l'épouvante ne le laiſſent pas toujours le maître; d'ailleurs des Troupes de Cavalerie battues par d'autres, en ſont vivement pourſuivies, & ne peuvent que très-difficilement ſe rallier, à moins qu'elles n'ayent derriere des Troupes en ordre pour arrêter l'impétuoſité de l'Ennemi; au lieu que de l'Infanterie n'eſt jamais ſuivie de ſi près par d'autre Infanterie, qu'elle ne puiſſe l'écarter par ſon feu ; il eſt même rare qu'il n'y ait quelques Troupes qui ne faſſent ferme pendant que celles qui ont été enfoncées, peuvent ſe rallier: manœuvre plus difficile à la Cavalerie, parce que ſes évolutions, ſans embraſſer beaucoup plus de terrein, ſont cependant plus difficiles, que par conſéquent la confuſion doit être plus à craindre, & que très-ſouvent, ainſi qu'on l'a dit plus haut, le Cavalier n'eſt pas maître de ſon cheval. Il ne faut ſouvent qu'un cheval ombrageux ou peureux pour rompre une Troupe entiere. D'ailleurs ſi la premiere ligne eſt battue, comme elle ſera certainement ſuivie avec viva-

cité, il peut ſe faire que ſi cette premiere ligne n'a point attention de paſſer par les intervalles de la ſeconde, elle ne l'entraîne avec elle, & que cette ſeconde ligne, ſans même avoir été attaquée, ne ſuive le torrent.

La Cavalerie ne peut ſe mouvoir auſſi facilement que l'Infanterie, qui prend toutes les différentes formes qu'on veut lui donner, ſoit en Bataille, en Colonnes, en Bataillon quarré & autres ordonnances; ainſi elle peut ſe défendre, quoiqu'attaquée en tête, en flanc & par derriere. Une Colonne de Cavalerie n'a nulle force, ni ſur ſes flancs, ni en tête, encore moins par derriere. Un Eſcadron quarré eſt mauvais à tous égards; il ne peut ſe mouvoir, ni changer de diſpoſition, ſans donner jour à l'Ennemi à le pénétrer; il n'a aucune force par lui-même, ſurtout s'il eſt attaqué par les quatre angles; il ne peut avancer ni reculer comme un Bataillon quarré, & s'il eſt entouré par des forces ſupérieures, il n'a d'autre reſſource que dans l'audace pour tâcher de percer les Troupes ennemies, & éviter au moins la honte de ſe rendre ſans combattre. Si la Cavalerie ſe met dos à dos, les flancs ne ſeront point gardés. Dans ces occaſions, il ſemble que le parti le plus court & le plus ſage, eſt de ſe retirer le plus en ordre qu'il eſt poſſible, en obſervant les diſpoſitions dont il eſt parlé dans ce Chapitre, au

ſujet de la Cavalerie & des Huſſards attaqués par les mêmes Troupes ; à cela près, que ce Détachement qui ne fait ſa retraite que par force, ſe mettra en bataille ſur deux lignes par Troupes, & non en Colonne, que les Sections ſeront ſur les flancs de chaque ligne, & des Huſſards ſur les flancs des Sections. L'Avant-garde & l'Arriere-garde doivent être de Huſſards pour éloigner l'Ennemi par leur feu, avec deux Troupes de Cavalerie pour les ſoutenir.

CHAPITRE XIII.

Retraite d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un païs de plaine coupé de Rivieres.

LA conduite d'un Détachement obligé de ſe retirer, ſuppoſe dans celui qui en eſt chargé, plus de talens & plus de connoiſſances que n'en exigent ſouvent des manœuvres qui, en apparence, ſont plus importantes. Il a non-ſeulement à éviter un Ennemi ſupérieur en force, mais encore à relever le courage abattu de ſes Soldats, & à diſſiper leur frayeur. La retraite d'une Armée exige ſans doute de plus grandes lumieres dans un Général, parce que plus le nombre qui ſe retire eſt conſidérable, & plus les Troupes

embraſſent de terrein ; par conſéquent ne pouvant voir d'un coup d'œil tous les mouvemens de l'Ennemi, afin de s'y oppoſer, il faut y remédier par une activité & une prévoyance ſans bornes : un Officier au contraire, qui conduit un Détachement, a toutes ſes Troupes réunies ſous ſes yeux ; il voit diſtinctement celles de l'Ennemi, & par conſéquent il peut s'oppoſer plus aiſément aux manœuvres qu'il fait ; cependant le petit nombre eſt un nouveau ſujet de terreur pour le Soldat, aux yeux de qui la crainte augmente toujours le danger, & fait ſouvent diſparoître les raiſons qu'il a de ſe raſſûrer.

Il ſemble que la Guerre ſoit plus difficile dans un païs de montagnes que dans un païs de plaine ; dans celui-ci rien n'embarraſſe les manœuvres, où l'on n'y rencontre que de légers obſtacles : tous les chemins ſont ouverts à la retraite ; au lieu que la Guerre dans un païs de montagnes n'offre que des rochers à franchir, des torrens à paſſer, des hauteurs à occuper, enfin des obſtacles partout à vaincre ; cependant ces mêmes obſtacles ſont, dans pluſieurs occaſions, des reſſources ſalutaires qu'on ſeroit quelquefois heureux de rencontrer en plaine. Dans ce païs de montagnes ont peut embuſquer aiſément de l'Infanterie ; & dans la retraite un Détachement peut, à l'aide de ces embuſcades, eſpérer de ſe retirer en ſûreté, & même d'y

attirer

attirer l'Ennemi, & de le battre s'il le ſuit avec trop de chaleur & ſans beaucoup de précaution.

Dans un païs de plaine toutes les Troupes ſont à découvert ; l'Ennemi voit toujours devant lui ; une manœuvre faite mal-à-propos, un mouvement qui n'eſt pas exécuté avec la préciſion néceſſaire, donnent jour à l'Ennemi pour pénétrer, parce que n'ayant en vûe que le Détachement qui ſe retire, & n'ayant point à craindre d'être attaqué par des Troupes embuſquées, comme dans un païs de montagnes, ſon attention à profiter des moindres avantages n'eſt diſtraite par rien; au lieu que dans un païs de montagnes ſa marche eſt interrompue par les ſinuoſités des rochers, par la fatigue des Troupes, & par la crainte continuelle de tomber dans quelques piéges.

La Guerre offenſive eſt moins difficile dans un païs de plaine que dans un païs de montagnes ; mais dans ce dernier païs la Guerre défenſive peut avoir bien des reſſources, qu'elle ne peut trouver dans le premier. Une Armée qui eſt ſur la défenſive, ſoit parce qu'elle eſt moins nombreuſe que celle de l'Ennemi, ſoit parce qu'elle a eu quelque déſavantage, ou dans la Campagne précédente ou au commencement de celle qu'elle entreprend, en ſuppoſant la même capacité & les mêmes lumieres dans les Généraux, ſe ſoutiendra, & fera la Guerre dans un païs de monta-

gnes plus aiſément que dans un païs de plaine; parce que dans celui-ci on tire un très-grand avantage du nombre, pouvant faire agir toutes ſes forces, ou au moins une grande partie; au lieu que dans l'autre la ruſe prévaut ſur le nombre & ſouvent même ſur la valeur; ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe employer l'adreſſe & la ruſe en païs de plaine : la Guerre n'eſt autre choſe que la valeur dirigée par l'Art; mais il eſt plus difficile d'employer l'Art utilement, lorſque le moindre ſtratagême peut être découvert.

La retraite d'un Détachement en païs de plaine, n'eſt aſſûrée qu'autant qu'on a eu ſoin, en marchant, de garder ſes derrieres, & de laiſſer des poſtes ſuffiſans ſur le chemin par lequel on prévoit que l'on ſera obligé de repaſſer. En général, dans toutes les manœuvres il y a deux eſpéces de diſpoſitions à obſerver; la diſpoſition intérieure & une autre qui eſt extérieure. La diſpoſition intérieure conſiſte dans l'arrangement des Troupes pour l'eſcorte d'un Convoi, pour une Chaîne de fourrage, pour la marche d'un Détachement, pour le combat, la pourſuite de l'Ennemi après le combat, & enfin pour la retraite. La diſpoſition extérieure eſt pour les Détachemens en avant, ſur les flancs & par derriere, en laiſſant des Troupes pour garder un pont, un défilé & les gorges par où il faut repaſſer.

L'aſſiette du terrein & la qualité de ſes Troupes,

ſont les premieres choſes, que doit obſerver l'Officier qui commande le Détachement, qui ſe retire devant l'Ennemi ſupérieur. S'il a de l'Infanterie & des Dragons, il doit être prompt à profiter des avantages que le terrein peut lui offrir, à ſaiſir toutes les mauvaiſes manœuvres de l'Ennemi, & à en oppoſer de meilleures aux bonnes qu'il fera. Dans un païs de plaine on peut indifféremment marcher en Bataille ou en Colonne; c'eſt à celui qui commande à choiſir laquelle des deux diſpoſitions eſt la plus favorable, & qui peut le mieux s'adapter au nombre de Troupes dont le Détachement eſt compoſé.

On ſuppoſe un Détachement de trois cens hommes d'Infanterie & de quatre cens Dragons: il ſemble que la poſition eſt bonne, en rangeant ces deux Troupes en bataille ſur deux lignes; alors il faut partager l'Infanterie par diviſions avec des intervalles entre chacune, afin qu'elles puiſſent ſe retirer par échelons; les Dragons ſeront placés ſur les aîles par Troupe en partageant les diviſions par vingt-cinq, il y en aura ſix en premiere ligne & autant en ſeconde; les Dragons partagés par Troupe en formeront huit de cinquante chacune, dont quatre ſeront placées en premiere & ſeconde ligne de la droite, & les quatre autres à la gauche; par cette diſpoſition le Détachement ſe retirera par échelons, c'eſt-à-dire, que les ſix diviſions

les plus près de l'Ennemi feront demi-tour à gauche par homme, pafferont dans les intervalles de celles qui font derriere elles, iront fe placer à cinquante ou foixante pas plus loin, & referont un demi-tour à droite pour faire face à l'Ennemi ; dès qu'elles feront placées, celles de la feconde ligne en feront autant, en obfervant que la ligne qui refte, & celle qui fe retire, doivent faire un feu continuel, jufqu'à ce que celle qui fe retire ait paffé les intervalles : pendant cette manœuvre de l'Infanterie, les Dragons de droite & de gauche de la premiere ligne, attendront que celle de l'Infanterie ait paffé les intervalles de la feconde, pour faire leur demi-tour à-droite par quatre, & fe retirer ; ainfi des autres, à mefure que l'Infanterie fe retirera.

On peut encore difpofer différemment ce Détachement, quoique rangé en bataille ; c'eft en mettant l'Infanterie fur une feule ligne fur trois de hauteur ; fi elle étoit fur quatre, le dernier rang ne pourroit que très-difficilement faire feu, furtout pendant la retraite où la manœuvre doit être prompte, & le feu vif & continuel ; au lieu qu'étant fur trois, le feu eft plus aifé à faire, fans même que le premier rang foit obligé de mettre genouil à terre ; ce qu'il faut toujours éviter devant l'Ennemi, parce qu'on ne peut pas être affûré que le Soldat fe releve après avoir tiré.

L'Infanterie doit être partagée par diviſions ; mais elle doit être unie, c'eſt-à-dire, ſans intervalles ; les Dragons doivent être placés ſur les flancs de droite & de gauche ſur deux lignes ; partie couvrira les flancs de l'Infanterie, & le reſte ſera en avant un peu plus loin pour former une réſerve, & empêcher les Huſſards ou Dragons ennemis, de prendre le Détachement qui ſe retire par derriere. Dans cette poſition, l'Infanterie ſe retirera au petit pas en faiſant le feu de pelotons. Les Troupes en bataille doivent toujours marcher, & les diviſions qui doivent tirer, faire demi-tour à droite, par homme, tirer & ſe remettre par un demi-tour à gauche, dès qu'ils auront tiré ; d'autres diviſions leur ſuccéderont, & de cette façon toutes les Troupes feront feu l'une après l'autre, ſans que leur marche ſoit retardée. Chaque diviſion qui a tiré, doit charger ſes armes en marchant, & elles doivent être chargées avant que les diviſions ayent joint le corps de bataille qui marche toujours. Les Dragons doivent ſe retirer à meſure que l'Infanterie marche, & pendant qu'une Troupe fait face à l'Ennemi, l'autre ſe retire en obſervant toujours de couvrir le flanc de l'Infanterie. Ceux qui ſont en réſerve doivent marcher en avant du Détachement, & avoir attention d'empêcher l'Ennemi de le tourner.

Cette diſpoſition paroît meilleure que la premiere, en ce que les Troupes ſont plus réunies, qu'elles ſont

plus en force & qu'elles présentent un plus grand front; elles peuvent mieux soutenir une attaque vive; elles marchent toujours, le feu est plus considérable & plus continuel, & il y a une réserve pour se porter partout où l'on pourroit en avoir besoin, (avantage qui ne se trouve point dans la premiere disposition, où toutes les Troupes, se retirant par échelons, ne peuvent être que sur deux lignes;) ainsi divisées elles ne peuvent avoir autant de force, & le feu ne peut être aussi vif, parce que la ligne qui se retire dès qu'elle a passé les intervalles, ne peut plus tirer, & l'Ennemi n'a plus à combattre que la moitié du Détachement.

On n'a parlé plus haut de la disposition que l'on condamne ici, qu'afin de mieux faire voir en quoi elle est défectueuse, & afin qu'on ne s'en serve que lorsqu'on n'en pourra faire de meilleure par les obstacles que le terrein pourroit présenter; on ne pourroit la faire que lorsque huit ou dix Bataillons se retirent; mais dans cette occasion la Colonne est la meilleure de toutes.

Si le Détachement est plus fort en Infanterie, & qu'il puisse former une Colonne solide ou même deux, cette disposition est excellente; mais il faut que les flancs soient gardés par des pelotons d'Infanterie entremêlés de Troupes de Dragons : ce que la Colonne a d'avantageux, c'est qu'elle peut être adaptée à tous les païs & à tous les terreins, qu'elle est en force dans

toutes ses parties, & qu'elle peut facilement marcher sans donner jour à l'Ennemi pour y pénétrer, (avantage que n'ont point ni l'ordonnance sur une ligne ou sur deux, ni le Bataillon quarré :) l'un & l'autre sont nécessairement obligés de se rompre selon la situation du païs ; or le moindre mouvement pour changer de position fait devant l'Ennemi, est très-dangereux, surtout quand on est suivi vivement ; au lieu qu'une Colonne qui est sur seize de front ou davantage, peut facilement se prolonger & se mettre sur huit, lorsque le terrein se rétrécit. Si l'Ennemi se divise pour entourer la Colonne, les pelotons d'Infanterie joints aux Troupes de Dragons qu'on met sur les flancs, peuvent les uns charger le sabre à la main, & les autres la bayonnette au bout du fusil, ce qui ne seroit point en force. Si l'Ennemi attaque l'Arriere-garde, qui doit être séparée de cinquante pas du Détachement, elle ne peut avoir attention qu'à repousser les Troupes qui l'attaquent par derriere, parce que ses flancs sont gardés par des pelotons d'Infanterie auxquels on peut en joindre d'autres, si le cas l'exige.

S'il y a deux Colonnes, l'Avant-garde & l'Arriere-garde masqueront l'intervalle qui est entr'elles deux, alors les pelotons & les Troupes de Dragons seront placés sur les flancs exposés, & non entre les deux Colonnes, où ils seroient inutiles. Ces Troupes qui

couvrent les flancs, obſerveront la marche des Colonnes pour ſe retirer en même tems. Par cette diſpoſition le feu n'en ſera que plus vif, parce que l'Arriere-garde ne maſquant que l'intervalle des deux Colonnes, elle ne les empêche point de tirer, qu'elle en eſt protégée, que l'Ennemi ne peut la prendre par ſes flancs, & que le front de défenſe eſt plus conſidérable.

Si l'on trouve un ruiſſeau, un ravin ou autres avantages ſemblables, auxquels on puiſſe appuyer un flanc, ſoit qu'on ſe retire en bataille ou en Colonne, il en faut profiter & renforcer le flanc qui eſt en l'air, de l'Infanterie & des Dragons qui le couvroient.

Si le Détachement qui ſe retire par échelons ou enſemble ſur une ſeule ligne, a un pont à paſſer, l'Officier qui le commande y aura ſans doute laiſſé un poſte pour le garder ; ainſi en étant maître, il doit faire la manœuvre que M. le Maréchal de Saxe appelloit le Chapelet, c'eſt-à-dire, que les deux premieres Troupes de Dragons de droite & de gauche marcheront par les intervalles de la ſeconde ligne, paſſeront le pont, mettront pied à terre & borderont la Riviere des deux côtés du pont ; les ſecondes les ſuivront, & ainſi des autres de la ſeconde ligne. Lorſque les Dragons ſeront paſſés, la premiere diviſion de la droite

de

de la premiere ligne & la ſixiéme feront la même manœuvre, & iront joindre les Dragons qui bordent la Riviere, la ſeconde & la cinquiéme en feront autant, de même que la troiſiéme & la quatriéme. Quand la premiere ligne ſera paſſée, la ſeconde qui formoit ſix diviſions, ne formera plus que trois Troupes, afin qu'en raccourciſſant leur front, elles ne maſquent pas l'Infanterie & les Dragons qui ſont de l'autre côté du pont, qui doivent les protéger dans leur retraite par un feu continuel. Ces trois Troupes ſe rapprocheront du pont, afin que, ſoutenues du feu de celles qui ſont déja paſſées, l'Ennemi ne puiſſe les attaquer en flanc. Dans cette poſition, la premiere en faiſant demi-tour à gauche par homme, marchera vers le pont & le paſſera, la troiſiéme enſuite. Dès qu'elles ſeront au-delà, la derniere ſe rapprochera encore plus près du pont & le paſſera par diviſion, toujours protégée par le feu des Troupes qui ont déja paſſé. L'Ennemi voyant le Détachement au-delà, à la derniere diviſion près qui s'eſt approchée du pont & qu'il maſque, ayant derriere elle des Grenadiers en Colonne qui la ſoutiennent, n'expoſera pas ſes Troupes au feu de l'Infanterie qui borde la Riviere, ne pouvant plus eſpérer de l'entamer. Il faut reſter dans cette poſition juſqu'à ce que l'Ennemi ſe retire, & faire ceſſer le feu, à moins qu'il ne s'approche de trop près. S'il ſe déter-

mine à la retraite, dès qu'il eſt à une certaine diſtance, il faut faire rompre le pont s'il eſt de bois; s'il eſt de pierre, il faut attendre que l'Ennemi ſoit aſſez éloigné pour être ſûr de ſa retraite, & qu'il ne puiſſe plus joindre le Détachement: alors on fera paſſer deux ou trois Troupes de Dragons pour l'obſerver; lorſqu'on n'aura plus à craindre le retour de l'Ennemi, les Dragons reviendront, & le Détachement ſe mettra en marche & retournera vers le Camp. Ces deux ou trois Troupes de Dragons doivent reſter au moins un quart d'heure en bataille près du pont, pour obſerver ſi l'Ennemi ne revient pas; pendant ce tems le Détachement marche & gagne aſſez de terrein pour ne pouvoir plus être joint par l'Ennemi. Ces Dragons qui auront reſté au pont, rejoindront le Détachement après le tems marqué, & en feront l'Arriere-garde. Si ce Détachement au lieu de ſe retirer par échelons, marche ſur une ſeule ligne, il doit obſerver les mêmes diſpoſitions, & paſſer le pont dans le même ordre qu'il eſt marqué ci-deſſus.

Voyez la Planche quatorziéme, Fig. 1re.

S'il ſe retire en Colonne, les Dragons paſſeront auſſi les premiers, mettront pied à terre & borderont la Rivieres; les têtes des Colonnes s'avanceront enſuite juſqu'au pont, en laiſſant la diſtance néceſſaire aux rangs qui auront fait feu pour y paſſer; s'il y a deux

Colonnes, elles ſe joindront, & n'en formeront plus qu'une pour être plus en force; la tête de la Colonne juſqu'au tiers paſſera & ira rejoindre les Dragons à pied qui ſont de droite & de gauche du pont; pendant ce tems l'Arriere-garde; ſoutenue de Piquets, fera un feu continuel. Dès qu'il ſera paſſé aſſez d'Infanterie pour protéger les flancs de la Colonne, l'Arriere-garde ſe partagera en deux; & ſe mettra ſur les deux flancs de la Colonne. Alors les trois derniers rangs de cette Colonne feront feu, & après ſe retireront en ſe partageant en deux, les uns à droite, les autres à gauche, & iront paſſer le pont en longeant la Colonne; l'Arriere-garde compoſée de quatre Troupes, dont deux de Grenadiers & deux de Piquets ſe retireront les unes après les autres, à meſure que la Colonne ſe raccourcira; lorſque toutes les Troupes de la Colonne ſeront paſſées, les Grenadiers & les Piquets ſe réuniront, les deux Piquets paſſeront l'un après l'autre & enſuite les Grenadiers; quand toutes les Troupes ſeront paſſées, le Commandant obſervera les manœuvres dont il a été parlé plus haut.

Voyez la même Planche, Fig. 2.

Si un Détachement d'Infanterie ſe retire dans une plaine, devant de la Cavalerie qui lui ſoit très ſupérieure, les diſpoſitions changent; la Cavalerie a un très-grand avantage dans un païs où rien ne l'empêche

de manœuvrer, & où l'Infanterie n'a pas un buiſſon pour ſe mettre à couvert. Dans ces occaſions c'eſt l'ordonnance forte & juſte que l'on donne à l'Infanterie, qui peut lui promettre de ſe retirer devant de la Cavalerie valeureuſe & bien conduite.

On ſuppoſe cinq cens hommes d'Infanterie qui veulent ſe retirer devant mille Chevaux. Cette Infanterie pourroit ſe retirer en Bataillon quarré, ayant des Grenadiers aux quatre angles en dehors; ces Grenadiers ne doivent jamais tirer, à moins que la Cavalerie ne s'approche ſi près d'eux qu'ils courroient riſque d'être culbutés, s'ils ne l'éloignoient par leur feu. Le feu de ce Bataillon quarré doit être ménagé, & l'on doit avoir grande attention de ne tirer que par pelotons, & lorſque la Cavalerie ſera à trente pas; ſi on laiſſoit approcher l'Ennemi plus près, le Soldat qui ne raiſonne point comme l'Officier, qui ſouvent eſt plus épouvanté du cheval que du Cavalier, ſans ſonger à préſenter ſa bayonnette & à tirer juſte, reculeroit & feroit par conſéquent un jour dans le Batallon, par où des Cavaliers déterminés pourroient entrer; au lieu qu'à trente pas, il n'eſt pas encore aſſez proche pour que le Soldat en ſoit intimidé, & il eſt à la diſtance néceſſaire pour que le feu faſſe l'effet qu'on doit en attendre. Mais on ſuppoſe pour un moment que le Soldat ne ſoit point effrayé de cette maſſe

de Cavalerie qui vient fondre ſur lui, & qu'il l'attende à la longueur de la bayonnette, pour faire un feu plus ſûr, & pour enfoncer en même tems ſa bayonnette dans le poitrail du cheval; le mouvement d'un cheval tué étant de tomber en avant, celui d'un autre qui n'eſt que bleſſé, de pouſſer ſur celui qui le frappe, le Soldat ſera néceſſairement obligé de reculer pour faire place à ce cheval tué ou bleſſé; or s'il entre un ſeul cheval dans les rangs mort ou en vie, le Bataillon eſt percé; c'eſt pour cette raiſon qu'on dit qu'il ne faut tirer que lorſque l'Ennemi ſera à trente pas, le feu ſera dans toute ſa force, & les chevaux tués ou bleſſés ne ſeront pas à portée de rompre le Bataillon; de plus comme le feu ne doit ſe faire que par diviſions, s'il y avoit encore quelques Troupes de Cavalerie qui n'euſſent point été rompues, & qui vouluſſent continuer la charge, elles trouveroient partout du feu, qui probablement les contraindroit de s'éloigner en déſordre du Bataillon. On doit cependant toujours préférer la Colonne au Bataillon quarré, par les raiſons qu'on a dites ci-deſſus: cinq cens hommes d'Infanterie forment une Colonne ſuffiſante pour ſe retirer, & pour que le feu ſoit continuel.

Lorſque le Détachement eſt plus fort en Infanterie, & que l'Ennemi eſt ſupérieur à proportion, il vaut

mieux ſe retirer en Colonne, parce que la Colonne étant pleine, elle forme un Corps qui ne peut agir qu'enſemble, & dont toutes les manœuvres ſont uniformes; avantage qui ne ſe trouve point dans le Bataillon quarré : comme le centre eſt vuide, un côté du quarré peut marcher plus vîte ou plus lentement que les trois autres, ce qui fait un jour à deux des angles; quoiqu'ils ſoient gardés par des Grenadiers.

On ſuppoſe un Détachement de 1200 hommes d'Infanterie, attaquée par 2000 Chevaux; cette Infanterie ſe retire par un païs de plaine; on penſe qu'elle doit ſe former en Colonne. Cette Colonne aura ſeize hommes de front ſur ſoixante & deux de profondeur; les deux cens huit Soldats qui reſtent; qu'on ſuppoſe être des Grenadiers, ſeront partagés en quatre parties; deux appuyeront les deux flancs de la tête, les deux autres les deux de l'Arriere-garde. Dans cette poſition on penſe que cette Infanterie peut ſe retirer facilement. Si l'Ennemi attaque d'un ſeul côté, en exécutant le feu qu'on a indiqué plus haut, il eſt certain qu'il perdra beaucoup de monde, avant que de pouvoir approcher de la Colonne. De plus la profondeur de la Colonne occupant beaucoup moins de terrein que la Cavalerie ennemie n'en embraſſe, à moins qu'elle ne ſe mette ſur quatre ou cinq lignes, l'Infanterie ne peut jamais avoir affaire qu'à la premiere ligne,

celles qui ſont derriere ne pouvant ajouter à la peſanteur de la charge, parce que dans la Cavalerie il n'y a ni ne peut y avoir d'impulſion; celle qui peut y être n'eſt que dans la célérité de l'attaque des Cavaliers du premier rang; ainſi la Colonne d'Infanterie eſt plus forte par elle-même que la Ligne de Cavalerie qui l'attaque. Si l'Ennemi attaque ſur les deux flancs en faiſant faire à-droite & à-gauche, cette Colonne ſe trouvera ſur huit rangs d'un côté, & ſur huit de l'autre; s'il attaque la tête ou l'Arriere-garde, il trouvera en comptant les Grenadiers, trente-quatre hommes de front; ainſi de quelque côté qu'elle puiſſe être attaquée, elle paroît y être en force, & capable de réſiſter à un Ennemi ſi ſupérieur.

Il faut obſerver un ſilence profond, pour que tous les feux ordonnés ſoient exécutés dans la derniere préciſion; c'eſt aux Officiers particuliers à ſe faire obéir des Pelotons qu'ils commandent, & à ſçavoir les empêcher de tirer lorſqu'ils le jugeront à propos; car il n'eſt pas douteux que ſi on laiſſe faire les Soldats, ils tireront tous à la fois, la Colonne dépourvûe de feu, ce ſeroit un moment bien favorable à l'Ennemi pour attaquer, n'ayant plus à craindre que la bayonnette; moment qu'il ſaiſiroit certainement: mais ſi l'on a attention de ménager le feu, & de ne faire tirer que par pelotons, il eſt moralement ſûr qu'une

Colonne dans cette diſpoſition, pourra ſe retirer devant de la Cavalerie très-ſupérieure en nombre. Si l'on peut empêcher l'Ennemi de pénétrer à ſa premiere charge, on peut être perſuadé que la ſeconde ſera faite avec moins d'ardeur, la troiſiéme encore moins, & qu'enfin il ſe rebutera, qu'il aura perdu beaucoup de monde, & que le Détachement n'aura pas perdu un ſeul homme.

Il eſt ſouvent plus difficile de faire une belle retraite que de battre l'Ennemi ; un faux mouvement, trop de précipitation peuvent donner à l'Ennemi le moyen de pénétrer par quelques endroits, ſurtout s'il eſt actif. C'eſt à l'autorité & à la confiance que le Commandant aura acquiſes ſur ſes Troupes, qu'il devra la préciſion des manœuvres qu'il leur aura ordonnées : la capacité dans celui qui commande, produit néceſſairement la confiance de ceux qui obéiſſent, & s'il a leur confiance, il a bientôt l'autorité, toujours plus ſûre lorſqu'elle eſt le fruit de l'amour & de l'eſtime, que lorſqu'elle eſt l'effet de la force & de la puiſſance.

Le Soldat juge plutôt par ſentiment, qu'avec une connoiſſance raiſonnée du mérite de ſes Officiers ; il eſt difficile de le tromper : il marche avec joie ſous les uns, ſous les autres les armes lui tombent des mains. Un Général eſt l'ame de ſon Armée ; il lui communique ſa valeur, ou la rend timide & irréſolue comme lui.

CHAPITRE

CHAPITRE XIV.

Retraite d'un Détachement d'Infanterie & de Hussards dans un Païs de montagnes & de bois.

IL n'eſt point de manœuvres qui n'offrent des difficultés, & qui n'exigent dans celui qui les conduit, des réflexions profondes ; mais il en eſt de plus difficiles les unes que les autres, & où la moindre faute, ſoit dans la diſpoſition des Troupes, ſoit dans la préciſion de la manœuvre, peut entraîner leur défaite entiere.

Celui qui commande un Détachement qui ſe retire devant l'Ennemi ſupérieur, a ſurtout beſoin de ce coup d'œil prompt, qui fait qu'on profite des fautes de l'Ennemi, & qu'on oppoſe la ruſe à la force ; d'un grand ſang froid, qui lui faſſe voir tout ce qu'il doit faire pour l'éviter ou pour le tromper, & de la plus exacte connoiſſance du païs, pour ne pas tomber dans des endroits qui pourroient retarder ſa marche, ou dans les embuſcades que l'Ennemi auroit pû lui tendre.

Pour ne pas tomber dans aucun inconvénient, la Retraite doit toujours être prévue, avant qu'un Détachement ne ſe mette en marche pour quelque païs que ce ſoit ; on doit connoître ſes derrieres, les aſſûrer, & obſerver de ſe retirer avec ordre, & très-lentement.

L'Arriere-garde qui eſt la plus expoſée, & à qui néceſſairement il faut plus de nerf & de valeur qu'à toute autre Troupe; doit être compoſée de Grenadiers ſoutenus de Piquets. Les Grenadiers ſont l'élite des Troupes; on ſçait qu'ils choiſiſſent eux-mêmes ſur les plus braves Soldats ceux qu'ils veulent admettre parmi eux, & qu'ils ne les reçoivent qu'autant que leur valeur & leur probité ſont éprouvées & reconnues.

Comme dans un païs de montagnes l'Ennemi ne peut préſenter plus de front que celui qu'on lui oppoſe, parce que le païs eſt étroit & reſſerré, il n'eſt pas à craindre qu'il prenne par derriere le Détachement, qui d'ailleurs ayant déja fait en allant, le chemin qu'il tient dans la Retraite, doit le connoître parfaitement; d'autant plus que les Huſſards, qui étoient en avant, l'ont exactement fouillé, & que par cette exacte recherche, on a dû faire occuper les chemins & les gorges qui aboutiſſent au chemin par où l'on ſe retire, pour n'être pas coupé dans ſa Retraite. Quoique l'on ait, & qu'il ſemble qu'on ne doive avoir en vue, en prenant ces précautions, que l'Ennemi qui attaque l'Arriere-garde, il ne faut point négliger de défendre les flancs qu'il peut attaquer en s'emparant des hauteurs, & l'on doit les faire occuper par des Détachemens tirés des Corps: c'eſt dans le moment d'une Retraite qu'on doit renforcer ces poſtes, & les défen-

dre avec la derniere opiniâtreté, ſans quoi la Retraite n'eſt point ſûre; parce que l'Ennemi ne négligera rien pour s'en emparer.

On doit être aſſuré que dans un païs de montagnes, où la Cavalerie ne peut agir que très-difficilement, le Détachement Ennemi ſera d'Infanterie, & peut-être y aura-t-on joint des Huſſards ou des Dragons, pour faire la découverte en avant & ſur les flancs; le Détachement qui ſe retire en aura auſſi; mais ces Troupes dans l'un & l'autre Détachement ſont inutiles pour le combat, pour la pourſuite ou la Retraite, tant que le païs eſt reſſerré, ainſi l'Ennemi ne pouvant employer que ſon Infanterie, il faut lui oppoſer la même Arme & faire paſſer les Huſſards à la tête.

Les Troupes du Détachement doivent remplir le chemin; l'Arriere-garde compoſée de Grenadiers & de Piquets, doit laiſſer de chaque côté l'intervalle de deux hommes, afin que lorſque les trois premiers rangs auront fait leur feu, ils puiſſent en ſe partageant en deux, marcher de droite & de gauche, & prendre la tête de l'Arriere-garde pour recharger leurs Armes: pendant cette manœuvre de l'Arriere-garde, le Détachement doit toujours marcher, mais lentement & ne point s'en éloigner de plus de ſoixante à quatre-vingt pas, pour lui donner un prompt ſecours, ſi elle étoit vivement attaquée.

Les Troupes qui occupent les hauteurs, doivent régler leur marche ſur celle du Détachement, en marchant du même pas, parce qu'en ſe retirant trop vîte, elles découvriroient ſes flancs, & l'Ennemi pourroit l'attaquer avec avantage ou le couper. Si les hauteurs ſont impraticables, & qu'on ne puiſſe les occuper, il n'y aura rien à craindre de la part de l'Ennemi, parce que l'impoſſibilité de s'en emparer eſt égale; mais ſi on peut les occuper, les Troupes qui y ſont doivent avoir un point de réunion: c'eſt à celui qui les commande à le leur donner; la connoiſſance exacte qu'il doit avoir du païs, lui doit faire prendre le plus sûr. Les Troupes qui occupent les gorges qui ſe rendent au chemin, par lequel le Détachement ſe retire, peuvent les abandonner plus vîte, pourvû qu'elles s'arrêtent à l'entrée des gorges qui donnent dans le chemin que tient le Détachement, elles doivent attendre qu'il ſoit paſſé en partie; alors elles le joindront & rentreront dans leurs rangs.

On peut encore faire une autre diſpoſition pour la Retraite. Dans la premiere ci-deſſus, il n'y a jamais que l'Arriere-garde qui ſoutienne toutes les forces de l'Ennemi, ſans que le Corps du Détachement puiſſe en être offenſé, ſi ce n'eſt par quelques balles perdues; mais ſi la Retraite eſt longue, les Troupes de l'Arriere-garde, non-ſeulement ſeront très-fatiguées, mais en-

core elles manqueront certainement de munitions. Pour partager dans tout le Détachement la fatigue & le péril, pour faire enſorte que la défenſe ſoit plus vive, & que le feu ſoit plus conſidérable, on penſe que ſi les trois derniers rangs des Troupes du Détachement ſe partageoient en deux, & ſe mettoient ſur les flancs de l'Arriere-garde, ce qui feroit quatre diviſions & même plus, l'Arriere-garde pouvant en faire deux ou quatre ſelon la largeur du chemin, le feu pourroit être roulant & continuel. Quand les deux diviſions ſorties du corps du Détachement auront tiré, elles feront demi-tour à gauche par homme, ſe retireront & longeront le Détachement pour en aller reprendre la tête, en même tems d'autres leur ſuccéderont. Cette manœuvre peut ſe continuer juſqu'à ce que le païs s'élargiſſe, & peut s'exécuter très-facilement; mais pour la bien faire & promptement, il faut ſe ſervir du pas croiſé.

Si le chemin eſt aſſez large pour y placer deux Troupes en bataille, la retraite ſera plus aiſée, parce que ces deux Troupes formeront huit pelotons & qu'elles pourront faire un feu continuel en marchant toujours, ce qui revient à la diſpoſition ci-deſſus, à cela près que les Troupes du Corps du Détachement ne font que ſoutenir, ſans marcher ſur les flancs de l'Arriere-garde. Cette manœuvre eſt facile à faire; il ne

faut qu'un commandement général, & c'eſt aux Officiers particuliers, commandans chaque pelotons, à faire exécuter le feu ordonné dans la préciſion la plus exacte. Il n'y a nul autre mouvement à faire que de marcher, & de ſe retourner promptement, faire feu & ſe remettre en marche.

C'eſt un principe dont l'expérience a ſouvent confirmé la ſolidité, que tout mouvement où il faut compter, eſt défectueux, parce qu'il enleve un tems conſidérable, qu'il entraîne de la lenteur & qu'il met de la confuſion ; or cette maniere de ſe retirer en partageant les Troupes par diviſions, n'exige aucun calcul & la Retraite une fois commencée, il ne faut plus d'ordre nouveau.

Si l'Ennemi attaque l'Arriere-garde avec vivacité, elle doit tâcher de ſoutenir ce premier effort, pour donner le tems aux Troupes du Détachement de la joindre ; alors ſans attendre que l'Ennemi réitére une ſeconde charge, elles doivent foncer ſur lui la bayonnette au bout du fuſil ; ce mouvement hardi lui en impoſera & rallentira ſon ardeur ; s'il lui en impoſe, il faut continuer ſa Retraite dans l'ordre marqué ci-deſſus, à moins que ſes manœuvres indéciſes ne donnent jour à le battre quoique plus foible ; s'il ne ſe rallentit point, il faut tâcher de donner le premier coup de bayonnette, parce que, comme on l'a déja dit,

entre deux puiſſances égales, celle qui eſt frappée reçoit l'impulſion & doit reculer : or la profondeur ſur laquelle marche le Détachement, quoiqu'elle ne ſoit point égale à celle de l'Ennemi qui lui eſt ſupérieure, doit cependant lui donner aſſez de force & de peſanteur pour l'enfoncer, s'il eſt le premier à charger. Dans ces ſortes d'occaſions où l'Ennemi preſſe & attaque vivement, l'audace doit ſuppléer au nombre, & rendre le Détachement d'égale force & quelquefois même ſupérieur.

Si le païs s'élargit, il faut préſenter le plus de front qu'il ſe pourra ; alors la Retraite peut ſe faire ſur une ſeule ligne ſans intervalles, en obſervant de faire le feu par diviſion, que les Troupes ſoient en force dans toutes les parties, & que les flancs ſoient appuyés à quelque montagne, ravin ou ruiſſeau pour n'être pas tournés.

Les Huſſards ne ſont d'aucune utilité dans ces occaſions, parce que dans ces païs reſſerrés, ils ne peuvent agir contre de l'Infanterie ; mais ils ſont utiles ſi le païs s'élargit : alors l'Ennemi ne manquera pas de ſaiſir l'occaſion d'employer ceux qu'il aura ; mais on leur oppoſera ceux du Détachement, le terrein étant égal pour le Détachement qui ſe retire comme pour l'Ennemi ; s'il n'en a point & que le païs en s'élargiſſant, donne du terrein aux Huſſards pour harceler ſes flancs,

il ne faut point manquer cette occasion pour le charger en tête la bayonnette au bout du fusil, pendant que les Hussards l'attaqueront en flanc & par derriere le sabre à la main. Dans ce moment il ne faut point que l'Infanterie fasse feu, parce que les Hussards, attaquant de tous côtés l'Ennemi, elle pourroit tirer sur eux comme sur lui. On dit qu'il faut attaquer, quoique l'Ennemi soit supérieur, parce que dans ces circonstances l'Ennemi, quoique plus fort, devient en quelque sorte d'égale force, par l'espece d'Arme qu'on peut employer & dont il manque ; il faut l'attaquer avec vigueur & célérité, le feu ne remplit pas cet objet ; il n'est bon que pour amuser & décide rarement.

Dans une attaque vive ce n'est que l'Arme blanche dont il faut se servir, le brave homme ne s'en emût point ; mais celui qui n'agit qu'autant qu'on le pousse, est effrayé de voir l'Ennemi si près de lui, & souvent, sans se mettre en défense, il cherche son salut dans la fuite : plus on approche l'Ennemi & plus on devient redoutable ; un lâche peut tuer à cent pas un homme valeureux, qui, s'il en étoit proche, n'oseroit pas même le fixer : c'est ce qui fit dire au Chevalier Bayard, lorsqu'en France on commença à se servir des Armes à feu ; *c'en est fait de la valeur Françoise, le plus grand poltron tuera dorénavant le plus brave.*

S'il

S'il ſe trouve un défilé, l'Officier commandant qui a dû aſſurer ſes derrieres, aura ſans doute laiſſé un poſte ſuffiſant pour les garder ; alors les Huſſards commenceront par le paſſer, l'Infanterie paſſera enſuite par les aîles, c'eſt-à-dire, la diviſion de la droite, enſuite celle de la gauche, ainſi des autres juſqu'à ce que tout ſoit paſſé.

Pendant la Retraite de chaque diviſion, celles qui ſont en préſence de l'Ennemi feront un feu continuel, & ſe rapprocheront toujours du défilé, en laiſſant cependant aſſez de place, afin que celles qui ſe retirent puiſſent paſſer. Les premieres qui ſe ſeront retirées, s'empareront des hauteurs, ſi elles ſont praticables, pour protéger celles qui ſe retirent & celles qui font tête à l'Ennemi. Quand il n'y aura plus que deux diviſions à paſſer, elles ſe joindront pour faire un Corps plus conſidérable & pour maſquer l'entrée du défilé ; ces Troupes réunies feront la même manœuvre qu'on a dit au Chapitre précédent.

Si le Détachament ſe retire par un païs de bois, il faut obſerver, pour y adapter les diſpoſitions qu'on veut faire, ſi les bois ſont d'un accès difficile ou aiſé, s'ils ſont continuels ou entremêlés de petites plaines. Lorſqu'ils ſont de facile accès, l'Infanterie qui ſe retire a le même avantage que celle de l'Ennemi, elle peut faire les manœuvres les plus convenables

pour s'oppoſer à la ſupériorité du nombre & ſuppléer à ſa propre foibleſſe, par l'ordre qu'elle obſervera dans ſa Retraite ; ſi l'accès eſt difficile, l'Infanterie ennemie ne peut tirer aucun avantage du nombre. Les flancs de la Colonne doivent être couverts par des pelotons d'Infanterie, placés à trente pas de la Colonne, de diſtance en diſtance, en obſervant de ne point perdre de vûe les Troupes qu'ils couvrent.

Si ces bois ſont continuels, on obſervera la même marche & la même diſpoſition ; s'ils ſont entremêlés de petites plaines, l'Infanterie marchera toujours en Colonne ; mais les Huſſards qui marchoient en avant, ne pouvant agir dans ces bois contre de l'Infanterie, ſe placeront de droite & de gauche par Détachemens, entremêlés de pelotons d'Infanterie, pour le tems ſeulement que les Troupes ſeront en plaine ; dès qu'elles rentreront dans le bois, les Huſſards reprendront la tête.

Si le Détachement eſt aſſez fort pour former deux Colonnes, & que la ſituation du païs le permette, l'ordonnance n'en ſera que meilleure ; les Troupes occupant moins de terrein, ſeront plus réunies, & par conſéquent plus en force.

Si au lieu de Huſſards ce ſont des Dragons, on en fera mettre une partie pied à terre ou même tous, ſelon les circonſtances & le païs où marche le Déta-

ment, pour le rendre à-peu-près égal en Infanterie à celui de l'Ennemi, d'autant plus qu'ils ſont inutiles à cheval lorſqu'il faut ſe retirer par un païs de montagnes & de bois : alors les Dragons à pied ſoutiendront les Grenadiers, & les uns & les autres ſeront ſoutenus par des Piquets. Si le païs s'élargit & que l'Ennemi ait des Huſſards, on fera remonter les Dragons à cheval pour garder les flancs & les derrieres de l'Infanterie, qui pourroient être inquiétés par les Huſſards Ennemis ; s'il faut paſſer un défilé, il remettront pied à terre, ſe joindront à l'Infanterie ; ceux qui tiennent leurs chevaux paſſeront les premiers : quant à l'ordre pour le paſſage, on ſuivra les diſpoſitions dont il a été parlé plus haut.

La Guerre dans un païs de montagnes & de bois eſt très-difficile, elle eſt abſolument différente de celle qui ſe fait dans un païs de plaine ; on ne parvient qu'avec beaucoup de peine à connoître le païs ; les manœuvres ſont plus embarraſſantes, parce que le terrein ne permet point d'agir comme on le voudroit, ainſi tout Officier qui veut parvenir , doit pendant la paix à force d'étude, de lecture & de recherches ſur les Cartes, s'inſtruire de cette Guerre qu'il eſt à même de faire, puiſqu'elle ne peut être ſur nos frontieres, ſans ſe trouver néceſſairement dans un païs de montagnes, à moins que ſon théatre ne ſoit en Flan-

dre ou dans le Palatinat ; il eſt vrai que la théorie ſeule ne ſçauroit le mettre à couvert de faire beaucoup de fautes, dans leſquelles il ne tomberoit pas s'il y joignoit la pratique de pluſieurs Campagnes ; mais cette théorie le mettra à même de les connoître, de s'en corriger, & d'en faire moins que s'il n'avoit ni l'une ni l'autre.

Santa-Cruz, dans ſes Réflexions Militaires, exhorte beaucoup à la lecture ; il ſe ſert de l'exemple d'Alexandre, qui portoit toujours avec lui les Œuvres d'Homere, qu'il appelloit le Recueil de toute la Diſcipline Militaire & des actions de valeur. Charles XII, guidé par le même principe, portoit toujours un Quinte-Curce ſur lui.

En effet l'uſage de l'Hiſtoire des Grands Capitaines éleve l'ame, éclaire l'eſprit, & met à portée un Officier judicieux de donner ſur le champ un bon conſeil, que ne donneroit pas un homme d'eſprit ſans lecture. Dans les occaſions il mettra en œuvre les principes dont il ſera rempli ; il trouvera ſans effort la raiſon d'une marche, d'un mouvement que fera l'Ennemi, & ſes conjectures ſeront très-ſouvent réaliſées ; la pratique les rendra plus promptes & plus juſtes.

CHAPITRE XV.

Retraite d'un Détachement de Cavalerie dans un païs de plaine.

DANS un païs de plaine la Cavalerie peut attaquer & se défendre contre toute sorte de Troupes ; elle a le terrein nécessaire pour manœuvrer, & peut prendre les positions les plus favorables, soit pour une attaque, soit pour une Retraite ; le succès, dans une attaque, dépend de la disposition & de la célérité avec laquelle elle chargera l'Ennemi ; elle réussira dans la Retraite par l'ordre, le silence & la précision des mouvemens, elle peut même, si elle est supérieure en force, attaquer un Détachement d'Infanterie, & espérer de le battre. Il est vrai qu'à la Bataille de Rocroi, donnée en 1643, elle ne put enfoncer le reste de l'Infanterie Espagnole, qui s'étoit formée en Bataillon quarré, & que le Grand Condé, alors Duc d'Enghien, fut obligé de faire rompre ce Bataillon avec du canon ; mais ce sont de ces exemples de fermeté & de valeur qui ne peuvent être cités comme régles certaines, parce qu'ils sont très-rares, & au-dessus même des principes.

Il eſt vrai que les premiers Cavaliers qui attaquent de l'Infanterie, ſoit en Bataille, en Colonne ou en Bataillon quarré, riſquent beaucoup, & peuvent être appellés des Enfans perdus ; mais s'ils ont aſſez de réſolution pour charger avec vigueur & célérité, & qu'il y en ait un ou deux qui puiſſent pénétrer dans le Bataillon, le reſte des Troupes qui les ſuit, entrera certainement par le même endroit.

Un Détachement qui ſe trouve arrêté dans un païs de plaine par un Détachement de la même Troupe, mais plus fort, doit ſe retirer par Troupes ou par Eſcadrons, ſelon la force dont il eſt ; mais comme ordinairement la Cavalerie en Détachement ne marche que par Troupes, & qu'elle ne ſe forme en Eſcadron que lorſque les Etendarts marchent, elle doit ſe former ainſi ſur deux lignes avec des intervalles, les Troupes de la ſeconde ligne placées vis-à-vis les intervalles de la premiere.

On ſuppoſe un Détachement de 600 Chevaux, il y a dans ce Détachement douze Troupes de 50 Chevaux chacune ; ainſi il y aura ſix Troupes en premiere ligne & ſix en ſeconde. Lorſque le Commandant aura ordonné la Retraite, la premiere, la troiſiéme & la cinquiéme de la premiere ligne ſe retireront par un demi-tour à droite par quatre, & en paſſant par les intervalles de la ſeconde, iront ſe placer à quatre-vingt

pas derriere, & par un autre demi-tour à gauche par quatre, feront face à l'Ennemi; la deuxiéme, la quatriéme & la ſixiéme feront la même manœuvre, & iront prendre leur place à côté de celles qui ſe ſont retirées les premieres, ſi le terrein le permet; s'il ſe rétrécit, elles marcheront quatre-vingt pas plus loin, & ſe remettront, ainſi que les premieres, en préſence de l'Ennemi. La ſeconde ligne fera la même manœuvre par trois Troupes. Il eſt aiſé de comprendre par cette diſpoſition, que ſi le terrein ſe rétrécit, au lieu de deux lignes il faut en former quatre; mais reſter ſur deux, autant qu'on le peut, pour préſenter plus de front à l'Ennemi.

On fait d'abord retirer la premiere, la troiſiéme & la cinquiéme Troupe, & non toutes les ſix à la fois, parce que, dans un païs de plaine, il ſe peut très-bien que ſix Troupes ne puiſſent pas toujours marcher de front; d'ailleurs ſi la premiere ligne faiſoit enſemble ſa Retraite, ce mouvement ſeroit favorable à l'Ennemi pour charger cette ligne, au moment qu'elle lui tourneroit le dos; au lieu que pendant que trois ſe retirent, il en reſte trois autres qui ſont face à l'Ennemi & qui le contiennent; d'autant mieux qu'elles ſont ſoutenues par la ſeconde ligne: de plus, ſi le terrein ſe rétréciſſoit, il faudroit donner un ordre nouveau pour faire faire alte aux trois premieres,

afin que les trois autres marchassent plus loin ; alors l'Ennemi pourroit tomber sur la seconde ligne, n'étant point soutenue de celle qui s'est retirée ; il y a encore une autre raison pour croire que cette disposition est bonne, c'est que si la premiere ligne se retiroit ensemble, l'Ennemi n'auroit qu'à attendre, pour charger, qu'elle fût près de passer par les intervalles de la seconde ; alors il est assûré de battre en attaquant vivement, parce que la premiere ligne lui tournant nécessairemment le dos, il n'auroit à combattre que la seconde, qui ne pourroit résister à son impétuosité, & que sa manœuvre seroit embarrassée par la ligne qui se retire. La disposition qu'on vient de marquer pour douze Troupes, peut se faire également avec plus ou moins, suivant la situation du païs.

Si ce Détachement n'est que de Cavalerie, sans Dragons ni Hussards, le Commandant mettra sur chaque flanc des deux lignes une Section pour les garder, & pour empêcher l'Ennemi de les attaquer. Ces Sections seront placées à trente pas, & ne se retireront que lorsque la ligne entiere se sera retirée, c'est-à-dire, qu'a-après que les trois premieres Troupes, se seront retirées, les Sections doivent rester, & attendre que les trois autres Troupes ayent passé dans les intervalles de la seconde ligne ; alors elles se retireront, & iront se placer sur les flancs de la ligne qu'elles gardoient ;

celles

celles qui couvrent les flancs de la ſeconde ligne, en feront autant.

Si ce Détachement eſt obligé de ſe retirer ſur quatre lignes, au lieu de quatre Sections il en faut huit, pour garder les flancs de chacune : mais comme chaque ligne n'eſt que de trois Troupes de front, & que la Retraite ſeroit très-longue, s'il falloit qu'elles ſe retiraſſent l'une après l'autre, on formera deux Troupes de Carabiniers qu'on partagera en quatre, afin qu'il reſte toujours des Troupes pour ſoutenir celles qui ſe retirent : ces quatre Troupes ſeront éloignées du Corps de bataille de 60 ou 80 pas au plus ; elles feront leur Retraite par échelons, deux à deux, c'eſt-à-dire, la premiere & la troiſiéme, enſuite la ſeconde & la quatriéme : elles ne ſe mêleront jamais avec le Détachement; mais elles en feront l'Arriere-garde ; les deux premieres qui ſe retireront, ne marcheront pas plus de quarante pas en arriere, & de-là ſe préſenteront devant l'Ennemi, ainſi des autres. Ces Troupes de Carabiniers peuvent tirer dans cette occaſion ; mais elles doivent faire un feu ménagé, aſſez conſidérable ſeulement pour éloigner l'Ennemi, & avoir toujours le ſabre au poing, pour s'en ſervir s'ils étoient ſerrés de trop près, & pour charger l'Ennemi enſemble.

Si ce Détachement a des Huſſards, il faut en mettre une partie à l'Arriere-garde ; de la moitié de cette partie on

formera deux Troupes, & l'autre ſera éparpillée pour rallentir la pourſuite de l'Ennemi par un feu continuel. Les deux Troupes de Huſſards en bataille ſe retireront l'une après l'autre, parce qu'il en doit toujours reſter une pour ſoutenir ceux qui ſont en avant, & qui doivent ſe retirer à meſure que ceux qui ſont en bataille ſuivent le Détachement. Ces Huſſards éparpillés, & ceux qui ſont partagés en deux Troupes pour les ſoutenir, doivent avoir attention de ne point trop s'éloigner du gros des Troupes. Ces Huſſards doivent avoir ordre, en cas que l'Ennemi vienne les attaquer vivement, de ſe partager en deux & de ſe placer ſur les flancs du Détachement, au lieu de ſe retirer ſur lui; premiérement, parce qu'ils ne ſont pas montés aſſez avantageuſement pour ſoutenir le choc de la Cavalerie; ſecondement, s'ils ſe replioient ſur leur Cavalerie, ils l'empêcheroient non-ſeulement de marcher à l'Ennemi, mais même pourroient la rompre, à moins qu'ils n'euſſent l'attention de paſſer par les intervalles de chaque Troupe ; mais pour éviter tout inconvénient, on penſe qu'il vaut mieux qu'ils ſe retirent ſur les deux flancs; alors la Cavalerie peut marcher, & par une charge prompte, le ſabre à la main, ſecondée des Huſſards, rallentir l'impétuoſité de l'Ennemi. Le reſte des Huſſards doit être mis par Troupes ſur les flancs de droite & de gauche des deux

lignes pour les couvrir, au lieu des Sections ; ces Huſſards deſtinés à couvrir les flancs, ne doivent point tirer ; mais avoir encore ſur le leur une petite Troupe ou Section tirée de leur Corps, pour faire feu ſur l'Ennemi s'il s'approchoit trop près d'eux.

En ſuppoſant ſix Troupes de Huſſards, deux ſeront à l'Arriere-garde, l'une éparpillée & l'autre partagée en deux, les quatre autres ſeront ſur les flancs des deux lignes, & l'on tirera une Section de chacune pour mettre ſur le leur ; ſi ce Détachement ſe retire ſur quatre lignes, des quatre Troupes on en formera huit ; alors elles n'auront point de Sections ſur leurs flancs, n'étant plus que de vingt-cinq chacune ; dans ce cas elles peuvent tirer ſur l'Ennemi, ſi les circonſtances l'exigent. Si au lieu de Huſſards on a des Dragons, tant que le païs eſt ouvert, il faut en faire le même uſage que des Huſſards, à cela près qu'il n'y en aura point d'éparpillés à l'Arriere-garde, mais qu'ils ſeront dans la même poſition que les deux Troupes de Carabiniers, & que, partagés en quatre Troupes, ils ſe retireront de même par échelons ; les autres ſeront placés, ainſi que les Huſſards, ſur les flancs de chaque ligne.

Si dans la Retraite il ſe trouve quelque buiſſon, ravin ou chemin creux, il faut faire mettre pied à terre à une partie, les y poſter, & ſe retirer à la faveur de leur feu. L'Ennemi qui n'a que de la Cavalerie,

ainſi qu'on l'a ſuppoſé, ne s'expoſera pas à eſſuyer le feu de ces Dragons à pied, & ſe déſiſtera de ſa pourſuite.

Si l'Ennemi a de l'Infanterie, la Cavalerie marchant plus vîte que l'Infanterie, cette derniere Troupe n'aura pû ſuivre le Détachement ; il n'y aura que la Cavalerie ennemie qui l'aura ſuivie : alors les Dragons ne doivent point mettre pied à terre, & le Détachement doit continuer à faire ſa Retraite pour ne pas donner le tems à l'Infanterie ennemie de joindre ſa Cavalerie; ce qui arriveroit ſans doute, ſi l'on faiſoit mettre pied à terre aux Dragons pour arrêter cette Cavalerie, qui reſteroit en panne juſqu'à l'arrivée de ſon Infanterie, & dès qu'elle l'auroit jointe, attaqueroit vivement les Dragons à pied, pendant que la Cavalerie ennemie chargeroit celle du Détachement ; cependant ſi la Cavalerie ennemie s'éloignoit tellement de ſon Infanterie qu'on pût avoir le tems de l'attaquer avec avantage, il ne faut pas laiſſer échapper cette occaſion; mais il faut que l'Officier commandant prenne ſi bien ſes meſures, & ait le coup d'œil aſſez juſte, pour que la charge ne ſoit point infructueuſe, & pour que l'Infanterie ne puiſſe joindre ſa Cavalerie pendant le moment de l'action.

On ne prétend pas aſſûrer qu'en ſuivant les diſpoſitions qu'on vient de marquer, on ſoit à l'abri d'être

battu ; on ne peut qu'indiquer les moyens qu'il faut employer pour tâcher de ne point l'être, & pour ſe retirer en ordre & ſans confuſion. On ne peut donner que des certitudes morales ; car il peut arriver qu'avec les meilleures diſpoſitions & l'ordre dans la Retraite le mieux exécuté, on le ſera ; il n'y a point de certitude phyſique dans tout ce où le haſard & les circonſtances ont quelque part : la ſupériorité de l'Ennemi, un Général entreprenant, des Troupes qui ſecondent ſa valeur, peuvent mettre obſtacle à la Retraite du Détachement, quoique composé de très-bonnes Troupes, commandées par un Officier intelligent & courageux ; mais du moins ſi ces Troupes ſont battues, elles n'ont rien à ſe reprocher : leur Commandant a employé tout l'art poſſible dans les manœuvres qu'il leur a fait faire ; elles les ont exécutées avec courage & préciſion : s'il eſt battu, c'eſt un malheur, & non une faute.

Un bon Officier, un homme de courage peut être battu, même par ſa faute ; il ne faut qu'une négligence à profiter d'une circonſtance, à ne pas cacher ſes manœuvres avec aſſez de ſoin à l'Ennemi : un tel homme ſans doute eſt repréhenſible ; mais il eſt différentes façons de lui faire reconnoître ſes torts, qui, en les lui faiſant appercevoir, l'en corrigent & l'encouragent à mieux faire une autre fois. Ce n'eſt pas toujours par la

ſévérité qu'on peut y réuſſir ; elle flétrit le courage de l'Officier : il devient timide par trop de circonſpection ; la crainte de manquer aux plus légers devoirs, fait ſouvent qu'il néglige les plus importans. La ſévérité, quand elle eſt portée trop loin, produit parmi les Soldats des effets encore plus dangereux ; ſouvent trop de douceur ne l'auroit rendu qu'indolent, il devient traître & mutin par trop de dureté. Ce n'eſt pas qu'on doive fermer les yeux ſur des fautes eſſentielles, il faut les punir, mais ſans déſeſpérer le coupable. M. le Vicomte de Turenne, avant de réprimander un Officier qui revenoit d'une expédition malheureuſe, l'interrogeoit ſur les raiſons auxquelles il attribuoit ſa défaite ; ſi dans ſes réponſes il reconnoiſſoit de l'intelligence, & s'il faiſoit un aveu ſincére de ſes fautes, loin de le blâmer, il l'encourageoit par la promeſſe de le mettre bientôt à même de réparer l'échec qu'il avoit reçu. Une promeſſe auſſi flatteuſe produiſoit ſur cet Officier l'effet de la réprimande ſans l'humilier, & lui inſpiroit une nouvelle ardeur. Une conduite ſi remplie de bonté ne peut que faire aimer le Général, lui attirer la confiance du Soldat, & former d'excellens Officiers.

Quant aux précautions qu'il y a à prendre dans une Retraite, & qui dépendent de la ſageſſe de l'Officier commandant, ſoit qu'on ſe retire pour éviter le com-

bat, ou devant l'Ennemi ſupérieur, on peut voir dans Végéce * les moyens dont on peut ſe ſervir pour tromper ſa prudence.

* Liv. 3. chap. 5.

Il ne faut pas, dit-il, que dans le cas où par des raiſons d'infériorité on veuille ſe retirer devant l'Ennemi, le Soldat ſçache pourquoi il ſe retire; ce ſeroit diminuer ſon courage & augmenter la confiance de l'Ennemi ; il faut tâcher au contraire de lui perſuader que c'eſt pour attirer l'Ennemi dans quelqu'embuſcade, ou pour gagner un poſte avantageux.

Il avertit de cacher, autant qu'on le peut, tous ſes mouvemens à l'Ennemi ; les moyens dont les Romains ſe ſervoient, étoient d'étendre la Cavalerie devant l'Infanterie pour la dérober à ſes yeux ; derriere ce rideau les Troupes ſe retiroient les unes après les autres, en commençant par les premieres diviſions qui paſſoient derriere les ſuivantes, ainſi des autres : mais on a pu voir dans le Chapitre précédent les inconvéniens d'une telle manœuvre devant l'Infanterie ennemie.

On peut encore voir dans le même Auteur d'autres moyens qu'il donne pour ſe retirer dans les mêmes occaſions.

Enfin dans une Retraite, quel que ſoit le païs & l'eſpece d'armes qu'on peut faire agir, il faut toujours, autant qu'on le peut, oppoſer manœuvres à manœu-

vres, & que celles qu'on fait rompent entiérement les meſures de l'Ennemi : c'eſt dans ces occaſions qu'un Officier doit chercher des reſſources dans ſon génie ; il y a moins de ſcience à harceler l'Ennemi, lorſqu'il ſe retire, qu'il n'y a de capacité à le contenir lorſqu'on eſt obligé de ſe retirer devant lui.

Fin du Livre premier.





LIVRE SECOND.

LA justice & l'humanité ayant été regardées dans cet Ouvrage comme les premiers principes de la Guerre, on a plutôt ſongé à donner dans le premier Livre des préceptes pour une juſte défenſe, que des régles pour l'attaque. Suivant les loix de la nature, l'homme d'abord foible & timide ne cherche point à attaquer ; la paix dans cet état ſeroit, dit M. Monteſquieu*, la premiere loi naturelle ; mais les paſſions ont changé cette timidité en fureur ; l'homme a fait dépendre la conſerva-

* Liv. 1. chap. 2.

Gg

tion de ſon être de la deſtruction de ſes ſemblables, ſa liberté de leur eſclavage, & ſa grandeur de leur abaiſſement; peut-être même cette autorité que les uns ont uſurpée ſur les autres; cette envie de paroître redoutables n'étoit qu'un effet de cette crainte primitive. Il ne ſeroit pas ſi difficile de prouver que la bravoure & le courage n'ont été dans pluſieurs Héros, que le maſque de la timidité : cette vérité qui paroît un paradoxe, n'en eſt pas moins frappante, ſi l'on enviſage les cruautés qu'ils ont exercées contre les vaincus : s'ils n'avoient eu d'autre but que la juſtice & la punition du crime, pourquoi ſe ſeroient-ils ſi fort attachés à la deſtruction de leurs Ennemis? C'eſt que la vengeance ou d'autres paſſions, déguiſoient à leurs propres yeux la crainte d'être expoſés une autre fois à devenir leurs victimes; ainſi l'attaque même n'eſt qu'une précaution pour prévenir des dangers dont on s'eſt cru menacé, & ne différe, pour ainſi dire, de la défenſe, qu'autant qu'elle eſt fondée ſur des forces plus conſidérables; c'eſt pour cela qu'on a fait de l'attaque le ſujet du ſecond Livre. A ſuivre toutes les opérations d'une Campagne, on voit que tout n'eſt que défenſe; ce n'eſt que dans la crainte d'être attaqué, qu'on a imaginé des précautions pour l'attaque même. Pourquoi chercheroit-on à ſurprendre l'Ennemi, à le pénétrer par des Eſpions, à l'entraîner dans des embuſca-

des, à le prévenir dans ſa marche, à le ſurprendre dans ſon Camp, à lui enlever ſes Convois, à oppoſer Détachement à Détachement; toutes ces manœuvres ne ſuppoſent-elles point que celui qui attaque, ſe méfiant des trames qu'on forme contre lui, cherche à les découvrir, à les rompre & à s'en défendre? Dans un jour de bataille même la plûpart des Soldats les plus aguerris n'aſpirent à l'honneur de la victoire, qu'après avoir ſongé que la victoire de l'Ennemi pourroit entraîner leur perte.

CHAPITRE PREMIER.

Des Eſpions.

IL eſt comme impoſſible qu'un Général, & même qu'un Officier particulier, chargés du commandement d'un Corps détaché, puiſſent agir avec ſûreté, s'ils n'ont des Eſpions ou des intelligences ſecrettes dans l'Armée ennemie; ils ſeroient expoſés à voir échouer tous leurs projets, toutes leurs précautions ſeroient inutiles, parce qu'elles ſeroient priſes mal-à-propos.

Strada, Turenne, Vauban exhortent à ne point négliger d'en avoir, quoi qu'ils doivent coûter; Vauban*

* *Traité de l'att. & de la déf. des Places, t. 2.*

ajoute qn'il vaut mieux ſe paſſer des choſes les plus néceſſaires, que d'Eſpions; on ne doit rien épargner, ajoute M. de Puyſégur,* & même il faut garder à ces ſortes de gens la fidélité la plus ſcrupuleuſe dans les promeſſes qu'on leur fait.

* *T. 2. ch. 8. art. 3.*

Les Eſpions ſont de pluſieurs eſpeces, dit M. de Feuquieres *; il s'en trouve dans les Conſeils des Princes, dans les Bureaux des Miniſtres, parmi les Officiers de l'Armée, dans le Cabinet des Généraux, dans les Villes ennemies, dans les Monaſteres; les uns s'offrent d'eux-mêmes, les autres ſont formés par les Généraux ou par les Miniſtres; mais tous ne ſont portés à faire ce métier que par l'avidité du gain.

* *Mém. de Feuquieres, chap. 44.*

Outre les Eſpions du Cabinet, il en eſt encore qui ſont occupés à aller d'un Camp à l'autre, & qui rapportent tout ce qui ſe paſſe chez l'Ennemi. On doit faire enſorte qu'ils ne ſe connoiſſent pas les uns les autres, & ſurtout qu'ils ne ſoient connus d'aucun Officier Général ou Particulier; il faut leur parler toujours ſans témoins, & prendre garde qu'ils ne ſe rencontrent jamais enſemble.

Il faut étudier leur caractere, & les mettre à différentes épreuves, leur parler de choſes dont on ne s'embarraſſe point d'être éclairci, & ſur leſquelles le ſecret eſt de peu d'importance, les faire parler beaucoup, afin de connoître leur eſprit & ſon étendue, & ſurtout les faire ſouvent épier.

Quoiqu'on doive se méfier d'un Espion dont on a reconnu la duplicité ; on peut cependant en tirer de grands avantages, pourvû qu'on sçache les tromper eux-mêmes, parce qu'on est assûré qu'ils rapporteront à l'Ennemi le contraire de ce qui aura été résolu.

L'Empereur Leon, dans sa Tactique, * conseille d'agir d'une façon, & de parler toujours d'une maniere opposée, lorsqu'on soupçonne que ce qu'on dit passera à l'Ennemi ; on ne peut, dit-il dans les Maximes qui sont à la fin, manquer de le tromper, lorsqu'il apprend par des Espions ou des Transfuges, le contraire de ce qui a été délibéré ; s'il n'ajoute pas foi à leurs rappports, il négligera les avis qu'il reçoit, & alors on peut prendre là-dessus ses précautions ; s'il les croit, il sera trompé & se livrera lui-même au piége qu'on lui tend. Si les Espions, ajoute-t'il, sont dépositaires du véritable secret du Général, il faut en changeant en quelque sorte ses projets, donner à l'Ennemi des soupçons contr'eux, il s'en méfiera & sera obligé d'en chercher d'autres, n'osant plus se confier à ceux-ci.

* *Sent. milit. summ. cap.* 20.

Si l'on conduit au Général quelqu'Espion de l'Armée ennemie, il doit le prendre en particulier, l'interroger avec douceur, lui parler avec une espece de confiance, ne point le menacer, & lui promettre récompense s'il veut lui dire ce qu'il sçait de l'Armée ennemie ; s'il lui trouve de l'intelligence, il doit

tâcher de l'engager à le ſervir : s'il peut le gagner à force d'argent, ce qui n'eſt pas difficile, il peut tirer un grand avantage d'un tel Eſpion ; mais il ne doit l'employer qu'après s'être bien aſſûré de lui, & ſur de bonnes précautions.

On peut éprouver un Eſpion de pluſieurs manieres différentes ; s'il rapporte, par exemple, au Général, qu'un Détachement de l'Ennemi doit ſortir un tel jour pour quelqu'expédition, il faut alors envoyer des Troupes au double de celles que doit faire marcher l'Ennemi ; afin que ſi l'on eſt trompé, on ne ſoit pas dans le cas non-ſeulement de voir réuſſir l'Ennemi, mais encore de faire battre les Troupes détachées. Si le Détachement Ennemi n'a pour but qu'un objet peu important, il ſuffit d'envoyer aſſez de Troupes pour connoître ſi le rapport de l'Eſpion eſt juſte. On peut encore affecter de commander un Fourrage à deux jours de-là, avec peu de Troupes pour la Chaîne ; dans cet intervalle, ſi l'Eſpion eſt un traître, il aura le tems d'avertir l'Ennemi ; mais au lieu de n'envoyer que les Troupes commandées, on y joindra un autre Corps conſidérable, qui s'embuſquera derriere le lieu où doit ſe faire ce Fourrage ſimulé. Si l'Ennemi eſt averti, & qu'il vienne attaquer la Chaîne, elle ſe retirera comme trop inférieure pour continuer le Fourrage ſur les Troupes embuſquées ; & alors réunies enſem-

ble, elles fondront de tous côtés ſur l'Ennemi, qui ſera certainement ſurpris, voyant les Troupes qu'il avoit attaquées, ſe multiplier & l'attaquer en flanc, en tête & par derriere : cette attaque faite avec célérité & valeur, peut faire eſpérer une victoire complette.

Si au contraire cet Eſpion ne paroît point intelligent, ou qu'il affecte de la ſtupidité, il faut le punir de mort, & le faire pendre à la vûe de l'Armée, pour effrayer, par la crainte du même ſort, ceux qui pourroient être répandus dans le Camp ; il eſt inutile de l'interroger ſur l'Ennemi, parce qu'il ſemble qu'il y auroit de l'inhumanité à faire périr un homme qui auroit donné des avis importans, quoique par crainte, par force ou peut-être ſous la promeſſe du pardon.

Un Général n'a pas moins beſoin d'Eſpions pour s'inſtruire, qu'une Armée n'a beſoin d'Armes pour ſe battre : mais ce n'eſt qu'à force d'argent qu'on peut s'aſſûrer de leur fidélité, & ſi le Général n'eſt pas bien ſervi, c'eſt qu'il eſt trop ménager des fonds deſtinés par le Roi pour cet objet : quoiqu'il ſoit d'un bon Citoyen d'épargner, autant qu'il peut, les finances de ſon Maître, il eſt cependant des avis ſi importans qu'on ne ſçauroit aſſez les payer. N'eſt-on pas aſſez dédommagé lorſqu'au moyen des avis qu'on a reçus, on a ſi bien ſçu prendre ſes meſures, qu'on a battu

les Ennemis, gagné quelques marches ſur eux, ou qu'on les a prévenus dans quelqu'entrepriſe ?

Il faut choiſir, dit l'Empereur Leon dans ſes Sentences *, des Eſpions fermes, induſtrieux & agiles. Ceux qui ont ces qualités ſeront juſtes & vrais dans leurs rapports; s'ils ſont légers, vains, timides, il eſt à craindre qu'ils ne trahiſſent la vérité.

* Art. 34.

Si l'on reconnoît des Eſpions, il ne faut pas toujours les punir de mort; on peut en tirer quelqu'avantage en feignant de ne les point connoître, ſurtout s'ils ne ſont pas aſſez diſſimulés. Les Vitelliens, dit Tacite * dans ſes Annales, s'inſtruiſoient de tout ce qui ſe paſſoit dans le parti d'Othon, au moyen des Eſpions, qui, en s'informant avec trop de ſoin des affaires du Parti oppoſé, ne cachoient pas aſſez celles du leur.

* Annal. lib. 3.

Pour reconnoître des Eſpions qu'on ſoupçonne roder dans le Camp, Végéce * dit qu'on n'a qu'à faire rentrer pendant le jour tous les Soldats & les Valets dans leurs tentes, les Eſpions ſeront d'abord pris.

* Liv. 3. chap. 5.

On doit éviter que les Eſpions ne ſe connoiſſent entr'eux. Les Eſpions de Pauſanias * cauſerent la mort de ce grand Capitaine, parce qu'Ariſtide qui partageoit avec lui le Commandement, découvrit par ſes Eſpions, que Xercès d'intelligence avec Pauſanias, faiſoit égorger tous ceux que le traître lui envoyoit, afin qu'on n'eût point connoiſſance à Sparte de leurs trames.

* Juſtin, Liv. 2.

trames. De ſemblables négociations méritent un tel ſort ; elles ne ſçauroient avoir lieu, aujourd'hui que les Généraux & les Officiers ſont Citoyens ; mais la connoiſſance des Eſpions entr'eux peut tirer à de grands inconvéniens, qui porteroient un préjudice conſidérable aux projets d'un Général ou d'un Commandant particulier. Lorſque les Eſpions ne ſe connoiſſent point, on eſt mieux ſervi, on eſt plus aſſûré de ce qu'ils rapportent, parce que ne ſe connoiſſant pas, on s'aſſûre de la fidélité des uns par le rapport que font les autres, & lorſque tous ſe réuniſſent à dire la même choſe, leurs avis doivent être certains ; au lieu que s'ils ſe connoiſſoient, ils pourroient s'accorder enſemble pour dire la même choſe : d'ailleurs un Eſpion qui ſçait qu'on le connoît, eſt toujours dans la crainte d'être vendu, & n'a ni la même confiance, ni la même hardieſſe.

Quand on ignore les projets de l'Ennemi, on peut affecter d'en être inſtruit ; mais lorſqu'on les connoît, il faut au contraire affecter de les ignorer, afin que l'Ennemi ſoit tranquille ſur ſes Eſpions, qu'il ne change rien à ſes deſſeins, & qu'il ne cherche point à découvrir ceux qui peuvent en informer le Général.

Si l'on peut gagner de ces Eſpions, qui par leur état approchent de plus près le Général, comme par

exemple, un Secrétaire ou d'autres gens qui approchent le plus près de sa personne, & qui par conséquent peuvent donner des nouvelles plus certaines que ceux qui vont sans cesse d'une Armée à l'autre, & qui le plus souvent ne sont que les canaux pour faire parvenir les nouvelles, on peut s'en servir très-utilement.

Si un Général trouve dans l'Espion Ennemi un de ces gens qui l'approchent de plus près, il peut en tirer un grand fruit en le forçant d'écrire une fausse nouvelle, pour divertir l'attention de l'Ennemi sur ce qu'on veut exécuter; mais il faut qu'il le fasse pendre tout de suite après, ne pouvant s'en servir qu'une fois. M. le Prince d'Orange, lorsqu'il vint attaquer M. de Luxembourg à Steinkerque, ayant découvert un de ses Musiciens, qui informoit l'Ennemi de tout ce qu'il projettoit, se servit de cette ruse, & quoiqu'elle ne réussit pas, par la vigilance de M. de Luxembourg & par la valeur de ses Troupes, il est rare qu'elle n'ait son effet dans beaucoup d'autres occasions, & même un peu plus tard M. de Luxembourg auroit été battu, s'il n'eût été averti à tems par des Détachemens qui étoient en avant, & qui lui donnerent celui de faire ses dispositions, & de pourvoir à tout.

Il est une ruse dont on peut se servir faute d'Espions, qui est moins dispendieuse; c'est d'envoyer des Lettres

ſuppoſées : on prend le premier Païſan, il n'a rien à riſquer, & loin de ſe cacher, il faut l'envoyer par un chemin ſur lequel il puiſſe être pris par l'Ennemi : elles doivent être adreſſées à des Officiers Généraux commandans un Corps de Troupes, ou même au Général de l'Armée, ſuppoſé qu'elles partent d'un Corps avancé. Ces Lettres doivent contenir des projets praticables & bons dans l'exécution ; mais entierement oppoſés à ceux qu'on médite & qu'on veut entreprendre ; il eſt ſouvent arrivé que l'Ennemi trop crédule a abandonné ſes premiers projets pour en ſuivre de chimériques, qui lui paroiſſent d'abord très-bons, & qui ne portent aucun obſtacle à ceux qu'on a deſſein d'exécuter. M. le Prince Eugene réuſſit par ce ſtratagême à faire lever le Siége de Coni, formé par les François en 1691.

On doit cependant prendre garde que, dans la crainte d'être trompé par des Lettres ſuppoſées, un Général ne néglige trop lui-même les avis qui lui ſont donnés. Il doit, dit Onozander, * écouter tout le monde en tout tems & à toute heure : Alexandre * engagé loin de ſon païs, ne pouvant recevoir ſes Courriers que fort tard, refuſa d'écouter un païſan qui venoit lui indiquer une route plus courte, il s'en repentit bientôt & le fit chercher, mais inutilement.

* *Chap. 17.*

* *Quint-Curce.*

Comme un Général doit toujours avoir des Eſpions dans l'Armée ennemie, il doit auſſi craindre que l'Ennemi n'en ait dans la ſienne ; ainſi il doit tâcher de les tromper, tenir ſes deſſeins ſecrets, n'en parler qu'à très-peu de perſonnes, & ne publier que le contraire de ce qu'il projette. Il y a de la folie, dit Onozander,* de publier indiſcrétement ſes deſſeins, ſurtout à la veille de l'exécution, tems où les Transfuges paſſent chez l'Ennemi, & qu'on eſt ſur le point d'en venir aux mains.

* *Chap.* 13.

Mais ſi l'on s'apperçoit que l'Ennemi ſoit inſtruit, il faut promptement, dit Végéce, changer ſes diſpoſitions : Polibe * recommande ſurtout le ſilence & la diſſimulation dans des occaſions ſemblables ; il étend ce précepte ſur la penſée même, qu'il veut qu'on réprime quelquefois, de peur que nos actions ne la trahiſſent & ne la faſſent connoître. Métellus * répondit à un de ſes Amis, qui, dans une occaſion importante lui demandoit raiſon de certaines manœuvres, que ſi ſa chemiſe ſçavoit ce qu'il penſoit, il la brûleroit.

* *Liv.* 9.

* *Valer. Max. Lib.* 7. *chap.* 4.

Pour n'être point expoſé à la trahiſon, on s'eſt ſouvent ſervi avec ſuccès d'ordres cachetés qu'on a remis aux Officiers, avec défenſe de les ouvrir que dans tel tems & en tel lieu : c'eſt un uſage établi ſur mer, mais on peut s'en ſervir ſur terre, lorſqu'il s'agit d'une expédition qu'il eſt eſſentiel de cacher à l'Ennemi. En un

mot on ne ſçauroit imaginer aſſez de ruſes pour découvrir les deſſeins de l'Ennemi, ni prendre aſſez de précautions pour tromper ſes Eſpions.

Montécuculli, dans ſes Mémoires, * raſſemble en peu de mots les préceptes qu'on vient de détailler : » On engage, dit-il, & on entretient les Eſpions à » force d'argent ; car ſouvent ils ſont doubles. Il eſt » bon de s'aſſûrer d'eux, & d'avoir entre ſes mains » leurs femmes & leurs enfans ; s'ils propoſent quel- » qu'entrepriſe, il ne faut ni la faire connoître à d'au- » tres, ni même qu'ils en devinent entr'eux l'exécu- » tion. On peut employer pour Eſpions des Priſon- » niers, des Trompettes, des Transfuges, tant de » l'Armée ennemie que de ſa propre Armée, des » Païſans, des Courriers, des Soldats traveſtis & des » Meſſagers.

* *Liv. 1. chap. 2. §. 32.*

On ne manque point de ces ſortes de gens ; mais pour les engager à être fidéles, il faut les bien payer.



CHAPITRE II.

Des Embuſcades.

* *Liv. 3. chap. 6.*

CELUI qui perd une Bataille, dit Végéce, * peut rejetter ſon malheur ſur la fortune, quoique l'art & la ſcience ayent plus de part à ces événemens ; mais celui qui s'eſt laiſſé ſurprendre, & qui eſt tombé dans les piéges que lui a tendus l'Ennemi, ne peut excuſer ſa faute, parce qu'il pouvoit éviter d'y tomber par ſa vigilance & par ſes Eſpions.

On ne doit jamais former un projet d'attaque ſur des marches, des Détachemens, des Convois, des Fourrages, ou ſur un ou pluſieurs Quartiers, ſans connoître les endroits par où l'on doit paſſer, & où l'on peut former des Embuſcades, ſoit pour les éviter ſoit pour y embuſquer des Troupes, pour faciliter ſa retraite, ou pour y attirer l'Ennemi. Un Général qui, par ſes eſpions eſt informé qu'on projette quelques entrepriſes ſur quelques Corps détachés de l'Armée, ſur un de ſes Convois, ſur un Fourrage ou ſur ſes Quartiers, doit auſſi former de ſon côté des Embuſcades ſur les chemins qui y conduiſent. Le nombre des Troupes embuſquées, doit être réglé ſur celui du

Détachement qu'on veut ſurprendre ; il doit être aſſez fort pour attaquer l'Ennemi de tous côtés, c'eſt-à-dire, en tête, en flanc & à l'Arriere-garde. Les Troupes qui partent pour s'embuſquer, ne doivent jamais marcher que de nuit, à moins que ce ne ſoit dans un païs ſi couvert que l'Ennemi ne puiſſe les appercevoir.

Il faut tâcher, autant qu'on le peut, dit * Santa-Cruz, de former pluſieurs Embuſcades, afin que ſi l'Ennemi ne donne pas dans une, il n'échappe pas aux autres : elles doivent être placées de façon que l'une ne puiſſe attaquer ou être attaquée ſans être entendue, ſoutenue & ſecourue par les autres : cette réunion eſt une ruſe à laquelle l'Ennemi ne pouvoit s'attendre & qui aſſûre la victoire. S'il eſt impoſſible d'en former pluſieurs, ſoit par le peu de Troupes que l'on a, ou par les fatigues de la Campagne, il faut du moins en faire une qui ſoit aſſez forte pour réſiſter à l'Ennemi qu'elle attaquera : il n'eſt cependant pas néceſſaire qu'elle le ſoit autant, parce que des Troupes embuſquées qui chargent un Détachement de toutes parts & au dépourvû, doivent avoir par cette ſurpriſe un avantage marqué, & par conſéquent ſuppléer au nombre, ce qui arrivera indubitablement, ſurtout ſi l'Ennemi tombe dans l'embuſcade pendant la nuit, & qu'on ait ſoin, lorſque les Troupes embuſquées chargeront, de

*Tom. 5. des diſpoſit. avant la Bataille.

mettre un nombre conſidérable de Tambours, de Trompettes & de tout ce qui peut multiplier le nombre en apparence, par l'effroi que le bruit augmente pendant la nuit.

Pour attirer l'Ennemi qui eſt en Détachement, il faut faire partir de petites Troupes qui aillent vers lui, avec ordre, dès qu'elles le rencontreront, de ſe retirer ſur les Troupes embuſquées.

Il faut que les Embuſcades ayent toujours un objet ; on doit ſçavoir avant de les entreprendre, ſi l'Ennemi eſt en Campagne, s'il projette de venir attaquer ou inquiéter les Quartiers, s'il eſt à propos de l'attendre ou d'aller ſoi-même vers lui ; ſans ces précautions on fatigueroit inutilement les Troupes.

Les Embuſcades peuvent être formées d'Infanterie, de Huſſards ou de Dragons : c'eſt la ſituation du païs qui doit en décider ; on peut mêler ces Troupes ou les envoyer ſéparément : c'eſt ſuivant ce que l'on projette ou ſuivant l'eſpece de Troupes que l'Ennemi employe dans ſes Détachemens.

Si l'on projette d'attaquer un Convoi, toutes ces Troupes ſont néceſſaires, parce que l'Eſcorte ſera infailliblement d'Infanterie, de Cavalerie ou de Dragons, & qu'il y aura des Huſſards pour éclairer la marche ; ſi c'eſt un fourrage au vert, il eſt bon d'avoir de l'Infanterie ; mais elle doit reſter en arriere pour

aſſûrer

assûrer la retraite : de la Cavalerie avec des Hussards ou des Dragons suffit pour attaquer un fourrage, pour en battre l'escorte, ou au moins pour empêcher qu'il ne se fasse : si ce fourrage est au sec, il faut de l'Infanterie, parce que, comme il ne peut se faire que dans les Villages, il est assûré qu'ils seront occupés par de l'Infanterie, & qu'en avant il y aura une chaîne de Cavalerie qui en sera protégée ; si c'est un Détachement, c'est selon le païs où il marche ; si ce païs est ouvert, il faut se servir de Cavalerie, de Hussards & de Dragons ; si c'est un païs de bois ou de montagnes, c'est de l'Infanterie dont il faut se servir. Après tout, on ne peut donner des régles bien sûres sur l'espece de Troupes qu'on doit employer : il y a des païs de bois où les Hussards & les Dragons peuvent très-bien faire la Guerre & être très-utiles : il y en a de montagnes où ils peuvent agir sûrement, parce qu'on trouve dans le sein des montagnes de très-belles plaines coupées de bois, où ils peuvent s'embusquer ; mais il faut que leur retraite soit assûrée ; il y a aussi des plaines si coupées par des ravins & par des canaux, qu'il n'y a que l'Infanterie qui y puisse agir ; ainsi c'est au Général à savoir quelles sont les Troupes qu'il doit employer dans l'un & l'autre païs, pour qu'elles puissent servir utilement.

Une Embuscade faite à propos, peut faire manquer

l'entreprise la mieux concertée ; c'est une manœuvre d'une très-grande ressource dans la Guerre de Campagne ; c'est par-là qu'on parvient à ces coups heureux qu'on doit à la vigilance, & qui n'arriveront jamais, lorsque par une négligence condamnable, ou sous prétexte de ne vouloir pas fatiguer les Troupes, on les laisse languir dans le Camp & même dans les Quartiers sans les envoyer en Détachement.

La prévoyance & l'activité sont les premiers mobiles des grandes actions ; avec ces qualités un Général peut venir à bout de tout, ou du moins d'une grande partie des choses qu'il entreprendra. Plus l'entreprise paroît difficile, & plus le génie d'un Général doit s'élever, se replier & trouver des expédiens que le seul Homme de guerre peut imaginer : on trouve des ressources pour tout, lorsqu'on a le génie & le goût de son métier : l'art supplée à la force, & la ruse l'emporte sur la ruse.

Il n'y a point de païs qui ne présente quelqu'endroit propre à placer des Embuscades ; des ravins, une carriere, dont la sortie est facile, la moindre hauteur, des bois, des haies, des masures, des vignes, souvent des bleds de Turquie, des marais couverts de rosaux, tout offre des ressources à qui sçait en profiter ; il ne s'agit que de placer les Embuscades de façon qu'elles ne soient pas découvertes par les Partis ennemis & qu'elles

ne ſe faſſent pas découvrir elles-mêmes par l'imprudence de quelques Soldats, par le bruit ou par quelqu'autre accident, tel qu'on l'a indiqué dans le Chapitre des marches, en parlant d'une marche ſecrette. On y a vû combien il étoit dangereux d'avoir des chiens, dont l'aboiement pourroit faire tout découvrir, &c.

Si l'Embuſcade eſt de Huſſards ou de Dragons, il ne faut point de chevaux entiers, leurs henniſſemens pourroient être dangereux : un Païſan attiré par l'aboiement d'un chien ou par le henniſſement d'un cheval, entre dans un bois, découvre une Embuſcade, & ſouvent ſous l'eſpoir d'une récompenſe, il va tout découvrir à l'Ennemi. Il faut arrêter ſans bruit tout tout ce qui paſſe auprès de l'Embuſcade, faire attacher les Païſans à des arbres & les faire garder par des Sentinelles ; ſi l'Embuſcade eſt dans un chemin creux, derriere une élévation de terre ou dans quelques autres endroits, il faut faire attacher enſemble tous ceux qu'on prend, & les bien garder.

On doit tomber ſur tous les Partis Ennemis qui paſſent près de l'Embuſcade, à moins qu'on n'ait deſſein d'enlever un Convoi ou d'attaquer un Détachement conſidérable, alors il faut reſter en ſilence & les laiſſer paſſer; mais ſi ces Partis en faiſant une recherche exacte découvrent l'Embuſcade, comme il n'y a plus d'eſpoir d'attaquer le Convoi ou le Détachement, il

faut leur tomber deſſus, tâcher de les entourer, & s'il ſe peut, les faire priſonniers ; ſi l'on étoit aſſez heureux pour n'en laiſſer échapper aucun, l'Embuſcade pourroit reſter où elle étoit, & ſuivre toujours ſon premier objet, parce qu'il n'eſt point à craindre que perſonne ait pû en porter la nouvelle.

Il faut attaquer ces Partis le ſabre à la main, & non en faiſant feu, & autant qu'il eſt poſſible, ne pas leur donner le tems d'en faire eux-mêmes : deux avantages conſidérables réſultent de cette maniere de les attaquer ; le premier, c'eſt qu'une attaque vive & imprévue les étonne, & leur laiſſe à peine le tems de ſonger à leur défenſe ; le ſecond, c'eſt qu'en faiſant feu, il ſeroit à craindre que, s'il y en avoit quelqu'autre plus loin, ils ne l'entendiſſent & n'envoyaſſent avertir : il eſt vrai que ſi ceux qui auroient entendu, venoient au ſecours des premiers, & ſi les Troupes de l'Embuſcade ſe trouvoient plus fortes, ce ſeroit alors un avantage ; mais s'ils étoient en force, l'avantage ſeroit de leur côté ; de plus, s'ils ne venoient point, l'entrepriſe du Convoi ou du Détachement ſeroit manquée, parce qu'il n'y a pas de doute que ſe ſentant moins forts, ils auroient été chercher de nouveaux ſecours : alors il faut changer de place, s'embuſquer dans quelqu'autre endroit ; mais n'abandonner ſon projet qu'à l'extrémité, & quand on a perdu tout eſpoir de réuſſir autrement.

La moindre chofe, comme on l'a déja dit, peut faire découvrir une Embufcade. Le feu de la pipe s'apperçoit de loin pendant la nuit; d'ailleurs pour fi peu de Soldats qu'il y ait, qui fument, le vent peut porter la fumée & l'odeur du tabac vers l'endroit où l'Ennemi patrouille : on ne doit fe charger d'aucuns valets ni de rien d'inutile, ordonner que les chevaux foient attachés avec foin, & que tout le monde refte dans un profond filence. Comme il eft très-difficile que les Huffards & les Dragons en marchant, ne laiffent après eux des veftiges qui puiffent déceler l'endroit de l'Embufcade, il faut tâcher d'y entrer par un chemin détourné, ou du moins plus fec : pour effacer les traces des chevaux, huit ou dix Huffards ou Dragons pourront attacher à la queue de leurs chevaux des branches d'arbres, qui en marchant derriere le Détachement, & rempliffant le même front que la Troupe, les effaceront; lorfqu'ils feront entrés dans le bois, ils en fermeront l'entrée avec les mêmes branches, dont ils formeront une efpece de haye.

Si le bois eft grand, on peut y entrer par différens endroits; on peut même faire entrer les Huffards ou les Dragons féparément; la trace en fera plus légere : quoique l'Infanterie laiffe des traces moins vifibles, on peut cependant exécuter la même chofe lorfqu'elle y entrera. Si le Détachement qu'on veut embufquer eft

obligé de marcher ſur un grand chemin, qu'il ſoit d'Infanterie ou de Cavalerie, il faut que lorſqu'il eſt près de l'endroit marqué, le Commandant détache une Troupe pour marcher en avant, avec ordre de remplir le même front que le Détachement entier. Lorſqu'elle aura fait un quart de lieue ou une demi-lieue, elle reviendra par un autre chemin, quand même elle devroit faire un grand circuit, afin que les Partis ennemis qui viendront ſur ce même chemin, ne s'apperçoivent point qu'il ſe ſoit arrêté des Troupes en cet endroit. Cette Troupe rejoindra celles qui ſont embuſquées, par le chemin le moins en vue de l'Ennemi, jamais en troupe, mais éparpillée pour laiſſer moins de veſtiges après elle. On mettra des Sentinelles cachées derriere des buiſſons en avant de l'Embuſcade, afin qu'elles puiſſent voir dans la campagne & ſur les chemins, ſans être apperçues : il faut auſſi faire monter un ou deux Soldats ſur des arbres pour découvrir de loin, & pour avertir s'ils voyent quelques Troupes : on doit obſerver la même choſe pour des Huſſards ou des Dragons.

Avant d'entrer dans le bois où l'on veut s'embuſquer, on détachera deux ou trois patrouilles pour le fouiller, de crainte que l'Ennemi n'y ſoit lui-même embuſqué ; après que tout aura été reconnu, les Troupes y entreront & ſe rangeront ſelon l'ordre qui leur ſera donné. Le Commandant formera trois corps de

ſon Détachement, & les éloignera les uns des autres: l'un ſera deſtiné à attaquer l'Avant-garde, l'autre le centre, & le dernier l'Arriere-garde. Si c'eſt de la Cavalerie, la moitié de chaque Corps doit être à cheval; perſonne ne doit s'écarter ni paſſer les Sentinelles ou Vedettes, ſous peine d'être déclaré déſerteur. Pendant la nuit la Cavalerie ſera à cheval, & l'Infanterie ſous les armes: pour le jour, de trois heures en trois heures la moitié, qui eſt à pied, relevera celle qui eſt à cheval, ainſi que les Vedettes. Il en ſera de même de l'Infanterie & des Sentinelles.

Si l'Embuſcade eſt derriere une éminence ou une petite montagne, il faut placer en haut des Sentinelles couchées ſur le ventre & ſans chapeau: d'ailleurs on doit obſerver les mêmes diſpoſitions, ſoit pour la marche, ſoit pour la conduite, cependant toujours relativement aux circonſtances & à la ſituation du païs.

Il y a pluſieurs manieres d'attirer l'Ennemi ſur des Troupes embuſquées. Le Général commandant l'Armée ou les Quartiers, fera ſortir un Détachement ſous les ordres d'un Officier intelligent, avec ordre d'aller s'embuſquer à une ou deux lieues, plus ou moins, ſuivant que le païs eſt propre à ces ſortes de manœuvres, ou ſuivant l'éloignement de l'Ennemi; il l'avertira que deux heures après qu'il ſera ſorti, il fera partir un autre Détachement moins conſidérable, qui aura

ordre d'aller du côté de l'Ennemi, de tâcher de le rencontrer, & qu'à la premiere vue il fera mine de le charger; mais que le voyant plus fort, il commencera sa retraite, & la dirigera vers le lieu où seront ses Troupes embusquées. Sur cette instruction il partira.

Le Général fera venir ensuite l'Officier qui doit commander le Détachement, pour aller chercher l'Ennemi, l'instruira de celui qui est parti pour s'embusquer, & de l'endroit où il l'est; il lui ordonnera de s'avancer le plus près de l'Ennemi qu'il le pourra, & de tâcher de l'attirer par une retraite simulée sur les Troupes embusquées.

Il n'y aura que ces deux Chefs qui soient instruits du projet : cependant le Commandant du Détachement qui doit aller vers l'Ennemi, pourra en faire part aux principaux Officiers qui sont sous ses ordres; afin qu'au cas qu'il soit pris ou tué dans la retraite, celui qui prendra le Commandement, puisse agir selon les intentions du Géneral ; il faut surtout prendre garde qu'aucun Soldat, Cavalier, Hussard ou Dragon ne pénétre l'objet du Détachement, parce qu'un seul Déserteur pourroit faire manquer l'Embuscade elle : peut, comme on l'a dit, être composée indistinctement de différentes Troupes ou d'une seule : la situation du païs doit décider si elle doit être de Hussards, de Dragons ou d'In fanterie;

d'Infanterie ; mais le Détachement qui doit aller chercher l'Ennemi pour l'attirer ſur les Troupes embuſquées, doit être de Huſſards, à moins que le païs ne ſoit ſi fourré qu'on ne puiſſe y faire agir que de l'Infanterie.

Pendant que les Huſſards ſont en avant pour tâcher d'attirer l'Ennemi, les Troupes embuſquées ſeront à cheval, & attendront en ſilence l'ordre du Commandant pour ſortir & charger. Dès qu'elles auront chargé & battu l'Ennemi, de crainte qu'un autre Détachement peu éloigné de celui qui a été battu, ne vienne à ſon ſecours, elles prendront le chemin le plus court, & marcheront légérement, mais en ordre vers le Camp ou les Quartiers. Le Détachement qui a attiré l'Ennemi ſur l'Embuſcade, en fera l'Arriere-garde, il marchera au petit pas pendant que le reſte des Troupes ſe retirera en menant avec elles les Priſonniers. Si l'Ennemi envoie du ſecours, dès que cette Arriere-garde l'appercevra, elle doublera le pas, mais en ordre ; elle n'a point à craindre que l'Ennemi vienne trop promptement ſur elle, parce qu'il craint de tomber dans une autre Embuſcade : ainſi l'Arriere-garde peut ſe retirer facilement, & les Troupes qui menent les Priſonniers ont le tems d'arriver ſans être inquiétées.

C'eſt dans ces occaſions qu'il faut ſçavoir réprimer

ſa valeur, & que la fuite eſt glorieuſe ; il faut toujours craindre le déſeſpoir de l'Ennemi ſurpris & même vaincu, lorſqu'il n'eſt point entierement défait ; on doit ſe contenter d'une ſeule victoire, ſans en tenter une ſeconde : en l'attaquant dans ſa pourſuite trop vivement, on peut tomber ſoi-même dans des Embuſcades plus dangereuſes que celles où on vient de l'attirer. Robert, Comte d'Artois, * ayant découvert un gué, obtint la permiſſion de S. Louis de le paſſer, pour en faciliter le paſſage à l'Armée Chrétienne, avec promeſſe de ne rien entreprendre juſqu'à ce qu'elle fût paſſée ; il le paſſe heureuſement, mais contre ſa parole, il ſe jette avec ardeur ſur un Détachement de trois cens Sarrazins qui fuyoient devant lui ; ſon courage l'emporte juſques dans les retranchemens qu'il force, & non content de ce ſuccès plus brillant que ſolide, il les pourſuit encore juſqu'à la Maſſoure qu'il voit ouverte ; il s'y engage malgré les remontrances des plus ſages Généraux de l'Armée ; il entre ſuivi de ſes Soldats, qui, tandis qu'ils s'arrêtent au pillage, ſont chargés à leur tour par les Infidéles qui s'étoient ralliés ; enſorte que le Comte d'Artois, les Généraux qui n'avoient pû l'arrêter, les Hoſpitaliers & les Templiers qui l'accompagnoient, périrent dans cette malheureuſe journée, perte qui fut cauſe de la priſe de S. Louis frere du Comte, & des malheurs

* *Hiſt. de Malthe, T. 1. Liv. 3.*

que les Croisés essuyerent dans cette Campagne.

S'il est à craindre que l'Ennemi averti par quelques Transfuges, ne vienne en force, il faut alors changer de place, & se rapprocher de l'endroit d'où l'on est parti, afin que s'il étoit plus fort, on eût moins de chemin à faire pour se retirer, parce qu'il est certain qu'il marchera sur ses gardes, qu'il n'ira vers l'Embuscade formée & reconnue, que pour l'attaquer, & sa supériorité ne pourroit qu'être funeste aux Troupes embusquées.

Il peut arriver encore que l'Ennemi ne trouvant plus l'Embuscade dans les lieux indiqués par les déserteurs, il ne croye qu'elle s'est retirée, & que dans cette persuasion, il ne néglige les précautions nécessaires dans un pareil cas : alors il faut changer de lieu & se placer à un quart de lieue au plus de celui où l'on étoit posté, pour tomber sur l'Ennemi, qui marchera avec confiance ; mais il faut que le Détachement embusqué soit assez fort, afin qu'il puisse du moins se retirer si l'Ennemi est supérieur & qu'il se soutienne par ses propres forces. On a souvent vû des Détachemens de mille hommes, se retirer en ordre devant d'autres de deux à trois mille ; ce qui provient sans doute des positions avantageuses que le Commandant sçait saisir, de la disposition qu'il fait de ses Troupes, de l'ordre qu'il y met & de l'audace qu'il leur

inſpire ; avec ces qualités un Chef peut être du moins aſſûré que ſes Troupes ne ſeront point battues ſi elles ne battent point, à moins qu'une force ſi ſupérieure ne l'emporte ſur la valeur & ſur une conduite ſage & judicieuſe.

** Remarques ſur le chapitre 72.* Une Embuſcade qui réuſſit, peut entraîner la deſtruction entiere d'une Armée ; l'exemple que cite là-deſſus M. de Feuquieres dans ſes Mémoires, * eſt frappant. M. de Luxembourg, encore attaché à M. le Prince, enleva tous les équipages de l'Armée de M. de Turenne, parce que le Lieutenant Général qui commandoit l'eſcorte, ne prévit pas que l'Ennemi enfermé dans ſes lignes de circonvallation devant Arras, ayant deux Armées près de ſon Camp avec deſſein de l'attaquer dans ſes lignes, pût ſonger à faire ſortir un gros Corps de Cavalerie pour une entrepriſe de cette eſpece ; cependant M. de Luxembourg qui s'étoit embuſqué à portée de la Colonne des équipages, voyant que ce Lieutenant Général avoit pris les devants avec la tête de l'eſcorte, les croyant en ſûreté, marcha diligemment à la tête de cette Colonne, en détourna la marche, qu'il fit diriger ſur Saint-Pol, où il conduiſit tous les équipages de l'Armée de M. de Turenne ſans qu'il en fut averti. C'eſt ainſi que par la négligence d'un Officier & par une Embuſcade placée à propos, une Armée ſe trouve dénuée de tous ſes équipages,

&, pour ainſi dire, hors d'état de continuer la Campagne.

Si ce Lieutenant Général avoit eu des Eſpions, des Détachemens en avant & ſur ſes flancs, ces Détachemens auroient découvert l'Embuſcade, & par les précautions uſitées dans ces ſortes d'occaſions, il auroit mis les Equipages de l'Armée en ſûreté ; de plus ſes Eſpions l'auroient averti, qu'il étoit parti du Camp devant Arras un gros Corps de Cavalerie, par conſéquent il auroit été ſur ſes gardes ; au lieu que rempli d'une fauſſe confiance, il marcha comme en plaine paix, & cette faute impardonnable entraîna la perte de tous les Equipages.

Un Officier qui commande un Détachement, pour quelque expédition que ce puiſſe être, ne ſçauroit apporter trop de ſoins à prévenir les échecs qui peuvent lui arriver ; ſi l'on eſt battu, on ne doit l'être que par une force ſupérieure ; celui qui après avoir pris toutes les précautions poſſibles, eſt battu par un Ennemi qui a l'avantage du nombre, n'a rien à ſe reprocher ; celui qui avec de la capacité a cependant négligé certaines précautions, & ſe fait battre pour ne les avoir pas priſes, eſt certainement coupable aux yeux des perſonnes de l'Art ; mais ſi cet échec l'engage à ne rien négliger pour en éviter dans la ſuite un ſecond, il ne peut point paſſer pour un mauvais Officier : ce titre ne convient

qu'à celui, qui, ſe laiſſant aveugler par l'orgueil ou par de fauſſes lumieres, que ſon amour propre lui fait prendre pour des effets d'un génie ſupérieur, livre aux Ennemis une victoire facile.

Un Général vaincu, comme Pompée le fut à Pharſale, n'en mériteroit pas moins des palmes & des ſtatues, pourvû qu'il ne ſe laiſſât pas décourager comme fit ce grand Homme après ſa défaite; mais celui qui eſt battu comme Antoine le fut à Actium, ne fera couler que les pleurs d'un affranchi ou d'une maîtreſſe.

Le malheur ajoute à la gloire d'un Guerrier illuſtre, lorſqu'il ſçait y trouver des inſtructions pour l'avenir. M. le Maréchal de Créqui, avant la Bataille de Conſarbrick étoit un grand Capitaine, après il fut un grand Homme. C'eſt le jugement qu'en porta le grand Condé, qui cependant n'aimoit pas M. de Créqui: *Sire*, dit-il à Louis XIV, *votre Majeſté vient d'acquérir le plus grand Homme de guerre qu'elle ait eu.*



CHAPITRE III.

De l'Attaque d'une Armée dans sa marche.

QUELQUE difficiles que paroissent certaines opérations à la Guerre, elles ne sont point impraticables, quand on sçait prendre les précautions nécessaires pour en applanir les difficultés : l'Attaque d'une Armée dans sa marche, paroît au-dessus de tout effort ; cependant le succès ne dépend que de sçavoir prendre ses mesures, de choisir le terrein & de saisir le moment favorable. Il paroît encore plus difficile de surprendre une Armée dans sa marche, que de l'attaquer de vive force ; le nombre des Troupes ennemies, les précautions que leur Général aura prises, l'ordre, la diligence, le secret qu'il faut garder, offrent des obstacles presqu'insurmontables ; cependant en prenant des détours, en cachant sa marche à l'Ennemi, on peut l'attaquer en force par derriere ou sur un flanc dans le tems qu'on fait attaquer son Avant-garde avec quelque Infanterie, quelque Cavalerie & même du canon pour éloigner davantage ses idées sur l'Attaque par le flanc qui est la véritable.

Pour attaquer une Armée dans sa marche, il faut tâcher de la devancer, de lui dérober quelque mar-

che pour s'approcher d'elle ; on détachera quelques Partis, qui s'embusqueront pour arrêter tous les allans & venans, afin que la marche & les desseins de l'Armée soient cachés à l'Ennemi ; dans ces occasions où l'on est résolu d'attaquer, il ne faut point d'équipages ni gros ni petits ; mais les laisser derriere bien escortés, assez près pour les faire joindre après la victoire, mais pas assez loin pour que l'Armée soit obligée de s'en passer trois ou quatre jours.

Il faut être assûré du jour que l'Armée ennemie partira, & du païs qu'elle a à parcourir ; si c'est un païs de plaine, de montagnes, de bois, s'il est coupé, s'il y a plusieurs ponts à passer, sur combien de Colonnes elle marche, & savoir, autant qu'on le peut, quelle est sa disposition. On a vû dans le Chapitre troisiéme du premier Livre, en parlant de la Marche d'une Armée dans un païs de plaine, la disposition qu'on doit faire, en cas qu'on prête le front ou le flanc à l'Ennemi. Le Général qui a dessein d'attaquer, doit disposer ses Troupes relativement aux dispositions que l'Ennemi a prises, ce qu'il ne peut sçavoir que par ses Espions : s'il ne peut en être instruit, la meilleure régle est de les croire bonnes, & de disposer les siennes là-dessus ; il y auroit beaucoup d'imprudence à se persuader que les dispositions de l'Ennemi fussent mauvaises, au lieu qu'il n'y a jamais à craindre en les supposant bonnes, & en agissant en conséquence. On

On fera marcher l'Armée ſur ſix, huit ou dix Colonnes, ſuivant que l'aſſiette du païs pourra le permettre : elles doivent toutes arriver au lieu marqué à la même heure. Plus l'Armée ſera près de l'Ennemi, plus l'attaque ſera vive, parce que les Colonnes ayant moins de chemin à faire, l'Ennemi aura moins de tems pour faire ſes diſpoſitions.

Comme dans le cas d'une ſurpriſe, on ne peut donner de ſignaux, ſans riſquer de faire découvrir à l'Ennemi qu'il va être attaqué, il faut que chaque Officier Général conduiſant les Colonnes, ait une montre réglée ſur celle du Général, afin de marcher tous en même tems, à l'heure convenue & ordonnée. Les Anciens, au défaut de montre, ſe régloient ſur le cours des étoiles ; & c'eſt ſans doute pour cela que Polybe, Onozander, Ælien & pluſieurs autres, exhortent les Militaires d'étudier l'Aſtronomie ; mais comme rarement on fait marcher une Armée de nuit, cette connoiſſance ſeroit très-inutile pour une attaque de jour ; d'ailleurs le ſoleil ſur lequel ils ſe régloient auſſi, ne pouvoit leur ſervir qu'autant que le ciel étoit ſerein.

Si l'on veut attaquer le front de l'Armée ennemie, il faut détacher toutes les Troupes légeres, ſoutenues d'un gros Corps de Cavalerie & de quelques Bataillons, avec ordre d'aller harceler les flancs pour diſ-

traire l'Ennemi de la véritable attaque ; on ne ſçauroit jamais donner aſſez de fauſſes allarmes à l'Ennemi ſur l'attaque véritable : les Huſſards ſont les Troupes les plus propres pour ces ſortes d'expéditions, par leur promptitude à ſe retirer, & par leur vîteſſe à paſſer d'un endroit à un autre. On doit obſerver la même régle, ſi la véritable Attaque eſt ſur le flanc : alors les fauſſes Attaques doivent être ſur le front. On peut voir dans Santa-Cruz * les diſpoſitions qu'il fait pour attaquer une Armée dans ſa marche.

* *Traité des Surpriſes, ch. 17.*

Il eſt permis à la Guerre d'employer la ruſe & les ſurpriſes, pourvû qu'elles ne tiennent rien de la trahiſon. Dès qu'elles ſont ſelon le droit de la Guerre, elles ſont l'éloge du génie du Général ; quelqu'irréprochable que ſoit la conduite de Scipion l'Affricain, on ne peut approuver les moyens dont il ſe ſervit pour ſurprendre l'Armée de Syphax.

Le Général Romain * amuſoit le Roi Numide par des feintes propoſitions de paix, tandis qu'il en faiſoit reconnoître le Camp par des Officiers déguiſés en Eſclaves, qui étoient à la ſuite des Ambaſſadeurs envoyés par les Romains. Il n'eſt point de métier qui exige plus de grandeur d'ame ; un vrai Soldat ne ſçait point agir par des voies obliques ; il méconnoît la feinte ; la trahiſon eſt le partage des ames baſſes.

* *Tit. Liv. L. 10. Dec. 3.*

Attillius * vint offrir à Fabius, après la Bataille de

* *Tit. Liv. Liv. 24.*

Cannes, de lui livrer Arpi qu'il avoit auparavant livré à Annibal : Fabius ayant porté cette propoſition au Senat, on délibéra de faire périr Attillius, comme un Transfuge qui n'étoit ni ami des Romains ni ennemi des Carthaginois, & dont la fidélité changeoit au gré de la fortune. Annibal fit périr dans la ſuite la femme & les enfans de ce traître.

On doit garder ſa promeſſe & ſa foi, dit Onozander, * aux traîtres mêmes. On peut en effet leur tenir parole ſans rien craindre, pourvû qu'on ſçache s'en méfier ; mais il y a bien loin de la ruſe à la trahiſon : on peut ſe mettre à couvert de l'une ; mais toute la prudence humaine ne peut ſe garantir de l'autre. Lorſque dans Virgile, par l'artifice de Sinon, les Troyens introduiſent eux-mêmes l'Ennemi dans leurs murs, on ne peut blâmer que leur imprudente crédulité ; mais lorſque dans l'Iliade * on voit Minerve, au mépris d'une alliance jurée, perſuader à Pandarus de décocher une fleche contre Ménélas, on eſt étonné qu'Homere ait oſé faire de Minerve la Déeſſe de la ſageſſe.

* *Art. milit. Ch. 35.*

* *Liv. 4.*

Pour conduire une ſurpriſe par ruſe, un des moyens les plus sûrs, eſt de calculer le tems qu'il faut à l'Armée pour arriver au point du jour, près du chemin par où l'Ennemi doit paſſer, afin de pouvoir reconnoître le païs, & de faire les diſpoſitions néceſſaires pour l'Attaque. Dans un païs de plaine on peut cacher

l'Armée derriere des bleds ou derriere un rideau.

M. le Prince Eugene en 1702, * après le Combat de Crostolo, ayant dérobé quelques jours de marche au Roi d'Espagne, vint se placer entre le Zéro & le Pô; il mit son Armée si bien à couvert derriere la digue du Zéro, que l'Armée combinée de France & d'Espagne, qui marchoit & qui étoit près d'entrer dans son Camp, fut obligée de se ranger en bataille & de combattre sans avoir le tems, pour ainsi dire, de faire aucune disposition; & sans celles qui avoient été sagement prévues par le Roi d'Espagne & M. de Vendôme, il est probable que l'Armée combinée auroit été battue.

* Histoire du Prince Eugene T. 2.

Mem. de Feuquieres, T. 3.

Dans un païs de bois il y a plus de ressources pour cacher des Troupes; mais comme on doit croire que l'Avant-garde de l'Ennemi s'avancera au moins à une demi-lieue ou trois quarts de lieue en avant pour fouiller le païs, si c'est le flanc qu'on veut attaquer, il faut montrer sur le front de l'Armée ennemie de la Cavalerie & des Hussards, afin d'attirer son attention. Derriere ces Troupes, il faut mettre de l'Infanterie dans les bois pour les soutenir; cette Cavalerie & ces Hussards se retireront à mesure que l'Avant-garde s'avancera, pour faire croire qu'ils ne sont point en force & qu'ils ne se sont avancés que pour reconnoître la marche de l'Armée: lorsque l'Ennemi sera parvenu à

l'endroit convenu par les Généraux, qui conduisent les Colonnes qui doivent attaquer, le gros de l'Infanterie embusquée dans le bois, sur plus ou moins de Colonnes, selon la situation du païs, marchera en silence; & lorsqu'elle sera près de l'Ennemi, elle le chargera la bayonnette au bout du fusil, sans lui donner le tems de se reconnoître : pendant cette Attaque la Cavalerie, les Hussards & les Dragons, qui tenoient le front de l'Ennemi en respect, chargeront les Troupes qui auront passé le bois, & qui se seront étendues dans la plaine. Ces Troupes de Cavalerie seront secondées par l'Infanterie qui étoit dans le bois derriere eux & qui doit mener avec elle du canon. Ces deux attaques faites l'une après l'autre, mais à peu de distance, rendront l'Ennemi incertain sur les dispositions qu'il aura à faire. Il sera indécis où porter du secours, le canon qu'il entendra à la tête, pourra lui faire croire que cette Attaque est la véritable ; il y volera ; il affoiblira par conséquent le flanc attaqué par toute l'Infanterie. Cette diversion donnera plus de facilité pour le percer & pour le prendre par derriere; ainsi entouré & se trouvant entre deux feux, il ne peut qu'être battu.

Il est plus difficile de former des embuscades dans un païs de plaine, surtout pour une Armée entiere, à moins qu'on ne trouve une digue comme celle du Zéro ; alors c'est au Général à voir si l'Attaque de

l'Ennemi dans ſa marche eſt poſſible ou non ; ſi par ſa ſupériorité il peut, ſans s'affoiblir, diviſer ſon Armée & trouver à la cacher, il tentera l'Attaque, pourvû que chaque Corps détaché ſoit poſté avant que l'Ennemi ſoit en marche, qu'ils puiſſent tous ſe rejoindre au premier ordre, ſans pouvoir être coupés & qu'ils ne trouvent aucun obſtacle pour marcher à l'Ennemi ; mais pour réuſſir avec plus de certitude, ces premieres diſpoſitions faites, il faut de la préciſion dans les ordres, de l'activité dans l'exécution, & que chaque Corps ſéparé charge en même tems & par différens endroits ; mais comme il peut arriver que l'Attaque ne réuſſiſſe point, ſoit par la bonne diſpoſition de l'Ennemi, ſoit par les Attaques qui n'ont point été faites enſemble & avec la même vivacité, il faut avoir prévû la retraite & que les Officiers commandans les différens Corps, ſçachent par où & comment ſe retirer. Pour plus de ſûreté, les Officiers Généraux doivent communiquer leurs inſtructions au Chef de chaque Corps, qui compoſe celui qui eſt ſous leurs ordres, afin que dans le moment de l'Attaque ou de la Retraite, ils puiſſent comprendre dans l'inſtant ce qu'on leur ordonnera de faire.

Si l'Armée qui veut attaquer l'Ennemi dans ſa marche, eſt plus foible ou égale en nombre ou en eſpece d'Armes, ce n'eſt plus que la ſituation du païs

& la facilité qu'on aura de ſurprendre l'Ennemi, qui peut faire tenter cette grande entrepriſe ; la ſageſſe du Général, ſon expérience, celle des Officiers Généraux qui ſont ſous ſes ordres, la qualité de ſes Troupes, ſi elles ſont aguerries ou non, ſi elles ſont toutes d'une ſeule Nation ou de pluſieurs, la qualité de celles qu'on veut attaquer & enfin le génie de leur Général doivent en décider; il eſt impoſſible de donner des déciſions ſur des manœuvres qui dépendent entierement du terrein, de la vigilance du Général Ennemi, de l'ordre qu'il fera obſerver à ſes Troupes dans leur marche & enfin des Troupes qu'on a ſous ſes ordres: avec une Armée aguerrie, composée de vieux Soldats & de bons Officiers Généraux, on entreprendra & l'on exécutera des projets, auxquels on n'oſeroit pas même penſer avec une Armée de nouvelle levée, quoique plus nombreuſe : de même il eſt difficile de ſurprendre un Général vigilant, qui joint à cette qualité celle d'être un Homme de guerre, & qui eſt ſecondé par des Officiers habiles & intelligens.

On doit encore attaquer l'Ennemi dans ſa marche ſelon le païs & l'eſpece d'Armes dont ſon Armée eſt composée. S'il marche dans un païs de plaine, & qu'on ſoit égal en Infanterie, mais ſupérieur en Cavalerie, il ne faut point négliger de l'attaquer; ſi c'eſt dans un païs de bois ou de montagnes, & que l'Ennemi ait

beaucoup plus de Cavalerie que d'Infanterie, on a le même avantage avec beaucoup d'Infanterie; parce que la Cavalerie ennemie engagée dans ces païs ne peut agir contre de l'Infanterie, & que celle que l'Ennemi peut avoir, ne peut jamais être assez en force pour se maintenir sur des hauteurs contre des forces si supérieures ; or si les hauteurs sont forcées, il n'est pas douteux que l'Ennemi sera battu, que sa Cavalerie sera écrasée, que sa retraite sera bien difficile & qu'il perdra une grande partie de son Armée & peut-être la totalité.

Il est vrai qu'une Armée si foible en Infanterie, & si nombreuse en Cavalerie, s'engage rarement dans un païs de bois ou de montagnes; mais il peut arriver que l'Ennemi ait été obligé de passer par ces païs pour porter la guerre sur un autre terrein plus favorable à la Cavalerie. Dans cette occasion c'est au Général à prendre si bien ses mesures, que l'Ennemi ne soit point à portée de l'inquiéter, de lui disputer le passage & de l'attaquer dans sa marche ; s'il s'y engage témérairement, c'est imprudence & même incapacité. Si Amiclar Barcas * se fût engagé dans le Détroit de la Hache avec plus de Cavalerie que d'Infanterie, il n'auroit jamais pu vaincre les Rebelles d'Afrique, dont les forces principales consistoient en Infanterie. Annibal * ne s'engagea dans les Alpes qu'avec beau-

Polyb. Liv. 1. c. 18.

Tit. Liv. Decad. 3. Liv. 1.

coup

coup plus d'Infanterie que de Cavalerie, & la difficulté qu'il trouva dans ce paſſage, venoit plus de l'embarras que cauſoient la Cavalerie & les bagages, que des Montagnards, qui le harceloient continuellement.

Enfin l'Attaque d'une Armée dans ſa marche doit être prévue d'avance; cette opération exige beaucoup de combinaiſons, un ſecret impénétrable, une connoiſſance exacte du païs, un arrangement fait ſur les précautions que l'Ennemi prend dans ſa marche, des précautions qu'on doit prendre pour dérober des marches à l'Ennemi, & pour s'approcher de lui en ordre, & un ſilence rigide dans la marche; il faut encore autant qu'on peut, tâcher d'avoir les Habitans du païs pour ſoi, choiſir un terrein où l'on puiſſe marcher à couvert, ſans quoi l'on ne peut marcher que de nuit; alors il eſt bien difficile que quelques Colonnes ne s'égarent, ce qui ſuffit pour faire manquer l'entrepriſe; avoir des guides ſûrs & intelligens, être aſſûré de ſes Troupes, & n'avoir point à craindre des déſerteurs; il n'en faut qu'un pour faire tout échouer. En 1693 M. le Prince Eugene * ayant eu avis que les Turcs préparoient un grand Convoi pour la garniſon de Temeſwar, forme le deſſein de l'enlever, il ſe met lui-même à la tête du Détachement deſtiné à exécuter ce projet; mais un Soldat qui déſerte aux Ennemis,

* *Hiſt. du Prince Eugene, Liv. 3.*

fait que les Turcs ne marchent point, & que ce Prince eſt obligé de revenir ſans avoir pu exécuter ſon projet.

CHAPITRE IV.

De l'Attaque des Camps retranchés.

LA Guerre, chez toutes les Nations & dans tous les tems, a été fondée ſur les mêmes principes; mais dans les premiers âges du monde, le peu d'expérience qu'on avoit acquiſe, ne permettoit pas à ces principes de ſe développer, comme il eſt enſuite arrivé, & ce développement a fait imaginer de nouvelles reſſources pour l'attaque & pour la défenſe.

Dans les tems fabuleux de la Gréce, les premiers Conquérans furent regardés comme des Dieux, parce que leur valeur & leur génie ſuppléants à l'art qui leur manquoit, faiſoient regarder comme des êtres ſupérieurs à l'humanité, des mortels nés pour ſa deſtruction; mais aujourd'hui que les arts dans tous les genres, & ſurtout celui de la guerre, ont pris leur eſſor & ſont preſque parvenus à leur perfection, ces Dieux de l'antiquité ne ſont plus regardés que comme de grands Hommes qui ſe ſont élevés au-deſſus de leur ſiécle; à meſure que la poſtérité a acquis de nouvelles

lumieres, elle eſt devenue plus juſte ; elle a conſervé le titre de Héros à ceux qui n'ont point abuſé de leurs talens & de leurs forces ; mais elle a donné le nom déteſtable de Tyrans à ceux dont la vengeance & la colere ſurvivoient à leurs ſuccès.

La premiere époque du talent militaire eſt le Siége de Troye, quoiqu'il y eût eu des guerres antérieures à celles-là. Homere * en décrivant le bouclier d'Achille, parle des guerres qui s'étoient ſouvent élevées pour l'enlevement des beſtiaux : Horace aſſûre ce fait, & parle dans ſes Satyres, d'une guerre antérieure à celle de Troye, dont le ſujet fut le même, * & ſans mêler parmi ces autorités celles des Livres ſaints, il ſuffit de connoître les paſſions, pour être perſuadé que les hommes ont été en guerre dès qu'ils les ont reſſenties, ou pour mieux dire, dès qu'ils ont été en ſociété. Avant même le Siége de Troye, Hercule & Théſée avoient déja étonné les Grecs par leurs conquêtes : mais quoique ces deux Héros ayent purgé l'Univers de pluſieurs ſcélérats, leurs victoires ſont plutôt une preuve de leur force & de leur adreſſe, que de leur capacité dans l'Art militaire. A meſure que la Grece ſe poliça par les Loix de Lycurgue, les peuples plus éclairés trouverent dans la néceſſité de ſe défendre, des principes pour l'Attaque. Les Grecs virent naître cet Art que les Romains étendirent, que les ſiécles

* *Iliade, Liv. 18.*

* *Nam fuit ante Helenam mulier teterrima Belli-cauſa.*

qui les ont ſuivis ont éclairé, & que nous avons perfectionné.

Quelle différence en effet de l'Art militaire, tel qu'il eſt à préſent, avec celui dont Onozander, Végece, l'Empereur Leon, Frontin, Ælien & tant d'autres, nous ont tranſmis les préceptes ? Leurs Villes n'avoient pour toute défenſe que des murs élevés à grands frais, flanqués de tours de diſtance en diſtance, & un large foſſé en avant ; il eſt vrai que la foibleſſe de leurs armes donnoit plus d'avantages à leurs fortifications ; leurs Camps retranchés n'avoient qu'un large foſſé avec quelques charriots derriere, & lorſqu'on vouloit employer tout l'Art connu juſqu'alors, on entouroit le Camp de murailles, ainſi que les Villes, avec des tours de diſtance en diſtance : tel étoit celui de Pompée à Dirachium en Epire, dont le plan eſt tracé dans l'Art de la Guerre de M. le Maréchal de Puyſégur ; le mur qui l'entouroit, avoit quinze mille pas d'étendue. L'Empereur Leon * ne connoît d'autre art pour retrancher un Camp, que d'entaſſer des faſcines, d'amonceler des arbres, & de placer des gardes avancées.

* *Leon. Imperatoris Tacti.*

L'expérience qu'on a acquiſe depuis, ſans abréger le travail, a rendu les ouvrages des Places plus forts & plus aiſés à défendre ; on a abrégé le travail pour les Retranchemens des Camps ; ils ont pris une nouvelle

forme, & conſtruits ſur les principes des fortifications d'une Ville, on les a rendus plus difficiles à forcer : cette même expérience a fait imaginer les moyens pour les attaquer ; à meſure que les armes ont changé, & qu'elles ſont devenues plus fortes, le ſyſtême de la fortification a pris une forme nouvelle.

Le jet des armes étant plus conſidérable, ainſi que leur effet, il a fallu leur oppoſer des fortifications qui puſſent leur réſiſter, & la néceſſité a fait ce que le génie n'avoit pu faire juſqu'alors ; c'eſt pour cela que dans les Guerres des derniers ſiécles, & dans celles du ſiécle préſent, on ne s'eſt point contenté de faire un foſſé en avant des Camps pour les retrancher, à l'imitation des Romains ; on y a joint des lignes, des angles & des redoutes de diſtance en diſtance ; on a pouſſé l'Art plus loin encore, on a ajouté des puits en avant du foſſé ; enfin dans cette derniere guerre, M. le Maréchal de Saxe, au lieu de lignes pour retrancher ſon Camp devant Maeſtrick, ne fit faire que des redoutes de diſtance en diſtance ; chacune avoit un chemin couvert, lequel étoit paliſſadé & la redoute fraiſée, & il fit creuſer dans le foſſé des puits larges & profonds. Ceux qui viendront après nous, trouveront peut-être à ajouter à la force de ces retranchemens ; les ſiécles précédens ſervant toujours à éclairer ceux qui leur ſuccédent.

On doit décider l'Attaque & la maniere d'attaquer, ſur l'eſpece des retranchemens & ſur la ſituation du Camp. Des retranchemens tels qu'étoient ceux de M. le Maréchal de Saxe à Maeſtrick, ſont très-difficiles à forcer, & l'on ne peut en former le projet qu'avec des forces très-ſupérieures; la réuſſite en eſt même incertaine. On a fait voir la force de ces retranchemens dans le Chapitre ſixiéme du premier Livre.

Mais un Camp retranché par des lignes peut être attaqué, quoique nous ayons vû au Siége de Philiſbourg en 1734, M. le Prince Eugene à la tête d'une Armée de quatre-vingt mille hommes, n'oſer attaquer celles que M. le Maréchal de Berwick avoit fait faire; mais cet exemple ne peut ſervir de régle : Deux grands Hommes ſe craignent & ſe reſpectent; M. le Prince Eugene connoiſſoit la capacité de M. de Berwick, & il étoit certain que ſon Rival avoit pris toutes les précautions qu'il auroit employées en pareil cas. M. de Berwick, rendant à M. le Prince Eugene la juſtice que l'Europe rendoit à ſes talens, avoit ajouté l'art à la ſageſſe de ſes diſpoſitions. Ce Prince vint reconnoître les lignes, il les trouva partout en force, il prit le parti d'un homme ſage & expérimenté, elles ne furent point attaquées, & Philiſbourg fut pris.

Les Camps retranchés par des lignes ne ſont pas toujours également en force partout; ils ne ſont pas

tous commandés, ni à même d'être attaquées par des Généraux égaux en talens, en capacité & en expérience ; & quand ils le seroient, il est des occasions où la force & l'audace doivent être jointes à la sagesse des dispositions.

L'on suppose une Armée retranchée derriere des lignes, où l'art est joint à la nature, dont les flancs sont appuyés & assûrés, garnis de Troupes & d'artillerie sur tout le front, avec d'autres Troupes derriere pour soutenir celles qui bordent les lignes. Le Général qui veut attaquer, doit auparavant reconnoître par lui-même la position des lignes, & autant qu'il pourra, la disposition de l'Ennemi ; il examinera la construction des lignes, les appuis qu'elles ont, leur étendue, si la terre est ferme ou mouvante. Lorsqu'il sera parfaitement instruit de toutes ces circonstances, il peut faire son plan d'Attaque, & faire marcher son Armée sur autant de Colonnes qu'il doit y avoir d'Attaques ; mais autant qu'il est possible, occuper tout le front de l'Ennemi, soit en force, soit pour l'empêcher de porter du secours aux endroits où l'Attaque sera plus vive. Chaque Colonne doit avoir à sa tête une forte Artillerie, & lorsqu'elle sera à portée de pouvoir canoner les lignes avec fruit, elle doit faire un feu vif & continuel pendant une bonne heure, afin d'ébouler les terres du parapet, & de les faire tomber dans le

foſſé, ce qui donnera moins de difficulté aux Troupes de le paſſer. Le moment de l'Attaque doit être une heure avant le jour, afin que le canon puiſſe avoir tiré avant que l'Ennemi ſçache où diriger ſon Artillerie; le canon doit changer de place à droite ou à gauche après chaque décharge, pour tromper les Canoniers Ennemis, & qu'ils ne puiſſent ſçavoir où pointer leurs piéces; ſi l'on trouve quelque éminence à portée, il faut y placer le canon, ſi l'on peut canoner les lignes en revers, l'Artillerie fera un plus grand effet.

L'Infanterie doit ſuivre l'Artillerie munie de clayes, de planches, de faſcines, de pioches & de pelles; les faſcines ſerviront à combler les puits s'il en a en avant du foſſé, ou s'il n'y a point de puits, on comblera le foſſé & enſuite on jettera les clayes deſſus. La Cavalerie ſera derriere l'Infanterie en bataille ſur deux lignes, pour ſoutenir l'Infanterie. Il faut tâcher de trouver quelque rideaux pour la cacher à l'Ennemi, ſinon la placer aſſez loin, afin qu'elle ne ſoit point expoſée au canon des lignes; ſi on la mettoit trop près, elle ſeroit bientôt anéantie ſans pouvoir être d'aucune utilité; ce grand feu qu'elle eſſuyeroit pourroit lui donner une impreſſion de terreur, qui lui feroit faire une manœuvre en arriere & décourageroit l'Infanterie, ou du moins lui ôteroit cette audace &

cette

cette vivacité qu'elle a lorſqu'elle en eſt ſoutenue. D'ailleurs il y a toujours de l'inhumanité à expoſer des Troupes qu'on peut garantir. L'Ennemi paroît moins redoutable quand on peut oppoſer la force à la force; mais ſouvent le Soldat le plus brave ſe rebute, quand il ſe voit en butte à tous les coups ſans pouvoir en rendre. De plus comme dans le commencement d'une Attaque de lignes, la Cavalerie ne peut être d'aucun ſecours, & qu'elle ne peut agir que lorſque l'Infanterie a pénétré par quelqu'endroit, il ſeroit inutile de la faire avancer de trop près, pourvû qu'elle ſoit à portée de marcher promptement lorſque l'Infanterie a paſſé, & qu'elle lui a fait un paſſage aſſez grand, en abattant les lignes & en comblant le foſſé; la Cavalerie alors n'aura plus à craindre le canon des lignes, parce que l'Ennemi ſera plus occupé à tâcher de repouſſer l'Infanterie qu'à tirer ſur la Cavalerie. Dès qu'on aura canoné les lignes aſſez de tems pour les avoir éboulées & mis de la confuſion parmi l'Ennemi, l'Infanterie doit marcher enſemble & avec audace; on doit obſerver de laiſſer de la place à l'Artillerie, afin qu'elle puiſſe avancer en même tems, & qu'elle continue ſon feu; l'Attaque doit ſe faire par des Grenadiers ſoutenus de Piquets; ils protégeront les Soldats qui comblent les puits & le foſſé, & dès qu'ils trouveront jour à paſſer, ils tâcheront de monter, ſoutenus

de toute l'Infanterie de la Colonne, qui alors ſera débarraſſée des faſcines, des clayes, & enfin de chaſſer l'Ennemi de ſes lignes. Lorſqu'il y aura ſur les lignes aſſez de Troupes pour ſoutenir l'effort de l'Ennemi, les Soldats qui ont des pelles & des pioches, & qui doivent être les derniers, acheveront de combler le foſſé, en abattant le parapet des lignes, & y feront une ouverture aſſez large pour donner paſſage à un Eſcadron rangé en bataille. Alors toute l'Infanterie de la Colonne qui a percé, paſſera & ſe partagera en deux, pour laiſſer paſſer la Cavalerie, qui ſe rangera en bataille ſous le feu de ſon Infanterie, & elle n'attaquera la Cavalerie ennemie que lorſqu'elle ſera en force.

Si une des Attaques réuſſit, à la premiere nouvelle qui en ſera bientôt répandue dans toute l'Armée, toutes les Troupes doivent attaquer avec vivacité tout le front des lignes, pour occuper l'Ennemi & l'empêcher de porter du ſecours à l'endroit forcé; la réſerve qui eſt d'Infanterie & de Cavalerie, doit ſe joindre aux Troupes qui ont pénétré les lignes, pour ſoutenir la Cavalerie qui charge celle de l'Ennemi, ne pouvant être ſoutenue par l'Infanterie qui a paſſé la premiere, parce qu'elle eſt occupée à prendre l'Ennemi en flanc de droit & de gauche. Dans cette poſition lorſque la réſerve & toute la Cavalerie qui ſuivoit la Colonne qui a paſſé, à laquelle on en peut encore

joindre d'autres, seront passées, elle doit attaquer l'Ennemi ; si elle est repoussée, elle ne peut jamais l'être bien loin, parce qu'elle a de l'Infanterie derriere elle pour la soutenir & pour arrêter l'Ennemi par son feu. Si plusieurs Colonnes forcent les lignes, le succès n'en sera que plus certain, ainsi que la défaite de l'Ennemi.

Cette disposition paroît bonne, parce que les lignes ont été en partie détruites par le canon, que l'Ennemi ne peut qu'avoir perdu du monde, & qu'une partie de son Artillerie aura été démontée sans que l'Armée qui attaque, ait beaucoup souffert. M. le Prince d'Orange en 1639, * étant posté sur la Ghete à Nervinde, retrancha son Armé de façon qu'elle ne pouvoit être tournée, sa droite étoit appuyée à la Riviere & sa gauche au Village de Romdorff, sur le bord du Ruisseau de Landen : M. de Luxembourg voulant l'attaquer, ne put arriver que le soir avec sa Cavalerie ; son Infanterie & son canon n'arriverent que la nuit : ce Général disposa ses Troupes pendant ce tems, & entre cinq & six heures du matin, il mit en mouvement son Armée, qui se trouva en bataille en marchant, l'Infanterie & le canon à la tête & la Cavalerie derriere.

** Mémoires de Feuquieres T. 3.*

Lorsque M. le Duc de Savoye & M. le Prince Eugene, * encore campés entre le Bourg de Pianeza

** Hist. du Prince Eugene.*

& la Venerie en 1706, marcherent pour attaquer les lignes de l'Armée Françoiſe qui aſſiégeoit Turin, ils firent marcher leurs Armées ſur huit Colonnes, l'Infanterie faiſoit l'Avant-garde, l'Artillerie diſtribuée par Brigades, marchoit à la tête entre les Colonnes; la Cavalerie étoit derriere ſur ſix, & hors de la portée du canon.

* *Tiré d'un Mémoi. manuſcrit de M. le Maréchal de Coigny.*

La diſpoſition de M. le Maréchal de Coigny, * en 1744, pour attaquer les lignes de Wiſſembourg, dont les Ennemis s'étoient emparés, étoit ſemblable, à cela près que la totalité de ſon Artillerie n'avoit pas eu le tems d'arriver; mais comme les momens étoient précieux, il ne l'attendit point; l'Armée qui venoit de Landau, ſe partagea en quatre, ce qui forma les quatre Attaques, dont une étoit à Wiſſembourg, l'autre à un moulin entre cette Ville & le Village des Picards, la troiſiéme au Village des Picards & la derniere ſe fit au-deſſus de ce Village, qui fut confié aux Troupes Heſſoiſes, ſa Cavalerie étoit derriere qui paſſa après que l'Infanterie eut percé les lignes; mais les Ennemis y avoient été preſque tous pris ou tués, & ceux qui purent ſe ſauver, ſe retirerent à Lautrebourg, où leur Armée ſe raſſembloit après avoir paſſé le Rhin. On ne ſçait qu'admirer davantage, ou la diſpoſition de ce Général, ſon coup d'œil prompt & ſon ſang froid dans une circonſtance auſſi délicate, ou la valeur des

Troupes Françoiſes, qui forcerent ces lignes en moins de deux heures.

Lorſque l'Ennemi eſt battu & qu'il abandonne ſes lignes, il faut le ſuivre, mais avec précaution. La vivacité avec laquelle on doit le ſuivre, dépend de l'ordre avec lequel il ſe retire; ſi le païs eſt ouvert, on peut aller tant qu'on voit devant ſoi; mais ſi le païs eſt coupé par des défilés & des bois, il ne ſeroit point ſage de s'y engager, de peur des embuſcades que l'Ennemi auroit pû y mettre pour aſſûrer ſa retraite; cependant il faut profiter de ſa victoire autant que les circonſtances le permettent, & ne jamais gagner une Bataille à demi; il faut du moins que l'Ennemi ſe reſſente de ſa perte, & qu'il ſe trouve hors d'état de tenir ouvertement la Campagne.

Mais ſi l'Armée qui a attaqué les lignes ne peut parvenir à les forcer après pluſieurs Attaques réitérées, & ſi le Général s'apperçoit que ſes Troupes ſe découragent, il doit prendre le parti de la retraite; s'il ſe retire par une plaine, il doit commencer par faire marcher le canon, enſuite l'Infanterie, la Cavalerie ſera l'Arriere-garde ſur deux ou trois lignes, les Huſſards & les Dragons ſur les flancs de la Cavalerie; s'il y a des défilés ou des bois à paſſer, il faut laiſſer de l'Infanterie à l'entrée, pour ſoutenir & protéger la Cavalerie, qui ſe retirera par échelons; ſi l'Ennemi

eſt en force, on peut laiſſer à l'entrée des bois ou des défilés quelque piéces de canon de Campagne avec l'Infanterie qu'on y a poſtée, qui certainement arrêteront l'impétuoſité de l'Ennemi ; ſi au contraire il ſuit l'Armée avec peu de Troupes, on peut le charger s'il approche de trop près ; par cette diſpoſition on penſe qu'une Armée peut ſe retirer facilement, pourvû que l'ordre y ſoit obſervé, & que les mouvemens ne ſoient point faits avec trop de précipitation.

CHAPITRE V.

De l'Attaque d'un Convoi.

LE même motif qui doit obliger à mettre en œuvre toutes les reſſources de l'Art pour conduire ſûrement l'Eſcorte d'un Convoi, doit engager à employer ces mêmes reſſources pour enlever à l'Ennemi ſes ſubſiſtances, & pour le forcer de reculer, s'il s'eſt avancé dans le païs, près de quelqu'une de ſes Villes pour y ſubſiſter. Enlever les Convois à l'Ennemi, & le mettre hors d'état de ſubſiſter, c'eſt vaincre, pour ainſi dire, ſans combattre. La vigilance ſi néceſſaire pour toutes ſortes d'opérations, l'eſt ſurtout pour celles qui peuvent décider du ſort d'une Campagne. De quelque nature que ſoient les Convois, on ne doit jamais négliger

aucune occaſion de les attaquer ; ſi ce ſont des vivres, l'Armée la plus nombreuſe qui vient à en manquer, ſe détruit par elle-même : ſi ce ſont des fourrages, leur enlevement fait périr les chevaux, rend la Cavalerie inutile ; les munitions de guerre ne peuvent point être tranſportées à l'Armée, ni l'Artillerie y être traînée. Sans munitions le Général le plus intrépide eſt ſans reſſource, & ſi l'on s'empare de l'argent, le Soldat ſe décourage, ſon feu s'éteint, & ces mêmes hommes que le ſalaire rendoit des Héros, deviennent autant de Transfuges. Le plus brave homme qui s'expoſe ſans crainte à tout ce que la guerre a de plus effrayant, ne ſoutient pas les apparences même de la diſette.

Si l'Eſcorte d'un Convoi marche dans un païs de montagnes, celui qui la commande, doit avoir un Corps d'Infanterie à l'Avant-garde, un autre à l'Arriere-garde, & un troiſiéme au centre, parce qu'il peut arriver qu'il ſera attaqué par le flanc, ſurtout ſi l'Ennemi trouve quelque gorge, qui donneſur le chemin que tient le Convoi, & il doit trouver partout des Troupes pour s'oppoſer à ſon attaque.

On attaque un Convoi avec avantage en formant trois Attaques, l'une vraie, les deux autres fauſſes. On appelle vraies celles que les Troupes font avec vigueur lorſqu'elles ſont en force, & que leur charge eſt prévue & décidée ; les fauſſes ſont lorſqu'on n'a en vue

que de contenir l'Ennemi, & de l'empêcher de porter du ſecours aux Troupes qui ſont réellement attaquées.

Ces Attaques vraies ou fauſſes, ſe décident ſelon la ſituation du païs, & ſelon le plus de facilité que l'on peut avoir à détourner le Convoi du chemin qu'il tient, c'eſt-à-dire, que s'il ſe rencontre une gorge près de l'Avant-garde qui l'éloigne de ſon Armée, & qui puiſſe conduire à celle des Troupes qui l'attaquent, c'eſt à cet endroit qu'il faut attaquer réellement ; ſi elle ſe trouve à l'Arriere-garde, les deux fauſſes Attaques doivent être à l'Avant-garde & au centre, ſuppoſé que l'on ait trouvé jour à attaquer le centre. Les Troupes des fauſſes Attaques doivent être aſſez en force pour occuper l'Ennemi ſans s'expoſer à en être battues, & pour l'empêcher de porter du ſecours ailleurs.

Si les Troupes deſtinées pour attaquer le Convoi ſont aſſez nombreuſes, quoique ſéparées en trois Corps pour attaquer en même tems partout avec la même vigueur, le ſuccès n'en ſera que plus certain. Souvent l'eſcorte d'un Convoi eſt plus nombreuſe que les Troupes qui l'attaquent, il eſt vrai qu'elle eſt affoiblie par la diviſion qu'elle eſt obligée de faire pour en garder toute la longueur ; mais les Troupes qui attaquent ont bien de l'avantage, quoiqu'inférieures en nombre, parce que celles qu'on attaque, ne peuvent

vent porter du ſecours aux endroits qui ſont attaqués, ſurtout ſi elles le ſont de tous côtés.

Si le chemin eſt aſſez large, & qu'il y ait aſſez de place pour faire retourner un chariot, il faut plutôt attaquer l'Arriere-garde & l'Avant-garde que le centre, pour empêcher l'Ennemi de ſauver quelques chariots de l'Arriere-garde, ce qui arriveroit indubitablement ſi l'on n'attaquoit que l'Avant-garde & le centre ; ſi le chemin eſt reſſerré, & que les chariots ne puiſſent retourner pour rétrograder, il faut attaquer l'Avant-garde, & occuper, autant qu'il eſt poſſible, le centre & l'Arriere-garde.

On Attaque auſſi un Convoi au ſortir d'un défilé dans une petite plaine : alors c'eſt encore l'Avant-garde qu'il faut attaquer ; mais il faut faire enſorte que l'Arriere-garde le ſoit auſſi. Les Troupes du centre ſeront embarraſſées & ne ſçauront où porter du ſecours, parce qu'elles entendront du feu à la tête & à la queue ; mais il faut attendre pour charger qu'une partie des chariots ſoit paſſée, & que les Troupes du centre ſoient encore en-deça du défilé. Une Attaque imprévue, vive & ſoutenue ne peut manquer de réuſſir, ſurtout quand les Troupes attaquées ſont ſéparées ſans pouvoir ſe ſecourir, & ſi l'on n'enleve le Convoi en entier, on eſt comme aſſûré d'en enlever une bonne partie ou du moins d'en priver l'Ennemi, en y mettant

le feu & en coupant les jarrets aux chevaux ſi l'on n'a pas le tems de les emmener.

Le ſuccès de ces Attaques dépend en partie du choix des endroits où les Troupes qui doivent enlever le Convoi s'embuſqueront ; les plus ſûrs ſont ceux qui ſont les moins expoſés aux recherches des Partis ennemis. Il ſuffit d'avoir des Sentinelles ſur le haut des montagnes, afin qu'elles puiſſent voir dans les chemins, & qu'elles viennent avertir que le Convoi eſt près de l'endroit marqué pour l'Attaque : alors les Troupes chargées de l'Attaque de l'Arriere-garde n'ayant plus à craindre d'être découvertes par les Partis ennemis, peuvent s'approcher à l'entrée des gorges.

Si l'embuſcade eſt reconnue, la conduite que les Troupes embuſquées doivent tenir, dépend de leur force & de celle de l'eſcorte ; cependant il ſemble que quand même elles ſeroient plus foibles, elles peuvent tenter l'Attaque ; ſi elles ne réuſſiſſent point, du moins auront-elles retardé la marche du Convoi, dont l'Armée ennemie peut être très-preſſée. On ne riſque jamais beaucoup à attaquer un Convoi ; l'objet de celui qui conduit l'Eſcorte eſt de le conduire & d'éviter le combat plûtôt que de ſe battre. Il en eſt de l'Eſcorte d'un Convoi, comme d'une chaîne de fourrage, dont le but eſt de le finir ; & par conſéquent les

Troupes qui en ſont chargées, s'attachent bien moins à ſuivre l'Ennemi quoique battu & plié, qu'à exécuter les ordres qui leur ont été donnés ; la conduite d'un Convoi & des manœuvres qui ont rapport à un fourrage, ſont bien différentes de celles d'un ſimple Détachement à la Guerre : le fourrage & le Convoi ont une deſtination fixe & un point où ils doivent aboutir ; au lieu qu'un Détachement n'a d'autre objet que de chercher l'Ennemi & de le combattre, à moins qu'il n'ait ordre de porter un ſecours ou de s'emparer de quelque poſte : alors celui qui le commande doit agir comme pour la conduite d'un Convoi ou d'un fourrage, c'eſt-à-dire, qu'il doit tâcher de parvenir ſans combattre, à l'endroit déterminé par ſes ordres ; mais s'il n'en a d'autre que de chercher l'Ennemi, les Troupes embuſquées ſe trouvant trop foibles, doivent ſe retirer ; ſi elles ſont plus fortes ou même égales en nombre, il n'y a aucun inconvénient qu'elles attaquent, la célérité de leur charge décidera du ſuccès.

Si c'eſt un païs de bois, il en faut conſidérer la ſituation, pour régler la diſpoſition de l'Attaque ; ſi le bois eſt fourré, on ne peut faire manœuvrer que de l'Infanterie ; s'il ne l'eſt point, on peut joindre à de l'Infanterie des Huſſards ou des Dragons ; ſi le chemin par où paſſe le Convoi eſt large, il faut attaquer l'Avant-garde & l'Arriere-garde, les Troupes du centre

ſeront facilement occupées par peu de Troupes ; s'il eſt étroit & que les chariots ne puiſſent rétrograder ni être doublés, il faut attaquer la tête & faire de fauſſes Attaques à l'Arriere-garde & dans toute la longueur du Convoi.

Lorſque le Convoi marche en plaine, il faut former pluſieurs embuſcades; un païs découvert donne moins de crainte à l'Ennemi, parce qu'il voit devant ſoi; ſes recherches ſont d'autant moins exactes que le païs eſt moins favorable aux Troupes pour s'embuſquer; cependant on trouve toujours quelques ravins, quelques éminences ou autres endroits ſemblables où l'on peut cacher des Troupes. Dès que le Convoi ſera dans l'endroit fixé pour l'Attaque, il faut tomber ſur l'Avant-garde & ſur l'Arriere-garde pour les contenir & pour engager, s'il ſe peut, les Troupes du centre à ſe partager pour courir à leur ſecours ; alors la troiſiéme embuſcade ſortira, ira attaquer le centre & tâchera de couper le Convoi en deux, avant que le Commandant de l'Eſcorte ait eu le tems de le faire partir ou doubler : ſi l'on réuſſit à faire diviſer le Convoi en deux, ſi les Troupes du centre de l'Eſcorte ſont battues & pliées, il faut laiſſer de l'Infanterie, de la Cavalerie & des Huſſards à leur ſuite, le reſte ſera partagé en deux pour aller attaquer les Troupes qui bordent le Convoi; elles iront enſuite ſe joindre à celles

qui attaquent l'Avant-garde & l'Arriere-garde. Les Troupes réunies doivent faire cette Attaque avec vigueur, & décider entierement la défaite de l'Eſcorte & par conſéquent l'enlevement du Convoi.

Un Convoi qu'on a coupé en deux, eſt à moitié pris dès que le Détachement du centre eſt battu, parce qu'on peut partager les Troupes victorieuſes, en mettre une partie à la pourſuite du Corps qui eſt battu & employer l'autre à renfoncer celles qui trouveroient encore de la réſiſtance; au lieu que ſi l'on n'attaque qu'une partie, celle qui n'eſt point attaquée peut porter un prompt ſecours, ſurtout dans un païs de plaine où rien n'empêche la Cavalerie ni l'Infanterie d'agir & de ſe ſecourir mutuellement.

On ne riſque jamais rien, quand on veut attaquer un Convoi, de partager ſes Troupes pour diviſer celles de l'Ennemi. Plus les Troupes de l'Eſcorte ſeront diviſées, plus celui qui attaque aura de facilité à les battre. Celui qui veut attaquer, doit connoître la force dont eſt l'Eſcorte, régler le nombre de ſes Troupes ſur celui de l'Ennemi & être plus fort à proportion; celui qui eſt attaqué ignore les forces de l'Ennemi, & lorſqu'il eſt chargé de tous côtés, il eſt embarraſſé de ſçavoir où porter du ſecours & de pourvoir à tout. Celui qui attaque, par la connoiſſance qu'il doit avoir du païs, a placé ſes Troupes de façon à

occuper celles de l'Ennemi ſans s'affoiblir ; les Troupes qui attaquent ont certainement de grands avantages, parce qu'en les partageant elles ſont encore plus fortes que le Corps attaqué, & qu'elles peuvent choiſir le lieu le plus favorable pour l'Attaque ; quelques précautions que prenne l'Officier commandant l'Eſcorte, quelque vigilance qu'il ait, il eſt très-difficile moyennant ces diverſes Attaques & le nombre des Troupes de l'Ennemi, qu'il puiſſe diſpoſer les ſiennes aſſez promptement, ſurtout ſi l'Attaque ſe fait avec célérité, pour mettre le Convoi en ſûreté.

Voyez la Planche quinziéme.

L'Attaque & la défenſe doivent toujours être prévûes, & l'on doit avoir pris d'avance les moyens les plus ſûrs pour le ſuccès ; ſur ce principe celui qui veut attaquer un Convoi, doit ſçavoir le jour qu'il doit partir & le nombre de Troupes dont il ſera eſcorté. Sur la connoiſſance qu'il doit avoir du païs, il placera ſes embuſcades hors de la vûe & des recherches des Détachemens en avant de l'Ennemi ; il choiſira pour l'Attaque les endroits les plus favorables pour lui & les plus déſavantageux pour l'Ennemi. Si ce Convoi a un pont à paſſer, c'eſt l'endroit le plus favorable pour l'attaquer.

Il faut dans cette occaſion partager les Troupes qui doivent attaquer en trois Corps ; deux ſeront em-

busqués au-delà du pont, & le troisiéme en-deça. Lorsque l'Officier des Troupes embusquées verra la tête du Convoi, il laissera passer l'Avant-garde, le Corps du centre & quelques chariots : alors les deux Corps embusqués au-delà du pont sortiront & chargeront les Troupes, l'une celles de l'Avant-garde, & l'autre celles du centre. On laisse passer quelques chariots après les Troupes du centre, afin que le pont se trouve embarrassé ; le troisiéme Corps qui est en-deça, doit marcher pour attaquer l'Arriere-garde, qui ne peut avoir de communication avec l'Avant-garde & les Troupes du centre, parce que le passage du pont est bouché par les chariots dont il est couvert & que l'Avant-garde & l'Arriere-garde sont attaquées ; il est à présumer que ces trois Attaques faites en même tems par des forces supérieures, auront tout l'avantage de l'action, d'autant mieux que les Troupes de l'Escorte sont occupées partout, & ne peuvent se prêter du secours, si les deux Corps qui ont attaqué l'Avant-garde & le centre, les rompent & les mettent en fuite ; il faut laisser à leur poursuite assez de Troupes pour achever leur défaite entiere, sans craindre d'en être repoussé ; le reste doit marcher au pont, faire ranger les chariots qui sont dessus & marcher à l'Arriere-garde, pour achever sa défaite si elle résiste encore.

Il faut obſerver de laiſſer à la tête & le long du Convoi quelques troupes pour empêcher qu'on ne dételle des chariots les chevaux & que quelques Soldats ou Charetiers ne s'en ſervent pour fuir.

Si l'on n'a pas aſſez de Troupes pour les partager en trois Corps, l'embuſcade en deçà de la riviere ne peut plus avoir lieu ; mais il faut attaquer l'Avant-garde & le centre avec vigueur. En obſervant de n'attaquer, que lorſque les Troupes du centre ſeront paſſées : cette attaque doit ſe faire ſans feu, mais toujours la bayonnette au bout du fuſil, & la Cavalerie, les Huſſards & les Dragons le ſabre à la main. Il ne faut point alors s'arrêter à faire des priſonniers ; il faut paſſer par les armes tout ce qui ſe trouve armé. Si les deux premiers Détachemens ſont battus, on marchera avec le reſte à l'Arriere-garde, qui n'étant point aſſez forte pour réſiſter à un Corps de Troupes beaucoup plus nombreux, prendra ſans doute le parti de la retraite ; comme les Troupes de l'Eſcorte ne ſont pas l'objet principal, que c'eſt le Convoi, il ne faut laiſſer à la ſuite de l'Arriere-garde que quelques Troupes de Huſſards, il faut faire filer les chariots le plus vîte qu'il ſera poſſible, & les conduire par le chemin le plus court vers le Camp ou la Ville voiſine.

Si l'action s'eſt paſſée trop loin de l'Armée, & que la conduite de ces chariots ne puiſſe ſe faire ſans riſquer

quer d'être attaqué, il faut couper les traits, emmener les chevaux & mettre le feu aux chariots. Les Hussards & les Dragons qu'on a laissés à la poursuite de l'Avant-garde, de l'Arriere-garde & du centre, ne doivent point les suivre plus d'une demi-lieue, & doivent ensuite revenir pour faire ensemble l'Arriere-garde du Convoi enlevé, à laquelle on joindra de l'Infanterie, surtout s'il faut passer par un païs de bois; si c'est dans un païs de montagnes, c'est à l'Infanterie que doit être confiée la poursuite de l'Ennemi, ainsi que l'Arriere-garde pour le retour.

CHAPITRE VI.

De l'Attaque des Fourrages au vert ou au sec.

APRE'S les Convois, les Fourrages sont ce qu'il y a de plus nécessaire pour la subsistance d'une Armée; c'est par-là que se soutient la Cavalerie, & si l'on peut parvenir à les ôter à l'Ennemi, ou à l'inquiéter lorsqu'il les fait, sa Cavalerie est bientôt sans ressource, l'Infanterie reste sans équipages, & l'Artillerie ne peut être transportée. L'Armée la plus nombreuse réduite à cette extrémité, est nécessairement

obligée à se tenir sur la défensive, quelque inférieure en force & en Troupes que soit l'Armée qui lui est opposée ; ses mouvemens ne tendront qu'à avoir de quoi subsister, & tous ses projets se trouveront par-là dérangés : un Général assez vigilant pour saisir de semblables occasions, combattra plus sûrement ; au lieu qu'il étoit sur la défensive, il se trouvera bientôt à même d'agir offensivement.

On ne se bat point tous les jours, mais on a besoin journellement de vivres & de fourrages. Lors de la Campagne de 1743, M. le Maréchal de Noailles par des marches aussi sagement réfléchies que prudemment exécutées, sçut si bien resserrer les Ennemis près d'Aschaffembourg sur le Mein, en s'emparant de Wrts & de Miltemberg sur le haut Mein, de Seliguenstat & de Sthenheim sur le bas de cette riviere, en joignant à cela des Détachemens de Hussards & de Volontaires, qui passoient cette riviere, faisoient des courses jusqu'à Haneau, & enlevoient aux Ennemis tout ce qui pouvoit venir de cette Ville, qu'ils furent obligés de décamper faute de pain & de fourrages. Cette Campagne étoit digne d'un Turenne, & auroit sans doute donné la paix à l'Europe, si la valeur ordinaire des François, qui ce jour-là prévalut sur leur prudence, n'eût tiré l'Ennemi de ce mauvais pas, non sans beaucoup de perte & avec un si grand empresse-

ment de ſortir de cet entonnoir, qu'ils abandonnerent leurs morts & leurs bleſſés, dont Selinguenſtat fut rempli le lendemain.

Quant au Fourrage au vert, il faut être inſtruit du jour & du lieu où il doit ſe faire, & s'il ſe peut, de la quantité de Troupes qui doivent fourrager. Sur cette connoiſſance, on calculera l'étendue du terrein qu'elles embraſſeront, & par conſéquent le nombre de Troupes qu'il faut pour former la chaîne, ſur cet avis & ſur cet examen, il faut faire un Détachement aſſez fort, pour pouvoir attaquer la chaîne dans pluſieurs parties, & être comme aſſûré par les Attaques multipliées en différens endroits, de pénétrer d'un côté ou d'un autre.

On doit dans cette occaſion ſe ſervir des embuſcades, c'eſt une manœuvre très-utile & très-sûre lorſqu'elle eſt bien faite. La Guerre de Campagne eſt preſque toute fondée ſur les embuſcades, il ne s'agit que de les ſavoir placer : mais il eſt inutile d'en parler ici. On eſt entré dans un détail aſſez long ſur cette matiere, au Chap. 2. de ce Livre.

Si le Fourrage ſe fait dans un païs de plaine, le Détachement deſtiné à l'attaquer, ſera compoſé d'Infanterie, de Cavalerie & de Huſſards ; l'Infanterie ne doit point paroître, & doit reſter embuſquée dans quelques ravins, derriere quelques hayes ou autres

endroits favorables, & elle aura attention de ne point montrer ſes armes, parce que l'éclat de l'acier pourroit la faire découvrir. La Cavalerie doit être partagée en deux Corps à trois quarts de lieue l'un de l'autre, en obſervant qu'ils puiſſent ſe joindre au cas de néceſſité. Pour les Huſſards, ils doivent être diſtribués en pluſieurs petits Détachemens à droite, à gauche & dans le centre des deux Corps de Cavalerie; ſur un des flancs, il faut avoir un Corps plus nombreux de Huſſards embuſqués plus loin que les petits Détachemens; toutes ces petites Troupes doivent avoir pluſieurs Trompettes avec elles, & lorſque la chaîne ſera formée & que les Fourrageurs ſeront répandus dans la plaine, une partie de ces petits Détachemens ſortira des embuſcades avec grand bruit, attaquera ceux de l'Ennemi qui ſont en avant, & les chargera d'autant plus vivement, que ces Détachemens ſeront ſoutenus par le gros Corps de Huſſards qui eſt embuſqué derriere eux, & qui doit marcher pour les ſoutenir & attirer l'attention du Général qui commande l'Eſcorte. Il peut ſe faire que cette premiere Attaque faite d'un ſeul côté engage l'Ennemi à dégarnir la chaîne dans quelques endroits, & que par conſéquent il s'affoibliſſe; c'eſt alors que les autres petits Détachemens de Huſſards doivent s'avancer, ſuivis d'un des Corps de Cavalerie, pour attaquer

l'endroit qui a été dégarni. Si l'Ennemi plus prudent ne dérange point la diſpoſition de ſa chaîne qui eſt en force partout, & qu'il ſe contente de faire marcher la réſerve au ſecours des Troupes qui ont été les premieres attaquées, la ſeconde Attaque doit toujours avoir lieu; mais pour occuper l'Ennemi partout, le ſecond Corps de Cavalerie doit marcher & attaquer le centre; cette Attaque doit ſe faire avec célérité & le ſabre à la main: ou l'entrepriſe réuſſit ou non: ſi elle réuſſit on peut tirer un grand fruit de la déroute de la chaîne, & en ſuivant les Troupes de la chaîne avec la Cavalerie & une partie des Huſſards, l'autre partie doit tomber ſur les Fourrageurs, où ils trouveront ſans doute peu de réſiſtance; ſi l'Attaque ne réuſſit point, & que par la bonne diſpoſition des Troupes de la chaîne, on n'ait pû parvenir à la forcer, il faut ſe retirer ſur l'Infanterie qui eſt reſtée embuſquée derriere; cette Infanterie facilitera la retraite de la Cavalerie & des Huſſards; mais ſuppoſé que l'Ennemi trop ardent ſe livre à ce premier ſuccès, on peut tirer un grand avantage de ſon imprudence, en l'attaquant avec audace; toutes les forces & les armes étant réunies, il eſt à croire & à eſpérer que l'avantage ſera du côté des Troupes qui étoient un moment auparavant répouſſées, d'autant mieux que le Général commandant la chaîne n'aura pû ſuivre qu'avec ſa Cava-

lerie, ses Hussards & ses Dragons, que son Infanterie sera restée dans les postes qu'elle occupoit, ou pour les garder, ou pour soutenir ses Troupes à cheval, supposé qu'elles soient repoussées.

Si le Fourrage se fait dans un païs de montagnes, c'est à l'Infanterie à agir, & il ne faut avoir de Cavalerie que dans le cas qu'elle puisse avoir du terrein pour manœuvrer & souteuir l'Infanterie, au cas qu'elle soit repoussée ; l'Infanterie doit attaquer les gorges & les hauteurs, s'emparer, autant qu'elle le pourra, de celles qui pourroient dominer, & attaquer comme en païs de plaine par plusieurs endroits : ces différentes Attaques rendent indécis l'Ennemi sur ce qu'il a à faire ; il ne sçait où porter du secours ; l'incertitude du Général se répand dans l'esprit de chaque Officier & se communique bientôt à toutes les Troupes, de-là leur confusion & leur déroute prochaine.

Lorsque l'Ennemi est battu & chassé, on doit le suivre assez loin pour l'empêcher de revenir achever le Fourrage, en observant de ne point trop approcher du Camp d'où il pourroit arriver du secours, parce que l'allarme y aura sans doute été portée par les Fourrageurs qui auront pû se sauver.

Les prisonniers & les chevaux qu'on aura enlevés, marcheront les premiers avec une escorte ; le reste des Troupes se retirera ensuite en bon ordre par le plus

court chemin. C'eſt une cruauté d'abandonner les bleſſés amis ou ennemis, & comme on a ſans doute trouvé dans l'enceinte quelques chariots attelés, il faut s'en ſervir pour faire tranſporter les bleſſés, & les envoyer auſſi devant; s'il n'y en a point, il faut en prendre dans les Villages voiſins.

La Guerre, dit-on, ne s'accorde pas avec la pitié; cette vieille tradition convenoit à la férocité des Hérules & des Vandales. Les François & leurs voiſins, héritiers de leur valeur, ont fait rentrer l'humanité dans ſes droits; ils combattent pour la gloire, mais après avoir vaincu, ils ſçavent offrir une main ſecourable à l'Ennemi qu'ils ont terraſſé.

Voyez la Planche ſeiziéme.

L'Attaque d'un Fourrage au ſec, ſe fait à-peu-près de même que celle d'un Fourrage au vert, mais ſouvent il faut y employer plus de Troupes, parce que le Fourrage ſe faiſant dans des Villages, il eſt comme aſſûré qu'ils ſont tous gardés par de l'Infanterie ſoutenue de Cavalerie; au lieu que les Fourrages au vert ont beaucoup plus de Cavalerie que d'Infanterie pour former la chaîne, à moins que ce ne ſoit un païs fourré où la Cavalerie ne puiſſe agir; il eſt difficile de forcer dans des Villages de l'Infanterie, qui eſt ſoutenue par de la Cavalerie, au lieu qu'il eſt plus aiſé à de la Cavalerie d'en attaquer d'autre en plaine; on la

bat ou l'on eſt battu dans le moment, ce qui n'eſt pas ſitôt décidé avec de l'Infanterie retranchée & attaquée par d'autre Infanterie ; mais quelque réſiſtance qu'on puiſſe trouver, il faut toujours tenter de la forcer ; comme le premier objet eſt d'empêcher le Fourrage, il eſt rempli en attaquant la chaîne de toutes parts & avec vivacité, parce qu'il eſt aſſûré que le Général commandant le Fourrage, fera raſſembler les Fourrageurs, ou bien voyant la chaîne attaquée, ſans attendre l'ordre, ils ſe débanderont & fuiront vers le Camp ; mais ſoit qu'il les raſſemble, qu'ils ſe retirent en ordre ou qu'ils fuyent d'eux-mêmes, l'objet eſt rempli & le Fourrage n'eſt point fait. Si par leur fuite on ne peut point eſpérer de faire des priſonniers, il faut tenir les Troupes de la chaîne en échec aſſez de tems, pour qu'il ne ſoit plus poſſible de continuer le Fourrage ce jour-là ; il faut même, ſi cela ſe peut, tâcher de les contraindre à ſe retirer, & s'ils ſe retirent, les ſuivre aſſez de tems pour être aſſûré de leur retraite, & alors ramaſſer les chariots de tous les Villages les plus voiſins, les faire charger du Fourrage deſtiné pour l'Armée ennemie, & le conduire au Camp ; s'ils ne ſe retirent point, il faut reſter en préſence pendant la nuit, & envoyer au Camp demander un renfort de Troupes, pour obliger l'Ennemi de ſe retirer. Comme on ne doit abandonner un Fourrage qu'à

qu'à la derniere extrémité, de même des Troupes qui veulent empêcher l'Ennemi de le faire, doivent s'y opiniâtrer, ſans cependant s'expoſer à être battues par un ſecours qui pourroit arriver du Camp aux Troupes de la chaîne.

Il y a des occaſions à la Guerre, où il ne faut point ménager les gros Détachemens. Dans les attaques qui ſe font de jour, il eſt plus prudent & plus néceſſaire d'être en force, que dans celles qui ſe font de nuit; un Détachement inférieur peut pendant la nuit battre un Détachement ſupérieur, s'il le ſurprend, & qu'il ſoit le premier à attaquer; au lieu que le jour l'Ennemi peut voir la force des Troupes qui l'attaquent, & faire ſes diſpoſitions pour la défenſe ou pour la retraite.

Quand les Détachemens ne ſont que pour reconnoître, les plus petits ſont les meilleurs; quand c'eſt une ſurpriſe de quartier ou une embuſcade, il eſt inutile qu'ils ſoient plus forts, il ne faut que ſurprendre & attaquer vivement; mais lorſqu'il s'agit de couper les vivres à l'Ennemi ou de lui ôter ſes ſubſiſtances, on ne peut les faire trop forts, il y a cependant un milieu à garder; c'eſt à la prudence du Général à ſçavoir le prendre: ſi les Détachemens ſont trop foibles, le ſuccès eſt comme impoſſible; on ne porte aucun préjudice à l'Ennemi, l'on fatigue inutilement les Troupes, & on les ſacrifie ſans effet. S'ils ſont trop forts,

le ſuccès à la vérité n'eſt point douteux ; mais à la fin de la Campagne, les Troupes ſont auſſi fatiguées que l'Armée à qui l'on a ôté les ſubſiſtances ; il y a donc le même inconvénient à les faire ou trop forts ou trop foibles ; il eſt vrai que dans le dernier cas les Troupes ne réuſſiſſant dans aucune entrepriſe, ſe découragent, & en attribuent la faute à ceux qui les commandent : de-là plus de confiance ; & ſi elle manque à l'égard des Chefs, la diſcipline en ſouffre, la ſubordination n'eſt plus la même, & les entrepriſes les mieux concertées échouent.

Des Troupes qui ont de la valeur, ne ſe contentent pas de n'être point battues, elles languiſſent ſi leur courage n'eſt excité par quelque légere victoire ; la perte d'un combat leur eſt ſouvent moins funeſte que des Attaques multipliées ſans ſuccès ; après un échec, leur courage irrité fait de nouveaux efforts & prend le deſſus : il ſe roidit contre le malheur même, & ſouvent un ſuccès ineſperé naît de leur défaite ; au lieu que par des tentatives inutiles, leur eſpérance ſe détruit & leur courage s'énerve.

M. de Turenne, qui s'étoit attiré la confiance entiere du Soldat par des ſuccès réitérés, qui devoit ſes triomphes autant à l'eſtime que le Soldat faiſoit de ſes talens & à l'amour qu'il avoit pour lui, qu'à ſon génie, réuſſiſſoit mieux avec vingt ou vingt-cinq mille

hommes, que les Généraux de l'Empereur avec cinquante mille.

Quel tréſor pour l'Etat qu'un tel Général ! Outre qu'il ſçait avec peu de monde contenir les Ennemis & remplir ſes deſſeins, il forme encore au Roi des Soldats intrépides & d'excellens Officiers. Combien de grands Hommes ne ſont point ſortis de l'Ecole d'un tel Maître ? Qu'il eſt heureux pour la Patrie & pour le Roi, d'avoir un Sujet qui ſçache réunir en lui les talens d'un Héros & les vertus d'un Citoyen !

CHAPITRE VII.

Attaque d'un Détachement d'Infanterie & de Dragons dans un païs de plaine, coupé de Rivieres.

S'IL n'y a point de précautions que ne puiſſe prendre un Détachement pour ſe défendre, pour n'être point ſurpris & pour avancer dans un païs, celui qui marche dans l'intention d'attaquer, a le même avantage ; mais les précautions changent à meſure que l'objet & l'aſſiette du païs ſont différens.

Il y a trois choſes principales à obſerver dans toutes les manœuvres qui ſuppoſent une marche, l'Attaque, la défenſe & la retraite. L'Attaque eſt volontaire, on

l'exécute quant on veut & où il plait ; on peut choiſir ſon terrein & ſes Troupes ſelon les circonſtances ; la défenſe ainſi que la retraite ſont forcées : elles doivent être prévûes de même que l'Attaque ; mais ces différentes opérations ne peuvent l'être que par conjectures ; au lieu que l'Attaque ſe fait avec pleine connoiſſance, qu'on a le tems de réfléchir & de combiner. On ſçait à-peu-près le nombre des Troupes qu'on doit attaquer ; on prend ſes meſures pour les charger dans un lieu favorable, & l'on peut ſe diviſer en autant de parties qu'on le juge néceſſaire ; celui qu'on veut attaquer ignore le nombre de Troupes qui l'attaquera, il ne ſçait pas s'il ſera attaqué en tête, en flanc ou à l'Arriere-garde, & dans quel terrein il le ſera ; ainſi celui qui attaque a l'avantage, il eſt comme le maître des circonſtances ; mais ces avantages lui deviendront funeſtes s'il néglige les précautions néceſſaires pour y réuſſir, s'il ne prend le poſte le plus favorable, ſi ſon Attaque n'eſt pas vive & faite enſemble, s'il n'occupe point tout le front de l'Ennemi, & s'il lui donne le tems de ſe reconnoître & de faire de juſtes diſpoſitions.

On ſuppoſe un Détachement d'Infanterie & de Huſſards, deſtiné à en attaquer un autre d'Infanterie & de Dragons, qui marche dans un païs de plaine, coupé de Rivieres ; la diſpoſition pour l'Attaque doit

être relative à l'assiette du païs, au nombre de Troupes dont est le Détachement & à l'espece d'arme qui le compose.

Ou le Détachement Ennemi marche ensemble ou séparément; s'il est ensemble, ce ne peut être qu'en Colonne ou en Bataille; s'il marche séparément, il peut être rangé suivant sa force, en Colonne ou par Troupe. Dans ces deux cas, les Troupes qui veulent attaquer, doivent être divisées en quatre Corps selon la force du Détachement; chaque Corps d'Infanterie doit en avoir un de Hussards avec lui, qui sera posté en avant, pour le couvrir, & tous les Corps seront placés de façon qu'ils puissent se joindre pour attaquer l'Ennemi & pour occuper toutes ses Troupes, lorsque l'Ennemi sera à l'endroit marqué pour l'Attaque.

Si les Hussards du Corps du centre sont reconnus des Avant-coureurs de l'Ennemi, ils doivent les charger vivement, sans cependant approcher trop près du gros de l'Ennemi; & lorsqu'ils verront l'Infanterie, ils se battront en retraite vers leur Infanterie, qui doit se tenir cachée. Si l'Ennemi fait une recherche exacte, il n'est pas possible qu'il n'y ait un des Corps embusqués qui ne soit découvert; c'est à celui qui l'est le premier, à le charger seulement avec les Hussards & jamais avec l'Infanterie, pour tâcher de l'engager à les suivre, & pour les faire donner dans l'embuscade.

Si l'Ennemi ſuit avec précaution, les quatre Corps de Huſſards attaqueront les Dragons Ennemis, & s'approcheront le moins qu'ils pourront de l'Infanterie, ne pouvant point eſpérer de la rompre; cette Attaque n'eſt faite que pour donner le change à l'Ennemi ſur l'Infanterie qui eſt embuſquée, & afin que pendant qu'elle ſera occupée à ſecourir & à protéger les Dragons, les quatre Corps d'Infanterie ſortent avec vivacité de leur embuſcade, & viennent charger l'Ennemi en tête, en flanc & en queue. Le moment de la ſurpriſe de l'Ennemi, eſt le plus favorable pour le battre, mais il ne faut pas le laiſſer revenir de ſon étonnement; il croyoit n'avoir affaire qu'à des Huſſards, & il ſe trouve avoir à combattre de l'Infanterie.

Le Soldat & même ſouvent l'Officier ſont indéterminés dans ce premier moment, qui eſt précieux & qu'on ne retrouve plus ſi on le laiſſe échapper; il eſt à craindre que l'Ennemi revenu de ſon étonnement, ne joigne l'audace aux bonnes diſpoſitions, & ne faſſe non-ſeulement manquer les premieres précautions priſes pour le battre, mais même qu'il ne faſſe tourner à ſon profit la lenteur avec laquelle il a été attaqué.

Si par la poſition du païs, on peut eſpérer d'attirer l'Ennemi au milieu d'une embuſcade, ſans que les Troupes qui y ſont cachées, ſortent en plaine pour

l'attaquer, le ſuccès n'en ſera que plus certain ; mais pour exécuter cette Attaque il faut compter ſur la confiance & ſur l'ardeur de l'Ennemi ; malheureuſement ces exemples ne ſont point rares parmi les François, qui ne conſultent ſouvent que leur courage, & n'ont recours à leur prudence que lorſque la faute eſt faite & qu'il n'y a plus de reméde. Combien de jeunes Officiers qui ſe croiroient déshonorés, ſi en rencontrant l'Ennemi, il ne l'attaquoient avec chaleur ; il arrive alors que les Troupes attaquées ſe plient ſur d'autres, ces dernieres ſur d'autres encore, & lorſqu'elles ſont en force, elles reviennent enſemble à la charge & ſe dédommagent amplement du terrein qu'elles ont perdu volontairement, & que ces jeunes Officiers croyoient avoir gagné par leur valeur ; ils en perdent ſouvent même plus qu'ils ne pouvoient eſpérer d'en gagner : Heureux encore ſi pouvant attaquer avec cette ardeur, ils ſçavoient ſe retirer en gens de guerre, & ne pas perdre une partie de leurs Troupes ; mais il eſt ſouvent moins difficile d'inſpirer le courage dans une ame timide, que d'arrêter l'impétuoſité de ceux qui en ont trop !

On peut encore attaquer un Détachement ſans former des embuſcades, c'eſt-à-dire, à force ouverte ; mais il faut être plus fort ou au moins d'égale force, & le ſuccès dépend des bonnes diſpoſitions & d'une

Attaque vive. Les Détachemens ſont ce qui forme le plus les jeunes Officiers ; ils exécutent en détail ce qu'un Général exécute avec une Armée : avec un peu de réflexion, on ſe forme mieux en peu de tems aux grandes entrepriſes par gradation , que ſi l'on n'en voyoit exécuter que de très-conſidérables pendant pluſieurs années. C'eſt par les Détachemens qu'on apprend à connoître le païs, à ne marcher qu'avec ſageſſe & avec précaution, à ſçavoir prendre une poſition avantageuſe, à faire des diſpoſitions juſtes relativement à l'aſſiette du païs, à faire une retraite avec ordre, à attaquer avec tout l'avantage du terrein ; & quoiqu'on ne puiſſe pas dire d'un Officier qui ſçait bien commander un Détachement, qu'il ſoit un bon Général, on ne peut cependant pas diſconvenir qu'il n'ait une partie de ce qu'il faut pour le devenir.

On a vû bien ſouvent que celui qui pouvoit conduire avec intelligence dix mille hommes à la Guerre, ne ſçavoit pas en conduire cinquante mille. Mais ce n'eſt pas toujours un défaut de capacité. Un tel Officier a de la ſageſſe, du détail, de l'expérience & même du ſang froid; mais ſon génie moins étendu ne peut embraſſer un objet auſſi conſidérable, il eſt reſtraint dans un certain cercle & ne peut s'étendre au-delà. Tel qui peut paſſer pour un grand Homme, lorſqu'il n'eſt expoſé que ſur un petit Théatre, n'eſt plus

plus digne d'attention, lorſqu'il paſſe ſur un plus grand.

Il en eſt d'autres d'un degré bien inférieur, qui à la tête d'un Détachement de mille ou quinze cens hommes, ont fait des prodiges & remporté des avantages conſidérables ſur l'Ennemi; mais qui enſuite n'auroient ſçu pourquoi ni comment ils les avoient remportés: ceux-là n'ont que des bras; & quoique leur génie ſe borne à bien peu de choſe, non-ſeulement ils ne ſont pas inutiles, mais encore ils ſont ſouvent très-néceſſaires. Des Détachemens de cette ſorte ſont plus ordinaires dans une Campagne que de gros Détachemens, parce qu'on n'a pas toujours des Officiers généraux pour les conduire. Il eſt eſſentiel, dans tous les états, de connoître le génie & les talens des hommes avant de les employer aux grandes choſes. Tel qui n'a jamais été employé, auroit été un grand Homme, ſi ſes talens avoient été mis en œuvre; tel autre, après avoir été long-tems employé, eſt reſté dans le même état. Une étude réfléchie, la pratique & l'expérience viennent à bout de perfectionner les uns, les autres parviennent avec moins de peine, & les autres enfin ſemblent ſi fort enveloppés dans leurs organes, qu'ils ne font aucun profit des inſtructions les plus frappantes, ſouvent avec le deſir le plus ardent de s'inſtruire.

C'eſt au Général à ſçavoir diſtinguer ces différens

génies, à leur donner des emplois conformes à leurs talens, à laisser crier la naissance & la faveur, & à ne mettre en œuvre que les talens de ceux qui peuvent être utiles à l'Etat & à la gloire du Prince.

CHAPITRE VIII.

Attaque d'un Détachement d'Infanterie & de Hussards dans un païs de montagnes.

LA Ruse, comme on l'a observé ailleurs, est plus nécessaire & plus facile dans un païs de montagnes que dans un païs de plaine ; un Détachement à la vérité y avance avec plus de difficulté & moins sûrement ; on doit y multiplier à l'infini les précautions, mais un païs de montagnes offre à celui qui veut attaquer des ressources sans nombre & mille moyens pour former des surprises.

Un païs de montagnes est rempli de gorges, de cols, de sentiers, de cavernes, de ravins, de bois, de détours, de vallons, &c. qui sont autant d'endroits où l'on peut facilement embusquer l'Infanterie & la partager en différens postes de droit & de gauche, de façon qu'elle puisse se communiquer & attaquer ensemble un Détachement Ennemi qui marcheroit

dans ce païs ; le gros des Troupes qui veut attaquer, doit être embuſqué ſur les hauteurs ſi elles ſont praticables : ſi elles ne le ſont pas dans un endroit, il eſt aſſûré qu'elles le ſeront dans un autre ; c'eſt au Général qui les conduit à choiſir le plus facile & celui où il puiſſe avoir ſes Troupes plus réunies ; le reſte des Troupes, toujours aſſez en force pour ne pas craindre d'être enfoncé par l'Ennemi, doit être embuſqué dans une gorge, un ravin ou dans d'autres endroits ſemblables : la premiere Attaque doit ſe faire par la gorge, pour arrêter la tête du Détachement Ennemi, pour l'occuper & attirer l'attention des Détachemens qui ſont ſur les hauteurs pour garder ſes flancs ; alors les Troupes embuſquées ſur les hauteurs ſe montreront & attaqueront celles de l'Ennemi avec vivacité, tâcheront de les forcer à abandonner les hauteurs & à ſe régler ſur le gros de leurs Troupes. L'Ennemi ainſi preſſé en tête & en flanc dans un lieu reſſerré, ne peut qu'être battu, parce qu'il ne peut manœuvrer ni ſe défendre contre des Troupes, qui ont ſur lui l'avantage du terrein ; tout ce qu'il peut tenter de plus ſage, c'eſt de tâcher de ſe retirer, ce qu'il fera très-difficilement, & pour peu que la retraite ſoit longue, il ſera accablé par le feu des Troupes qui ſont ſur les hauteurs & par les pierres qu'ils feront rouler ſur lui.

Si les hauteurs ne ſont pas praticables, l'Ennemi

ne pourra pas les occuper : alors il faut changer la disposition de l'Attaque. Il n'eſt point de gorges qui ne ſoient traverſées par d'autres gorges, il s'en trouve auſſi dont les embouchures aboutiſſant au même point, forment ce qu'on appelle des pattes d'oyes & dont les chemins conduiſent ſouvent à de nouvelles gorges. Dans cette occaſion, il faut faire pluſieurs Corps, ſuivant le nombre de Troupes que l'on a ; on en ſuppoſe trois : deux doivent être embuſqués, le premier ſur le côté d'un des chemins qui forment la patte d'oye, le ſecond dans une gorge qui traverſe celle où paſſe le Détachement, le troiſiéme, qui doit être auſſi fort que les deux enſemble qui ſont embuſqués, doit être en partie embuſqué, & le reſte doit marcher ſur le chemin que l'Ennemi tient, comme s'il n'avoit d'autre deſtination que de le chercher : dès que ces Troupes rencontreront les Avant-coureurs de l'Ennemi, elles les chargeront & les pouſſeront juſqu'à l'Avant-garde. Si par la poſition de la gorge qui peut faire un coude, elles ne découvrent point encore le gros du Détachement Ennemi, elles chargeront l'Avant-garde ; mais dès qu'elles appercevront le gros des Troupes, elles s'arrêteront & ſe battront en retraite, comme n'étant pas aſſez en force pour réſiſter à une force ſupérieure ; cette retraite ſimulée n'eſt faite que pour attirer l'Ennemi plus avant dans la gorge, pour

l'engager à passer celle qui forme la patte d'oye & qui donne dans le chemin que tient l'Ennemi, & afin que la partie du Corps qui a attaqué l'Ennemi puisse se rapprocher de celle qui est embusquée derriere elle. Si l'Ennemi suit avec vivacité, il ne pourra éviter d'être attaqué en flanc par le Corps embusqué dans l'un des chemins qui se croisent, de l'être encore en queuè par celui qui l'est dans la gorge qui traverse le chemin où est l'Ennemi, & en tête par les premieres Troupes qui auront été jointes par celles qui étoient embusquées derriere elles : ce Détachement ainsi attaqué de tous côtés, ne peut qu'être battu.

Si l'Ennemi plus prudent & plus précautionné, lorsqu'il sera vis-à-vis de la gorge qui traverse le chemin après l'avoir fait reconnoître, y laisse une Troupe pour en défendre la sortie & assûrer sa retraite, si lorsqu'il sera parvenu à l'endroit où aboutissent les chemins, il fait alte, & s'il envoye faire une recherche très-exacte, alors il n'est plus question de le surprendre, parce qu'il est certain que les embuscades seront découvertes, du moins celle qui est dans un des chemins qui forment la patte d'oye ; c'est dans cette conjoncture qu'il faut l'attaquer de vive force en tête, parce qu'il est certain qu'il le sera en flanc par la gorge où il a placé une Troupe. S'il eût reconnu l'embuscade de cette gorge, il ne se seroit pas avancé jusqu'à la

croiſée, & ſeroit reſté à l'entrée de cette gorge; mais ſi l'ayant reconnue, il fait alte, & qu'il détache quelques Troupes pour aller attaquer les Troupes embuſquées, il s'affoiblit, & alors les deux autres Corps peuvent marcher, attaquer ce qui eſt reſté, tâcher de les faire reculer, & détacher un Corps ſuffiſant pour prendre par derriere l'Ennemi, qui s'eſt avancé dans la gorge pour attaquer celui qui étoit embuſqué.

Si l'Ennemi ayant reconnu la premiere embuſcade reſte en panne, & qu'il ne ſoit pas poſſible de le tourner ni de l'attaquer par les hauteurs, il eſt inutile de ſacrifier ſes Troupes dans un combat, dont le ſuccès ſeroit très-incertain, parce que l'Ennemi étant réuni & occupant toute la gorge, on ne peut lui préſenter un plus grand front; comme il aura certainement fait toutes ſes diſpoſitions pour ſe bien défendre, & même pour attaquer s'il eſt en force, ou pour ſe retirer s'il ſe croit trop foible, on ne doit eſpérer de ſuccès qu'autant qu'on ſera prompt à attaquer, & que les diſpoſitions qu'on aura faites ſeront juſtes & ſages; mais comme dans un païs de montagnes on ne peut faire manœuvrer des Troupes auſſi facilement qu'en plaine, le ſuccès dépend ſouvent beaucoup du haſard : dans ces occaſions il faut ſe contenter de harceler l'Ennemi avec peu de Troupes, ſans rien engager de général, de tâcher de l'empêcher de pénétrer plus avant dans

le païs & d'attendre qu'il ſe retire pour le ſuivre, mais avec précaution, de crainte qu'il ne forme lui-même quelque embuſcade, qui pourroit lui donner tout l'avantage de cette journée, ſi elle étoit bien faite & ſi elle chargeoit à propos.

Lorſqu'un Détachement débouche d'un défilé pour entrer dans un vallon, il offre une occaſion favorable pour l'attaquer, pourvû que les embuſcades n'ayent pas été découvertes par les Avant-courreurs de l'Ennemi ; ſi elles l'ont été, il eſt certain que l'Ennemi ne paſſera pas le défilé, à moins qu'il ne puiſſe faire occuper les hauteurs qui bordent le défilé & qui donnent dans le vallon. Il lui ſeroit facile de faire paſſer le défilé au reſte des Troupes ; cependant ſi l'on peut trouver jour à attaquer celles qui ſont ſur les hauteurs & à leur couper la retraite, en occupant en même tems l'entrée du défilé, quoique les embuſcades ayent été reconnues, il faut les attaquer & garder un Corps de réſerve, pour porter du ſecours aux Troupes qui pourroient en avoir beſoin ; ſi l'on peut chaſſer l'Ennemi de hauteurs, il eſt aſſûré que les Troupes qui ſont dans le vallon ſe voyant coupées, ſe décourageront ne ſçachant plus par où ſe retirer. Des Troupes découragées ſont à moitié battues, & pouvû qu'on les attaque vivement, leur défaite eſt certaine ; ſi les Troupes qui occupent les hauteurs ne peuvent être

chaſſées du terrein dont elles ſe ſont emparées, & que par leur valeur ou par l'avantage du lieu, elles puiſſent s'y maintenir, il faut du moins les occuper & les tenir en échec, afin qu'elles ne puiſſent point protéger celles qui ſont dans le vallon, & qui ſeront vigoureuſement attaquées par les embuſcades reconnues.

Les principes de l'Art Militaire ſont infinis ; ils ne ſont ſûrs qu'autant qu'on les applique à propos aux conjonctures : ce ſont les principes qui découlent, pour ainſi dire, des circonſtances, & non les circonſtances qui ſont ammenées par les principes : ſi l'on prévoit celles-là, ceux-ci ne tromperont jamais. Ce n'eſt donc que par une prudence longtems réfléchie & à force de combinaiſons qu'on peut, en quelque façon, aller au-devant des occaſions ; cette lenteur qui fait qu'on ne marche qu'en héſitant & qu'on prend cent précautions ſurperflues, tient trop de la timidité & de l'inquiétude ; le ſage marche avec une active lenteur ; les précautions qu'il prend, ſont toujours fondées ſur des principes, & ces principes ſont relatifs à quelques circonſtances. Les démarches les plus utiles en apparence deviennent ſouvent la ſource de ſes ſuccès ; ſans trop les multiplier, il les étend à ſes beſoins préſens & à ceux qu'il prévoit pour l'avenir.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

De l'Attaque d'un Détachement de Cavalerie dans un Païs de plaine.

COMME les embuſcades ſont moins à craindre dans un païs de plaine, qu'il y a moins d'obſtacles à ſurmonter pour faire de bonnes diſpoſitions, & qu'on prend moins de précautions, parce qu'on voit devant & autour de ſoi, il eſt plus facile de former des Attaques preſque sûres, pour tomber ſur un Détachement de Cavalerie.

Il n'y a point de profeſſion plus dépendante du haſard que la Guerre ; mais l'activité d'un Chef, ſa prudence & ſa capacité peuvent le fixer & changer en réalité ce qui d'abord n'eſt fondé que ſur une ſuppoſition. Dans la ſpéculation on atteint au but par une ſeule combinaiſon ; dans la pratique cette même combinaiſon devient inutile par un ſeul mouvement de l'Ennemi : il faut donc multiplier les combinaiſons, ne s'arrêter à aucune ; mais tâcher de profiter de toutes, ſurtout ne laiſſer échapper aucune faute de l'Ennemi, parce qu'un Général expérimenté, par les avantages conſidérables qu'il ſçait en tirer, la rendra non-ſeulement irréparable pour l'Ennemi, mais encore il le

fera tomber malgré lui dans des fautes nouvelles.

La force d'un Détachement de Cavalerie eſt d'être réuni & de marcher bien enſemble par Eſcadrons ou par Troupes ſur deux lignes, & d'avoir des Détachemens en avant & ſur les flancs pour fouiller tout le païs. Celle d'un Détachement qui veut en attaquer un autre, eſt de ſe partager en pluſieurs Corps, & d'attaquer l'Ennemi en différens endroits, afin de diviſer ſes forces, & par conſéquent de leur donner moins de ſolidité.

Il n'y a point de plaine de quelque étendue qu'elle ſoit, où il n'y ait quelques petites hauteurs, quelques chemins creux, quelques haies. C'eſt derriere ces endroits qu'il faut embuſquer les Troupes, pourvû qu'elles ſoient aſſez éloignées du Détachement qu'on veut attaquer, pour être à l'abri des recherches de ceux qu'on envoye à la découverte. On peut encore former des embuſcades, ſurtout en Allemagne, derriere les bleds de Turquie, où de la Cavalerie couchée ſur le col des chevaux, peut très-bien ſe cacher. Ces embuſcades ſont d'autant plus ſûres, que rarement, en voyant une plaine bien étendue ſur laquelle on domine, ſe doute-t-on qu'on ait pû y former des embuſcades; ce ſont cependant les endroits les plus découverts & par-là les moins ſuſpects en apparence, dont un Général doit le plus ſe méfier.

Ces Troupes embuſquées doivent toujours ſe tenir

bien cachées & se partager en quatre Corps. Pour réussir plus sûrement dans ces sortes d'expéditions, il faut attaquer l'Ennemi en tête, au centre & à l'Arriere-garde, & avoir toujours un Corps de réserve qui fera le quatriéme.

Celui qui doit attaquer la tête, ne doit point être embusqué, mais il doit marcher comme un Détachement qui va à la découverte, & qui est surpris de rencontrer l'Ennemi en force : le quatriéme Corps qui doit le soutenir, sera embusqué plus loin derriere lui. Cependant le premier Corps doit détacher en avant des petites Troupes, qui feront le coup de pistolet avec les Partis & les Avant-coureurs de l'Ennemi, pour engager ceux des flancs à joindre la tête, afin de donner plus de force à l'Avant-garde, & d'empêcher, en abandonnant ainsi les flancs, que les embuscades qui y sont ne soient découvertes. Ce Détachement doit avancer tout doucement,comme pour reconnoître, & après cela faire une retraite simulée.

Si l'Officier du Détachement qu'on veut attaquer est sage, il n'avancera que très-lentement, & ne permettra pas que les petites Troupes qui sont sur les flancs pour la découverte le quittent; mais il redoublera son attention, & fera faire une recherche encore plus exacte. Si au contraire par imprudence ou par une valeur trop impétueuse, il néglige & il oublie

toute autre précaution, s'il marche ſur le Détachement qui ſe retire, s'il laiſſe dégarnir ſes flancs pour fortifier l'Avant-garde, les deux Détachemens qui ſont embuſqués ſur les flancs, n'auront plus à craindre d'être découverts, & lorſque celui qui fait une retraite ſimulée, ſera à la place convenue pour attaquer, au lieu de continuer ſa retraite, il chargera vivement, & par un grand feu de ſes Huſſards, il avertira les Troupes embuſquées, qui ſortiront & tomberont en même tems ſur le centre & ſur l'Arriere-garde du Détachement. Cette place convenue pour attaquer, doit être aſſez avancée pour qu'une des Troupes embuſquées puiſſe tomber ſur l'Arriere-garde.

Les deux Troupes qui attaquent le centre & l'Arriere-garde, doivent les charger le ſabre à la main. Le premier Détachement attaquera avec la même arme, dès que les deux autres auront attaqué : le premier feu n'étant qu'une eſpece de ſignal, il eſt certain que des Troupes qui attaquent vigoureuſement le ſabre à la main, non-ſeulement doivent battre, mais encore qu'elles perdront beaucoup moins de monde : le feu ne ſert que dans une retraite ou pour amuſer ; mais quand il faut charger, ce ne doit être que le ſabre à la main : l'Ennemi a moins de tems pour ſe reconnoître & par conſéquent l'affaire eſt plûtôt décidée.

Lorſque les trois Corps ſeront aux mains, le quatriéme doit paroître & ſe porter où il y aura plus de réſiſtance pour terminer le combat, d'autant que par ſon arrivée l'Ennemi déja occupé par les Détachemens, & qui en voit encore venir un tout frais & le nombre des Aſſaillans ſe multiplier, perdra l'eſpérance de pouvoir ſe défendre ; alors découragé il tâchera de trouver ſon ſalut dans la fuite : c'eſt l'inſtant où les Huſſards du Détachement qui attaque, peuvent & doivent ſervir beaucoup pour achever la déroute de l'Ennemi. Ces Troupes ſont plus propres que la Cavalerie à empêcher le raliement des Troupes déja battues : leurs chevaux ſont moins peſans, plus faits à la fatigue, & par conſéquent ces Troupes peuvent mieux qu'aucune autre tirer tout l'avantage qu'on peut eſpérer d'une déroute.

Les Huſſards du Détachement attaqué ſeront entraînés dans la déroute, & ne pourront ſe former pour couvrir leur Cavalerie ; mais on ſuppoſe qu'ils le puiſſent, ils faut alors que la Cavalerie tombe deſſus le ſabre à la main, pendant que les Huſſards ſeront à la pourſuite de la Cavalerie ennemie.

Lorſque le Commandant du Détachement victorieux croira avoir remporté tout l'avantage qu'il pouvoit eſpérer, & qu'il aura fait autant de priſonniers qu'il aura pû, ſans ſe laiſſer entraîner par l'appas d'un

plus grand ſuccès, il doit faire ſonner la retraite pour ne pas tomber dans quelque embuſcade, que l'Ennemi auroit pû faire pour aſſûrer la ſienne.

Si l'Ennemi a un pont à paſſer avant d'arriver à l'endroit où il doit aller, les embuſcades doivent être placées au-delà du pont, mais éloignées l'une de l'autre; parce que l'Ennemi ne ſera pas certainement aſſez imprudent pour faire paſſer ſon Détachement, avant que le païs qui eſt au-delà de la Riviere, n'ait été parfaitement reconnu; il ne faut même l'attaquer qu'à une demi-lieue ou trois quarts de lieue au-delà du pont. Cette diſtance doit être réglée ſur le terrein qu'occupe le Détachement qu'on veut attaquer; mais il faut toujours que l'Arriere-garde ſoit hors de vûe du pont; alors celui des quatre Corps qui ſera embuſqué près de la Riviere, mais loin du pont, doit marcher dès qu'il verra le Détachement s'avancer dans la plaine. Il doit le maſquer, afin qu'au moment de l'Attaque, les Ennemis étant battus, voulant ſe ſauver & ne connoiſſant que le pont où ils ont paſſé, ils le trouvent occupé, & que ſe voyant entre deux feux, ils ſoient forcés de ſe rendre priſonniers. Un Détachement conduit ainſi ne doit pas laiſſer échapper un ſeul Cavalier ou Huſſard.

Cependant ſi l'Ennemi, après avoir fait reconnoître le païs au-delà du pont, & après y avoir fait paſſer le

Détachement, y laiſſe une ou deux Troupes pour aſſûrer ſa retraite, le Détachement d'Huſſards dont on a parlé, qui doit venir s'en emparer & le maſquer, ne quittera point ſa place. Si le Détachement Ennemi a été battu, il en ſera informé par des Sentinelles, qui du haut des arbres découvriront au loin dans la plaine. S'il eſt battu, comme il y a apparence, & qu'il ſoit vivement repouſſé, alors il ſortira de ſon embuſcade & chargera les deux Troupes qui gardent le pont; il eſt comme aſſûré, lorſqu'elles verront leur Détachement battu & en déroute, qu'elles ne tiendront point ferme & qu'elles repaſſeront le pont pour éviter le ſort des autres; alors l'Officier qui commande ce Détachement, laiſſera deux Troupes pour maſquer le pont & pour contenir celles de l'Ennemi qui ſont paſſées, enſuite il marchera avec le reſte en tête des Ennemis qui fuyent ou qui ſe retirent & leur fermera le paſſage.

Si au contraire le Détachement qui attaque ne réuſſit pas, ce qu'on ne peut croire à cauſe des précautions dont ont a déja parlé, & qu'il ſoit battu, alors celui qui commande les Troupes embuſquées proche la Riviere, doit ſortir, envoyer deux Troupes vers celles qui ſont au pont, avec ordre de charger l'Ennemi le ſabre à la main, dans le tems qu'il les ſoutiendra lui-même. Si les deux Troupes ennemies

ſont battues & ſi elles repaſſent le pont, il en laiſſera deux pour les contenir, & marchera avec le reſte, pour charger vivement l'Ennemi par derriere. Cette Attaque imprévûe fera vraiſemblablement changer l'Attaque de face, ranimera les Troupes pliées, qui ſe voyant ſecourues & voyant l'Ennemi entre deux feux, le chargeront vivement le ſabre à la main.

CHAPITRE X.

Du Paſſage des Rivieres.

LE ſujet de ce Chapitre eſt peut-être le plus intéreſſant de tous ceux dont ont a parlé juſqu'ici; cette matiere qui n'a jamais été approfondie par les anciens, & ſur laquelle la plûpart des Auteurs modernes n'ont fait que gliſſer légerement, a été miſe dans un nouveau jour, par M. le Chevalier Folard dans ſes Commentaires ſur Polybe. * Il avoue qu'elle lui a paru bien difficile. On a pris de cet Auteur pluſieurs des principes qu'on a répandus dans ce Chapitre; & pour ne point répéter ce qu'il a déja dit, on a renvoyé le Lecteur à ſes détails; l'on a extrait les regles qu'il donne, on les a citées comme des axiomes, enfin on s'eſt

* *Tom. 4. & 5.*

s'eſt ſervi de ſon Ouvrage, comme il s'eſt ſervi lui-même de Montécuculli; quelque ſolides que ſoient ſes principes, on s'eſt cru quelquefois permis de ne pas le ſuivre en tout. Il arrive ſouvent qu'en voulant trop approfondir une matiere, on s'expoſe à dire bien des choſes inutiles, & qu'on s'égare de ſon ſujet ſans s'en appercevoir. On ne prétend point cependant faire ce reproche à ce ſçavant Commentateur; ſes réflexions ſont ſi ſçavantes & ſi profondes, que le Militaire ne peut qu'y trouver des inſtructions ſolides.

Avant d'entrer en matiere, on donnera quelques définitions pour n'être plus obligé de revenir ſur ſes pas.

On peut diviſer les Rivieres en Marais, Ruiſſeaux, grandes & petites Rivieres & Fleuves; ſouvent elles forment des Lacs, ſouvent leur lit ſe rétrecit & leur cours ſe perd dans des ſables. On appelle Marais une certaine étendue d'eau, dont le fond profond ou non, eſt ou mouvant ou bourbeux. Tel étoit le Marais de Cluſium, au-travers duquel Annibal continua ſa marche.

Un Lac eſt une grande étendue d'eau & eſt formé par la réunion de pluſieurs Ruiſſeaux, ou par quelque Riviere qui y a ſon embouchure ou qui paſſe au-travers; tels ſont les Lacs de Traſimene, de Conſtance & de Genéve.

Un Ruiſſeau coule dans un lit inégal, tortueux, dont

les bords ſouvent innondés ſont mouvans ; il groſſit à meſure qu'il s'éloigne de ſa ſource, & il a ſon embouchure dans une Riviere.

Une Riviere tire ordinairement ſa ſource des montagnes ; elle reçoit dans ſon lit le cours des Ruiſſeaux & des Fontaines, & ſe jette dans les Fleuves : ceux-ci ont la même origne ; mais groſſis par les eaux des Rivieres qui y aboutiſſent, ils conſervent leur nom & leur lit juſqu'à la Mer.

Une Riviere eſt guéable, lorſque ſon lit eſt aſſez large pour laiſſer un libre cours & pour en diminuer la rapidité par le moins de profondeur ; ſuivant cet axiome, que tout liquide qui paſſe d'un lit plus large dans un canal plus étroit, acquiert plus de rapidité.

Un Gué eſt un endroit de la Riviere moins profond, ou parce que le lit eſt plus large, ou parce que le terrein eſt plus élevé par les ſables qui y ont été dépoſés.

On traverſe une Riviere, ou en allant d'un bord à l'autre ſur une ligne droite, ou en ſe détournant par une ligne oblique, comme fit Alexandre au paſſage du Granique, pour obéir au courant.

Il eſt des Rivieres dont la rapidité exige des précautions infinies, d'autres qui ſans être rapides, ne ſont pas moins dangereuſes, parce que le fond en eſt mouvant, & qu'il gliſſe ſous les pieds des Soldats & des

chevaux, d'autres dont les flots reviennent par-deſſous eux-mêmes, effet très-ſenſible, lorſqu'on y enfonce des piquets & des pilotis ; les flots en écartent le ſable & les déracinent avant le tems, c'eſt ce qu'on appelle *renarder*.

Avant de tenter le paſſage d'une Riviere, on doit ſe munir de toutes les choſes qui peuvent y être néceſſaires. On les paſſe à la nage, à gué ou ſur des ponts.

Il n'y a que de petits Corps qui puiſſent paſſer une Riviere à la nage ; encore ſeroit-il très-difficile de traverſer ainſi une Riviere, ſurtout ſi l'Ennemi faiſoit le moindre effort pour s'y oppoſer. L'antiquité fournit peu d'exemples de Paſſages d'une Armée entiere à la nage. Cet effort étoit réſervé aux François animés par l'exemple de leur Roi, lorſqu'ils traverſerent le Rhin à Tolhuis. C'eſt une action, dit M. de Feuquieres, * dont la témérité fit le ſuccès, & qu'on ne doit jamais citer comme un exemple à ſuivre.

* *Mem. de Feuquieres, T. 3.*

Quand on a trouvé un gué, on doit le faire ſonder dans toute ſon étendue, examiner la ſolidité du fond, & ſi le rivage oppoſé eſt eſcarpé ou facile.

Il y a des gués qui deviennent impraticables, lorſque quelques Troupes y ont paſſé, parce que le fond n'eſt pas aſſez ferme.

Si l'on craint que l'Ennemi n'ait armé le fond de

pointes de fer, de pierres enchaînées ou d'autres choses, on doit faire prendre à quelques Soldats des rateaux pour ôter tout ce qui pourroit retarder le Passage; ils doivent encore prendre avec eux des pioches, des pelles & généralement tous les instrumens propres aux remuemens de terre, parce que si le bord auquel le gué aboutit, est trop escarpé, ils le mettront en rampe.

Si la Riviere n'est pas guéable, on se servira de ponts faits avec des batteaux ou des pontons, & si l'on n'a ni l'un ni l'autre, on se servira de radeaux; on peut voir ce que dit M. Folard * à ce sujet.

* *Tom. 5. Liv. 5. Ch. 12. §. 5.*

Les pontons sont de cuivre ou de fer-blanc, tels que ceux qui furent pris aux Hollandois, dont parle cet Auteur, ou de cuir bouilli dont l'origine est fort ancienne.

On appelle pontons dans l'Artillerie, des batteaux qui joints ensemble à côté l'un de l'autre à une certaine distance & couverts de planches, servent à former des ponts sur lesquels les Troupes, l'Artillerie & les Bagages passent des Canaux, des Fossés, des Rivieres & des Fleuves. On peut voir dans les Mémoires d'Artillerie de Saint Remy *, les différentes manieres de se servir & de faire des ponts de batteaux portatifs ou de batteaux ordinaires, & tout ce qui entre dans leur composition.

* *Mém. d'Artillerie de S. Remy T. 2. P. 3. Tit. 14.*

Lorſque les Rivieres ne ſont pas aſſez larges, pour qu'on ſoit obligé de ſe ſervir de batteaux ou de pontons pour établir un pont, on les fait ſur des pilotis ou ſur des chevalets ; alors ils ſont fixes ou volans. S'ils portent ſur des pilotis, ils ſont fixes ; ſi c'eſt ſur des chevalets, ils ſont volans. On a donné dans le Chapitre IV. du premier Livre, la méthode de conſtruire des ponts avec des poutres ou de gros madriers fortement attachés l'un à l'autre ; ſi la Riviere eſt ſi large que les poutres ou madriers ne puiſſent aller d'un bord à l'autre, on ſe ſert de pilotis qu'on enfonce dans le gravier, afin qu'ils ſervent d'appuis aux extrémités des poutres pour pouvoir établir le pont ; ſi l'on a des batteaux ou pontons, il vaut mieux s'en ſervir, parce que le pont eſt plûtôt fait.

Les pilotis ſont de gros troncs d'arbres, dont l'extrémité a une pointe qu'on arme de fer pour les enfoncer plus aiſément ; les chevalets ſont plus ſolides & le pont eſt plûtôt fait ; plus ſolides, parce qu'ils ont une double baſe, & que les deux troncs dont ils ſont coupés, s'appuyent mutuellement ; plûtôt faits, parce qu'il n'eſt pas néceſſaire de les enfoncer dans le gravier, qu'ils ſe ſoutiennent par leur à-plomb & que par le poids des madriers & des planches qu'on met deſſus, ils ſont en état de réſiſter au courant de l'eau ; d'ailleurs il eſt facile d'enfoncer dans le gravier au pied de cha-

que chevalet du côté du courant, un gros madrier pour rompre la rapidité du courant, afin qu'il ne frappe point contre le chevalet.

On aſſûre la tête des ponts par des retranchemens en terre, c'eſt-à-dire, en creuſant un foſſé & en élevant un parapet formé de la terre du foſſé. Ces retranchemens ſont plus ou moins conſidérables, ſelon l'uſage qu'on veut en faire, ou l'utilité qu'on veut en tirer. Quelquefois on fait un ouvrage à corne avec une demi-lune en avant, le tout bien fraiſé; on y ajoute encore un chemin couvert qu'on paliſſade; mais ſouvent on ſe contente de couvrir la tête du pont par une ſimple demi-lune, c'eſt ſelon l'importance du poſte. On forme encore des retranchemens avec des chariots, où l'on fait des puits à la Turque en avant, c'eſt-à-dire, des creux profonds de diſtance en diſtance & en échiquier.

Le paſſage ſur des radeaux eſt moins dangereux que ſur des batteaux; mais il ne faut pas que ce Paſſage ſe faſſe ſur une Riviere très-rapide, parce que le radeau n'a pour appui que des cordes qui peuvent caſſer; d'ailleurs ce Paſſage eſt très-long, à moins qu'on n'ait une très-grande quantité de radeaux; le tems qu'on met à les conſtruire, pourroit être employé à faire trois ponts: l'on ne doit ſe ſervir de cet expédient, que lorſqu'on n'a point de batteaux &

qu'il faudroit trop de tems pour en faire venir. Les radeaux ſont des ſoliveaux de ſapin unis enſemble. On peut voir dans M. le Chevalier Folard celui qu'il a imaginé ; ſon invention pour faire paſſer la Cavalerie à la nage, paroît plus ingénieuſe que ſolide.

Les Anciens avoient encore d'autres méthodes pour le Paſſage des Rivieres navigables : On les paſſe, dit Végece, * au moyen des chevalets qu'on enfonce dans l'eau, ou bien on ſe ſert de cuves vuides, qu'on lie enſemble à la hâte, & l'on fait un plancher deſſus ; mais, ajoute-t-il, on n'a rien trouvé de plus commode que des petits batteaux faits d'un ſeul arbre, fort légers par la qualité du bois, qui ſuivent l'Armée ſur des chariots.

* *Liv. 3. Chap. 2.*

La méthode de M. de Quinci * paroît bien ſinguliere : elle conſiſte à raſſembler les meilleurs Nageurs de l'Armée, qu'on fait paſſer par petits Détachemens, ſuivis d'autres plus conſidérables avec des Officiers & des Sergens à leur tête, à ne laiſſer pour toute arme à chaque Soldat, qu'une épée & un piſtolet attachés au cordon du chapeau, à choiſir enſuite les deux meilleurs Nageurs, à chacun deſquels on attache un havreſac au col, dans lequel on met un rouleau de ficelle, dont on laiſſe le bout ſur la rive pour y attacher une corde qu'on tient à des pontons ou batteaux, où l'on met les armes & les habits des Nageurs, avec

* *Art. Milit. T. I.*

des outils propres à remuer la terre. Si ces Nageurs, ajoute-t-il, rencontrent quelques Troupes ennemies après leur Paſſage, ils doivent courir ſur elles avec le piſtolet & l'épée, tandis que d'autres tirent avec des cordes les batteaux où ſont les outils & leurs habits, avec le plus d'Infanterie qu'il leur ſera poſſible, pour travailler avec diligence à ſe retrancher. Cette méthode paroît bien difficile & même impoſſible dans l'exécution.

Avant de s'engager dans une entrepriſe auſſi conſidérable, que celle de paſſer une Riviere devant l'Ennemi, on doit, ſelon M. le Chevalier Folard, examiner le temps, l'état des forces de ſon Ennemi, les obſtacles & les facilités dans l'attaque comme dans la défenſe & les comparer enſemble, examiner la nature & le cours de la Riviere, marquer les endroits où il y a des gués, leur largeur, leur profondeur, leur éloignement de l'un à l'autre, quel en eſt le fond, s'il eſt ferme ou marécageux, s'il n'y a pas quelques marais en-deçà ou en-delà, ſi ces marais ſont praticables, ſi le Paſſage en devient plus difficile à meſure qu'il y paſſe plus de monde, ſi les bords ſont eſcarpés, & à quel point ils le ſont, ſi le terrein qui eſt en-delà eſt plus favorable à l'Infanterie qu'à la Cavalerie, les hauteurs qui ſont en-deçà pour y placer du canon, & celles qui ſont en-delà pour s'y porter, la nature de la

Riviere

Riviere, ſi elle eſt ſujette à groſſir tout d'un coup par les pluies ou par la fonte des neiges.

Lorſqu'on tente un Paſſage en force, comme tout l'avantage eſt du côté de celui qui ſe défend, on doit ſuppoſer un Ennemi vigilant, hardi, habile à profiter des circonſtances, d'une réſolution ferme, prêt à tenter tous les moyens poſſibles pour s'oppoſer au Paſſage.

On doit ſurtout connoître le terrein qui borde la Riviere, tant du côté oppoſé que de ſon propre côté, pour être en force partout, & pour que toutes les attaques ſe faſſent également & avec tout l'avantage que le terrein peut permettre. En un mot il eſt eſſentiel à un Général de connoître, non-ſeulement tout ce qui concerne les Rivieres qu'il a à paſſer, mais encore tout ce qui a rapport aux Rivieres en général.

Ces principes ainſi établis, on diviſera ce Chapitre en quatre Articles; on ſuppoſera premierement une Armée qui rencontre une Riviere dans ſa marche, & qu'il faut paſſer.

Secondement, on parlera de la défenſe qu'on doit oppoſer à l'Ennemi, pour lui en empêcher le Paſſage.

Toiſiémement, on détaillera les moyens qu'un Général doit employer pour faciliter le Paſſage à ſes Troupes, malgré celles de l'Ennemi.

Quatriémement, on démontrera par des faits quelle eſt la retraite la plus sûre.

Comme les exemples ſont toujours plus inſtructifs que les préceptes, on rapportera ſuivant que la matiere le permettra, ceux des modernes qui ont paru les meilleurs.

ARTICLE PREMIER.

Il eſt facile de paſſer une Riviere lorſque l'Ennemi eſt trop loin pour s'y oppoſer; on peut choiſir le lieu, le tems & faire telle diſpoſition qu'on jugera à propos: ou on la paſſe ſur des ponts, ſur des radeaux, ou au gué; ſi on trouve un gué, on peut y faire paſſer la Cavalerie, pourvû que le fond ſoit bon; pour l'Infanterie il vaut mieux faire un pont que de l'expoſer à ſe mouiller & à ſe fatiguer inutilement. « L'Infanterie, ſelon M. de Montécuculli, * eſt la baſe & le ſoutien » d'une Armée, ſoit pour les batailles, ſoit pour les » ſiéges, & c'eſt avec elle que les Romains & les » Suiſſes ont fait des choſes ſi admirables. » Il faut donc la ménager & ne pas l'expoſer à gagner des maladies, en lui faiſant traverſer des Rivieres à gué, quand il eſt facile de les lui faire paſſer ſur des ponts. L'Artillerie & les Bagages doivent auſſi paſſer ſur des ponts; ainſi au lieu de deux ou trois ponts qu'on feroit, on n'en fait que deux ou un, ſelon le nombre de Troupes qui compoſent l'Armée, ſur leſquels l'Artillerie, l'Infanterie

* *Liv. 2. Chap. 2.*

& les Bagages paſſent & la Cavalerie paſſe au gué ; s'il n'y a point de gué, on doit faire pluſieurs ponts pour accélérer le Paſſage.

La Méthode de détourner les Rivieres, enſeignée par Santa-Cruz * en choiſiſſant un terrain plus bas que le lit, en faiſant des coupures, en l'obligeant à ſe faire un nouveau cours par la grande quantité de pierres dont on comble le lit, eſt une entrepriſe qui ne peut être exécutée que ſur de petits ruiſſeaux ou par des Armées, telles que celles de Xerxès dont la ſoif, ſuivant Juvenal, pouvoit déſécher un fleuve en un jour. Santa-Cruz a équivoqué, lorſqu'il a dit que c'étoit le ſentiment de M. de la Valiere ; L'Auteur François n'employe une telle Méthode que pour paſſer le foſſé d'une Place. Il veut qu'on jette des Faſcines dans le Foſſé juſqu'à ce qu'elles ſoient à fleur d'eau, & puis pour les affermir on met des pierres ou de la terre deſſus. * Le Paſſage de la Segre par Céſar, rapporté par Santa-Cruz, n'eſt d'aucune conſéquence. Céſar dans ſes Commentaires * avoue lui-même qu'ayant fait paſſer ſa Cavalerie, après s'être ſervi de cette Méthode, il n'oſoit expoſer ſon Infanterie ; il marque ſes craintes là-deſſus, & n'oublie pas d'avertir que ce qui animoit les Soldats au milieu de l'eau, étoit l'eſpoir du butin qu'ils feroient ſur l'Armée d'Affranius : d'ailleurs, comme le remarque M. le

* *Traité du Paſſage des Riv. Chap.* 1.

* *Prat. & Max. de la guerre. L.* 3. *Ch.* 6. & 7.

* *De Bel. Civ. Lib.* 1.

Maréchal de Puyſégur, * la Segre eſt très-guéable en pluſieurs endroits dans le tems même des plus fortes inondations, car dans les autres ſaiſons cette Riviere eſt très-peu de choſe. Il eſt vrai que Céſar dit lui-même que les pluyes avoient été ſi abondantes, que l'innondation lui avoit emporté ſes ponts. Cette manœuvre de Céſar eſt trop belle pour n'être point rapportée ; on ne fera que tranſcrire les termes mêmes de M. le Duc de Rohan ſon Abréviateur dans ſon parfait Capitaine. *

* *Art de la Guerre. 2 Part. Ch. 9. Art. 4.*

* *Des Guer. Civ. Liv. 1.*

» Auſſitôt après, les pluyes continuelles emporte-» rent ſes deux ponts & rendirent la Riviere *inguéa-» ble ;* ce qui le mit en des néceſſités extrêmes, ne » pouvant recouvrer des Vivres ni joindre de nouvel-» les forces qui lui venoient des Gaules, ni refaire ſes » ponts, à cauſe de la rapidité de l'eau & de l'empê-» chement que ſes Ennemis lui donnoient, qui étoient » ſur l'autre bord de la Riviere. Enfin il fait faire des » batteaux ; & tandis que Pompée s'amuſoit à attraper » quelques Gaulois qui venoient joindre Céſar, il poſte » dans des Chariots les batteaux à vingt milles de » ſon Camp, les met ſur la Riviere, fait paſſer quelques » Soldats ſur l'autre bord, & ſans perdre de tems y cou-» le deux légions à la faveur deſquelles il fait ſon pont, » & par ce moyen il rétablit le chemin & la ſûreté » de ſes Vivres, & joignit les Troupes qui venoient à

» ſon ſecours. Cette action raſſûra ſon Armée, étonna l'Ennemi & donna tant de réputation à ſes affaires, que cinq bonnes Villes ſe rendirent à lui, & diverſes autres traitèrent; ce fut enſuite qu'il fit paſſer à gué ſa Cavalerie, & qu'il haſarda le paſſage avec ſon Infanterie.

Quant à la maniere de ſe frayer une route à-travers les flots; il ſeroit bien plus aiſé, faute de batteaux, ſi le tems & l'éloignement de l'Ennemi pouvoient le permettre, de faire au moyen des pilotis & des pierres une eſpèce de chauſſée, en élevant le terrein. Le ſeul inconvénient qu'il y auroit à craindre, c'eſt que les flots venans de front & le volume ſe trouvant augmenté par l'obſtacle, la force de l'eau ne rompît la digue. Alors pour la rendre plus ſolide, on pourroit lui faire faire un angle par le milieu, & la faire de chaque côté en glacis; mais ces opérations demandent un tems trop conſidérable & des travaux trop longs & trop pénibles.

Les cordes dont on traverſe quelque fois les Rivières & qui ſervent à appuyer l'Infanterie, lorſque le gué devient trop profond, peuvent être de quelque utilité; mais il eſt à craindre que les Soldats en s'y accrochant ne s'embarraſſent les uns les autres, & que les premiers ne ſoient un obſtacle pour ceux qui les ſuivent.

Santa-Cruz veut qu'on mette au haut des gués quelques Eſcadrons de Cavalerie, qui ſe tiennent fermes & bien ſerrés pour rompre le courant, tandis que l'Infanterie paſſera plus bas, qu'ils s'ouvrent de tems en tems pour laiſſer couler les eaux qu'ils ont retenues.

Il veut encore qu'il y ait quelques Eſcadrons plus loin, afin que les Soldats qui pourroient avoir été entraînés, s'y arrêtent; mais cette manœuvre eſt inutile contre la profondeur d'une Riviere, elle ne peut ſervir qu'à retarder la rapidité des flots; auſſi Végece ne l'employe-t-il que dans cette occaſion.

Mais de quelque maniere qu'on tente un Paſſage à gué, les Troupes qui paſſent, doivent occuper autant de front qu'il eſt poſſible, parce qu'elles en réſiſtent mieux au courant, & qu'elles ſe trouvent rangées après le Paſſage.

Quant au paſſage ſur des radeaux les premiers Fantaſſins qui paſſent, peuvent prendre avec eux le bout d'une corde, dont l'autre bout ſera attaché à l'extrémité du radeau, & lorſqu'ils ſeront arrivés, ils tireront ces radeaux à bord. Dès que la Cavalerie qui étoit deſſus, ſera débarquée, ceux qui ſont à l'autre bord, retireront le radeau avec une autre corde qui y ſera attachée, & inſenſiblement toute la Cavalerie paſſera: pour abréger ce Paſſage on ſe ſervira de plu- ſieurs radeaux.

Il eſt encore plus ſûr, lorſque cela ſe peut, de faire paſſer de l'Infanterie en croupe avec la Cavalerie ; mais alors il eſt dangereux que ſi l'Ennemi ſe préſente à l'autre bord, il ne culbute le Cavalier & le Fantaſſin : ni l'un ni l'autre ne ſe défendroient que très-difficilement, parce qu'ils ne pourroient aſſez promptement mettre pied à terre ſans s'embarraſſer. Le moindre obſtacle dans cette occaſion mettroit de la confuſion parmi les Troupes, & les expoſeroit ou à ſe noyer, ou à ſe retirer en déſordre & à la nage, ce qui ne ſe pourroit faire ſans une perte bien conſidérable : ce moyen ne peut ſervir que lors qu'on eſt certain de l'éloignement de l'Ennemi.

Les Cavaliers, dit Végece,* après s'être débarraſſés de leurs équipages, mettent leurs Cuiraſſes & leurs Armes ſur des radeaux ſecs ou ſur des joncs dont ils font des faiſceaux, & paſſent à la nage eux & leurs Chevaux entraînant ces faiſceaux après eux avec une longe. Cette Méthode ne peut être aujourd'hui d'aucun uſage, parce que les Armes ne ſont pas ſi peſantes qu'on ne puiſſe les porter.

* *Liv. 3. Ch. 2.*

» Lorſqu'il y a deux gués dans une Riviere, dit M. le » Chevalier Folard, quoique voiſins l'un de l'autre, & » qu'on ne peut y paſſer ſur un front de pluſieurs Ba- » taillons, il eſt toujours avantageux d'y jetter un ou » deux ponts au-deſſus & au-deſſous de l'un & de

» l'autre, de crainte qu'un orage qui surviendroit, ne fît
» grossir un gué, & ne le rendît impraticable ; outre
» qu'on fait passer un plus grand nombre de Trou-
» pes à la fois.

Cette réflexion paroit assez inutile, car si l'on a le tems de jetter deux ponts, pourquoi hasarder les Troupes au Passage d'un gué toujours plus dangereux ou du moins plus difficile que celui du pont. Alors il suffira de les bien affermir, & si l'on peut en construire un troisiéme sur le gué, on se servira aisément de radeaux ou de pontons qui sont protégés par les deux ponts. A la guerre les moyens les moins périlleux & les plus simples sont toujours les meilleurs. S'il est vrai, comme quelques-uns l'ont prétendu, qu'Annibal put prendre un chemin plus facile que celui des Alpes pour entrer en Italie, Annibal seroit un téméraire, qui dans cette occasion n'auroit eu d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée.

Il arrive quelque fois qu'on traverse une Riviere qui s'enfle tout-à-coup par la fonte des neiges. On doit observer dans ce cas, comme le remarque Santa-Cruz, de n'entreprendre le Passage qu'autant que l'on sera assûré qu'avant l'entiere crûe on aura fait passer toute l'Armée, l'Artillerie, les Munitions, les Vivres & les Bagages. Il avertit dans le même endroit des précautions qu'on doit prendre, afin que la confu-
sion

ſion ne ſe mette point parmi les Troupes lors du Paſſage.

ARTICLE SECOND.

Il ſeroit impoſſible de parcourir toutes les précautions qu'on peut prendre pour défendre le Paſſage d'une Riviere ; on s'arrêtera aux principales en rapportant ſuccintement les Syſtèmes de différens Auteurs qui ont traité cette matiere.

Dans le Paſſage des Rivieres tout l'avantage eſt du côté de celui qui ſe tient ſur la défenſive ; cependant, dit M. le Chevalier Folard, * il eſt bien rare que celui qui le tente, échoue dans ſon entrepriſe, ce qu'il attribue à deux raiſons : 1°. c'eſt que l'Ennemi par ſes fauſſes attaques oblige celui qui ſe défend, à diviſer ſon Armée en tant de Corps différens, qu'il s'affoiblit partout. 2°. Qu'on ne peut avoir aucun avis de ce qui ſe paſſe dans l'Armée ennemie, & qu'on ignore tous les projets de l'Ennemi, juſqu'à ce qu'ils ſoient exécutés. Il y en a encore une troiſiéme qui revient à la premiere & qui paroit très-plauſible : c'eſt, dit M. de Feuquieres, * qu'il eſt impoſſible de garder les bords d'une Riviere, lorſque le terrein à garder eſt d'une grande étendue, parce que l'aſſaillant qui paroit faire effort en pluſieurs endroits, ſe détermine enfin pour le lieu où il trouve le moins de réſiſtance ;

* *Liv. 3. Ch. 8. §. 1.*

* *Mem. T. 3. Ch. 70*

mais ſi celui qui ſe défend, connoit la Riviere & les gués comme celui qui attaque, ne pourroit-il pas oppoſer la ruſe aux ſtratagêmes de l'Ennemi ? La Méthode la plus ſûre dans cette occaſion, ſelon M. de Feuquieres, eſt de ſe tenir enſemble à une portée raiſonnable des lieux où l'Ennemi peut entreprendre de paſſer, & d'avoir des gens fort vigilans ſur le bord de la Riviere, afin d'être averti à propos pour avoir le tems de ſe porter avec toute l'Armée ſur l'Ennemi pour le combattre, ſoit avant qu'il ſoit entierement paſſé, ſoit avant qu'il ait pû ſe former.

Les Autrichiens en 1743, voulant paſſer le Danube pour nous chaſſer entierement de la Baviere, firent dans les premiers jours de Juin pluſieurs marches & contre-marches. Le cinq à onze heures du ſoir, ils firent des fauſſes attaques le long de l'Iſer à Wert, Plisſting & à Dekendorff; Pladling fut attaqué à trois heures du matin par des Pandoures; M. le Marquis de Clermont-Galerande qui y commandoit, fut averti que les Ennemis avoient paſſé à onze heures du ſoir à Poſching, Village ſur le Danube, entre Straubing & Dekendorff; il fut obligé de brûler ſon pont & de ſe retirer; il le fit en très-bon ordre; & avec trois Eſcadrons il contint onze cens chevaux des Ennemis, & donna le tems aux autres Corps de Troupes de ſe retirer & de le venir joindre.

Cette manœuvre des Ennemis ne réussit que parce que notre position étoit trop étendue, que par-là nous n'étions en force en aucun endroit, & que par la négligence impardonnable d'un Officier chargé de faire des patrouilles, nous ne fûmes point informés ni de l'arrivée des batteaux des Ennemis, ni de la construction de leurs ponts ni de leur Passage.

La premiere précaution à prendre, dit M. le Chevalier Folard, * est de retirer tous les batteaux qui sont sur la Riviere, d'observer s'il n'y a pas quelqu'autre riviere qui se jette dans celle-là, d'en reconnoître le cours, les sinuosités & les endroits les plus accessibles, de faire élever de bonnes redoutes près des bords, de couler à fond au moyen de sacs & de paniers remplis de pierres, de gros arbres avec leurs branches & en les arrêtant avec des pieux.

* *Liv. 3. Ch. 8. §. 3.*

A cette précaution on peut en ajouter une autre, qui, exécutée avec précision, peut produire de grands effets; c'est de jetter dans la Riviere au-dessus de l'endroit où l'Ennemi tente le Passage, des arbres entiers avec leurs branches, dont la masse soit assez légere pour se soutenir entre deux eaux, mais dont le volume & la quantité soient assez considérables pour pouvoir n'être pas aisément arrêtés, de faire ensorte que leurs branches s'entrelassent & forment comme un chaîne d'un rivage à l'autre, de les soutenir jusqu'à ce que

l'Armée ennemie ſoit engagée dans les gués ou ſur les ponts, de les livrer alors au courant, dont la viteſſe augmentera les forces de cette eſpece de digue mouvante, qui renverſera tout ce qu'elle rencontrera, Soldats, Bagages, chevaux, ponts & batteaux; rien ne pourra lui réſiſter pour peu que le torrent ſoit rapide. Cette méthode n'eſt indiquée dans M. le Maréchal de Puyſégur * que contre les ponts. On peut encore, pour ne point donner de ſoupçon à l'Ennemi, ranger cette chaîne d'arbres ſur le bord de la Riviere, dont on aura eu ſoin de faire prendre la largeur par un Ingénieur, & lorſqu'elle aura à-peu-près la même largeur que la Riviere & que l'Ennemi paſſera, on la retiendra par un bout, tandis qu'on pouſſera l'autre. Le courant la prendra dans toute ſa largeur & la dirigera ſans autre ſecours contre les Ennemis.

* *Art. de la Guerre, Art. 9. ch. 8. part. 2.*

Quant aux Troupes deſtinées pour la défenſe, le meilleur moyen, dit M. Folard, eſt de former de petits Camps de deux ou trois mille hommes, à une lieue l'un de l'autre avec des gardes & des ſignaux de l'un à l'autre; d'avoir de petits canots pour faire traverſer ſourdement la Riviere pendant la nuit à des Soldats, qui tâcheront de faire quelques priſonniers, & qui prêteront l'oreille pour ſçavoir ſi l'Ennemi ne médite pas une marche. On doit ſurtout tâcher de s'emparer des iſles, à l'abri deſquelles l'Ennemi peut tenter le Paſ-

ſage ; & ſi l'on peut être aſſûré que l'Ennemi les ait en vûe pour y jetter un pont, afin de partir de-là pour abréger le chemin, on s'aſſûre par ce moyen de l'endroit où il tentera le Paſſage, & c'eſt preſque aſſez pour l'empêcher.

Mais ſi l'on peut s'emparer de ces iſles, & y transſporter du canon, alors le Paſſage devient impoſſible à l'Ennemi dans cet endroit, car outre que le feu du canon l'écarte de vis-à-vis l'iſle, il l'inquiéte beaucoup de droit & de gauche à une grande diſtance.

Pour rendre plus intelligible la maniere dont on doit défendre une Riviere, on ſuppoſera deux Armées, dont l'une de quarante mille hommes, en défend le paſſage à une autre de ſoixante mille. Cette derniere eſt partagée en trois Corps ; celui du centre eſt de quarante mille hommes, les deux autres de dix mille chacun ; celui du centre eſt campé à-peu-près vis-à-vis de l'endroit où le Général a deſſein de paſſer ; les deux Corps qui ſont ſur les flancs de celui du centre, ſerviront à tenir l'Ennemi en ſuſpens ſur le véritable Paſſage. Il doivent ſans ceſſe ſe mouvoir, s'éloigner du gros de l'Armée, faire ſemblant de vouloir jetter des ponts plus haut ou plus bas, afin d'engager l'Ennemi à ſe diviſer & à ſéparer les différens Corps de ſon Armée, de façon qu'ils ne puiſſent plus ſe ſecourir, & qu'ils ne ſoient plus aſſez en force

pour s'oppoſer à un Corps de Troupes ſupérieur, qui pourroit tenter le Paſſage.

L'Armée qui défend le Paſſage eſt partagée en plusieurs Corps ; trois de dix mille hommes à une lieue l'un de l'autre, & deux autres de cinq mille hommes chacun, composés de Troupes légeres à pied & à cheval & de Dragons, campés à une demi-lieue ſur les deux flancs de l'Armée : il doit y avoir des communications entre chaque Corps, des patrouilles continuelles ſur le bord de la Riviere, qui ſe croiſent ſans ceſſe, & des Détachemens d'Huſſards de droite & de gauche en remontant & en deſcendant la Riviere ; on a établi des batteries de canon dans différens endroits ſur le bord ; on s'eſt emparé de deux iſles qu'on a fortifiées, où l'on a placé des Troupes & du canon ; enfin on a profité de tous les avantages du terrein, pour rendre le Paſſage difficile à l'Ennemi, & pour lui oppoſer des Troupes dans tous les endroits où il pourroit tenter le Paſſage. On ne peut point aſſûrer que l'Ennemi, malgré tous ces obſtacles, ne paſſera pas ; on ne peut que donner les moyens de l'empêcher & de lui rendre ce Paſſage très-difficile & très-meurtrier. Les précautions les plus ſages peuvent bien déterminer le ſuccès, mais non pas le rendre immanquable.

Voyez la Planche dix-ſeptiéme.

Si malgré tous ces obstacles, l'Ennemi tente le Passage, on doit l'attaquer à mesure qu'il débarque. C'est pour cela qu'il est si essentiel de ne se point diviser en des Corps trop petits, qui, trop foibles pour résister à un nombre supérieur de Troupes, seroient aisément enfoncés. Dans l'attaque des Troupes ennemies, on n'a rien à craindre de leur canon qui ne pourroit tirer sans inquiéter leurs propres Troupes ; au lieu que le canon placé sur le bord de la Riviere pour en défendre le Passage, peut toujours tirer sur les Troupes qui suivent, pour soutenir celles qui tentent le passage. On doit encore placer de l'Infanterie près de ces batteries pour les défendre & pour prendre en flanc l'Ennemi qui seroit passé.

Il est encore beaucoup de ruses à employer dans ces occasions ; on peut se servir de celles dont il est parlé dans le Chapitre des embuscades : il faut surtout les dresser aux endroits qu'on prévoit devoir être les plus praticables à l'Ennemi. L'Histoire de M. le Prince Eugene, que le Chevalier Folard appelle un grand Traverseur de Rivieres, en fournit plusieurs exemples.

On doit surtout s'attacher à inquiéter l'Ennemi dans la construction de ses ponts. Cette manœuvre paroît d'autant plus aisée que le pont n'est jamais assûré, s'il n'est gardé à l'un & à l'autre bout ; d'ailleurs avec

de l'Artillerie on empêche aisément l'Ennemi de travailler. M. de Feuquieres à l'endroit déja cité, rapporte des exemples où l'Ennemi n'a pû l'empêcher de construire un pont sous ses yeux mêmes; mais outre que ces exemples sont rares, les précautions qu'il prit sont une preuve bien forte de la difficulté qu'il y a à vaincre.

La Méthode de M. Folard à ce sujet, est d'un Homme de guerre consommé. Les épaulemens, au moyen desquels le canon fait tout son effort contre l'Ennemi qui ne peut l'éviter, sont d'un très-grand secours.

Quand on est inférieur à l'Ennemi, dit Montécuculli, * il est bien difficile de lui empêcher le Passage. Il faut selon lui arriver au bord opposé, avant que l'Ennemi ait le tems de faire ses préparatifs dans l'endroit où il veut tenter le Passage, se porter sur quelque hauteur, & alors se servir des moyens qu'indique M. le Chevalier Folard. La manœuvre de Timoléon contre les Carthaginois au Passage de la Crimere, prouve contre Montécuculli qu'avec peu de Troupes bien aguerries, & conduites par un Général sage & expérimenté, on peut si ce n'est empêcher le Passage, repousser du moins l'Ennemi & le battre à mesure qu'il passe.

* *Liv. 1. chap. 6.*

Un Général prudent, & qui connoît par lui-même la

la Riviere dont l'Ennemi veut tenter le Paſſage, ſe regle ſur le moins ou le plus de profondeur qu'elle a, ſur la difficulté de gagner les bords, ſur le plus ou le moins de rapidité : ſouvent il affecte de la lenteur, laiſſe jetter les ponts à l'Ennemi, & attend qu'il s'engage dans le lit ; alors il fait un feu violent ſur lui, il porte la confuſion dans les Troupes ennemies, culbute les rangs, & il périt beaucoup de monde ſans qu'il puiſſe venir à bout de ſon entrepriſe.

On peut tirer un avantage conſidérable d'une Ville qu'on a à ſoi ou alliée, & qui ſe trouve en-delà de la Riviere : dans cette poſition on fera camper en-delà un Corps de Troupes, qu'on appuyera à la Riviere & à la Ville pour tenir en échec l'Ennemi, qui auroit toujours à craindre d'être pris en flanc par ce Corps, s'il tentoit le Paſſage. Le reſte de l'Armée ſera campé en-deçà, partagée en pluſieurs Corps pour garder plus d'étendue de païs, de façon que l'Armée ſera à cheval ſur la Riviere.

En 1744 M. de Sekendorff prit cette poſition près de Philiſbourg, Ville Impériale & gardée par des Troupes de l'Empereur, alors notre allié ; s'il y fût reſté, qu'il n'eût point repaſſé le Rhin & joint la droite de l'Armée que commandoit M. le Maréchal de Coigny, jamais le Prince Charles n'auroit oſé tenter le Paſſage, du moins à l'endroit où il le paſſa.

On finira cet Article par un autre exemple, qui prouve combien il eſt dangereux dans la défenſe d'un Paſſage de Rivieres, de n'avoir pas des Troupes ſuffiſantes pour s'oppoſer à un Ennemi trop ſupérieur.

Pendant la Campagne de 1746, les Eſpagnols nos alliés s'étant retirés, M. le Maréchal de Maillebois ne ſe trouva plus aſſez en force pour diſputer aux Ennemis le Paſſage du War; il ne laiſſa que quelques petits Corps ſur cette Riviere; cependant les Ennemis firent les mêmes diſpoſitions que s'ils avoient eu toute l'Armée à combattre.

A ſix heures du matin ils démaſquerent trois batteries, qui firent un feu très-vif; trois bâtimens qui portoient ſept cens Croates, firent auſſi un grand feu de canon ſur le flanc des Troupes Françoiſes.

A ſept heures le feu ceſſa pour laiſſer paſſer trois groſſes Colonnes de Cavalerie, portant en croupe l'Infanterie; les Huſſards avoient la tête de la Colonne. Les Croates débarquerent en même tems, tandis qu'au même inſtant les Piémontois paſſoient le War au Château de la Gande.

La diſpoſition des Ennemis étoit bonne, quant au Paſſage, mais non quant à l'objet, parce que M. le Maréchal de Maillebois ſéparé des Eſpagnols, n'étoit plus aſſez en force pour diſputer le Paſſage aux Ennemis; il fit tout ce que la prudence put lui ſuggé-

rer ; mais elle ne put ſuppléer à la force qui lui manquoit.

ARTICLE TROISIÉME.

Quant à la diſtribution des Troupes, au Paſſage d'une Riviere, on doit toujours, dit M. le Chevalier Folard, * régler l'ordre de la marche & la diſtribution des Colonnes d'Infanterie & de Cavalerie, ſelon qu'on s'eſt réſolu de combattre. On peut voir ſes diſpoſitions dans l'endroit déja cité, tant pour ce qui regarde le Paſſage, que pour ce qui eſt de l'ordre qu'elles doivent obſerver en ſortant de l'eau. Ses réflexions ſur le Paſſage du Granique ſont très-ſolides ; on y renvoye le Lecteur, parce qu'elles ſeroient trop longues à rapporter.

* *Liv. 4. ch. 12. §. 2.*

Lorſqu'on a découvert deux ou pluſieurs gués ſur une Riviere, il eſt bon quelquefois de tenter le Paſſage par tous ces gués, ou du moins de le faire croire à l'Ennemi, afin qu'en voulant les faire garder il s'affoibliſſe. On trouvera parmi les réflexions du même Auteur ſur cette matiere, la ruſe dont ſe ſervit Xénophon dans une occaſion ſemblable. On en peut encore faire autant de fauſſes qu'il y a de gués, non à l'endroit même où ſont ces gués, ce ſeroit les découvrir à l'Ennemi ; mais un peu au-deſſus ou au-deſſous, pour tenir les Troupes ennemies diviſées, parce que ſans

cela une Armée ne pouvant passer toute à la fois, seroit exposée à être battue en détail au Passage.

Un Général qui tente un Passage devant l'Ennemi, doit être assûré de ses Troupes ; il doit mettre les plus intrépides à la tête, afin d'encourager celles qui suivent : il y a tout à craindre dans ces occasions de Troupes peu aguerries, parce que dès qu'elles sont engagées dans la Riviere ou sur les ponts, comme il n'y a plus lieu à la fuite, elles se découragent & portent le trouble dans l'Armée entiere.

** Tact. Leonis Imp. cap. 9.*

L'Empereur Léon * rapporte que son pere au Passage d'un Fleuve, se tenoit au milieu des flots pour encourager ses Soldats, qu'il donnoit du secours aux uns, qu'il tendoit la main aux autres & qu'il en sauva plusieurs du danger. C'est ainsi qu'un Général doit exciter ses Troupes ; s'il est dispensé par son grade de s'exposer aux plus grands périls, du moins il doit les animer, autant qu'il le peut, par ses discours & par son exemple même aux travaux les plus pénibles, les partager avec eux & les soulager autant qu'il est possible.

Si l'Armée passe sur des ponts, on ne sçauroit prendre assez de précautions pour les assûrer. L'histoire est remplie d'exemples funestes de ponts rompus sous le poids des Troupes. Un des plus grands dangers que Charles XII. ait couru, c'est lorsqu'ayant fait jetter

un pont ſur la Wiſtule, le bois qu'on y avoit employé ſe trouvant trop foible & la charpente mal-aſſûrée, le pont rompit tandis que le Roi paſſoit. Charles, le Prince de Wurtemberg & pluſieurs autres tomberent dans la Riviere, le Roi ayant ſaiſi une piéce de la charpente qui flottoit, fut emporté par le courant, & les Troupes qui étoient déja paſſées ſe trouvoient à la merci de l'Ennemi, qui auroit pû les renverſer ; mais il n'en fit rien, dit l'Hiſtorien Nordberg, * à cauſe de la hauteur qu'occupoient les Suédois, & d'où ils faiſoient feu ſur les Saxons : ne ſeroit-ce pas plûtôt par ce bonheur qui ſuivoit partout ce Prince intrépide?

* *Hiſt. de Charles XII. L. 6.*

Il eſt probable que lorſqu'on paſſe une Riviere ſur des ponts en préſence de l'Ennemi, ils ont été conſtruits avant ſon arrivée, & qu'on a eu par conſéquent le tems de les retrancher aux deux bouts ; mais ſurtout du côté de l'Ennemi. Ces retranchemens doivent être faits de façon que l'Ennemi ne puiſſe par ſon canon, prendre les ponts en revers ; dans cette occaſion au lieu de retranchemens à la tête du pont, tels qu'un ouvrage à corne, ou à couronne, ou une demi-lune, il faut faire des redoutes, dont la plus éloignée ſera à deux cens toiſes vis-à-vis le pont, & les autres ſe rapprocheront des bords de la Riviere, en formant un demi-cercle, & l'on ſuivra pour leur défenſe les mêmes

diſpoſitions qu'on a marquées au Chapitre ſixiéme du premier Livre ; s'il y a pluſieurs ponts, il faut, autant qu'on peut, les approcher l'un de l'autre, afin que ces mêmes redoutes ſervent également à les couvrir ; on met ces redoutes éloignées des ponts, parce qu'à meſure que les Troupes paſſent, elles ont du terrein pour ſe mettre en bataille & ſoutenir celles qui occupent les redoutes ; ces redoutes demandent ſans doute beaucoup plus de travail que n'en exige une demi-lune & même un ouvrage à couronne ; mais il paroît impoſſible de paſſer une Riviere ſur des ponts en préſence de l'Ennemi quelque bien retranchés qu'ils ſoient, ſi entre les retranchemens & les ponts il n'y a aſſez d'eſpace pour contenir un nombre ſuffiſant de Troupes pour s'oppoſer en force à l'Ennemi & donner le tems au reſte de l'Armée de paſſer : le travail eſt compté pour rien, lorſqu'on réuſſit dans ſon entrepriſe ; il ne faut donc point l'épargner ; mais il faut prendre toutes les précautions néceſſaires pour réuſſir ſans s'embarraſſer du tems que coûte le travail. La gloire d'avoir forcé l'Ennemi à laiſſer le Paſſage libre, dédommage aſſez de la peine qu'il a fallu ſe donner pour y parvenir.

Pour empêcher le Paſſage à l'Ennemi, il faut ſoi-même prévenir toutes ſes démarches, & être en état de le tenter. On va détailler ſuccinctement les moyens

de paſſer une Riviere en attaquant l'Ennemi, & de faciliter le paſſage à ſes Troupes, contre les efforts d'une Armée ennemie. On peut en voir pluſieurs dans M. le Chevalier Folard. *

* Tom. 4. & 5.

Dans ces occaſions la ruſe ſert ſouvent plus que la force; le ſecret en eſt l'ame; la vigilance & l'exactitude en ſont les reſſorts. On a vû un des plus grands Hommes de mer exécuter des projets incroyables à la faveur de la nuit & du ſilence, traverſer une Flotte entiere, & brûler dans le Port le Vaiſſeau le plus redoutable qu'on eut encore vû.

On ſuppoſe une Armée de ſoixante mille hommes qui veut paſſer une Riviere gardée par une Armée de quarante mille. On ſuppoſe que celle qui veut paſſer a trompé l'Ennemi, ſoit qu'il ne fut pas encore arrivé, ſoit qu'elle l'ait amuſé par des marches & des contremarches; qu'elle a eu le tems de conſtruire trois ponts & de les retrancher de la façon dont on l'a dit plus haut; il faut commencer par faire occuper les redoutes par un Bataillon ou un demi-Bataillon, ſuivant leur grandeur; il faut placer entre ces redoutes du canon & de l'Infanterie pour les garder: ces diſpoſitions ainſi faites, l'Armée marchera ſur trois Colonnes, celle du centre ſera toute d'Infanterie, les deux autres ſeront compoſées d'Infanterie & de Cavalerie. A meſure que l'Infanterie paſſera les ponts, elle ſe partagera & for-

mera des Colonnes de quatre Bataillons chacune, qui passeront entre les redoutes, ayant du canon sur leurs flancs : la Cavalerie passera de droite & de gauche par l'intervalle des deux redoutes qui sont le plus près de la Riviere, & se formera en Bataille sur le flanc des Colonnes : l'aile droite aura sa droite vers la Riviere, & l'aile gauche y aura sa gauche : lorsque toutes ces Colonnes seront formées & prêtes à marcher à l'Ennemi, la droite & la gauche des deux lignes de Cavalerie soutiendront, & la droite de celles de la droite, ainsi que la gauche de celles de la gauche marcheront pour se mettre en ligne en présence de l'Ennemi ; l'Armée dans cette position marchera à l'Ennemi, & l'attaquera s'il est assez téméraire pour hasarder le combat : s'il se retire avant que l'Armée soit entierement passée, le Passage n'en sera que plus facile.

Voyez la Planche dix-huitiéme.

Par cette disposition il paroit que l'Armée qui tente le Passage, est comme assûrée de réussir : elle est à couvert derriere les Redoutes pendant le Passage des ponts : elle a du terrein pour se former & pour déboucher en force. Si l'Ennemi vouloit attaquer les Redoutes, il ne pourroit les enlever si promptement qu'on ne pût leur porter du secours : d'ailleurs le Canon placé entre chaque Redoute empêchera l'Ennemi d'en approcher, ou s'il en approche, ce ne sera qu'en

qu'en perdant beaucoup de monde, perte qui rebutera le Soldat, rallentira son ardeur & donnera le tems à une partie de l'Infanterie de passer, de se former en plusieurs Colonnes & d'attaquer vivement.

Mais il est rare qu'on ait le tems de retrancher ainsi des ponts & de les construire, lorsque l'Ennemi est de l'autre côté dans l'intention d'en défendre le Passage : dans cette circonstance il faut tâcher de trouver quelques gués, & à la faveur d'une ou de plusieurs Isles construire derriere elles plusieurs radeaux ; il faut tâcher d'éloigner les Ennemis de ces endroits-là par des marches & des contre-marches, & lorsqu'on y est parvenu, faire passer de la Cavalerie à gué avec des Grenadiers & des Travailleurs en croupe ; ces Travailleurs leveront de la terre aussi promptement qu'ils pourront, tandis qu'on fera passer de nouvelle Infanterie sur les radeaux : pourvû que ces retranchemens puissent arrêter quelque tems l'Ennemi & qu'ils renferment assez d'Infanterie pour lui résister, le reste de l'Armée sera bientôt passé ; la Cavalerie passera en même tems par les gués qui auront été reconnus pour couvrir les flancs de l'Infanterie ; elle se déployera dans la plaine protégée elle-même par l'Infanterie à mesure que celle-ci sortira des retranchemens en Colonnes.

On ne peut tenter le passage d'une Riviere en sû-

reté ſi l'on ne ſe tient ſur la défenſive & ſi l'on ne prend des précautions infinies pour protéger l'Armée dans ſon Paſſage.

Tout ce que les Auteurs ont dit ſur cette matiere, revient à ce principe de Végece qu'ils ſemblent avoir commenté, & qu'ils ont appuyé de différens Exemples. » Comme les Ennemis, dit-il, * ont coutume » de dreſſer des embuſcades ou d'attaquer ouvertement au Paſſage des Rivieres, il faut auparavant s'être emparé d'un bon poſte au de-là de l'eau & ſe retrancher de même en-deçà pour empêcher que l'Ennemi n'attaque vos Troupes ſéparées par le lit de la » Riviere. Pour plus grande ſûreté on fera retrancher » & bien paliſſader les deux poſtes, afin de ſoutenir » avec moins de perte les efforts de l'Ennemi en cas » d'attaque.

* Liv. 3. Ch. 2.

On rapportera une diſpoſition de M. de la Valiére, qui eſt faite ſur ce principe. » Le canon étant placé, » dit-il, * on fera un parapet ſur le bord de l'eau de » 100. toiſes de long ou environ, derriere lequel on » logera de la Mouſqueterie, & auſſitôt par le milieu » du parapet on mettra les batteaux à l'eau & l'on fera » paſſer des Soldats & des Travailleurs qui feront » promptement une petite demi-Lune : lorſqu'elle ſe» ra faite, on enverra d'autres Soldats pour la défen» dre en cas qu'elle fut attaquée, & d'autres Tra-

* Liv. 2. Ch. 4.

» vailleurs qui feront une autre demi-Lune sur la droi-
» te & sur la gauche.

» Si l'on n'est point pressé par les Ennemis, on tra-
» vaillera dans le tems qu'on fait la demi-Lune, à un
» ouvrage à corne, dont les aîles seront flanquées du
» premier parapet & du canon qu'on y aura logé :
» si la Riviere se trouvoit si large que le mousquet ne
» défendît pas bien l'aîle de la corne, on lui feroit
» tirer sa défense des demi-Lunes qui auront été faites
» de-là l'eau.

Cependant on doit toujours travailler au pont, & sitôt qu'il est fait, faire passer les Troupes, si les Ennemis ne sont point en présence ; mais s'ils y sont, il faut achever la corne, afin qu'ils ne combattent pas les Troupes à mesure qu'elles passeront. La corne étant faite aussi forte qu'on l'a jugé nécessaire, on y loge autant d'Infanterie que l'on peut, & quelques pieces de Campagne ; & comme le canon qui est sur le côteau, tient les Ennemis éloignés, on peut faire passer la Cavalerie : tout cela ne se peut cependant exécuter que devant une Armée très-inférieure : si l'Armée ennemie étoit plus forte, alors le plus sûr seroit de faire un Passage un peu plus loin, en tenant cependant l'Armée en présence aussi long-tems qu'on le pourroit, & en ne lui donnant pas à connoître qu'on ait détaché des Troupes.

On ne peut prévoir toutes les ruses qu'on peut mettre en œuvre, parce qu'elles dépendent de plusieurs circonstances ; mais il est toujours avantageux d'envoyer pendant la nuit, si cela se peut, quelque Espion affidé pour découvrir quelle est la position des Ennemis au-delà de la Riviere, quels obstacles ils peuvent porter au Passage, quels moyens ils veulent employer pour l'éviter, & quels sont les endroits du rivage les plus ou les moins escarpés ou les mieux gardés.

On doit faire plusieurs fausses tentatives, surtout aux endroits où l'on a le moins résolu de passer : on doit les faire le plus secrettement qu'il est possible ; & même pour tromper l'Ennemi, on peut jetter un ou deux ponts au hasard, à la vûe de l'Ennemi, aux endroits mêmes où l'on n'a pas résolu de passer ; tout l'effort de l'Ennemi se réunira de ce côté, on fera toujours feu sur lui de l'autre bord, afin qu'il ne se doute point de la ruse. Il est certain que ces ponts seront emportés, mais qu'importe, pourvû qu'on l'amuse & qu'on ait le tems de jetter un autre pont loin delui où l'on puisse passer ?

On peut encore se servir de la méthode que César * suivit pour passer la Ségre dont Affranius gardoit les bords opposés.

* *Comment. Cæs. de Bel. Civ. L. 1.*

Mais en réunissant ces deux méthodes, on peut,

tandis qu'on occupe les Ennemis par un Paſſage ſimulé ou par des ponts qu'on haſarde, ſe ſervir de ces batteaux portatifs & paſſer aux endroits que les Ennemis auront abandonnés pour s'oppoſer aux ponts.

Lorſque deux Armées ſont de chaque côté du rivage, on peut feindre d'abandonner le projet du Paſſage, faire ſemblant de continuer ſa marche & de vouloir tenter un Paſſage ailleurs.

L'Ennemi ſuivra l'Armée ſur le bord oppoſé ; alors on peut laiſſer à une Brigade d'Infanterie des pontons & du canon dans un bois ou derriere une montagne ; elle attendra que l'Ennemi abandonne ſon poſte pour ſuivre l'Armée qui marche plus bas : alors celles qui ſeront reſtées derriere, jetteront un pont, le paſſeront & en retrancheront la tête. Cela fait, le Général détachera quelques Brigades d'Infanterie & d'Artillerie pour renforcer les Troupes qui ſont déja paſſées, afin que réunies elles ſoient aſſez en force pour donner le tems au reſte de l'Armée d'arriver & de paſſer.

Il ſeroit impoſſible de ramener tous les Stratagêmes dont on peut ſe ſervir : on peut voir dans l'Hiſtoire de M. le Prince Eugene & dans celle de Charles XII. les différentes méthodes qu'ils ont employées. On ſe contentera de rapporter les préceptes de M. de Montécuculli * & quelques exemples modernes qui ſemblent appuyer ces principes.

* Mem. L. 1. Ch. 5.

1°. Il faut placer, dit cet Auteur, l'Artillerie à bord vis-à-vis du poste qu'on veut prendre; ce sera un grand avantage si la Riviere fait un angle rentrant, & s'il y a un gué près de-là.

2°. A mesure que le pont se construit y faire avancer de la Mousqueterie pour tirer au-delà de l'eau.

3°. Lorsque le pont est achevé, faire passer un Corps d'Infanterie, de la Cavalerie, quelques pieces de Campagne & des Pionniers pour fortifier la tête qui est au-delà; l'on fortifie même celle qui est en-deça, si l'on craint pour l'Arriere-garde.

4°. Il faut bien prendre garde qu'on n'ait pas posté des barques armées ou d'autres machines, pour rompre le pont quand la moitié de l'Armée est passée.

5°. Si l'on veut conserver le pont, il faut en fortifier les deux bouts & y mettre des gardes suffisantes.

En 1743, le Prince Charles voulant passer le Rhin, fit faire un feu continuel sur tous nos postes, depuis 11 heures du soir jusqu'à 3 heures du matin, pour nous dérober son véritable projet de Passage.

M. le Maréchal de Coigny rassembla son Armée en trois gros Corps, & passa la nuit en bataille, seul bon parti qu'il y eut à prendre dans cette occasion.

Par cette disposition il se trouva en état de se porter en force vis-à-vis l'Isle de Raignac, dont les Ennemis s'étoient emparés, & l'on sait qu'ils y fini-

rent la Campagne ſans pouvoir pénétrer en Alſace.

On doit régler le nombre des Colonnes ſur l'étendue du gué ou ſur la quantité de ponts établis.

Le 3 Juin 1747, au point du jour l'Armée commandée par M. le Maréchal de Belleiſle paſſa le War ſur cinq Colonnes.

Ce Paſſage ſe fit ſans aucune réſiſtance de la part de l'Ennemi ; nous eûmes 15 hommes noyés, quoiqu'on eût fait une chaîne de payſans guéyeurs pour diriger la marche des Colonnes & pour ſoutenir les Soldats que la rapidité de l'eau entraînoit.

Article quatriéme.

Toutes ces eſpeces de Paſſages, ſoit dans la marche, ſoit dans la défenſe ou pour l'attaque, peuvent être prévues. On peut faire de loin tous les préparatifs de ces opérations ; on peut dévancer ou prévenir les diſpoſitions de l'Ennemi : il n'en eſt pas de même d'une retraite, car quoiqu'on ait dû la prévenir, on ne ſait pas ſi elle pourra ſe faire de la maniere dont on l'a prévue ; d'ailleurs il faut réunir dans la retraite les différentes manœuvres dont on a déja parlé. La moindre négligence devient irréparable & donne un très-grand avantage à l'Ennemi. Un moment perdu, un mouvement découvert, peuvent être la cauſe d'une

déroute & rendre la retraite impoſſible ou du moins bien meurtriere. Comment dans ces circonſtances, ſi l'on ne connoit à fond la Riviere que l'on a à paſſer, ſi l'on n'a eu ſoin de conſerver les ponts ou de garder des matériaux & des inſtrumens propres à en jetter de nouveaux, pourra-t-on paſſer à la vûe de l'Ennemi? La retraite des dix mille par Xénophon fournit des exemples de Paſſages de Rivieres qu'un Général devroit toujours avoir ſous les yeux. Quelle prudence, quelle activité à ſonder lui-même les gués à meſure qu'il rencontre un fleuve ou une Riviere à traverſer! quels ordres pour empêcher la confuſion parmi les Troupes, & quels ſtratagêmes pour n'être point repouſſé!

Si l'on étoit aſſûré de revenir par le même endroit par où l'on a d'abord paſſé, le mieux ſeroit, comme dit Végece, * de faire garder les ponts & d'élever pour leur ſûreté un fort à chaque tête avec de grands foſſés, d'y mettre des Troupes pour garder le pont & le Paſſage autant de tems qu'il ſeroit néceſſaire.

* Liv. 3. Ch. 2.

Il faut dans cette occaſion retrancher la tête des ponts de la même maniere qu'on l'a indiqué à l'Article 3 de ce Chapitre; & afin que les Troupes puiſſent paſſer les ponts ſans confuſion, à meſure qu'il entrera une Brigade d'Infanterie dans le cercle que forment les redoutes, une autre paſſera le pont, &

celle qui entre, prendra les poſtes qu'occupoit celle qui paſſe ; il faut avoir attention d'établir de l'autre côté de l'eau des batteries de Canon de droite & de gauche, pour flanquer les redoutes & pour défendre leur approche, afin que, lorſque toute l'Armée ſera paſſée, les Troupes qui occupent les redoutes, puiſſent ſe retirer facilement. La Cavalerie paſſera les ponts ſans s'arrêter derriere les redoutes.

Dans cette retraite l'Infanterie doit marcher en colonne & la Cavalerie en bataille ſur les flancs de l'Infanterie. Avant de commencer à marcher, il faut envoyer des Troupes pour occuper les redoutes : lorſqu'elles s'en ſeront emparées, l'Armée ſe mettra en marche & s'en approchera. La Cavalerie de la droite paſſera ſur le pont qui ſera le plus près d'elle, celle de la gauche en fera de même. Les Colonnes d'Infanterie entreront par les eſpaces qui ſont entre chaque redoute : les Grenadiers & les Piquets reſteront pour ſoutenir les Troupes qui occupent les redoutes : on laiſſera auſſi quelques pieces de Canon pour tirer ſur l'Ennemi s'il s'approchoit de trop près ; les Colonnes paſſeront ſur les trois ponts : les Grenadiers & les Piquets ſe rapprocheront de la tête des ponts à l'entrée de la nuit ; les Troupes qui occupent les redoutes, les abandonneront en ſilence & paſſeront les ponts ; elles ſeront ſuivies du Canon qu'on a laiſſé

pendant le jour; les Grenadiers passeront les derniers; après qu'ils seront passés, on repliera les ponts. Avec de l'ordre & du silence cette manœuvre peut être facilement exécutée, car si l'Ennemi avoit le moindre soupçon que les redoutes fussent abandonnées, il viendroit en force attaquer les Troupes qui seroient encore en-delà. Ces Troupes trop foibles pour résister à un nombre supérieur, ne pourroient qu'être battues, massacrées ou noyées, le Canon pris & les ponts brûlés.

Pour plus de sûreté, on peut munir les Grenadiers & les Piquets de chevaux de frise, qui, s'en feront un retranchement lorsque toutes les Troupes qui occupoient les redoutes, se seront retirées. Une retraite n'est belle qu'autant qu'elle se fait avec ordre, & qu'on ne sacrifie point plusieurs braves gens pour sauver le reste de l'Armée.

Dans toutes les entreprises que l'on forme en des lieux difficiles, il faut, dit M. de la Valiere, * prévoir comme on pourra se retirer. Dans toutes sortes de retraites, ajoute M. le Duc de Rohan, * un Capitaine ne sauroit apporter trop de soin pour la rendre sûre & pour éviter le désordre. Quand il la fait par son choix, il doit la faire de si bonne heure & si promptement qu'il ne soit point obligé de combattre.

* *Prat. & Max. de la Guerre. L. 2. Ch. 4.*

* *Parf. Cap. L. 1. des Comment. de Cés.*

Pendant le Passage d'une Riviere ou même lorsqu'on vient de la passer, si l'on est repoussé, la re-

traite eſt très-difficile, & ne peut ſe faire ſans perdre beaucoup de monde ; c'eſt pour cela que pluſieurs Généraux qui ſe méfioient de la fermeté de leurs Troupes, ont brûlé leurs vaiſſeaux dans le port pour leur faire regarder la retraite comme impoſſible & pour les animer à la victoire.

Les Paſſages des Rivieres dont on va parler, ſerviront à la fois d'exemples & de préceptes. Les détails où l'on entrera, ne laiſſeront rien à déſirer à ceux qui ne cherchent qu'à s'inſtruire.

Dans la Campagne de 1742 la manœuvre dont ſe ſervit M. le Comte de Saxe au Paſſage du Danube, dût tout ſon ſuccès au ſecret, à la diligence & à l'adreſſe du Général à profiter des circonſtances & ſurtout d'un brouillard fort épais.

L'Armée des Ennemis étoit campée à deux lieues de la nôtre, & les Troupes légeres eſcarmouchoient pendant toute la journée.

M. le Comte de Saxe envoya chercher les Officiers Généraux à ſept heures du ſoir, leur remit leurs inſtructions & fit doubler les gardes.

A neuf heures les Equipages défilerent ſur un pont de radeaux & ſur un autre de pilotis, après quoi l'Infanterie paſſa, & les Grenadiers qui faiſoient l'Arriere-garde, couperent & brûlerent les deux ponts. Les Ennemis s'avancerent pour charger notre Arriere-

garde, dix-huit piéces de canon placées d'avance, arrêterent bientôt le feu de leur mousqueterie, & nous ne perdîmes pas un seul homme.

Au point du jour l'Armée se mit en bataille sur deux lignes, pour donner le tems aux Impériaux de se retirer de Pladling & lorsqu'il nous eurent rejoints, l'Armée se mit en marche sur quatre Colonnes.

Il est surtout nécessaire dans les passages ou retraites, de connoître la nature des lieux, & s'ils sont propres à fournir les bois nécessaires à faire des radeaux & des ponts. En Allemagne & dans les païs où le bois est fort commun, on peut, pour passer plus promptement, se servir de radeaux ou de ponts volans. On peut en placer deux, l'un à droite l'autre à gauche d'un pont sur pilotis, & par-là trois Colonnes peuvent passer à la fois. On doit observer que les ponts volans ne sont point en sûreté sur des Torrens.

En 1742, M. le Comte de Saxe s'étant emparé d'avance de Thonastauf, y fit construire deux ponts volans de radeaux & un grand ouvrage à redents, dans lequel il plaça cinq Bataillons & du canon.

Le 9 Septembre tous les Equipages passerent le Danube, le 10 l'Armée se mit en bataille sur deux lignes, qui se retirerent successivement jusqu'au Fleuve.

Les lignes passerent l'une après l'autre, sçavoir la

Cavalerie à gué & l'Infanterie ſur des ponts volans.

Six mille hommes de l'Avant-garde des Ennemis, furent témoins de cette retraite ſans oſer la troubler, tant les ordres étoient donnés à propos & exécutés avec préciſion.

C'eſt le plus ſouvent dans les retraites que les ponts rompent ſous le poids des Troupes ; c'eſt qu'alors on prend moins de précautions, parce qu'on eſt occupé d'un danger plus preſſant, & qu'on ne connoît point aſſez les Rivieres ſur leſquelles on jette des ponts.

Si Céſar, dit M. de Puyſégur, * avoit ſçu que tous les ans dans la ſaiſon où il ſe trouvoit, il arrivoit des débordemens en Eſpagne, il ſe ſeroit précautionné contre l'accident qu'il décrit ; on peut voir à la ſuite de cette réflexion, les moyens qu'il indique pour remédier à ces inconvéniens.

* *Part. 2. Ch. 9. Art. 4.*

On verra dans le détail qui ſuit, qu'un Paſſage ne peut être malheureux, lorſqu'il eſt conduit par un Général ſage & éclairé, & lorſqu'il eſt exécuté par des Soldats intrépides.

Depuis la Bataille donnée le 16 Juin 1746 ſous Plaiſance, l'Armée combinée de France & d'Eſpagne, poſtée au-de là du Pô, vivoit aux dépens du Milanois, & tiroit par les communications de Lody, des ſubſiſtances du païs Vénitien. Les Autrichiens tenterent le Paſſage du Pô au nombre de douze mille hommes, ſoutenus de trente mille du Roi de Sardaigne.

L'Armée combinée s'avança sur l'Ambro, pour leur en disputer le Passage : elle établit pour cela une défensive vigoureuse sur la partie basse de l'Ambro ; par ces dispositions ils se trouverent restraints à tenter la conquête de Lody, place très-médiocre ; cependant comme Lody étoit la seule porte par où notre Armée tiroit ses subsistances du païs Vénitien, & dans la crainte de se trouver renfermée une seconde fois dans Plaisance, où il n'y avoit plus de subsistances, M. le Maréchal de Maillebois proposa de repasser le Pô ; & malgré les contradictions que cette proposition avoit déja essuyées, & qu'elle eut encore à essuyer de la part de S. A. R. l'Infant, elle en fut acceptée.

Il fut donc résolu de passer le Pô sur trois ponts endeçà de l'embouchure du Tydon, la nuit du huit au neuf Août.

M. le Vicomte de Crussol eut ordre d'abandonner la nuit du sept au huit Lody, que les Ennemis pressoient beaucoup. Le huit au soir la retraite ayant servi de générale, tous les Corps se mirent en marche.

Un Corps de huit mille hommes, sous les ordres de M. de Camposancto, étoit destiné à contenir l'Armée du Roi de Sardaigne & à faire notre Arriere-garde.

M. le Marquis de la Chetardie Maréchal de Camp, avec trente Compagnies de Grenadiers, six Ba-

taillons, cinq cens chevaux & six piéces de canon faisoit l'Avant-garde : il devoit jetter le pont & occuper le Tydon, tandis que M. le Marquis de Monteynard Brigadier avec quatre Compagnies de Grenadiers, trois Bataillons, trois cens chevaux & deux piéces de canon débarqueroit à la droite, pour fermer l'intervalle du Pô au Tydon, & masquer les Détachemens Piémontois & Autrichiens dispersés sur la Rive droite du Pô jusqu'à Parpaneze.

Le 8 à l'entrée de la nuit, le Corps que commandoit M. de la Chetardie, déboucha de Corte S. Andrea, & se posta sur la Rive gauche de l'Ambro, où devoit se faire l'embarquement d'une partie de ses Troupes, tandis que M. de Monteynard, qui débouchoit d'Albarone, vint s'embarquer avec tout son Détachement sur la rive droite : les batteaux étoient pontonés d'avance & disposés de deux à deux dans l'embouchure de cette Riviere.

Ces arrangemens furent pris à minuit ; M. de la Chetardie donna l'ordre de déboucher une demi-heure après, afin que le reste du Corps, qu'il conduisoit & qui n'avoit pû s'embarquer, pût arriver à Bottarone di Sotto, dans l'endroit où le pont devoit aboutir d'un autre côté.

A une heure après minuit, les soixante-huit batteaux qui devoient former les deux premiers ponts, déboucherent de l'Ambro sur deux colonnes.

Il n'y eut dans l'embarquement que douze Grenadiers ou Volontaires tués ou bleſſés ; le premier pont fut achevé au point du jour, le ſecond deux heures après, & le troiſiéme, qui remontoit de Plaiſance, fut achevé à midi : l'Armée ſuivie de tous ſes Equipages, de quatre mille Mulets, de mille Chariots & de ſoixante pieces de canon, paſſa dans la journée & dans la nuit.

M. de la Chetardie, avec ſon Avant-garde, occupa le Tydon, depuis ſon embuchure juſqu'à Verate, après avoir fait brûler le pont que les Ennemis avoient ſur le bas Tydon où M. de Nogent s'étoit porté en débouchant.

M. le Marquis de Pignatelli avoit ordre d'occuper le Tydon depuis Verate juſqu'à la Strada Romea ; mais n'ayant pas aſſez de Troupes, il ſe contenta de faire occuper une Caſſine qui étoit à une portée de fuſil de la Romea. M. le Marquis de Senectere l'ayant joint & connoiſſant l'importance de garder juſqu'à la Romea, prit la droite de M. de Pignatelli avec le Corps qu'il commandoit ; mais ſon Corps de Troupes réuni à celui de M. de Pignatelli n'étant pas aſſez conſidérable pour occuper le terrein néceſſaire, il ſe contenta de renforcer les Troupes que ce Général Eſpagnol avoit envoyées dans la Caſſine.

M. de Monteynard chaſſa les Ennemis de Parpaneze, tandis

tandis qu'un Détachement Espagnol s'avança sur Castel Saint-Giovany.

L'ordre fut donné pour marcher le 10 à la pointe du jour : les Ennemis s'étant apperçus que la droite de M. de Pignatelli ne touchoit point à la Romea, commencerent leur attaque dans cette partie à 8 heures du matin.

M. de Pignatelli, sur les ordres de M. le Maréchal de Maillebois, fit occuper avec ses Grenadiers un petit rideau, placé dans une anse que formoit le Tydon & qui dominoit sur l'autre Rive.

Le feu des Grenadiers arrêta un moment les Ennemis, & donna le tems à M. de Senectere de s'avancer avec les deux Brigades d'Anjou & des Gardes Lorraines, pour couvrir la Chaussée de Castel S. Giovany, sur laquelle il fit prendre poste à des Piquets de cette derniere Brigade dans des Cassines à droite & à gauche. Il fit passer M^rs^. de Larnage & de Saulx à sa gauche avec la Brigade d'Anjou derriere une haye qui favorisoit son feu.

Le premier effort de ces deux Brigades força les Ennemis à repasser le Tydon en désordre, poussés à la gauche par la Cavalerie Espagnole, par les Régimens de la Reine, de Sagonte Dragons Espagnols & par un Escadron de Dauphin.

Les Ennemis s'étant reformés passerent la Riviere

auprès de la grande Chaussée, déboucherent en colonne sur les Cassines que nous venions d'occuper, & forcerent les Piquets des Gardes Espagnoles à se replier: alors M. de Senectere fit marcher M. de Wigier avec la Brigade des Gardes Lorraines commandée par M. le Chevalier de Beauveau; elle reprit les Cassines, s'y soutint jusqu'à ce que les Piquets, obligés de céder au feu de la Colonne ennemie, laisserent à découvert notre droite & le canon; alors les Gardes Lorraines se replierent en bon ordre, jusques dans leurs premiers postes.

Par un à-droite que fit la moitié de la Brigade d'Anjou, elle prit en écharpe la Colonne ennemie qui vouloit dépasser la Brigade des Gardes Lorraines, l'arrêta & se mêla avec elle.

Trois Escadrons Espagnols la firent reculer jusqu'à sa Cavalerie; alors la Brigade des Gardes Lorraines revint prendre son poste; elle reçût ordre de marcher, pour attaquer une Batterie de quatre pieces de canon; mais la Cavalerie Espagnole, qui devoit la soutenir, n'ayant pû tenir au feu qu'elle essuya, culbuta les Brigades qui reprirent bientôt leur terrein & le conserverent jusqu'à ce qu'elles furent relevées par celle des Gardes Espagnoles, soutenue par toute la Cavalerie Françoise aux ordres de M. d'Argouges: enfin les Ennemis furent obligés de se replier derriere les hayes.

Tandis que M. le Prince de Beauveau occupoit le Château de Verate à la gauche, M. de la Chetardie qui ſoutenoit ce Village, s'approcha de la gauche de M. de Pignatelli qui venoit d'être joint par les Gardes Walones & par les Grenadiers Provinciaux ; M. de la Chetardie vouloit charger la Bayonnette au bout du fuſil : M. de Pignatelli s'y oppoſa ; mais ce Général François fit toujours un feu ſi violent, que celui des Ennemis diminua & s'éloigna.

Les choſes reſterent en cet état juſqu'à deux heures après midi que la retraite fut ordonnée : M. de la Chetardie fit avancer M. de Beauveau, avec trente Compagnies de Grenadiers & un Régiment de Dragons, pour garder la grande Chauſſée : ſa contenance arrêta les Ennemis, & M. de la Chetardie continua ſa marche ſans être inquieté.

Le Corps qui étoit ſorti de Plaiſance, avec M. de Caſtellar, reprit le terrein où nos Troupes avoient combattu : l'Ennemi repaſſa le Tydon & M. de Caſtellar replia M. de Beauveau avec ſes Grenadiers.

Le Paſſage du Pô & le Combat du Tydon ſont deux actions qui méritent d'être tranſmiſes à la poſtérité, par la promptitude, l'audace & la fermeté avec leſquelles elles ont été exécutées. Le Paſſage du Pô, à l'aide de trois ponts, fut exécuté en vingt-quatre heures, malgré la grande quantité de chariots que les

Espagnols firent passer de force. Le Combat qui suivit ce Passage, est une instruction pour tous les Militaires sur la maniere dont il faut se former après un Passage. Le Pô fut passé entre deux Armées ennemies & sous leurs yeux; la fermeté de nos Troupes & la sagesse des Généraux effrayerent l'Ennemi.

Le succès de la journée du Tydon est dû en partie à Mrs. les Marquis de Senectere & de Pignatelli, sous les ordres de M. le Maréchal de Maillebois.

En un mot, on ne sauroit prendre assez de mesures dans le Passage d'une Riviere, assez de précaution pour empêcher l'Ennemi de la passer, ni trop de dextérité & de souplesse dans une retraite, & l'on doit se servir de la ruse même, lorsqu'on est supérieur en force, surtout lorsque l'Ennemi harcelle les Troupes.

Il est impossible de tout dire sans un mortel ennui, dit M. de Montesquieu; * ainsi on a pris le parti de citer les Auteurs, lorsqu'on a cru qu'on pourroit trouver dans leurs ouvrages des instructions solides, qu'il étoit inutile de répéter ici; mais on a cru faire plaisir aux Militaires, en remettant sous leurs yeux des exemples, dont la plûpart ont été témoins, plus instructifs que tous les préceptes qu'on pourroit donner.

* *Pref. de l'Esprit des Loix.*

CHAPITRE XI.

Des Batailles.

DE toutes les opérations d'une Campagne, la plus importante & celle qui mérite le plus d'attention, c'eſt une Bataille, parce qu'elle eſt preſque toujours déciſive; toutes les autres ne ſont que les préparatifs ou les ſuites de celle-là. Une affaire générale, dit Végece, * eſt ſouvent décidée en deux ou trois heures, après quoi il n'eſt preſque plus de reſſource pour le parti vaincu. Les Batailles donnent & ôtent les couronnes, dit M. de Montécuculli; * elles décident entre les Souverains ſans appel, finiſſent la Guerre & immortaliſent le Vainqueur. Il faut donc tout imaginer, tout eſſayer, tout tenter avant d'en venir à cette derniere extrêmité.

** Liv. 1. Chap. 3.*

** Liv. 1. Ch. 6. Art. 2.*

Un Général ne doit jamais ſe laiſſer forcer à une Bataille, & ne doit pas non plus la donner ſans néceſſité. En la livrant même il doit avoir en vûe d'épargner le ſang plûtôt que de le répandre, de ſoutenir les droits de ſon Maître & la gloire de ſa Patrie plûtôt que d'affliger l'humanité.

Quelque meurtriere que ſoit une Bataille, elle l'eſt

toujours moins qu'une longue Guerre qui, par des playes toujours réitérées, dévore peu-à-peu les trésors des Souverains ce nerf des Etats, & épuise le sang des sujets. Il est cependant des occasions où le Général n'a pas le choix de donner ou de recevoir une Bataille. Une Armée d'observation & une Armée qui est sur la défensive, ne peuvent ni ne doivent chercher à donner une Bataille. L'une & l'autre n'ont d'autre parti à prendre que de se poster assez avantageusement pour ôter à l'Ennemi toute idée de l'attaquer dans son Camp, & toute espérance de l'y forcer. L'Armée d'observation qui n'a pour objet que de protéger ou de couvrir les Troupes d'un Siége, ne doit pas chercher à combattre l'Ennemi à moins qu'il ne vienne l'attaquer : l'autre dont la foiblesse l'oblige à se tenir sur la défensive, ne doit chercher qu'à s'emparer des postes avantageux pour empêcher l'Ennemi de pénétrer dans le païs & de l'attaquer dans sa position.

Si le Général a le choix, il doit surtout examiner avant de se résoudre à la livrer, si l'avantage qu'on peut retirer en la gagnant, est plus considérable que le dommage qu'on recevroit en la perdant.

Ce n'est donc ni le caprice ni une valeur mal entendue, ni le désir de se distinguer hors de propos, qui doivent déterminer le Général à donner une Bataille.
» Les raisons qui peuvent l'y engager, sont, comme

» dit M. de Feuquieres, * la ſupériorité ſur l'Ennemi » en nombre & en qualité de Troupes, leur incapa- » cité, leur négligence dans les Campemens & dans » les Marches, la néceſſité de ſecourir une Place, la cer- » titude d'un ſecours dont la jonction rendroit l'En- » nemi ſupérieur, ce qui pourroit changer les pre- » miers projets de la Campagne. » Raiſon pour laquelle M. le Vicomte de Turenne donna en 1674 la Bataille d'Ensheim, parce que M. le Prince de Bournonville attendoit l'Electeur de Brandebourg qui s'avançoit vers lui avec un renfort conſidérable, & que s'il n'eût donné cette Bataille avant la jonction, l'Armée ennemie auroit eu une ſuperiorité marquée ſur la ſienne. Les raiſons d'éviter la Bataille, ſuivant M. de Montécuculli, * ſont, » quand il y a plus de mal à la » perdre, que de profit à la gagner; quand on eſt infé- » rieur à l'Ennemi, quand on attend du ſecours, quand » l'Ennemi à l'avantage du terrein, quand on voit qu'il » ſe détruit lui-même par la faute ou la diviſion des » Chefs ou par la déſunion des ligués. On peut ajouter encore, lorſque l'Armée ennemie eſt affligée de quelque maladie, qu'elle eſſuye la diſette des vivres & du fourrage, & que le découragement fait déſerter le Soldat.

* Ch. 8. de ſes Mem.

* Mem. Liv. 1. Ch. 6. Art. 2.

C'eſt ſurtout le jour d'une Bataille qu'il eſt néceſſaire de connoître le terrein où l'on eſt & celui que l'Ennemi occupe, de ſavoir quels ſont les appuis de

ſes aîles, la nature des lieux où ſont ces appuis ; s'il peut être tourné, & l'endroit le plus facile à attaquer.

Mais quelque eſſentielles que ſoient ces connoiſſances, ce n'eſt bien ſouvent, ni la ſupériorité du nombre, ni la qualité des Troupes, ni l'avantage du terrein qui mettent l'Armée la mieux diſpoſée à l'abri d'une déroute : c'eſt la prévoyance du Général dans les précautions qu'il a priſes avant la Bataille, c'eſt ſon génie, ſon activité, ſon ſang froid dans le moment de l'action, & la capacité des Officiers généraux qui ſont ſous ſes ordres, qui en décident le ſuccès.

Souvent le terrein le plus avantageux offre des obſtacles, qui d'abord ne frappent point un Général quoiqu'expérimenté, & qui pourroient être funeſtes dans le cours de la Bataille ; comment un Général corrigera-t-il ces défauts, s'il les croit de peu d'importance ? A la Bataille de Cérignole donnée le 28 Avril 1503, * le front de l'Ennemi ſe trouvant plus étendu qu'on ne l'avoit d'abord imaginé, on fut obligé pour donner plus d'étendue à celui de l'Armée Françoiſe de continuer les lignes à travers des vignes & des brouſſailles, de ſorte qu'on négligea de combler un foſſé qui fut la cauſe de la déroute des François & de la mort de M. de Nemours leur Général.

* *Guichardin T. 1. L. 5.*

Un Général ne doit pas toujours s'en rapporter à ſes propres lumieres ; il eſt impoſſible qu'un ſeul homme

me puisse tout voir ; mais il doit se faire rendre un compte exact de ce qu'il ne peut connoître par lui-même, s'informer par des Espions de l'ordre de bataille que les Ennemis se proposent de garder, agir ensuite sur ces notions, s'emparer des lieux susceptibles d'embuscades, qu'il doit avoir fait reconnoître quelques jours avant la Bataille. On peut voir un détail de tous ces préparatifs dans Santa Cruz. *

* *Traité des Dispos. avant la Bataille*, T. 5.

C'est dans ces momens qui décident du sort d'une Nation entiere que le génie & la sagesse du Général doivent éclater. Il doit voir en même tems ce qui se passe parmi ses Troupes & parmi celles de l'Ennemi. Outre les précautions qui doivent avoir précédé le jour du Combat, celles qu'il doit prendre pendant le cours de l'Action, sont si multipliées, qu'il est impossible de les rapporter toutes ici.

Les unes dépendent de la capacité du Général, les autres des circonstances, qu'il est presque aussi difficile de saisir que d'y appliquer les manœuvres qu'elles exigent.

C'est au génie & à la prévoyance du Général de choisir des Aides de Camp intelligens, actifs & sages, d'assigner à chaque arme l'Officier le plus propre à la commander, de ne point mettre par exemple, à la tête de l'Infanterie celui qui a servi long-tems dans la Cavalerie, ou à la tête de la Cavalerie celui qui a

plus d'uſage de l'Infanterie, &c. d'encourager les Soldats par l'eſpoir des récompenſes & par les motifs qui peuvent les exciter, d'effrayer par des menaces ceux qui ſeroient aſſez lâches pour trembler à la vûe de l'Ennemi, ou aſſez téméraires pour courir ſans ordre au-devant de lui, de prévenir les ruſes de l'Ennemi & d'en former de nouvelles, d'avoir attention dans quelque païs que ce ſoit que l'ordonnance d'une Bataille ſoit faite de façon qu'elle ſoit en force partout, que chaque arme puiſſe ſe protéger & ſe ſecourir ſans s'embarraſſer, que les intervalles pour manœuvrer ſoient bien obſervés, & que la réſerve puiſſe facilement ſe porter où il lui ſera ordonné ; en un mot de diſpoſer les Troupes de façon qu'avant même le Combat elles puiſſent prévoir leurs manœuvres.

C'eſt au génie à ſaiſir les circonſtances & à les ſoumettre ; il eſt impoſſible de prévoir les précautions qui en dépendent, puiſque les circonſtances mêmes ne peuvent être prévues ; c'eſt par ſon adreſſe à en profiter que le Général tirera quelquefois d'un mouvement de l'Ennemi le ſuccès du combat, de l'inégalité du terrein un moyen aſſûré de le battre. M. de Montécuculli réduit tous les avantages qu'on peut remporter à quatre ſources principales, qui, à proprement parler, ſe réduiſent à ſavoir profiter des circonſtances, telles ſont l'avantage du nombre, lorſque

l'Ennemi eſt battu dans ſes gardes, dans ſes convois, dans ſes fourrages, qu'on enveloppe une embuſcade ou qu'on tombe avec l'Armée ſur un petit Corps foible & ſéparé. La ſeconde ſource eſt dans la ſcience du Chef; la troiſiéme dans la maniere de combattre, & la quatriéme dans l'avantage du terrein. Un Général qui ſaiſit toutes les conjectures, diſpoſera une Armée combinée de maniere qu'elle puiſſe en même tems recevoir ſes ordres ſans équivoque & les exécuter ſans confuſion; précaution néceſſaire & que ne prit point Hannon Général des Carthaginois à l'égard des étrangers leurs alliés; ce qui occaſionna les troubles dont parle Polybe. * Il entremêlera les Soldats des païs où la bravoure eſt comme naturelle avec ceux des païs où elle eſt plus rare.

* *Liv. 1. Ch. 15.*

Quoique Tacite veuille faire entendre qu'il eſt plus à-propos de ne les point ſéparer, parce que, dit-il, chaque nation cherchant à ſe diſtinguer, elles ſe piquent à l'envi d'émulation; l'expérience a ſouvent prouvé le contraire.

Végece indique les précautions qu'un Général doit prendre pour n'avoir ni le vent ni le ſoleil en face. Le vent qui élevoit la pouſſiere & la portoit dans les yeux des Romains, contribua à la perte de la Bataille de Cannes. Le Soleil éblouit les Soldats & leurs manœuvres ſont plûtôt apperçues de l'Ennemi; en un

mot, le Général ne doit pas mépriser les précautions qui paroissent même inutiles soit avant la Bataille, dans le moment même ou qui peuvent avoir lieu avant le Combat, comme le ralliement des Troupes, leur rafraichissement, la retraite devant les Ennemis ou leur poursuite s'il gagne la Bataille. Il doit avoir formé son projet pour les marches & pour les entreprises qu'il voudra tenter, être comme assûré des moyens de les exécuter, s'il la perd au contraire, avoir déterminé les positions où l'Armée assise dans un Camp fort par son assiette puisse empêcher l'Ennemi de profiter amplement de sa Victoire; il doit pourvoir d'avance à la sûreté des Prisonniers, aux Hôpitaux, au pillage des Soldats, enfin tout ce qui est d'ordre, de discipline, tout ce qui tend à la sûreté des Troupes, à la perte des Ennemis, à la gloire du Prince, doit être prévû sans attendre l'événement, parce qu'alors la confusion & le désordre deviendroient plus funestes que le Combat même.

On peut voir un plus long détail des précautions qui dépendent du génie & de celles qui sont relatives aux circonstances, dans le Traité de Santa-Cruz sur les dispositions avant & après la bataille.

Végece fixe le poste du Général pendant la bataille à l'aîle droite, entre la Cavalerie & l'Infanterie. Onozander sur quelque éminence; Santa-Cruz vers

le centre au-devant de la ſeconde ligne ; Tite-Live & Polybe ont obſervé que les poſtes de Scipion & d'Annibal étoient aux endroits les moins expoſés, parce qu'un Général qui court au danger, dit Onozander, eſt un téméraire, plus rempli de préſomption que de courage, & qu'un Guerrier qui eſt hardi, ajoute ſon Commantateur* après Platon, n'eſt pas toujours courageux ; au lieu qu'un homme courageux n'eſt hardi que lorſqu'il le faut. Enée tout vaillant que le peint Homere, * ne juge point à propos d'attendre Antiloque qui ſe joint à Ménélas, contre lequel il combattoit.

* *Vigenere ſur Onoz.*

* *Iliad. L. 5.*

Un Général ne doit point toujours s'arrêter au phyſique qui le frappe, il doit remonter aux cauſes morales, pour en tirer des conjectures infaillibles ; il doit, dit Végece, * connoître l'Ennemi & le caractere de ſes Généraux, s'ils ſont ſages ou téméraires, hardis ou timides, s'ils combattent par principes ou au haſard ; en effet c'eſt ſur le plus ou le moins de témérité de l'Ennemi qu'il doit faire une attaque plus ou moins prompte. Si l'on apperçoit, dit M. de Montécuculli, * quelque ſigne de crainte ou de confuſion parmi les Ennemis, ce qu'on connoit lorſque les rangs ſont troublés, que les Troupes ſe mêlent enſemble ſans intervalles, que les drapeaux flottent & que les piques s'ébranlent toutes à la fois, il faut

* *Liv. 1. Ch. 2.*

* *Liv. 1, Ch. 2.*

les charger & les poursuivre sans leur donner le tems de se reconnoître, faire avancer les Dragons, la Cavalerie légere, quelques pelotons, quelques Troupes débandées, qui, tandis que l'Armée s'avance en bataille, vont devant occuper quelques postes où il faut que l'Ennemi tombe. Un Général doit encore, ajoute Végece, sonder l'ame de ses Soldats, observer s'ils ont la contenance plus assûrée que l'Ennemi. Il est dangereux de mener au combat une Armée qui n'est pas bien déterminée. « Ce n'est ordinairement, dit-il
* *Liv. 3. Ch. 4.* » ailleurs, qu'un petit nombre d'hommes qui gagnent » les Batailles. Le grand art est de sçavoir les choisir, » de les bien placer conformément à son plan & aux » services qu'ils peuvent rendre.

Je ne sçais pour quelle raison, dit-il, certains Corps combattent mieux contre certains autres, & pourquoi ceux qui en ont battu de plus forts, sont souvent battus par de plus foibles ? c'est sans doute par le défaut de confiance, parce que le lieu du combat a changé ou par d'autres circonstances qu'on ne peut saisir que dans le moment même. Les mouvemens de l'ame se peignent sur le visage des Soldats, ils s'annoncent par leurs discours & par leurs moindres démarches. Le Général doit les consulter ; il doit même aller encore plus avant ; la meilleure contenance ne décéle pas toujours le courage le plus ferme. La lâ-

cheté prend ſouvent le maſque de l'intrépidité ; mais au moment du combat le voile tombe, & le faux brave ſe fait connoître malgré lui. Ce n'eſt pas que dans ce moment une ſage crainte ſoit condamnable ; il doit être permis à la nature de frémir dans l'incertitude de ſa deſtruction. Le lâche ſe livre à ſes terreurs, le faux brave cherche envain à ſe les diſſimuler, le téméraire, qui ne voit rien, eſt incapable de les ſentir ; le vrai Soldat les réprime ; un bon Général tire parti de tout, & même de la foibleſſe. Annibal à la Bataille de Cannes, mit ſes meilleures Troupes aux aîles, afin que le centre, qui étoit compoſé des plus foibles, fût bientôt enfoncé, & que les aîles envelopaſſent plus aiſément les Romains.

C'eſt après un examen auſſi détaillé, qu'un Général connoîtra les circonſtances ſur leſquelles il doit régler ſes manœuvres & changer quelquefois ſes principes. C'eſt un avantage de mettre en Corps de réſerve de vieilles Troupes, & même une partie de l'élite de l'Armée, parce que s'il arrive que l'on plie, cette réſerve ſeule peut rétablir le combat : c'eſt ainſi que fit Annibal à la Bataille de Zama, où Scipion après avoir défait les Troupes qui s'offroient à lui, fut étonné d'avoir à combattre une nouvelle Armée, à la Bataille de Fontenoi, la Maiſon du Roi miſe en réſerve, décida avec quelques autres Brigades

d'Infanterie le ſuccès du combat: cependant il eſt des occaſions où cette diſpoſition pourroit être déſavantageuſe, telles que ſeroient celles où il faut préſenter à l'Ennemi un grand front, où l'on veut lui fermer les iſſues d'une gorge ou d'un défilé, celles où l'on ſe trouveroit trop inférieur & où il y a des poſtes à défendre.

Il ſeroit inutile de rapporter tout ce que dit Végece des précautions qu'il faut prendre avant la Bataille, le tems & les armes ont fait changer les diſpoſitions; le fuſil dont on ſe ſert au lieu de traits & de la fronde, la bayonnette au lieu de piques, ont diminué les intervalles qu'il falloit néceſſairement laiſſer entre chaque Soldat.

* *Tract. de aciebus inſtituendis.*

L'Empereur Léon * porte encore plus loin ſes ſpéculations; il exhorte le Général à faire durer le combat avec l'Ennemi, ſuivant les circonſtances des tems, des ſaiſons & des tempéramens: en effet il n'y a point d'égalité entre une Armée fatiguée par une longue marche, & une Armée qui, quoiqu'inférieure, s'eſt repoſée: des Soldats tranſplantés d'un climat dans un autre, ne ſont plus les mêmes; des peuples méridionaux foibles par eux-mêmes, le ſont encore davantage dans un païs ſeptentrional: des peuples ſeptentrionaux languiſſent dans un climat plus tempéré, cette vérité a été ſouvent confirmée par l'expérience de preſ-

que

que toutes les Nations ; nous l'avons éprouvé nous-mêmes dans plusieurs guerres d'Italie, & en dernier lieu dans nos Campagnes de Boheme.

C'est sur ces circonstances & sur bien d'autres encore qu'il seroit trop long de détailler, que le Général doit régler les dispositions d'une Bataille. Végece * ne fait que sept combinaisons différentes, qu'on peut même, à quelque chose près, réduire à trois : « La premiere façon de ranger une Armée en bataille, » est, selon lui, le quarré long ; la seconde, en joignant » obliquement par la droite la gauche de l'Ennemi ; » la troisiéme, en engageant le combat par la gauche » contre la droite de l'Ennemi ; la quatriéme, en pré- » cipitant ses aîles contre celles de l'Ennemi, lorsque » les Armées s'approchent, en laissant le centre en » chemin, (c'est celle d'Annibal à Cannes) & en tâ- » chant de rompre les aîles de l'Ennemi promptement » & contre son attente. » La cinquiéme est semblable à la quatriéme, ou plûtôt elle en est la correction, parce qu'il masque le centre, & le met à couvert par des Archers & des légérement-armés. « La sixiéme » ressemble à la seconde ; lorsque l'Armée en bataille » s'approche de celle de l'Ennemi, on attache brus- » quement la droite à sa gauche, on y engage vive- » ment le combat avec les meilleures Troupes, en » tenant le reste de l'Armée éloigné de la droite des

* *Liv 3. Ch. 4. art. 7.*

» Ennemis, & diſpoſé en long comme un javelot » qui préſente la pointe. La ſeptiéme, lorſqu'on peut » appuyer une aîle à la mer, à une riviere, à un lac, » à un marais ou à un ravin, & que l'on renforce des » meilleures Troupes, l'aîle qui n'eſt point ap- » puyée. »

M. le Chevalier Folard & M. de Puyſégur ont auſſi imaginé d'après eux-mêmes, des diſpoſitions particulieres; quelles que ſoient leurs hypothéſes, elles mettent dans ſon jour leur génie & donnent plus de clarté aux principes qu'ils établiſſent dans leurs ouvrages; quoique le haſard ne faſſe peut-être jamais rencontrer réellement toutes les circonſtances qu'ils ont ſuppoſées, il eſt des cas où elles peuvent ſe trouver à-peu-près ſemblables, & leurs manœuvres idéales être miſes en exécution; mais quand même ces ſuppoſitions n'auroient d'autre avantage que d'exercer le génie d'un Officier qui aime ſon métier, de lui donner cet eſprit de combinaiſon ſi néceſſaire à la tête des Troupes, la facilité d'appliquer promptement les principes aux circonſtances, la théorie à la pratique, ils mériteroient les éloges de la poſtérité.

L'ordre & la diſpoſition des Troupes pour le combat, dépendent entierement du Général, qui ſçait profiter des circonſtances; l'exécution juſte dépend

de la capacité des Officiers Généraux. Le Général ne peut être partout n'y avoir l'œil à tout ; il est obligé de s'en rapporter à l'intelligence de ceux qui commandent sous lui pour l'exécution de ses ordres ; c'est aux Officiers Généraux à sçavoir les varier à mesure que les circonstances & les manœuvres de l'Ennemi varient. Ils doivent avoir le coup d'œil assez prompt & assez juste pour les saisir & pour s'y opposer, & comme le dit M. de Puységur, * la disposition des Troupes une fois réglée sur celle de l'Ennemi, sur l'assiette du terrein, & les ordres généraux donnés, toute la part qu'un Général peut avoir dans une action, n'est qu'aux endroits où il est à portée de donner des ordres par lui-même.

* *Art de la Guer. ch. 10. art. 5. 2. part.*

M. de Montécuculli * dit avec raison, qu'il ne sçauroit jamais y avoir trop d'Officiers dans une Armée le jour d'une Bataille, afin qu'ils puissent prendre la place les uns des autres ; mais peut-on approuver sans inhumunité, ce qu'il ajoute, qu'on doit multiplier ce nombre en tems de guerre, & le diminuer pendant la paix ? Quelle perspective pour un Militaire, qui, après avoir prodigué son sang pour le salut de l'Etat & la gloire de son Prince, se verroit exposé à subir le sort de Bélizaire ! Quelques vertus qu'ait eu Justinien son Maître, peut-on sans indignation voir ce Général, après avoir vaincu les Perses, réuni l'Affrique à

* *Liv 1. Chap. 2. §. 21.*

l'Empire, puni les Vandales, chaſſé les Goths de l'Italie, ravagé l'Aſſirie, écarté loin de l'un & de l'autre Empire cette foule de Barbares qui l'innondoient, ſauvé le Trône & la vie à l'Empereur, ſur le ſimple ſoupçon ou plûtôt ſous le prétexte d'une conſpiration, privé de la vûe, & réduit à demander l'aumône aux paſſans, dans les rues de Conſtantinople, qu'il avoit tant de fois ſauvé ?

On a déja vû que les diſpoſitions changeoient ſelon le terrein dans un païs de montagnes ; elles ne ſont pas les mêmes que dans un païs de plaine. Végece * répéte, en parlant du champ de Bataille, ce qu'on a ſi ſouvent établi dans les Chapitres précédens, qu'un païs de plaine eſt toujours plus avantageux, lorſqu'on eſt plus fort en Cavalerie, & qu'un terrein ſerré, coupé de foſſés & de marais, couvert de montagnes & de bois, convient mieux à l'Infanterie. Dans celui-ci la connoiſſance du païs, la ruſe, l'habileté du Général & l'intelligence des Officiers Généraux qui ſont ſous ſes ordres, aſſûrent plûtôt du ſuccès, que la ſupériorité des Troupes dans un païs de plaine, qui ne préſente que peu ou point de variété dans le terrein, & qui permet à la plus grande partie des Troupes & même à la totalité d'agir : la ſupériorité du nombre donne de grands avantages, pourvû d'ailleurs que la diſpoſition ſoit bonne.

* *Liv. 3. Ch. 3.*

Les combinaiſons des Troupes ſont ſi multipliées, les circonſtances ſont ſi différentes, que quand même on pourroit raſſembler en un ſeul Corps toutes les Batailles, qui ſe ſont données depuis que les hommes ſont convenus de régler leurs droits par la loi du plus fort, le nombre des combinaiſons qui reſteroient à faire, l'emporteroit ſur le nombre de celles qui ont été exécutées. Il eſt impoſſible de tout détailler, il faudroit marquer chaque terrein en particulier & la diſpoſition qui lui eſt propre, chaque païs & toutes les circonſtances qui peuvent obliger à varier ces diſpoſitions. Dans celles qu'on va tracer, on n'a eu en vûe que de donner des régles & de mettre dans un plus grand jour les préceptes, qui conduiſent à la connoiſſance de toutes les autres.

Puiſſe la paix dont nous jouiſſons, ne jamais permettre que des principes acquis pendant la guerre, ſoient mis en pratique, ou ſi le néceſſité nous oblige à reprendre les armes, puiſſent ces diſpoſitions être utiles au bonheur de l'Etat & à la gloire du Roi!

Premiere Disposition.

On ſuppoſe deux Armées d'égale force, dans un païs de plaine traverſé d'une Riviere, compoſées de 57 Bataillons chacune & de 72 Eſcadrons, Cavale-

rie, Hussards & Dragons. Les deux Armées sont du même côté, la droite de l'une & la gauche de l'autre appuyées à cette Riviere. La gauche de celle dont la droite est appuyée à la Riviere, n'a aucun appui, & celle dont la gauche est appuyée, a un bois à sa droite. On voit par cette disposition qu'il s'agit de couvrir la gauche de l'Armée A. qui est en l'air.

L'Armée I. dont la droite & la gauche sont appuyées, est sur deux lignes, & présente le même front que l'Armée A. avec une réserve derriere. Voici à-peu-près quelle on conçoit que seroit la disposition du Général, qui commanderoit l'Armée qui n'a point d'appui à sa gauche. Il semble que pour faire une disposition sûre, la premiere ligne devroit être de vingt Bataillons, avec des intervalles d'environ trois toises entre chaque Bataillon, douze Escadrons à la droite tant plein que vuide, quatre Bataillons à la droite de la Cavalerie, dix piéces de canon & un Bataillon en Colonne joignant la Riviere, douze Escadrons à la gauche de la premiere ligne tant plein que vuide, seize Bataillons en seconde ligne à trois cens pas de la premiere, onze Escadrons à sa droite placés derriere les intervalles de ceux de la premiere ligne & à leur droite, six Escadrons de Dragons appuyans à la Riviere pour soutenir l'Infanterie & le canon qui couvrent la droite, onze Escadrons à la gauche placés de même que ceux de

la droite; dix piéces de canon ſoutenues d'un Bataillon en Colonne entre l'Infanterie & la Cavalerie de la droite, dix autres ſoutenues auſſi d'un Bataillon en Colonne entre l'Infanterie & la Cavalerie de la gauche, quatre Bataillons & dix piéces de canon derriere la ſeconde ligne de la gauche, avec ordre de ſe porter ſur le flanc en écharpe, lorſque l'Armée s'ébranlera pour aller attaquer celle qui eſt poſtée; douze Eſcadrons de Cavalerie derriere la premiere ligne de la gauche pour ſe porter ſur le flanc & en écharpe, à cent pas du premier Eſcadron de la gauche, appuyés aux quatre Bataillons & au canon, la réſerve de dix Bataillons & de huit Eſcadrons de Dragons placés en troiſiéme ligne ſur le flanc gauche, afin qu'elle ſe porte en premiere ligne dès que les Eſcadrons de Cavalerie qui étoient derriere ceux de la premiere ligne, ſeront placés en écharpe: dans cette poſition, cette Armée s'avancera en avant, ſans que jamais la droite abandonne les bords de la Riviere.

Si l'Armée ennemie s'avance, la diſpoſition de l'Armée A, n'en deviendra que meilleure, parce que l'Armée I. abandonnera l'appui qu'elle a à ſa droite; ſi au contraire elle reſte dans ſon poſte pour ne pas perdre cet appui, alors les dix Bataillons de la réſerve ſuivis des huit Eſcadrons de Dragons, ſe joindront aux quatre qui appuyent les flancs de la Cavalerie qui eſt en écharpe.

Dans la marche, cette ligne en écharpe doit aller obliquement, & lorſque le canon ſera à portée de pouvoir canoner le bois, on fera faire pluſieurs décharges, pour rompre & pour abattre les retranchemens ou les abattis que les Ennemis auroient pû faire, & pour déranger leur diſpoſition. Lorſque l'Armée A. ſera à portée de canoner avec fruit l'Armée I, elle fera alte, & l'occupera par un feu continuel de canon. La principale attaque doit être au bois par les quatorze Bataillons ; pour donner plus de force & de certitude à cette attaque, on en détachera ſix autres de la ſeconde ligne avec dix piéces de canon, continuant toujours de front à faire tirer. Si dans cette attaque on s'apperçoit que l'Ennemi dégarniſſe ſa ligne pour porter du ſecours au bois attaqué, alors le centre de l'Armée & la droite doivent marcher ſur lui & le charger vivement ; les Troupes qui canonent le bois, ne doivent point s'avancer, mais ſeulement tenir les Troupes qui y ſont, en échec, parce que l'endroit que l'Ennemi a dégarni, devient l'attaque principale ; il eſt probable qu'ayant affoibli ſon front, il ſoit certainement enfoncé. S'il ne le dégarnit point, & que l'attaque du bois réuſſiſſe, dès que l'Ennemi en ſera chaſſé, les Troupes qui l'ont attaqué, prendront l'Ennemi en flanc, alors le Corps de l'Armée en marchant en avant, doit décider une affaire

affaire à moitié gagnée ; si par les avis qu'on a & par le nombre des Troupes qu'on connoît à l'Ennemi, & qu'on voit devant soi, on juge que le bois est farci de beaucoup d'Infanterie, & que par conséquent l'attaque en seroit difficile, il faut attaquer le côté de la riviere, en marchant imperceptiblement par la droite en faisant soutenir la gauche. Pour réussir plus certainement dans cette attaque, il faut joindre aux cinq Bataillons qui sont à la droite, quelques autres de la seconde ligne : la gauche doit rester dans la position dont on a parlé pour contenir l'Ennemi. S'il arrivoit que l'Ennemi voyant sa gauche attaquée, fît sortir des Troupes du bois pour venir remplacer celles du centre, qu'on a fait marcher au secours de la gauche, les quatorze Bataillons qui sont en écharpe, doivent attaquer le bois avec vivacité soutenus de Dragons. Ces derniers se mettront sur le flanc gauche de l'Infanterie pour la couvrir, & lorsqu'on sera à soixante pas de l'Ennemi, il faut marcher sur lui la bayonnette au bout du fusil, & les Dragons l'attaqueront en flanc en même tems qu'il le sera en tête, le tout supposé que le bois soit praticable pour les Dragons à cheval ; s'il ne l'est pas, ils mettront pied à terre, l'Infanterie étant suffisamment soutenue par les douze Escadrons de Cavalerie qui sont en écharpe.

On pourroit bien, surtout dans un païs de plaine,

faire attaquer toute l'Armée enſemble ; mais cette manœuvre eſt dangereuſe, & ſi la premiere ligne eſt pliée dans tout ſon front, on a peu de fond à faire ſur la ſeconde ; au lieu qu'en attaquant un ou deux points de l'Armée ennemie, ſi on réuſſit dans un, la Bataille eſt gagnée, parce que les Troupes qui ont battu, prennent l'Ennemi en flanc en même tems qu'on le fait attaquer en tête par l'Armée ; ſi elle ne réuſſit point, les Troupes qui ont attaqué, peuvent ſe retirer, protégées de toute l'Armée qui n'a point ſouffert.

Autant qu'on le peut, il faut cacher à l'Ennemi les manœuvres qu'on veut faire, par conſéquent les cinq Bataillons & les dix pieces de canon qui appuyent la droite de l'Armée à la Riviere, doivent marcher derriere les Eſcadrons de la premiere ligne, l'Infanterie ayant les armes ſous le bras, & ne ſe mettre en Bataille dans la poſition où elle eſt ſur le plan que lorſque les deux Armées ſeront prêtes à marcher pour ſe charger ; il en eſt de même des Eſcadrons de Cavalerie qui doivent être placés derriere ceux de la premiere ligne de la gauche, pour faire la manœuvre qu'on a vûe ci-deſſus.

Voyez la Planche dix-neuviéme.

Seconde Disposition.

Si les deux Armées n'ont aucun appui à leur droite ni à leur gauche, on doit laiſſer ſubſiſter la même poſition qu'on a déja établie pour la Cavalerie qui eſt derriere celle de la premiere ligne, à cela près qu'elle doit être diſtribuée à la droite & à la gauche. Si l'on n'a pas aſſez de Cavalerie, il faut y ſubſtituer des Huſſards; mais ſi l'on a aſſez de Cavalerie, il faut s'en ſervir pour cette manœuvre, parce que la Cavalerie eſt plus ſolide, que ſa charge eſt plus peſante & qu'elle en imprime davantage à d'autre Cavalerie, pourvû que ce mouvement ſe faſſe avec célérité. Cette Cavalerie ou ces Huſſards qui ſont en écharpe, ne doivent point quitter leur poſte, mais attendre le ſuccès de l'attaque; ſi l'Ennemi eſt repouſſé, ils tomberont ſur ſes flancs & tâcheront par une charge vive & rapide d'entraîner la ſeconde ligne avec la premiere; ils ſeront ſuivis d'une partie de l'aîle de la Cavalerie qui a battu, pour donner plus de force à l'attaque de la ſeconde ligne, en prenant garde, autant qu'on le peut, de ne point laiſſer ſur l'aîle de l'Infanterie aucune Troupe de Cavalerie en état de la protéger. Après que ces deux lignes de Cavalerie auront été pliées & pourſuivies, la moitié de la ligne victorieuſe doit reſ-

ter en ordre, & par un à-droite par la gauche, prendre en flanc l'Infanterie ennemie dans le moment qu'elle ſera attaquée en tête par celle de l'Armée. La ſeconde ligne doit alors prendre la place de la premiere pour être à portée de la ſecourir, au cas que l'Infanterie ennemie tînt ferme ; mais il eſt probable qu'étant dépourvûe de ſa Cavalerie, elle n'aura pas la même fermeté ni le même nerf que ſi elle en étoit ſoutenue, ſurtout ſe voyant attaquée de toutes parts.

La Cavalerie & les Huſſards qui ſuivent l'aîle battue, ne doivent pas trop ſe haſarder & ſe débander dans leur pourſuite, de peur que les Huſſards ennemis qui ſont derriere, ne tombent ſur eux & ne les battent en les attaquant de tous côtés, ce qui arriveroit ſans doute s'ils n'obſervoient point de reſter en ordre de bataille, manœuvre qui doit être obſervée du moins par la Cavalerie. Après que les Huſſards auront ſuivi la Cavalerie ennemie aſſez de tems pour la mettre en déſordre, ils doivent revenir & reprendre la même place qu'on a marquée ci-deſſus, pour ſe porter de-là aux endroits où ils pourroient être néceſſaires : quoiqu'il paroiſſe un peu difficile de faire revenir des Huſſards, il n'eſt rien dont on ne vienne à bout, quand l'ordre & la diſcipline ſont établis & que l'Officier ſait ſe faire obéir.

Polibe, L. 3. Ch. 4.

A la Bataille de Cannes, * l'Armée Carthaginoiſe,

ſupérieure à celle des Romains, l'ayant enfoncée, une partie reſta à ſa pourſuite, & l'autre tomba ſur le derriere & ſur les flancs de leur Infanterie, dans le même tems que l'Infanterie Carthaginoiſe chargeoit celle des Romains de toutes parts, ce qui décida la victoire. Annibal la dût ainſi en partie à la ſupériorité de ſa Cavalerie & à ſon attaque par les flancs. Les Numides qui étoient ſur l'aîle droite de l'Armée Carthaginoiſe, & qui combattoient à-peu près dans le même ordre que les Huſſards, firent dans cette occaſion ce que les Huſſards feroient certainement dans la diſpoſition qu'on ſuppoſe, tant il eſt vrai que l'Infanterie dépourvûe de ſa Cavalerie & attaquée en flanc par de la Cavalerie, n'a pas la même fermeté ni le même nerf, & ſi elle eſt encore attaquée en tête par l'Infanterie, elle ne peut qu'être battue. La principale attention qu'on doit avoir, dit M. de Montécuculli, * c'eſt d'aſſûrer les flancs de la Bataille, l'expérience ayant appris que, lorſque les aîles de la Cavalerie ont été rompues, l'Infanterie eſt aiſément enveloppée & n'a plus de moyens ni même le courage de ſe défendre. On peut voir les principes qu'il donne là-deſſus. On voit par l'exemple de la Bataille de Cannes quel eſt l'uſage qu'on doit faire de la Cavalerie, ſurtout dans un païs de plaine où elle peut agir facilement. Quel avantage n'en peut-on point eſpérer, puiſque

* *Liv. 1. Ch. 2.*

l'Armée des Romains,forte de quatre-vingt mille hommes d'Infanterie & de six mille chevaux, fut vaincue par celle des Carthaginois moins forte en Infanterie de moitié, mais qui tiroit sa principale force de dix mille hommes de Cavalerie, tous vieux Soldats bien aguerris.

C'est la maniere de disposer les Troupes, l'ordre & la discipline, & non le grand nombre qui gagnent les Batailles; rarement peut-on les employer toutes. Pendant la derniere Guerre, à peine la moitié a-t-elle été occupée dans toutes les Batailles que nous avons gagnées.

Mais si l'aîle de la Cavalerie est battue, elle doit se retirer le plus en ordre qu'elle pourra; la Cavalerie ou les Hussards qui sont en écharpe, doivent toujours demeurer dans la même place; il n'est pas à craindre que l'Ennemi s'avance vivement pour la poursuivre, parce qu'il seroit pris en flanc par le Corps qui est en écharpe, ce qui doit non seulement rallentir l'ardeur des Vainqueurs, mais même ranimer les Vaincus. Cette manœuvre laisse le tems à ceux-ci de passer dans les intervalles de la seconde ligne & de se rallier derriere, ce qu'ils peuvent faire d'autant plus aisément qu'ils ne sont suivis ni inquiétés du moins que très-légérement.

Pour prévenir tous les inconvéniens qui pourroient arriver si les Hussards, en chargeant en flanc la premie-

re ligne de l'Ennemi, étoient chargés par la ſeconde ligne, il faudroit dans l'inſtant détacher de la réſerve un Corps ſuffiſant de Dragons pour remplir les intervalles des Huſſards, qui formeroient une ligne pleine, ſans occuper plus de terrein, d'autant mieux qu'il peut ſe faire qu'il n'y eût point de terrein par de-là les Troupes qui ſont en écharpe, & que d'ailleurs ces Dragons ſe trouveroient trop éloignés du Corps de bataille.

On peut encore, ſans leur faire remplir les intervalles des Huſſards, les mettre en ſeconde ligne derriere eux, & lorſque les Huſſards attaqueront le flanc de l'aîle ennemie, les Dragons prendront leur place pour contenir la ſeconde ligne de l'Ennemi. Cette manœuvre a le même effet, & eſt moins difficile à exécuter. Il eſt comme évident que la ſeconde ligne n'oſera pas s'avancer pour protéger ſa premiere, de peur d'être chargée en flanc par les Dragons, & qu'au contraire elle ſera obligée de ſe retirer.

Cette manœuvre, dont l'exécution paroit aſſez difficile, ne l'eſt point ſi on l'a prévûe comme on le doit, ſi l'on a des Troupes diſciplinées, & qui ſachent manœuvrer avec ordre & préciſion. Quand bien même ce mouvement ne ſeroit pas fait avec toute la préciſion poſſible, il ne pourroit jamais être dangereux, parce que le front des deux lignes ne ſe dérange point,

que cette manœuvre se fait sur les derrieres, & que si les Hussards & les Dragons étoient attaqués & battus en arrivant, leur défaite ne pourroit porter aucun préjudice au Corps de l'Armée. Il est rare que dans un Champ de Bataille en plaine, toutes les Troupes ne donnent point, surtout quand il n'y a nul obstacle qui les empêche de se joindre.

Dans ces occasions il faut que l'ordonnance des Troupes soit forte dans toutes ses parties ; il faut toujours en avoir en réserve soit Infanterie ou Dragons, pour porter un prompt secours aux endroits qui auroient été affoiblis.

Si dans un païs de plaine il est possible de trouver un ravin auquel on puisse appuyer la droite, & un village pour la gauche, il faut s'emparer de cette position, supposé qu'on soit dans l'intention de recevoir la Bataille, & non de la donner. Si l'on vouloit la donner, il seroit inutile de prendre cette position, parce qu'on seroit obligé de l'abandonner pour aller attaquer l'Ennemi ; mais si les circonstances exigent qu'on la reçoive, il faut occuper ce poste, mettre de l'Infanterie & du canon dans le village & mettre derriere d'autre Infanterie pour soutenir celle qui y est postée.

Quant à la disposition de l'ordre de Bataille, surtout pour le front de la ligne, il faut s'accommoder

au terrein, à la diſpoſition que l'Ennemi a priſe, aux Troupes qui peuvent agir le plus aiſément & à celles qu'il peut oppoſer.

Si l'Ennemi a pris un Champ de Bataille & qu'on veuille l'y attaquer, il faut l'occuper dans tout ſon front; mais on doit faire de plus grands efforts à un ou deux endroits comme ſur les aîles ou au centre. C'étoit la Méthode de M. le Maréchal de Saxe dans toutes les Batailles qu'il a données. Quand on la reçoit, comme il y fut obligé à Fontenoi en 1745, il ne dépend point de l'Armée poſtée d'être attaquée d'un côté plûtôt que de l'autre; dans cette occaſion la diſpoſition doit être prévûe, les poſtes retranchés & occupés, le canon diſtribué & avoir des Troupes derriere chaque poſte pour ſoutenir celles qui y ſont; alors on doit attendre la victoire de la capacité des Chefs, de la fermeté des Troupes & du ſecours qu'on leur donne à-propos; mais quand on la donne, on peut attaquer ou la droite ou la gauche ou le centre, en s'aſſujettiſſant cependant toujours à la ſituation du terrein dont on ne peut être inſtruit que par la connoiſſance exacte du païs & du Champ de Bataille que l'Ennemi occupe.

Il eſt dangereux d'attaquer une Armée poſtée avec la même vivacité ſurtout ſon front, parce que ſi l'on ne réuſſit point, les Troupes ſe rebutent, & que les unes ſont témoins de la défaite des autres. Si la pre-

miere ligne est répoussée, rarement la seconde est-elle de quelque secours; au lieu qu'en occupant seulement le front de l'Ennemi & en l'attaquant en force dans une ou deux parties; si l'on y réussit, les Troupes peuvent le prendre en flanc, & celles qui l'occupoient sur son front, l'attaqueront alors vivement & l'empêcheront de porter du secours à celles qui sont battues; si l'on ne réussit point à la premiere attaque, on peut la recommencer & y donner plus de force en faisant marcher des Troupes de la seconde ligne; c'est ce qu'on a vû à la Bataille de Lawfeld, donnée en 1747: nos Troupes furent repoussées quatre fois, M. le Maréchal de Saxe leur envoya un renfort; ces Troupes réunies emporterent le village à la cinquiéme attaque, ce qui décida le succès de la Bataille.

On peut aussi dans un païs de plaine rase n'attaquer qu'une partie de l'Armée. L'Antiquité en fournit des exemples. Epaminondas à Leuctres n'attaqua que la droite de l'Armée Lacédémonienne par une grosse colonne d'Infanterie qui formoit sa gauche; & en faisant soutenir la droite & marcher la gauche, toute l'Armée, comme le conjecture M. le Chevalier Folard * fit un quart de conversion. Celle de Mantinée * gagnée par le même Général, est dans le même genre, à cela près que ce fut le centre de l'Armée Lacédémonienne qui fut attaqué. On ne propose ces exemples que

* *Trait. de la Colonne, Chap. 10.*

* *Trait. de la Colon. observ. sur la Bat. de Mantinée.*

comme des manœuvres possibles, mais qu'il seroit dangereux d'imiter dans toutes les occasions & qu'il ne faut suivre que dans les circonstances où un Général pourra espérer d'en tirer avantage.

Comme dans un païs de plaine la Cavalerie peut agir facilement, & être d'un grand secours à l'Infanterie, il faut lui donner toutes les facilités possibles pour attaquer avec succès; elle doit toujours avoir des Troupes derriere pour la protéger. La Cavalerie est si essentielle, dans le cas où les deux Armées par la situation du païs peuvent se joindre sans trouver d'obstacles, que si la Cavalerie, comme dit M. de Puységur,* est battue, quand même l'Infanterie de la même Armée seroit victorieuse, le mieux qui peut lui arriver, est de pouvoir se retirer en bon ordre.

* *Art de la Guerre, Ch. 14. art. 4. part. 1.*

Le terrein varie si souvent, que dans un païs même de plaine, on trouve des inégalités, des broussailles, des hayes, des marais & des ravins; dans chacune de ces situations les dispositions doivent changer: si ces broussailles se trouvent dans la ligne de la Cavalerie, & qu'elle puisse y manœuvrer, (car si elle ne le peut pas, ce seroit une très-grande faute de l'y placer) il faut l'entremêler de pelotons d'Infanterie, observer cependant de ne les point tirer du Corps de Bataille, mais de la réserve pour ne point diminuer les forces du front, ce qu'il ne faut faire dans quelque

occaſion que ce ſoit, à moins qu'une partie de l'Armée, par ſa poſition ou par celle de l'Ennemi, ne puiſſe agir offenſivement, par quelque marais, ravins ou quelque autre obſtacle que l'Ennemi aura mis devant lui; ſi cependant on peut prendre une poſition avantageuſe, en faiſant occuper ces brouſſailles ou ces hayes par l'Infanterie, il faut la préférer, afin que la Cavalerie puiſſe agir plus facilement.

On a grand ſoin, en fortifiant une place, de s'emparer des lieux les plus avantageux, ſoit en fortifiant ce qui domine ſur la plaine, ſoit en applaniſſant ce qui pourroit commander les Fortifications : tels que dans un Poligone, tous les Baſtions, tous les ouvrages avancés ſe flanquent & ſe protégent l'un l'autre; telles les Troupes rangées en Bataille doivent ſe protéger & ſe ſoutenir mutuellement. On ne doit rien omettre; on ne doit rien négliger, ſouvent les plus petits avantages ſont déciſifs.

Non ſeulement les diſpoſitions varient ſuivant la ſituation du terrein, mais encore ſelon les vûes des Généraux. Les uns rangent les Bataillons ſans intervalles ou en muraille; les autres avec de petits intervalles; d'autres laiſſent la diſtance d'un demi-Bataillon entre chacun, & d'autres enfin, en ſuivant le ſyſtème de M. le Chevalier Folard, les mettent en Colonnes.

La premiere diſpoſition eſt ſans doute formidable,

quant à l'Infanterie ; mais, comme on l'a déja remarqué, elle eſt mauvaiſe, quant à la Cavalerie ; dans la troiſiéme, l'intervalle d'un demi-Bataillon a trop d'étendue, il faudroit un terrein immenſe ; de plus les Bataillons ne ſont pas aſſez près l'un de l'autre pour pouvoir ſe protéger. La ſeconde paroît meilleure, parce que le front eſt moins conſidérable, que les Bataillons ſont plus à portée de ſe ſecourir l'un l'autre, & qu'ils n'ont la diſtance néceſſaire pour ne pas ſe confondre enſemble. La quatriéme eſt ſans doute très-bonne ; mais peut-on ſe promettre que le Soldat pourra toujours marcher d'un pas égal & enſemble ſans s'arrêter ? Le feu de la Colonne eſt continuel, elle ſe défend de tous les côtés ; mais ſon feu oblique ne fait pas un grand effet, & il eſt des ſituations & des terreins où cette poſition en Colonne ſeroit défectueuſe ; lorſqu'on ne peut approcher de l'Ennemi, & qu'on eſt expoſé à ſon canon, cette diſpoſition ſeroit dangereuſe, parce qu'il eſt certain que le canon a bien plus de priſe ſur une profondeur que ſur une largeur ; de plus ne pouvant approcher de l'Ennemi, il n'y a que les têtes des Colonnes qui peuvent faire feu, & le reſte eſt dans l'inaction, expoſé au canon. Ce n'eſt donc que lorſqu'on peut approcher de lui, & le charger que la poſition en Colonne eſt très-bonne.

M. le Maréchal de Puyſégur * avance qu'une Armée

* *Art. de la Guerre, L. 2. Ch. 14. Art. 3.*

dans un païs de plaine, rangée ſur deux lignes dont la premiere eſt ſans intervalles, doit néceſſairement battre l'Armée qui eſt rangée avec des intervalles.

La raiſon qu'il en donne eſt ſenſible : Il eſt certain que la ligne pleine ſe tient bien plus ſerrée en marchant, & que venant à charger la premiere ligne de l'Armée qui a des intervalles, elle doit l'avoir enfoncée avant que la ſeconde ligne qui eſt à cent cinquante toiſes ou à trois cens pas derriere, puiſſe avoir le tems de la venir ſecourir; il eſt vrai que cela peut arriver, & même qu'on en peut citer des exemples ; mais auſſi ne peut-on pas oppoſer à cette ordonnance en muraille, en gardant les intervalles néceſſaires, une diſpoſition non ſeulement capable de lui réſiſter, mais même plus forte, ſoit par la poſition & l'arrangement des Troupes, ſoit par le prompt ſecours qu'elles peuvent ſe donner l'une & l'autre ſans s'embarraſſer dans leurs manœuvres ?

On ſuppoſe deux Armées dans un païs uni, ſans appui aux aîles de part & d'autre, ſans aucun obſtacle qui puiſſe les empêcher de ſe joindre. L'Armée ennemie eſt, comme on l'a dit, ſur deux lignes, dont la premiere eſt en muraille, tant Infanterie que Cavalerie, la ſeconde eſt avec de grands intervalles & un Corps de Huſſards derriere. L'Armée qu'on veut lui oppoſer eſt d'égale force & eſt de quarante Bataillons & de cinquante-quatre Eſcadrons, tant en Cava-

lerie, Huſſards que Dragons. Voici à-peu-près dans quel ordre il ſemble qu'on devroit manœuvrer contre l'Ennemi, qu'on ſuppoſe rangé en muraille.

La premiere ligne d'Infanterie compoſée de quinze Bataillons, auroit trois toiſes de diſtance d'un Bataillon à un autre, & d'un demi-Bataillon entre chaque Brigade, huit Eſcadrons à la droite & autant à la gauche tant plein que vuide, quinze Bataillons en ſeconde ligne à deux cens pas de diſtance de la premiere, ſept Eſcadrons à la droite & autant à la gauche, derriere les intervalles de ceux de la premiere ligne, appuyant l'Infanterie de la ſeconde, dix Bataillons en réſerve ſur deux Colonnes, dont une de cinq Bataillons derriere les Eſcadrons de la droite de la ſeconde ligne, & l'autre de la même force placée de même à la gauche, douze Eſcadrons de Dragons derriere la ſeconde ligne, moitié à droite, moitié à gauche, & douze Eſcadrons de Cavalerie, ou de Huſſards faute de Cavalerie, derriere ceux de la premiere ligne.

Par cette ordonnance, l'Armée paroît rangée ſur deux lignes avec une réſerve, & ne permet point à l'Ennemi de ſe douter des mouvemens qu'elle peut faire en marchant: cette ordonnance aura ſans doute cet effet, & ne paroîtra pas bien formidable; mais dès que les deux Armées s'ébranleront pour marcher en

avant, la ſeconde ligne de l'Infanterie s'avancera inſenſiblement, en ſe formant en Colonnes par Bataillons, dont chacun ira appuyer ſa tête au Bataillon de la premiere ligne, ce qui formera des T. Les dix Bataillons de réſerve qui forment deux Colonnes de cinq Bataillons chacune, iront remplir le vuide qui eſt de droite & de gauche, entre l'Infanterie & la Cavalerie. La Cavalerie ou les Huſſards qui ſont derriere la premiere ligne, les uns par un à-droite les autres par un à-gauche, iront ſe placer en écharpe, à cent pas des des aîles de l'Armée; les Dragons ſe placeront derriere eux en ſeconde ligne. Cette manœuvre en marchant eſt d'autant plus aiſée à faire, qu'elle n'eſt point combinée, qu'elle ſe fait ſur les derrieres, que le front de la premiere ligne ne ſe dérange point, & que par conſéquent l'Ennemi ne peut avoir le tems de l'appercevoir aſſez tôt pour changer ſa poſition, & s'oppoſer l'ordonnance qu'on lui préſente; cette premiere ligne, par cette ordonnance, forme autant de Colonnes qu'il y a de Bataillons, & la profondeur de ces Colonnes, doit néceſſairement enfoncer l'Armée ennemie qui eſt en muraille, mais qui n'a tout au plus que quatre hommes de profondeur, parce que l'impulſion d'une Colonne doit être bien plus vive que celle d'un Bataillon ſur quatre ou ſix de hauteur.

Voyez la Planche vingtiéme.

En

En ſuppoſant que les aîles de chaque T. plient, les Bataillons qui y pénétreront, ſe trouveront entre deux Colonnes hériſſées de bayonnettes; les dix Bataillons de réſerve qui doivent, ſuivant cette diſpoſition, joindre la droite & la gauche de l'Infanterie, doivent néceſſairement ſéparer les deux aîles de l'Infanterie, qui débordent l'ordonnance en Colonnes. Quatre Bataillons doivent reſter à leur pourſuite, & les deux derniers prendre la ligne en flanc en même tems qu'elle ſera attaquée en tête. La Cavalerie doit charger la ligne qui eſt en muraille avec impétuoſité, & la ſeconde ligne doit la ſuivre de près, mais en ordre, la Cavalerie ou les Huſſards qui ſont en écharpe, l'attaquer en flanc & les Dragons reſter en panne pour contenir la ſeconde ligne ennemie.

Quelques diſpoſitions qu'on faſſe dans l'arrangement d'une Armée, il faut toujours qu'elles ayent un objet. On doit prévoir tout ce que l'Ennemi pourra faire, croire toujours que ſa diſpoſition ſera bonne, & lui en oppoſer une au moins auſſi forte & toujours meilleure, s'il ſe peut, lui cacher ſurtout les mouvemens qu'on veut faire, ou les lui déguiſer ſi bien qu'il n'ait point le tems de s'y oppoſer, ou qu'il ne le puiſſe jamais aſſez promptement, ni d'aſſez près pour ne pas donner jour à découvrir les manœuvres qu'on veut faire & en profiter.

L'ordonnance de l'Armée en muraille eſt bonne, mais ce n'eſt ordinairement que relativement à l'Infanterie, parce que cette Arme manœuvre ſur elle-même & qu'elle n'a beſoin que de très-peu de terrein pour ſe retirer ou pour ſe préſenter devant l'Ennemi ou pour faire un à-droite ou un à-gauche; mais cette même ordonnance eſt défectueuſe & même mauvaiſe pour la Cavalerie, à moins qu'elle ne ſoit phyſiquement sûre de battre : or comme à la Guerre une certitude phyſique ſeroit une vraie préſomption, cette diſpoſition de la Cavalerie en muraille ſeroit dangereuſe, parce qu'il peut arriver qu'elle ſeroit enfoncée ; ſi celle qui lui eſt oppoſée, marche hardiment vers elle ſans s'embarraſſer & ſans s'épouvanter de cette maſſe de Cavalerie, & ſi elle la charge la premiere en ſe ſervant de ſon épée, comment pourroit-elle ſe retirer en ordre, ſi elle étoit pliée étant auſſi ſerrée dans ſa retraite que dans ſon ordonnance; tous les Eſcadrons rempliſſant le terrein, elle ne pourroit ni manœuvrer ni agir, & ſi elle vouloit ſe retirer par les grands intervalles de la ſeconde ligne, elle l'entraîneroit dans ſa fuite ; y eut-il même ſix lignes derriere elle, tout ſeroit entraîné, la ſeconde par la premiere, la troiſiéme par la ſeconde, ainſi des autres.

Il eſt vrai qu'elle peut donner le premier coup de

poitrail, & par conſéquent faire plier les Eſcadrons qui ont des intervalles; mais comme ceux-ci ont plus de terrein pour manœuvrer, ils pourront ſe retirer plus aiſément que ceux qui n'en ont point, en paſſant par les intervalles de la ſeconde ligne, ce qu'une ligne pleine ne pourroit faire; ils peuvent ſe rallier derriere pendant que la ſeconde chargera la ligne qui eſt pleine, & qui eſt déja déſunie par ſa premiere attaque; quand même ſes deux lignes ſeroient battues, elles pourroient ſe retirer plus aiſément, chaque Eſcadron ayant aſſez de terrein pour manœuvrer; elles ne ſeront jamais en déſordre comme la ligne pleine, qui ne peut qu'être taillée en piéces ſi elle eſt pliée, ou qui ne peut trouver ſon ſalut que dans la fuite; au lieu que les deux lignes qui ont des intervalles, peuvent ſe retirer par échelons & en gens de guerre, ſe ſoutenant l'une & l'autre.

D'ailleurs pour obvier à l'impétuoſité de cette Cavalerie en muraille, il ſemble qu'il n'y a qu'à placer des Huſſards, ſi l'on n'a point aſſez de Cavalerie, derriere les Eſcadrons de la premiere ligne, qui, lorſque les deux Armées ſe mettent en mouvement pour ſe charger, vont ſe mettre de droite & de gauche en écharpe, à cent pas de la premiere ligne de la Cavalerie; par cette poſition ils peuvent prendre en flanc la ligne ennemie lorſqu'elle viendra attaquer la Cavale-

rie ; si une partie de cette ligne voyant ce mouvement, se partage en deux, l'une pour attaquer la ligne qui a des intervalles, & l'autre les Hussards, c'est autant de forces diminuées, par conséquent la ligne tant pleine que vuide a moins de Troupes à combattre, & elle peut espérer de les plier en chargeant la premiere ; n'importe que les Hussards soient battus, la défaite de ces Troupes ne décide point le succès de la Bataille : c'est le Corps entier qu'il faut rompre, & non deux Régimens d'Hussards qui se retireront facilement devant la Cavalerie, qui se rallieront & qui reviendront l'attaquer aussi promptement qu'ils se seront retirés. Mais si au lieu de Hussards, on peut y placer de la Cavalerie, la ligne ennemie, qui se partage en deux, se trouve avoir à combattre à armes égales : ce ne sera que la promptitude avec laquelle on l'attaquera qui assûrera le succès, d'autantt plus qu'elle sera obligée de faire un mouvement pour se séparer devant des Troupes postées & prêtes à charger. Si cette ligne pleine, sans faire attention aux Hussards, s'avance pour charger la Cavalerie, les Hussards doivent tomber sur les flancs, du moins une grande partie, & les Dragons qui sont derriere eux en réserve, doivent prendre leur place pour contenir la seconde ligne ennemie, & pour l'empêcher de prendre les Hussards par derriere.

Ces deux dispositions sont idéales : ordinairement

on ne choisit point, pour combattre un terrein où les aîles manquent d'appui, & l'on empêche, autant qu'on le peut, l'Ennemi de s'emparer d'un poste avantageux, ou du moins on ne l'y attaque point, lorsqu'on n'a pû le prévenir, surtout si le terrein que l'on occupe est en l'air de toutes parts. Il est cependant des circonstances où l'on est obligé de combattre, quoique le poste ne soit point fort par son assiette. Par les deux dispositions qu'on vient de détailler, on a voulu faire voir l'ordre qu'il seroit plus à propos de garder pour couvrir des aîles qui pourroient se trouver exposées par la situation du terrein; on voit de quelle importance il est de bien connoître & de s'assûrer de toutes les élévations, des marais, des ravins & de tous les obstacles qu'on peut rencontrer. On doit prendre dans des occasions si importantes, les mêmes précautions qu'on prendroit sous le canon d'une Place, s'il se trouvoit des élévations qui dominassent sur leurs ouvrages; alors on ne manqueroit pas d'en construire d'autres plus avancées, pour empêcher l'Ennemi de s'y porter & pour en retarder les approches.

Si M. le Duc de Savoye, à la bataille de la Marsaille gagnée en 1698. par l'Armée du Roi, commandée par M. de Catinat, s'étoit emparé des hauteurs de Piosaque, l'Armée de ce Prince auroit eu un appui aux

deux aîles; au lieu que sa gauche étoit en l'air; M. de Catinat profitant de cette faute, étendit sa droite jusqu'au pied de ces hauteurs, dont il s'empara & déborda la gauche de l'Ennemi: c'est par ces hauteurs que le désordre commença à se mettre dans l'Armée de M. le Duc de Savoye; il se communiqua bientôt à tout son front, & gagna le Corps entier, tant il est vrai que le plus petit objet négligé change entierement l'ordre des choses, que la moindre faute est essentielle, que la confiance dans le nombre & dans la valeur de ses Troupes est souvent dangereuse, & que le mépris de l'Ennemi est toujours funeste. L'Ennemi inférieur en Troupes, sera bientôt supérieur s'il a l'avantage du terrein.

Il est impossible que dans une Bataille les deux Armées se trouvent également bien postées. Celle qui est attaquée, en s'emparant d'une bonne position, en y ajoutant par le secours de l'art, ce qui manque à l'assiette du terrein, peut se maintenir dans ce poste & s'y défendre avec opiniâtreté. Celle au contraire qui veut attaquer, ne peut en approchant de l'Ennemi, que profiter des avantages que le païs lui donne, & suppléer au terrein par l'ordonnance de ses Troupes, & attaquer l'Ennemi quoique dans une position avantageuse; c'est dans cette occasion que la capacité d'un Général se développe, & que le grand Homme

paroît, ſoit en attaquant à propos l'Ennemi dans l'endroit le plus foible, en occupant tout ſon front & l'empêchant de porter du ſecours aux Troupes attaquées avec force & avec vigueur, ſoit en poſtant les ſiennes de façon, que quoique dans un poſte déſavantageux vis-à-vis celui de l'Ennemi, elles ne puiſſent être tournées ou priſes en revers. C'eſt toujours une faute de donner à l'Ennemi le tems de ſe poſter avantageuſement. Il faut le prévenir en s'emparant du poſte qu'il a réſolu de prendre, non pour l'y attendre & pour recevoir la Bataille, à moins que le poſte ne ſoit inattaquable ; mais il faut s'en ſaiſir pour empêcher l'Ennemi de s'en emparer, & l'attaquer ou dans ſa marche, ou dans quelque poſition moins forte, qu'il ne puiſſe avoir reconnu parfaitement, ni avoir eu le tems de fortifier, (ce qu'il faut cependant entendre pour la Guerre offenſive, car pour la Guerre défenſive, il faut éviter avec ſoin de combattre, ſe contenter de garder ſon païs, de couvrir ſes places & ſes magaſins, en occupant les Camps les plus forts par leur aſſiette & en ajoutant l'art à la nature.)

Dans la Guerre offenſive, il faut faire enſorte de prévenir l'Ennemi dans tous ſes deſſeins, dans ſes marches, dans les poſtes qu'il veut occuper ; & ſuppoſé qu'il ait eu le tems de s'emparer d'une bonne poſition, il ne faut pas lui laiſſer celui de s'y fortifier & de la rendre difficile à forcer.

Mais qu'un Général ſoit ſur l'offenſive ou ſur la défenſive, il doit toujours veiller ; le ſommeil eſt dangereux pour celui à qui la ſûreté de l'Armée & de l'Etat eſt confiée. Un ſonge envoyé par Jupiter à Agammemnon dans Homére, * lui dit qu'un Général qui préſide à tant de conſeils, qui a ſous ſa conduite tant de peuples & qui eſt chargé de tant de ſoins, ne doit point dormir les nuits entieres.

* Iliade ; L. 6.

Les Armées peuvent combattre ſur tant de poſitions différentes, qu'il eſt impoſſible de les marquer toutes. On on a mis dans le commencement de ce Chapitre deux Armées en préſence, dans un païs de plaine, ſans aucun appui à leurs aîles, & dans deux diſpoſitions différentes ; on en a enſuite placé deux autres, dont l'une eſt ſur un terrein avantageux, ſes deux aîles couvertes, l'autre n'a que l'aîle droite appuyée & ſa gauche eſt en l'air. On a tâché de donner à celle dont l'aîle gauche n'a point d'appui, le plus de force dans tout ſon front qu'il a été poſſible, & par la diſpoſition de l'aîle gauche elle eſt en force & en ſûreté ; mais il eſt tant d'autres terreins où deux Armées peuvent ſe trouver en préſence, qu'il ſuffit de connoître en général les avantages qu'on peut tirer de leur ſituation.

On peut empêcher la communication du ſecours que l'Ennemi voudroit porter aux Troupes attaquées

avec

avec force & vigueur, en l'occupant ſur tout ſon front par peu de Troupes ; mais il faut les ſoutenir, & ne pas les expoſer à être coupées.

C'eſt toujours une très-grande faute de donner Bataille dans un terrein déſavantageux, & ſi quelquefois les circonſtances exigent de combattre, il faut faire enſorte, autant qu'on le peut, de ne point expoſer la Cavalerie au canon ; mais avoir attention qu'elle n'abandonne point l'appui qu'elle donne à l'Infanterie, ce qui ne peut s'exécuter qu'en la couvrant d'un rideau ou de hayes, qui ne puiſſent cependant pas l'empêcher de marcher au premier ordre.

Il ne faut jamais permettre à l'Ennemi, autant qu'il eſt poſſible, de s'emparer du moindre poſte & même de le lui laiſſer reconnoître. S'il s'en eſt emparé il faut du moins empêcher qu'il ne s'y fortifie, avoir des eſpions sûrs qui pénétrent dans ſes deſſeins, des Détachemens en avant, qui, en obſervant ſans ceſſe l'Ennemi, puiſſent donner avis de tous ſes mouvemens.

La négligence dans un Officier, eſt plus dangereuſe que ſon incapacité. Le deſir de parvenir aux honneurs donne de l'activité ; mais c'eſt l'amour de ſon métier qui donne cette pénétration néceſſaire pour fouiller juſques dans les deſſeins les plus ſecrets.

Troisiéme Disposition.

Cette troisiéme Diſpoſition eſt bien différente des deux autres : on ſuppoſe l'Armée ennemie poſtée avantageuſement ; elle a un ravin à ſa droite, dans lequel coulent les eaux d'un marais impraticable, qui forment un ruiſſeau. Sa gauche eſt appuyée à un gros Bourg traverſé par un ruiſſeau. Dans le centre elle a une hauteur qui peut contenir douze Bataillons ; devant elle eſt une plaine de ſept à huit cens toiſes qui regne depuis ſa gauche juſqu'à ſa Cavalerie de la droite. Vis-à-vis de cette Cavalerie, la plaine ſe rétrécit un peu par une hauteur qui aboutit au ruiſſeau, & qu'on n'a pû occuper, parce que l'Ennemi s'en eſt emparé pendant la nuit. Le Bourg eſt retranché & farci d'Infanterie & d'Artillerie. Seize Bataillons ſur deux lignes ſont appuyés au Bourg pour ſoutenir les Troupes qui ſont dedans. Il y a derriere le Bourg trois ponts ſur le ruiſſeau : en avant du Bourg de l'autre côté du ruiſſeau, on a placé quatre Bataillons & cinq pieces de canon pour prendre en flanc les Troupes qui voudroient venir attaquer le Bourg : ces quatre Bataillons ſont ſoutenus de huit Eſcadrons de Dragons. Le centre de l'Armée eſt de vingt Bataillons en premiere ligne & vingt en ſeconde. Huit ſont appuyés au ma-

rais ſoutenus de ſix Eſcadrons de Dragons ; douze Eſcadrons en premiere ligne & douze en ſeconde. La Cavalerie de la gauche eſt de onze Eſcadrons en premiere ligne & onze en ſeconde. Trente Eſcadrons de Huſſards partagés moitié à droite & moitié à gauche & tout le front de l'Armée garni d'Artillerie.

L'Armée A qui étoit campée à un quart de lieue de la hauteur qui la ſéparoit de l'Ennemi, s'eſt miſe en marche à nuit-fermante ; elle a fait alte au pied de la hauteur, & a envoyé des Détachemens d'Infanterie pour s'emparer du ſommet. L'Armée I a fait les diſpoſitions dont on a parlé ci-deſſus, parce que l'Armée A ſe trouvoit trop près pour pouvoir éviter la Bataille. L'Armée I eſt de ſoixante & dix-huit Bataillons & de quatre-vingt dix Eſcadrons. L'Armée A eſt de ſoixante & ſeize Bataillons & de quatre-vingt dix Eſcadrons. Ces deux Armées ſont d'égale force à peu de choſe près.

La gauche de l'Armée A a une belle plaine devant elle, qui s'étend depuis le marais juſqu'au commencement de la hauteur. On y a placé huit Bataillons en deux Colonnes de quatre Bataillons chacune, appuyés au marais, dix pieces de canon entre les deux Colonnes : quatorze Eſcadrons en premiere ligne & treize en ſeconde : quatre Bataillons appuyés à la hauteur & à la Cavalerie. Seize Bataillons occupent la hauteur juſ-

qu'à un petit bois : quatre Bataillons occupent l'autre côté du bois & trente-deux Bataillons ſur deux lignes très-ſerrées : douze Bataillons derriere la hauteur appuyans au ruiſſeau : douze Eſcadrons de Cavalerie & vingt de Huſſards qui ont ordre de paſſer ſur trois ponts conſtruits ſur le ruiſſeau, & d'aller attaquer le Bourg ſur trois Colonnes de quatre Bataillons chacune, ſoutenus des douze Eſcadrons de Cavalerie & des vingt de Huſſards. Derriere la Cavalerie de la gauche on a placé ſeize Eſcadrons de Dragons un peu loin avec des intervalles, afin que ſi l'Ennemi attaque cette gauche & qu'il la batte, la Cavalerie puiſſe ſe retirer facilement par les intervalles des Dragons, pour lui donner encore plus de facilité, & retirer même de ſa défaite une victoire preſque aſſûrée ; on a placé derriere la hauteur quinze Eſcadrons de Cavalerie dont la droite eſt appuyée à la hauteur, & la gauche vers le Camp pour prendre l'Ennemi en flanc, lorſqu'il ſera occupé à ſuivre la Cavalerie de la gauche qu'il aura pliée. Le fort de l'attaque doit être le Bourg, quoique la plus difficile ; s'il eſt forcé, l'Ennemi ſera battu ſans reſſource, parce que l'Infanterie qui l'aura battu dans ce poſte, le prendra à revers en même tems que l'Infanterie qui eſt reſtée ſur la hauteur en deſcendra, pour ſe joindre à elle & pour attaquer ou du moins pour occuper l'Ennemi qui eſt ſur la hauteur, & pour l'empêcher

par cette attaque de porter du ſecours aux Troupes déja chaſſées du Bourg & miſes en fuite ; la Cavalerie de la gauche s'avancera en même tems pour ſoutenir l'Infanterie, &, s'il eſt néceſſaire, pour charger la Cavalerie ennemie.

Les trente-deux Bataillons qui ſont ſur la hauteur ſur deux lignes, ſe partageront en ſix Colonnes, dont quatre de ſix Bataillons ſerviront à attaquer le Village, excepté le dernier Bataillon de chaque Colonne qui reſtera à l'entrée du bois avec les deux Colonnes de quatre Bataillons qui ſont ſur la gauche, pour ſoutenir l'Infanterie qui attaque le Bourg, & pour contenir la Cavalerie ennemie de la gauche. Ils deſcendront la hauteur à la faveur d'un bois dont elle eſt couverte & qui finit à quatre cens toiſes du Bourg. Ces Troupes ſeront ſuivies de l'Artillerie qui ſe placera entre les Colonnes ; elles feront alte à la ſortie du bois, & l'on commencera par faire un feu continuel de canon ſur le Bourg & ſur la Cavalerie ; pendant ce feu d'Artillerie, les douze Bataillons qui ſont de l'autre côté du ruiſſeau, doivent attaquer les quatre Bataillons ennemis & les huit Eſcadrons de Dragons, & quand ils les auront forcés à ſe replier, ils les amuſeront par un feu continuel de Mouſqueterie ; lorſque l'Artillerie aura tiré aſſez de tems pour avoir rompu les retranchemens de l'Ennemi, & dérangé l'ordre des Troupes, les

quatre Colonnes formées de vingt Bataillons marcheront la bayonnette au bout du fusil, & tâcheront de pénétrer par quelque endroit ; les douze Bataillons qui sont de l'autre côté du ruisseau, chargeront en même tems ; les deux Colonnes de quatre Bataillons chacune, ainsi que les quatre derniers Bataillons des Colonnes qui attaquent le Bourg, resteront à l'entrée du bois avec de l'Artillerie pour contenir la Cavalerie & l'Infanterie ennemie qui est appuyée au Bourg. Si quelqu'une des Colonnes peut pénétrer jusqu'au pont qui est dans le Bourg, elle s'en emparera, ainsi que de la place ; les autres qui la suivront, s'empareront des hayes & des jardins. Une seule suffira pour longer le ruisseau & pour s'emparer des ponts. Dès que les ponts seront libres d'Ennemis, les douze Escadrons de Cavalerie & les vingt de Hussards passeront & attaqueront tout ce qu'ils trouveront devant eux ; alors la gauche doit s'avancer : les Bataillons qui ont resté sur la hauteur, doivent en descendre, & le tout ensemble doit attaquer le front de l'Armée dont l'aîle gauche est déja battue & prise en flanc.

Mais si l'Ennemi, après avoir reconnu la disposition de l'Armée A, croyant que la principale attaque sera le Bourg, au lieu de rester dans sa premiere disposition, la change entierement, & s'il fait marcher une partie de sa seconde ligne d'Infanterie au Bourg,

& s'il fortifie ſa droite de la Cavalerie de ſa gauche, (terrein plus favorable à la Cavalerie qu'à l'Infanterie) alors l'attaque du Bourg devient impoſſible par le nombre ſupérieur des Troupes qui le défendent; ainſi il eſt inutile de s'y opiniâtrer; mais il faut attaquer ſa droite avec force & célérité : il eſt vrai qu'elle eſt renforcée de la Cavalerie de la gauche; mais comme le terrein entre la hauteur & les huit Bataillons qui ſont appuyés au marais, ne peut contenir que douze Eſcadrons, ceux qu'il a fait venir de ſa gauche, ne peuvent être placés que derriere la hauteur ou en troiſiéme ligne; s'ils ſont derriere la hauteur, rien ne peut empêcher d'attaquer; mais ſuppoſé qu'on rompe la premiere ligne, il ne faut pas la ſuivre avec trop de chaleur, de peur de ſe déſunir & d'être pris en flanc par cette Cavalerie qui eſt derriere la hauteur. Les ſeize Eſcadrons de Dragons qui ſont derriere, doivent reſter dans leur place; les quinze Eſcadrons de Cavalerie qui ſont appuyés, leur droite à la hauteur, & leur gauche au vieux Camp, doivent prendre la place de ceux qui ont attaqué l'Ennemi, & alors les vingt Bataillons qui ſont ſur la hauteur, deſcendront dans la plaine & iront attaquer l'Infanterie ennemie dans le tems que les quinze Eſcadrons de Cavalerie & les ſeize de Dragons attaqueront la Cavalerie qui eſt derriere la hauteur. S'ils réuſſiſſent à la battre, ou l'En-

nemi portera du ſecours ou non : s'il en porte, il affoiblira ſa gauche, & alors les quarante-quatre Bataillons qui n'ont encore rien fait, pourront deſcendre de la hauteur & attaquer le Bourg, non pour le forcer, mais pour contraindre l'Ennemi à ne le point dégarnir; s'il n'y porte point de ſecours, l'aîle droite ſera moralement battue, étant attaquée par des forces très-ſupérieures; ainſi toute la Cavalerie étant en fuite, le parti le plus ſage que l'Ennemi puiſſe prendre, c'eſt de tâcher de paſſer le ruiſſeau ſur les trois ponts qui ſont derriere le Bourg, & de ſe mettre par cette poſition hors d'inſulte; s'il prend ce parti, les douze Bataillons, les douze Eſcadrons de Cavalerie & les vingt de Huſſards ſe retireront par le même chemin qu'ils ont tenu en allant; ils ſeront en ſûreté dès qu'ils ſeront dans le bois : d'ailleurs une Armée battue, n'eſt point à craindre, ainſi ils peuvent ſe retirer tranquillement & en ordre.

Mais s'il arrive que l'Ennemi, ſans changer ſa poſition, ne puiſſe être forcé dans aucune des attaques, il faut ſe retirer ſur la hauteur où l'on ne doit point craindre qu'il tente de venir attaquer; mais s'il tentoit d'attaquer la gauche de l'Armée A, il faudroit la renforcer de toute la Cavalerie qu'on pourroit employer ſans qu'elle pût s'embarraſſer & joindre deux Brigades d'Infanterie aux deux qui appuyent au marais.

Voyez la Planche vingt-uniéme.

QUA-

Quatriéme Disposition.

La quatriéme Diſpoſition eſt ſuppoſée dans un païs mêlé de brouſſailles & de plaine. L'Armée ennemie a ſa droite appuyée à des montagnes & la gauche à une Riviere ; au tiers de ſon front il y a un village un peu en arriere de ſa droite : ſa diſpoſition eſt quatre Bataillons & ſix pieces de Canon ſur une hauteur qui domine la plaine, à laquelle eſt appuyée la Cavalerie de la droite ; derriere il y a deux gorges retranchées & gardées par quatre Bataillons ; ſur les hauteurs de ces gorges il y en a quatre autres pour empêcher l'Ennemi de pénétrer par le flanc ; huit Eſcadrons en premiere ligne, quatre Bataillons appuyés au village, douze dans le village avec du canon. Seize Bataillons à la gauche du village ; quatorze Eſcadrons & quatre Bataillons appuyés à la Riviere. La ſeconde ligne a onze Eſcadrons à la droite, huit Bataillons derriere le village pour y porter promptement du ſecours ; douze Bataillons derriere les ſeize, qui ſont en premiere ligne ; quinze Eſcadrons & quatre Bataillons appuyés à la Riviere. La réſerve eſt de dix-huit Eſcadrons de Dragons appuyés à la montagne pour être à portée en mettant pied à terre, de donner du ſecours aux Bataillons qui gardent les gorges, & de vingt-quatre Eſca-

drons de Huſſards à la gauche appuyés à la Riviere. On ſuppoſe une Iſle un peu en avant de la premiere ligne. On a placé dans cette Iſle deux Bataillons & ſix pieces de canon. On ſuppoſe encore un pont de pierres entre les deux lignes, derriere lequel on a placé deux Bataillons pour ſoutenir ceux qui ſont dans l'Iſle & pour faciliter leur retraite. Cette poſition paroit inattaquable : toutes les Troupes ſe ſoutiennent mutuellement. Les flancs ſont aſſûrés & bien gardés ; on a placé de l'Artillerie ſur tout le front & les gorges ſont retranchées & occupées.

Devant le front de l'Armée ennemie il y a une grande plaine qui regne depuis les montagnes juſqu'à la Riviere ; mais elle eſt coupée dans ſa largeur par des brouſſailles où cependant la Cavalerie peut agir. Pour attaquer cette Armée dans une poſition auſſi avantageuſe, il faut faire une diſpoſition toute différente de la ſienne. Si l'on attaque le village qui eſt retranché où il y a beaucoup d'Infanterie & d'Artillerie, il eſt douteux qu'on le force ; mais ſuppoſé qu'il ſoit forcé, ce ne ſera pas ſans perdre beaucoup de monde, ce qu'il faut éviter, parce qu'on le doit, autant qu'on peut, ménager le ſang du Soldat, & même, s'il eſt poſſible, employer de Troupes contre un plus grand nombre de celles de peu l'Ennemi. Si l'on attaque ſeulement les gorges pour prendre l'Ennemi en flanc, il eſt certain qu'il y

portera du ſecours ſans dégarnir ſon front, pouvant y faire marcher les huit Bataillons qui ſont en réſerve derriere le village, & faire mettre pied à terre aux dix-huit Eſcadrons de Dragons; ſi l'on attaque ſeulement ſa gauche qui eſt appuyée à la Riviere, il eſt vrai que l'attaque eſt plus facile; aucun obſtacle, aucun retranchement n'empêchent de joindre l'Ennemi; mais il n'a qu'une aîle battue, & il peut en repliant ſes Troupes ſur le village, faire ſa retraite par les montagnes dont il eſt le maître. Il y a tout lieu de croire qu'il ſera battu; mais il faut tâcher de profiter, autant qu'on le peut, de cette victoire. On penſe donc que pour ne pas en perdre le fruit, il faut l'attaquer par ſon flanc gauche depuis le centre juſqu'à environ deux cens toiſes de la Riviere, en même tems que les gorges retranchées ſeront attaquées. Il faut pendant ces deux attaques, canoner vivement le Village, l'Infanterie & la Cavalerie de la droite, l'Infanterie qui eſt dans l'Iſle & celle qui eſt appuyée à la Riviere; ces deux attaques le mettront également en inquiétude de ſon flanc droit & de ſon front; il ne ſaura où porter du ſecours, & dans l'incertitude il n'en portera peut-être point où le danger ſera le plus preſſant; mais ſuppoſé que ſes manœuvres ſoient juſtes, comme on doit le penſer, les ſecours qu'il portera dans cet endroit, ne peuvent ſe faire ſans en dégarnir ou affoiblir quel-

que autre : s'il fortifie les gorges & les hauteurs des huit Bataillons qui ſont derriere le village, peut-être ne ſeront-elles pas forcées ; mais il n'oſera dégarnir le village pour marcher au ſecours du front qui eſt attaqué ; s'il le dégarnit, alors on peut l'attaquer, mais avec vigueur ; ce qu'on peut faire d'autant plus aiſément qu'il a déja été canoné pendant long-tems, par conſéquent les terres ſont éboulées & les ouvertures faites du moins aſſez pour que l'Infanterie puiſſe y entrer : cette attaque ne peut empêcher celle du front.

Pour exécuter l'attaque de l'Armée ennemie, on penſe que les Troupes doivent être ainſi diſpoſées : toute l'Infanterie doit être en premiere ligne, excepté celle de la réſerve qui eſt de vingt Bataillons, la Cavalerie en ſeconde ligne, les Dragons & les Huſſards en troiſiéme. Les vingt Bataillons de la gauche formant cinq Brigades, doivent reſter en bataille au débouché des brouſſailles avec de l'Artillerie diſtribuée dans les intervalles de chaque Brigade ; les vingt-huit Bataillons enſuite faiſant ſept Brigades, dès qu'ils ſeront hors des brouſſailles, ſe formeront en Colonne ; alors les vingt-quatre Eſcadrons qui ſont derriere l'Infanterie qui s'eſt formée en Colonne, iront ſe placer par quatre Eſcadrons dans les intervalles de chacune. La Brigade qui appuye le flanc droit, s'avan-

cera en longeant la Riviere, & alors les ſept Colonnes & les vingt-quatre Eſcadrons marcheront à l'Ennemi ſans tirer & la bayonnette au bout du fuſil. Dès que les Colonnes auront enfoncé ou ébranlé la premiere ligne de l'Ennemi, la Cavalerie fondra deſſus le ſabre à la main; une partie des Dragons & des Huſſards doivent ſuivre, pour être à portée ou de ſoutenir les Troupes qui ont attaqué, ou pour ſe joindre à la Cavalerie qui a enfoncé l'Ennemi. Il eſt à obſerver que dès que les Huſſards ſeront aux priſes & ſuivront l'Ennemi, la Cavalerie doit ſe rallier pour les ſoutenir ou pour prendre en flanc l'Infanterie qui réſiſteroit encore. La Brigade d'Infanterie qui appuye la droite, ſuivie de ſept Eſcadrons, doit attaquer les quatre Bataillons de la premiere ligne de la gauche, & les ſept Eſcadrons les prendre en flanc, ce qu'ils peuvent faire d'autant plus aiſément, que la Cavalerie a été miſe en fuite. La ſeptiéme Colonne doit attaquer avec quatre Eſcadrons, les quatre Bataillons de la ſeconde ligne, en même tems que cette attaque s'exécutera depuis le front juſqu'à la Riviere; des vingt Bataillons de la réſerve, ſeize doivent entrer dans les gorges & les attaquer de même que les hauteurs; les quatre autres longeront à l'abri de la montagne, ſoutenus d'une Brigade d'Infanterie & de huit Eſcadrons, pour aller attaquer la Cavalerie de la droi-

te ; ainsi de tout le front de l'Armée ennemie, il n'y aura que le Village qui ne sera point attaqué, à moins qu'il ne se trouve assez dégarni pour qu'on puisse espérer de l'emporter facilement. Il est à croire qu'une de ces trois attaques réussira ; celle des Colonnes plûtôt que les autres : cette ordonnance de Colonnes entremêlée de Cavalerie est formidable ; parce que chaque arme se soutient sans s'embarrasser : d'ailleurs il est à croire qu'une Colonne de quatre Bataillons de profondeur sur dix-huit à vingt hommes de front, doit enfoncer une ligne qui n'est que sur quatre de profondeur, & que celle-ci étant une fois percée, la Cavalerie peut facilement y entrer.

Voyez la Planche vingt-deuxiéme.

Si à la Bataille de Fontenoi, gagnée par le Roi en 1745, la Colonne Angloise, quoique formée sans dessein, avoit pû avoir sur ses flancs de la Cavalerie pour la soutenir & la protéger, elle n'auroit jamais été enfoncée.

Le mouvement de l'Infanterie pour se mettre en Colonne, & les évolutions de la Cavalerie pour remplir les intervalles de chacune, doivent se faire avec célérité, assez près de l'Ennemi pour qu'il en soit surpris ; mais non pas assez loin pour qu'il ait le tems d'y remédier.

Le terrein qui change de nature de distance en dis-

tance, n'a point permis de le ſuivre dans toutes ſes variations ; on a tâché de former des diſpoſitions ſur l'aſſiette la plus ordinaire des païs, afin que de ces diſpoſitions générales, on pût tirer des inductions pour les ſituations particulieres. On n'a point parlé du païs de montagnes, parce qu'il eſt rare qu'il s'y donne des Batailles rangées, ce ne ſont pour l'ordinaire que des affaires de poſte, qui ne peuvent jamais être déciſives pour une Armée quelque vives qu'elles puiſſent être. Les quatre diſpoſitions qu'on vient de marquer, ſont idéales ; quand même on pourroit en garantir la juſteſſe, on ſe gardera bien d'en aſſûrer le ſuccès, parqu'à la guerre tout dépend des circonſtances & que la moindre rend ſouvent mauvaiſe la diſpoſition qui paroît la meilleure. Un mouvement de l'Ennemi, des Troupes mal conduites par leurs Chefs, trop de lenteur ou trop d'ardeur dans l'exécution, un propos d'un Officier, d'un Soldat, qui ſe multiplie en paſſant de bouche en bouche, cauſent ſouvent la déroute de l'Armée la mieux diſpoſée & la plus avantageuſement poſtée. Le meilleur Général eſt celui qui fait le moins de fautes, puiſqu'il n'en eſt point qui puiſſe ſe flatter de n'en faire jamais ; il ne peut ni tout voir par lui-même, ni tout prévoir & porter reméde à tout, s'il n'eſt ſecondé par des Officiers Généraux, qui voyent ce qu'il eſt impoſſible qu'il apperçoive. Ils doivent

non-ſeulement être les interprêtes de ſes ordres pour les faire exécuter, mais même dans certaines circonſtances, ils doivent les prévenir & faire les manœuvres que le Général devroit faire, & qu'il ordonneroit s'il étoit à leur place.

Fin du Tome premier.





TABLE

Des Chapitres contenus dans le premier Tome.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

Fin de la Table des Chapitres du premier Tome.

ERRATA.

DIſcours Préliminaire, pag. 9. à la marge, *Toublet*, liſez *Trublet*.
Idem, page 15. *ligne* 10. déſuniroit, *liſez* déſuniroient.
Idem, page 16. *ligne* 7. conjecture, *liſez* conjoncture.
Page 72. *ligne* 15. les flancs des quatre Colonnes, *liſez* les flancs des Colonnes.
Page 78. *ligne* 14. & donner l'échange, *liſez* le change.
Page 80. *ligne* 16. lorſqu'on ne peut ſe tromper, *liſez* le tromper.
Page 82. *ligne* 6. reconnus ouverts, *liſez* reconnus & ouverts.
Page 86. *ligne* 23. ſi l'on avoit cette attention, *liſez* ſi l'on n'avoit.
Idem, dans la citation, Liv. 4. Chap. 2. *liſez* Liv. 6. Chap. 3.
Page 109. *ligne* 5. que telles ſont, *liſez* telles ſont.
Page 123. *ligne* 17. & ce qu'il lui reſtera, *liſez* & ce qui lui reſtera.
Page 182. *ligne* 15. elle ne puiſſe, *liſez* elle puiſſe.
Page 201. *ligne* 23. qui bordent la Riviere, *liſez* qui borde.
Page 206. *ligne* 6 ou moins lentement, *liſez* ou plus lentement.
Page 215. *ligne* 4. ſupérieure *liſez* ſupérieur.
Page 283. *ligne* 14. retrancha ſon armé, *liſez* armée.
Page 292. *ligne* 21. partir, *liſez* parquer.
Page 299. *ligne* 2. Selinguenſtat, *liſez* Seliguenſtat.
Page 331. *ligne* 4. avant le tems, *liſez* avec le tems.
Page 340. *ligne* 20. il poſte, *liſez* il porte.
Page 388. *ligne* 3. avant le combat, *liſez* après le combat.
Page 401. *ligne* 14. qu'on a fait marcher, *liſez* qu'il a fait marcher.
Idem, ligne 16. ſoutenus de Dragons, *liſez* des Dragons.
Page 413. *ligne* 9. n'ont la diſtance, *liſez* n'ont que la diſtance.
Page 416. *ligne* 18. s'oppoſer l'ordonnance, *liſez* s'oppoſer à l'ordonnance.
Page 421. *ligne* 19. ſur leurs ouvrages, *liſez* ſur les ouvrages.
Page 434. *ligne* 22. parce qu'on le doit, *liſez* parce qu'on doit.
Idem, ligne 23. employer de troupes, *liſez* peu de troupes.
Idem, ligne 25. de celles de peu l'Ennemi, *liſez* de celles de l'Ennemi.

ESSAI

SUR

L'ART DE LA GUERRE,

TOME SECOND.

ESSAI
SUR
L'ART DE LA GUERRE,

PAR M. le Comte TURPIN DE CRISSÉ, *Brigadier des Armées du Roi, & Mestre de Camp d'un Régiment d'Hussards.*

Vis Consilî expers mole ruit suâ. *Hor. Liv. 3. Od. 4.*

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez { PRAULT Fils l'aîné, Quai de Conti, à la Charité.
JOMBERT, Imprimeur-Libraire du Roi, rue Dauphine à l'Image N. D.

M. DCC. LIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



TABLE

Des Chapitres contenus dans le second Tome.

LIVRE TROISIÉME.

LIVRE QUATRIÉME.

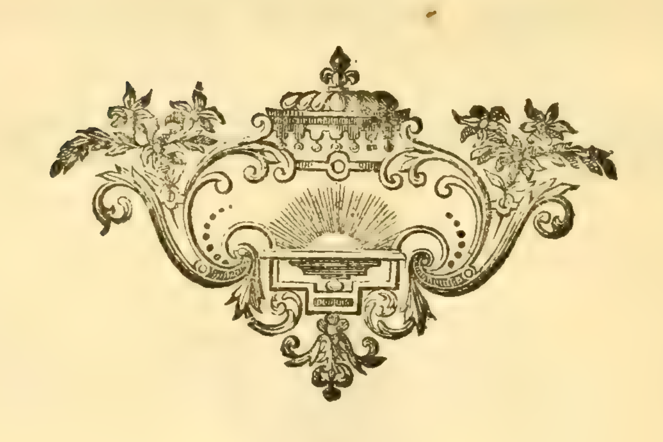
LIVRE CINQUIÉME.

Fin de la Table des Chapitres du ſecond Tome.



ERRATA.

PAge 15. *ligne* 20. lieux formes, *lisez* fermés.
Page 97. *ligne* 15. l'enlevement quartiers, *lisez* des quartiers.
Page 101. *ligne* 3. de deux armes, *lisez* des deux armes.
Idem, ligne 9. qui sont de l'autre, *lisez* à l'autre.
Idem, ligne 19. forces ne, *lisez* & ne.
Idem, ligne 20. tombant, *lisez* tombe.
Page 111. *ligne* 16. avec une connoissance, *lisez* avoir une connoissance.
Pape 115. *ligne* 5. ou trois fausses, *lisez* & trois fausses.
Page 135. ligne 24. lon peut faire, *lisez* l'on put faire.
Page 157. *ligne* 1. dans les joucs, *lisez* dans les joncs.
Page 169. ligne 24. elle servira ou, *lisez* ou elle servira.



LIVRE

CHEDEL . INV. SC.

LIVRE TROISIÉME.



ON a parlé juſqu'ici de la défenſe & de l'attaque ; on a établi des principes, deſquels on a fait dériver d'autres principes, & l'on a tâché d'appliquer des exemples à ces mêmes principes. La connoiſſance du païs, dont on a fait voir la néceſſité dans le premier Chapitre de cet Ouvrage, eſt la baſe du premier & du ſecond Livre ; elle s'étend encore ſur ce qui reſte à dire dans les trois livres ſuivans ; il eſt des principes qu'on doit ſuppoſer & qu'il n'eſt pas néceſſaire de remettre tou-

jours devant les yeux d'un Lecteur intelligent, il en eſt d'autres auxquels il faut le ramener ſans ceſſe.

Ceux qu'a donnés Montécuculli, ſont très-ſûrs & très-ſçavans ; mais leur briéveté fait qu'ils échappent, & qu'ils ne laiſſent appercevoir qu'une partie des inſtructions que donne ce grand Capitaine. Les Réflexions de Santa-Cruz ſont ſolides ; mais peut-être renferment-elles quelquefois des détails inutiles & des exemples qui paroiſſent trop éloignés. M. de Feuquieres parle ſçavamment de ce qu'il a vû & de ce qu'il a exécuté lui-même, mais il ne porte pas ſes vûes au-delà ; cependant ſon Ouvrage renferme des inſtructions très-ſolides & propres à former un Homme de Guerre. le Chevalier Folard ne laiſſe rien à deſirer, il a tout traité, tout approfondi ; mais un eſprit ſiſtématique qui donne quelquefois des conjectures pour des regles, & les productions d'une imagination brillante, à la place de vérités fondées ſur l'expérience, n'eſt pas toujours un guide infaillible. Le Duc de Rohan dans ſon Parfait Capitaine, a réuni dans un petit nombre de pages des clartés lumineuſes, & s'il n'a fait qu'effleurer les matieres à meſure que les lui préſente l'Auteur qu'il prend pour modele, il les a du moins effleurées en juge impartial & en maître.

Le Maréchal de Puyſégur, dans ſon Art de la Guerre, a mis en exécution des principes qu'il avoit

puisés dans les Auteurs dont il donne les extraits. Il a fait des marches, des ordres de bataille & plusieurs manœuvres sçavantes ; mais chez lui presque tout est fondé sur une hypothèse. La Guerre de Paris qu'il suppose, est conduite avec toute l'intelligence d'un grand Général ; tout Officier qui veut s'instruire, y trouvera sans doute les maximes les plus solides, mais il seroit dangereux de les appliquer à tous les cas.

Dans les opérations qui restent à examiner, on ne s'étendra pas autant qu'on l'a fait dans ce qui précéde, parce que les Quartiers & les Cantonnemens dépendans des circonstances, de la proximité de l'Ennemi & de la situation du terrein, ces circonstances une fois prévûes, il ne reste plus que des opérations purement méchaniques & que l'usage apprend mieux en deux Campagnes, que des préceptes multipliés en plusieurs volumes.

Les regles des cantonnemens, dit le Maréchal de Puységur, * sont purement dans l'imagination, & n'ont rien de fixe ; il a cependant entrepris de les réduire en regles.

* *Art. de la Guerre, Part. 2. Ch. 5. art 3.*

La premiere, est qu'aucun Quartier ne puisse être attaqué sans être soutenu des autres.

La seconde, est qu'on doit choisir un lieu, dont l'assiette puisse être avantageuse pour le Champ de bataille.

La troisiéme, que ce Champ de bataille ſoit placé de maniere que toutes les Troupes puiſſent y être rendues long-tems avant que l'Ennemi puiſſe tomber deſſus.

La quatriéme, qu'il ne faut ni trop étendre ni trop reſſerrer l'Armée dans ſes quartiers.

Il indique enſuite les précautions qu'on doit prendre dans les Quartiers voiſins de l'Armée ennemie. C'eſt ſur ces principes qu'on s'eſt guidé dans le Livre ſuivant.

CHAPITRE PREMIER.

De la diſtribution des Quartiers & Cantonnemens d'une Armée.

LORSQUE la Campagne eſt finie, la premiere attention d'un Général doit être d'établir ſon Armée dans des Quartiers ſûrs & hors de toute inſulte, ce qu'il ne peut faire, s'il ne les diſtribue de façon que chaque Arme puiſſe ſe ſecourir mutuellement. Si la Campagne a été heureuſe, le Général en prenant ſes Quartiers dans les païs conquis, veillera à la ſûreté de ſes conquêtes, & ſoulagera d'autant ſon propre païs; ſi au contraire elle a été malheureuſe, il

doit prendre garde en établiſſant l'Armée dans ſon païs, que les Quartiers ſoient ſi bien diſtribués, qu'ils le couvrent ſans cependant occuper trop d'étendue de païs. De quelque étendue que ſoit le païs qu'on veut garder, conquis ou non, on doit tâcher d'appuyer les Quartiers à-droite & à-gauche d'une Place de Guerre, & couvrir d'une Riviere, autant qu'on le peut, le front de la premiere ligne.

On ne prendra jamais de poſition bien juſte ſi l'on ne connoit parfaitement le païs : ſi dans quelque païs que ce ſoit, l'on ne diſtribue ſes Troupes de maniere que l'Ennemi ne puiſſe tenter la moindre entrepriſe ſans qu'on en ſoit averti, & avant même que les Troupes ayent le tems de ſe raſſembler pour s'y oppoſer.

Si le Général établit ſes Quartiers dans un païs conquis, il a bien plus de précautions à prendre que s'il les établiſſoit dans tout autre païs, parce que dans ce cas, il ſe trouve plus près de l'Ennemi, qui ne ſera jamais tranquille & ſur lequel on doit toujours veiller. De plus il a toujours à craindre les habitans qui ſont toujours plus naturellement portés pour leurs premiers Souverains que pour le Conquérant, à moins que l'humanité n'ait fait oublier les horreurs que la Guerre entraîne preſque toujours avec elle, & que par une diſcipline exacte, le Général ait acquis à ſon

Maître des Sujets fidéles. Si la distribution des Quartiers est bien faite, & que chaque arme puisse voler au secours l'une de l'autre, l'Armée n'est pas moins en sûreté que si elle avoit plusieurs Places devant elle; ainsi elle peut facilement se refaire des fatigues de la Campagne, les Troupes se recruter & être exercées.

Parmi tous ceux qui ont indiqué des moyens d'assûrer des Quartiers, Montécuculli & le Maréchal de Puységur paroissent avoir donné les plus justes.

* Ch. 4. art. 5. Liv. 1.

» Il faut, * dit le premier, établir ses Quartiers & ses Cantonnemens auprès de quelque grande Ville, » & les couvrir, s'il se peut, d'une Riviere en indiquant les Quartiers de façon qu'ils puissent se secourir en les couvrant par des Détachemens en-avant; » en mettant des Gardes aux ponts & passages par où » l'Ennemi pourroit venir, en rompant les gués, afin » qu'il ne puisse y passer pour venir les inquiéter, & » leur couper par ses Partis les vivres ou fourrages, » autant que faire se peut; les fourrages qu'on tire » du païs, doivent être mis dans les lieux formés en » magasins.

* Art de la Guerre, part. 2. ch. 5. art. 5.

» Dans quelque situation, dit M. de Puységur, * » qu'on cantonne une Armée, le Cantonnement doit » être fait de façon qu'aucun Quartier ne puisse être » attaqué sans être promptement secouru des autres; » il faut, autant qu'on le peut, choisir une assiette où

» l'on puiſſe, en cas d'allarme, mettre les Troupes en » Bataille, & où elles ſoient obligées de ſe rendre au » premier ordre, placer le Champ de Bataille ou la » Place d'armes générale, de ſorte que les Troupes » puiſſent y être raſſemblées, avant que l'Ennemi ait » le tems de tomber ſur les Quartiers ou Cantonne- » mens, ce qui dépend de la diſtance de l'Ennemi & » de celle de la Place d'armes générale des Quar- » tiers. De plus, avant de ſéparer l'Armée, on doit » ſavoir à quelle diſtance eſt celle de l'Ennemi, & ſi » par le chemin qu'il a à faire pour venir attaquer les » quartiers, il lui faut plus de tems qu'à l'Armée can- » tonnée pour raſſembler ſes Troupes & tomber ſur » les Quartiers.

Tels ſont les principes de ces grands Hommes ; mais quoique les précautions qu'ils indiquent, regardent une Armée entiere, l'on peut cependant les appliquer à des Quartiers particuliers d'Infanterie, de Cavalerie, de Huſſards & de Dragons, ſuppoſé que ce ſoit un Corps ſéparé de l'Armée qu'on veuille cantonner.

On ajoutera ſeulement quelques autres précautions qu'il paroît néceſſaire de prendre encore : ſi l'on couvre le front d'une Riviere, il faut faire occuper les ponts par de l'Infanterie ; ceux qui paroîtront inutiles, les faire rompre pour ne pas multiplier les Gardes &

fatiguer inutilement les Troupes ; retrancher ceux qu'on jugera à propos de conſerver, prendre garde aux gués qu'il faut faire garder ou rompre, placer de diſtance en diſtance des poſtes le long de la Riviere & des ſentinelles entre chaque poſte, qui puiſſent ſe répondre l'un à l'autre, & ſurtout ne jamais oublier que l'Ennemi eſt près, ou du moins le ſuppoſer aſſez vigilant pour ſaiſir toutes les occaſions, & faire en peu de tems beaucoup de chemin.

Les Villages qui ſont ſur le front de la ligne des Quartiers, doivent être occupés par de l'Infanterie entremêlée de quelques Régimens de Huſſards pour aller journellement à la découverte ; les Patrouilles & les Détachemens, qu'on doit ſans ceſſe envoyer en avant & ſur les flancs, ſuffiſent pour mettre en ſûreté les Quartiers, & pour empêcher l'Ennemi d'en approcher pour les ſurprendre ou pour les reconnoître.

Les Quartiers ſont des lieux de repos uniquement deſtinés pour rétablir les Troupes ; ainſi les Détachemens ne doivent point être forts. Leur but n'eſt point d'attirer l'Ennemi au combat. Ils ne ſont envoyés que pour découvrir ſi l'Ennemi projette quelque entrepriſe, pour l'empêcher de tomber ſur les Quartiers avant qu'on en ſoit inſtruit. Ainſi des Détachemens de dix ou de quinze hommes ſuffiſent : ſi l'on en employoit un plus grand nombre, les Huſſards fatigués pendant

l'hyver

l'hyver ne pourroient être en état d'entrer en Campagne en même tems que les autres Troupes.

Le reste de l'Infanterie sera distribué derriere la premiere ligne entremêlée de Dragons, ce qui formera la seconde & la Cavalerie sera derriere cette seconde pour être à même de soutenir les deux premieres. Il faut observer de mettre quelques Régimens de Dragons sur les aîles de la seconde ligne. Dans quelque païs que soient établis les quartiers, l'Infanterie doit toujours être en premiere ligne; mais à portée d'être secourue promptement par la Cavalerie: cette derniere Troupe qui ne peut presque point servir dans un païs de bois & de montagnes, y est plus en sûreté en troisiéme ligne, parce qu'elle est défendue par l'Infanterie, & elle est à portée de la joindre, si par la situation du païs elle pouvoit lui être nécessaire.

Cette Infanterie & ces Dragons en seconde ligne, & la Cavalerie en troisiéme, doivent être toujours sur leurs gardes & aussi vigilans que s'ils étoient en premiere ligne. On ne se repent jamais à la Guerre de trop d'exactitude; à moins qu'elle ne soit si outrée, qu'elle fatigue les Troupes inutilement. Quelque art que l'on employe à bien distribuer les Quartiers, ils ne sauroient être en sûreté si la vigilance & la discipline ne regnent parmi les Troupes. Il en est de même des Quartiers mal pris & dont chaque arme ne se soutient

point ; quelque vigilance que l'on apporte pour leur ſûreté, ils ſont toujours expoſé à être attaqués & même enlevés.

* *Hiſt. de M. de Turenne. Tom. 1. Liv. 3.*

En 1652, * dans le tems des derniers troubles de la France, le Vicomte de Turenne & le Maréchal d'Hoquincourt, qui commandoient l'Armée Royale, ayant paſſé la Loire ſur le pont de Gien, & la Cour vers le commencement d'Avril, ayant ſéjourné dans cette Ville, l'Armée ſe partage en deux : M. de Turenne va ſe poſter à Briare, & M. d'Hoquincourt à Blaineau ; ils ne gardent que l'Infanterie avec eux, & diſperſent la Cavalerie en des endroits où l'on peut trouver des fourrages. Le lendemain M. de Turenne étant allé dîner à Blaineau avec M. d'Hoquincourt, & ayant vû la diſpoſition de ſes Quartiers, ne put s'empêcher de lui dire qu'il les trouvoit bien expoſé, & qu'il lui conſeilloit de les rapprocher. M. d'Hoquincourt n'ayant pas fait attention à cet avis, M. de Turenne de retour à ſon poſte, apprit la nuit ſuivante, que le Prince de Condé avoit forcé la garde avancée de M. d'Hoquincourt & pénétré juſqu'aux Quartiers les plus éloignés de ſon Camp : ce Prince lui en enleva cinq l'un après l'autre, força l'Infanterie à ſe renfermer dans Blaineau, pouſſa la Cavalerie à trois ou quatre lieues vers la Bourgogne, & ſans la bonne diſpoſition de M. le Vicomte de Turenne & le poſte

avantageux qu'il prit & qui arrêta M. le Prince de Condé, le Roi auroit risqué d'être enlevé, ainsi que toute sa Cour.

En 1702, * l'Armée de France ayant mal pris ses Quartiers auprès de Crémone, celle de l'Empereur trouve le moyen d'avoir des intelligences secrettes dans cette Ville, & d'y faire entrer cinq à six cens hommes qui se tiennent cachés jusqu'au jour de l'exécution; elle passe à-travers les Quartiers de l'Armée Françoise, trop éloignés les uns des autres, & peut-être dans une sécurité profonde; & la garde d'une porte ayant été surprise par les six cens hommes qui étoient déja dans la Ville, elle lui est ouverte; mais la valeur & la vigilance des Troupes Françoises & Irlandoises font manquer l'entreprise du Prince Eugene, qui est obligé de se retirer après avoir perdu la moitié de ses Troupes.

* *Hist. du P. Eugene, Tom.* 2.

Si en 1652 M. le Maréchal d'Hoquincourt eût suivi les avis du Vicomte de Turenne, ses Quartiers n'auroient point été enlevés par le Grand Condé & sa Cavalerie poussée jusques dans la Bourgogne: tant il est vrai qu'on ne peut prendre trop de précautions pour assûrer une Armée dans ses Quartiers, & que, quelque expérimenté que soit un Général, il doit être en garde contre la présomption, & ne point négliger les avis sages qu'on peut lui donner.

Si l'Armée de France en 1702 avoit pris ses Quartiers comme elle auroit dû les prendre, peut-être n'auroit-elle pû empêcher que les Généraux de l'Empereur n'eussent des intelligences secrettes dans Crémone; mais certainement les six cens hommes qu'ils y firent entrer, n'auroient pû passer: à plus forte raison le Corps que conduisoit M. le Prince Eugene n'auroit point traversé les Quartiers François: & certainement ce Prince étoit trop versé dans l'Art de la Guerre pour tenter une telle entreprise, s'il n'avoit trouvé jour à réussir.

Ces deux exemples prouvent la nécessité de ne point donner trop d'étendue aux Quartiers d'une Armée sous prétexte de vouloir garder plus de païs, ou de mettre les Troupes plus à leur aise.

Plus on garde de païs, moins on est en force; & par conséquent moins en état de s'opposer aux attaques que l'Ennemi pourroit tenter sur quelques Quartiers: ce n'est que la connoissance exacte du païs & celle de la position de l'Ennemi qui peut les faire prendre justes, & ce qui les assûre, est la discipline exacte qui est observée.

Les Cantonnemens que Monseigneur * prit en 1694, entre Sambre & Meuse pour faire subsister son Armée, & pour être à portée de la faire marcher en un jour à Gemblours, sont un exemple où tous les

*Extrait tiré d'un Manuscrit de la Biblioth. de M. le Prince de Condé.

Militaires trouveront à s'instruire solidement de tout ce qui regarde cette partie.

Son Armée composée de quatre-vingt Bataillons & de cent soixante-quatorze Escadrons, gardoit la Sambre depuis Landrecy jusqu'à Namur, & la Meuse depuis Namur jusqu'à Charlemont ; l'Infanterie étoit en premiere ligne distribuée le long des deux Rivieres, la Cavalerie étoit dispersée dans les villages derriere l'Infanterie ; il y avoit des postes d'Infanterie entre chaque Quartier sur le bord des deux Rivieres, qui assuroient la communication entre chacun, pour établir sur les derrieres la communication entre chaque Quartier de Cavalerie, & assurer les chemins; il avoit placé des postes de vingt-cinq Maîtres, plus ou moins, selon le besoin qu'il crut en avoir, qui communiquoient ensemble.

Pour faire subsister son Armée sans la fatiguer, il établit des Magasins dans différens endroits, les Quartiers les plus proches de Landrecy alloient prendre le pain & le fourrage à Landrecy, les plus proches de Maubeuge, à Maubeuge ; ceux qui étoient sur la Riviere d'Heure & aux environs, alloient prendre le pain & le fourrage à Charleroy, ainsi des autres qui étoient sur les ruisseaux de Gerpines, de Presle & de la Fosse jusqu'à Namur, & de Namur à Charlemont.

Lorsque des Cantonnemens sont bien pris, non-

ſeulement l'Armée y eſt en ſûreté, & ſubſiſte facilement ſans être fatiguée ; mais encore il eſt aiſé de la raſſembler en peu de tems, où l'on veut, pour camper.

Monſeigneur réſout d'aller camper en un jour à Gemblours, & de-là de ſe porter en avant pour obliger M. le Prince d'Orange à reſter derriere les Gettes ; il raſſemble ſes Cantonnemens en un jour en deux points ; la partie qui étoit du côté de Landrecy, Marolles, Maubeuge, Charleroi, Gerpine & Preſle, marche pour aller camper de l'autre côté de la Sambre à Gilly, proche de Montigny-ſur-Sambre : celle qui étoit du côté de Charlemont, Namur & ſur le Ruiſſeau de la Foſſe, marche & va camper à Ham-ſur-Sambre ; c'eſt de ces deux points que Monſeigneur fit partir le 15 de Juin ſon Armée ſur ſix Colonnes pour aller camper à Gemblours.

Il faut obſerver pour les Cantonnemens les mêmes regles dont on a parlé pour les Quartiers.

On cantonne une Armée ou au commencement ou à la fin d'une Campagne. Au commencement, quand un Général trop éloigné du païs où il veut porter la Guerre, fait ſortir de très-bonne heure ſon Armée de ſes Quartiers, & la fait avancer ſur la frontiere pour être prête à marcher au premier ordre, & pour camper ſur le païs ennemi, ainſi que fit Monſeigneur ;

ſi la ſaiſon n'eſt pas encore aſſez avancée, & qu'on veuille donner à ſes Magaſins le tems de ſe former derriere ſoi, on fait cantonner ſon Armée, & on doit obſerver les mêmes regles que pour les Quartiers, ſuivant la nature du païs & les projets qu'on veut exécuter.

On cantonne une Armée à la fin d'une Campagne, quand elle a beaucoup ſouffert, ſoit par des Siéges, ſoit par une Bataille, que la rigueur de la ſaiſon ne permet plus de laiſſer camper les Troupes, & que cependant il eſt néceſſaire de reſter en préſence de l'Ennemi à cauſe de ſon opiniâtreté à reſter, ou parce que, ſans fatiguer l'Armée, on veut l'engager à s'éloigner pour pouvoir prendre des Quartiers d'Hyver dans ce même païs. En général les Cantonnemens doivent occuper moins de terrein que les Quartiers, par conſéquent les Troupes doivent être plus raſſemblées, & au cas que l'Ennemi forme un projet d'attaque, on doit reconnoître un Champ de Bataille où toutes les Troupes ſe rendent au premier ordre.

Il eſt des occaſions où l'on ne fait cantonner qu'une partie de l'Armée, & celle qui a le plus ſouffert pendant la Campagne; mais il faut toujours que cette partie cantonnée ſoit à portée de ſe joindre promptement à celle qui eſt campée.

Voyez la Planche vingt-troiſiéme.

CHAPITRE II.

En quoi consiste la sûreté des Quartiers.

POUR s'assûrer de tous les avantages qu'on veut retirer des précautions dont on a parlé dans le Chapitre précédent, après que les Quartiers auront été disposés comme on l'a marqué, des Détachemens de Hussards ou de Dragons doivent aller au-delà de la Riviere qui couvre les Quartiers pour battre le païs, le fouiller exactement & pour empêcher l'Ennemi, toujours attentif à profiter de la moindre négligence, d'approcher des Quartiers : s'il n'y a point de Riviere, & que l'Ennemi puisse venir facilement jusqu'à la premiere ligne des Quartiers, ces Détachemens doivent être plus multipliés, mais jamais en force, parce qu'ils ne sont envoyés que pour avertir & non pour se battre.

Si, comme on l'a dit, on coupe les ponts qu'il y a de trop sur la Riviere, on doit laisser dans l'étendue de la ligne trois ou quatre Passages qui soient bien gardés par de l'Infanterie retranchée pour faire sortir les Détachemens & les Patrouilles, & pour laisser passer

ſer les fourrages qu'on doit toujours, autant qu'on le peut, tirer du païs ennemi.

Il eſt inutile de mettre des Gardes à cheval devant chaque Quartier; les Troupes ſeroient auſſi fatiguées que pendant la Campagne; les Patrouilles qui doivent être continuelles en-dehors le long de la Riviere & les Détachemens de Huſſards en-avant doivent ſuffire pour les aſſûrer ; cependant il eſt des occaſions où il eſt néceſſaire d'en placer ; lorſque rien ne couvre les Quartiers, & que l'Ennemi en eſt ſi près, qu'il peut facilement inquiéter les Troupes, ce qui les fatigueroit beaucoup; alors il eſt prudent d'y mettre quelques Gardes de Cavalerie ou de Dragons ; mais les Huſſards doivent toujours être en-avant en Détachement. Ces Gardes à cheval recevront & protégeront les Huſſards au cas qu'ils ſoient repouſſés. Elles doivent être aſſûrées elles-mêmes par un poſte d'Infanterie qui ſera placé en-dehors de chaque Village ſur lequel elles ſe retireront. Il ne faut cependant placer ces Gardes à cheval que dans une extrême néceſſité ; c'eſt à la prudence du Général d'en décider ; la ſituation du païs doit regler l'éloignement ou la proximité qu'elles doivent avoir entre elles pour être à portée de la Garde d'Infanterie qui ſera retranchée : on peut ſeulement placer plus en-avant le petit Corps-de-garde, afin qu'il puiſſe découvrir de plus loin.

Si l'étendue du terrein qu'on a à garder, exige deux Gardes, elles doivent être placées de façon qu'elles puissent se voir pour avoir la facilité de se retirer ensemble sur le poste d'Infanterie ; si la situation du païs est telle qu'elles ne puissent s'appercevoir, il faut au moins que les Vedettes le puissent pour pouvoir s'avertir.

Les précautions dont on vient de parler, ne sont bonnes que dans les occasions où l'Ennemi est assez près pour inquiéter les Quartiers, & ne doivent point être une regle générale pour toutes les dispositions qu'on pourroit faire : il suffit pour l'ordinaire des Détachemens & des Patrouilles qui doivent se retirer sur les Quartiers gardés par l'Infanterie qui y est retranchée, d'autant mieux qu'il est rare que pendant l'hyver on fasse monter des gardes, & même que l'Ennemi soit si près que les Détachemens de Hussards ou de Dragons ne soient pas suffisans.

Il n'y a gueres de villages qui ne soient environnés de jardins ; ces jardins de hayes vives, de planches croisées l'une sur l'autre, de fossés ou de terres relevées qui forment un parapet ; il y en a plusieurs dont les avenues sont fermées par des barrieres ; au défaut de ces défenses on peut se servir de gros madriers ou de chariots, ensorte qu'il est facile de mettre ces Quartiers au moins hors de surprise, surtout étant gardés

par de l'Infanterie; pour les mettre encore plus en état de se défendre, on peut créneler les maisons qui sont aux avenues du village, & à ces avenues faire des coupures qui en rendent l'accès plus difficile à l'Ennemi.

Dans chaque Quartier, soit en premiere; seconde ou troisiéme ligne, il doit y avoir une Garde des Troupes qui y sont logées, & un Piquet prêt à marcher au premier ordre. Le poste des Gardes qui sont dans le quartier de la premiere ligne, est derriere les barrieres ou coupures à la prudence de celui qui commande dans chaque Quartier: on doit observer la même chose pour la seconde & troisiéme ligne: les Piquets doivent être sur la place rassemblés & séparés du reste des Troupes qui ne sont point de service pour être plûtôt prêts à marcher; c'est dans ces occasions qu'il est essentiel de bien connoître le païs; alors on sait par quel chemin l'Ennemi peut le plus aisément tenter l'attaque des Quartiers: avec ces lumieres on peut prendre des mesures justes pour s'opposer à ses efforts sans trop fatiguer les Troupes.

On peut doubler pendant la nuit la Garde des Quartiers les plus exposés & qui sont en premiere ligne, si l'on est près de l'Ennemi; les Patrouilles de Hussards ou de Dragons doivent toujours marcher pendant ce tems, & ne rentrer qu'après le Soleil levé.

Si l'on a avis de quelque entreprise de l'Ennemi sur

un ou plusieurs Quartiers, dans l'incertitude de ceux qui seront attaqués, la moitié des Troupes de chaque Quartier doit être sur les armes, & le reste doit être prêt à les prendre; les Commandans des Quartiers de la seconde & troisiéme ligne seront avertis de se tenir prêts à marcher à un signal convenu, comme deux coups de canon, si l'Ennemi attaque la droite; un, si c'est la gauche; trois pour le centre, & quatre s'il y a plusieurs attaques. Pour cela le Général doit donner des ordres précis, & par écrit sur les manœuvres que chaque Troupe doit faire & sur les endroits où elles doivent se porter selon les circonstances & les signaux qui auront été donnés.

Si l'on sait ou que l'on soupçonne que l'Ennemi ait dessein de venir en force pour attaquer tous les Quartiers, toutes les Troupes, au signal convenu, se rendront à leurs Places d'armes particulieres, & de-là à la Place d'armes générale ou au Champ de Bataille. Le Général doit y être rendu le premier pour y donner ses ordres.

Si la position des Quartiers de la premiere ligne est bonne, & qu'en la renforçant de l'Infanterie de la seconde ligne on la rende avantageuse, il est inutile d'en choisir une autre; mais si par l'étendue des Quartiers les Troupes, quoique bien distribuées relativement aux Quartiers, n'étoient pas assez réunies pour

être en force étant attaquées, c'eſt alors que la Place d'armes générale eſt néceſſaire pour les raſſembler toutes dans l'ordre qui leur aura été donné.

Lorſque toutes les Troupes ſeront ſous les armes, qu'elles ſeront prêtes à recevoir l'Ennemi, & que toutes les diſpoſitions ſeront faites, le Général doit faire marcher en avant un gros Détachement de Cavalerie & de Dragons precédés de Huſſards, pour aller reconnoître l'Ennemi de près, & recevoir les petits partis qui ſont en avant qui ſeront certainement repouſſés : celui de Cavalerie ou de Dragons protégera la retraite des Huſſards, au cas que l'Ennemi ſoit en force. Ce dernier Détachement ne doit pas trop s'éloigner du Corps de l'Armée, parce que ſa deſtination eſt pour protéger celui des Huſſards & non pour ſe battre : l'Officier, commandant les Huſſards doit examiner à-peu-près la force de l'Ennemi, ſa diſpoſition dans ſa marche, & l'eſpece des Troupes qui marchent à lui, s'il y a de la Cavalerie, de l'Infanterie & de l'Artillerie ; ſur cet examen il doit envoyer inſtruire le Général de l'Armée de tout ce qu'il a reconnu, qui ſur ſon rapport, prendra les meſures les plus promptes & les plus juſtes.

Il arrive ſouvent que lorſque l'Ennemi ſe voit découvert, & qu'il trouve des meſures bien priſes contre ſes projets, il ſe retire, parce qu'il n'étoit venu

que dans l'intention de reconnoître ou de ſurprendre; alors le Général qui doit avoir pour premier objet d'être tranquille dans ſes Quartiers ſans chercher à attaquer l'Ennemi dans ſa retraite, le fera ſuivre ſeulement par le gros Détachement de Huſſards qui a été d'abord le reconnoître, & le fera ſoutenir par le Détachement de Cavalerie ou de Dragons. Les Huſſards peuvent attaquer l'Arriere-garde s'ils en trouvent le moment; mais ils ne doivent le faire, qu'autant qu'ils voyent devant eux, ni même le ſuivre trop loin, pour n'être pas attaqués par l'Arriere-garde qui certainement les chargeroit, ſi s'éloignant trop des Quartiers & du Corps de Cavalerie qui les ſoutient, ils ſe mettoient hors de portée de recevoir un prompt ſecours, enſuite, parce qu'ils pourroient tomber dans quelque embuſcade: en effet il peut très-bien arriver que l'Ennemi ſoit venu pour y attirer quelques Troupes.

Lorſque les Huſſards auront ſuivi l'Ennemi aſſez de tems & aſſez loin pour être aſſûrés de ſa retraite, ils laiſſeront les Détachemens qui étoient en avant pour l'obſerver & pour continuer leur découverte, & ils reviendront avec la Cavalerie qui avoit marché pour les ſoutenir, dont ils feront l'Arriere-garde.

Si au contraire le Général voit que l'Ennemi ſoit réſolu de l'attaquer, alors il s'avancera lui-même pour le reconnoître, changera ſa diſpoſition ſur celle de

l'Ennemi, ou ſi celle qu'il a déja, eſt bonne, il gardera la même & l'attendra ainſi.

Une Armée a un grand avantage, lorſque la premiere ligne eſt ſemée de Villages retranchés & bien gardés, qu'elle eſt ſoutenue par de la Cavalerie & par des Dragons, & ſurtout, lorſque celle qui vient attaquer, eſt à découvert; quand même celle-ci ſeroit ſupérieure, il ne s'agit que de ne pas ſe laiſſer ſurprendre, de ne pas occuper un trop grand front, afin que les Troupes étant plus réunies, ſoient plus en force, & que chaque arme puiſſe ſe ſoutenir facilement l'une & l'autre.

C'eſt dans cette occaſion qu'il faut marquer de l'audace; cette fermeté en imprime ſouvent, & la bonne diſpoſition que l'Ennemi voit dans les Troupes prêtes à le recevoir & à lui livrer le combat, lui fera peut-être abandonner ſon projet d'attaque, & laiſſer les Quartiers tranquilles.

Il y a ſouvent des Quartiers particuliers qu'on eſt obligé de ſéparer, ſoit par la diſpoſition du païs, ſoit pour garder une communication, pour tirer des fourrages & pour établir, quoique pendant l'hyver, des contributions ſur le païs ennemi; ce ſont ces Quartiers qui étant plus expoſés, fixent l'attention de l'Ennemi qui tâche de les enlever: celui qui les commande, doit ſuivre en général les mêmes regles qu'on

a données ci-dessus, soit pour l'attaque, la défense ou la retraite, s'il est attaqué par des forces supérieures ; mais il ne doit prendre ce dernier parti qu'à la derniere extrémité, & se le ménager en tout événement par sa vigilance, & par les mêmes précautions qu'il prendra pour sa défense & pour n'être jamais surpris; si l'Ennemi est trop fort, & que la valeur ou les meilleures dispositions soient inutiles, il vaut mieux prendre le parti de la retraite que de s'opiniâtrer dans un combat inégal ; mais on ne doit se retirer qu'après avoir tenté le sort des armes & avoir donné le tems aux Quartiers voisins de venir au secours.

Il est souvent plus glorieux de faire une retraite à-propos que de battre l'Ennemi : il y a de l'imprudence à garder un poste, quand la supériorité de l'Ennemi ne laisse aucun espoir de le conserver ; une valeur féroce est plus dangereuse qu'une timidité ignorante. Pouvoir se retirer sûrement, & attendre l'Ennemi dans un mauvais poste ou trop foible pour lui résister, c'est incapacité ; être battu à force égale, & dans un bon poste en se défendant vaillamment, c'est céder au sort ; l'être en faisant une molle résistance, c'est céder à la crainte.

M. le Comte de Lorges, qui commanda l'Armée après le malhenr qu'eut la France de perdre M. de Turenne, montra plus de capacité par la retraite qu'il fit,

fit, que s'il eût attaqué les Ennemis ; cette retraite étoit un hommage au génie supérieur de M. de Turenne, & qui marquoit la modestie d'un grand Homme ; ce n'étoit ni timidité ni incapacité de sa part, puisqu'il chargea les Troupes Impériales, qui vinrent attaquer l'Armée Françoise dans sa retraite, avec une valeur digne du Héros qu'il remplaçoit dans cette occasion. Sa retraite lui fit plus d'honneur que si, n'écoutant que son courage & la gloire de commander en Chef, il eût attaqué les Impériaux & qu'il les eût battus.

M. de Lorges ne connoissoit point les desseins de M. de Turenne qui avoit été seul reconnoître les Ennemis, & qui n'avoit trouvé qu'une issue favorable pour les attaquer, & au lieu d'attendre le succès du hasard, il se contenta de mettre l'Armée en sûreté.

CHAPITRE III.

De la vigilance que chaque Commandant doit avoir dans son Quartier ou Cantonnement.

LORSQU'A la fin d'une Campagne, la saison est si rigoureuse qu'on ne peut plus rester campé, il faut songer à mettre l'Armée en Quartier. On

peut d'autant plus aiſément prendre ſes meſures pour leur sûreté, que l'Ennemi qui ſe trouve dans les mêmes occupations, ne laiſſe rien à appréhender, ou s'il ſuit l'Armée après qu'elle aura décampé, ce ſera plûtôt pour être aſſûré de ſa retraite que pour l'inquiéter dans ſa marche. L'Armée arrivée dans ſes Quartiers, chaque Troupe entrera dans celui qui lui eſt deſtiné; enſuite le Général preſcrira à chaque Officier commandant dans les Quartiers, ce qu'il doit faire, les précautions qu'il doit prendre pour n'être point ſurpris, & la promptitude avec laquelle il doit l'envoyer avertir à la moindre connoiſſance qu'il aura de l'Ennemi; tout Officier commandant doit toujours être ſur ſes gardes, & ſans laiſſer appercevoir à l'Ennemi trop de méfiance, il doit prendre toutes les précautions néceſſaires pour n'en être point ſurpris, & pour éloigner de lui toute idée d'attaque, & au ſurplus ſe conduire pour la sûreté d'un Quartier, comme s'il avoit à veiller ſur pluſieurs.

Dès que les Troupes ſont entrées & établies dans un Quartier, celui qui commande doit en reconnoître tous les dehors, & ſe décider par cette connoiſſance ſur les endroits où les poſtes ſont les plus néceſſaires, pour les y placer; enſuite il marquera une Place d'armes ou rendez-vous général, afin que les Troupes puiſſent s'y raſſembler au moindre avis que l'on aura

des mouvemens de l'Ennemi, afin de pouvoir marcher promptement & au premier ordre du Général. Perſonne ne doit ſortir du Quartier, ſous quelque prétexte que ce ſoit, ſans une permiſſion du Commandant. Si l'Officier donne lui-même l'exemple de cette exactitude, le Soldat ne murmurera point de la ſéverité de la diſcipline, les Troupes qui ſont dans les Quartiers ſeront de même qu'au Camp, par chambrées; le Commandant tous les jours ſoir & matin, s'en fera donner le rapport par les Officiers de chaque Troupe.

Un Officier Major ſera déſigné pour faire chaque jour la viſite des chambrées, outre celle que chaque Officier de Compagnie doit faire, dont il rendra compte au Commandant, qui de ſon côté doit tous les jours viſiter les poſtes à pied ou à cheval, afin de ſçavoir par lui-même ſi tout eſt dans l'ordre. Dès qu'il aura tout examiné, tout reconnu, qu'il aura rectifié tout ce qu'il pourroit avoir trouvé de défectueux, il en ira rendre compte au Général, ou ſi par la proximité de l'Ennemi, ou par l'éloignement du Quartier général au ſien, il y avoit quelque riſque à s'abſenter, il ſuffira d'envoyer au Général un Officier Major, pour lui rendre compte de ſon Quartier. Tous les Commandans de chaque Quartier obſerveront le même ordre, tant ceux qui ſont ſur les derrieres, que ceux qui ſont le plus expoſés.

Régle générale : il eſt indiſpenſable d'avoir toujours des Détachemens en avant ; c'eſt par-là qu'on aſſûre les Quartiers, ou du moins qu'on les met à couvert de toutes ſurpriſes ; ce détail n'appartient point au Commandant particulier de chaque Quartier, il eſt du reſſort du Général qui ordonne ; les autres ne ſont qu'obéir : cependant comme il eſt à préſumer qu'on peut être attaqué, on doit prendre toutes ſortes de précautions pour n'être pas ſurpris ; le devoir du Commandant particulier eſt de veiller à la sûreté intérieure du Quartier, & celui du Général de pourvoir à la sûreté extérieure, ſans négliger l'intérieure.

Des eſprits pareſſeux que cette multiplicité de précautions arrache au repos, murmurent quelquefois contre le Général, & l'accuſent d'inquiétude. Les Officiers doivent réprimer dans les Soldats ces reproches, qui ne déshonorent que ceux dont ils partent ; mais le Général ni le Commandant ne doivent s'y arrêter que pour les punir lorſqu'ils éclatent. La gloire du ſuccès qui ne peut manquer de ſuivre ces précautions, les dédommage aſſez de ces lâches imputations.

Ce n'eſt ni la multiplicité des gardes, ni leur force ſouvent embarraſſante, qui font la sûreté d'un ou de pluſieurs Quartiers ; c'eſt la façon de les diſpoſer &

de les adapter à la ſituation des lieux. En effet de quel uſage ſeroient des gardes extrémement fortes, mais qui par leur éloignement des autres, n'en pourroient être ſecourues ? Au lieu que des gardes placées à une diſtance raiſonnable, ſe raſſemblent toutes au premier ſignal & compoſent une petite Armée, qui ſemble renaître à meſure qu'elle eſt attaquée. Les Détachemens qu'on envoye en avant, la diſcipline exacte des Troupes & la vigilance des Chefs, ſont les ſources des ſuccès les plus glorieux.

Plus l'Ennemi paroît tranquille, plus on en eſt éloigné, & plus il faut être ſur ſes gardes. La ſécurité qu'on fonde ſur l'éloignement, eſt toujours dangereuſe ; ſouvent cette feinte tranquillité de l'Ennemi n'eſt qu'une ruſe pour ſurprendre, pour battre plus ſûrement, & qui entraîne avec ſoi la déroute de pluſieurs Quartiers.

En un mot, c'eſt au Général à donner ſes ordres pour la ſûreté de chaque Quartier. Un Commandant particulier n'en eſt que l'organe & l'interprête ; mais il doit être fidéle à exécuter à la lettre ce qui lui ſera ordonné ; plus il paroîtra avoir du goût pour ſon métier, & plus les Troupes qui ſont ſous ſes ordres lui obéiront avec confiance.

CHAPITRE IV.

De la Place d'armes particuliere pour chaque Quartier.

LA Place d'armes ou rendez-vous, eſt un lieu où toutes les Troupes doivent ſe raſſembler en cas d'alerte.

La Place doit être déſignée ſelon la ſituation du terrein, & ſelon l'eſpéce de Troupes qui ſont en Quartier dans le Village. Dans un païs de plaine, la Place d'armes eſt facile à choiſir, parce qu'on a tout le terrein qu'on veut, ſi le Village eſt ſur le bord d'une Riviere, & que cette Riviere ſoit entre l'Ennemi & les Troupes en Quartier, elle doit être indiquée dans la plus grande rue, ou ſur la Place pour l'Infanterie, afin qu'elle puiſſe ſe porter enſemble ſur le bord de la Riviere, & s'emparer des maiſons les plus proches qu'on doit avoir crénelées. Si au Village il y a un pont retranché au-delà de la Riviere, la Place d'armes doit être la même; mais en cas d'attaque, on doit renforcer la garde du pont & la rafraichir de tems en tems; ſi c'eſt dans un païs de montagnes, elle doit être indiquée ſur un terrein où les Troupes puiſſent facilement ſe rendre & de-là s'emparer des poſtes reconnus : ſi c'eſt de la Cavalerie qu'on ait dans tous ces

païs indifféremment, il faut établir la Place d'armes, autant qu'il sera possible, sur le front du Quartier ou sur le terrein où elle peut se rendre plus facilement, pour marcher de-là à la Place d'armes générale. De l'Infanterie qui est dans un Village, peut aisément se défendre pendant un certain tems & attendre du secours; il n'en est pas de même de la Cavalerie; ce n'est pas que la Cavalerie n'eut la même valeur & qu'elle ne pût mettre pied à terre, mais l'espéce d'armes & le défaut d'usage, feroit qu'elle ne chargeroit, ni ne tireroit pas aussi promptement, & il est assûré que, malgré toute la valeur de cette Troupe, un Village qui seroit attaqué par de l'Infanterie, seroit très-mal défendu par de la Cavalerie & bientôt emporté; il paroît plus simple de faire monter à cheval & de se porter à la Place d'armes indiquée, pour de-là marcher à la Place générale, après qu'on aura cependant fait retirer tous les équipages, qui doivent ainsi que toutes les Troupes, avoir un lieu désigné pour s'y rassembler au premier ordre.

Comme il n'y a point à craindre d'être surpris après avoir pris les précautions dont on a parlé pour assûrer les Quartiers, chaque Commandant aura le tems de faire charger les équipages, & de les faire marcher à l'endroit marqué pour la réunion.

Cependant on doit observer que si ce Quartier est

occupé par de la Cavalerie, la Place d'armes ne doit point être indiquée ſur la place ou dans les rues, à cauſe de la confuſion qu'entraîneroient les Troupes qui viendroient s'y joindre, ſurtout ſi les rues étoient étroites, ce qui eſt très-ordinaire dans les Villages: autant qu'on le peut, il faut éviter le déſordre & il ne manqueroit point d'en arriver, par l'empreſſement de chaque Cavalier à monter à cheval; il y a bien moins d'inconvéniens avec de l'Infanterie, qui eſt plûtôt ſous les armes, qui ſe réunit plus vîte & qui eſt d'abord prête à marcher. Avec de la Cavalerie, le déſordre ſeroit encore plus grand ſi l'Ennemi venoit attaquer pendant la nuit, ce qui arrive ordinairement; mais il ſeroit toujours moindre s'il n'y avoit que de l'Infanterie. Si dans ce Village il y a des Dragons, comme ils peuvent faire le ſervice à pied, ils doivent obſerver la même regle que l'Infanterie. Pour les Huſſards au lieu de ſe retirer à la Place d'armes générale comme la Cavalerie, dès qu'ils ſeront inſtruits que l'Ennemi eſt en marche, après avoir fait avertir tous les Quartiers & le Général, ils doivent s'aſſembler à leur Place d'armes particuliere, & de-là marcher en avant pour reconnoître l'Ennemi, pour protéger les Détachemens qui étoient en avant, pour tâcher d'arrêter l'Ennemi quelque tems, afin de donner au Général celui d'aſſembler ſes Troupes & de faire ſes diſpoſitions.

On

On ne s'étendra pas davantage ſur cette matiere, parce que le lieu de la Place d'armes dépend totalement du terrein, de l'eſpéce de Troupes qui ſont en Quartier dans chaque Village, & ſurtout de la prudence du Général & de chaque Commandant particulier. Il ſuffira d'ajouter qu'avant tout il faut s'être aſſûré des moyens de la retraite : c'eſt une régle invariable qu'on ne doit jamais marcher en avant, établir des Quartiers, des Cantonnemens & faire aucune eſpéce de manœuvre de Guerre, ſans aſſûrer ſes derrieres & ſans les avoir reconnus.

CHAPITRE V.

De la Place d'armes générale pour pluſieurs Quartiers.

IL eſt eſſentiel, pour établir des Quartiers, de connoître à fond la poſition de chaque Village enfermé dans ſes Quartiers, afin de ſçavoir quels ſont ceux qui ſont plus ou moins expoſés aux courſes de l'Ennemi.

Pluſieurs Villages peuvent être entourés d'un côté par une riviere ou par des canaux, d'un autre côté par des marais, de ſorte qu'ils ne laiſſent qu'une entrée à l'Ennemi, alors la Place d'armes générale pour

toutes les Troupes, doit être marquée vis-à-vis cette entrée ; mais on doit faire ſon poſſible pour rendre cette poſition auſſi avantageuſe que le terrein pourra le permettre, &, autant qu'on le peut, il faut appuyer la droite ou la gauche à quelque marais ou à quelque Village ; s'il y a deux Villages qui ſervent d'appui aux deux aîles, ils doivent être remplis d'Infanterie & retranchés, comme on l'a déja dit : ſi l'on peut appuyer la droite à une Riviere & la gauche à un marais, cette poſition eſt très-bonne, parce que les lignes en bataille ſont plus fortes en Infanterie. Il faut prendre la Place d'armes de façon à ne pouvoir être tournée, & que l'Ennemi ne puiſſe préſenter un plus grand front que celui qui lui eſt oppoſé.

Voyez la Planche vingt-troiſiéme.

L'aſſiette du païs doit ſervir de régle pour la diſpotion des Troupes ; s'il eſt de plaine, l'Infanterie doit être dans le centre, la Cavalerie ſur les aîles, le tout ſur deux lignes, avec une réſerve derriere, compoſée de quelques Brigades d'Infanterie & de tous les Dragons : Si c'eſt un païs entremêlé de brouſſailles & de petites plaines, il paroît avantageux d'entremêler la Cavalerie de pelotons d'Infanterie : lorſque c'eſt dans un païs de montagnes, comme la Cavalerie ne peut être d'un grand ſecours, on la mettra derriere, comme fit Amilcar à la Bataille de la Hache, contre les rébelles

d'Affrique ; mais on ne peut donner que des régles générales : la ſituation du païs & les circonſtances décident toujours de l'arrangement & de la manœuvre des Troupes.

On n'a déterminé plus haut la place des Huſſards à la premiere ligne avec l'Infanterie, que pour avoir moins de chemin à faire pour les patrouilles, pour les Détachemens qui vont à la découverte, pour marcher plus promptement en avant à la premiere nouvelle de l'Ennemi, & afin de donner aux Troupes des Quartiers, en l'arrêtant & en l'amuſant quelque tems, celui d'exécuter les ordres du Général; lorſque celui qui les commande jugera que les Troupes ſont rendues à la Place d'armes générale ou ſur le Champ de bataille, il doit ſe retirer. Selon l'ordre du Général & la ſituation du terrein qu'occupent les Troupes, il diviſera ſes Huſſards en deux Corps ou reſtera en un ſeul, & ſe placera ſur les flancs, pour empêcher l'Ennemi de tourner le Corps de Bataille, & pour pouvoir prendre même l'Ennemi en flanc lorſqu'il attaquera. Si c'eſt dans un païs de montagnes, après qu'ils auront reconnu l'Ennemi & qu'ils auront tâché de retarder ſa marche, ils ſe retireront avec la Cavalerie, parce qu'ils ne ſeroient plus d'aucune utilité.

Cette retraite des Huſſards devant l'Ennemi peut ſe

faire d'autant plus aiſément, que le Général doit faire avancer les premieres Troupes de Cavalerie ou de Dragons qui ſe ſeront rendues à la Place d'armes générale, pour les ſoutenir ou pour les aider à repouſſer l'Ennemi s'il n'eſt pas en force.

Il peut arriver auſſi que ces Quartiers ſoient dans un païs découvert de tous côtés, & diſpoſés de maniere que l'Ennemi puiſſe attaquer celui qu'il juge à propos. Alors il faut que toutes les Troupes, ſoit en premiere ligne, ſoit en ſeconde & en troiſiéme, ayent la même vigilance & la même exactitude pour ſe garder, que ſi elles étoient ſeules.

On doit reconnoître toutes les poſitions, & choiſir, pour faire la Place d'armes générale ou particuliere, le terrein le moins à portée d'être attaqué & où les Troupes puiſſent ſe rendre le plus promptement, pourvû que par cette poſition les Troupes couvrent les Quartiers. La Place particuliere pour chaque Brigade, ſoit Infanterie, ſoit Cavalerie ou Dragons, doit être marquée à la Place d'armes générale. Il faut pour cela diſpoſer un ordre de Bataille, au moyen duquel chaque Brigadier, Colonel ou Major puiſſe ſçavoir la place qu'il doit occuper. Il doit l'aller reconnoître ſur le terrein pour ne pas ſe tromper, ſuppoſé qu'il ſoit néceſſaire d'y faire marcher les Troupes.

Si l'on crie aux armes, l'Officier Major de chaque

Quartier en particulier, doit être le premier au rendez-vous ou Place d'armes du Quartier, pour y ranger les Troupes, & le Major général avec ses Aides à la Place générale pour la même raison. Il doit y avoir une punition très-févere pour la Brigade ou le Régiment qui s'y rendra trop tard. Le Général s'avancera vers l'Ennemi pour le reconnoître & pour régler l'attaque sur sa disposition, sa défense ou sa retraite; mais il ne doit jamais songer à la derniere, que lorsqu'il y est absolument forcé.

CHAPITRE VI.

Des Gardes à cheval & Vedettes.

IL n'est pas ordinaire que l'on mette des Gardes à cheval en avant des Quartiers d'hyver pour les couvrir; mais comme il peut arriver qu'on y soit obligé par la proximité de l'Ennemi & par les courses continuelles que ses Troupes légeres font proche les Quartiers, il est bon de marquer où elles doivent être placées, d'établir leurs fonctions, quelle doit être leur vigilance contre les surprises & les manœuvres qu'elles doivent faire quand elles sont attaquées.

Ces principes trouveront peut-être rarement leur

application dans la pratique, ſoit parce que le front des Quartiers d'hyver ſera gardé par une Riviere défendue par de l'Infanterie, ſoit parce que les Patrouilles continuelles & les Détachemens en avant ſuffiſent, & encore parce qu'on doit laiſſer la Cavalerie tranquille, afin qu'elle puiſſe ſe mettre en état d'entrer en Campagne refaite & complette ; mais ils ne ſeront point inutiles pour les gardes qui ſont en avant d'un Camp & qui contribuent à ſa ſûreté, car la plus infaillible ne peut venir que des Détachemens en avant qui doivent toujours avoir lieu.

On place une Garde de Cavalerie en avant d'un Quartier ou d'un Camp, en reglant le plus ou le moins d'éloignement ſur la ſituation du païs ; mais dans quelque poſition qu'on les mette, elles doivent toujours avoir derriere elles un point d'appui ; des Gardes d'Infanterie retranchées ſur leſquelles les Gardes à cheval doivent ſe retirer ſi elles ſont attaquées, doivent être ce point d'appui. De ces Gardes à cheval on détache le Cornette avec un nombre de Cavaliers qu'on pouſſe en avant à trente ou quarante pas de la garde, on nomme ce poſte avancé le petit Corps-de-garde, & les Cavaliers qu'on tire de ce poſte avancé & qu'on met en avant, s'appellent Vedettes.

Ces Vedettes ſont établies, parce que la Garde ne peut être toujours à cheval, & par conſéquent ne peut

découvrir d'auſſi loin, elles avertiſſent dès qu'elles voyent des Troupes, afin que la Garde puiſſe monter à cheval & être en état de recevoir l'Ennemi ; il y a différentes façons de les placer rélativement à la ſituation des lieux & au terrein.

On doit obſerver de les mettre doubles, qu'elles ne ſoient point tirées du même Régiment, de même que les Gardes qu'on prend ſur toute une Brigade. Elles doivent être doubles, afin que lorſqu'elles découvrent quelque choſe, l'une puiſſe ſe détacher pour aller avertir au petit Corps-de-garde, & que l'Officier qui y commande, faſſe avertir la Garde. Secondement, afin qu'elles ſe tiennent mieux éveillées. Troiſiémement, afin que, tandis que l'une obſerve d'un côté, l'autre regarde d'un autre côté, & qu'il ne puiſſe rien paroître dans la plaine ſans que l'une ou l'autre ne le voye ; autant qu'il eſt poſſible, elles ſeront placées ſur de petites éminences ou ſur des chemins qui ſe croiſent pour en occuper les avenues ; elles doivent être éloignées de ſoixante ou quatre-vingt pas au plus du petit Corps-de-garde : il doit y en avoir deux d'un côté & deux d'un autre. On obſervera la même régle pour un plus grand nombre. Une plus grande diſtance les empêcheroit de s'entendre, même pour le *qui vive*. Elles ne quitteront jamais leur poſte l'une & l'autre. Il y en aura toujours une qui reſtera lorſque l'autre ira aver-

tir le Corps-de-garde de ce qu'il voit ou de ce qu'il découvre. Elles ne laisseront approcher personne & arrêteront tout ce qui passera, de crainte de surprise: l'une conduira au petit Corps-de-garde ceux qui seront arrêtés, & de-là ils seront conduits à la Garde.

A la retraite l'Officier commandant la Garde, retirera son petit Corps-de-garde & ses Vedettes, & quand tout aura joint, il restera un quart d'heure en bataille; après ce tems là il se retirera sous le feu de la Garde d'Infanterie, qui doit être retranchée derriere lui.

La même Garde d'Infanterie peut servir à plusieurs Gardes de Cavalerie; il ne faut jamais multiplier inutilement les Gardes: la sûreté du Camp étant le seul objet qu'on aît en vûe, il est rempli lorsqu'il y a les Gardes nécessaires.

On substitue des Sentinelles aux petits Corps-de-garde, & aux Vedettes, dès que la Garde à cheval est à son poste de nuit. On doit, autant qu'on le peut, les placer dans des lieux bas, parce que dans l'obscurité on voit mieux ce qui vient d'en haut. Si elles gardent un quartier, elles ne laisseront entrer personne, ni passer qui que ce soit; si c'est un Camp elles n'en laisseront rien sortir, à moins que ce ne soit des Détachemens, encore même doivent-elles avoir ordre de celui qui commande la Garde de les laisser passer; il en est de même d'un Détachement qui rentre, elles

doivent

doivent l'arrêter, & une des deux ſe détacher pour avertir le Commandant de la Garde. Lorſque le Capitaine aura fait monter toute ſa Troupe à cheval, il détachera un Officier & quelques Cavaliers pour l'aller reconnoître.

Quoiqu'en tout tems on doive porter la derniere exactitude dans le ſervice, on doit cependant être plus ſur ſes gardes de nuit que de jour; c'eſt le tems favorable pour les ſurpriſes, parce que ceux qui ne ſont point de ſervice, dorment & ne peuvent donner un ſecours auſſi prompt; au lieu que le jour, outre que tous les yeux ſont ouverts pour obſerver l'Ennemi, on eſt plûtôt ſous les armes, plus prêt à marcher & l'on n'a point à craindre la confuſion.

Les petits Corps-de-garde doivent être changés ainſi; lorſque le tems & l'heure de les relever ſeront venus, ſi c'eſt le Cornette qui eſt au petit Corps-de-garde, le Lieutenant prendra à la Garde le nombre de Cavaliers déſigné, ſoit pour le petit Corps-de-garde, ſoit pour les Vedettes, & ira ſe placer à la droite de celui qui doit être relevé; celui-ci ſera à cheval & aura le ſabre à la main. Les deux Officiers commandans ces deux Troupes, s'approcheront l'un de l'autre, & celui qu'on releve donnera ſa conſigne à celui qui vient occuper ſa place. Les Brigadiers des deux Troupes doivent marcher enſemble pour rele-

ver les Vedettes, parce que celles qui ſont relevées; ne peuvent l'être que par celui qui les a placées; quand elles le ſeront toutes, ces deux Brigadiers viendront rejoindre ces deux Troupes qui ſont en bataille. Celle qui doit reſter s'emparera du poſte, & l'autre en faiſant une caracole à gauche par la droite, rejoindra la Garde.

On doit obſerver que, dès que l'Officier partira de la Garde avec ſa Troupe, celui qui doit être relevé doit l'envoyer reconnoître quoiqu'il ſoit parti de la garde. Ces précautions ne doivent point paroître ſuperflues à des eſprits intelligens qui connoiſſent les conſéquences de la moindre négligence à la Guerre. La Garde qui vient en relever une autre doit obſerver les mêmes régles.

Lorſqu'on releve les petits Corps-de-Garde, la Garde doit être à cheval : pendant la nuit elle doit toujours y être, quoique proche d'un Corps d'Infanterie.

Le Capitaine, le Lieutenant & le Cornette feront leur ronde chacun à ſon tour, & viſiteront les petits Corps-de-garde & les Vedettes, pour examiner ſi elles ne s'endorment point, ſi elles ſe reſſouviennent de leur conſigne & ſi elles ſont alertes. Cette ronde qui commencera une heure après qu'elles auront été placées, doit ſe faire de deux en deux heures.

Les Officiers doivent être vigilans en tous tems, mais ſurtout lorſqu'on eſt près de l'Ennemi ; ſans cette exactitude, on peut courir riſque d'être enlevé, & il ne faut qu'un pareil échec pour entraîner la défaite entiere de pluſieurs Quartiers.

Une Garde n'eſt ordinairement attaquée que par des Huſſards, ou par d'autres Détachemens de Cavalerie ou de Dragons, envoyés par le Général Ennemi pour inquiéter l'Armée & pour tâcher d'enlever quelques Gardes, manœuvres dont le ſuccès fait toujours honneur à celui qui les entreprend, mais qui rapportent peu de profit à l'Armée & au Général qui les fait faire ; cependant ces petits avantages peuvent avoir des ſuites conſidérables par les éclairciſſemens que la Garde enlevée peut donner, par l'encouragement qu'ils donnent à celui qui y réuſſit & par le découragement de l'Armée à qui on les enleve.

Il eſt comme impoſſible qu'un Capitaine puiſſe jamais être enlevé, en prenant les précautions qu'on a indiquées plus haut. Il ne peut être enlevé qu'autant qu'il eſt ſurpris à pied. Pour éviter cet inconvenient, toute ſa Troupe doit être à cheval pendant la nuit & toujours la moitié pendant le jour ; l'autre moitié aura la bride à l'arçon de la ſelle, pour pouvoir brider les chevaux au premier ordre & monter à cheval : comme il ſera averti par ſes Vedettes des marches de

l'Ennemi, il aura le tems de faire monter à cheval ceux qui ſont à pied : dans cette poſition il peut bien être battu ; mais il ne peut être enlevé, il ne ſera même battu qu'autant que ſa Troupe ſe déſunira ; mais ſi, lorſqu'il voit l'Ennemi venir à lui, il forme deux Troupes de ſa Garde ; ſi chacune de ces Troupes en détache une petite qui ſe tienne ſur les flancs de droite & de gauche ; ſi ces petites Troupes par leur feu quoique médiocre, éloignent du moins un peu l'Ennemi & ſi les deux Troupes ſe retirent par échelons ſur le poſte d'Infanterie, qui doit, comme on l'a dit, être à portée de les protéger, ce Capitaine ne ſera point battu, & il ſe retirera en Homme de guerre, c'eſt tout ce que peut faire une Garde ordinaire. Ce n'eſt point pour ſe battre, mais pour avertir, qu'elle eſt miſe en avant ; on ne doit exiger d'elle rien de plus ; on doit même faire plus de cas d'un Officier qui fera cette manœuvre, que d'un autre, qui, ne conſultant que ſon courage, au lieu de ſe retirer, marchera à l'Ennemi & même le battra, parce que l'un aura fait ſon devoir, & que l'autre en téméraire aura outre-paſſé ſes ordres, d'autant mieux qu'il eſt très-difficile qu'il puiſſe battre, parce que ſans doute l'Ennemi eſt venu en force ou du moins aſſez pour n'être point battu par ſi peu de monde.

Outre les Détachemens en avant, les Gardes font

la sûreté d'un Quartier ou d'un Camp, & par conséquent elles ne sçauroient être trop exactes sur le service. Les Officiers qui les commandent ne doivent pas craindre de les trop fatiguer ; ils doivent porter tous leurs soins pour empêcher que les Quartiers ou le Camp qu'elles couvrent, ne soient point inquiétés, ou du moins pour être promptement avertis, afin que les Troupes ayent le tems de prendre les armes. Quelles suites n'a point l'enlevement d'une Garde, & quelle douleur pour un Officier, si une Garde qui est devant un Quartier, venant à être enlevée, donnoit lieu à l'Ennemi, comme cela peut très-bien arriver, d'y entrer & d'écharper les Troupes qui sont dedans? Si c'est une Garde du Camp, quel trouble son enlevement ne met-il pas dans l'Armée? La négligence d'un seul homme peut mettre la confusion parmi cinquante mille, & en faire périr une partie, surtout quand on est dans un poste d'où dépend la sûreté des Troupes, & si ce sont des Quartiers, elle peut faire perdre cinq à six lieues de païs que les Troupes occupoient.

Quoiqu'il soit comme impossible de ne point tomber dans quelque faute, il n'en est cependant point de légere à la Guerre ; mais un Officier actif, vigilant, qui aime son métier, en fera rarement, ou s'il en fait, il y remédiera si promptement que l'Ennemi n'aura point le tems d'en profiter.

CHAPITRE VII.

Des Détachemens en avant pour assûrer les Quartiers ou Cantonnemens & les chemins qui y conduisent.

CE n'est pas assez pour la sûreté des Quartiers qu'ils soient bien distribués, que les Gardes ayent été placées, soit à cheval en-dehors, soit à pied en-dedans, & qu'on y ait joint des patrouilles; il faut envoyer des Détachemens en avant des Gardes pour aller faire la découverte. Ces Détachemens iront plus ou moins loin, selon la situation du païs & l'éloignement de l'Ennemi, sans cependant trop s'exposer, d'autant qu'ils ne sont point envoyés pour se battre, ni pour aller même inquiéter l'Ennemi dans ses Quartiers, mais seulement pour assûrer leur propres Quartiers, afin que les Troupes y soient tranquilles, & qu'elles puissent s'y remettre des fatigues de la Campagne.

Un Quartier ne doit point se croire totalement en sûreté, lorsqu'il n'a que des Gardes en avant; il est facile à l'Ennemi d'arriver jusqu'à elles, surtout si le païs est couvert, ce qu'il peut faire de jour ou de nuit, & si c'est un païs découvert, de nuit seulement.

Il eſt probable que ſi l'Ennemi peut parvenir juſqu'aux Gardes & les charger, les Troupes qui ſont dans les Quartiers ne ſeront point aſſemblées ni prêtes à recevoir l'Ennemi ; il n'y aura tout au plus que la Garde à pied & le Piquet, ce qui n'eſt pas d'une grande reſſource dans une ſurpriſe ; ſi l'Ennemi parvient à pouſſer les Gardes, il entrera avec elles dans le Quartier, pendant que d'autres l'entoureront.

Les Détachemens en avant des Quartiers, ſont abſolument néceſſaires : quand même il y auroit des Gardes, ils doivent être plus ou moins multipliés, ſelon le nombre de Troupes que l'on a, & ſelon l'étendue du terrein que l'on doit garder.

Ces Détachemens doivent marcher ſéparément ſur le front & ſur les flancs ; ils embraſſeront le plus de païs qu'il leur ſera poſſible, iront ſur les chemins qui conduiſent à l'Ennemi ; le jour ils fouilleront les haies, les buiſſons & les bois, les Villages, les ravins & généralement tout ce qui peut cacher quelque embuſcade. La nuit ils ſe rapprocheront du Quartier, & reſteront à la diſtance au moins de quatre cens pas, & plus loin même ſi le païs eſt découvert ; les Détachemens marcheront très-lentement la nuit, non en avant, mais en ſe croiſant les uns les autres ſi le païs le permet, & outre le mot donné à l'ordre, ils en au-

ront encore un autre particulier pour se reconnoître ; de tems en tems, ils s'arrêteront & prêteront l'oreille pour découvrir s'ils n'entendent rien : ceux qui commanderont ces Détachemens doivent éviter de se battre, & n'en venir là qu'à la derniere extrémité ; ils doivent sçavoir qu'ils ne sont envoyés en avant que pour préserver les Quartiers d'une surprise.

Ces Détachemens ne seront que six ou huit heures dehors, & par conséquent ne mettront jamais pied à terre ; si dans les Quartiers il y a des Hussards, il faut les employer pour ces Détachemens préférablement aux autres Troupes ; ils sont plus au fait de faire la découverte d'un païs que la Cavalerie, & même que les Dragons. Leurs chevaux sont plus en haleine, se fatiguent moins, & c'est le genre de guerre naturel aux Hussards.

Lorsque ces Détachemens seront rentrés, on en fera sortir d'autres pour la même raison, parce que les Quartiers en avant ne doivent jamais être à découvert. Si la nuit ces Détachemens entendent quelque chose, le Commandant enverra reconnoître ce que c'est, & s'en assûrera après par lui-même : si ce sont des Troupes, il enverra tout de suite un Hussard au Commandant d'une des Gardes, s'il y en a en avant des Quartiers, & s'il n'y en a pas, au Commandant du premier Quartier, qui fera avertir le Général. Il s'em-

busquera

busquera dans quelque endroit, d'où sans être découvert, il puisse aisément reconnoître ce qui marche à lui; & lorsqu'il sera encore plus assûré que ce sont des Ennemis, il enverra un second Hussard en avertir le premier poste, qui en fera informer le Général, & continuera toujours de les observer en marchant ou sur le flanc ou devant eux.

A l'arrivée du premier Hussard, le Général fera mettre une partie de ses Toupes sous les armes, & fera tenir le reste prêt à les prendre, mais sans bruit: il fera sa disposition pour recevoir l'Ennemi, surtout il n'oubliera pas d'envoyer avertir les Commandans particuliers des Quartiers qui sont les plus proches du sien. Au premier coup de pistolet tous les Détachemens qui seront dehors, rejoindront les Quartiers.

Si le Commandant du Détachement qui a rencontré l'Ennemi, ne trouve point d'endroits propres pour s'embusquer, & s'il ne peut voir à-peu-près le nombre des Ennemis, après avoir envoyé avertir, il marchera devant la Troupe qui vient à lui, comme s'il en faisoit l'Avant-garde, & lorsqu'il jugera que le premier & le second Hussard seront arrivés aux Quartiers, il en enverra un troisiéme pour confirmer les deux premieres nouvelles. Pour lui, il restera toujours en avant & sur les flancs sans être vû, autant qu'il sera possible, observant la marche de l'Ennemi, & tâchant de distin-

guer par le bruit que font les Troupes en marchant, s'il y a de l'Infanterie & de la Cavalerie, & la force à-peu-près dont elles peuvent être.

Lorsqu'il sera à deux cens pas des Quartiers, qu'il jugera que les Troupes auront eu le tems de se mettre sous les armes, & que les dispositions seront faites pour recevoir l'Ennemi, il doit envoyer au *qui vive* en faisant feu. C'est ce premier feu qui doit servir de signal aux Détachemens qui sont dehors pour rentrer. Ils se réuniront tous, s'il est possible, à l'endroit où ils l'ont entendu, & ils tâcheront de rallentir la marche de l'Ennemi pour donner plus de tems au Commandant de faire ses dispositions, pour tenir ses Troupes en ordre & prêtes à le recevoir.

On a dit qu'à la premiere nouvelle portée par le Hussard du Détachement qui a reconnu l'Ennemi, le Général devoit faire mettre une partie de ses Troupes sous les armes, & que le reste devoit être prêt à les prendre ; mais lorsque le second est arrivé, toutes les Troupes les prendront sans attendre le troisiéme ; on n'a jamais trop de tems pour faire de bonnes dispositions, quoiqu'elles doivent être prévûes d'avance. Il y a toujours plus de confusion pendant la nuit, & les ordres, quoique bien donnés, ne s'exécutent point avec la même précision & avec la même célérité que le jour ; mais comme l'ordre doit être donné, en cas d'attaque,

à tous les Commandans des différens Quartiers, c'eſt à eux à les exécuter le plus promptement qu'il ſera poſſible, & ſurtout dans un grand ſilence : le Général doit alors monter à cheval, viſiter ſes poſtes & voir par lui-même ſi ſes ordres ſont exécutés.

Avec de telles précautions, il paroît bien difficile que des Quartiers puiſſent être ſurpris ; ils ſeront en état de recevoir & même de repouſſer l'Ennemi, pourvû que les Détachemens en avant ne s'écartent point des régles qu'on vient de donner.

CHAPITRE VIII.

Juſqu'où doivent aller les Détachemens en avant.

APRE'S avoir dit que des Quartiers ne peuvent être aſſûrés, ſi l'on n'a la précaution d'envoyer des Détachemens, & que, quelque vigilance qu'on obſerve intérieurement, elle ne pourra ſuffire, ſi elle ne s'étend point à l'extérieur, il eſt néceſſaire de parler de la diſtance juſqu'où les Détachemens doivent aller ; elle ne peut être déterminée à un certain point, parce qu'elle dépend de la ſituation du païs, de l'éloignement de l'Ennemi & de pluſieurs autres circonſtances.

Si le païs eſt ouvert, & ſi entre les Quartiers & l'Ennemi il ne ſe rencontre ni Rivieres ni paſſages étroits, par leſquels il ſoit néceſſairement obligé de paſſer, les Détachemens ne ſçauroient aſſez s'avancer, pourvû qu'ils ne s'expoſent point à être coupés en négligeant les précautions néceſſaires pour aſſûrer leurs derrieres; leur ordre n'eſt pas de ſe battre, mais leur devoir eſt de ne laiſſer dans la plaine ni buiſſons, ni ravins, ni bois, ni Villages, ſans les fouiller exactement. Ces Détachemens doivent prendre langue dans tous les Bourgs, Villages & Hamaux, & s'informer ſi l'Ennemi ne fait pas des courſes dans le païs, à quelle diſtance il eſt des Quartiers, s'il y a des Rivieres entre deux, s'il y a des ponts & des gués ſur ces Rivieres, ſi l'Ennemi y a des poſtes, de quelle nature ils ſont, s'ils ſont retranchés ou non.

Lorſqu'ils trouveront une plaine, ils ne doivent point s'y montrer, autant qu'il leur ſera poſſible; ils doivent au contraire ſe tenir embuſqués dans quelque endroit, d'où ils puiſſent découvrir ſans être vûs. Lorſqu'ils appercevront des Villages à un quart de lieue ou à une demi-lieue, le Commandant détachera quelques Huſſards ou Dragons, s'il n'a point de Huſſards, pour prendre langue, & pour lui amener des Païſans de ces Villages, & ſurtout les Bourg-Meſtres ou principaux Habitans, s'ils peuvent s'en emparer : Par-là

on pourra s'inſtruire ſi l'Ennemi eſt en Détachement, s'il eſt en force, s'il eſt venu dans le Village & quelle route il tient. Si par promeſſe ou par menace on ne peut rien arracher d'eux, le Commandant les conduira au Général, s'ils réſiſtent encore, on les menacera de la priſon, s'ils s'obſtinent à ſe taire, on ſévira contre eux, on les menacera de piller leur Village & de les réduire en cendres, ſi l'Ennemi s'avançoit ſans qu'on en ſoit averti.

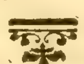
On placera une Garde d'Infanterie ſur les ponts ou ſur les paſſages les plus étroits, par leſquels l'Ennemi ſera obligé de paſſer, pour venir attaquer les Quartiers: cette Garde ſervira à faciliter la retraite des Détachemens, qui doivent ſe porter au-delà, & quand même ces ponts ou ces défilés ſeroient éloignés d'une demilieue, elle ſera à même de faire promptement avertir aux Quartiers, ſi les Détachemens en avant, étoient attaqués; mais afin que cet avis puiſſe parvenir plus vîte, on donnera à cette Garde deux Huſſards d'ordonnance.

Si ces Détachemens en avant venoient à être attaqués, ils ſe replieroient ſur cette Garde, qui, réunie au Détachement, tiendra ferme au pont ou défilé, pour donner le tems au Général d'envoyer du ſecours, & de faire mettre quelques Troupes ſous les armes. Il ne ſe décidera ſur le nombre des Troupes qu'il envoye au ſecours, que lorſqu'il recevra un ſecond avis par un bil-

let, qui lui ſera porté par le ſecond Huſſard d'ordonnance,de la part du Commandant du poſte d'Infanterie, qui l'informera des forces de l'Ennemi. L'Officier commandant ce poſte d'Infanterie, qui eſt au pont ou qui garde le défilé,doit prendre ſes meſures pour aſſûrer ſon poſte & tenir aſſez de tems, pour qu'il puiſſe recevoir du ſecours des Quartiers.

La ſûreté des Quartiers ou Cantonnemens, conſiſte dans les petits Détachemens multipliés, qui vont ſans ceſſe à la découverte,dans les diſpoſitions extérieures, qui empêchent l'Ennemi d'approcher & dans les avis donnés aſſez à tems, afin que les Troupes puiſſent prendre les armes, & être prêtes à recevoir l'Ennemi.

On doit ſurtout obſerver de ne pas charger indiſtinctement tous les Officiers de ces Détachemens; ce n'eſt ni l'ancienneté ni le grade qu'on doit conſulter, c'eſt leur ſageſſe & leurs talens; il y va de la ſûreté des Quartiers, & par conſéquent de celle de toute l'Armée. Il faut pour conduire ces Détachemens, moins d'ardeur & de bravoure que de flegme & de réfléxion.



CHAPITRE IX.

Des Manœuvres qu'il faut opposer à l'Ennemi contre les fausses allarmes.

UN Ennemi vigilant ne manque point de donner l'allarme vraie ou fausse aux Quartiers, toutes les fois qu'il peut, & il le peut aussi souvent qu'il le veut. Il n'a souvent d'autres vûes que de les inquiéter, de les fatiguer, en les tenant ainsi toujours alertes, de les empêcher de se rétablir, ou enfin de rallentir la vigilance du Commandant Général sur les allarmes véritables, à force de l'avoir trompé par de fausses; négligence qui réjailliroit bientôt sur chaque Commandant particulier, & sur les Troupes à qui il enleveroit aisément du moins quelques Quartiers.

Mais un Général sage & prudent, sçait prévoir les inconvéniens par l'ordre qu'il met dans ses Quartiers, en prenant les précautions nécessaires pour les assûrer, en ordonnant à l'Infanterie de prendre les armes sans bruit, en faisant monter à cheval sa Cavalerie sans trompette, afin que l'Ennemi trompé par ce silence, & croyant les Troupes endormies, vienne pour tomber dessus; lorsqu'il les trouvera sous les armes,

ſa ſurpriſe ſeule le fera battre, ou du moins lui fera abandonner ſon entrepriſe, & prendre le parti de la retraite, ce qu'il ne ſera point ſans être vivement inquiété.

C'eſt dans de ſemblables occaſions, que paroît le génie d'un Général, il ne ſuffit pas de ſçavoir aſſûrer ſes Quartiers, il doit encore tourner au déſavantage de l'Ennemi, des manœuvres qu'il croyoit ne pouvoir faire que contre lui. Celle-ci paroît très-favorable, & ſi elle réuſſit, il n'y aura plus à craindre de fauſſes allarmes, parce que l'Ennemi ſera aſſûré de la vigilance des Troupes; cependant il ne doit pas pourſuivre trop loin ſon avantage, de crainte de quelque embuſcade; mais tant qu'il voit devant lui, il doit profiter de la ſurpriſe de l'Ennemi, & le charger vivement.

Il eſt toujours néceſſaire de faire mettre les Troupes ſous les armes ſans bruit; c'eſt une régle générale, que le ſilence eſt dans toutes les occaſions très-favorable à la Guerre, le Commandant fait mieux entendre ſes ordres, & ils ſont exécutés avec plus de promptitude. Il en réſulte encore cet avantage, ſurtout dans cette occaſion; c'eſt que ſi l'Ennemi ne vient point à portée des Quartiers, & qu'il n'ait fait que ſe montrer, dans la vûe de les inquiéter, il ne pourra ſe flatter d'y avoir jetté l'allarme & d'avoir fait reſter toute la nuit ou tout le jour les Troupes ſur pied.

Ce ſilence qui n'empêche point qu'on ne ſoit ſur ſes gardes, fait que l'Ennemi fâché ou rebuté de ſe voir ainſi trompé dans ſes projets, ne donnera plus de fauſſes allarmes, ce qui rendra aux Quartiers leur tranquillité ; il ſongera lui-même à ſe remettre des fatigues infructueuſes que lui auront fait eſſuyer ſes tentatives.

Quant à la Cavalerie, le boute-ſelle ou à cheval, ne peuvent cauſer que du déſordre, ſurtout la nuit ; ainſi dans ces occaſions il faut la faire monter à cheval à la voix, car, quelque bon ordre qu'il y ait dans les Quartiers, les Trompettes d'un côté, les cris d'un autre, l'empreſſement de ſeller les chevaux, l'embarras de trouver ſes armes, font que les ordres ſont confondus, ou du moins mal entendus ; des Quartiers dans cette confuſion, peuvent être battus très-facilement par des Troupes inférieures, qui ne venoient peut-être que pour leur donner une fauſſe allarme, ou ſeulement pour les reconnoître.

En général le bon ordre dans les Quartiers, dépend de l'intelligence de celui qui y commande, de ſa vigilance & de la bonne diſcipline qu'il y fait obſerver. C'eſt par une telle conduite, que non-ſeulement il n'aura rien à craindre de l'Ennemi, mais encore qu'il tirera des tentatives de l'Ennemi des ſuccès aſſûrés. La réputation qu'il s'acquerra chez l'Ennemi par cette

vigilance, lui procurera des avantages auxquels il ne s'attendoit pas.

CHAPITRE X.

De la Conduite que doivent observer les Détachemens & les Gardes d'un Quartier de Cavalerie, & des Manœuvres qu'ils doivent faire quand ils sont repliés, pour empêcher l'Ennemi d'entrer avec eux dans le Quartier.

IL arrive quelquefois que l'on place de la Cavalerie loin de l'Infanterie, soit à cause de la situation du païs, soit par rapport à la rareté du fourrage, & que, quoique les Quartiers soient sur les derrieres, l'Ennemi peut venir les attaquer par un détour, & qu'il se flatte de les enlever sans craindre le secours des Quartiers voisins. C'est alors que celui qui y commande doit redoubler sa vigilance, en établissant des Gardes en avant, en envoyant des Patrouilles, en multipliant les Détachemens, & enfin en retranchant le Quartier, comme on l'a dit ailleurs, Chapitre deuxiéme, Livre troisiéme.

Comme l'entreprise formée par l'Ennemi sur ce

Quartier, ſera faite avec vivacité & promptitude, elle ne peut être exécutée que par de la Cavalerie, des Huſſards ou des Dragons, afin qu'ils puiſſent ſe retirer plus légérement, ſoit qu'elle réuſſiſſe ou non; ainſi les Troupes qui ſont dans le Quartier étant de Cavalerie, les armes ſont égales, à cela près que le Quartier eſt retranché, que les Troupes peuvent y reſter pied à terre, occuper les maiſons crénelées & ſe mettre derriere les coupures; & quoique leur feu ne ſoit pas auſſi prompt que celui de l'Infanterie, parce qu'elles ne ſont pas accoutumées à défendre un poſte comme l'Infanterie, il eſt cependant aſſûré que par une bonne diſpoſition & de la fermeté, elles peuvent eſpérer de repouſſer l'Ennemi, & lui faire manquer ſon entrepriſe d'autant plus aiſément, que l'attaque eſt faite par de la Cavalerie, dont le feu n'eſt pas plus à craindre, que celui de la Cavalerie qui ſe défend. Cette obſervation,quoique juſte quant à la Cavalerie & aux Huſſards, ne l'eſt point pour les Dragons, qui ſont armés comme l'Infanterie, ſont exercés de même & ſont d'excellente Infanterie.

Lorſque l'Ennemi veut attaquer un Quartier, & que par des marches détournées, il a pû parvenir pendant la nuit à s'en approcher aſſez près ſans être apperçu, alors il ne marche plus lentement, & l'Avant-garde, qui ſans doute eſt très-forte, charge avec vigueur les

petits Détachemens qu'elle rencontre, & tâche même de les envelopper, afin qu'ils ne puiſſent porter aucune nouvelle aux Gardes avancées; ſi elle ne peut les envelopper, elle les replie ſur les Gardes l'épée dans les reins: cette Avant-garde, qui eſt ſuivie du gros des Troupes, tâche de ſe mêler avec les Détachemens & les Gardes repouſſées, pour entrer avec elles dans le Quartier.

Cette charge ſe fera avec aſſez de vivacité, pour ôter aux Troupes repouſſées le tems d'envoyer avertir aux Quartiers, afin qu'ils ne puiſſent être inſtruits de ce qui ſe paſſe, que par le feu qu'ils entendent, ce qui peut être un moyen pour réuſſir dans ces ſortes d'entrepriſes.

Mais, comme on a dit plus haut, qu'il doit y avoir dans un Quartier une Garde à pied & un Piquet, dès que ces deux Troupes de ſervice, qui ne doivent jamais s'endormir, entendront le premier feu des Troupes attaquées, elles feront avertir ſur le champ le Commandant, qui, toute ſuite fera ſes diſpoſitions, autant que le tems le lui permettra. Il empêchera qu'on ne monte à cheval, il fera border les coupures & s'emparera des maiſons crénelées.

Si les Gardes & les Détachemens ſont repouſſés, ils ne doivent point ſe retirer par les grands chemins qui aboutiſſent aux Quartiers & qui doivent être fer-

més par des coupures ; mais lorſqu'ils ſeront arrivés proche le Quartier, ils feront un feu vif & continuel, pour arrêter du moins pendant quelque tems l'impétuoſité de l'Ennemi, afin de donner aux Troupes qui ſont dans le Quartier, le tems de prendre les armes & de ſe poſter ſuivant l'ordre qui leur aura été donné : ils ne maſqueront point les grands chemins ni les maiſons créneléés ; mais ils ſe retireront le long des haies, afin que le feu des Cavaliers à pied, qui ſont derriere les coupures & dans les maiſons crénelées, puiſſe les protéger & arrêter l'Ennemi. A la faveur de ce feu, ils pourront ſe retirer par des petits ſentiers, connus ſeulement de ceux du Quartier, afin que l'Ennemi arrêté par les coupures & par les haies, ne ſçache par où entrer, & que ces difficultés le rebutent de ſon entrepriſe. Cependant toutes les entrées doivent être exactement fermées, retranchées ou du moins bien gardées, parce qu'il eſt probable que l'Ennemi n'attaquera pas ſeulement un ſeul côté, mais qu'il entourera le Quartier, pour tâcher de pénétrer par quelque endroit ; le reſte des Troupes ſera diſpoſé autour du Village, derriere les haies ou planches croiſées, qui ferment & qui entourent les Jardins.

Avec ces précautions, on peut eſpérer de garder le poſte attaqué par un nombre de Troupes quoique ſupérieur, & pourvû que l'on arrête & qu'on retarde

l'Ennemi, on peut eſpérer du ſecours des Quartiers voiſins, quoiqu'ils ſoient éloignés, d'autant qu'au premier feu des Détachemens qui étoient en avant, on doit envoyer donner avis de l'attaque.

C'eſt dans cette occaſion qu'un Commandant doit conſerver ſon ſang froid, & une ſituation ſi délicate fait bien appercevoir dans ce moment combien il eſt important d'envoyer les Détachemens un peu plus loin, afin de pouvoir être averti à tems pour être prêt à recevoir l'Ennemi. Un Quartier ſurpris eſt, pour ainſi dire, forcé; il ſera certainement ſurpris s'il n'y a point de Détachement en avant, & s'il n'y a que les Gardes qui en faſſent la ſûreté, parce qu'elles ne peuvent pas avertir aſſez tôt les Troupes de ſe mettre en défenſe, avant que l'Ennemi ne tombe, pour ainſi dire, ſur elles.

On doit obſerver la même diſpoſition pour un Quartier d'Infanterie, attaqué par de l'Infanterie, à cela près que les Troupes du Quartier ſont plus à même d'être ſecourues, parce que l'Infanterie que le beſoin de fourrages, ne ſépare point comme la Cavalerie, eſt plus raſſemblée. D'ailleurs l'Infanterie ne peut pas marcher avec la même célérité que la Cavalerie, par conſéquent les Détachemens en avant ont le tems d'envoyer avertir au Quartier, & les Troupes qui y ſont, ont celui de ſe préparer à défendre le poſte & à recevoir vigoureuſement l'Ennemi.

Si cependant l'Ennemi trop opiniâtre, a l'imprudence de rester assez de tems à l'attaque du Village, pour donner aux Quartiers voisins celui de venir au secours, il ne faut point manquer cette occasion ; on doit profiter de ce secours pour le charger en tête pendant qu'il l'est par derriere, & suivre sa victoire aussi loin que la prudence peut le permettre. Il ne faut jamais laisser échapper aucune occasion où l'on peut remporter quelque avantage sur l'Ennemi, à moins qu'il n'y eût à craindre qu'un succès médiocre n'en empêchât un plus considérable, comme si, par exemple, dans la chaîne d'un fourrage, on s'attachoit plus à poursuivre l'Ennemi qui veut inquiéter les Fourrageurs, qu'à continuer le fourrage, après l'avoir écarté. C'est par de petits succès qu'on habitue, pour ainsi dire, les Soldats à vaincre, & qu'on leur fait craindre la honte d'être vaincus.



CHAPITRE XI.

Des Précautions qu'il faut prendre lorſqu'on arrive de nuit dans un Quartier qu'on ne connoît pas.

LES précautions qu'on va indiquer dans ce Chapitre, varient ſelon la qualité des Troupes qui arrivent de nuit dans un Quartier.

On ſuppoſe que de l'Infanterie ou des Dragons arrivent fort tard dans un Quartier, ou par un tems obſcur ou orageux, que l'obſcurité de la nuit empêche celui qui commande de reconnoître exactement les environs, & les lieux où il eſt néceſſaire de mettre des Gardes & des Sentinelles. On ſuppoſe encore que le Village où l'on entre, peut être inquiété par l'Ennemi, & que ſa poſition eſt haſardée, & preſqu'en l'air; mais qu'on a été obligé de la choiſir, ſoit pour conſerver des communications, ſoit pour pouvoir pouſſer des Détachemens plus loin, & pour leur donner un point d'appui & de retraite ſur ce Village occupé.

Cela ſuppoſé, lorſque toutes les Troupes ſeront entrées dans le Quartier, le Commandant laiſſera ſur la place le Piquet & les Gardes deſtinées pour ſa ſûreté;

enſuite

ensuite il fera venir le Maire ou le Bourg-Mestre, pour s'informer de la situation du Village, du côté qui fait face à l'Ennemi, s'il peut être tourné, par où il peut l'être, combien il y a d'issues pour sortir dans la Campagne, s'il y a une Riviere ou un ruisseau, si les bords en sont marécageux ou non, quelle partie couvre ce ruisseau, s'il y a des ponts ou des gués, &c. pendant qu'on prendra ces éclaircissemens, on distribuera les billets de logement, & les Troupes resteront en bataille sur la place ou dans les rues jusqu'à nouvel ordre.

Le Commandant, suivi du Bourg-Mestre, des principaux Habitans & des Gardes destinées pour la sûreté du Quartier, en fera le tour, s'instruira par lui-même des issues, des chemins, des bois qui sont à portée; & sur cette connoissance des lieux, il placera ses postes d'Infanterie à toutes les issues du Quartier, avec ordre de les barrer pour cette nuit avec des chariots ou des madriers croisés l'un sur l'autre. Les postes doivent être plus forts la premiere nuit & les Sentinelles doubles,& lorsqu'elles seront placées,le Commandant peut faire ordonner au reste des Troupes qui ne sont point de service,d'entrer dans leurs logemens. Si ce sont des Dragons,il est inutile de mettre des Gardes à cheval hors du Quartier, qui sera beaucoup plus en sûreté, lorsqu'il sera gardé par des gens à pied retranchés. Cependant il y

aura un Piquet à cheval ſur la place, avec ordre à celui qui le commande, de partager ſa Troupe en trois, & de faire faire des patrouilles en-dehors du Quartier de deux en deux heures. Ceux qui ne ſont point de ſervice, pourront débrider leurs chevaux, avec ordre, au cas d'attaque, de ſe porter à pied aux endroits qui leur ſeront marqués, & que le Commandant aura reconnus. Si c'eſt de l'Infanterie, il y aura de même un Piquet, qui, comme celui des Dragons, fera des patrouilles au-dehors du Quartier de deux en deux heures, en longeant les haies & les jardins qui le bordent.

Ce ſont les précautions les plus sûres qu'on penſe, qu'un Commandant, qui ne peut avoir qu'une connoiſſance très-imparfaite de la ſituation du Quartier & de ſes environs, peut prendre.

La Cavalerie & les Huſſards peuvent prendre à-peu-près les mêmes que l'Infanterie ou les Dragons : le Commandant fera la même reconnoiſſance des Quartiers avec le Maire & le Bourg-Meſtre, alors il placera les Gardes en avant du Quartier, en obſervant que leur éloignement ne les expoſe pas à être coupées, mais ſeulement qu'elles ſoient à une diſtance à pouvoir empêcher l'Ennemi de tomber tout de ſuite ſur le Quartier. Les iſſues des Quartiers ſeront gardées par des Cavaliers à pied ; mais elles ne ſeront point retran-

chées, afin qu'au cas d'attaque, les Troupes qui ne ſont point de ſervice & le Piquet, puiſſent ſortir pour charger l'Ennemi. Il y a cette différence à obſerver entre la Cavalerie & l'Infanterie, que la premiere doit charger l'Ennemi en-dehors du Quartier, & que l'autre doit l'attendre derriere ſes retranchemens & l'arrêter par un feu vif & continuel, c'eſt pour cette raiſon que les Cavaliers qui ne ſont point de ſervice, doivent mettre la bride de leurs chevaux à l'arçon de la ſelle. Tous les chevaux doivent être ſellés pour cette nuit & chaque Cavalier ou Huſſard doit être prêt à monter à cheval au premier ordre.

Si l'Ennemi inſtruit que les Troupes arrivées de nuit, ne peuvent qu'être fatiguées de la marche qu'elles ont faite, vouloit profiter de cette occaſion, pour venir attaquer le Quartier, les Gardes auroient ordre de le charger, quand même elles ne ſeroient pas en force, ſans s'embarraſſer du nombre, le Piquet qui doit être à cheval, ſortira ſur le champ, pour ſe joindre aux Gardes, & le reſte des Troupes montera à cheval ſans bruit, autant qu'il ſera poſſible, & lorſqu'elles ſeront réunies aux Gardes, elles l'attaqueront avec vigueur & avec audace.

Ces attaques faites bruſquement & ſans héſiter, ont ſouvent un ſuccès heureux, d'autant mieux que l'Ennemi ne vient attaquer, que parce que ſçachant que ces

Troupes ont fait une longue route la veille, par un mauvais tems, il peut croire qu'elles auront plus ſongé à leur repos qu'à leur ſûreté, & qu'elles ſe ſeront contentées de mettre en avant quelques petits Corps-de-gardes. Il peut ſe flatter que les Troupes ſeront endormies ainſi que le Commandant & les Officiers, & qu'il lui ſera facile d'enlever ce Quartier ; mais ſe voyant ainſi attaqué avec vigueur, ſa ſurpriſe rallentira ſa fermeté, le découragera & lui fera craindre ſa défaite au lieu qu'il eſpéroit une victoire facile.

Le gouvernement de la Cavalerie, par George Baſta. chap X.

George Baſta, * rapporte pluſieurs exemples de ces coups inattendus; on n'en rapportera qu'un ſeulement pour prouver que lorſqu'on eſt attaqué, ſurtout la nuit, il faut marcher à l'Ennemi ſans examiner ſa force, parce que ne pouvant s'appercevoir du nombre, ſon imagination le lui fait paroître plus conſidérable.

» Etant Commiſſaire Général, j'étois logé, dit ce » Grand Capitaine, à Oſterhaut, Village près de Bréda, où je me trouvai ſeul avec cent chevaux, pour » avoir envoyé le reſte à certaines entrepriſes, de quoi » l'Ennemi ayant eu langue, vint environ la minuit » avec quatre cens piétons, attaquer le Quartier, dont » oyant l'allarme, j'accourus au Corps-de-garde, com» poſé de deux Compagnies, l'une d'Antoine Oliviéra, » & l'autre d'Alphonſe de Mondragon, au lieu deſquels » je trouvai leurs Officiers; ſecondé de ceux-ci, nous

» rencontrâmes l'Ennemi avec tant de résolution, que
» non-seulement nous le repoussâmes, mais aussi nous
» le mîmes totalement en fuite, & bien qu'après non-
» obstant la nuit, il se remît sus, & retournât à l'assaut,
» si est-ce qu'en ce même point le Comte Decio Mon-
» frédy, Porte-Enseigne de la Compagnie du Marquis
» Del Guasto, y survenant avec peu de chevaux, par
» mon ordre, les investit avec tant de courage & de
» valeur, qu'il les mit en totale déroute, y laissant plus
» de deux cens morts sur la place, chose quasi incroya-
» ble, que si petit nombre de chevaux, de nuit & en lieu
» étroit, eussent pû faire si grande défaite.

Si cent ou cent trente chevaux ont battu quatre cens homme d'Infanterie, il est à présumer qu'ils pourroient aussi battre de la Cavalerie qui viendroit les attaquer, en prenant leur parti promptement, & fonçant dessus le sabre à la main ; s'ils ne la battent point entierement, du moins ne seront-ils point battus, & ils obligeront l'Ennemi de se retirer sans aucun succès ; s'ils sont battus, comme cela peut arriver, ils auront fait leur devoir, & n'auront plus rien à se reprocher, & s'ils obligent l'Ennemi de se retirer, ils n'en acquéront que plus de gloire.

On doit peu s'embarrasser des mumures de ceux qui se plaignent des précautions qui paroissent inutilement multipliées ; ils sont ordinaires aux Cavaliers, mais on

les étouffe aisément, en partageant la fatigue avec eux. Charles XII.* n'offroit que son exemple pour soutenir la patience de ses Soldats quelquefois rebutés, & il les faisoit ainsi rentrer plûtôt dans leur devoir, que s'il les avoit punis. On ne doit sans doute exposer les Troupes à la fatigue qu'à la derniere extrémité; mais il le faut dans l'occasion; elles en sont assez récompensées lorsqu'elles ont fait échouer les entreprises de l'Ennemi, & elles ont assez de tems pour se reposer, lorsque par la certitude où l'Ennemi est de leur vigilance & par les échecs qu'il a reçus, la tranquillité est établie dans les Quartiers.

* *Nordberg, Hist. de Charles XII. t. 2.*

CHAPITRE XII.

Des Précautions qu'on doit prendre, quand on est obligé d'établir ses Quartiers dans un païs de bois & de montagnes.

SI la connoissance du païs est nécessaire, c'est surtout lorsqu'on veut établir des Quartiers dans un païs de bois & de montagnes : plus il paroît impraticable & difficile à être tourné, & plus il demande de précautions; une gorge que l'on n'aura point sondée, un chemin dont on ignorera les détours, un vallon dont

on ne connoîtra pas la profondeur, des hauteurs qui paroîtront inacceſſibles, & qu'on aura négligé de faire occuper, fourniront quelquefois à l'Ennemi l'occaſion de prendre les Quartiers par derriere, de les attaquer & de les enlever.

Avec cette connoiſſance, un Général mettra non-ſeulement ſes Quartiers en ſûreté, mais encore il épargnera beaucoup de fatigues à ſes Troupes, en ne mettant que les Gardes néceſſaires & ne multipliant point les Patrouilles, ce qu'il ſeroit obligé de faire, s'il ne connoiſſoit que ſuperficiellement le païs.

Après qu'il aura pris ces premieres précautions, il mettra en premiere ligne toute ſon Infanterie, dans les endroits les plus conſidérables, tels que les Bourgs ou petites Villes. A cette Infanterie il joindra des Huſſards, pour pouſſer des Détachemens en avant, ſoit pour la ſûreté des Quartiers, ſoit pour enlever des fourrages qui ſont entre l'Ennemi & lui, ſoit enfin pour établir de contributions s'il en trouve le moyen. La Cavalerie ſera couverte par l'Infanterie, & comme les Dragons peuvent, ſelon les circonſtances, faire le ſervice à pied & à cheval, il les mettra ſur les flancs de la Cavalerie pour les couvrir.

Outre les retranchemens dont on doit fortifier chaque Bourg ou Village, on doit encore faire des coupures à la tête des gorges ou chemins qui condui-

ſent aux Quartiers, avec une barriere pour laiſſer paſſer les Détachemens de Huſſards ou de Dragons ; les coupures ſeront gardées très-exactement par de l'Infanterie.

Dans un païs de montagnes, les Détachemens ne doivent pas s'avancer auſſi loin que dans un païs de plaine, parce qu'il ſeroit facile à l'Ennemi de les couper, en envoyant de l'Infanterie par des chemins détournés & où les Huſſards ne peuvent pénétrer : ces Troupes ſe placeroient entre les Quartiers & le Détachement, lorſqu'il ſeroit paſſé, & tandis qu'il ſeroit attaqué en tête, elles l'attaqueroient par derriere, & le mettroient entre deux feux.

On placera ſur les hauteurs des Sentinelles, avec ordre d'avertir s'ils voyent quelques Troupes, avec défenſe de tirer, afin que l'Ennemi croye que les Quartiers ne ſont point ſur leurs gardes, & qu'on puiſſe par-là lui tendre des embuſcades, & le rebuter de venir attaquer les Quartiers ou de s'en approcher pour les reconnoître, parce que les Troupes ne ſont dans les Quartiers, que pour y être tranquilles, pour y ſubſiſter pendant l'hyver & pour être en état d'entrer de bonne heure en Campagne : cependant ſi l'Ennemi vient tenter l'attaque de quelques Quariers, comme par les précautions qu'on indique, il trouvera les Troupes ſous les armes & prêtes à le recevoir, il peut ſe faire qu'il ſoit

ſoit battu, ou du moins obligé de ſe retirer; il eſt probable que cet échec le rebutera, & qu'il laiſſera les Quartiers tranquilles. Cette tranquillité vraie ou ſuppoſée, ne doit pas empêcher le Commandant d'envoyer des Détachemens pour reconnoître & fouiller le païs très-exactement: pour ces ſortes de découvertes, un Brigadier, un Maréchal-de-Logis, avec ſix hommes d'un côté & ſix d'un autre ſuffiront. Ceux qu'on envoye pour tirer des fourrages en avant, ou pour établir des contributions, doivent être plus forts, ſans cependant être trop nombreux; ils ſeront compoſés d'Infanterie, de Huſſards ou de Dragons, ſelon la ſituation du païs.

Si les gorges, qui aboutiſſent aux Quartiers, ſe croiſent par différens chemins, & que ces chemins aboutiſſent tous au grand chemin qui conduit aux Quartiers, on mettra pendant la nuit une Garde d'Huſſards ou de Dragons à cette croiſée, & des Sentinelles ou des Vedettes ſur tous les chemins. Cette Garde ſe retirera au Soleil levant; elle ſeroit inutile pendant le jour, parce que l'Ennemi choiſit rarement ce tems pour venir attaquer, & que dans ce cas, la premiere attaque ſe feroit aux coupures, qui ſont en avant des Quartiers, à l'entrée des gorges & des chemins, & par conſéquent les Troupes auroient aſſez de tems pour prendre les armes & pour occuper les poſtes ordonnés.

Si par la disette des fourrages, le Général ne pouvoit garder sa Cavalerie ; comme elle n'est d'aucune utilité dans les montagnes, il peut la renvoyer sur les derrieres, dans des endroits où elle soit en sûreté & où elle puisse trouver du fourrage, à moins qu'il ne projette de sortir de ces païs, pour faire la Guerre dans un autre où elle puisse agir plus facilement.

Mais si les circonstances l'obligent de rester dans les montagnes, & que les fourrages lui manquent, il gardera seulement ses Hussards & ses Dragons, les premiers pour les Détachemens en avant, & les seconds pourront servir utilement à pied comme de l'Infanterie.

Quoique la Cavalerie soit mal placée dans les montagnes, cependant l'on est obligé de l'y établir lorsque la plaine a été dévastée; mais on ne doit la mettre qu'en seconde ligne, & dans le païs le moins montagneux, le plus ouvert & le plus abondant en fourrages : on doit surtout faire ensorte qu'elle ne soit pas à portée d'être attaquée par l'Ennemi, tant qu'elle ne peut point agir, parce qu'il est impossible qu'elle puisse se défendre contre de l'Infanterie, que l'Ennemi employera certainement dans ces païs.

Il seroit inutile de parler des précautions que doit prendre de la Cavalerie dans un païs de montagnes, parce qu'on ne peut supposer qu'on y établisse de la Cavalerie seule. Ces précautions ne serviroient tout au-

plus qu'à lui faciliter la retraite, & jamais pour se défendre, & l'Ennemi seroit bientôt maître du païs, si on ne lui opposoit que de la Cavalerie.

CHAPITRE XIII.

De Précautions pour assûrer les Quartiers de Cavalerie dans un païs de plaine & ouvert.

ON se contentera de rapporter ici les moyens, dont George Basta * se servoit pour assûrer ses Quartiers de Cavalerie; ils paroissent d'autant meilleurs qu'ils sont très-simples, d'ailleurs l'autorité d'un homme aussi versé dans l'Art Militaire & aussi généralement approuvé, paroît une loi respectable.

** Gouvernement de la Cavalerie, par George Basta, Liv. 2. ch. 10.*

George Basta suppose un Village au milieu d'une plaine; il établissoit ses Gardes & ses petits Corps-de-gardes sur les chemins qui aboutissoient aux Quartiers; il envoyoit ses Détachemens en avant aussi loin qu'il leur étoit possible d'aller, sans risquer d'être coupés; il plaçoit les Gardes à cent-cinquante pas du Quartier, les petits Corps-de-gardes à proportion, & les Vedettes à cinquante pas des petits Corps-de-garde.

La nuit les Vedettes formoient comme une espéce de couronne autour du Quartier, & assez près l'une de l'autre pour pouvoir s'entendre; elles devoient tou-

jours marcher l'une vers l'autre, comme ſi elles vouloient changer de place; par ce mouvement continuel, perſonne ne pouvoit entrer ni ſortir du Quartier ſans être vû & arrêté: ſes Détachemens qui étoient en avant, aſſûroient au loin les dehors, de plus il avoit des patrouilles de trois ou quatre hommes, qui alloient ſur les chemins à deux ou trois cens pas des Vedettes, au cas que l'Ennemi eût échappé à la vigilance & aux recherches des Détachemens; ces patrouilles, ainſi que les Détachemens, s'arrêtoient de tems en tems & écoutoient attentivement s'il ne venoit point de Troupes à eux: s'il y avoit des Garniſons peu éloignées, les Détachemens avoient ordre de s'avancer le plus près qu'il leur étoit poſſible, premierement pour aſſûrer la tranquillité du Quartier; en ſecond lieu pour tenir l'Ennemi en reſpect, & pour l'empêcher de venir l'inquiéter, en lui faiſant voir qu'on étoit toujours ſur ſes gardes.

Ces précautions paroiſſent très-bonnes; mais ſi ce Quartier eſt attaqué par de l'Infanterie, que fera cette Cavalerie dans ce Bourg ou Village? Tout ce qu'elle peut faire, c'eſt de profiter de l'avis des Détachemens en avant, pour faire partir les équipages, & enſuite faire ſa retraite; car il eſt impoſſible de défendre un Bourg ou un Village avec de la Cavalerie contre de l'Infanterie, quelque précaution qu'on ait pû prendre,

en retranchant le Village, en crénelant les Maiſons, & en envoyant en avant des Détachemens. La Cavalerie n'a d'autre parti à prendre, lorſqu'elle eſt attaquée par de l'Infanterie, que de ſe mettre en plaine pour pouvoir agir : des remparts ne ſont point faits pour elle ; c'eſt de ſon épée qu'elle doit attendre la victoire ou ſon ſalut. Ce Quartier de Cavalerie établi par George Baſta, ne ſert qu'à prouver la néceſſité de la vigilance à la Guerre ; mais cette conduite ne doit être ſuivie dans les Quartiers de Cavalerie, que lorſqu'ils ſont très-expoſés.

C'eſt toujours une très-mauvaiſe poſition à donner à de la Cavalerie, que de la placer ſeule dans un païs quelque ouvert qu'il ſoit ; il eſt même très-rare que les circonſtances l'exigent, mais ſi la ſituation des affaires ou le manquement de fourrage le demandoient, les précautions de George Baſta paroiſſent bonnes, & même les ſeules qu'on puiſſe employer pour empêcher toute ſurpriſe.

Un Quartier éloigné de l'Ennemi, couvert par d'autres Quartiers, dans un païs dont la ſituation ne permet pas à l'Ennemi d'attaquer le Quartier, qu'après avoir forcé ceux qui le couvrent, demande moins de précautions qu'un autre Quartier entierement découvert ou du moins expoſé. Cependant on ne doit jamais ſe négliger ſur les précautions, quand ce ne ſeroit que

pour contenir le Soldat & même l'Officier dans son devoir, & afin qu'il s'en fasse une habitude. Les délices & le repos que les Carthaginois goûterent à Capoue, relâcherent la discipline militaire, & firent les succès de Fabius; & pour parler le langage de Végece, * un petit nombre de Troupes rompues aux pratiques de la Guerre, vole, pour ainsi dire, à la victoire; au lieu qu'une grande Armée sans principes d'exercice & de discipline, n'est qu'une multitude d'hommes qu'on traîne à la boucherie. Montécuculli dit dans ses Mémoires, * qu'il n'y a rien de si nécessaire au Soldat que la discipline: sans elle les Troupes sont plus pernieuses qu'utiles, & plus formidables aux amis qu'aux Ennemis.

* Liv. 1. ch. 1. §. 1.

* Liv. 1. ch. 2. §. 30.

Fin du troisiéme Livre.




Prise de Bruxelles par Mr le Mar.al de Saxe.

Chedel inv. sc.

LIVRE QUATRIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

Des Précautions pour l'Attaque d'un ou de plusieurs Quartiers.



L'ENLEVEMENT des Quartiers, est une de ces manœuvres qui ruinent les pro ets de l'Ennemi, qui découragent ses Troupes, qui l'accablent & le détruisent insensiblement.

Le ſuccès dépend de la maniere de les attaquer, de l'adreſſe & de la prudence du Commandant, du choix des Troupes, du nombre qu'il doit en prendre, du moment favorable qu'il ne doit pas laiſſer échapper,& enfin de la diſcipline qu'il doit faire obſerver lorſqu'il a pénétré dans les Quartiers, ſoit pour les conſerver ou pour ſa retraite.

Comme la Garde & la défenſe des Quartiers demandent beaucoup de précautions & une exacte vigilance, l'attaque exige beaucoup de ſoins & un ſecret impénétrable; elle ſuppoſe que le Général a des eſpions toujours prêts à l'avertir de la moindre négligence de l'Ennemi, qu'il veille ſans ceſſepour en profiter, qu'il ſe ſert de l'adreſſe plus encore que de la force pour les enlever; qu'enfin il connoît leur poſition par la connoiſſance qu'il doit avoir de l'aſſiette du païs, & leur diſtance de l'un à l'autre, afin de diriger ſon Attaque vers celui qui peut être le plus difficilement ſecouru.

** Mémoires de Feuq. chap. 6. & 7.*

M. de Feuquieres * dans ſes Mémoires, rapporte des exemples fameux d'enlevement de Quartiers, occaſionnés par la négligence de ceux qui les gardoient; on y renvoye le Lecteur. Les exemples inſtruiſent ſans doute: mais on penſe que lorſque le précepte y eſt joint, l'inſtruction eſt bien plus ſolide; le précepte montre ce qu'il faut faire dans telle ou telle occaſion, l'exemple juſtifie le précepte; il donne à réfléchir, &

fait

fait connoître à celui qui étudie, les bonnes ou mauvaises manœuvres qui ont été faites dans une action.

La premiere chose que doit observer celui qui veut enlever un ou plusieurs Quartiers, sans embrasser la totalité, c'est d'en approcher le plus près qu'il pourra, sans être apperçu des Détachemens ennemis; la seconde c'est de ne marcher aux Quartiers qu'après avoir fait sa disposition sur la connoissance qu'il a de sa situation.

Il est rare que quelque découvert que soit un païs, il ne s'y rencontre quelque haie, quelque élevation, quelques ravins ou quelqu'autre avantage, à l'abri desquels on peut cacher toutes ses Troupes. Afin que l'expédition se fasse avec plus de promptitude, on doit avoir un nombre suffisant de Cavaliers, pour porter en croupe des Grenadiers qui serviront aussi à faciliter la retraite après que l'expédition aura été faite ou manquée.

L'on ne doit s'avancer vers le Quartier qu'au crépuscule, & faire l'Attaque à minuit ou à une heure; il faut partager l'Infanterie en deux ou trois Corps, suivant la situation du Quartier; la Cavalerie partagée en autant de Corps, suivra l'Infanterie, & les Hussards avec les Dragons formeront un Corps séparé, qui marchera sur les deux flancs, pour prendre les Quartiers par derriere: dans cette position les Troupes marcheront au Quartier en grand silence, chargeront au

premier qui vive, l'Infanterie la bayonnette au bout du fusil, la Cavalerie le sabre à la main, & tâcheront de pénétrer par quelque endroit; pendant ce tems-là les Hussards & les Dragons, qui auront tourné le Quartier, tâcheront aussi de pénétrer de leur côté: si les derrieres sont gardés par de l'Infanterie retranchée, les Dragons mettront pied à terre, & l'attaqueront aussi sans faire feu & toujours avec la bayonnette. Cette audace en imprime souvent, surtout à des Troupes entourées & attaquées de toutes parts. Les Hussards se partageront en plusieurs Troupes, pour empêcher qu'aucun Soldat ou Païsan ne sorte du Quartier; la Cavalerie en fera autant de son côté; & si une Troupe d'Infanterie peut percer, le reste trouvera bientôt jour à y entrer. A mesure que les Troupes y entrent, le Général qui commande l'Attaque, doit placer une forte Garde sur la place, distribuer des Troupes dans chaque rue & ordonner de passer par les armes tous ceux des Ennemis qu'on trouvera les armes à la main. Il faut commencer toujours par s'assûrer du Commandant & des Officiers; la Garde qui a été mise sur la place ne doit point la quitter, afin de pouvoir porter du secours où l'on pourroit en avoir besoin: par cette disposition, la défaite de l'Ennemi est certaine. Dès que toute l'Infanterie sera entrée dans le Quartier, il ne pourra échapper aucun Soldat, parce que le Quar-

tier eſt entouré par la Cavalerie, les Huſſards & les Dragons, s'ils n'ont pas été obligés de mettre pied à terre, dans ce cas, ils feront Corps avec l'Infanterie.

Dans le commencement de l'Attaque, on ne doit faire aucun quartier à ceux qui veulent ſe défendre, mais quand le ſuccès eſt aſſûré, on doit épargner le ſang, parce qu'il eſt bien plus glorieux de faire des Priſonniers, qui ſont une marque viſible de la victoire, que de maſſacrer des Soldats qui ſe rendent & qui ſont ſans défenſe.

L'entrepriſe eſt plus difficile, lorſqu'au lieu d'un Quartier, on veut en attaquer pluſieurs; les diſpoſitions doivent être relatives à la ſituation du païs, comme dans l'attaque d'un ſeul Quartier; mais comme il faut un plus grand nombre de Troupes, il eſt plus difficile de les cacher, à moins que le païs ne ſoit ſi rempli de bois, ou que l'Ennemi ne ſoit ſi négligent, qu'on puiſſe marcher à ſes Quartiers ſans trouver d'obſtacles, ce qu'il ne faut jamais ſuppoſer; une telle idée annonceroit trop le peu de vigilance de celui qui veut attaquer, & lui feroit prendre moins de précautions que s'il étoit aſſûré de celle de l'Ennemi; en eût-on même une opinion peu avantageuſe, elle ne doit jamais influer ſur l'exactitude d'un Général. Un Général ennemi, dont pluſieurs fautes ont fait connoître l'incapacité,

pourra dans quelque occasion prendre des conseils sages & les suivre exactement.

Il y a une autre disposition d'Attaque pour un Quartier, qui paroît plus facile & peut-être meilleure. L'Officier qui commande le Détachement désigné pour aller attaquer un Quartier, doit sçavoir l'heure précise à laquelle l'Ennemi y arrivera, & quelle est sa situation ; par la connoissance du païs & du lieu qu'il doit avoir, il verra si l'on peut le tourner.

Quand le Commandant du Détachement qui doit attaquer, sçaura à une heure ou demi-heure près le moment auquel l'Ennemi peut arriver, il se mettra en marche assez à tems pour le devancer d'une ou de deux heures, pour pouvoir s'embusquer avant son arrivée ; & faire ses dispositions pour l'Attaque; que son Détachement soit plus fort ou plus foible, il doit avoir la même confiance: dans une surprise ce n'est pas le plus fort qui l'emporte, c'est celui qui attaque ; un Détachement de trois cens hommes peut enlever un Quartier où il y en a cinq cens ; il ne faut que le surprendre ; des Troupes qui en surprennent d'autres, employent à vaincre, le tems que l'Ennemi met à se reconnoître.

La marche doit se faire le plus secrettement qu'il est possible, & pour cela on doit éviter les grands chemins, tâcher toujours de marcher à l'abri de quelque bois ou de quelque ravin, marcher la nuit si c'est un

païs de plaine, & arriver, comme on l'a dit, une ou deux heures avant que l'Ennemi y ſoit, faire ſuivre l'Ennemi dans ſa marche par des eſpions qui en rendent un compte exact.

Souvent ce ne ſont point les païs les plus couverts qu'il faut chercher pour s'embuſquer; au contraire, moins il l'eſt, moins l'Ennemi aura de ſoupçon & moins il prendra de précautions; s'il y a des arbres bien touffus, il faut s'en ſervir pour y mettre un Soldat en ſentinelle, afin qu'il avertiſſe lorſqu'il découvrira l'Ennemi, & ſurtout que toutes les Troupes ſe tiennent prêtes à marcher au premier ordre.

Quand les Troupes qui viennent occuper les Quartiers y ſont entrées, il eſt d'uſage de les faire mettre en bataille ſur la place s'il y en a une; s'il n'y en a pas, c'eſt le long des rues, pour leur diſtribuer les billets de logement & leur faire les défenſes accoutumées, ce qui eſt bientôt fait; il faut par conſéquent attendre environ une heure, parce que, plûtôt on trouveroit tout le monde ſous les armes; mais comme cette diſtribution eſt bientôt faite, qu'alors les Officiers & les Soldats ſe retirent, à l'exception de ceux qui ſont deſtinés pour les gardes & pour le Piquet, qui reſtent ſur la place juſqu'à ce qu'on les ait placés; que les Soldats vont chacun à leur logement marqué, où ils poſent leurs armes, allument du feu & ſont aſſez occupés à

leurs provisions ; c'est le moment favorable de tomber sur le Quartier ; mais pour cela il faut être assûré que l'Ennemi n'a aucune connoissance de l'entreprise ; on ne peut l'être qu'autant qu'on a le païs pour soi, qu'on a fait arrêter tout inconnu, païsans ou autre personnes qui passent près du Détachement pendant la marche ou près de l'embuscade.

Si l'Ennemi a été averti après être entré, il laissera toutes ses Troupes sous les armes & les disposera dans les endroits nécessaires, & surtout aux issues du Quartier, qu'il fera fermer avec des chariots ou autres choses semblables ; si c'est avant, le plus sûr parti qu'il ait à prendre, est d'aller lui-même attaquer les Troupes qui vouloient le surprendre, & par cette Attaque imprévûe qu'il fera de tous côtés, en partageant ses Troupes, il doit espérer de faire manquer l'entreprise de l'Ennemi, & même de le battre.

M. de Feuquieres * dit que les enlevemens des Quartiers doivent se faire la nuit ou au point du jour ; mais il est des occasions qui ne permettent point d'attendre jusqu'à la nuit, & où la situation du païs & la négligence des Troupes du Quartier invitent, pour ainsi dire, à l'attaquer promptement, quoique ce soit de jour, de crainte que le Commandant ne revienne de sa négligence, ou que par de bons conseils il ne change des précautions superficielles en de sages & utiles.

* *Mémoires Tom. 3. chap. 67.*

On voit par l'exemple de M. de Monclar * enlevé dans son Quartier, cité par M. de Feuquieres, qu'on ne sçauroit assez prendre de précautions à la Guerre. Trop de confiance est funeste, il faut de la prévoyance & de l'activité, & non une sécurité, qui souvent ne vient que de l'incapicité ou de la présomption. Si M. de Monclar avoit eu des Gardes & des Détachemens en avant de son Quartier, l'Ennemi n'auroit pû venir fondre sur lui sans qu'il en eût été averti assez à tems pour se mettre en état de défense. Plus on veillera & moins l'Ennemi formera des projets d'attaque; s'il en forme, du moins trouvera-t-il les Troupes prêtes à le recevoir : les précautions ne seront jamais inutiles & surperflues quelque multipliées qu'elles soient, pourvû que ce ne soit pas le caprice qui les suggere : elles doivent être réfléchies, surtout si c'est par la ruse qu'on cherche à réussir. M. de Vendôme ne fut sauvé de l'enlevement, tenté par M. le Prince Eugene en 1702, que par l'étourderie d'un Soldat; entreprise hardie, mais qui fait tort à la gloire de M. le Prince Eugene.

* *Remarques. Tom. 3. ch. 64.*

Il ne faut se reposer dans un Quartier ni sur le nombre des Troupes que l'on a, ni sur l'éloignement de l'Ennemi, parce que des Troupes surprises sont bientôt battues, ensuite parce que tandis qu'on croit l'Ennemi tranquille & éloigné, il est déja en marche, qu'il

compte pour rien la longueur du chemin quand il l'a une fois résolu, que même cette distance peut lui promettre un succès heureux, par la certitude où il est qu'un Général peu vigilant ne prend pas les précautions nécessaires.

La surprise la mieux exécutée, dont les commencemens sont les plus heureux & qui promettent une victoire entiere, peut changer de face en un instant, si les Officiers ne sont pas attentifs à tenir leurs Troupes ensemble, & s'ils ne les empêchent pas de quitter leur rang pour piller.

Il doit y avoir peine de mort pour le premier qui s'écartera de la troupe sans ordre: pour prévenir cet inconvénient, il doit toujours y avoir un Officier à la tête des petites Troupes détachées de celles qui sont entrées dans les Quartiers, pour empêcher l'Ennemi de se réunir.

Si les Troupes qui sont entrées dans chaque Quartier, soit Infanterie ou Cavalerie, s'amusent à piller avant que l'Ennemi soit entierement battu, celles qui sont attaquées en trouveront bien moins à combattre, & par conséquent auront plus de facilité à se réunir, & à former un Corps en état de se défendre; leurs Chefs pourront plus aisément donner des ordres, & pourront même changer la face des affaires; l'assaillant victorieux, se trouveroit bientôt attaqué, même vaincu & hors d'espoir de faire une retraite sans

perdre

perdre beaucoup de monde ; car outre que tout ce qui ſeroit occupé à piller, ne pourroit ſe ſauver, il ſeroit aſſûré d'être ſuivi de bien près dans ſa retraite, & de voir échapper la victoire de ſes mains dans celles de l'Ennemi.

On peut attaquer, être repouſſé & ſe retirer même avec perte ſans honte, lorſque dans l'attaque on a pris toutes les précautions pour réuſſir, & que la retraite ſe fait avec ordre ; mais il eſt honteux, après avoir battu, de l'être ſoi-même par ſa faute ; cela ne peut arriver qu'à un homme ſans talens pour la Guerre, par conſéquent incapable de commander, ou qui a le malheur d'être à la tête de Troupes ſans diſcipline.

Le pillage ne peut être permis dans des Quartiers que l'on attaque ou qu'on force, parce que les Quartiers ſont ou dans un païs ennemi ou ami ; ſi c'eſt dans un païs ennemi, le Soldat ou le Cavalier, en pillant les équipages des Troupes battues, pille auſſi le Bourgeois ou le Païſan, d'où il réſulte toujours plus d'inconvéniens que de profit.

Les Troupes, qui veulent étendre leurs conquêtes, doivent ſe rendre favorables les Habitans des païs qu'ils veulent conquérir ; cette amitié leur ſera plus utile dans les ſuites, que tout le butin qu'ils pourroient faire : c'étoit la politique des Romains, qui faiſoient toujours précéder de la clémence & de la paix, la ſévérité &

les horreurs de la Guerre; ils maſſacroient rarement ceux qu'ils pouvoient eſpérer de faire leurs Priſonniers ; les peuples conquis devenoient leurs Alliés.

Si l'on a uſé contre les Habitans des païs qu'on ſubjuge de trop de ſévérité, au lieu de Sujets fidéles, le vainqueur ne trouvera que des cœurs ulcérés & des ennemis, que la crainte retiendra plûtôt que l'amour; les Païſans qui auront perdu leurs beſtiaux, leurs récoltes & leurs biens, trouveront ſouvent des reſſources dans leur déſeſpoir, & s'ils n'oſent ſe révolter ouvertement, ils deviendront autant d'Eſpions dangereux.

Si c'eſt dans un païs ami, l'intérêt eſt encore plus grand, & on ne doit pas avoir moins d'attention ſur la conduite du Soldat: ce ſeroit une bien mauvaiſe politique de ruiner pour toujours des familles entieres, pour enrichir quelques Soldats pour peu de tems; une telle injuſtice feroit murmurer, & l'on a vû ſouvent la révolte ſuivre de près le murmure; il eſt vrai qu'on doit être attentif à ne pas fruſtrer le Soldat de ce qui doit lui revenir & de ce qui lui eſt dû, les bagages & les chevaux des Ennemis lui appartiennent naturellement. La diſtribution doit s'en faire avec équité, elle ne doit pas être faite dans le Quartier enlevé, mais au Camp & aux Quartiers d'où les Troupes ſont parties.

Lorſque les Quartiers ſont entierement ſoumis, il faut commander des chariots, y faire mettre les bleſſés amis ou ennemis, & s'il en reſte encore y faire charger les bagages des Troupes vaincues, & leur faire prendre le chemin des Quartiers ou du Camp des Troupes victorieuſes, eſcortés par deux Détachemens, l'un de Cavalerie & l'autre d'Infanterie ; celui de Cavalerie menera en main les chevaux qui auront été pris ; ce Détachement conduira ces chariots par le chemin le plus court, & par le moins ſuſceptible d'embuſcades ; s'il y a des magaſins de fourrages, & qu'on ait le tems de les faire charger ſur d'autres chariots, il faut le faire ; ſi le tems eſt trop court, il faut y mettre le feu, à moins qu'on n'ait un ordre précis du Général de l'Armée pour les enlever ; alors il faut les préférer aux bagages, & permettre à chaque Soldat, Cavalier, Huſſard ou Dragon, d'emporter ce qu'il pourra, ſans cependant que la charge trop forte l'empêche de marcher aiſément, & que la marche en ſoit retardée. Ils doivent avoir ordre en arrivant au Camp ou au Quartier, de dépoſer tout dans un endroit marqué, où la vente ſe fera.

Il faut vendre à l'encan les équipages & les chevaux pris, & on en diſtribuera par place, l'argent à chaque Soldat ou autres qui étoient du Détachement : on doit avoir une grande attention de faire diſtribuer ce butin

aux Troupes, afin que ce qu'elles ont gagné les anime à ſe conduire encore mieux dans une autre occaſion, & leur faire entendre que ce qu'on leur donne, eſt une récompenſe de leur valeur, & non un ſalaire de leurs travaux.

Lorſque les Quartiers ſont forcés, que les Priſonniers ſont ſous une garde, & que ceux qu'on n'a pû prendre ſe ſont retirés, il faut ſonger à la retraite, de crainte que ceux qui pourroient avoir échappé, ayant porté l'allarme aux Quartiers voiſins, l'Ennemi ne vienne en force & n'attaque le Détachement lorſqu'il eſt encore dans le Quartier forcé ou dans ſa retraite. Ces raiſons doivent engager à faire un retraite prompte, & à ſe débarraſſer ſur le champ des chariots où ſont les bleſſés, enſuite ceux où ſont les fourrages & les équipages pris,& à faire partir le tout promptement par le chemin le plus court, ſous l'eſcorte d'un gros Détachement.

Mais ſi le Commandant a ordre du Général de ſe maintenir dans ſes Quartiers, alors il doit agir, comme on l'a déja dit, touchant la ſûreté des Quartiers ; mais il doit toujours renvoyer ſous une eſcorte les bleſſés & les équipages, pour n'en être pas embarraſſé, au cas que l'Ennemi vienne l'attaquer. Les précautions qu'il doit prendre pour conſerver le Quartier enlevé,doivent être très-exactes, parce qu'étant plus près de l'Enne-

mi, il eſt plus expoſé à en être inquiété ; il eſt d'ailleurs évident qu'il fera tous ſes efforts pour tâcher de le ſurprendre & de l'en chaſſer ; d'ailleurs connoiſſant ces Quartiers, il lui eſt facile de former un projet d'attaque & de l'exécuter avec ſuccès.

CHAPITRE II.

Attaque d'un ou de pluſieurs Quartiers, lorſque l'Ennemi eſt arrivé de nuit & fatigué par une longue route.

LA circonſtance la plus favorable pour attaquer un ou pluſieurs Quartiers, c'eſt lorſque les Troupes ſont arrivées dans la nuit ou à la fin du jour, parce que le Commandant ne peut pas avoir le tems de reconnoître parfaitement ſes Quartiers, que les Troupes fatiguées de la marche feront mal le ſervice, que le Commandant à cauſe de cette fatigue mettra des poſtes trop foibles, & ne fera point boucher les avenues des Quartiers, que connoiſſant mal le païs il placera mal ſes poſtes & négligera peut-être les endroits les plus expoſés, & quand même il les placeroit bien, & qu'il auroit fait fermer toutes les avenues, les Troupes qui ſont dans ces poſtes ſeront-elles ſuffiſantes pour repouſſer l'aſſaillant que la nuit leur rend en-

core plus formidable, ces Troupes ne se sentant pas soutenues par le reste des Troupes qui sont endormies ? Peut-être même le Commandant accablé de fatigues n'aura-t-il pas envoyé des Détachemens au-dehors, ou s'il en a envoyés, ils ne seront que très-foibles. Il est même probable qu'il n'aura fait que très-légérement la visite des environs des Quartiers, & qu'il s'en sera reposé sur quelques Officiers.

Mais quand même on seroit assûré que le Commandant auroit pris toutes les précautions indiquées plus haut, il y auroit de la foiblesse de négliger cette Attaque : il se peut qu'elle ne réussisse point, mais du moins n'y a-t-il rien à craindre, parce qu'on peut se retirer comme on veut; on n'a point à risquer que les Troupes du Quartier suivent celles qui les auront attaquées, parce que ne connoissant pas le païs, elles auroient à craindre de s'égarer ou de tomber dans quelques embuscades, & elles se contenteront de n'avoir point été forcées.

Le moment de l'Attaque doit être entre minuit & une heure, pour donner aux Troupes le tems de se loger, de souper & de se coucher, ce qu'elles ne tarderont point à faire, à cause de la fatigue.

On doit observer pour l'enlevement des Quartiers, ce qui a déja été dit, s'avancer le plus près que l'on

pourra, obſerver un grand ſilence, partager les Troupes en pluſieurs Corps, & pendant que deux de ces Corps attaqueront avec vigueur différens poſtes, que la fatigue rendra trop foibles pour réſiſter à un Attaque imprévûe, les deux autres tourneront le Quartier, tâcheront de s'y inſinuer, s'empareront de la Place & détacheront de tous côtés des Troupes pour empêcher celles qui y ſont de ſe réunir. Le Commandant & les Officiers obſerveront ce qu'on a déja dit ci-deſſus, par rapport au Commandant & aux Officiers du Quartier, parce que n'y ayant plus perſonne pour donner l'ordre, la confuſion & la terreur s'empareront des Troupes attaquées, & un Quartier ainſi ſurpris ne peut manquer d'être enlevé.

Les deux Corps qui ont attaqué les poſtes, détacheront deux petites Troupes chacune, pour tourner autour du Quartier & pour arrêter les Fuyards.

En ſuppoſant que les Soldats & les Officiers négligent leur ſûreté, ſi les Troupes qui ſont arrivées le ſoir ſont en grand nombre & qu'elles occupent pluſieurs Villages, on doit tenter de tout enlever ou du moins une grande partie, ce qui ſuppoſe une grande connoiſſance du païs dans le Commandant.

On ſuppoſe quatre Villages à attaquer, il doit alors former deux attaques fauſſes & deux vraies, partager

ſes Troupes en ſix Corps, mettre un Officier expérimenté à la tête de chacun, & des guides ſûrs pour les conduire au Quartier qu'ils doivent attaquer. Les deux qui formeront les fauſſes Attaques, ſeront plus foibles que les autres quatre, qui feront les deux Attaques véritables, & lorſqu'on ſera à portée des Quartiers Ennemis, chaque Corps ſe partagera, & attaquera enſemble autant qu'il le pourra.

C'eſt au Commandant à décider des vraies ou des fauſſes attaques ; ſuivant la poſition des Villages elles peuvent être faites indifféremment, par le centre ou ſur les flancs ; cependant ſi le terrein le permet, les Attaques réuſſiront mieux par le centre, parce que ſi ceux du centre ſont forcés, ceux des flancs ne pouvant point ſe prêter du ſecours, ne pourront plus tenir.

Les quatre plus forts ſe partageront & attaqueront deux Quartiers; les deux autres occuperont les Quartiers des flancs, pour divertir l'attention de l'Ennemi & pour l'empêcher de porter du ſecours à ceux qui ſont réellement attaqués : lorſque les Quartiers du centre auront été forcés, deux des Corps marcheront où ſont les fauſſes Attaques, & pendant que les Troupes qui les tiennent en reſpect, les occuperont en tête, ils tourneront les Quartiers, & par cette poſition, mettront l'Ennemi entre deux feux, & le contraindront de mettre bas les armes.

Dans

Dans chaque Village forcé, il reſtera un Corps de Troupes, les autres ſuivront quelque tems l'Ennemi, qui aura pû s'échapper pour l'empêcher de ſe rallier.

On doit obſerver que chacun des Corps déſignés pour les vraies Attaques, doit être au moins auſſi fort que les Troupes qui ſont dans chaque Quartier, parce que ſa ſupériorité & la ſurpriſe de l'Ennemi lui aſſûreront le ſuccès: on doit obſerver auſſi que ceux qui ſont chargés des fauſſes Attaques, doivent être aſſez forts pour occuper l'Ennemi ſans en être repouſſés.

Les Corps deſtinés pour les vraies Attaques feront la même manœuvre que celles dont on a parlé, pour l'Attaque d'un ſeul Quartier; c'eſt-à-dire, que le ſecond Corps ſe partagera & tournera le Quartier, pour tâcher d'y pénétrer ce qui peut aſſûrer l'enlevement Quartiers.

Voyez la Planche vingt-quatriéme.



CHAPITRE III.

De la Retraite après la prise d'un ou de plusieurs Quartiers.

DANS tous les projets qu'on médite & qu'on veut mettre en exécution, il faut toujours prévoir tout ce qui peut arriver : comme une attaque, telle qu'elle soit, peut avoir une issue heureuse ou malheureuse, il faut, avant d'exécuter l'attaque d'un ou de plusieurs Quartiers des Ennemis, faire ses dispositions en cas d'échec ou de réussite : le Commandant du Détachement donnera au Chef de chaque Troupe & à tous les Officiers particuliers d'Infanterie, de Cavalerie ou autres, un signal pour la retraite, au cas qu'on ne réussisse point dans l'attaque ou après la prise des Quartiers. Ce signal consistera en deux ou trois appels. A ce signal on se rendra à un lieu désigné pour la réunion, comme à l'entrée des Quartiers, afin que de-là on se rende sur le chemin qui conduit au Camp ou à l'endroit d'où sont parties les Troupes.

Il n'y a aucun doute que ceux des Ennemis qui auront pû échapper, n'avertissent les Quartiers voisins, & que les Troupes qui y sont, ne viennent en force,

non-ſeulement pour tâcher de reprendre le Quartier; mais encore pour attaquer & tâcher de battre le Détachement, qui ne peut qu'être fatigué de la premiere Attaque, & regagner ainſi les Priſonniers, les fourrages & les équipages des premieres Troupes battues, ce qui ne ſe feroit pas ſans perdre beaucoup de monde.

Si l'on parvient à chaſſer l'Ennemi, il faut le faire ſuivre quelque tems de loin par les Huſſards, qui ne doivent pas s'éloigner de plus d'une demi-lieue; pendant ce tems-là, la Cavalerie ſe raſſemblera au lieu marqué pour la réunion; l'Infanterie ſortira auſſi des Quartiers & ſe rendra à la même place, à l'exception de quelques Troupes que le Commandant laiſſera dans ces Quartiers, avec des Officiers pour raſſembler tous les chariots & y faire mettre les bleſſés, les fourrages & les équipages, qui partiront ſous l'eſcorte d'un gros Détachement, dès qu'ils ſeront chargés.

Après leur départ, le Commandant fera revenir les Huſſards qui ſuivent l'Ennemi, il en laiſſera une ou deux Troupes à l'entrée de chacun des Quartiers, qui feront face du côté de l'Ennemi; elles reſteront à l'endroit où elles auront été placées juſqu'à ce qu'on les faſſe avertir de ſe retirer; elles doivent avoir en avant un petit Corps-de-garde chacune & des Vedettes plus loin.

Lorſque le reſte des Troupes ſera raſſemblé, le

Commandant en fera faire l'inſpection, & s'il trouve qu'il lui manque plus de monde que le nombre qu'il croit avoir perdu dans l'Attaque, il détachera autant de Troupes d'Infanterie qu'il y a de Villages, avec des Officiers à leur tête, pour les viſiter & faire rejoindre ceux qui s'y trouveront.

Lorſque la cauſe de leur retardement ſera connue, ſi c'eſt le pillage qui les a retardés, il faut prendre leur ſignalement, & lorſqu'on ſera arrivé au Camp ou aux Quartiers, il faut mettre les Soldats au Piquet ou à la garde du Camp, & les Cavaliers à la garde de l'Etendart, & les uns & les autres en priſon, ſi l'on eſt dans des Quartiers. Pour les rendre à l'avenir plus exacts à obéir aux ordres & à ne point quitter leur Troupe pour piller, la part du butin qui devroit leur revenir, ſera diſtribuée à leurs camarades; ainſi les coupables ſeront punis, & cet exemple ſera un avis pour le reſte des Troupes.

Lorſque tout aura joint, & que les chariots ſeront en marche avec leur eſcorte, on fera marcher les Troupes en ordre ſelon la nature du païs; ſi c'eſt un païs de bois, l'Infanterie fera l'Arriere-garde; ſi c'eſt une plaine, la Cavalerie la fera & les Huſſards ſeront ſur les flancs; ſi c'eſt un païs de brouſſailles, des pelotons d'Infanterie ſeront entremêlés avec la Cavalerie & toujours ſur le plus grand front qu'il ſera poſſible.

ſi enfin c'eſt un païs coupé alternativement de bois, de plaines, de monticules, de ravins & de ruiſſeaux, il faut ſe ſervir de deux armes relativement au païs que parcourt le Détachement, c'eſt à l'Officier commandant à donner ſes ordres & à prévoir les manœuvres pour pouvoir les donner juſtes, afin qu'ils s'exécutent avec promptitude. Dès que le Détachement commencera à s'ébranler, on fera avertir les Troupes de Huſſards qui ſont de l'autre extrémité des Quartiers pour qu'elles ſe retirent; elles feront l'Arriere-garde du tout, & laiſſeront leurs petits Corps-de-gardes pour faire la leur; on ne doit pas négliger dans cette occaſion de détacher ſur les flancs de droite & de gauche des petites Troupes pour viſiter les Villages, bois & ravins, dans la crainte que l'Ennemi ſur la ſeule nouvelle que les Quartiers ont été forcés, n'ait pris un chemin plus court, & ne ſe ſoit embuſqué ſur le chemin que le Détachement doit tenir à ſon retour, & qu'il ne ſe venge amplement des Quartiers forcés, ne tombant de tous côtés ſur le Détachement déja fatigué.

Pour obvier à cet inconvénient, après la ſupriſe d'un Quartier, il faut, autant qu'on le peut, ſe retirer par un chemin différent de celui qu'on a pris pour venir attaquer; ſi par la ſituation du païs on ne le peut, à moins que de faire un trop long détour, on ne doit point ſe charger de ce qui pourroit embarraſſer dans la

marche, & c'eſt ſurtout dans cette occaſion qu'il eſt néceſſaire d'avoir envoyé devant ſous une bonne eſcorte, les bleſſés, les fourrages, les équipages & les chevaux pris, afin que le Détachement libre de tout embarras, puiſſe ſe défendre en cas d'Attaque.

On ne ſçauroit faire fouiller aſſez exactement tout ce qui pourroit contenir des embuſcades ; enfin un Détachement qui ſe retire après quelque expédition, doit, autant qu'il le peut, éviter le combat dans ſa Retraite, quand même il ſeroit plus fort que l'Ennemi, & tâcher après avoir réuſſi dans ſon entrepriſe, de ſe retirer ſans haſarder un ſecond combat, ſurtout contre des Troupes fraîches.

Au moindre avis que l'Ennemi a formé quelque embuſcade, il faut quitter le chemin qu'on a pris, celui qui reſte à prendre fut-il plus long : les Troupes embuſquées ne pourront s'appercevoir d'abord de ce changement ; ainſi le Détachement ayant une avance conſidérable, il ne pourra être joint tout au plus que par des Huſſards ou des Dragons, qui pourroient attaquer ſon Arriere-garde, dans ce cas il faut y laiſſer deux ou trois chariots de fourrages, ils ſeront placés entre l'Arriere-garde, qui ſera d'Infanterie, & les Troupes de Huſſards, qui feront l'Arriere-garde du tout ; s'ils apperçoivent l'Ennemi, ils barreront le chemin avec ces chariots, & y mettront le feu après

avoir détellé les chevaux, pour retarder ſa pourſuite, & pour donner le tems au Détachemens & aux chariots qui ſont à la tête, de gagner du terrein, ce qui réuſſira certainement ſi le chemin eſt étroit & qu'on ne puiſſe paſſer à droite ni à gauche.

Si la ſituation du païs ne permet pas qu'on puiſſe eſpérer par ce moyen de retarder ſa pourſuite, il faut mettre tous les chariots de fourrages & des bagages, pris à l'Arriere-garde, pour accélérer la marche; mais non ceux des bleſſés, qui doivent être conſervés précieuſement: ſi l'Ennemi vient, il faut dételler les chevaux & mettre le feu aux chariots, afin qu'ils n'en profitent point; s'ils ne vient point, ces chariots ne ſeront point perdus & joindront le Détachement.

Il ne faut point ſe croire hors de danger, ſur ce qu'on n'aura d'abord apperçu que des Huſſards qui ne peuvent rien contre de l'Infanterie ſoutenue par de la Cavalerie, parce que ces Huſſards peuvent n'être venus en avant que pour amuſer le Détachement, & l'arrêter autant de tems qu'il en faut à l'Infanterie qui les ſuit, pour joindre & pour attaquer en force le Détachement; ainſi il faut toujours marcher en contenant les Huſſards Ennemis, & conſerver les chariots juſqu'à ce qu'on apperçoive leur Infanterie; mais ſi par le retard que l'attaque des Huſſards Ennemis peut apporter, leur Infanterie a le tems de joindre, &

qu'on ne puiſſe éviter le combat qu'en mettant le feu aux chariots, il faut le faire & en dételler auparavant les chevaux, pour pouvoir du moins les emmener en leur faiſant prendre la tête du Détachement; les Troupes n'étant plus embarraſſées de ces chariots, pourront marcher plus légerement, ou du moins elles n'auront plus d'autre objet que leur défenſe, ſans être obligées de ſonger à celle des chariots : les Huſſards trop foible, pour réſiſter à l'Ennemi réuni, ſe retireront ſous la protection de l'Infanterie ; ſi ce ne ſont que des Huſſards qui viennent attaquer l'Arriere-garde, en couvrant les chariots de quelques Troupes d'Infanterie, ils ſeront en ſureté. Si l'Ennemi, ſoit Huſſards ou Infanterie, ne peut joindre, les Huſſards qui font l'Arriere-garde des chariots, ſuffiront pour les conduire à leur deſtination.

On doit, autant qu'on peut, conſerver l'avantage qu'on a gagné ſur l'Ennemi, ſoit en faiſant des Priſonniers, ou en lui enlevant ſes fourrages & ſes équipages, mais il vaut mieux abandonner ces deux derniers que de riſquer un ſecond combat; cependant il faut faire enſorte qu'il n'en profite point & y mettre le feu. Il faut éviter qu'il ne les reprenne ; il auroit trop à ſe glorifier de cet avantage; on le riſqueroit cependant par un ſecond combat ; & en voulant tout conſerver, l'on s'expoſeroit à perdre le fruit de l'attaque, & peut-être le Détachement.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Attaque d'un Quartier trouvé ſous les Armes, & Retraite des Troupes qui n'ont pû le forcer.

QUELQU'INSTRUIT que l'on puiſſe être par ſes Eſpions de la vigilance que l'Ennemi apporte dans ſes Quartiers pour ſa ſureté, il peut arriver qu'ils ſe ſoient trompés ; par conſéquent il eſt néceſſaire, avant que d'entreprendre l'Attaque de ces Quartiers, que le Commandant du Détachement ſe mette en état de n'ètre pas repouſſé par l'Ennemi qu'il peut trouver ſous les armes ; ce qui ſeroit très-difficile, ou du moins ne ſe feroit qu'avec perte, ſi l'on ne prenoit toutes les précautions néceſſaires dans cette occaſion.

On ſuppoſe un Quartier en avant, ou ſur le flanc de ceux de l'Armée, ou pour ſervir de Vedettes à l'Armée, ou pour garder une communication avec quelque Place, mais qui n'eſt pas aſſez éloigné des Quartiers pour n'avoir pas le tems d'avertir, ni pour recevoir du ſecours, à moins qu'il ne ſoit ſurpris dans ſon poſte. (ce qui n'eſt pas à ſuppoſer, parce que dans quelque poſition qu'on ſe trouve, on ne doit jamais l'être.) On ſuppoſe que dans ce Quartier il y a un Bataillon & deux Eſcadrons de Huſſards.

Le Commandant du Quartier doit être actif à pré-

voir toutes les entreprises que l'Ennemi pourroit former contre lui, ses postes doivent être bien distribués, son Quartier bien retranché, & les Détachemens en avant pour la découverte doivent l'avertir si l'Ennemi s'avance sur lui ; il doit encore avoir des Espions sûrs qui l'informent de tout ce qu'il fait, & des moindres Détachemens qu'il fait sortir ; avec ces connoissances & ces précautions il peut espérer de faire manquer les entreprises de l'Ennemi, & même le contraindre de se retirer avec perte. Ce succès ne peut manquer à un Officier qui joint la vigilance & la capacité, à l'amour de son devoir & de sa réputation.

On a observé que la Place d'Armes doit être établie pour l'Infanterie sur la Place, afin que de-là elle puisse se porter ensemble sur le front du Quartier, & s'emparer des Maisons qui auront été crénelées ; qu'il doit y avoir des coupures à toutes les issues du Quartier. S'il y a de la Cavalerie, la Place d'Armes doit être sur le flanc en dehors du Quartier, pour pouvoir agir selon les circonstances.

Lorsque le Commandant est informé que l'Ennemi vient à lui, ou qu'il prévoit qu'il sera attaqué, il doit d'abord faire avertir les Quartiers les plus voisins, qu'on suppose avoir ordre du Général de marcher à son secours au premier avis, & marcher lui-même à celui des autres. L'ordre pour le secours que tous les Quar-

tiers doivent se donner mutuellement, doit être général. Ensuite il fera mettre sans bruit son Infanterie sous les armes & la postera aux endroits reconnus; il fera monter ses Hussards à cheval, & les mettra à la Place d'Armes marquée. Ils se cacheront, s'il se peut, derriere des Maisons ou des hayes; il doit laisser entrer dans le Quartier tous ceux qui voudront y venir, mais défendre à tout le monde d'en sortir. Si c'est dans un païs ennemi, il doit empêcher de sonner les cloches, de mettre des signaux au clocher, d'allumer des feux, ou de donner d'autres indications, ni rien qui puisse avertir l'Ennemi de ce qui se passe. On doit faire observer dans tout le Quartier un silence profond, & faire ensorte que le Quartier paroisse aussi tranquille qu'à l'ordinaire; cependant les barrieres qui sont aux coupures doivent être fermées, les Détachemens doivent rester en avant jusqu'à ce que l'Ennemi paroisse: mais dès qu'ils l'appercevront, ils enverront au qui vive, & feront leur retraite vers le Quartier en faisant toujours feu sur l'Ennemi; ils se placeront ensuite sur le flanc des Hussards, qui seront déja à leur Place d'armes.

Lorsque le Quartier est attaqué, les Troupes tiendront ferme pour attendre le secours qui ne peut manquer d'arriver: cette certitude doit augmenter leur audace & assurer leur défense. Comme sans doute le Détache-

ment ennemi ſera fort, & qu'il ſera compoſé d'Infanterie, de Huſſards ou de Dragons & peut-être même de Cavalerie, les Huſſards du Quartiers n'étant pas aſſez en force pour leur réſiſter, ou ils s'aideront du feu de l'Infanterie du Quartier, ou ils ſe retireront vers les Quartiers voiſins, pour attendre & accélérer le ſecours.

Dès la premiere nouvelle que les Quartiers voiſins auront eue, ils feront monter à cheval ce qu'ils ont de Cavalerie, de Huſſards ou de Dragons, qui ſeront ſuivis de l'Infanterie, lorſque toutes ces Troupes ſeront à un quart de lieue du Quartier attaqué, elles ſe partageront en deux; la moitié ſera compoſée d'Infanterie ou de Cavalerie, avec la moitié des Huſſards du Quartier; l'une prendra ſur la droite & l'autre ſur la gauche, pour prendre l'Ennemi par ſes flancs.

L'Ennemi près d'être attaqué par ſes flancs, voyant arriver du ſecours & n'étant plus aſſez en force, doit ſe retirer devant ce renfort de Troupes; mais comme avant d'attaquer il doit avoir prévû ſa Retraite, il faut qu'il place une Embuſcade dans quelque bois, quelque ravin, quelque haie ou derriere quelque hauteur, n'y ayant point de païs qui n'offre quelqu'un de ces objets. Cette Embuſcade ſera d'Infanterie & de Huſſards, & ſera placée ſur le chemin qu'on a deſſein de tenir dans ſa Retraite. Ces Troupes ont

deux objets, celui de faciliter la Retraite, au cas qu'on ſoit attaqué vivement & repouſſé, & celui de charger & de battre l'Ennemi, s'il eſt aſſez imprudent pour ſuivre trop loin & ſans précautions; par-là du moins quelques Troupes ſeront battues, avantage qui dédommage en quelque ſorte de n'avoir pû réuſſir dans l'enlevement du Quartier; mais ſi ces Troupes ſe tiennent ſur leurs gardes, & ne ſuivent le Détachement qu'à une certaine diſtance, celui qui fait ſa Retraite, peut, à l'aide de cette Embuſcade, la faire tranquillement.

Les Troupes qui ſuivent l'Ennemi qui ſe retire, feroient une grande faute de le ſuivre trop loin, & plus qu'elles ne peuvent voir devant elles; ainſi elles doivent s'arrêter dès qu'elles peuvent craindre quelque Embuſcade, & reſter pendant un certain tems, pour s'aſſûrer de la Retraite de l'Ennemi: avant de ſe retirer, il faut détacher quelques Partis d'Infanterie & de Huſſards, pour être plus aſſûré de la Retraite de l'Ennemi; mais ces Partis doivent marcher avec beaucoup de précautions pour n'être pas coupés.

CHAPITRE V.

De l'Attaque des Quartiers d'une Armée.

UN Général, dont la Campagne n'a pas été heureuſe, qui n'a pû chaſſer l'Ennemi de ſon païs, & qui l'a vû au contraire établir des Quartiers dans ce même païs, doit faire ſon poſſible pour l'inquiéter, tâcher de l'empêcher de ſe rétablir par des Détachemens continuels, & par des allarmes fréquentes, qui l'engagent à fatiguer ſes Troupes.

Il n'eſt pas douteux que plus il l'inquiétera dans ſes Quartiers, moins il ſera en état d'entrer en Campagne de bonne heure, parce qu'il aura été fatigué pendant tout l'hyver, & que par conſéquent ſon Infanterie n'aura pas eu le tems de ſe recruter & d'être exercée, par le mouvement continuel des Troupes, & par les pertes qu'elles auront pû faire dans ces divers Détachemens. Sa Cavalerie aura toujours été en l'air, pour voler au ſecours de l'Infanterie, par conſéquent elle ne ſera point remiſe, & rentrera en Campagne en auſſi mauvais état qu'elle en étoit ſortie; celui qui attaque, peut d'autant plus aiſément fatiguer l'Ennemi, qu'il n'employe que les Troupes qu'il veut, au lieu que celui qui eſt attaqué, eſt néceſſairement obligé de de ſe ſervir de toutes les ſiennes, ou du moins d'une

grande partie : parce qu'il ignore le nombre de celles qui viennent l'attaquer, le côté par où il le sera, & s'il n'y aura pas plusieurs Attaques.

Souvent il ne faut qu'un très-petit nombre de Troupes pour faire mettre des Quartiers entiers sous les armes, & un Général expérimenté qui se voit resserré par ceux de l'Ennemi, peut en n'employant que très-peu de Troupes, réparer par sa vigilance les pertes qu'il a faites pendant la Campagne, & ôter à l'Ennemi le repos & la tranquillité, dont il s'étoit flatté de jouir dans ses Quartiers d'hyver ; il peut même lui faire perdre le fruit de sa derniere Campagne, & l'obliger à lui abandonner, par le mauvais état de ses Troupes, le païs dont il s'étoit emparé.

Pour attaquer des Quartiers il faut garder à-peu-près la même conduite que pour les assûrer, avec une connoissance exacte du païs, examiner les endroits les plus foibles, & par où l'on puisse pénétrer plus facilement, donner à l'Ennemi deux ou trois fois des Attaques fort légéres & se retirer, sous prétexte qu'on n'est point en force, ou que les Détachemens qu'on fait vers lui, ne sont pas dans la crainte qu'il ne vienne lui-même inquiéter les Quartiers, rester quelques jours sans faire sortir de Détachement pour exciter sa négligence, envoyer des Espions dans ses Quartiers, sous prétexte d'y vendre des denrées ou autres choses. Les Espions doi-

vent être intelligens & capables de rendre un compte exact de tout ce qu'ils auront vû & entendu.

Ces Espions doivent examiner la position des Quartiers, la quantité des Bourgs ou Villages occupés par les Troupes, l'étendue du terrein qu'elles embrassent, l'éloignement de la droite à la gauche, s'il y a une Riviere qui couvre les Quartiers, si le ponts en sont coupés & s'il y a quelques gués qui n'ayent point été rompus, si les Troupes font exactemrnt le service, si l'on fait souvent sortir des Détachemens, leur nombre & leur force ; ils les suivront, autant qu'ils pourront, pour voir leurs manœuvres, & pour sçavoir jusqu'où ils s'avancent ; enfin ils doivent examiner tout, de façon qu'ils puissent rendre un compte exact de la situation du païs, des Quartiers & des précautions qu'ils prennent pour se garder, soit intérieurement, soit extérieurement.

Par la connoissance que le Général doit avoir du païs, qui est le sien, comme on l'a supposé, il jugera sainement du rapport de ses Espions ; mais quand même ce païs ne seroit pas le sien, il doit s'en instruire par les Cartes, par les Païsans & par les principaux Habitans des Bourgs ou des Villages voisins des Quartiers, qu'il doit mettre dans ses intérêts, & par-là il peut connoître si le rapport de ses Espions est fidéle ; cependant il ne doit point s'en rapporter à un seul, mais en

envoyer

envoyer plufieurs à différens tems, & furtout fuivant le précepte de M. le Maréchal de Puyfégur, faire enforte qu'ils ne fe connoiffent point, les interroger féparément & fouvent fur des chofes peu importantes.

Quand le Général fe fera bien inftruit de tout, & qu'il aura pris toutes les précautions dont on vient de parler, il doit tâcher de découvrir quel eft le génie du Général ennemi, s'il eft vigilant, actif ou pareffeux, s'il aime plus fes plaifirs que fon métier, s'il eft eftimé de fes Troupes, s'il en a la confiance, s'il eft ferme & s'il aime trop les confeils.

Il y a de la préfomption à n'en jamais demander, de la foibleffe & de la timidité à n'ofer rien entreprendre fans recourir aux confeils, de la prudence à en recevoir dans l'occafion. La modeftie & la méfiance de fes propres lumieres, marquent un homme éclairé, qui connoît l'importance des occafions; mais il eft honteux de ne fe conduire jamais que par les autres; un tel homme eft chancelant & rifque d'être fouvent trompé, parce qu'il fe laiffe perfuader par le dernier qui le confeille; il eft des circonftances où l'indétermination eft funefte, fouvent le moment eft favorable pour l'Attaque, fouvent l'Ennemi actif, eft fur le point de profiter de l'occafion qui s'offre à lui, & il faut fe mettre en défenfe, fouvent le tems preffe pour la retraite, fouvent

enfin si l'on ne se saisit d'une position avantageuse, l'Ennemi pourra s'en emparer ; dans ces occasions le tems qu'on employeroit à discuter des avis, qui certainement se trouveroient partagés, peut être employé très-utilement contre l'Ennemi.

On doit cependant distinguer l'irrésolution, d'avec la méfiance de soi-même ; l'une est une lenteur de l'esprit, une timidité d'ame, qui passe d'un objet à l'autre, qui ne voit que les obstacles, sans que le génie lui fournisse des ressources pour les surmonter ; l'autre est l'effet d'un esprit sage, d'un coup d'œil pénétrant qui connoît l'étendue de ses lumieres, sans trop étendre les bornes de son génie.

Un Général ne doit pas moins s'attacher à étudier les personnes capables de lui donner de bons conseils, qu'à les exécuter avec justesse ; les personnes les plus séduisantes par leur esprit, & qui ont le plus d'agrément dans la société, ne sont pas celles à qui il doit recourir dans des occasions les plus pressantes ; il doit plûtôt rechercher celles dont le jugement solide & réfléchi, n'est assis que sur des principes sûrs & qui soient éprouvés par l'expérience.

Lorsque le Général qui projette d'attaquer les Quartiers que l'Ennemi aura pris, & qu'il se fonde & sur la connoissance qu'il a du païs, & sur le rapport de ses Espions, il doit faire assembler les principaux Officiers

ou ceux qu'il veut charger des différentes Attaques, leur donner ſes ordres, & ſurtout leur recommander un grand ſecret.

Selon la poſition des Quartiers, il formera trois Attaques vraies ou trois fauſſes; ces dernieres ſeront dirigées vers les endroits les plus forts; les vraies aux endroits les plus faciles à forcer: comme le centre & les deux appuis de la ligne de droite & de gauche, ſeront ſans doute les plus fortifiés & les plus garnis de Troupes, c'eſt-là qu'il faut faire les fauſſes Attaques, afin d'empêcher le Général qui eſt attaqué, de dégarnir ces poſtes pour renforcer les endroits les plus foibles, qui ſeront attaqués vivement; il faut les attaquer en Colonnes, cependant toute diſpoſition toujours ſoumiſe aux circonſtances & au terrein: pour ces ſortes d'Attaques il faut de la célérité, & ne point donner le tems aux Troupes attaquées de ſe reconnoître. Il faut diſtribuer le long de la ligne des Quartiers, des Corps ſéparés, tirés de ceux qui forment les ſix Attaques, pour amuſer & pour contenir les Troupes, & pour donner par-là plus de certitude aux vraies Attaques; pour donner encore à penſer à l'Ennemi que ſes flancs & ſon centre ſont plus vivement attaqués, les Troupes qui ſont deſtinées pour les amuſer, doivent avoir chacune deux Brigades d'Artillerie, & faire un feu continuel de canon & de mouſqueterie; les vraies Attaques doi-

vent charger de vive force, & percer la ligne, s'il eſt poſſible, la bayonnette au bout du fuſil; ſi l'une des vraies Attaques peut parvenir à percer, les Troupes des Quartiers ſeront bientôt en déſordre; alors on doit faire entrer la Cavalerie par cette ouverture, pour aller prendre les Quartiers par derriere; ſi elle joint l'Infanterie qui aura percé, l'Ennemi ſe trouvera entre deux feux, & l'entrée ne ſera pas difficile aux autres Troupes, le reſte de la Cavalerie ſe mettra en bataille, pour s'oppoſer à celle de l'Ennemi qui viendra au ſecours de l'Infanterie battue; mais que peut de la Cavalerie, dont l'Infanterie eſt en déroute & qu'elle voit fuir de toutes parts? Quoique brave, elle ſongera plûtôt à ſa retraite qu'à attaquer des Troupes victorieuſes, ou ſi elle tient ferme, ce ne ſera que pour faciliter la retraite de l'Infanterie, & non pour attaquer, comme feroient des Troupes victorieuſes.

Il ne reſte d'autre reſſource au Général vaincu, que de raſſembler le plus promptement qu'il pourra, ce qui lui reſte d'Infanterie, & de faire ſa retraite en bon ordre; un tel échec ne ternit point la réputation d'un Général, lorſqu'il a pris toutes ſes précautions pour le prévenir, & que dans l'action il a montré le ſang froid & la capacité d'un Homme de guerre. Dans tout autre état qu'à la Guerre, il y a plus de grandeur à ſçavoir ſoutenir la proſpérité qu'à ſe mettre au-deſſus de

l'adverſité ; dans le métier des Armes, c'eſt dans l'adverſité que paroît le grand Homme, lorſque dans les revers il conſerve le ſang froid & qu'il ne perd rien de de la vivacité de ſon génie. Porus vaincu & priſonnier, ſe fit admirer de ſon vainqueur, qui ne pût s'empêcher de dire, par une eſpece d'envie qu'il portoit à ſon ſort, *je voudrois être Porus, ſi je n'étois Alexandre.*

On ne peut déterminer toutes les diſpoſitions qu'on peut faire pour l'Attaque des Quartiers ; elles dépendent de trop de circonſtances. Telle diſpoſition qui ſeroit bonne dans un païs découvert, deviendroit défectueuſe dans un païs de bois. On peut donner des moyens pour attaquer, on ne peut rien décider ſur le ſuccès ; quand les diſpoſitions ſont juſtes, c'eſt la célérité qui décide ; tout conſiſte à tâcher de s'approcher aſſez près des Quartiers pour pouvoir les attaquer, ſans que les Troupes puiſſent ſe réunir & marcher à la Place d'armes générale, ou ſans que la ſeconde & troiſiéme ligne ayent le tems de marcher au ſecours de la premiere ligne attaquée : il faut que le premier effort des Troupes qui attaquent, ſoit fait avant la jonction de la ſeconde à la premiere ligne.

Si toutes ces précautions ne ſont point obſervées, le ſuccès ne peut être que douteux, ſurtout ſi l'Ennemi a eu le tems d'occuper tous les poſtes, & ſi la ſeconde

ligne d'Infanterie a joint la premiere ; alors si un Général voit ses Troupes repoussées après plusieurs Attaques vives & réiterées, il ne doit point s'opiniâtrer, & sacrifier ses Troupes à la fortune : la persévérance & la fermeté sont des vertus, lorsque les circonstances sont favorables ; mais l'obstination est toujours un défaut & même un vice. Un Officier qui défend une Place importante doit persévérer & ne la rendre qu'à la derniere extrémité ; mais si par son obstination il expose la Garnison à la discrétion du vainqueur, il est responsable de tout le sang qu'il fait couler inutilement ; ce n'est ni par le sang ni par la rage qu'on force la fortune à se déclarer pour soi, lorsque l'impossibilité de réussir est visible. Celui qui ne gagne de bataille qu'à force d'exposer & de perdre des Soldats, ne mérite pas même le titre de vainqueur en remportant la victoire ; celui au contraire qui est avare du sang de ses Soldats, se fait chérir des siens, respecter & estimer de l'Ennemi, aimer de son Maître, qui lui confie ses Sujets avec assûrance, dans la persuasion qu'il ne les exposera que dans une nécessité indispensable. Dans la Guerre du premier Triumvirat, César ayant resserré en Espagne Affranius & Pétreius, Généraux de Pompée, aima mieux les obliger de se rendre en leur coupant les vivres & les autres subsistances, que de leur livrer un combat, dont l'avantage lui étoit, pour ainsi dire, as-

ſûré. Le grand Art d'un Homme de Guerre eſt de conſerver par ſa prudence & par ſa capacité, l'avantage qu'il a ſur l'Ennemi ; lorſqu'on veut ſe ſervir de la violence, & que pour ne point ménager les Ennemis, on haſarde ſes Troupes, on les porte au déſeſpoir, & celui qui attaque, quoique ſupérieur, en eſt ſouvent la victime ; c'eſt ce qui arriva à la Bataille de Poitiers en 1356 & à celle de Pavie en 1525, où la France pouvoit eſpérer des avantages auſſi conſidérables, que ces pertes furent ſanglantes. Tant il eſt vrai qu'il faut, ſans craindre l'Ennemi, le toujours reſpecter, lors même qu'il ſe trouve dans les poſitions les plus embarraſſantes.

CHAPITRE VI.

De la Retraite d'une Armée après l'attaque des Quartiers de l'Armée ennemie, qu'elle n'a pû forcer.

SI l'Attaque d'une Armée dans ſes Quartiers, demande des précautions infinies, & des diſpoſitions prévûes de longue-main, la Retraite après l'entrepriſe manquée, ne demande pas moins de ſageſſe ; l'une & l'autre exigent dans un Général & dans les Officiers qui les exécutent ſous ſes ordres, la prudence la plus

profonde & la prévoyance la plus exacte. S'il est difficile d'attaquer une Armée dans tous ses Quartiers, il l'est encore bien davantage de se retirer devant une Armée qu'on n'a pû forcer, & qui suit avec vivacité pour profiter amplement de sa victoire. Il faut donc que cette opération ait été prévûe avant l'Attaque. Dans ces circonstances, on suppose que le Général d'une Armée qui veut en attaquer une autre dans ses Quartiers, a pris toutes ses mesures pour s'assûrer du succès, & ses précautions pour la Retraite, s'il manque son entreprise; que le Général qui est attaqué n'a rien négligé de son côté pour n'être point forcé; à cela près qu'il n'a pû prévoir les dispositions qu'il y avoit à faire pour suivre l'Ennemi dans sa Retraite, parce qu'elles dépendent de l'événement & des circonstances; il ne peut que hasarder des conjectures sur ce qu'il auroit à faire, s'il se trouvoit dans un tel cas; mais il ne peut être assûré que l'Ennemi fasse telle ou telle manœuvre, soit dans l'Attaque ou dans la Retraite; ainsi deux Généraux peuvent avoir des idées très-bonnes relativement aux principes dont ils partent, quoique très-différentes dans le fond.

On suppose encore qu'une Armée en a attaqué une autre dans ses Quartiers, & qu'elle n'a pû l'y forcer après plusieurs attaques vives & réitérées.

Lorsque le Général aura tenté tout ce qui dépend d'un

d'un Homme de guerre, & qu'il voit l'impoſſibilité de réuſſir, ſoit par la bonne diſpoſition de l'Armée qui eſt attaquée, ſoit par le découragement de ſes Troupes, ſi elles viennent à être repouſſées de toutes parts, il n'a d'autre reſſource que de prendre le parti de la retraite.

Les diſpoſitions pour un Corps de Troupes qui ſe retire devant l'Ennemi, & qu'on a indiquées ailleurs, peuvent ſervir pour une Armée dans le même cas, à cela près qu'il faut à celle-ci plus de terrein, & par conſéquent une connoiſſance plus étendue & plus conſommée dans le Général.

Avant de commencer à faire ſa retraite, le Général doit envoyer avertir par ſes Aides-Majors Généraux, & par ſes Aides-de-Camp, tous les Officiers ſupérieurs qui doivent ſçavoir l'ordre & la diſpoſition qu'on doit tenir dans la retraite. Trois coups de canon qu'on tirera, un de la droite, l'autre de la gauche & l'autre du centre, ſeront le ſignal pour replier les Troupes, & les mettre en même tems en colonnes pour former la retraite.

Si le païs eſt ouvert, il fera marcher ſes Troupes ſur ſix colonnes, ou ſur un plus grand nombre ſelon le terrein qu'il aura; ces colonnes doivent préſenter chacune un demi-Bataillon de front, les Grenadiers ſur un flanc & les Piquets ſur l'autre; on mettra une Brigade

d'Artillerie dans l'intervalle qui eſt entre chaque colonne, elle ſera un feu continuel; dès qu'elle aura tiré, on chargera le canon, & alors on le ſera retrograder pour qu'il ſoit toujours entre les colonnes. S'il ne ſuivoit pas les colonnes qui ſe retirent, il pourroit être enlevé; chaque colonne fera ſon feu à part, ou feu roulant ou par pelotons, n'importe, pourvû qu'il ſoit continuel.

Les Colonnes marcheront toujours, mais lentement; l'ordre ne pouvant autrement être obſervé, le canon marchera à meſure que la Colonne ſe retirera, en ſuivant la même poſition où il eſt. La Cavalerie ſur les aîles de l'Infanterie, ſera rangée en bataille ſuivant le terrein qu'on a: comme on ſuppoſe que celui où ſe retire cette Armée, eſt un païs ouvert, la Cavalerie doit être rangée en bataille ſur deux lignes & ſe retirer en même tems que les Colonnes; la premiere ligne par les intervalles de la ſeconde, doit aller ſe mettre en bataille à deux cens pas derriere la ſeconde ligne; les Huſſards & les Dragons qui gardent les flancs de la premiere ligne, doivent reſter en place & attendre pour ſe retirer, qu'elle ait paſſé par les intervalles de la ſeconde ligne; cette ſeconde ligne doit marcher quelques pas en avant, pour faciliter la Retraite de la premiere. Quand la premiere ligne ſe ſera retirée, & qu'elle ſera en bataille, les Huſſards & les Dragons

qui gardoient ſes flancs, ſe retireront & iront lajoindre La ſeconde ligne fera la même manœuvre que la premiere, ainſi que les Huſſards & les Dragons qui couvrent ſes aîles : la diſtance d'une Colonne d'Infanterie à une autre, ne doit pas être de plus de deux cens pas, pour être plus en force, pour pouvoir ſe ſecourir plus promptement & occuper moins de terrein.

Il faut obſerver qu'il eſt néceſſaire de garder les flancs des Huſſards & des Dragons, & que c'eſt l'Infanterie des Troupes légeres qui doit y être employé : elle doit dans cette occaſion, s'emparer des bois, ravins ou autres endroits ſemblables qui peuvent ſe trouver ſur les aîles de l'Armée, pour empêcher l'Ennemi de pénétrer par les flancs. Cette Infanterie doit ſe retirer en même tems que les Huſſards & les Dragons.

Voyez la Planche vingt-cinquiéme, Figure 1.

Si le païs ſe rétrécit, on réduira les ſix Colonnes à trois, & au lieu d'une Brigade d'Artillerie que chacune avoit, on en pourra mettre deux ſi le terrein le permet : ce mouvement eſt facile à faire; pendant que trois Colonnes feront alte & qu'elles feront ainſi que le canon un feu continuel ſur l'Ennemi ; les trois autres qui ſont marquées par le Général, marcheront leſtement, mais en ordre, & lorſque l'Arriere-garde ſera à la hauteur de la tête de celles qui ont fait alte, elles les joindront,

alors le tout commencera à marcher. Il faut obſerver que lorſqu'on double les Colonnes, on doit auſſi proportionner la force des Grenadiers & des Piquets qui couvrent les flancs de chaque Colonne, dans ce moment l'Ennemi n'eſt pas plus à craindre qu'auparavant, parce que le païs ſe rétréciſſant, il eſt obligé d'en faire autant, & par conſéquent il ne préſente pas un plus grand front que celui qu'on lui oppoſe, la Cavalerie ſe rapprochera auſſi des Colonnes, & ſe mettra ſur trois ou quatre lignes, ſelon le terrein, en obſervant ſes diſtances & ſes intervalles : les Huſſards & les Dragons pourront reſter à leurs places, & continuer ainſi que la Cavalerie, de faire la même manœuvre que celle dont il eſt parlé ci-deſſus, ainſi que l'Infanterie des Troupes légéres.

Voyez la même Planche, Figure 2.

S'il ſe rencontre un défilé, une partie de la Cavalerie doit d'abord le paſſer, & non la totalité, parce qu'il en faut toujours pour ſoutenir l'Infanterie : quand une partie de l'Infanterie ſera paſſée, le reſte de la Cavalerie paſſera, alors les Huſſards & les Dragons reſteront & ſuffiront pour appuyer & pour garder toujours les flancs de l'Infanterie qui reſte à paſſer.

Lorſque la quantité de Cavalerie que le Général juge à propos de faire retirer la premiere, ſera paſſée, la Colonne du centre ſe retirera, & à meſure qu'elle

s'avancera dans le défilé, les deux autres Colonnes se rapprocheront l'une de l'autre ; celle du centre qui a passé la premiere, laissera son canon à l'entrée du défilé, qu'on placera à droite & à gauche, gardé par des Grenadiers. Lorsque ces batteries seront placées, le reste de la Cavalerie passera, la Colonne de la droite passera après, mais sans laisser son canon, la derniere faisant un feu continuel de front & de flanc, laissera passer les Dragons, & passera ensuite légérement, toujours protégée par le canon qui est placé à l'entrée du défilé, par celui qu'elle a & par les Hussards qui sont toujours sur ses flancs. Lorsqu'elle sera presque passée, on retirera le canon qui suivoit la Colonne, les Hussards se rapprocheront du défilé, & seront protégés par le canon & l'Infanterie des Troupes légéres, placées les premieres à l'entrée du défilé, ainsi que par les Grenadiers qui gardent le canon, & passeront ainsi sous leur protection. Quand le tout sera passé, on retirera le canon, dont les Grenadiers feront l'Arriere-garde, conjointement avec l'Infanterie des Troupes légéres, il est probable que l'Ennemi voyant l'Armée au-delà du défilé, se désistera de sa poursuite & songera à sa Retraite. Dès que toute l'Armée sera de l'autre côté du défilé, elle doit se croire en sûreté ; mais elle doit rester-là jusqu'à ce que l'Ennemi commence à se retirer, & dès qu'il sera en pleine marche,

on le fera suivre par des Hussards, soutenus de quelques Troupes de Dragons, non pour l'attaquer, mais pour s'assûrer sa Retraite; lorsqu'on en sera certain, les Troupes en avant doivent revenir, & l'Armée marcher tranquillement vers ses Quartiers ou au Camp.

Il faut observer ce qu'on a dit au Livre premier, Chapitre quatorziéme, que les premieres Troupes d'Infanterie qui auront passé le défilé, doivent s'emparer des hauteurs, pour protéger celles qui se retirent.

Voyez la même Planche, Figure 3.

S'il se rencontre une Riviere sur le chemin que l'Armée a tenu pour venir attaquer les Quartiers, le Général a nécessairement été obligé d'y faire faire des ponts pour la passer, & l'on suppose qu'il a laissé des Détachemens pour les garder & assûrer sa Retraite; que les ponts sont retranchés du côté de l'Ennemi, tels qu'on l'a dit au Chapitre dix du deuxiéme Livre, Article trois, & que même il a établi des batteries de canons sur les flancs des ponts au-delà de la Riviere; précautions qu'on doit toujours prendre, parce ce que si l'on ne réussit point dans l'Attaque, on risque d'être suivi dans sa Retraite par l'Armée ennemie. Dès que la tête de l'Armée sera à une petite demi-lieue des ponts, une partie de la Cavalerie commencera à pas-

ser, & ira se placer à quatre cens pas au-delà Riviere; ensuite on fera passer un tiers de l'Infanterie, qui se placera sur le bord de la Riviere, sur les flancs de droite & de gauche des ponts, pour, par leur feu en imposer à l'Ennemi & protéger les flancs des Troupes qui se retirent, le reste de la Cavalerie passera après qu'un autre tiers de l'Infanterie se sera retiré. Alors les Hussards & les Dragons prendront sa place, pour couvrir le dernier tiers de l'Infanterie, en observant de ne point masquer les batteries qui sont au-delà des ponts; lorsque toute l'Infanterie sera passée, les Dragons & les Hussards se rapprocheront des ponts; les premiers passeront protégés par le canon, l'Infanterie qui borde la Riviere, & les Hussards qui les couvrent. Les Hussards passeront les derniers, ayant toujours l'Infanterie des Troupes légéres qui fera leur Arriere-garde, les Grenadiers qui étoient dans les redans, se retireront lorsque toute l'Armée sera passée.

Il faut observer que pour ajouter à la défense, chaque Colonne d'Infanterie qui a passé les ponts, doit distribuer son canon le long de la Riviere & faire un feu continuel. Dès que tout sera de l'autre côté, il faut replier les ponts; mais en laisser un en état d'être rétabli lorsque l'Ennemi se sera retiré, pour pouvoir faire passer quelques Troupes, afin de l'observer dans sa Retraite, & suivre exactement ce qui a été dit au sujet du Passage

d'un défilé : ces ponts ſeront compoſés de pontons de cuivre pour pouvoir les emmener avec ſoi. Si l'Ennemi s'obſtine à reſter, & qu'il ſoit à la portée du canon, il faut tirer deſſus ſans diſcontinuer ; mais il n'y a pas apparence que l'Armée une fois paſſée, il n'aime mieux ſe refaire de la fatigue du jour, & qu'il ne ſe retire vers ſes Quartiers.

Voyez la même Planche, Figure 4.

Si l'Armée eſt obligée de paſſer dans un païs de bois, la Cavalerie doit marcher à la tête des Colonnes d'Infanterie, ainſi que fit M. le Prince d'Orange, après la perte de la Bataille de Steinkerque : comme cette Retraite ſe fit à travers un païs fourré, la Cavalerie ne pouvoit lui être utile, il la fit retirer la premiere, & ſon Infanterie ſe retira enſuite en bon ordre, ſans que M. de Luxembourg pût trouver jour à l'attaquer.

On peut laiſſer ſeulement les Huſſards & les Dragons, pour couvrir les flancs des Colonnes, & obſerver la même marche & la même diſpoſition dont on a parlé ci-deſſus, ſi le païs le permet, c'eſt à la prudence & à la capacité du Général qui commande l'Armée, de faire ſes diſpoſitions relativement au terrein : la Cavalerie ne marche la premiere, que parce qu'elle ne peut pas manœuvrer, ou du moins qu'elle ne le peut dans ce païs que très-difficilement, & que celle de l'Ennemi le peut auſſi peu, ainſi cette Troupe, au lieu d'être utile, ne feroit qu'embarraſſer. Si

Si c'eſt un païs de montagnes, la poſition eſt moins dangereuſe, parce que l'Ennemi ne peut préſenter un plus grand front que celui qu'on lui oppoſe, que l'Armée marchant par pluſieurs chemins, qui tous aboutiſſent aux Quartiers dont elle eſt partie, l'Ennemi eſt obligé de ſe diviſer auſſi; comme on n'a pas à craindre d'être tourné ni pris en flanc, les hauteurs devant être occupées, l'Infanterie ne peut avoir d'autre objet que l'Ennemi qui la preſſe à ſon Arriere-garde, elle doit ſe retirer en ordre lentement, & faire un feu continuel ſur l'Ennemi, s'il s'approche trop près; & ſi le païs permet qu'on ſe ſerve de canon, il ne faut pas négliger ce ſecours, qui doit faire un très-grand ravage ſur un Ennemi qui, par la ſituation du païs, ne peut ſuivre & attaquer qu'en colonne: la Cavalerie, les Huſſards & les Dragons, ſont totalement inutiles, à moins qu'on ne faſſe mettre ces derniers à pied, auſſi doit-on faire prendre la tête à la Cavalerie & aux Huſſards, d'autant mieux que celle de l'Ennemi ne s'engagera pas dans des gorges & de chemins creux, parce qu'elle ne peut agir, & qu'elle riſque au contraire d'être attaquée par de l'Infanterie embuſquée; ce ſeroit une très-grande témérité à l'Ennemi de continuer ſa pourſuite dans les montagnes, il y auroit plus d'intrépidité que de ſageſſe, & un homme à la tête d'une Armée, doit avoir aſſez acquis, pour ne pas faire une faute,

qui bien loin de juſtifier par ſa conduite le choix que ſon Prince a fait de lui, ne montreroit qu'un génie foible, incapable de commander.

Si dans un païs de plaine ou dans tout autre, le Général qui ſe retire, trouve un terrein avantageux, où il puiſſe être en force, que ſes flancs ſoient appuyés à un marais, à un ravin ou autres endroits ſemblables, il peut très-bien s'y arrêter, & préſenter la Bataille à l'Ennemi, ſurtout ſi par le poſte qu'il occupe, la poſition que l'Ennemi eſt obligé de prendre, eſt déſavantageuſe; c'eſt dans ces occaſions qu'on reconnoît le grand Homme de Guerre, ſoit pour faire une belle Retraite, ſoit pour ſçavoir prendre ſur le champ un poſte avantageux, qui en aſſûrant l'Armée, mette en danger celle de l'Ennemi, s'il entreprend de l'attaquer.

Comme il n'eſt point de jour où un Général ne puiſſe trouver l'occaſion de développer ſon génie & de montrer ſes talens, de même il n'en eſt point où il ne puiſſe tomber dans des fautes, qui, quelque légeres qu'elles paroiſſent, doivent néceſſairement donner à l'Ennemi un avantage marqué.

Les moindres fautes à la Guerre ſont eſſentielles, & tôt ou tard l'Ennemi trouve l'occaſion d'en profiter & de décider l'évenement d'une Campagne ſur une ſeule faute qui paroiſſoit de peu d'importance, & qui cependant en fait tout le ſuccès.

On ne peut donner que des régles générales pour une Retraite, les dispositions dépendent entierement du terrein & des circonstances ; mais sur quelque terrein qu'on se retire, on doit toujours le faire lentement & avec ordre ; la précipitation fait naître l'embarras & souvent l'épouvante dans les Troupes ; source ordinaire d'une déroute, lorsqu'on devoit l'attendre le moins.

PRINCIPE.

Sur lequel on peut établir un Projet de Campagne.

Lorsqu'on se borne à ne mettre au jour que ses propres idées, quelque justes qu'elles soient, il est à craindre qu'elles instruisent moins, que lorsqu'en adoptant des idées étrangeres, on a l'art de les étendre & d'y trouver une source de réfléxions solides. Dans tous les tems les hommes n'ont pensé les uns que d'après les autres ; ce n'est donc que par une étude assidue des Auteurs qui ont traité la même matiere, ce n'est qu'après avoir consulté ceux qui ont puisé leurs réfléxions dans l'expérience, qu'on peut écrire sur un sujet.

Le principe sur lequel on peut appuyer le Projet de Campagne que je donne ici, n'est point de moi, il m'a été communiqué par un Militaire expérimenté ; il m'en a détaillé toutes les parties, il m'a fait voir l'u-

tilité de ſon projet & les avantages qu'en ont retiré les plus grands Capitaines, qui ſans en avoir fait un ſiſtême particulier, ont agi ſelon les principes ſur leſquels il a établi ſa Méthode, & dont ils ſe ſont rarement écartés; il a, pour ainſi dire, par ce moyen rendu la Guerre de Campagne méthodique & preſque aſſûrée.

Ce Militaire, que ſa modeſtie me défend de nommer, m'a communiqué cette idée que j'ai ſaiſie, je n'y ai d'autre part que d'avoir donné un peu plus d'étendue à ſes réfléxions : il en a tout l'honneur ; il m'a cédé le plaiſir d'en faire part à mes Compatriotes ; s'ils en retirent le fruit qu'elle ſemble promettre, je ne m'eſtimerai pas moins heureux que ſi cette idée m'appartenoit en entier.

La Guerre ne ſeroit point un Art, ſi elle n'avoit des principes invariables ; mais il y auroit de la témérité à vouloir les rendre entierement phyſiques, & à prétendre conduire ſes opérations au point d'en aſſûrer le ſuccès ; mais ſans donner dans l'eſprit de ſyſtême, ne pourroit-on pas établir une Méthode générale, qui en s'accommodant aux circonſtances des tems & des lieux, rende du moins les opérations plus ſûres & le ſuccès moins douteux ? A force d'art on eſt parvenu à être moralement aſſûré d'emporter une Place, du moment qu'on peut en former le ſiége ; pourquoi ne pourroit-on pas également dans la Guerre de Campagne, s'aſ-

ſûrer d'avance de faire telles ou telles opérations, de les conduire juſqu'au point qu'on auroit projetté, partir enſuite de-là pour en former de nouvelles ? Une telle Méthode demande dans le Général encore plus de prudence que de bravoure, plus de génie & des vûes plus étendues que d'intrépidité.

Il faudroit pour cela que les Militaires qui veulent parvenir, & qui font de l'étude de la Guerre leur principale occupation, ne ſe bornaſſent point à faire mouvoir une Armée ſur les mêmes principes, qu'ils dirigeroient les évolutions d'un ſimple Détachement; cependant ce défaut n'eſt que trop ordinaire à ceux qui n'ont point eu de Corps conſidérables à commander.

Mais ſi les uns renferment leur génie dans des bornes étroites, lorſqu'ils peuvent lui donner un eſſor plus noble & plus vaſte, il en eſt auſſi qui tombent dans un excès contraire, & qui ſe livrant trop à eux-mêmes, veulent tout embraſſer dès le premier coup d'œil, qui par une impétuoſité naturelle, font mouvoir une Armée, comme un Détachement de Troupes légeres.

La Guerre eſt un métier qui exige beaucoup de réfléxions ; il n'eſt point d'Art où, comme on l'a dit pluſieurs fois, il y ait plus de principes ; mais ils ne peuvent être appliqués que relativement au terrein & aux mouvemens de l'Ennemi. Les méditations les plus profondes, les meſures les mieux priſes, peuvent être

dérangées par un ſeul mouvement de l'Ennemi. S'il ne s'agiſſoit que d'aller en avant pour faire des conquêtes, le plus audacieux ſeroit le plus grand Capitaine, & tout Général d'Armée prendroit ce parti : mais il ne ſuffit pas d'avancer, il faut auparavant avoir combiné les raiſons pour leſquelles on marche en avant, & prévoir les moyens pour ſe retirer ſûrement.

Dans un Siége on ne va point d'abord au Corps de la Place, & l'on ne laiſſe point derriere ſoi les ouvrages avancés, on commence par les ruiner avec l'Artillerie, on les attaque enſuite, ſi l'attaque réuſſit, on s'y loge ; de-là on forme une autre attaque ſur un autre ouvrage, & inſenſiblement on avance vers le Corps de la Place. Si après s'être logé ſur la crête de la partie du chemin couvert que tient le front de l'attaque, on néglige les deux demi-lunes, qui couvrent les courtines, & qu'on ne faſſe brêche qu'au Baſtion de la Place, jamais on ne parviendra à le prendre, parce que ces ouvrages avancés étant entiers & garnis de Soldats & d'artillerie dont la communication avec la Place ne peut être interrompue, empêcheront certainement les Aſſiégeans de parvenir juſqu'au Corps de la Place.

Il en eſt de même d'une Armée en Campagne ; ſi elle avance toujours & qu'elle laiſſe derriere elle des Villes ennemies fortifiées, des Forts, même des Poſtes retranchés ; s'il lui arrive un échec, ou qu'elle ſoit

obligée de reculer, il lui ſera très-difficile de ſe retirer ſans être coupée & aſſaillie de toutes parts par ces Poſtes qu'elle a négligé d'attaquer & de prendre. La Bataille de Spire, gagnée en 1703 par M. le Maréchal de Tallard, eſt un exemple qui prouve qu'on ne doit rien laiſſer derriere ſoi en état de défenſe. Les Ennemis paſſent le Rhin à Spire, pour venir au ſecours de Landau, que M. de Tallard aſſiégeoit; ce Général laiſſe dans la Tranchée un Corps de Troupes ſuffiſant, ſort de ſes lignes & marche au-devant de l'Ennemi : l'Ennemi en avançant ſur l'Armée Françoiſe, néglige deux Poſtes qui étoient dans deux Tours, comptant bien qu'ils ſe rendroient lorſqu'il auroit battu M. de Tallard; l'Ennemi eſt battu, & dans ſa Retraite ces deux poſtes lui tuent, pour ainſi dire, plus de monde, qu'il n'en avoit perdu pendant la Bataille.

Les Guerres d'Italie ſous Charles VIII. ſous Louis XII. & François I. ſont des exemples qui prouvent combien les pointes & les invaſions ſubites dans un païs éloigné, ſont dangereuſes, elles expoſent non-ſeulement l'Armée, mais encore l'Etat. On voit aſſez combien il ſeroit néceſſaire pour prévenir de tels défauts, d'établir des principes généraux & phyſiques, d'où l'on peut faire émaner des combinaiſons particulieres pour toutes les opérations d'une Campagne.

Pour établir un tel principe, il faut néceſſairement

ſuppoſer dans celui qui doit exécuter, une connoiſſance parfaite de la Guerre. La premiere opération eſt d'examiner la Carte du païs ſur lequel on veut faire marcher ſon Armée ; on doit y employer autant de précautions qu'on en prendroit pour connoître le terrein d'une Place qu'on voudroit attaquer, & ſur lequel on voudroit diriger une Tranchée. On peut comparer les opérations d'une Guerre offenſive avec celles d'un Siége, la Ville que l'on attaque eſt le point où l'on veut arriver, le dépôt général de la Tranchée eſt un centre, d'où reſſortent toutes les différentes branches qui doivent porter du ſecours aux paralleles.

Quand on veut avancer ſûrement & méthodiquement ſur une Place, la droite & la gauche d'une parallele doivent être appuyées, & la communication de la parallele avec ſon dépôt général doit être bien ouverte & ſurtout très-facile. Il eſt encore de principe que l'on ne doit ſonger à former de ſeconde ni de troiſiéme parallele pour avancer vers le Corps de la Place, que lorſque la premiere eſt bien établie & que les entrepôts de Tranchée, placés à portée des crochets ou zigzagues, que l'on pouſſe en avant pour former la ſeconde & la troiſiéme parallele, qui ſert à arriver au Corps de la Place, ſont bien aſſûrés. Ces entrepôts ſont deſtinés à faire paſſer les ſecours néceſſaires aux attaques des ouvrages ; s'ils n'avoient point

de

de communication libre avec le dépôt général, ils ſe trouveroient épuiſés & hors d'état de fournir les têtes des parelleles avancées, & ſi ces paralleles ne ſe trouvoient pourvûes, le Siége ſeroit retardé & les attaques projettées manqueroient bientôt.

Si les batteries que l'on éleve pour ruiner les défenſes d'une Place, n'embraſſent pas le feu des ouvrages, ſi elles n'ont pas une communication exacte avec le dépôt général, ſi elles ne ſont pas appuyées & protégées par les paralleles, ſi leur ſervice vient à manquer, elles ne peuvent faire taire le feu de l'Ennemi, & la difficulté que les Troupes trouveront à venir à leur ſecours, peut occaſionner leur enlevement.

On n'a avancé tous ces différens principes, qui ſont, pour ainſi dire, les élémens ſur leſquels portent les opérations d'un Siége, que pour faire voir l'analogie qu'on peut lui donner avec ceux de la Campagne. La Province ou le païs qu'on veut conquérir, a toujours un point principal, où l'on doit avoir pour but d'arriver. En s'avançant dans le païs, ne peut-on point former une premiere parallele, & faire du dépôt général des ſubſiſtances, comme du dépôt général de Tranchée ? Les communications du dépôt des ſubſiſtances doivent être libres & aſſûrées à la droite & à la gauche de la premiere parallele, que l'on établit dans le païs ennemi : pour former cette parallele, on doit

s'emparer d'une droite ou d'une gauche, où l'on trouve un poste avantageux, & sans songer d'abord à aller en avant, s'attacher à appuyer solidement cette parallele, en s'emparant des Rivieres & des Villes qui sont dans sa direction; & l'on doit se faire un principe de ne point songer à pousser la seconde parallele que cette premiere ne soit établie, & que l'on n'ait bien assûré la communication des Rivieres & des Villes qu'on rencontre, avec le dépôt général des subsistances.

On doit suivre ce même principe, quand on veut avancer d'une premiere à une seconde parallele, d'une seconde à une troisiéme, ainsi des autres.

De même que dans les opérations d'un Siége, on établit des entrepôts de Tranchée, à portée des crochets que l'on pousse en avant; on doit aussi dans la premiere parallele que l'on établit dans le païs ennemi, former des entrepôts de Magasins, tant en vivres qu'en munitions, afin qu'ils circulent du dépôt général dans toutes les parties de la parallele.

En suivant ce principe, le Projet d'une Campagne paroît moralement infaillible, ou si par des événemens imprévûs, le succès en étoit retardé, il ne peut jamais en résulter rien de funeste, & l'on reste toujours le maître du terrein sur lequel on a assûré cette premiere parallele: d'ailleurs quand même on auroit employé tout le tems de la Campagne à établir cette

premiere parallele, ce ne feroit point un tems perdu, parce qu'il ferviroit à affûrer folidement fes Quartiers d'hyver, & à concerter les mefures qui reftent à prendre pour la Campagne fuivante.

Comme dans un Siége, on avance quelquefois des paralleles hafardées lorfque celui qui défend la Place, n'y met pas les obftacles auxquels on avoit lieu de s'attendre, on trouve auffi quelquefois dans une Guerre offenfive des fuccès inattendus, & des occafions favorables d'établir deux paralleles, même trois dans le cours d'une Campagne; mais il eft de la prudence d'un Général de ne fe point laiffer éblouir par un début brillant & de ne point perdre de vûe le point d'où il eft parti, & celui où il veut arriver; il doit toujours avoir pour objet fixe, que les établiffemens qu'il fait de fes paralleles dans le païs ennemi, foient affûrés, de façon que tous les Quartiers d'hyver qu'il veut prendre, ayent une communication égale & facile entr'eux, & furtout que celle qu'ils ont avec le dépôt général des fubfiftances, ne foit point interrompu. Ce dépôt fervira à établir les différens entrepôts qui doivent faire avancer à l'autre parallele dans la Campagne fuivante.

Un Général doit, autant qu'il le peut, éloigner l'Ennemi du païs de fon Prince; il doit faire enforte de lui rendre la Guerre moins onéreufe par les contributions en argent ou en nature, foit en farines, fourrages

& autres denrées nécessaires à une Armée, en établissant ses Quartiers d'hyver sur le païs conquis. Si pendant la Campagne il a établi une parallele, elle formera la premiere ligne de ses Quartiers, s'il en a pû établir deux, ses Quartiers en seront d'autant mieux disposés, parce que les Troupes qui y sont établies, seront à portée de se joindre facilement & de se secourir.

On peut comparer les Détachemens que l'on envoye à la Guerre, pendant le cours d'une Campagne, aux différentes batteries que l'on éleve pendant le cours d'un Siége : comparaison qui paroîtra encore plus juste, lorsqu'on la suivra dans toutes ses parties.

En effet les batteries que l'on éleve le long de la direction d'une parallele, ont pour objet de prendre les ouvrages de la Place par le revers, & les Détachemens de Guerre doivent avoir pour but, de prendre sur l'Ennemi des positions qui incommodent ses subsistances, & qui embarrassent sa communication avec ses dépôts.

Les batteries dans un Siége doivent en imposer par un feu supérieur à celui de la Place : les Détachemens de Guerre doivent avoir pour but de contenir l'Ennemi, de le harceler, de protéger des fourrages & d'étendre des contributions dans une Province ; le feu d'une batterie bien servie, anime l'ardeur du Soldat : le succès des Détachemens que le Général envoye à

la Guerre, lui attire la confiance de l'Armée. Les batteries d'une Tranchée ont encore pour objet de protéger l'Attaque d'un ouvrage, d'aider à pouſſer des boyaux en avant, qui doivent établir la troiſiéme parallele ſur le chemin couvert. De même les gros Détachemens ſont deſtinés à marcher en avant, à s'emparer de la droite ou de la gauche d'un païs, pour couvrir le gros de l'Armée dont ils ſont ſuivis, pour y établir la parallele que l'on projette.

Ainſi qu'une batterie dont on auroit placé le plateau trop en avant de la parallele, pourroit-être facilement enlevée, de même un Détachement que l'on haſarde trop en avant de l'Armeé, au lieu de ſe borner à l'objet pour lequel il eſt envoyé, s'expoſe à recevoir un échec, qui retarde ſouvent toutes les opérations d'une Campagne.

On eſt quelquefois obligé d'abandonner une batterie, parce qu'elle ſe trouve établie trop légerement & ſans communication avec les entrepôts de Tranchée, ainſi un Corps détaché à la Guerre, dont la communication n'eſt point ſoutenue, eſt obligé de ſe retirer; & par la même raiſon, qu'on ne doit jamais dans un Siége faire avancer des batteries qui puiſſent devenir inutiles dans la ſuite, tout Général qui commande une Armée, doit avoir pour principe de ne jamais haſarder de gros Corps en avant, à moins qu'il ne ſoit comme

assûré qu'ils ne seront pas obligés de reculer; un Général commet une faute plus légere, en manquant de saisir un Poste, qu'en s'emparant d'un terrein qu'il se trouve forcé d'abandonner.

Il est aisé de voir en suivant toutes les parties de ce parallele, qu'on ne fait ici qu'effleurer, les rapports que la Guerre de Siége & celle de Campagne, ont entr'elles, & l'on peut inférer de tous ces rapports, qu'il est facile & même avantageux de conserver dans les Détachemens qu'on envoye, le même principe & à-peu-près les mêmes proportions que pour les établissemens des batteries.

De tous ces rapports, il semble résulter que les principes qui servent à la conduite d'un Siége, peuvent servir de régle à celui qui forme le Projet d'une ou de plusieurs Campagnes; que cette régle s'étend, non-seulement à la Guerre offensive; mais qu'on peut encore s'en servir pour la défensive, en prenant le contraire de tous les rapports qu'on vient de détailler.

En effet celui qui défend une Place, a pour but de retarder les établissemens des paralleles & des batteries de l'Ennemi.

Celui qui défend un païs doit avoir pour objet, en combinant les distances, de s'emparer des lieux où l'Ennemi qui attaque, voudroit établir ses magasins. C'est l'établissement de ces magasins, que les Détache-

mens envoyés par celui qui défend un païs, doivent retarder. Dans la Guerre défensive, il est à croire que l'Ennemi est supérieur en nombre de Troupes, & le Général qui est chargé de cette espece de Guerre, doit toujours éviter d'en venir au combat ; mais par les positions qu'il prend, il doit, autant qu'il le peut, si bien déranger la communication des subsistances de l'Ennemi, qu'il l'empêche d'avancer & d'établir ses paralleles : un Général qui dans sa défensive empêcheroit l'établissement d'une seconde parallele, remporteroit souvent plus d'avantage que s'il gagnoit une victoire.

Enfin, soit dans la Guerre offensive, soit dans la défensive, il seroit impossible de détailler tous les rapports qu'il y a entre la maniere de diriger un Siége, & celle de conduire les opérations d'une Campagne. Plus on réfléchira sur l'histoire des grands Hommes de Guerre, & sur les différentes actions où ils se sont trouvés, plus on se confirmera dans le principe qu'on a tâché de développer ici. Il y en a qui, sans avoir formé ce dessein, ont presque toujours suivi ce systême, d'autres paroissent s'être fait un devoir de s'y attacher ; il semble que M. le Maréchal de Saxe ait eu ce point de vûe dans toutes ses opérations.

On pourra remarquer dans les différens événemens qu'on trouvera dans l'Histoire ancienne & moderne, que la déroute d'une Armée & la perte d'un païs, après

une journée malheureuſe, ne viennent ſouvent que par la négligence des Généraux à s'aſſûrer du point d'où ils ſont partis, & à faire garder les iſſues propres à la Retraite. Il y a très-peu d'exemples de Batailles perdues, où l'on ne puiſſe remarquer des fautes ſemblables. On a ſuffiſamment prouvé qu'on peut gagner beaucoup en ſuivant cette méthode, ou du moins qu'elle ne peut être dangereuſe, on ne fait que la propoſer ; c'eſt à ceux qui ſeront à même de la mettre en œuvre, d'en profiter.

Fin du quatriéme Livre.





LIVRE CINQUIÉME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nécessité des Hussards & des Troupes légeres.

NOUS avons vû dans les dernieres Guerres, par notre propre expérience, de quelle utilité étoient dans une Armée les Hussards & les Troupes légeres ; les Puissances Etrangeres en ont si bien reconnu la nécessité, que la Maison

d'Autriche, qui au commencement de 1733 n'avoit tout au plus que trois ou quatre Régimens de Hussards, en avoit dans la derniere Guerre douze, de douze cens hommes chacun. La France, qui dans le commencement de cette même Campagne, n'en avoit que deux, en forma bièntôt un troisiéme, elle en leva encore quatre au commencement de la derniere Guerre, outre trois ou quatre Régimens de Troupes légeres à pied & à cheval. Le Roi de Prusse en a huit de mille homme chacun. L'Empereur Charles de Baviere en avoit deux. Les Hollandois en ont eu un, quelques Régimens de Troupes légeres & des Compagnies franches; & l'Espagne dont la Cavalerie est si renommée pour sa souplesse & son agilité, a cru nepouvoir s'en passer, & en a levé un, qu'elle n'a reformé qu'à la Paix de 1748.

C'est souvent à ces Troupes que les Peuples, les plus belliqueux, ont dû leurs succès; leur légereté, leur adresse les portoient au milieu des Ennemis, & les mettoient, pour ainsi dire, à l'abri des dangers, en même tems qu'elles protégoient les Armées auxquelles elles étoient attachées; elles découvroient les mouvemens de l'Ennemi, rendoient leurs embuscades inutiles & s'embusquoient elles-mêmes. M. de Montesquieu * observe que ce qui fit que les Romains commencerent à respirer dans la seconde Guerre Punique, c'est que des Corps entiers de Cavalerie Numide passerent de leur côté en Sicile & en Italie.

* *Causes de la Grandeur & de la Décad. de l'Emp. Ro.*

Les Numides ont formé les premieres Troupes légeres dont l'Histoire fasse mention. Ce Peuple belliqueux, au rapport de Saluste, * se forma, ainsi que les autres Peuples de l'Affrique, des débris de l'Armée d'Hercule, composée de différentes Nations, qui se séparerent après la mort de ce Héros. Les Perses, qui s'unirent aux Gétules, alloient de tous côtés pour chercher des Habitations, pour découvrir le païs, & pour s'y établir ; ils emportoient par la force des armes tout ce qui leur résistoit ; enfin leurs Colonnies s'établirent dans les païs voisins de Carthage.

* De Bell. Jug.

Ils se rendirent redoutables à leurs Ennemis par leur façon de combattre & par leurs ruses. Les Romains eux-mêmes éprouverent souvent ce que peut la bravoure, jointe à l'adresse & à l'agilité ; ils rechercherent alors l'alliance de ce Peuple. Syphax Roi d'une partie de la Numidie, engagea les Numides qui servoient dans l'Armée des Carthaginois, à passer chez les Romains : à l'arrivée de ces derniers en Espagne, les Numides conduits par Syphax, gagnerent une Bataille sur les Carthaginois ; & si Carthage n'avoit eu recours à Massinissa Roi des Massiliens, autre partie de la Numidie, pour s'opposer à Syphax, cette République se seroit peut-être moins long-tems soutenue contre la fortune des Romains ; & lorsque Cœlius & Massinissa, alors alliés de Rome, combat-

tirent contre Syphax, il ſemble que ce Prince Numide ne pouvoit être vaincu que par un Prince de ſa Nation.

L'Hiſtoire Romaine fournit pluſieurs exemples qui prouvent l'adreſſe de ce Peuple, & qui font voir la néceſſité des Troupes légeres par rapport à nous. Dans la Guerre contre les Gaulois & les Liguriens, Minutius s'étant engagé dans un défilé, huit cens Numides le dégagerent par leur adreſſe ; il monterent à cheval, au rapport de Tite-Live ; * ils affecterent de marcher ſans ordre & ſans contenance ; ils paroiſſoient défaits & mal montés, ce qui joint à une taille petite & à des chevaux qui ſembloient plûtôt les entraîner que leur obéir, mettoit les Liguriens hors de toute méfiance ; ceux-ci poſerent leurs armes & regarderent en riant des Cavaliers qui caracoloient devant eux, & qui fuyoient ; auſſi-tôt les Numides profitant de leur inaction, reviennent tout à coup ſur leurs pas, traverſent le Camp des Liguriens, & vont porter le fer & la flamme dans les Villages voiſins ; les cris des Habitans qui périſſent, des vieillards qui s'échappent & qui vont implorer le ſecours des Liguriens, attirent les Soldats vers les Villages embraſés, le Camp eſt abandonné ; le défilé où étoit Minutius enfermé, ſe trouve mal gardé, & ce Général délivré contre toute apparence, continue ſa marche.

* Liv. 35.

Les Numides n'ont pas été les ſeuls Peuples propres à cette Guerre. Les Parthes originaires de la Scythie, combattoient à-peu-près de la même maniere; leur Cavalerie étoit admirable; ils aſſiégoient une Armée plûtôt qu'ils ne la combattoient, le javelot, l'arc & des fléches étoient leurs ſeules armes; inutilement pourſuivis, parce qu'ils dirigoient encore mieux leurs traits en fuyant & par derriere, que de pied ferme; leurs Troupes ont été ſouvent funeſtes aux Romains.

Les Hérules, autre Nation orignare de la Scythie, obſervoient le même ordre dans leurs combats.

Les Huns, qui, ſelon pluſieurs Auteurs, ſont ſortis des Parthes, étoient des Archers admirables; dans les courſes & dans les invaſions que firent ces barbares dans toute l'Europe, ils faiſoient plus de ravages que n'en auroient fait des Troupes réglées.

Il ſemble que les Hongrois, qui, ſelon pluſieurs Hiſtoriens, ſont les mêmes que les Huns, retiennent encore la façon de combattre de leurs ancêtres, lorſque ſous Attila ils vinrent s'établir dans l'Italie: en effet, les meilleures Troupes légeres ſont formées de Hongrois, & l'on ſçait quel ſervice elles ont rendu dans les dernieres Guerres: c'eſt ſur leur modele que les Souverains ont formé d'autres Troupes, qui d'abord n'ont été qu'utiles, mais qui ſont aujourd'hui néceſſaires.

Car enfin on ne ſçauroit recevoir aſſez ſouvent des nouvelles de l'Ennemi, envoyer aſſez de Détachemens pour reconnoître le terrein & les embuſcades, manœuvres trop fatigantes pour l'Infanterie & pour la Cavalerie : des Troupes de Huſſards uniquement employées à ces exercices qui leur ſont familiers, & auxquels elles ſont accoutumées depuis long-tems, des chevaux qui ſoutiennent la fatigue, & que rien ne rebute, épargnent des travaux multipliés au reſte de l'Armée. Après avoir fait voir leur utilité, il ne s'agit plus que d'établir, comment & en quelles occaſions elles doivent être employées.

CHAPITRE II.

De l'Uſage qu'un Général doit faire des Huſſards pendant la Campagne.

LA néceſſité des Troupes légeres une fois établie, il ne s'agit que de déterminer l'uſage qu'on doit en faire. On a déja vû dans pluſieurs endroits de cet Ouvrage, de quel ſecours étoient ces Troupes, pour fouiller dans des gorges, pour des Détachemens en avant, dans les marches, dans les fourrages, & dans preſque toutes les manœuvres.

La Guerre des Huſſards eſt préciſément ce qu'on doit appeller Guerre de Campagne, parce qu'ils doivent être ſans ceſſe en Détachement, qu'ils doivent obſerver l'Ennemi de près, empêcher qu'il ne vienne attaquer le Corps d'Armée, qu'il ne la tourne pour tomber ſur les Convois; être en avant de la chaîne aux jours de fourrage, afin qu'elle ne ſoit point inſultée & qu'il puiſſe ſe faire tranquillement; ils doivent être continuellement ſur l'Armée ennemie, afin qu'il n'en ſorte point de Détachement ſans que le Général en ſoit inſtruit; lui rapporter promptement & exactement des nouvelles de tout ce qu'ils apperçoivent chez l'Ennemi, afin de l'empêcher de former des projets ſur l'Armée, ou du moins afin de les faire échouer; telle eſt la Guerre des Huſſards, que le Chef à qui on les confie, doit connoître exactement; ainſi s'ils forment un gros Corps on les mettra plus ou moins en avant, ou ſur les flancs, ſelon les circonſtances, ſuivant que l'Ennemi eſt près ou que le Corps eſt conſidérable.

Quoique ces Détachemens doivent être ſans ceſſe ſur le Camp ennemi, ils ne doivent cependant pas être forts, parce que plus ils le ſeroient, & plûtôt ils ſeroient découverts; mais ils doivent être ſoutenus par des Détachemens plus conſidérables, qui reſteront à une demi-lieue ou environ derriere, plus ou moins, ſelon que le païs eſt découvert ou non. Ces Détache-

mens pour ſoutenir ceux qui ſont en avant, doivent s'embuſquer; mais l'Officier qui eſt en avant, doit être informé ſeul de l'endroit où ils ſont, pour pouvoir ſe retirer deſſus, au cas que le Détachement ſoit attaqué & pouſſé.

Il faut, autant qu'il eſt poſſible, que le Général du Corps avancé des Huſſards, ſoit journellement inſtruit de ce que les Détachemens en avant ont vû & de ce ce qu'ils font, & ſi, la choſe en vaut la peine, il en informera le Général de l'Armée.

Les Eſcortes des Convois ne doivent jamais marcher ſans Huſſards, parce que cette Eſcorte, comme on l'a dit, doit avoir des parties en avant & ſur ſes flancs, pour aller à la découverte & fouiller les bois, les Villages, les ravins & tout ce qui peut contenir des Troupes embuſquées. Outre que ces Troupes ſont plus propres à cette Guerre de patrouille que la Cavalerie, elles ſont d'ailleurs plus légeres pour ſe retirer, & par conſéquent avertiſſent plus promptement.

Les Convois & les chaînes de fourrages ſont preſque toujours attaqués par des Huſſards, ſoutenus à la vérité par de la Cavalerie ou des Dragons, & même de l'Infanterie; mais ce ſont eux qui attaquent, les premiers, & qui facilitent aux autres Troupes les moyens d'attaquer avec avantage, & l'Infanterie ne marche avec elles que pour les ſoutenir, & pour faciliter

faciliter leur retraite, à moins qu'il n'y ait quelques Villages à attaquer. La Cavalerie ne manœuvrant pas avec la même légéreté, & devant toujours rester unie, on ne peut la charger seule de ces opérations : les Dragons, selon leur premiere institution, pouvoient s'acquitter parfaitement de cette commission ; mais depuis qu'ils ont battu des Cuirassiers, & qu'à pied ils ont forcé des Grenadiers dans des retranchemens, ils se sont fait une étude particuliere de ces deux genres de combats, & ont abandonné aux Troupes Légeres celui pour lequel ils ont été institués.

Il en est de la défense comme de l'attaque ; le terrein qu'occupe un Convoi, étant souvent très-étendu, & l'Avant-garde ne pouvant résister à la célérité de l'attaque des Hussards Ennemis, elle pourroit être battue, avant que les Troupes de Cavalerie, qui sont dans le centre & à l'Arriere-garde, eussent le tems de venir à son secours.

C'est dans ces occasions que les Hussards sont d'une très-grande utilité ; ils doivent alors se rassembler pour s'opposer aux efforts de l'Ennemi, & l'arrêter, du moins assez long-tems, pour donner à la Cavalerie ou aux Dragons, celui de venir en force, pour les charger en ordre, sans s'embarrasser du nombre, pendant que les Hussards les prendront par les flancs.

Ce n'est pas que la Cavalerie ne puisse quelque-

fois faire la guerre ſans le ſecours des Huſſards; ni l'ordre, ni la bravoure, ni la diſcipline, ne lui manquent point; mais l'expérience prouve qu'elle eſt toujours plus en ſûreté, quand elle a avec elle des Huſſards, qui éclairent ſa marche, & qui l'avertiſſent des mouvemens de l'Ennemi, de la route qu'il tient, & généralement des découvertes qu'ils ont faites : ils donnent ainſi à la Cavalerie le tems de faire ſes diſpoſitions pour le recevoir; au lieu que, ſi elle n'eſt point avertie, les Huſſards Ennemis peuvent à tout moment tomber ſur elle, la charger en force, & même la ſurprendre. Dans ce cas, qui eſt-ce qui pourroit ſe promettre de ramener le Détachement entier au Camp?

Les Huſſards ont plus d'uſage que toute autre Troupe, de fouiller un Pays; ils ſont plus prompts à ſe rallier pour arrêter l'Ennemi, & enfin ils ſont habitués à faire feu à cheval; & quoique ce feu ne ſoit pas fort dangereux, il contient toujours l'Ennemi, & l'arrête, pendant que la Cavalerie ſe raſſemble; au lieu que, s'il n'y a que de la Cavalerie, les Partis qu'on en détachera, n'iront jamais auſſi loin que les Huſſards, & le Païs ne ſera reconnu qu'à moitié. Les Troupes de Cavalerie ne marcheront jamais auſſi promptement au ſecours l'une de l'autre, parce qu'elles doivent marcher enſemble; au lieu que, quoique les Huſſards marchent en Troupe, ils ſe

portent cependant avec plus de célérité aux endroits, où ils peuvent être néceſſaires; le feu de la Cavalerie eſt toujours moins dangereux que celui des Huſſards, par le peu d'habitude qu'elle a de ſe ſervir du mouſqueton ou de la carabine; d'ailleurs par l'enſemble qu'elle doit garder, elle ſera toujours plus gênée pour tirer, & pour charger promptement.

Il eſt aſſûré que, ſi l'Ennemi n'a point de Huſſards, on ſe rendra bien-tôt maître de ſon Païs avec des Troupes de cette eſpéce, pourvû qu'on ſçache les employer à propos. Si par le petit nombre de Troupes, dont l'Armée eſt oompoſée, par la ſituation déſavantageuſe de l'Armée, ou par quelque autre raiſon, on ſe trouve ſur la défenſive, on peut par un gros Corps de Huſſards la rendre offenſive, parce que l'Armée Ennemie ſera néceſſairement fatiguée par les Détachemens continuels, qu'elle ſera obligée de faire pour s'oppoſer aux Ennemis; ces Huſſards, ſoit en gros Corps, ſoit en petit nombre, harceleront l'Armée, & l'obligeront de changer ſes diſpoſitions, & de prendre toujours des précautions nouvelles, pour ſe garantir des inquiétudes que ces Troupes lui donneront. Ses Fourrages & ſes Convois ſeront attaqués, ſes marches prévûes, tout ce qui ſe paſſera au-dehors du Camp, ſera découvert, rien n'en pourra ſortir en ſûreté, ſes Détachemens ſeront toujours expoſés, ou

ils seront battus, parce qu'on sera informé de leur sortie, ou ils n'oseront rien tenter, parce qu'ils craindront de tomber dans des embuscades.

Rien n'arrête & n'embarrasse un Général qui a des Hussards; il n'a point à craindre que l'Ennemi le prévienne dans sa marche, ni qu'il le devance dans un poste; l'Ennemi, qui n'a point, ou peu de Hussards, ne pourra être averti que par ses Espions, qui ne pourront prendre des éclaircissemens, que lorsque l'Armée sera en marche, c'est-à-dire, dans le tems qu'il faudroit agir: quand même la Cavalerie & les Dragons pourroient faire le même service que les Hussards, on les fatigueroit, & on doit les conserver pour une action générale. On ne sçauroit donc apporter trop de soin pour avoir un Corps suffisant de ces Troupes si nécessaires, ne mettre à leur tête que des Officiers capables de les conduire, & les engager à conserver l'esprit dans lequel elles ont été instituées.

On a reconnu dans tous les tems l'utilité des Troupes Légeres. Annibal dût le succès de la Bataille du Thessin à sa Cavalerie Numide, qui faisoit le même service que les Hussards; les Romains eux-mêmes en reconnurent l'importance; leurs Légérement-armés leur furent très-utiles dans plusieurs occasions.

Un exemple encore plus mémorable, c'est l'embuscade que forma Annibal sur la Trébie; * après avoir

* *Hist. de Polybe, Liv. 3. ch. 15.*

embuſqué des Troupes dans les joues de cette Riviere, il la fit paſſer à ſes Cavaliers Numides, avec ordre de s'avancer juſqu'au Camp des Romains, dans le deſſein de les attirer dans l'embuſcade. Simpronius, qui commandoit l'Armée Romaine, fit ſortir ſa Cavalerie contre les Numides avec ſix mille hommes de traits, qui furent bien-tôt ſuivis de toute l'Armée; les Numides lâcherent le pied à deſſein, & furent ſuivis par les Romains, qui paſſerent la Trébie à leur ſuite ſans réſiſtance : la Cavalerie Carthaginoiſe vint au-devant des Numides, chargea celle des Romains, la mit en déroute, & l'embuſcade étant ſortie à propos, les prit par-derriere, & acheva la défaite de l'Armée.

Si une expérience journaliere laiſſoit quelque doute ſur la néceſſité des Troupes Légeres, on pourroit encore prendre dans l'Antiquité des exemples ſans nombre de ſuccès éclatans, qu'on n'a dûs qu'aux Troupes Légeres : mais on a vû, même de nos jours, aſſez de preuves de ce que l'on avance. On oſe aſſûrer qu'une Armée, qui auroit avec elle huit à dix mille Huſſards, & quatre mille hommes de Troupes Légeres à pied, peut non-ſeulement marcher en ſûreté, mais encore trouver des ſubſiſtances dans un Païs, où toute autre Armée, dépourvûe de cette Troupe, n'en trouveroit qu'en ſacrifiant ſon Infanterie & ſa Cavalerie, Troupes qu'on doit ménager avec ſoin pour une affaire générale.

CHAPITRE III.

De la Conduite que doit tenir le Général commandant un Corps avancé de Huſſards, pour n'être point ſurpris ; & des Détachemens en avant.

C'EST la conduite des Chefs, qui ſert ordinairement de régle aux Officiers particuliers : quand ceux-ci remarquent dans leurs Supérieurs de la vigilance & de l'activité, ils s'empreſſent à leur marquer leur exactitude ; au lieu qu'un Commandant, qui va d'un Camp à l'autre, & qui eſt, pour ainſi dire, dans tous, excepté dans celui où il doit être, autoriſe les Officiers, qui ſont ſous ſes ordres, à ſuivre le même exemple. Le Soldat, qui ſe voit, pour ainſi dire, le maître, ſe relâche, s'abſente, & le Camp ſans ordre & ſans diſcipline, peut être facilement ſurpris ou enlevé. Faut-il être étonné que la ſubordination manque dans les Troupes, lorſque ceux qui doivent la maintenir, ſont les premiers à la détruire ? L'exemple dans un Chef lui attache les Troupes, & le met en droit de punir ſévérement ceux qui y manquent. Il doit même être plus attentif que ceux qui lui ſont

ſubordonnés, parce que des Officiers ſubalternes ſont aiſément ramenés par leurs Supérieurs; mais qui reprendra ceux-ci, s'ils violent les régles qu'ils ont eux-mêmes établies?

Un Général, qui commande un Corps avancé, ne doit jamais ſortir de ſon Camp, ſans des raiſons eſſentielles; lorſque, par exemple, il a reçu des nouvelles importantes, qu'il faut communiquer au Général, & qui ne peuvent s'expliquer par lettre, lorſque le Général lui ordonne de venir lui parler; alors il doit quitter le Camp, après avoir cependant fait avertir celui qui commande ſous lui; mais les Brigadiers, les Meſtres de Camp, ni les autres Officiers ne doivent jamais en ſortir ſans ſa permiſſion. La diſcipline & l'ordre, qui ſont ſi eſſentiels dans tous les Corps, ſemblent l'être encore davantage dans tous les Corps avancés, parce qu'ils ſont toujours plus expoſés. Celui qui les commande, ne ſçauroit y donner trop d'attention. Il doit avoir des Détachemens en avant, qui l'informent tous les jours des mouvemens de l'Ennemi, & doit examiner par lui-même les rapports qu'on lui fait; la ſûreté du Camp exige qu'il employe toutes les reſſources poſſibles pour s'aſſûrer de la vérité.

On ſuppoſe, par exemple, quatre Brigades de Huſſards, plus ou moins en avant de l'Armée, ſuivant

que le permet la ſituation du Païs, le terrein qu'on voudra couvrir, ou la diſtance de l'Ennemi; avant de placer ce Camp, il eſt néceſſaire de connoître la poſition de l'Ennemi, ſes Poſtes en avant, les Camps détachés qu'il peut avoir, les endroits par où il peut venir attaquer plus facilement, ou par leſquels il pourroit tourner l'Armée, pour inquiéter les Convois qui y viennent journellement. Ce n'eſt qu'après avoir pris ces connoiſſances, qu'on doit aſſeoir le Camp; le Général, qui commande le Corps avancé, ſera inſtruit par ſes Eſpions & par ſes Détachemens, des mouvemens que fait l'Ennemi. Il doit prendre garde qu'en s'éloignant trop de l'Armée, pour la couvrir, & la mettre à l'abri d'être tournée ou inquiétée, il ne s'expoſe lui-même à être attaqué & enlevé; parce que, quoique les Détachemens en avant le couvrent, il peut arriver que l'Ennemi, par des détours, ou par des chemins inconnus, échappât à leurs recherches; & qu'il vînt ſurprendre le Corps avancé, lorſqu'il s'y attendroit le moins, & qu'étant trop éloigné de l'Armée, la communication & la retraite ſoient difficiles: pour prévenir ces inconvéniens, lorſque les circonſtances exigent qu'on ſoit très-en avant, le Commandant, au ſoleil couché, fera monter les Piquets à cheval, & les placera dans les endroits les plus expoſés, par où l'Ennemi pourroit venir. Ces Piquets doivent

envoyer

envoyer pendant la nuit des Patrouilles en avant, qui s'arrêteront de tems en tems pour écouter. Pendant la nuit, les Gardes resteront aux Postes, qui leur auront été désignés, & seront très-attentives. Le Général du Corps avancé doit avoir sur-tout une communication assûrée avec l'Armée. Si le Camp avancé n'est pas assez considérable, pour pouvoir la garder par lui-même, le Général de l'Armée doit y suppléer par des Détachemens tirés de l'Armée, & les placer entre le Corps avancé & l'Armée. Ces Troupes resteront dans ces endroits vingt-quatre heures, & seront relevées par d'autres: si cependant ce Corps étoit si avancé, que s'il venoit à être attaqué, il ne pût espérer un prompt secours, on pense qu'alors il faudroit mettre une Brigade d'Infanterie & deux de Dragons entre l'Armée & le Camp en avant, plus près cependant de l'Armée que du Camp; ces Brigades protégeroient le Corps avancé des Hussards dans sa retraite, & garderoient en même tems la communication entre les deux Camps. En 1746, lorsque M. le Maréchal de Saxe étoit campé à Tongres, M. le Comte d'Estrées, qui commandoit ce Corps avancé, étoit campé à Houtain; & pour assûrer ce Corps avancé, & garder sa communication avec l'Armée, M. le Maréchal avoit placé deux Corps de Troupes entre Tongres & Houtain, commandés, l'un par M. le Comte de Cler-

mont Gallerande, & l'autre par M. le Vicomte du Chayla.

Le Général du Corps avancé fera tous les jours le tour du Camp, visitera tous les Postes, qu'il aura eu soin de ne pas trop multiplier, pour ne pas fatiguer les Troupes qui sont dans le Camp. Celles qui sont à la guerre, suffisent pour l'assûrer, sans le charger de trop de Gardes; parce qu'il doit avoir attention de conserver toujours des Troupes fraîches pour remplacer celles qui reviennent de Détachement.

On doit fixer la force & la quantité des Détachemens pour la découverte. Ceux qu'on envoie pour avoir des nouvelles de l'Ennemi, pour sçavoir s'il est décampé, s'il construit des Ponts & autres choses semblables, dont il faut être nécessairement instruit, doivent avoir un jour fixe pour leur retour. Il en est d'autres qu'on donne à des Officiers intelligens, qui ne doivent jamais perdre l'Ennemi de vûe, pour donner journellement de ses nouvelles, pour attaquer des petits Convois, des Equipages, pour ramasser des Maraudeurs, pour attaquer des Gardes avancées. On ne doit point fixer à ces Détachemens le tems qu'ils doivent rester dehors, ni les lieux où ils doivent aller; il faut cependant qu'ils observent de rentrer huit ou dix jours après qu'ils auront resté hors du Camp. L'inconvénient qu'il y auroit à fixer le jour à ces Détachemens, c'est

que peut-être le jour déterminé pour le retour, ſeroit celui où ils pourroient apprendre des nouvelles de l'Ennemi, & que ſe trouvant obligés de rentrer, ils deviendroient infructueux.

Quand ces Détachemens ſont partis, il faut en faire ſortir de plus forts pour les ſoutenir; mais ils ne doivent point s'avancer à plus d'une lieue & demie ou deux lieues du Camp, ſelon que le Païs eſt ouvert ou fourré, ou que l'Ennemi eſt éloigné. Ces Détachemens ne ſont que pour recevoir ceux qui ſont en avant, au cas qu'ils ſoient repouſſés, ſi l'Ennemi eſt en force, & que les Détachemens en avant, & ceux qui les ſoutiennent, ſoient obligés de ſe retirer; au premier coup de piſtolet que les Gardes entendront, elles enverront avertir au Camp que les Détachemens ſont attaqués; alors les Piquets, à la tête deſquels doivent ſe trouver les Officiers Supérieurs, monteront à cheval, & iront au-devant des Détachemens attaqués; mais ils ne s'avanceront pas au-delà des Gardes ordinaires, de plus d'un quart de lieue, d'abord pour ſoutenir ceux qui ſe battent, & qui ſont repouſſés, enſuite afin qu'au cas qu'ils ſoient vivement pliés, ils n'entraînent point dans leur retraite les Gardes qui doivent être toujours ſtables.

On doit obſerver que le Brigadier de Piquet ne doit point faire monter à cheval, ſans en donner avis

au Général commandant le Corps; mais auſſi on doit avertir à l'ordre, une fois pour tout, que, lorſque le Camp recevra des nouvelles des Gardes avancées, que quelques Détachemens ſont repouſſés, l'Officier ſupérieur de Piquet, qui ſe trouvera à la tête du Camp, pourra faire monter les Piquets à cheval, en faiſant toujours avertir le Général, mais avec défenſe à eux de ne s'avancer qu'un quart de lieue plus loin que les Gardes; parce que ces Piquets ne ſont deſtinés qu'à les protéger & à favoriſer la retraite des Détachemens repouſſés.

Cet ordre eſt d'autant plus néceſſaire, que, s'il falloit attendre celui du Général, pour faire monter à cheval, l'Ennemi auroit le tems de plier & de battre les Détachemens en avant, & peut-être même d'entraîner avec eux les Gardes ordinaires, avant que cet ordre fût arrivé, & s'ils étoient aſſez en force, ne voyant perſonne dans le Camp en état de le défendre, ils l'attaqueroient & l'enleveroient facilement; parce que des Huſſards marchent avec célérité, que leur force conſiſte dans la vivacité de l'attaque, & non dans l'enſemble.

Quand les Piquets ſeront ſortis, il eſt prudent de faire ſeller le reſte des chevaux, afin que les Troupes du Camp puiſſent monter à cheval au premier ordre, & ils reſteront ſellés juſqu'à ce que les Piquets ſoient rentrés.

Les Huſſards qui compoſent un Camp en avant, devroient toujours tenir leurs chevaux ſellés; ce n'eſt que par tolérance qu'on permet à ceux qui ne ſont point de Service, de laiſſer leurs chevaux ſans ſelle. On penſe bien qu'un Camp de Cavalerie ne pourroit pas être mené de la ſorte; auſſi ne la met-on pas à portée d'être attaquée & d'attaquer tous les jours; au lieu que c'eſt le devoir des Huſſards. Ils doivent être les Vedettes de toute l'Armée, afin d'empècher que l'Ennemi n'en approche, au lieu qu'on ne doit employer la Cavalerie que dans les plus grandes opérations & dans des occaſions déciſives. C'eſt donc aux ſeuls Huſſards à faire la Guerre de Campagne, à être journellement expoſés comme les Enfans perdus de l'Armée & ceux qui doivent veiller à ſon repos & à ſa ſûreté.

L'Affaire de Dénain, gagnée en 1712 par M. le Maréchal de Villars ſur les Alliés, dont une partie étoit occupé au Siége de Landreci, que M. le Prince Eugene conduiſoit en perſonne, & l'autre à garder à Dénain la communication de Marchienes à l'Armée de ce Prince, commandée par Milord Albermale, prouve encore la néceſſité des Huſſards. M. le Maréchal de Villars qui avoit deſſein de marcher pour attaquer Dénain & Marchienes, où étoient tous les Magaſins des Ennemis, fit un mouvement du côté de la

* *Hiſt. du Prince Eugene, Tom. 4. Liv. 13.*

Sambre, pour faire croire qu'il vouloit marcher au ſecours de Landreci, il fit même conſtruire des ponts ſur cette Riviere, & fit faire des ouvertures dans les trouées de Fémy, comme s'il eût voulu y paſſer; il fit tous les mouvemens néceſſaires pour faire croire qu'il vouloit forcer les lignes des Ennemis, & fit même avancer trente Eſcadrons de Dragons vers les lignes de circonvallation, comme s'il eût voulu les faire attaquer; mais en même tems il fit marcher ſon Armée du côté de Dénain, & détacha ſes Huſſards en avant, qui arrêterent tous les Exprès que M. de Croneſtrom, le Commandant de Bouchain & celui de St. Amand envoyoient à Milord Albermale, pour l'avertir de la marche du Maréchal. Ces mêmes Huſſards ayant paſſé la Cenſette, couperent & firent priſonniers pluſieurs Détachemens de Cavalerie que ce Général avoit fait avancer pour avoir des nouvelles: il ne put être averti, & il fut, pour ainſi dire, ſurpris & battu; une grande partie de ſes Troupes furent priſes, les magaſins de Marchienes pillés, le Siége de Landreci levé & le projet des Alliés, de venir dans le cœur de la France, évanoui.

CHAPITRE IV.

De l'Usage qu'on doit faire des Huſſards le jour d'une Bataille.

TOUTES les opérations d'une Campagne ceſſent, dès qu'une Affaire générale eſt décidée; alors il eſt eſſentiel de ne point laiſſer les Huſſards inutiles, & l'on doit les placer dans les endroits où ils peuvent porter un ſecours plus prompt, & où par une charge vive, ils peuvent couper la retraite à l'Ennemi battu & ſuivi, ou rallentir par une attaque ſur les flancs, la pourſuite de l'Ennemi victorieux.

Comme ces Troupes ne ſont point montées aſſez avantageuſement pour charger ſeules de la Cavalerie, que d'ailleurs leurs manœuvres ſont différentes, il faut par la poſition qu'on leur donne, les mettre à même d'attaquer avec avantage quelque Troupe que ce puiſſe être. Tantôt elles doivent être éparpillées, du moins une partie, tantôt elles doivent être réunies; ce ſont les circonſtances qui en décident. Cependant le jour d'une Bataille, elles doivent avant le combat être la Vedette de l'Armée, & lui faciliter les moyens de

ſe ranger en bataille, ſans être inquiétée par l'Ennemi dans cette opération eſſentielle. Par la poſition de ces Troupes en avant, les Généraux pourront facilement ſe porter de la droite au centre & à la gauche, ſans craindre d'être troublé par l'Ennemi dans leurs opérations, & les Généraux Ennemis ne pourront non plus s'avancer pour reconnoître la diſpoſition de l'Armée, & changer la leur, relativement aux obſervations qu'ils auront faites; elles ſont faites auſſi pour s'emparer d'un poſte favorable ou d'une hauteur, en attendant qu'on les faſſe relever par de l'Infanterie & du canon ou par de la Cavalerie, ſi le terrein lui eſt propre. La veille de la Bataille de Lawfeld, gagnée par le Roi en 1747, M. le Comte d'Eſtrées ſe porta avec ſon Corps de Huſſards ſur les hauteurs, qui ſont entre Herderen & Alt, Herderen dont les Ennemis vouloient s'emparer & les contraignit de ſe retirer ſur Gros & Glain Spawen, ce qui donna la facilité aux Troupes qui arrivoient, de ſe ranger en bataille.

Lorſque l'Armée eſt rangée, & qu'elle eſt prête à combattre, on doit leur envoyer ordre de ſe retirer, alors ils ſe raſſembleront & iront ſe mettre en bataille derriere la premiere ligne pour y attendre les ordres du Général.

Ils peuvent être employés utilement de pluſieurs façons différentes; 1°. derriere les Brigades de Cava-

lerie qui ſont deſtinées à charger l'Ennemi. Dans un Champ de Bataille on peut aiſément prévoir par où la Cavalerie Ennemie débouchera, qu'elle eſt celle qui chargera plus facilement la premiere ; on peut par conſéquent ſçavoir quelle eſt celle qu'on lui oppoſera. C'eſt derriere ces Brigades que les Huſſards doivent être placés, pour prendre l'Ennemi en flanc lors de l'attaque. Si les deux aîles des deux Armées peuvent charger en même tems, on partagera les Huſſards & l'on en mettra la moitié derriere la premiere ligne de la droite, & l'autre moitié à celle de la gauche, pour faire la même manœuvre. Si l'Ennemi eſt battu dans cette partie, on en abandonnera la pourſuite aux Huſſards, qui, par une attaque vive l'empêcheront de ſe rallier. Cependant une partie de l'aîle de la Cavalerie ſuivra les Huſſards pour les ſoutenir, & l'autre partie reſtera pour prendre en flanc l'Infanterie ennemie, lorſqu'elle ſera attaquée en front par l'Infanterie de l'Armée ; dans cette circonſtance la ſeconde ligne doit s'avancer pour contenir la ſeconde de l'Ennemi, ſuppoſé que la défaite de la premiere ligne ne l'aitpas entraînée ; ſi elle l'a été, cette ſeconde ligne ne donnera que plus de force à l'attaque du flanc de l'Ennemi. Elle ſervira ou à protéger la partie de l'aîle de la premiere ligne qui doit attaquer le flanc de l'Infanterie ennemie, en cas qu'elle ſoit repouſſée ou attaquée en

flanc par des Bataillons de la ſeconde ligne, que l'Ennemi peut faire marcher pour s'oppoſer à l'attaque de cette Cavalerie. On peut ſans doute mettre des Dragons derriere cette Cavalerie, pour leur faire faire la même manœuvre qu'aux Huſſards; il ſeroit encore mieux d'y employer de la Cavalerie, ſuppoſé qu'on en eût aſſez ſans dégarnir la premiere & ſeconde ligne; mais un Général doit, autant qu'il le peut, placer toutes ſes Troupes de façon qu'il puiſſe s'en ſervir facilement, & que par la poſition qu'il leur donne, elles ne puiſſent être inutiles. On ne veut point dire par-là qu'il ſoit néceſſaire que toutes chargent; le grand Art à la Guerre, eſt de n'employer que le moins de Troupes qu'il eſt poſſible, & d'obliger l'Ennemi à en oppoſer beaucoup; de n'employer, par exemple, que dix Bataillons, & d'en occuper avec avantage vingt des Ennemis; mais quoiqu'il faille éviter de faire charger toutes les Troupes, il faut cependant les placer de façon, qu'elles puiſſent agir facilement au premier ordre, & que ſans rien déranger au front, on puiſſe leur donner toutes les formes que l'occaſion & les circonſtances pourront exiger. Si l'on ne mettoit pas les Huſſards dans cette poſition ou dans celle qu'on indiquera ci-après, ils deviendroient inutiles, & ſeroient comme ſpectateurs de la Bataille. Cette inaction rallentiroit leur valeur & leur ſeroit injurieuſe.

Supposé qu'on mette les Hussards dans la position dont on vient de parler, les Dragons pour lors doivent être mis en réserve pour se porter légerement où le danger sera le plus pressant, ce qu'ils feront avec d'autant plus de facilité, que leurs chevaux sont plus légers que ceux de la Cavalerie, plus forts que ceux des Hussards, & qu'ils peuvent par cette raison attaquer de la Cavalerie, ce que les Hussards ne pourroient faire, à moins qu'ils ne fussent secondés par d'autres Troupes, soit Cavalerie ou Dragons.

Mais si l'Ennemi a l'avantage, & que la Cavalerie ait été pliée ou battue, les Hussards, qui, comme on a dit plus haut, sont placés en écharpe sur le flanc de la Cavalerie, chargeront vivement l'Ennemi le sabre à la main, & par cette attaque rallentiront certainement la vivacité de sa pousuite, & donneront le tems à l'aîle qui est pliée, de passer sans confusion par les intervalles de la seconde ligne, qui, dans ce moment, doit s'avancer en ordre, & charger l'Ennemi qui l'est déja sur son flanc.

C'est dans ce moment que les Dragons qui sont en réserve, peuvent être d'une très-grande utilité; une partie doit marcher & se ranger en bataille sur la même place & dans la même position où étoient les Hussards avant leur charge, & par cette position ils contiendront la seconde ligne de l'Ennemi, l'empêche-

ront de prendre les Huſſards en flanc & par derriere & même de marcher au ſecours de ſa premiere ligne attaquée de toutes parts.

S'il y avoit des haies à l'extrémité des aîles, il ſeroit bon d'y placer quelque Infanterie, avec quelques piéces de Campagne ; on croit cette Infanterie d'autant plus néceſſaire, que ſi les Ennemis avoient eu la précaution d'y en mettre, les Huſſards ne ſeroient d'aucune utilité, parce que tandis qu'ils prendroient l'aîle ennemie en flanc, ils ſeroient attaqués par ſon Infanterie, qui eſt ſur ſes aîles ; au lieu qu'ayant de l'Infanterie de leur côté, elle contient celle de l'Ennemi, & protége les Huſſards dans leur attaque ; mais s'il arrivoit que l'Ennemi eût négligé d'en mettre, il ſeroit aiſé de ſe ſervir de celle qu'on a pour attaquer la ſeconde ligne par ſon flanc en même tems que les Dragons qui ſont venus prendre la place des Huſſards ; & ces deux armes réunies donneront à cette charge un ſuccès preſque certain.

Secondement, on peut placer les Huſſards dans un jour de Bataille, à mille ou deux mille pas ſur la droite ou ſur la gauche de l'Armée, à-peu-près ſur le chemin par où l'Ennemi peut ſe retirer ; dans cette poſition, ils doivent attendre le ſuccès de la Bataille. Si l'Ennemi eſt battu, ils doivent alors couper la retraite à la Cavalerie, qui probablement ſera ſuivie de près par celle de l'Armée, & par ces deux attaques réunies,

achever sa défaite entiere. Si à la Bataille de Lawfeld deux Régimens d'Hussards, qui étoient placés derriere Montenaken, s'étoient avancés du côté de Maestrick, lorsque la Cavalerie ennemie fut mise en fuite, ils l'auroient coupée, & elle se seroit trouvée entre deux feux. Si au contraire l'Ennemi est victorieux, les Hussards doivent se rapprocher de l'Armée, & se placer sur les flancs des Troupes qui font l'Arriere-garde pour les couvrir & empêcher que l'Ennemi ne les attaque en flanc.

Troisiémement, on peut les opposer aux Hussards Ennemis ; mais comme ceux-ci restent derriere, & qu'ils ne paroissent point dès que l'Affaire est engagée, que d'ailleurs l'avantage qu'ils auroient les uns sur les autres, ne décideroit pas du gain, ou de la perte de la Bataille, cette manœuvre ne pourroit être utile qu'autant que les Hussards ennemis voudroient prendre l'Armée par ses flancs. Si cependant l'Armée étoit battue, il n'est pas douteux qu'ils seroient les premiers à tomber sur l'Arriere-garde ; alors on mettroit les Hussards, comme on l'a déja dit, sur la droite & sur la gauche des Troupes qui font l'Arriere-garde, 1°. pour garder leurs flancs ; 2°. pour empêcher que l'Ennemi ne les tourne & ne les attaque en tête, tandis qu'elles le font déja par derriere, & enfin pour éviter la confusion, en ce que la manœuvre des Hussards est

très-différente de celle de la Cavalerie,qu'ils vont à la charge très-vîte, & qu'ils reviennent de même, mouvement qui pourroit mettre du désordre & même jetter l'épouvante parmi la Cavalerie & l'Infanterie, si les Hussards faisoient l'Arriere-garde du tout; au lieu qu'étant sur les flancs, ils peuvent faire tous les mouvemens & toutes les manœuvres qu'ils croiront nécessaires, sans déranger l'ordre & la disposition de l'Arriere-garde.

Quatriémement, il peut se faire encore qu'il y ait sur les flancs des deux Armées, à une demi-lieue plus ou moins, des endroits propres à cacher un gros Corps de Troupes; il faut en profiter & y embusquer des Hussards, qui, lorsque les deux Armées seront aux mains, sortiront & viendront fondre sur le derriere de l'Armée ennemie; mais pour pouvoir réussir à surprendre l'Ennemi, il faut que les Hussards puissent s'embusquer sans être vûs, & que le terrein entre l'embuscade & l'Ennemi soit facile, afin qu'ils puissent déboucher promptement; enfin dans quelque position qu'on mette les Hussards, il faut toujours que les manœuvres se fassent promptement & qu'ils puissent se porter aisément où il leur sera ordonné. Il y a sans doute beaucoup d'autres positions qu'on peut leur donner; il seroit impossible de les détailler toutes; elles dépendent du terrein, de la disposition de l'Ennemi, & de l'usage que le Général veut en faire relativement à sa disposition & à ses idées.

CHAPITRE V.

Du Service des Troupes Légeres à pied pendant la Campagne, & de la place qu'elles doivent occuper le jour d'une Bataille.

LA ſeule différence qu'il y a entre le Service des Troupes légeres à pied pendant la Campagne, & celui des Huſſards, c'eſt que ces derniers peuvent ſe porter plus légérement & plus promptement partout où le Général les envoye : d'ailleurs l'une & l'autre Troupe ſervent également à la ſûreté d'une Armée, & leur réunion les met à l'abri de toute eſpéce de danger ; rien ne les arrête, & elles ſont comme aſſûrées de réuſſir dans leurs projets : les Troupes légeres à pied, ainſi que les Huſſards, peuvent être ſans ceſſe en Détachement, ſervir à l'eſcorte des Convois, à la chaîne des Fourrages, à s'emparer des paſſages en avant par où l'Ennemi pourroit venir, à garder des poſtes néceſſaires à conſerver ; lorſqu'il y a un Corps ſéparé de la grande Armée, en garder la communication & protéger les poſtes avancés de ce Corps ſéparé : enfin elles peuvent être employées généralement à tout ce que les Huſ-

ſards peuvent entreprendre, à cela près qu'elles ne peuvent pas ſe porter auſſi promptement où il leur eſt ordonné.

Il ſemble d'abord qu'il n'y ait pas une grande différence entre ces Troupes, parce que les Régimens de Troupes légeres étant, ſelon l'uſage, moitié à pied moitié à cheval, celle qui eſt à cheval, peut faire les mêmes manœuvres & le même ſervice que les Huſſards ; la différence eſt cependant ſenſible entre des Troupes exercées au maniement du cheval, avec celles qui n'en ont aucune connoiſſance, & qui montent peut-être à cheval pour la premiere fois ; il n'en eſt pas de même du Soldat à pied ; il eſt formé à ce ſervice dès la premiere Campagne ; il pourra agir offenſivement, s'il eſt conduit par des Officiers expérimentés ; au lieu que quelque capacité qu'ayent les Officiers qui conduiſent des Troupes à cheval, elle deviendra inutile ſi les Cavaliers ne ſçavent point manier leurs chevaux ni leurs armes, comme d'ailleurs les Régimens de Troupes légeres ne ſont d'une force un peu conſidérable, que lorſque la Guerre eſt déclarée, il eſt impoſſible que les Troupes légeres à cheval puiſſent être aſſez tôt exercées pour ſervir utilement. Quelque courage & quelque bravoure qu'on leur ſuppoſe, comme la Guerre qu'elles font, exige autant d'adreſſe & de fineſſe dans l'eſprit que de vertu

dans

dans le cœur, ce n'eſt ni dans la premiere ni dans la ſeconde Campagne qu'elles pourront acquérir ces qualités, c'eſt l'uſage & la préſence de l'Ennemi qui les donnent.

Le génie de la Nation Françoiſe ſe plie à tout; mais il lui faut du tems; le François peut s'accommoder à tous les uſages, il devient, pour ainſi dire, quand il le veut, de toutes les Nations ; mais il n'eſt pas naturellement propre à ce genre de Guerre : il ſçait marcher en avant & attaquer avec courage; mais trop vif pour ſe commander à lui-même, ſouvent il employe ce même courage dans une occaſion où il ne faudroit que de la ruſe. Le Hongrois & l'Allemand ont plus de ſang froid & plus de conſtance. Le premier eſt ſans doute le ſeul peuple qui ſoit naturellement propre à ce métier ; le ſecond y parvient avec un peu d'exercice.

L'Allemand, outre la ruſe & l'adreſſe, a encore beaucoup de fermeté dans l'occaſion, qualité que le Hongrois peut aiſément acquérir par une diſcipline exacte & par un exercice ſouvent répété.

Outre le Service que les Troupes légeres peuvent faire à pied pendant la Campagne, elles peuvent encore être très-utilement employées le jour d'une Bataille, 1°. parce que, comme on l'a remarqué plus haut, il eſt ſouvent très-néceſſaire d'avoir de l'Infanterie

à l'extrémité des aîles de la Cavalerie : l'Infanterie des Troupes légeres eſt celle qui doit y être naturellement placée, comme étant hors de lignes, & ne dérangeant rien à l'ordre de Bataille.

2°. On peut encore les mettre dans une autre poſition. Il n'y a preſque point de Bataille où les premiers avantages de part & d'autre ne dépendent de quelque défilé, de quelque ravin, d'un bois ou de quelque autre poſte. Il ſemble que la garde de ces poſtes ne puiſſe être mieux confiée qu'à ces Troupes, qui, ſans être plus braves que les autres, ſont plus accoutumées au feu, parce qu'elles voyent tous les jours l'Ennemi. Tout Soldat s'habitue au feu & s'accoutume au danger : on peut obſerver qu'il prend beaucoup moins de précautions au ſecond Siége qu'au premier,& au troiſiéme qu'au ſecond ; ainſi les Troupes légeres toujours aux priſes avec l'Ennemi, ſont familiariſées avec tous les dangers,& tirent plus promptement que les autres Troupes. D'ailleurs que n'a-t-on pas à eſpérer de Troupes, qui ſeules s'expoſent journellement à tout, lorſqu'elles ſe verront ſoutenues par des Grenadiers & par des Piquets? Si en tout événement malgré leur opiniâtreté, elles ſont obligées de ſe retirer, leur retraite qui eſt toujours meurtriere pour l'Ennemi par leur feu continuel, ne laiſſera aucune impreſſion fâcheuſe à l'Armée, parce qu'on ſçait qu'elles ont ac-

coutumé de ſe retirer quand elles trouvent une force ſupérieure, & qu'elles ſe rallient auſſi vîte pour revenir à la charge, quand les circonſtances l'exigent; au lieu que lorſque l'on voit des Grenadiers ou des Bataillons fuir & plier, ce premier échec de l'élite de l'Infanterie abbat le courage des Troupes, éleve celui de l'Ennemi, & peut jetter dans toute l'Armée un découragement qui riſque d'en entraîner la déroute.

Il eſt certain que des Troupes légeres ſont très-néceſſaires à la Guerre, ce ſont elles qui doivent faire toute la Guerre de Campagne; ce ſont elles qui protégent l'Infanterie & la Cavalerie dans les Fourrages & les Convois; qui éclairent la marche d'une Armée, qui empêchent que les Troupes ne ſoient ſurpriſes, & qui épargnent à l'Infanterie & à la Cavalerie beaucoup de fatigues qu'elles auroient néceſſairement, s'il falloit les employer aux manœuvres auxquelles ſont employés les Huſſards & les Troupes légeres à pied; enfin que l'Ennemi en ait, ou qu'il n'en ait point, il eſt néceſſaire d'en avoir: ſi l'on a des Huſſards & des Troupes légeres à pied, elles s'oppoſeront à celles de l'Ennemi; ſi l'Ennemi n'en a point, celles de l'Armée le harceleront continuellement & fatigueront tellement ſa Cavalerie & ſon Infanterie, qu'il ne pourra que très-difficilement agir offenſivement.

TELS ſont à-peu-près les principes ſur leſquels

roulent toute la Science Militaire: je ne me flatte point d'avoir tout approfondi; le travail feroit immenfe & le projet chimérique. Je ferois trop heureux fi je pouvois feulement efpérer d'avoir mis l'Officier à même d'étudier. Je ne ferai point jaloux que quelqu'autre s'éleve contre mes principes, pourvû qu'il en établiffe de plus folides, & je ferois trop content d'avoir donné lieu à la critique fi elle devenoit inftructive.

Une pratique de plufieurs Campagnes, & une étude de plufieurs années peuvent à peine inftruire du métier de la Guerre : il n'en eft pas de cette Science, comme de bien d'autres; il n'eft perfonne qui, à force d'application, ne puiffe parvenir aux connoiffances les plus abftraites; c'eft qu'elles ne fuppofent pas dans l'ame les vertus qu'exige la Science Militaire; c'eft fans doute pour cette raifon que celui qui connoît le mieux le métier des Armes, eft fouvent celui qui le pratique le plus mal. » Le confeil & l'exécution, dit » Salufte, * fe trouvent rarement enfemble, parce qu'il » arrive le plus fouvent que la prévoyance, qui eft la » fource des bons confeils, rend les hommes timides, » & que la hardieffe, qui eft néceffaire pour l'exécu» tion, les rend téméraires. Ainfi que le Général qui s'eft éprouvé, qui a acquis la réputation la mieux méritée, s'éprouve encore, & fe méfie toujours de lui-même; que celui qui eft le plus inftruit, cherche

* *De Bello Jugurt.*

à s'inſtruire encore davantage. De même qu'il n'appartient qu'au Grand-Homme d'être modeſte, il n'eſt donné qu'à celui qui eſt véritablement ſçavant, de connoître & d'avouer qu'il ignore bien des choſes.

On a parlé * au commencement de cet Ouvrage des qualités d'un Général; on ne peut rien ajouter à ce qu'en ont dit Onozander, Santa Cruz, Feuquieres & tant d'autres; mais on ne ſçauroit aſſez répéter qu'il ne peut acquérir les vertus guerrieres, qu'autant qu'il pratiquera les vertus morales. Que l'humanité ſoit ſurtout la premiere; on ne l'acquiert jamais, on ne peut même en avoir les dehors, ſi elle ne naît avec nous; c'eſt elle cependant qui donne du luſtre à toutes les autres. Celui qui la poſſéde, ne s'enorgueillit point de ſes talens; il eſt juſte, équitable, il ſçait ſacrifier ſa propre gloire aux avantages de ſa patrie. Un trait d'humanité a ſouvent procuré plus de réputation à un Héros que les actions les plus éclatantes: la Journée d'Arbelles, & la Bataille de Zama rendent Alexandre & Scipion moins chers à la poſtérité, que la généroſité de l'un à l'égard de la Famille de Darius, & que la retenue de l'autre envers la belle Captive qu'il dégage de ſes fers.

* *Diſcours Prélim.*

Plutarque rapporte * qu'un des principaux Citoyens d'Athénes ayant été pris par les Macédoniens, en fut ſi bien traité, que, lorſqu'on vint le racheter, il ré-

* *In Alexandrum.*

pondit à ses Compatriotes, surpris de lui voir répandre des larmes : *Croyez-vous que je puisse, sans douleur, quitter une Ville, où il y a des Ennemis si généreux, qu'il seroit mal-aisé de trouver ailleurs d'aussi bons amis !* Cette conduite généreuse des Macédoniens soumit plus de peuples à Alexandre que la force de ses armes.

Le métier de la Guerre a cela de particulier, que la réputation n'y dépend point de la fortune & du hasard : avec de la vertu le simple Soldat peut devenir un Héros. On a défini un Héros, un homme ferme contre les difficultés, intrépide dans le péril, & vaillant dans les combats ; que sont-ce ces qualités, que des effets de la vertu ? Si d'ailleurs cette vertu se joint au génie, quel est le Soldat, qui ne puisse prétendre au titre de Grand-Homme ? Il arrive quelquefois que le mérite languit dans l'obscurité ; trop de modestie est, si l'on peut s'exprimer ainsi, le défaut des personnes les plus vertueuses.

Qu'il me soit permis, avant de finir, de hasarder une réflexion, qui pourroit être utile aux talens militaires. En un seul jour de Bataille il se passe plus de belles actions que l'Histoire n'en a remarquées dans plusieurs siécles. Qu'on interroge tous les Officiers qui ont servi dans nos dernieres Guerres, il n'y en a aucun qui n'ait été témoin de quelque fait héroïque, qui s'est passé

dans la Troupe qu'il commandoit ; pourquoi faut-il que ces faits ſoient ſans récompenſe, & que le nom d'un bon Soldat reſte dans l'oubli ? Une action éclatante, tranſmiſe à la famille d'un ſeul homme, ſeroit peut-être une ſource de braves Soldats pour la patrie. Ne pourroit-on pas conſerver dans chaque Régiment des Archives, où l'on conſacreroit la mémoire des Soldats qui auroient le mieux combattu, ou qui ſe ſeroient diſtingués par quelques traits éclatans ? De tels Mémoires donneroient de l'émulation aux Corps entiers, & ſeroit pour le particulier un motif qui l'animeroit encore dans l'eſpérance, que ſon nom paſſeroit à la poſtérité. Qu'on me permette de le dire, les Romains étoient plus attentifs que nous aux actions particulieres de leurs Soldats. * Il ſuffiſoit parmi eux d'avoir ſauvé la vie d'un Citoyen, pour mériter la Couronne Civique. La vertu ſe ſuffit ſans doute à elle-même ; mais les récompenſes doivent être regardées moins comme le prix des belles actions qu'on a faites,

* La Noue, cet homme de bien, dans le ſiécle le plus pervers, ſe récrioit ſur le peu d'ordre qu'on obſervoit en France dans les récompenſes Militaires. *Quand il eſt queſtion,* dit-il, *de pauvres eſtropiés ou envieillis aux armes, qui requérent qu'on ait compaſſion d'eux, ſi de cent les dix reçoivent gratification, c'eſt tout ; & encore quelle eſt-elle ? Une place de Moine Lais dans une Abbaye, où à peine le pauvre Soldat eſt arrivé, que les Moines le forçent à ſe retirer ailleurs.* Quelle ſatisfaction pour cet homme s'il avoit pû voir l'établiſſement des Invalides ; l'Edit pour la Nobleſſe en faveur des Officiers & l'Ecole Militaire. *Voyez les Diſcours Polit. & Milit. de la Noue. Diſc. 7.*

que comme un aiguillon pour exciter à en faire.

Mais les vertus guerrieres sont sans mérite, si elles ne sont produites & soutenues par des vertus plus solides; il est peu de Grands Généraux qui n'ayent eu de la piété, & qui n'ayent fait soigneusement observer la Religion : les Perses imploroient le secours de leurs Dieux avant le combat; les Grecs cherchoient à se les rendre favorables par des sacrifices & par des prieres; les Romains leur dévouoient avant la Bataille les dépouilles de leurs Ennemis. Chez tous les Peuples les chants de victoire sont des Hymnes à l'honneur de la Divinité. En effet, si l'honneur & l'amour de la gloire, qui dans le fond ne sont que des préjugés heureux, sont si puissans sur l'ame, que ne pourra point la Religion, qui est si profondément gravée dans tous les cœurs? » Dans une Bataille, dit » un Ecrivain de ce siécle, ceux qui craignent le plus » les Dieux, sont ceux qui craignent le moins les » hommes. »

La modestie & l'humanité sont les plus belles qualités d'un Militaire; celui qui a de la Religion est modeste, parce qu'il rapporte tout à celui qui dirige son bras; il est humain parce que la Justice est la base de toute Religion : elle rend le Soldat patient dans ses travaux, docile à ses Maîtres, complaisant pour ses semblables; elle lui apprend que sa vie n'est qu'un dé-

pôt qu'il doit défendre ; mais qu'il doit hasarder pour sa Patrie ; dans un jour de Bataille, le Soldat qui a de la piété, n'a besoin d'être guidé qu'autant que ses lumieres ne lui permettent pas de se guider lui-même ; mais dans la fureur des combats & dans le sein de la victoire il n'a pas besoin de frein ; il répand à regret le sang que son devoir exige qu'il répande & ménage par humanité celui qui doit être épargné. Je ne m'étendrai point sur les effets que la Religion produit dans un Général ; le seul nom de Turenne renferme en lui seul tout ce qu'on pourroit dire à son sujet.

Enfin la Religion rend le Soldat plus courageux & plus docile ; elle aide l'Officier dans l'étude de ses devoirs & le soutient dans la pratique ; elle le rend le soutien de l'Etat, la gloire du Prince & lui fait mériter l'estime de sa Patrie : si elle ne peut suppléer au talent ni au génie, elle fait du moins que ceux à qui la nature a refusé l'un & l'autre, ne briguent point les emplois qui les supposent.

J'ai sans doute répété dans cet Ouvrage bien des choses qui avoient déja été dites : comment cela ne pouroit-il pas être ? Puisque j'ai puisé dans les mêmes sources où tant d'autres avoient puisé avant moi ; mon but a été d'instruire les autres, en tâchant de m'instruire moi-même : ne pouvant donner le gout & le génie

de la Guerre à ceux qui ne les ont pas ; je les ſuppoſe dans mes Lecteurs : ce génie eſt un don de la nature, l'amour de la gloire le développe, l'étude le diſpoſe, la pratique le perfectionne.

Fin du cinquiéme & dernier Livre.



TABLE
DES MATIERES.

Les lettres (a), (b), (c), (d), (e), désignent les 1, 2, 3, 4 & 5, Livres.

A

D.

E

N.

O.

S.

T.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION

DU CENSEUR ROYAL.

J'AI lû, par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit, intitulé : *Eſſai ſur l'Art de la Guerre.* Cet Ouvroge raſſemble ce qui s'eſt écrit de plus eſſentiel ſur la Science Militaire : on y traite les plus grandes Opérations de la Guerre, & l'Auteur accompagne de réflexions ſolides le récit des manœuvres pratiquées par les plus illuſtres Généraux. La clarté, l'ordre & le ſtile caractériſent cet Ouvrage, il exempte ſes Lecteurs de l'ennuyeuſe étude de pluſieurs Ecrits & Mémoires, preſque toujours noyés d'une infinité de choſes inutiles. Fait à Paris ce premier Avril 1754.

MONTCARVILLE.

EXPLICATION

de la Planche premiere.

A. Armée en bataille pour se mettre en marche.

B. Parc de l'Artillerie où se sont rassemblés les équipages de l'Armée & leurs escortes.

C. Marche de la Cavalerie pour former la colonne de la droite.

D. Marche de la Cavalerie pour former la colonne de la gauche.

E. Marche de l'Infanterie pour se former en trois colonnes.

F. Marche de l'Artillerie & des Equipages pour se former en colonnes le long du chemin.

G. Troupes d'Hussards couvrant les flancs de l'Armée, & faisant l'Arriere-garde des Arrieres-gardes des colonnes, lorsque l'Armée est passée.

H. Ponts & Gués reconnus par les Détachemens en avant, qui ont tracé les routes de l'Armée.

I. Ponts construits par les mêmes Détachemens.

K. Avant & Arriere-gardes des colonnes tirées des mêmes Troupes qui les forment.

L. Troupes d'Hussards marchant sur les flancs de l'Armée.

M. Troupes d'Hussards marchant à la tête de l'Armée, pour fouiller le païs par où l'Armée doit passer, & pour reconnoître en même tems les routes tracées par les Détachemens en avant.

PLAN
De la Marche d'une Armée sur Six Colonnes.

* *

EXPLICATION,

de la Planche deuxiéme.

A. Armée en bataille pour ſe mettre en marche.

B. Marche de la Cavalerie pour ſe mettre en colonne.

C. Marche de l'Infanterie pour ſe mettre ſur trois colonnes.

D. Colonne de l'Artillerie avec ſon eſcorte.

E. Equipages de l'Armée.

F. Huſſards marchant en avant, & ſur les flancs de l'Armée.

G. Marche de l'Infanterie de la Colonne de la droite, pour ſe former en bataille, lorſqu'elle eſt avertie de l'approche de l'Ennemi.

H. Marche de la Cavalerie pour ſe former en bataille ſur les aîles de l'Infanterie.

I. Marche de la Cavalerie de la réſerve, pour ſe former derriere le centre de l'Infanterie.

K. Marche des Avant-gardes des deux Colonnes de la droite, pour s'emparer du Pont & du Village qui ſe trouvent ſur le flanc de la Cavalerie.

L. Huſſards de l'Avant-garde des deux Colonnes fouillant le Bois de la gauche.

M. Marche de l'Infanterie de l'Arriere-garde de la Colonne de la droite, pour s'emparer du Moulin & des Hayes qui ſe trouvent ſur la hauteur de la droite, & pour couvrir le flanc de la Cavalerie.

N. Marche de l'Artillerie pour ſe porter en avant ſur la ligne de l'Infanterie.

O. Poſition que les deux Colonnes de la droite ont priſe, en attendant que les autres Colonnes ſoient arrivées, & qu'elles puiſſent ſe former en ordre de bataille, au cas que l'Ennemi menace d'attaquer.


PLAN de la Marche d'une Armée qui se forme sur son flanc droit.
Echelle d'une ½ Lieue
Dheulland Sculp.

25 50 100 200 300 400 500 600 1/4 1/2 1200 T.

Lindenbaum fecit.

EXPLICATION

de la Planche troisiéme.

A. Armée en bataille pour ſe mettre en marche.

B. Marche de la Cavalerie pour ſe mettre en Colonnes.

C. Marche de l'Infanterie pour ſe mettre en Colonnes.

D. Troupes de la réſerve formant l'Arriere-garde des Colonnes.

E. Emplacement des équipages s'il en reſte à l'Armée.

F. Artillerie diſtribuée dans les Brigades d'Infanterie.

G. Dragons & Huſſards marchant ſur les flancs de l'Armée.

H. Huſſards de l'Avant-garde du Campement, qui rencontrent l'Avant-garde des Ennemis.

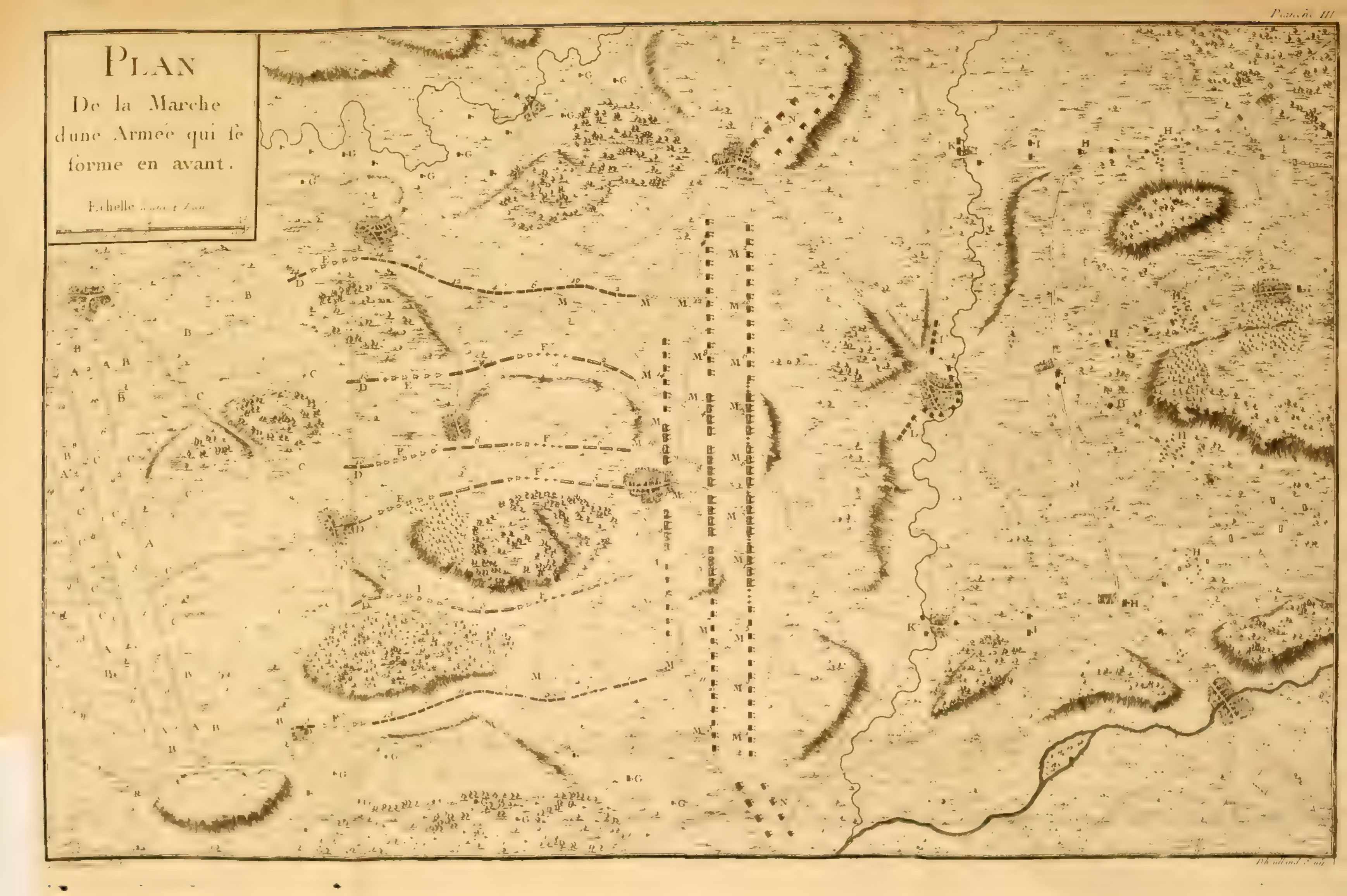
I. Dragons ſoutenant les Huſſards qui ſont en avant.

K. Ponts gardés par des Dragons, ou par l'Infanterie des Troupes légeres.

L. Détachement & Campement qui ſe ſont formés en bataille, lorſqu'ils ont été avertis par les Huſſards de la marche de l'Ennemi.

M. Marche des Brigades de l'Armée pour ſe former en bataille, lorſqu'elle eſt avertie de l'approche de l'Ennemi.

N. Dragons & Huſſards, qui après avoir couvert les flancs de l'Armée pendant ſa marche, viennent ſe former en bataille ſur les aîles.


PLAN
De la Marche
dune Armée qui fe
forme en avant.
Echelle

EXPLICATION

de la Planche quatriéme.

A. Armée en bataille devant ſon Camp, pour ſe mettre en marche par ſa gauche.

B. Terrein où ſe raſſemblent les Troupes qui doivent former l'Avant-garde.

C. Terrein où ſe raſſemblent les Troupes qui doivent former l'Arriere-garde.

D. Huſſards en avant de l'Armée pour obſerver l'Ennemi, & pour couvrir les flancs de l'Armée pendant ſa marche.

E. L'Armée en marche.

F. Artillerie diſtribuée dans les Brigades d'Infanterie.

G. Marche & poſition des Dragons & des Huſſards de l'Avant-garde.

H. Marche & poſition des Troupes de l'Arriere-garde.

I. Huſſards diſperſés en pluſieurs Troupes, pour obſerver l'Ennemi, & pour couvrir les flancs de l'Armée.

K. Huſſards de l'Arriere-garde qui font rompre les Ponts, lorſque l'Armée eſt paſſée.

Camp des Ennemis

PLAN
De la Marche d'une Armée par sa gauche en présence du Camp des Ennemis.

Echelle

A B C D E F H I K



EXPLICATION

de la Planche cinquiéme.

A. Poſition de l'Armée avant de ſe mettre en marche.
B. Troupes d'Huſſards faiſant l'Avant-garde de l'Armée.
C. Troupes d'Infanterie de l'Avant-garde des Colonnes.
D. Infanterie de l'Armée formant la tête des Colonnes.
E. Artillerie & Chariots d'Artillerie.
F. Bataillons d'Artillerie.
G. Cavalerie.
H. Equipages de l'Armée.
I. Eſcorte des Equipages.
K. Corps des Huſſards.
L. Corps des Dragons.
M. Infanterie de la réſerve faiſant l'Arriere-garde de l'Armée.
N. Pelotons d'Infanterie marchant ſur les hauteurs pour couvrir les flancs des Colonnes.
O. Villages en avant du Camp que l'Armée doit occuper, dont l'Infanterie des Troupes légeres s'eſt emparé.
P. Artillerie & Equipages avec leurs Eſcortes en avant du Camp.

MARCHE d'une Armée dans un Pays de Montagnes.



Lindenbaum fecit.

EXPLICATION

de la Planche ſixiéme.

A. Armée en Bataille.

B. Cavalerie qui marche quelques pas en avant pour faire place à l'Infanterie.

C. Infanterie qui par un à-droite vient former la Colonne de la droite.

D. Infanterie qui par un à-gauche vient former la Colonne de la gauche.

E. Troupes d'Infanterie qui doivent marcher à la tête des Colonnes de Cavalerie.

F. Parc de l'Artillerie où ſe raſſemblent les équipages de l'Armée avec leurs eſcortes.

G. Marche de l'Infanterie qui ſe forme en Colonne.

H. Marche de la Cavalerie qui ſe forme en Colonne.

I. Marche de l'Artillerie & des équipages, avec leurs eſcortes, qui ſe forment en Colonnes.

K. L'Armée en marche.

L. Huſſards de l'Avant-garde de l'Armée, ſuivant les routes qui ont été tracées par les Détachemens envoyés en avant.

M. Infanterie formant l'Avant-garde des Colonnes.

N. Petites Troupes d'Infanterie marchant ſur les flancs des Colonnes.

O. Troupes d'Huſſards marchant ſur les flancs de l'Armée.

P. Infanterie de la réſerve faiſant l'Arriere-garde de l'Armée.


PLAN de la Marche d'une
Armée dans un Pays de Bois.
Echelle d'une ½ Lieue

Lindenbaum, fecit.

EXPLICATION

de la Planche septiéme.

A. Camp du Corps d'Armée.

B. Camp en avant composé de Dragons & de Hussards, pour couvrir la droite de l'Armée, pour garder les passages par où les Ennemis pourroient faire des courses sur les flancs & sur les derrieres de l'Armée, inquiéter les Convois & couper les communications.

C. Villages & Ponts gardés par l'Infanterie des Troupes légeres.

D. Postes de Dragons à pied en avant de leur Camp.

E. Poste de Dragons à cheval pour assurer la communication de leur Camp avec celui de l'Armée.

F. Ponts faits pour la communication de l'Armée au Camp en avant.

G. Ponts & Villages gardés par des Détachemens d'Infanterie.

H. Grandes Gardes de Cavalerie.

I. Gardes d'Infanterie.

K. Pont, Village & Moulin gardés par l'Infanterie de l'Armée.

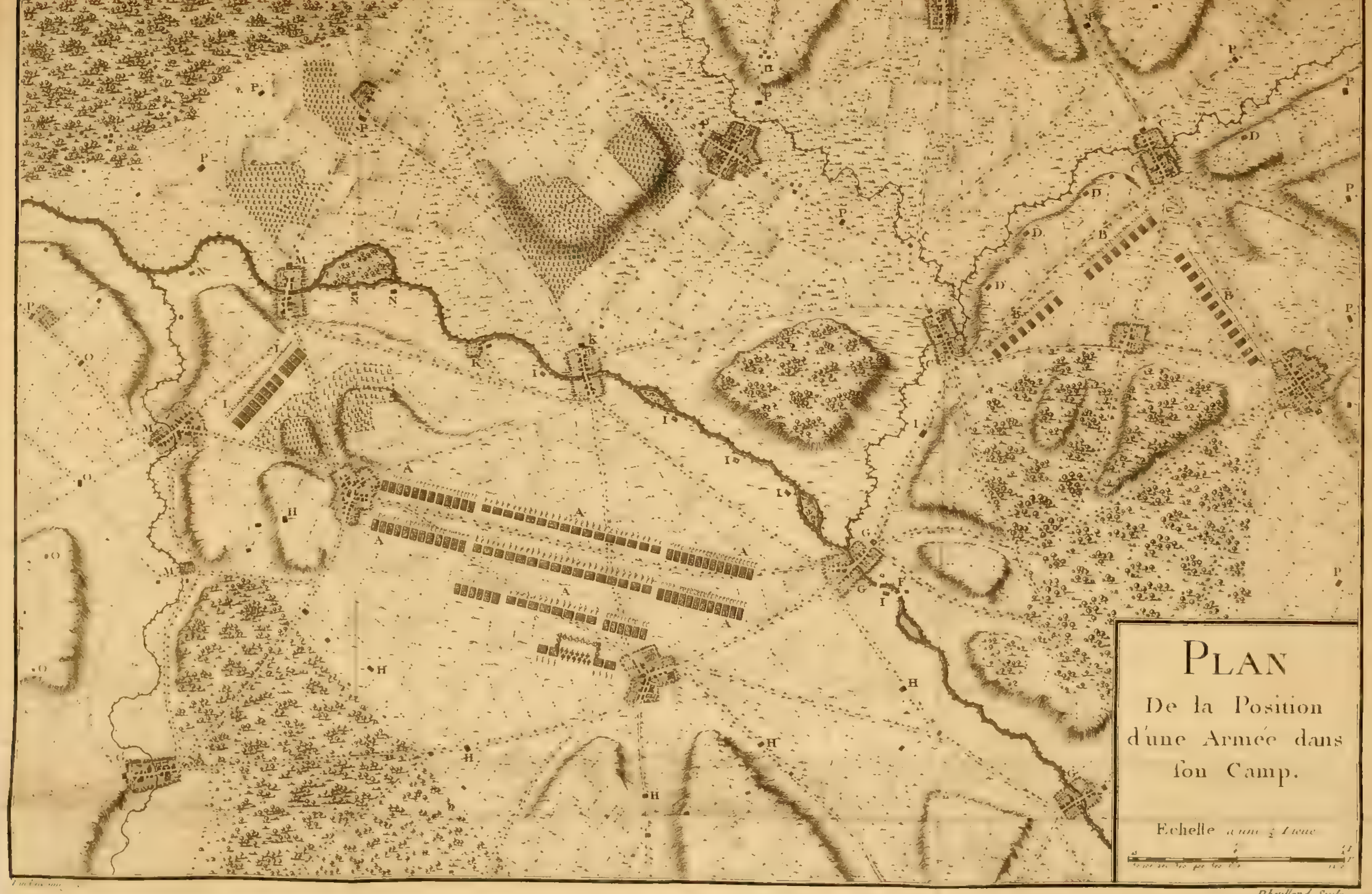
L. Camp de Dragons & de Hussards couvrant la gauche de l'Armée, & soutenant l'Infanterie des Troupes légeres.

M. Villages & Ponts gardés par l'Infanterie des Troupes légeres.

N. Postes de Dragons à pied en avant, & sur les flancs de leur Camp.

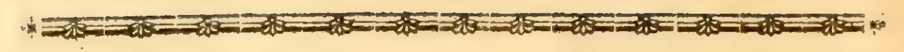
O. Postes de Dragons à cheval.

P. Postes & Détachement d'Hussards pour faire patrouille en avant, & sur les flancs de l'Armée & de leur Camp.


PLAN
De la Position
d'une Armée dans
son Camp.
Echelle
Dheulland Sculp.



Lindenbaum fecit.



EXPLICATION

de la Planche huitiéme.

A. Camp de l'Armée derriere ſes retranchemens.

B. Camp des Troupes de la réſerve.

C. Camp de Dragons pour aſſurer les derrieres de l'Armée.

D. Camp d'Huſſards pour couvrir le terrein de la droite de l'Armée.

E. Villages & Redoutes gardés par l'Infanterie des Troupes légeres, pour aſſurer le Camp des Huſſards.

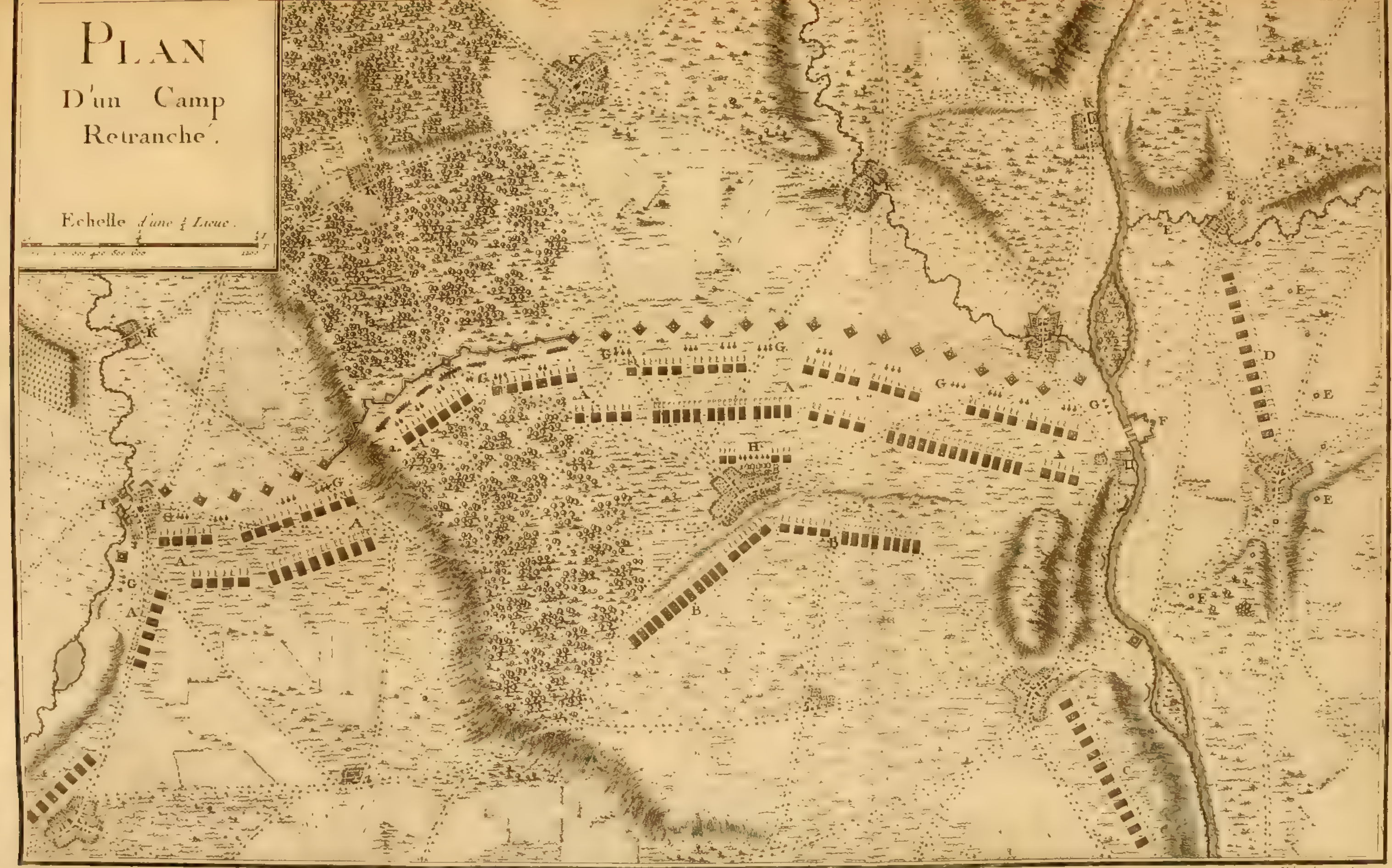
F. Ponts conſtruits pour la communication de l'Armée au terrein de ſa droite, & pour favoriſer la retraite des Troupes poſtées de l'autre côté.

G. Brigades d'Artillerie diſtribuées ſur les flancs & le long de l'Armée.

H. Parc de l'Artillerie.

I. Pont retranché pour aſſurer la communication au terrein de la gauche de l'Armée.

K. Villages & Cenſes gardés par des Détachemens d'Huſſards & d'Infanterie des Troupes légeres, pour faire patrouilles en avant de l'Armée.


PLAN
D'un Camp
Retranché.
Echelle d'une ½ Lieue.
K
K
K
K
K
G
G
G
G
G
G
G
A
A
A
A
A
A
B
B
H
C
D
E
E
E
E
E
E
F
I

EXPLICATION

de la Planche neuviéme.

A. Convoi en marche.

B. Infanterie de l'efcorte du Convoi.

C. Cavalerie de l'efcorte du Convoi.

D. Petites Troupes d'Infanterie & de Cavalerie.

E. Huffards & Dragons de l'Avant & de l'Arriere-garde.

F. Troupes de Dragons marchant fur les flancs du Convoi, pour foutenir les Huffards.

G. Huffards marchant fur les flancs, pour couvrir la marche du Convoi, fouiller le païs, & s'emparer des paffages.

H. Convoi parqué pour fe mettre en défenfe.

I. Terrrein qu'occupent les Chevaux du Convoi, lorfqu'ils font détellés.

K. Pofition de l'Infanterie.

L. Pofition de la Cavalerie.

M. Dragons & Huffards fur les aîles de la Cavalerie.

N. Petites Troupes d'Huffards.

O. Troupes d'Huffards, qui après avoir découvert l'Ennemi, & en avoir fait avertir le Commandant de l'efcorte, fe retirent fur elle.

P. Convoi parqué pour le paffage d'un Pont ou défilé.

Q. Pofition des Troupes de la tête & du centre du Convoi.

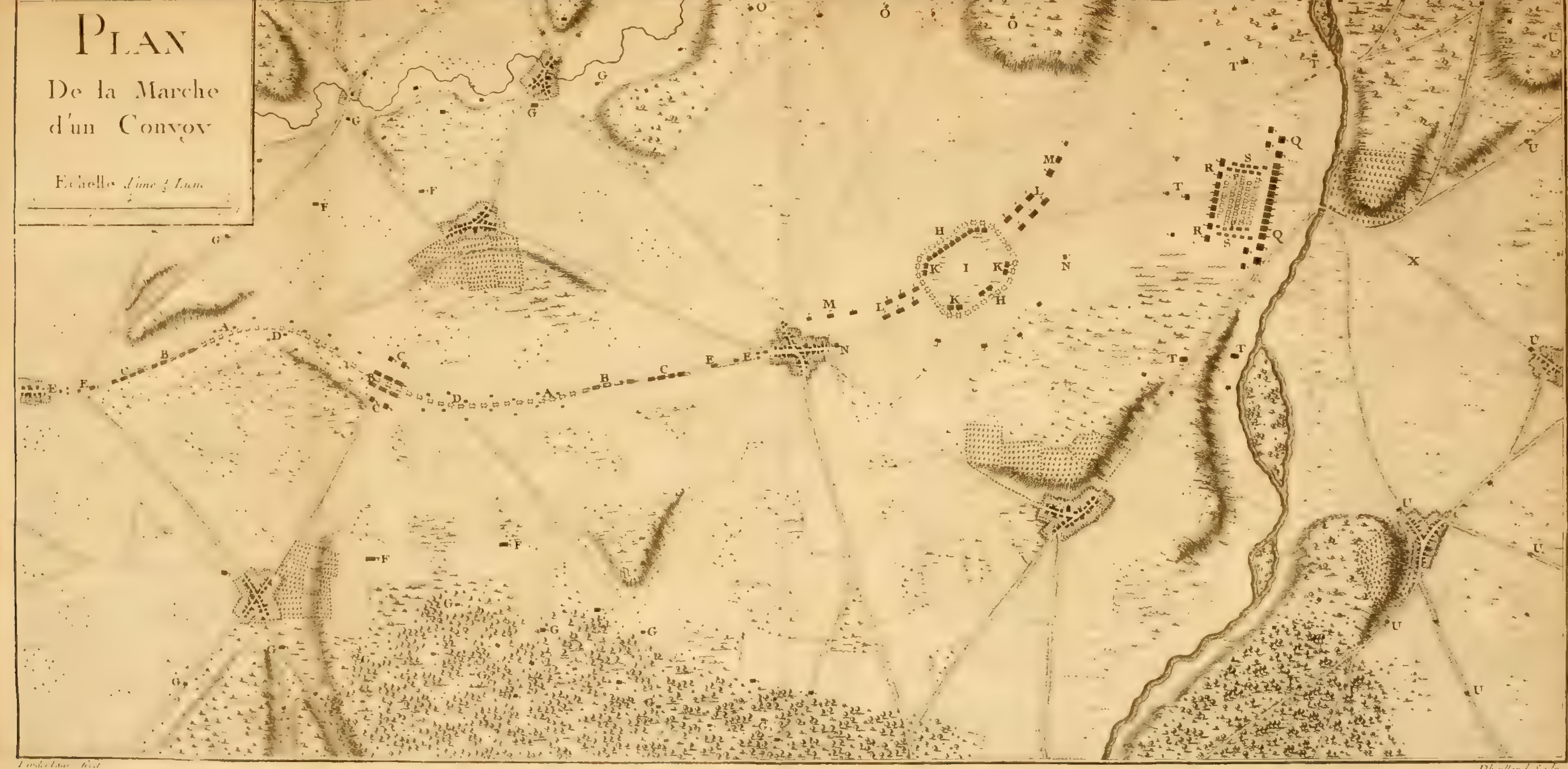
R. Pofition des Troupes de l'Arriere-garde du Convoi.

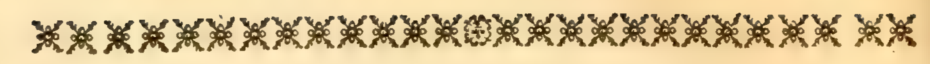
S. Pofition des petites Troupes qui marchent fur les flancs du Convoi.

T. Troupes de Dragons & d'Huffards couvrant le Convoi pendant fon paffage.

V. Troupes d'Huffards pour découvrir & fouiller le païs en avant du Pont ou défilé, avant le paffage du Convoi.

X. Terrein où viennent fe former le Convoi & fon efcorte, lorfqu'il a paffé le Pont pour fe remettre en marche.


PLAN
De la Marche
d'un Convoy
Echelle



EXPLICATION

de la Planche dixiéme.

A. Poſtes d'Infanterie.
B. Poſtes de Cavalerie & de Dragons formant la Chaîne.
C. Troupes de Cavalerie & d'Infanterie en reſerve.
D. Troupes d'Huſſards formant une Chaîne en avant.
E. Petites Troupes d'Huſſards en avant à la découverte.

PLAN
De la Chaine d'un Fourage au Verd.

Echelle d'une ½ Lieue

Terrain destiné pour le Fourage

Dheulland Sculp.



EXPLICATION

de la Planche onziéme.

A. Villages deſtinés pour le Fourrage.

B. Poſtes d'Infanterie formant la Chaîne.

C. Poſtes de Dragons ou de Cavalerie formant la Chaîne.

D. Troupes de Grenadiers & de Cavalerie en reſerve.

E. Poſtes & Troupes d'Huſſards en avant des Troupes qui qui forment la Chaîne.

PLAN de la Chaine d'un Fourage au sec.



EXPLICATION

de la Planche douziéme.

Fig. 1.

A. Détachement en bataille pour le paſſage du Pont par le centre.

B. Troupes d'Infanterie qui ſe ſont avancées pour s'emparer du Pont, & pour ſoutenir les Dragons qui ſont de l'autre côté, au cas qu'ils ſoient repouſſés par l'Ennemi.

C. Dragons en avant qui détachent des petites Troupes de droite & de gauche, pour fouiller le païs.

D. Arriere-garde faiſant face au païs d'où vient le Détachement.

E. Poſition que prennent les Troupes du Détachement, à meſure qu'elles paſſent le Pont.

Fig. 2.

A. Infanterie formée en Colonne pour forcer le Pont.

B. Piquets d'Infanterie appuyés à la tête de la Colonne.

C. Dragons qui ont mis pied à terre; pour venir ſe placer en ligne avec les Piquets d'Infanterie.

D. Dragons à cheval, derriere leſquels ſont les chevaux de ceux qui ont mis pied à terre.

E. Colonne forçant le Pont.

F. Piquets & Dragons, qui par leurs feux favoriſent le paſſage de la Colonne.

G. Dragons ſuivant la Colonne à une certaine diſtance pendant qu'elle marche en avant.

H. Terrein où ſe forme en bataille le Détachement, à meſure qu'il paſſe pour marcher en avant.

PLAN d'un paſſage de Pont d'un Detachement d'Infanterie et de Dragons.

Planche XII.



Louis Lindenbaum fecit

Dheulland Sculp.



EXPLICATION

de la Planche treiziéme.

Fig. 1.

A. Marche du Détachement en Colonnes par Troupes.

B. Détachement, qui en faisant marcher la gauche de chaque Troupe se forme en bataille.

B. Détachement qui se forme en avant sur deux lignes.

Fig. 2.

A. Détachement en bataille.

B. Détachement qui se forme en Colonne.

C. Sections qui se détachent de chaque Troupe pour en couvrir les flancs.

D. Hussards faisant l'Avant & l'Arriere-garde, & couvrant les Sections de la Cavalerie.

Fig. 3.

A. Détachement en bataille.

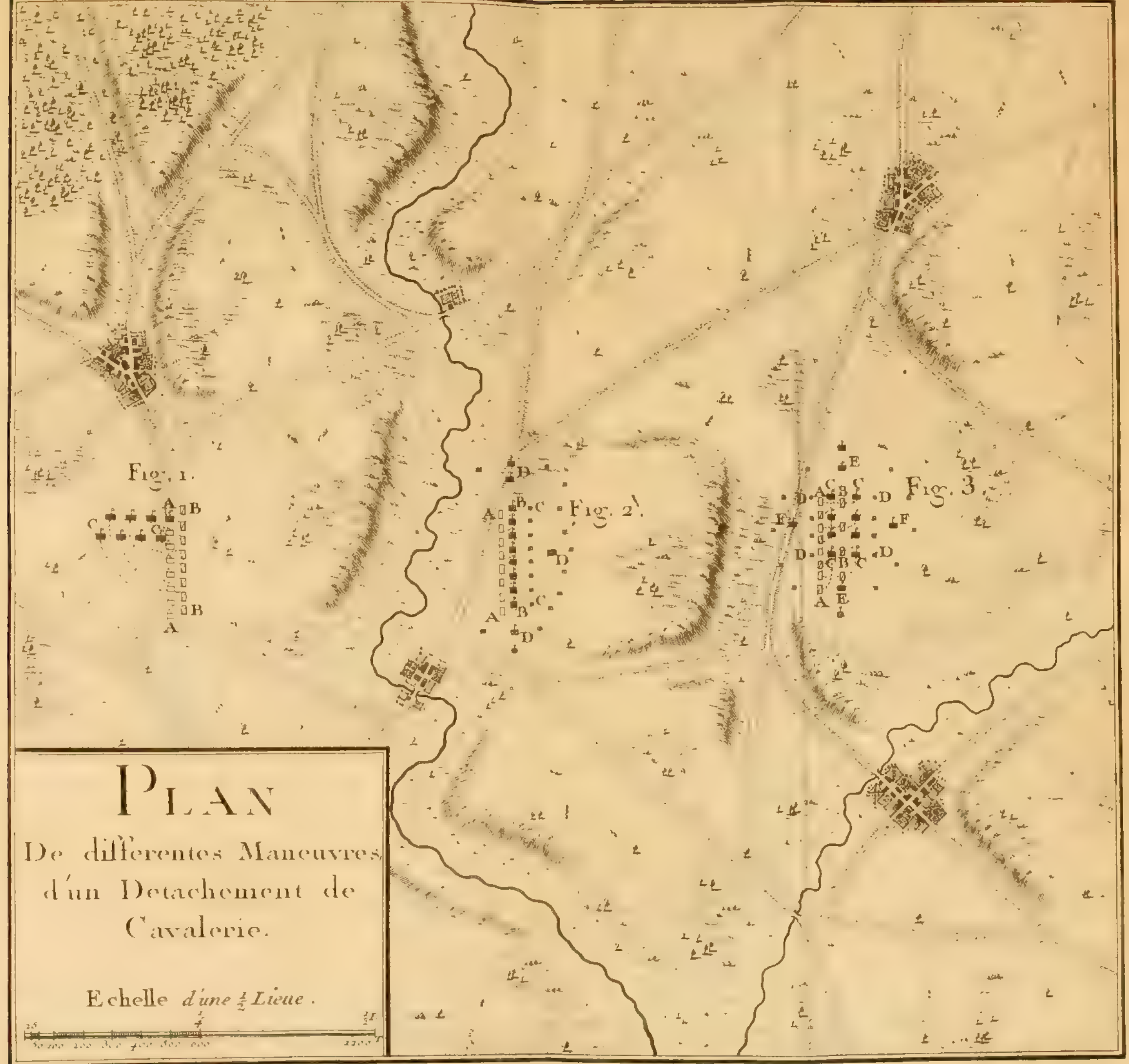
B. Troupes qui ont marché en avant pour former la premiere Ligne.

C. Détachement qui s'est formé sur deux Colonnes pour continuer sa marche.

D. Sections marchant sur les flancs de chaque Troupe.

B. Hussards de l'Avant & de l'Arriere-garde.

F. Hussards marchant sur les flancs du Détachement.



Lindenbaum fecit. Pheulland Sculp.

EXPLICATION

de la Planche quatorziéme.

Fig. 1.

A. Détachement en bataille devant le Pont sur lequel il doit passer pour se retirer.

B. Dragons qui, par un demi-tour à droite ou à gauche par quatre, se retirent une troupe après l'autre pour passer le Pont & mettre pied à terre, pour se porter au point C. & favoriser par leur feu la retraite de l'Infanterie.

D. Dragons à cheval tenant les chevaux de ceux qui ont mis pied à terre.

E. Retraite des quatre Troupes de droite & de gauche de l'Infanterie, qui se retirent l'une après l'autre, & qui viennent se former au point F.

G. Retraite des quatre Troupes du centre qui se retirent l'une après l'autre, protégées par celles qui sont postées de droite & de gauche du Pont, & qui à mesure qu'elles passent, viennent se former en colonne au point H.

Fig. 2.

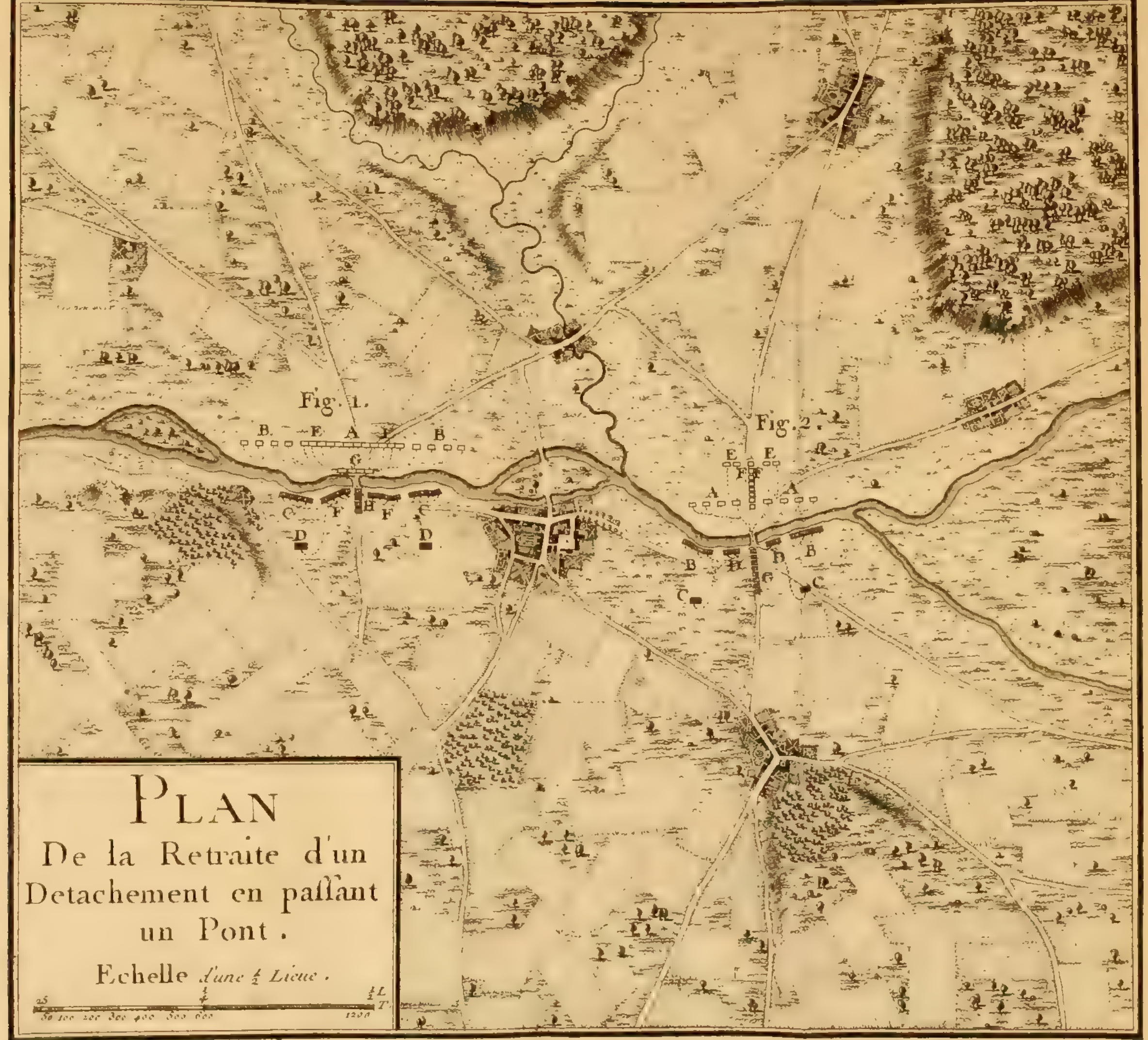
A. Dragons qui se retirent, une Troupe après l'autre, & qui après avoir passé, mettent pied à terre, & se postent au point B.

C. Dragons à cheval tenant les chevaux de ceux qui ont mis pied à terre.

D. Troupes d'Infanterie qui sont passées après les Dragons, pour se former de droite & de gauche du Pont; & qui par leur feu, & celui des Dragons, favorisent la retraite de la Colonne.

E. Troupes de Grenadiers & Piquets, formant l'Arriere-garde de la Colonne.

F. Colonne qui se retire, à mesure que les rangs qui se trouvent en avant ont fait feu en se partageant de droite & de gauche, & viennent se reformer en Colonne au point G.



Lindenbaum fecit. Dheulland Sculp.



EXPLICATION

de la Planche quinziéme.

A. Marche du Convoi & de ſon Eſcorte.

B. Chemin par où arrivent les Troupes qui doivent attaquer le Convoi.

C. Embuſcade des Troupes qui doivent attaquer la tête du Convoi.

D. Embuſcade des Troupes qui doivent attaquer le centre, & qui viennent ſe former à ce poſte, lorſqu'elles ſont averties par les Huſſardsque la tête du Convoi a paſſé.

E. Troupes qui doivent attaquer l'Arriere-garde du Convoi, & qui ſe ſont approchées du Bois, lorſqu'elles ont été averties que l'Arriere-garde du Convoi les avoit dépaſſées.

F. Huſſards de l'Avant-garde du Convoi reconnoiſſant l'embuſcade.

G. Troupes qui ont débouché leurs de embuſcades, lorſqu'elles ont été découvertes, pour ſe former & attaquer la tête du Convoi.

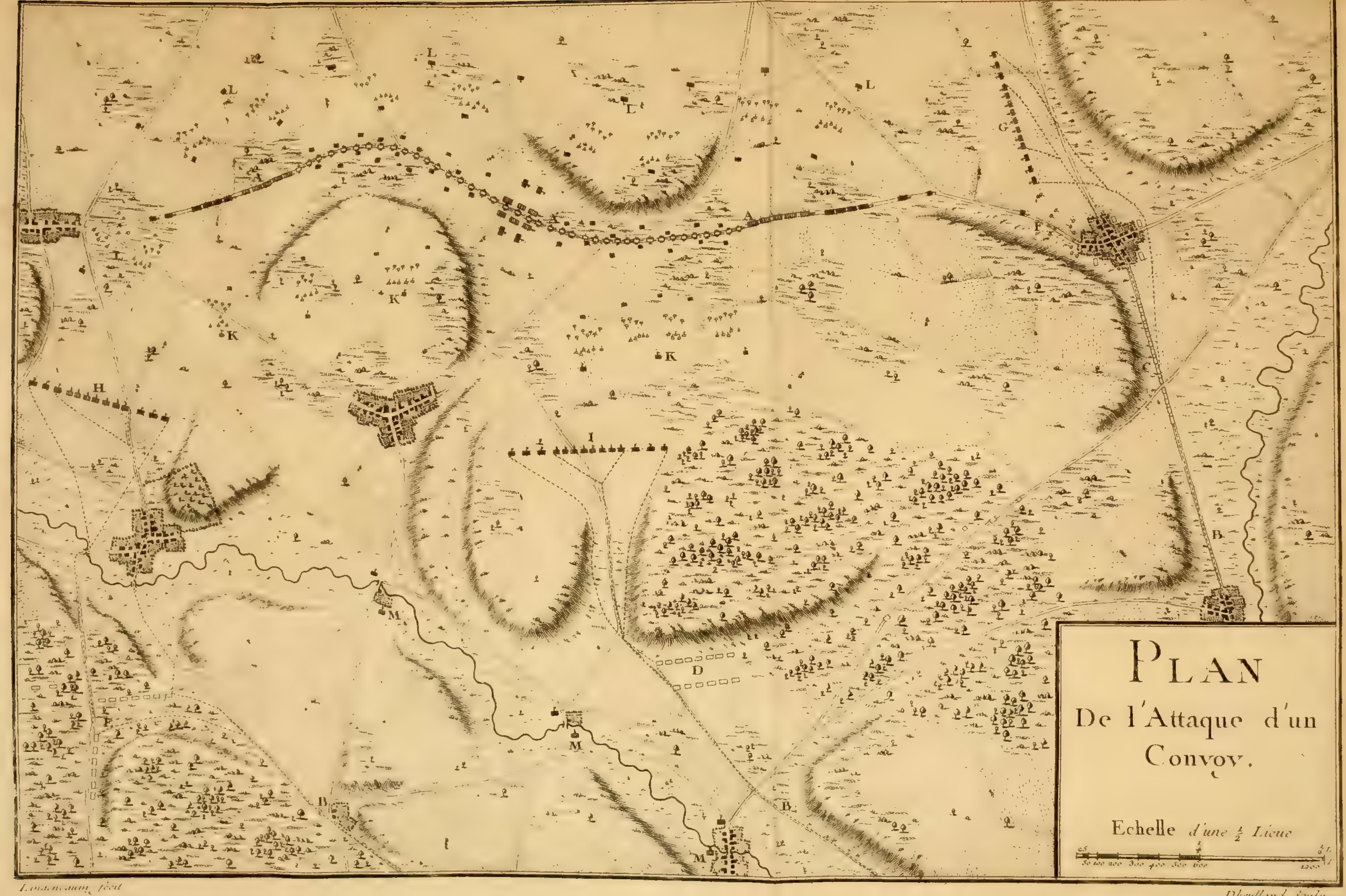
H. Troupes débouchées du Bois pour ſe former, & attaquer l'Arriere-garde du Convoi.

I. Troupes qui ſont débouchées de leurs embuſcades, pour ſe former, & attaquer le centre du Convoi, lorſqu'elles ſont averties que la tête & la queue ſont attaquées.

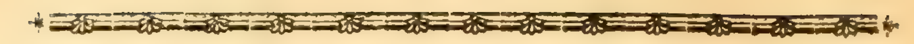
K. Troupes d'Huſſards chargeant & attaquant celles qui ſont devant elles, & les petites Troupes qui entourent le Convoi.

L. Troupes d'Huſſards qui ſe ſont détachées de celle qui attaque la tête & la queue du Convoi pour le tourner, & pour charger les petites Troupes qui ſont ſur le flanc gauche du Convoi.

M. Poſtes d'Infanterie & de Dragons qui ſe ſont emparé des Ponts au commencement de l'attaque du Convoi, pour favoriſer la retraite des Troupes qui l'attaquent.



Dheulland Sculp



EXPLICATION

de la Planche seiziéme.

A. Troupes formant la Chaîne du Fourrage.

B. Chemin où se séparent les Troupes pour aller former les embuscades, avant que celles de la Chaîne soient arrivées.

C. Embuscade du Corps d'Hussards qui doit commencer l'attaque.

D. Petites Troupes d'Hussards embusquées derriere le Village, pour couvrir le gros Corps qui est derriere eux.

E. Corps d'Infanterie embusquée derriere la hauteur.

F. Corps de Cavalerie & de Dragons embusqué pour former la seconde attaque sur la gauche de la Chaîne.

G. Corps de Cavalerie & de Dragons embusqué pour former l'attaque du centre.

H. Troupes d'Hussards embusqués en avant des Corps de Cavalerie, pour les mettre à couvert des Patrouilles de la Chaîne.

I. Hussards de la Chaîne découvrant les Hussards ennemis embusqués derriere les Villages.

K. Troupes d'Hussards qui ont repoussé ceux de la Chaîne qui étoient en avant.

L. Corps de Hussards soutenant les petites Troupes qui sont devant eux, & qui font un grand bruit de trompette, pour attirer l'attention des Troupes de la Chaîne.

M. Corps de Cavalerie, qui apres avoir débouché de son embuscade, marche pour charger la Chaîne, lorsque les Hussards de sa gauche en ont attaqué la droite.

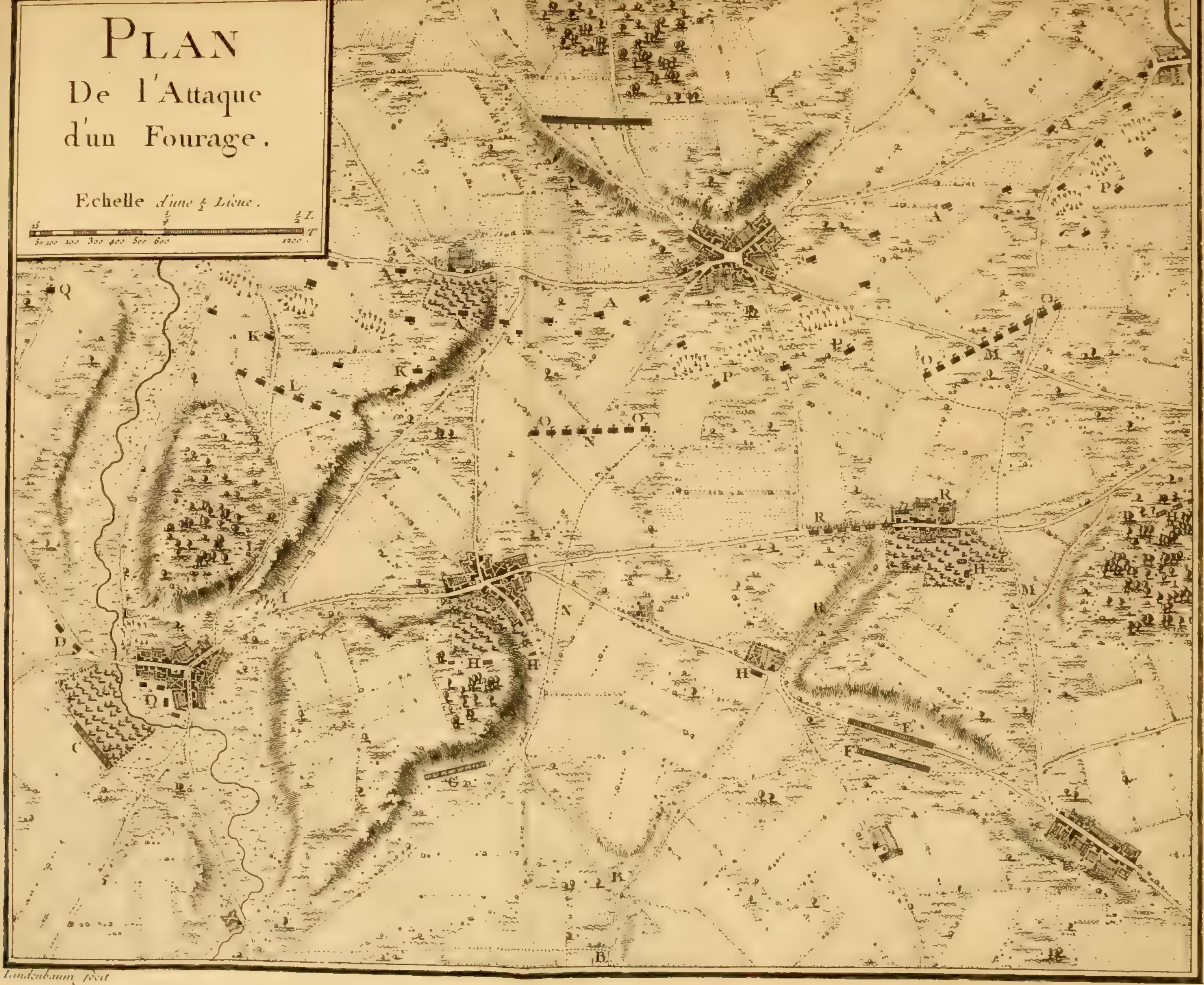
N. Corps de Cavalerie débouché de son embuscade, marchant pour charger le centre de la Chaîne, lorsque les deux attaques de droite & de gauche sont formées.

O. Troupes de Dragons marchant sur les flancs de la Cavalerie, pour mettre pied à terre & attaquer, au cas que quelque poste d'Infanterie arrêtât la Cavalerie.

P. Hussards repoussant ceux de la Chaîne qui étoient en avant.

Q. Troupes d'Hussards cottoyant le long du Ruisseau, sur la droite de la Chaîne lorsqu'elle est attaquée, pour trouver un passage, afin de charger les Fourrageurs par les derrieres, ou sur leur chemin.

R. Infanterie qui se poste en longeant le Ravin, pour favoriser la retraite de la Cavalerie, au cas qu'elle fût repoussée.



Lindenbaum fecit

Dheulland Sculp.



Dheulland Sculp.

EXPLICATION

de la Planche dix-ſeptiéme.

A. Camp de l'Armée partagée en trois Corps pour la défenſe de la Riviere.

B. Camp de Huſſards, Dragons & Infanterie de Troupes légeres ſur les aîles de l'Armée.

C. Château & Village gardés par l'Infanterie des Troupes légeres.

D. Ville occupée par de l'Infanterie de l'Armée.

E. Pont rompu.

F. Iſles occupées par de l'Infanterie.

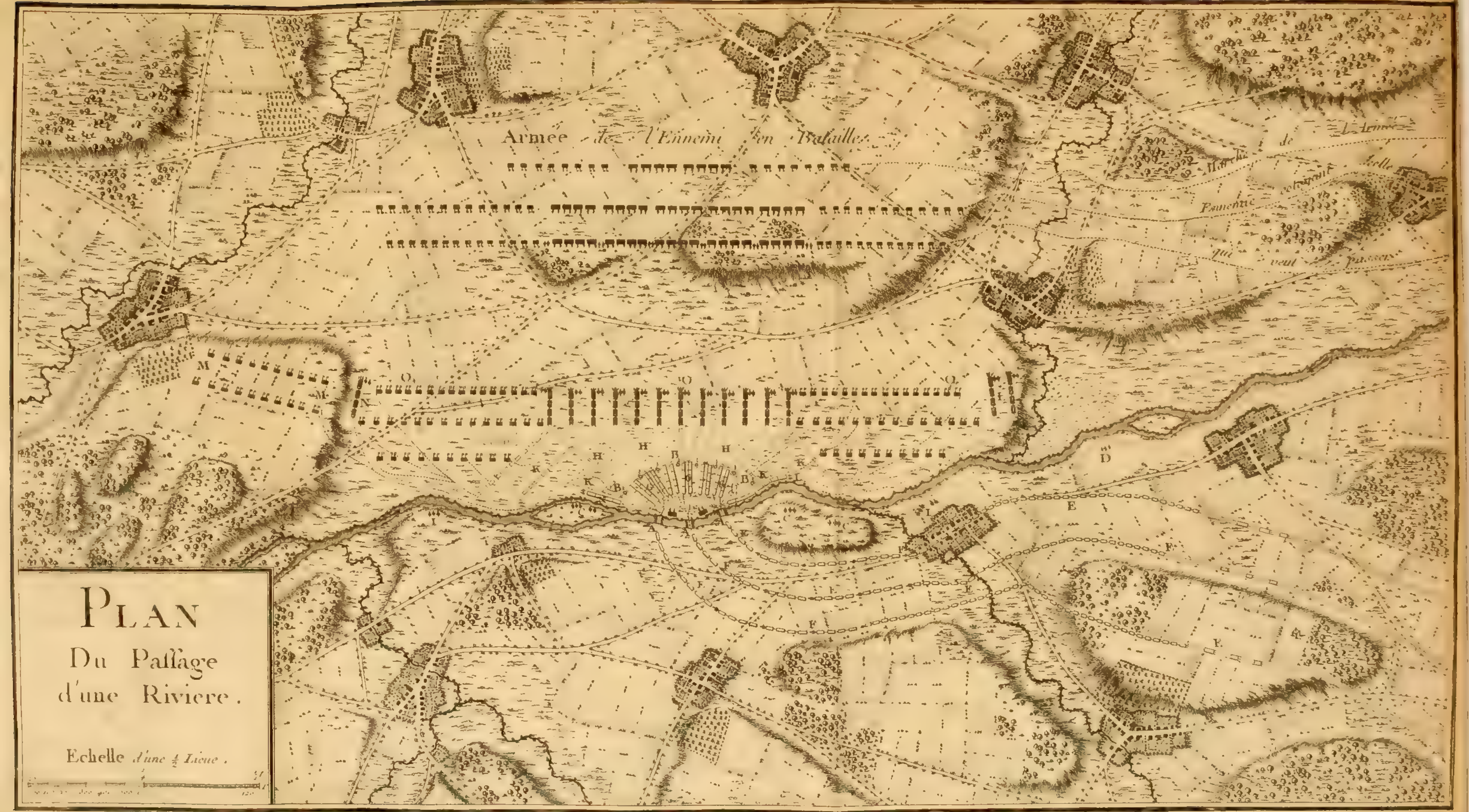
G. Poſtes d'Infanterie diſtribués le long de la Riviere.

H. Batteries de Canon établies le long de la Riviere.

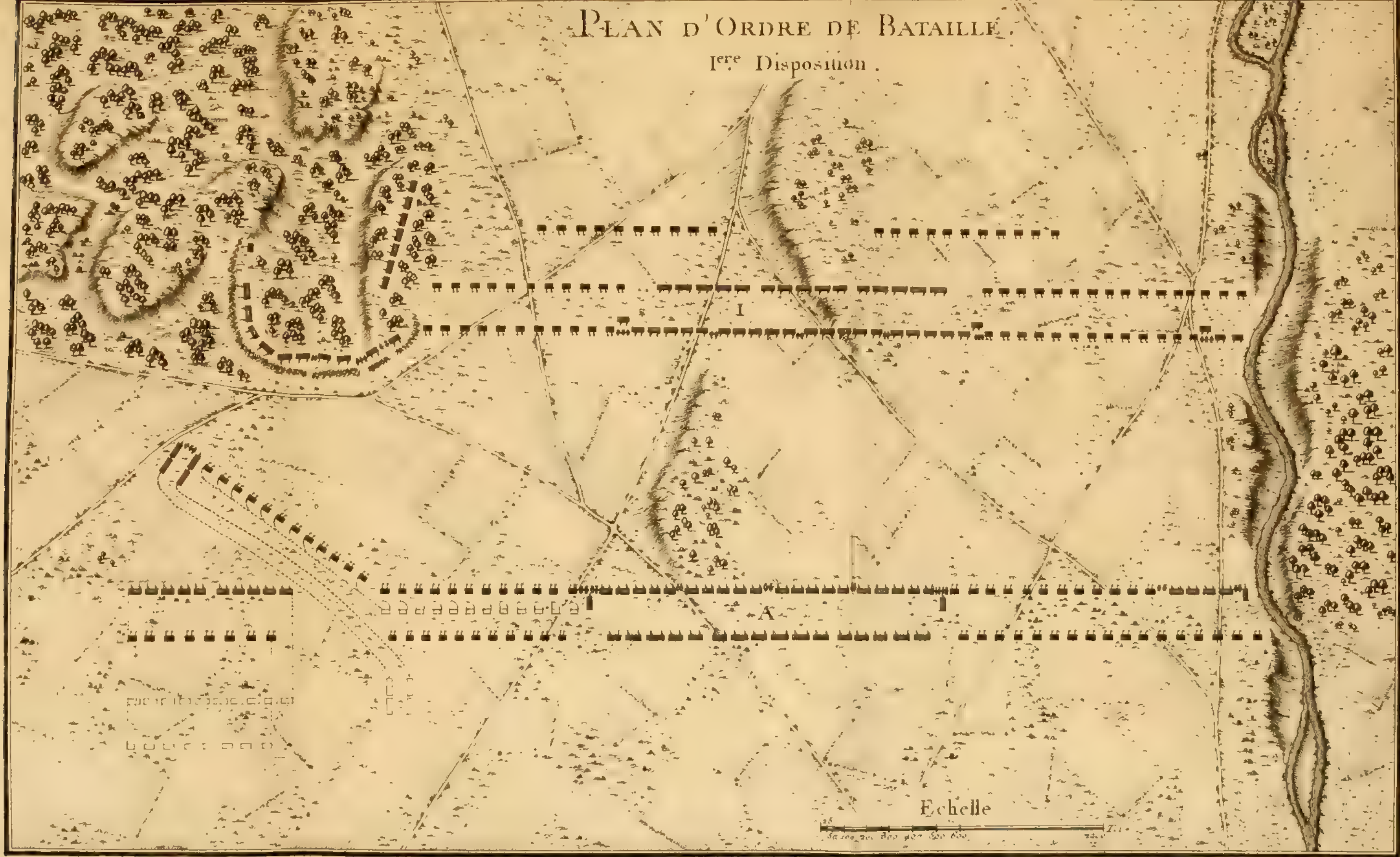
I. Poſtes de Cavalerie pour garder la communication d'un Camp à l'autre.

K. Ponts établis pour la communication des Iſles.

L. Ponts conſtruits pour la communication des Camps.

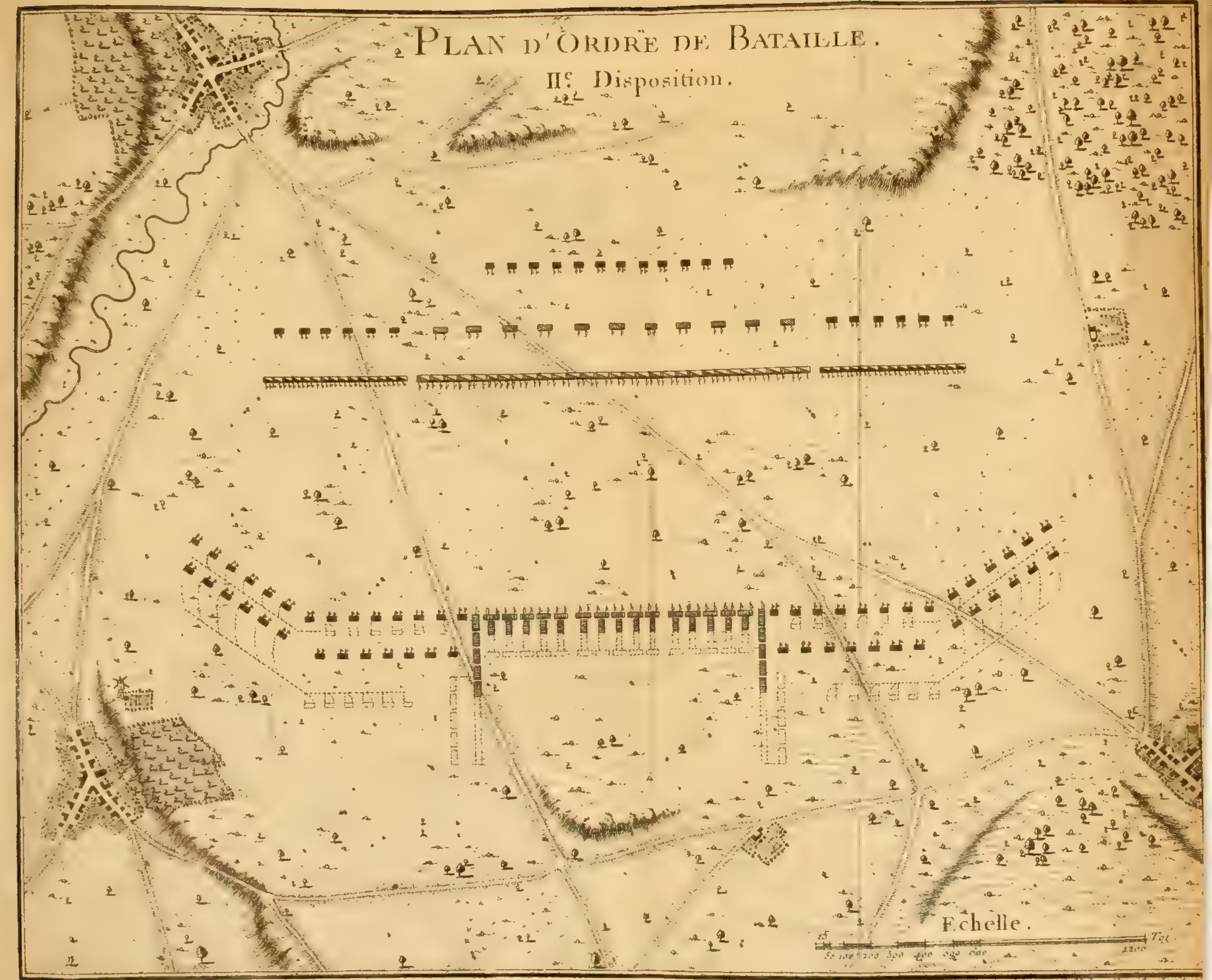


Armée de l'Ennemi en Bataille
Ennemie
qui
veut
passer
M
N
O
H
B
K
I
D
E
F
L
PLAN
Du Passage
d'une Riviere.
Echelle d'une ½ Lieue.

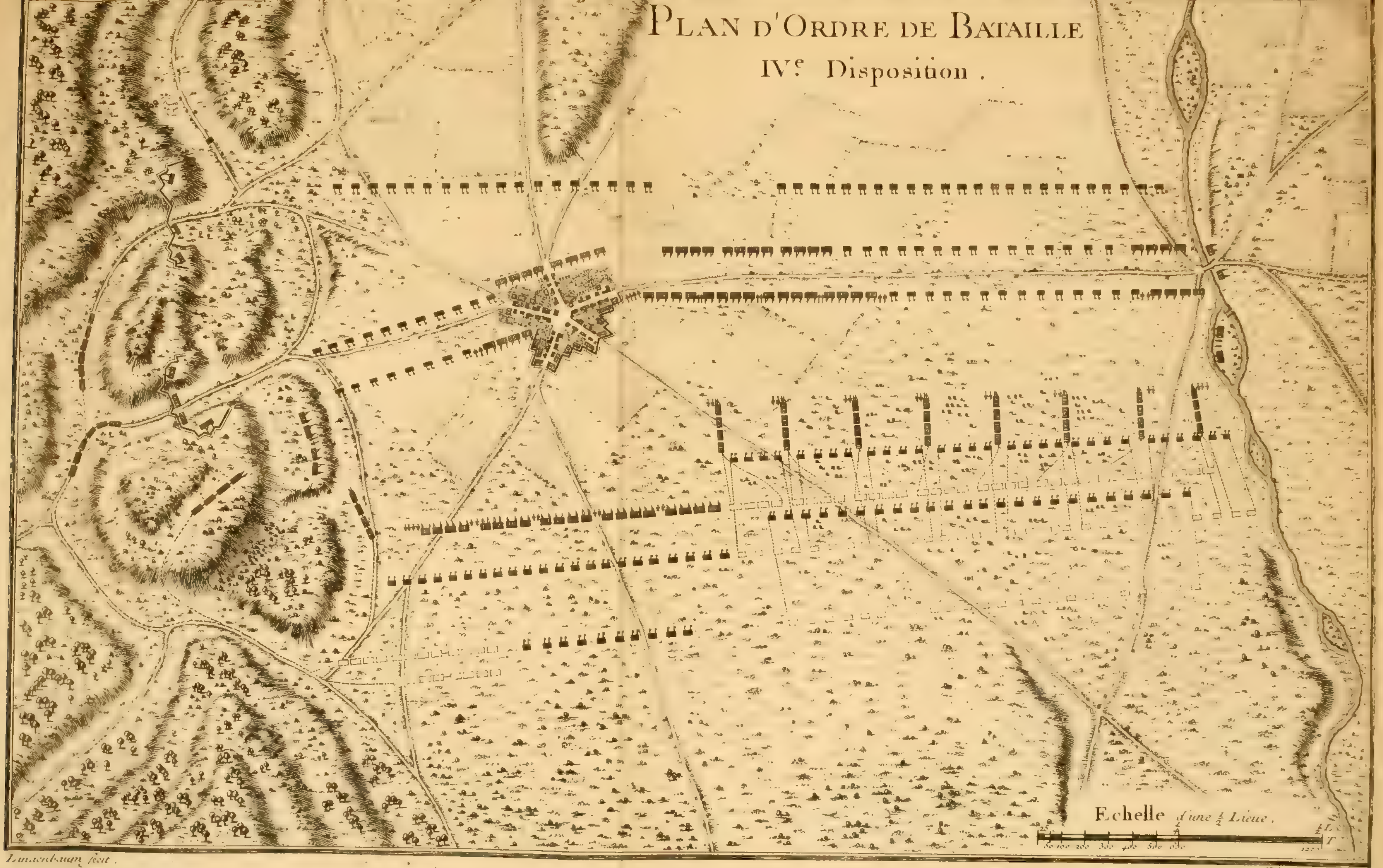


Lindenbaum fecit

Dheulland Sculp.



Lindenbaum fecit. *Pheulland Sculp.*



Lunenbaum fecit.

Dheulland Sculp.

Plan d'Ordre de Bataille.

IIIe. Disposition.

I

A

Echelle d'une ½ Lieue.

Landenbaum fecit.

Dheulland Sculp.



EXPLICATION

de la Planche vingt-troiſiéme.

A. Quartier Général.

B. Villes & Villages occupés par l'Infanterie & les Huſſards, formant la premiere ligne des Quartiers.

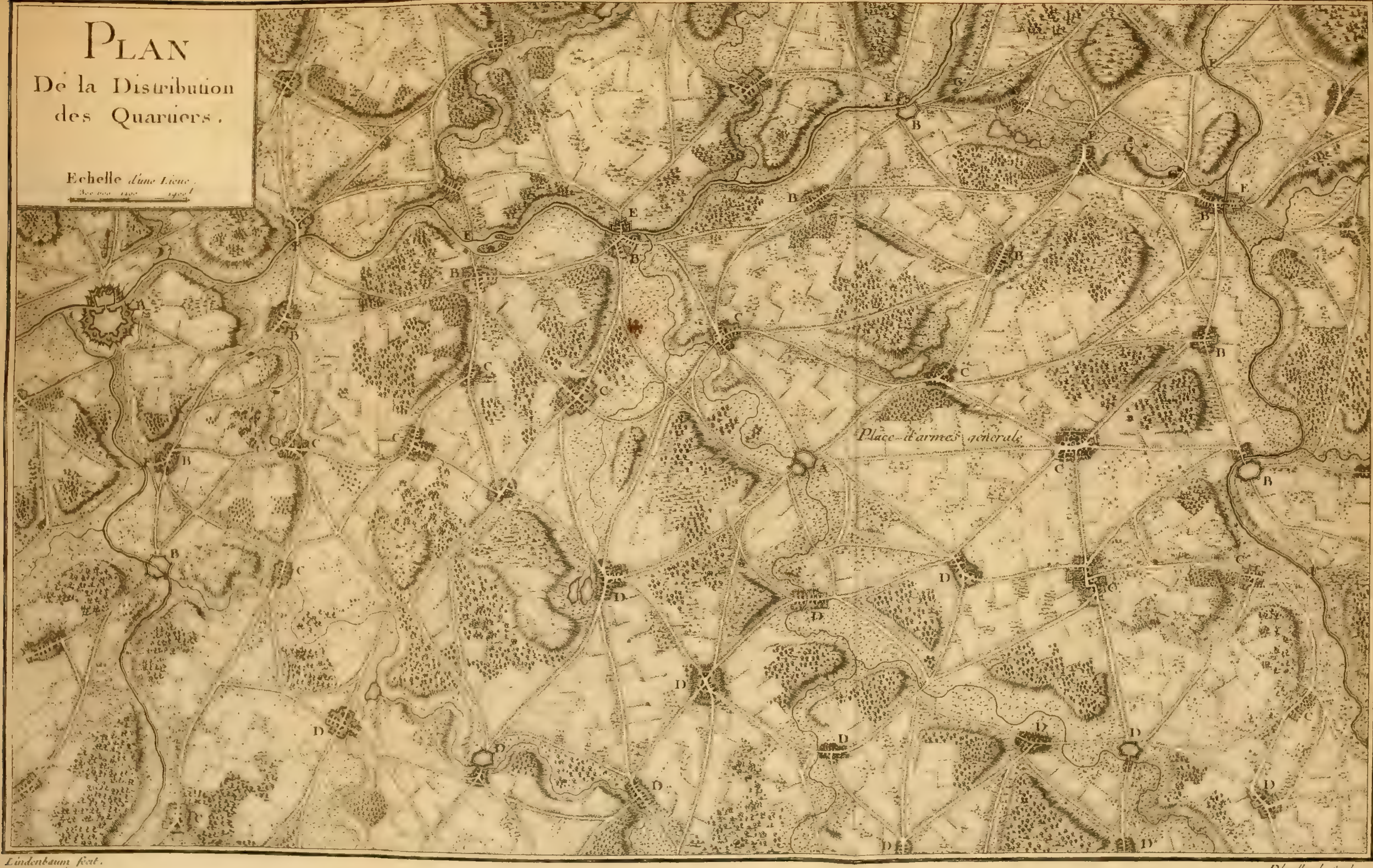
C. Villages formant la ſeconde ligne des Quartiers, occupés par l'Infanterie & les Dragons.

D. Villages formant la troiſiéme ligne des Quartiers, occupés par la Cavalerie.

E. Ponts retranchés pour faire paſſer les Détachemens & les Patrouilles de Huſſards qui vont en avant.

F. Ponts & Gués rompus.

G. Château & Redoutes pour aſſurer les Quartiers de la premiere ligne les plus expoſés.



Lindenbaum fecit.

Dheulland Sculp.

* *

EXPLICATION

de la Planche vingt-quatriéme.

A. Troupes, qui après avoir marché ſur deux Colonnes, ſe partagent en ſix Corps pour l'attaque des Quartiers.

B. Huſſards & Dragons faiſant l'Avant-garde de chaque Corps, & qui envoyent des petites Troupes de droite & de gauche pour éclairer leur marche.

C. Avant-garde de Huſſards qui attaquent & repouſſent toutes les Patrouilles & Poſtes avancés que l'Ennemi avoit en avant.

D. Infanterie qui s'empare & garde tous les Ponts qui ſont ſur les derrieres, pour aſſurer la retraite des Troupes.

E. Huſſards & Dragons qui après avoir repouſſé tous les Poſtes qui étoient en avant, entourent les Quartiers, & empêchent que rien n'en puiſſe ſortir.

F. Dragons gardant les Ponts par où l'Ennemi pourroit venir au ſecours des Quartiers.

G. Infanterie attaquant le front des Quartiers.

H. Infanterie pour attaquer les flancs des Quartiers.

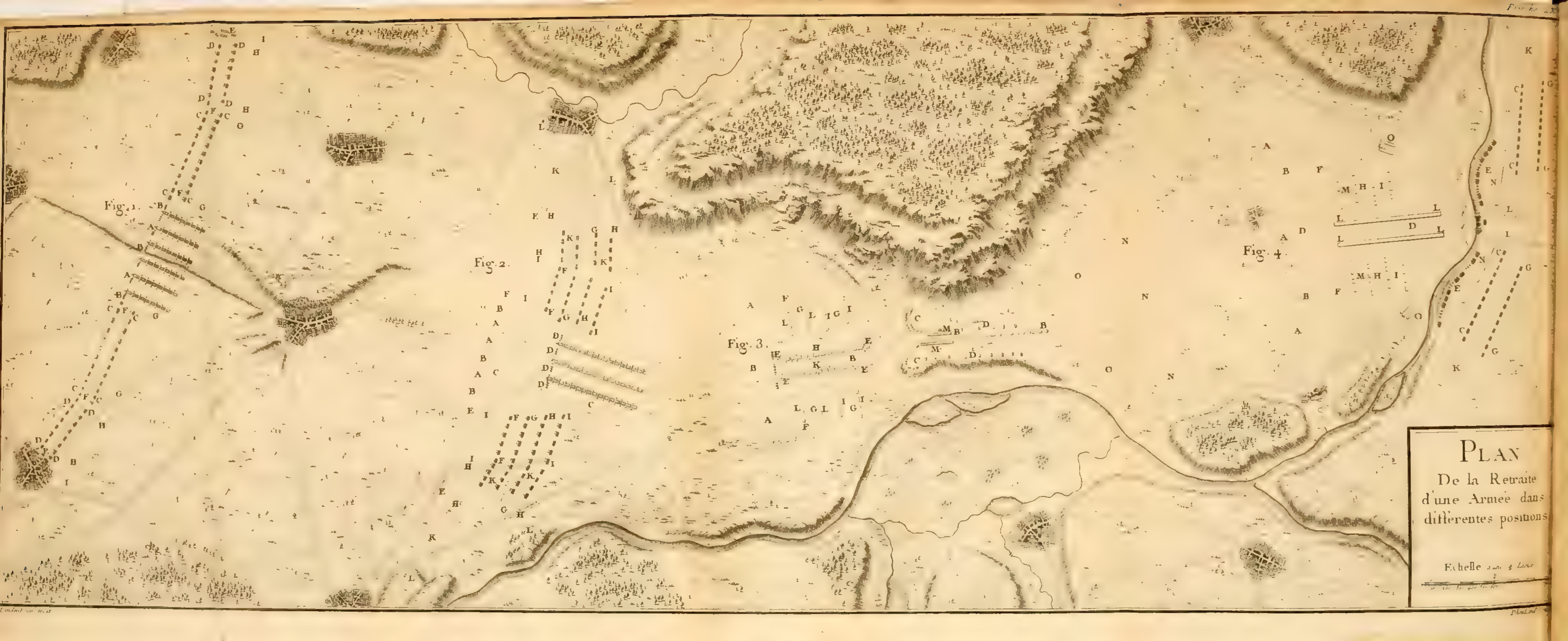
I. Dragons qui ont mis pied à terre pour attaquer les derrieres des Quartiers.

K. Cavalerie obſervant le païs par où l'Ennemi peut venir au ſecours, & qui garde la communication d'une attaque à l'autre.

L. Corps-de-garde de la Cavalerie.

M. Patrouilles d'Huſſards en avant pour obſerver l'Ennemi.


PLAN
De l'Attaque des Quartiers.
Echelle de 900 Toises.
Lindenbaum fecit.
Dheulland Sculp.


Fig. 1.
Fig. 2.
Fig. 3.
Fig. 4.
Plan
De la Retraite
d'une Armée dans
differentes positions
Echelle



EXPLICATION

de la Planche vingt-cinquiéme.

Fig. 1.

A. Infanterie en Colonne, avec les Grenadiers & les Piquets ſur les flancs de chaque Bataillon.

B. Brigade d'Artillerie.

C. Cavalerie ſur deux Lignes.

D. Huſſards & Dragons.

E. Infanterie des Troupes Légeres qui couvre les Aîles de l'Armée.

F. Seconde Ligne de Cavalerie qui marche quelques pas en avant pour favoriſer la retraite de la premiere Ligne.

G. Premiere Ligne de Cavalerie qui fait ſa retraite par un demi-tour à droite, par quatre ou par demi-Compagnie, & qui après avoir marché environ deux cens pas, par le même mouvement, par la gauche, fait face à l'Ennemi.

H. Huſſards & Dragons qui ſe retirent, lorſque les deux Lignes de Cavalerie ont fait leurs mouvemens.

I. Marche de l'Infanterie des Troupes Légeres qui ſe retirent en même-tems que les Huſſards & les Dragons, en couvrant toujours leur flanc.

Fig. 2.

A. Colonnes qui font alte, ou qui marchent lentement pour donner le tems aux trois autres de doubler & de joindre leur tête.

B. Colonnes qui marchent avec vivacité, mais en ordre pour gagner la tête de celles sur lesquelles elles doivent doubler.

C. Colonne qui se resserre en marchant sur celle du centre ; pour prendre la distance nécessaire de l'une à l'autre.

D. Brigade d'Artillerie qui se double en même-tems que la Colonne.

E. Premiere Ligne de Cavalerie qui fait sa retraite par un demi-tour à droite, par quatre ou par demi-Compagnie, en passant par les intervalles de la seconde Ligne.

F. Moitié de la premiere Ligne qui fait face à l'Ennemi, lorsqu'elle a fait environ deux cens pas.

G. Moitié de la premiere Ligne qui continue à marcher deux cens pas ; celle de la droite fait à gauche, celle de la gauche à droite & va se placer vis-à-vis les intervalles de la Ligne qui se trouve devant elle.

H. Seconde Ligne qui fait le même mouvement que la premiere, & qui va former la troisiéme.

I. Moitié de la seconde Ligne qui, en passant par les intervalles des trois Lignes, va former la quatriéme.

K. Hussards & Dragons qui font la même manœuvre que la Cavalerie, & qui couvrent les flancs de la Cavalerie en se mettant sur quatre Lignes.

L. Infanterie des Troupes Légeres qui couvrent les Aîles de l'Armée, & se retire avec les Hussards & les Dragons.

Fig. 3.

A. Premiere & seconde Lignes de Cavalerie qui font leur retraite pour passer le défilé.

B. Colonne du Centre qui passe après les deux premieres Lignes de Cavalerie.

C. Brigade d'Artillerie que la Colonne du centre a laiſſée à l'entrée du défilé gardée par des Grenadiers.

D. Piquets placés de droit & de gauche dans le défilé.

E. Colonnes qui ſe rapprochent l'une de l'autre.

F. Troiſiéme & quatriéme Lignes de Cavalerie qui paſſent le défilé après que la Colonne du Centre eſt entiérement retirée.

G. Huſſards & Dragons qui ſe ſont rapprochés des Colonnes ; lorſque la Cavalerie a eu paſſé le défilé.

H. Colonne de la droite qui paſſe le défilé après la Cavalerie.

I. Dragons qui ſe retirent, après que la Cavalerie de la droite a paſſé.

K. Colonne de la gauche qui paſſe après les Dragons.

L. Huſſards qui ſe retirent après que toute l'Infanterie eſt paſſée.

M. Infanterie des Troupes légeres qui fait l'Arriere-garde des Huſſards, & qui ſe joint aux Grenadiers pour faire l'Arriere-garde de l'Armée.

N. Poſition de l'Armée après le paſſage du défilé.

O. Poſition des Huſſards & des Dragons, après qu'ils ont paſſé le défilé.

Fig. 4.

A. Poſition de l'Armée, avant de paſſer les Ponts.

B. Premiere & ſeconde lignes de Cavalerie de droite & de gauche, qui ſe retirent, & qui vont ſe porter en C.

D. Colonne du centre qui paſſe ſur les deux Ponts, après la premiere & ſeconde lignes de Cavalerie ; & qui ſe porte de droite & de gauche avec leur Canon en E.

F. Troiſiéme & quatriéme lignes de Cavalerie, qui paſſent ſur les deux Ponts, & vont ſe porter en G.

H. Huſſards & Dragons qui ſe ſont rapprochés de l'Infanterie ; après la retraite de la Cavalerie.

I. Dragons qui ſe retirent, paſſent les deux Ponts, & vont ſe porter en K.

L. Colonnes d'Infanterie qui ſe retirent enſemble, & paſſent ſur les deux Ponts.

M. Huſſards qui ſe rapprochent des Redans qui couvrent le Pont, à meſure que l'Infanterie ſe retire, & qui, lorſqu'elle eſt paſſée, vont ſe porter en N.

O. Infanterie de Troupes Légeres qui ſe retire en même-tems que les Huſſards, couvre toujours leurs flancs & fait leur Arriere-garde, ſoutenue & protégée par l'Infanterie qui eſt dans les Redans.

